
LOUIS RAMBERT

Louis Rambert

NOTES
ET IMPRESSIONS
DE TURQUIE

NOTES ET
IMPRESSIONS
DE TURQUIE

L'EMPIRE OTTOMAN
SOUS
ABDUL-HAMID II
1895-1905

L'EMPIRE OTTOMAN
SOUS ABDUL-HAMID II
1895 - 1905

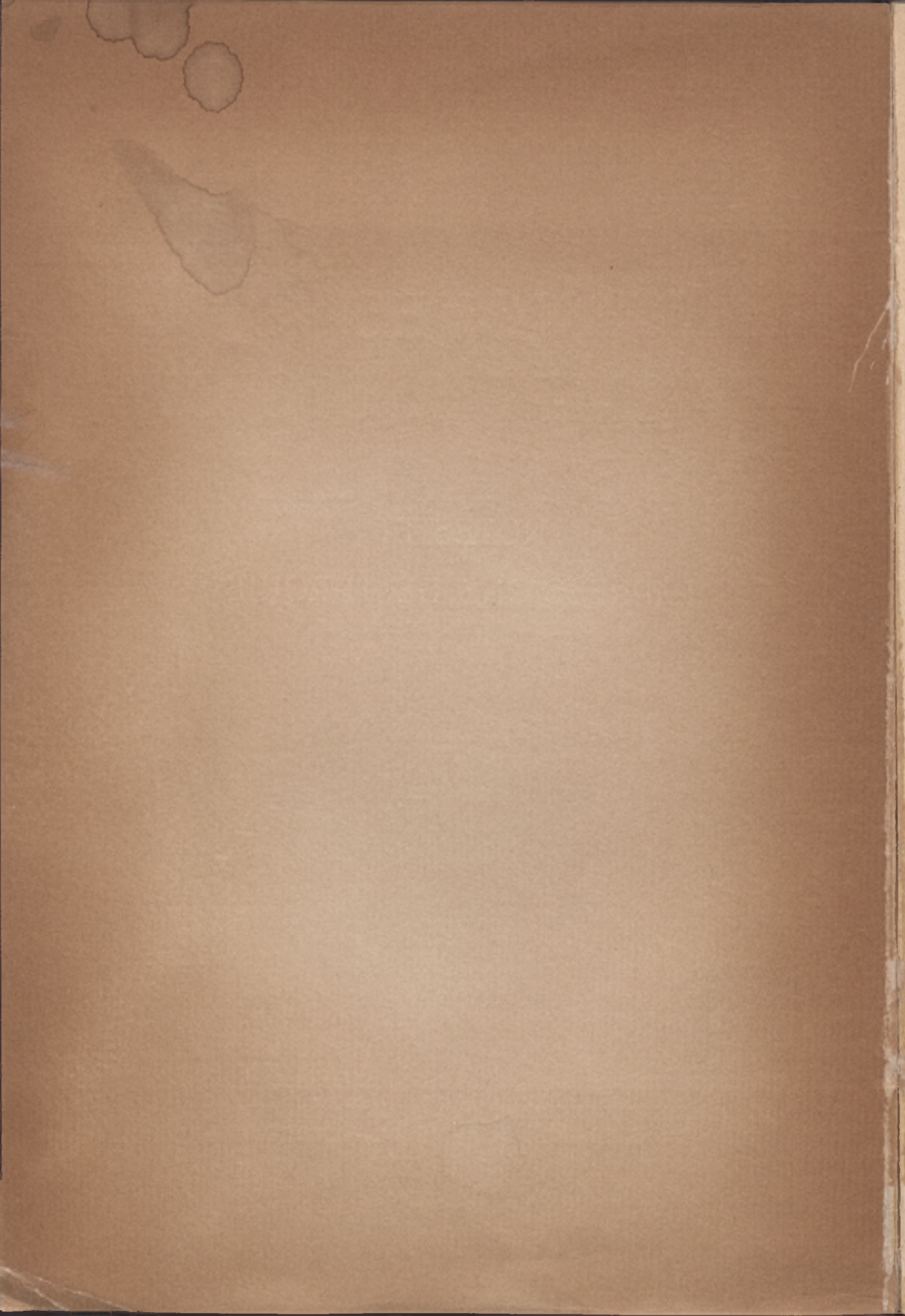


GENÈVE ET PARIS
ÉDITION ATAR

GENÈVE
ÉDITION ATAR
11, rue de la Dôle

PARIS
ÉDITION ATAR
26, rue Saint-Dominique

IMPRIMÉ EN SUISSE



(Succ. à Henri M) Jean Marmier 2394

NOTES ET
IMPRESSIONS DE TURQUIE

=

NOTES ET
IMPRESSIONS DE TURQUIE

966476

LOUIS RAMBERT

NOTES
ET IMPRESSIONS
DE TURQUIE

L'EMPIRE OTTOMAN
SOUS ABDUL-HAMID



GENÈVE
ÉDITION ATAR
11, rue de la Dôle

PARIS
ÉDITION ATAR
26, rue Saint-Dominique

IMPRIMÉ EN SUISSE

LOUIS RAVENST

NOTES
ET IMPRESSIONS
DE TURQUIE

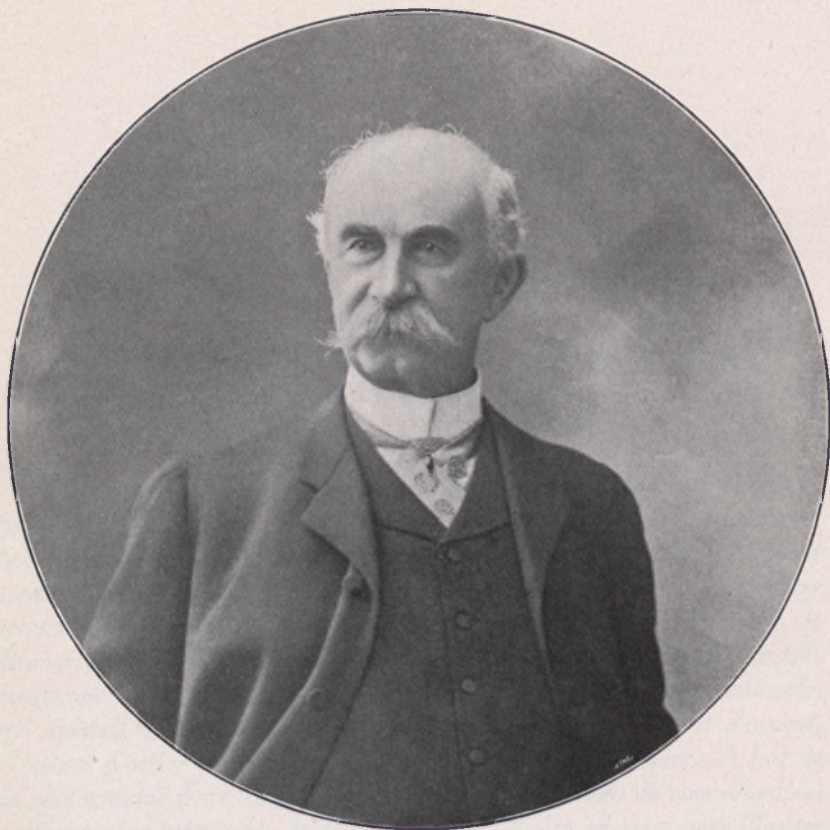
EMPIRE OTOMAN
SOUS ABDEL-HAMID



BIBLIOTEKA
UNIwersytecka
w Toruniu

M3132

0225/M



LOUIS RAMBERT
1839-1919



LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY



LOUIS RAMBERT

1839-1919

RÉSUMÉ BIOGRAPHIQUE PUBLIÉ PAR LA « TRIBUNE DE GENÈVE »
AU MOMENT DE SON DÉCÈS

C'est une originale et bien curieuse figure que celle de Louis Rambert, qui vient de disparaître. « Au physique, un homme grand qui est un grand homme, de belle allure, un brun sur les cheveux duquel la neige n'a laissé tomber que quelques flocons; des sourcils en broussaille; un air de Jupiter tonnant; une figure qu'on n'oublie pas une fois qu'on l'a vue; une sorte de Bismarck qui aurait sacrifié aux grâces. » Ainsi le peignait il n'y a pas très longtemps — c'était le 24 mars 1910 — le Stamboul, de Constantinople, qui ajoutait : « C'est un mélange harmonieux d'administrateur et d'avocat, d'homme d'action et d'homme de rêve, d'artiste et de financier. A fait de la photographie d'art, comme... Boissonnas; ses collections de vues orientales sont une mine inépuisable de documents rares. Il s'en est servi pour illustrer des relations de voyage d'une belle tenue littéraire — malheureusement inédites — mais qui, si jamais elles sont publiées, prouveront que l'art d'écrire et de décrire est de tradition dans sa famille. Il fut prophète en son pays, avant de le devenir ailleurs. Il avait occupé de hautes charges dans sa république avant d'aborder aux rives du Bosphore, où son étoile l'a porté. Son talent s'y affirma aussitôt et ne s'est pas démenti un seul jour. Alors que d'autres s'évanouissaient en fumée, le sien se précisait et s'imposait. A un âge où Tircis, depuis longtemps, avait pris sa retraite, lui, sur la brèche toujours, acceptait encore de nouveaux devoirs qu'il remplissait comme il avait rempli les autres, avec distinction et loyauté. Deux fois l'an: au fort

de l'hiver et de l'été, il va demander au soleil de l'Égypte un peu de chaleur, aux collines aimées de la Suisse un peu de fraîcheur; puis il revient avec joie aux collines de Prinkipo, où fleurissent les roses, ou vers les cercles et skatings de Péra, où s'étalent les poses. On le voit bien sans Péra; on ne voit guère Péra sans lui.»

Cet Oriental resté Suisse était d'une vieille souche vaudoise, plongeant ses racines depuis des siècles dans le terroir de Montreux; dès le XV^{me} siècle, le nom de Rambert figure dans les pièces officielles, invariablement accompagné de l'épithète « noble ». Plusieurs Rambert remplirent dans le pays des charges de confiance. Mais, ainsi qu'il arrive, aux jours de considération et de prospérité succèdent des « bas », des jours de vie obscure et modeste. Lorsque le pays de Vaud proclame son indépendance, les Rambert de Montreux ne sont plus que de pauvres bateliers et vigneron; mais la fortune a ses retours : l'aîné de cinq garçons, Louis, devient « régent » — on le devenait alors sans grandes études et sans brevets — et tient une classe à Sales (Montreux), puis à Vevey, et, en 1839, il s'établit à Lausanne, dans une originale et pittoresque maison, aujourd'hui disparue, blottie contre les arcades du Grand Pont, sous lequel le Flon coulait encore à ciel ouvert, et y fonde « l'Institution Rambert ».

Le régent Louis Rambert eut cinq garçons, trois d'un premier mariage : Eugène, professeur à Zurich et à Lausanne, écrivain, né le 6 avril 1830 à Montreux, mort à Lausanne le 21 novembre 1886; Louis, avocat, né à Lausanne le 25 mars 1839, mort à Constantinople le 13 janvier 1919; et Frédéric, professeur de théologie, né à Lausanne le 6 novembre 1841 et mort le 3 février 1880; et deux d'un second mariage, encore vivants l'un et l'autre : Charles, professeur, puis artiste peintre, né à Lausanne le 18 juillet 1867, et Jean, pasteur de l'Eglise libre de Bex, né en 1869.

Louis Rambert avait fait de bonnes études de droit; il fut le stagiaire puis l'associé de l'avocat Renevier, dont il reprit l'étude à son décès, vers 1867. Les affaires publiques l'attirèrent de bonne heure. Il devint bientôt l'un des dirigeants du parti libéral vaudois. C'était d'ailleurs un esprit vraiment libéral, ouvert, sans préjugés, épris de justice politique, de progrès, de justice sociale. De 1868 à 1881, il siège au Grand Conseil comme député de Lausanne; il fut l'un des orateurs écoutés de la Constituante de 1884.

Le 6 février 1870, il est élu au Conseil national, à la place de Victor Ruffy, décédé, et il y siège jusqu'à la fin de 1872. Il fit aussi partie du « long parlement » qui élaborait la constitution fédérale de 1872 et qui fut la plus brillante assemblée délibérante que la Suisse ait connue. Après avoir cherché à amender le projet dans quelques-unes de ses dispositions, il le

soutint de ses discours et de son vote, aux côtés de son ami Paul Cérésolle, luttant courageusement contre un fort courant contraire, parce qu'il voyait dans le nouvel acte constitutionnel une œuvre de progrès, de nature à accroître l'unité morale et la prospérité matérielle de la Suisse. Ce fut l'opinion contraire qui prévalut : le 12 mai 1872, le projet de constitution fut rejeté et Rambert ne fut réélu ni en 1872, ni en 1875.

Après le vote du 12 mai, il avait fondé un quotidien, *Le Lien fédéral*, où il défendit l'idée nationale (lisez la centralisation) contre le cantonalisme (lisez le fédéralisme); et il contribua largement à faire aboutir, en 1874, une constitution, baptisée un peu différemment, qui ressemblait comme une sœur à celle rejetée deux ans auparavant.

C'est de cette époque que date la première prise de contact de Louis Rambert avec le monde oriental : le khédive Ismaïl pacha, désirant doter l'Égypte d'une magistrature digne de ce nom, chargea son premier ministre, l'Arménien Nubar, qui connaissait très bien la Suisse, d'y recruter des jurisconsultes. Nubar fit des offres brillantes à Louis Rambert qui les accepta et partit pour les rives du Nil; quand il y arriva, Ismaïl était détrôné et ses plans à vau l'eau. Nos compatriotes regagnèrent les bords du Léman, plaisantés par la presse adverse, pour leur expédition « des Pyramides ». Louis Rambert reprit son étude d'avocat. L'élévation de son esprit, son expérience de la vie des hommes et des institutions, le maniement des grandes affaires lui avaient donné un sens pratique, une rapidité de coup d'œil, une connaissance des dessous de la politique et des finances, qui en faisaient un admirable administrateur.

Il devint, entre autres, le conseiller juridique de l'ingénieur genevois Louis Favre, l'entrepreneur du tunnel du Gothard, en butte aux mesquines tracasseries de la compagnie et qui mourut à la peine. Il se consacra entièrement, des années durant, à cette tâche absorbante. Il y gagna une connaissance approfondie des questions ferroviaires et une autorité mondiale dans ce domaine; on venait le consulter de partout et il faisait de longs séjours à l'étranger. Il avait beaucoup d'entregent, de savoir-faire, de diplomatie, et une éloquence tout à fait remarquable. Ces éminentes qualités lui valurent d'être placé à la tête de grandes entreprises ferroviaires dans les Balkans et en Asie Mineure. Il quitta alors Lausanne d'abord pour Paris puis pour Constantinople. En 1891, des groupes financiers français, qui se proposaient de construire la ligne Salonique-Jonction (Dedeagatch-Constantinople) le chargent des négociations avec la Porte. Il met au point, avec le gouvernement ottoman, la concession et préside à Constantinople, en qualité de vice-président, le conseil d'administration de l'entreprise, dont le président

est à Paris; il met au service de celle-ci sa haute compétence juridique, son expérience, son inlassable activité, son autorité. Quelques années plus tard, il revêt, dans des circonstances analogues, la vice-présidence de la Société de Smyrne à Cassaba, après le rachat de la ligne par le groupe français qui la prolongera jusqu'à Afioum-Kara-Hissar. La construction achevée, et tout en conservant la présidence de l'entreprise, Louis Rambert devient administrateur de la Banque ottomane au siège de Constantinople, puis administrateur de la Société d'Anatolie, après entente entre les groupes allemands et les groupes français. Partout il apparaît supérieur à ses fonctions et à sa fortune. Il préside la conférence des chemins de fer que garantit l'empire ottoman.

Il entre, en 1897, dans le conseil d'administration de la Régie des tabacs, fort éprouvée par la crise financière que Constantinople vient de subir. En 1900, il accepte le poste peu enviable de directeur général. Il abandonne tout pour se consacrer à ce sauvetage et il le réalise au delà de toute espérance. C'est lui qui, à l'expiration de la concession, en 1914, fixe les nouvelles destinées de l'institution. Le 12 mars 1916, le conseil de la régie impériale des tabacs le nomme administrateur délégué et le remplace, comme directeur général, par M. Weyl, désigné par Rambert lui-même, qui l'avait eu et apprécié comme collaborateur pendant de nombreuses années.

Comme Edouard Huguenin, du Locle, directeur général des chemins de fer d'Anatolie — qui fut son collaborateur — et le commandant Berger, président du conseil d'administration de la Dette publique, Louis Rambert était connu partout, en Turquie; il y jouissait d'une immense influence et de l'estime générale. Il a accompli, dans les divers domaines où s'est exercée son activité, de bienfaisantes réformes. Il a été l'un de ces « grands Suisses » qui font à notre pays le plus grand honneur.





PRÉFACE



Si les hommes de la révolution turque de 1908 ou les patriotes d'aujourd'hui avaient besoin d'une justification pour l'œuvre d'assainissement et de restauration entreprise alors et poursuivie actuellement avec une énergie et un courage farouches, ils la trouveraient, éclatante et irréfutable, dans ces « Notes et Impressions » posthumes, écrites au jour le jour par un témoin impartial, grand ami de leur pays, ayant assisté en spectateur affligé à la décadence de cet empire qui, il y a quelques siècles, faillit conquérir l'Europe.

La Turquie d'Abdul-Hamid II était un anachronisme, un perpétuel défi au bon sens et à la civilisation. La peur des complots fut la principale préoccupation de ce chef d'Etat et les intérêts vitaux de la Turquie étaient subordonnées aux soucis de sa sécurité personnelle. Tout ce qui n'était pas explicitement permis était défendu ; il fallait une autorisation pour s'instruire, pour se rendre d'une ville à l'autre, pour entreprendre n'importe quoi. Pas d'électricité, la « dynamo » qui l'engendre ayant une consonance suspecte avec « dynamite » ; pas de téléphone, cette invention infernale qui facilite les complots ; pas de poste locale, à quoi bon correspondre avec ses voisins lorsqu'on est si bien chez soi ? Partout la loi du silence et la suspicion, « taisez-vous, méfiez-vous, des oreilles d'espions vous écoutent ! »

Et, comme corollaire de cette politique d'homme malade, la misère et la ruine qui engendrent la vénalité et le brigandage.

Ce règne, basé sur la délation, devait nécessairement finir par la catastrophe, c'est miracle qu'il ait même pu durer aussi longtemps. Mais celui qu'on a surnommé « le Sultan rouge », et qui eût aussi mérité le qualificatif de « Grand Poltron », sut assez habilement profiter des rivalités de l'Europe pour maintenir son régime de terreur et de destruction pendant 34 ans (1876 à 1908).

Ceux qui ont connu cette Turquie extravagante en gardent cependant le souvenir de quelque chose d'excessivement pittoresque. Une promenade dans les petites rues de Stamboul était une fête pour les yeux et l'imagination, sinon pour l'odorat.

Constantinople, il y a 20 ans encore, évoquait les images du temps de Louis XIII. Le guet — en turc le « bekdji » — veillait sur le sommeil des habitants de la grande ville en signalant son passage, la nuit, par les coups de sa lourde canne ferrée sur le pavé; les rues, véritables fondrières, devenaient presque impraticables en cas de pluie, aussi les dames se rendaient-elles aux bals des grandes ambassades en chaises à porteurs; le service de la voirie n'était assuré que par les innombrables chiens errants qu'on rencontrait à chaque pas; les transports se faisaient presque tous à dos d'hommes ou d'animaux.

Les étrangers, sans doute par crainte des cuirassés, jouissaient d'immunités tout à fait extraordinaires. Ils ne payaient pas d'impôts, circulaient assez facilement dans tout l'empire, et pouvaient exercer jusqu'à un certain point leurs industries et leurs commerces, et même se faire rendre justice, pour peu qu'ils eussent le pourboire — qu'on nomme en Orient le « backchich » — facile et large.

C'est dans ce milieu bariolé et incohérent que Louis Rambert arriva en 1891. Il était chargé de diriger la construction du chemin de fer, qui devait relier Salonique à Constantinople par Dédéagatch, pour le compte de la Société Vitali, une grande maison française d'entreprises de travaux publics avec laquelle il avait été en rapport lors de la construction du tunnel du Gothard par l'entrepreneur Favre dont il fut l'avocat-conseil.

Surpris par les extravagances d'un régime si différent du nôtre, mon père s'amusa à noter, dans ses moments de loisir, ce qu'il voyait et entendait autour de lui avec la liberté d'esprit et la bonne humeur d'un fils de la libre Helvétie qui n'a rien à ménager et dit ce qu'il pense.

Ces notes commencées à la fin de l'année 1895 se poursuivirent jusqu'à sa mort. Elles débutent au moment où la question arménienne prenait un caractère d'extrême gravité.

Les massacres d'Arméniens sont généralement considérés en Occident comme une conséquence du fanatisme musulman alors que la véritable raison en est beaucoup plus politique et opportuniste que religieuse. Il semble, en effet, que peu de religions ont été aussi tolérantes que la religion mahométane, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner est le nombre relativement considérable d'Arméniens, de Juifs, de Grecs, etc., qui vivaient en assez bonne harmonie avec les Turcs jusqu'à l'époque de la grande guerre. Plusieurs d'entre eux occupèrent les situations les plus élevées dans le gouvernement et l'administration de l'empire.

Le ressentiment des Turcs contre leurs sujets Arméniens date du traité de Berlin en 1878, à la suite des tentatives qui furent faites pour créer une sorte d'Etat tampon arménien, plus ou moins indépendant, entre la Turquie et la Russie avec Erzeroum comme capitale. La tentative échoua, mais l'article 61

du traité de Berlin posa le principe des réformes dans les provinces habitées par les Arméniens et leur protection par les puissances étrangères. Dès ce moment, les Turcs considérèrent ces derniers comme des ennemis susceptibles de favoriser les visées russes sur l'Anatolie et de leur créer, en cas de danger, les plus graves embarras. Et en vertu de son système qui consistait à pendre tout d'abord le gêneur et à ne causer avec lui qu'ensuite, Abdul-Hamid et son entourage organisèrent les abominables massacres en masse qui ensanglantèrent l'empire ottoman pendant plusieurs années sans qu'aucune des grandes puissances européennes osât jamais intervenir efficacement. On adressait bien de temps à autres à Sa Majesté des notes plus ou moins comminatoires sur les réformes à apporter en Arménie, tel que le mémorandum, par exemple, des ambassadeurs de France, de Russie et d'Angleterre d'avril 1895, mais les résultats se traduisaient généralement par une recrudescence de rigueurs et de persécutions contre ces soi-disant protégés d'une Europe divisée et impuissante.

En désespoir de cause, les Comités de défense arméniens eurent à leur tour recours à la violence pour provoquer l'impossible intervention de l'Europe, et c'est à cette période troublée que commencent les « Notes et Impressions » de Louis Rambert, dont cet ouvrage reproduit la première partie, de fin 1895 à 1905. Nous les publions pour servir de documentation à l'histoire turque de cette époque.

Genève, janvier 1926.

Maurice RAMBERT.



NOTES
ET
IMPRESSIONS DE TURQUIE

1895



Constantinople.

NOVEMBRE



A Turquie passe par une période de crise aiguë, menacée par des troubles intérieurs aussi graves que ceux qui ont amené pour elle la perte de la Roumélie et de ses anciennes provinces européennes. Le théâtre en est plus éloigné et les plaintes des victimes ont plus de peine à se faire entendre des peuples civilisés. Les puissances occidentales, l'Angleterre surtout, s'en émeuvent et parlent d'intervention. Les flottes anglaise, française, italienne, autrichienne et russe se tiennent dans le voisinage, à Smyrne, à Salonique et dans les îles de l'Archipel, attendant les résolutions des diplomates et des cabinets européens.

A l'intérieur, gâchis complet, politique et administratif. Le sultan Abdul-Hamid gouverne seul. Il compte sur l'impossibilité pour les puissances européennes de maintenir entre elles un accord sur un but précis. Et l'événement semble lui donner raison. Les puissances s'entendent sur un seul point, celui de n'agir qu'ensemble, ce qui équivaut à une entente purement négative. Leurs intérêts et leurs convoitises sont contradictoires.

L'Angleterre, poussée par un puissant mouvement d'opinion publique, a tenté d'intervenir seule, au nom de principes d'humanité; la Russie

cherche à calmer cet élan, car elle ne peut permettre à personne de mettre la main sur les détroits, portes de la mer Noire.

La France seconde la Russie, en raison des liens d'amitié qui l'unissent à elle momentanément. L'Italie se joint à l'Angleterre. L'Autriche se souvient au dernier moment que le règlement de la question d'Orient ne peut se faire sans elle, car ses provinces de l'est ont leur débouché naturel à Salonique. Et tous s'observent réciproquement, beaucoup plus qu'ils ne menacent le gouvernement turc ou qu'ils ne cherchent la suppression des causes de désordre.

C'est dans ce cadre général que se développent les événements locaux qui peuvent faire naître d'un instant à l'autre des incidents graves, de nature à faire sortir les puissances européennes de leur rôle de spectateurs inertes.

20 DÉCEMBRE.

Depuis plusieurs jours, les cabinets européens cherchent à obtenir du Sultan l'autorisation de faire pénétrer dans le Bosphore un croiseur de chaque nation pour assurer la sécurité des Européens. Cette autorisation a enfin été donnée, et ces vaisseaux arrivent les uns après les autres. On annonçait de l'agitation chez les Turcs à cette occasion. Il ne s'est rien passé du tout.

Hier, cependant, nous avons eu un phénomène extraordinaire. A 10 h. et demie du matin, la Grande rue de Péra s'est remplie tout à coup de fuyards épouvantés, se précipitant du côté du Taxim et affirmant qu'on massacrait tout le monde à Galata. Les fiacres au triple galop couraient éperdument au milieu de la foule compacte des piétons. La police a arrêté ce mouvement désordonné à la hauteur de la rue Misk. Il fut constaté alors que, dans cette foule, personne n'avait vu quoi que ce soit qui justifîât cette panique, qu'on fuyait sur des ouï-dire. On a parlé d'une rixe isolée dans une rue de Stamboul, d'un attroupement de « softas¹ » et encore d'un lion échappé d'une ménagerie, ce qui, vérification faite, est faux. Les fuyards sont un peu honteux de leur frayeur. On ne peut voir dans ce fait que l'indice d'un état d'esprit surexcité et d'une absence complète de réflexion et de courage. Au fond, il n'y a vraiment pas de raison pour craindre des massacres à Péra. La population européenne est trop dense et serait facilement à même de se défendre. Le seul danger, c'est la troupe qui pourrait, en cas de complot contre la vie du Sultan, être abandonnée à elle-même et se livrer au pillage. Nous

¹ Prêtres mahométans.

n'avons pris que de très modestes mesures de précaution : achat d'une douzaine de revolvers avec munitions, et possibilité d'avoir à notre disposition, en cas d'alerte, quatre ou cinq Monténégrins.

On parle beaucoup de massacres en Asie Mineure, à Erzeroum, Sivas, Diarbékir, Kaisarieh, etc. Il est très difficile d'avoir sur ce sujet des nouvelles précises. Mais on peut admettre qu'en général, les Européens n'ont été inquiétés qu'accidentellement. Il y a eu dans quelques localités des rixes plus ou moins violentes entre Turcs et Arméniens. Mais les massacres vraiment graves se sont produits sous forme de répression par l'autorité militaire. J'ai pu lire des rapports de personnages d'Erzeroum dignes de confiance. Là, comme ailleurs, la population est accablée par les exactions des fonctionnaires, percepteurs d'impôts, etc., qui la mettent en coupe réglée. Elle souffre au delà de toute expression, mais, maintenue par la terreur, elle ne se révolte pas.

Quelques hommes plus hardis font toutefois entendre leurs plaintes, se réunissent dans les cafés, affichent des placards plus ou moins révolutionnaires. Il n'en faut pas davantage pour faire considérer la ville comme en état de rébellion et pour obtenir de Constantinople des ordres de répression qui s'exercent méthodiquement de la manière suivante :

A un jour fixé, les habitants trouvent le matin, en sortant de leurs maisons, les extrémités des rues barrées par les troupes. A un signal donné, la fusillade commence et un feu roulant se développe dans toute la ville. La population épouvantée se précipite dans les rues pour se réfugier dans les églises. Dans cette course folle des milliers de gens, hommes, femmes et enfants sont atteints par les balles, les rues sont jonchées de cadavres et de blessés. Puis la ville est abandonnée au pillage des troupes qui se ruent dans les magasins et les habitations.

Après un jour de carnage méthodique, la ville est littéralement vidée. Les cadavres sont transportés dans les cimetières où ils sont enterrés par centaines dans de grandes fosses communes.

Le personnel des consulats et de quelques administrations publiques ou étrangères, dont les demeures sont protégées, organisent en toute hâte des ambulances pour porter secours aux innombrables blessés. Les églises sont remplies de survivants qui n'osent pas en sortir. Toutes les subsistances ont disparu par le pillage des magasins et des provisions des particuliers. Il n'y a rien à manger. On improvise des fours à pain, on cherche ce qui peut avoir été oublié en farine ou en marchandise comestible, on envoie des télégrammes dans les villes, hélas ! trop éloignées, pour solliciter des transports immédiats de toutes choses et

les survivants, mourant de faim, de froid et de dénuement, attendent pendant quelques jours les résultats de ces démarches.

Pendant ce temps les troupes ont été dirigées sur les villages et campagnes environnants pour accomplir leur œuvre de répression de crimes imaginaires.

Les villages voisins de la ville sont anéantis, les hommes tués, les femmes outragées puis égorgées. Les villages plus éloignés sont pillés par des bandes de soldats sans chef. Ceux qui échappent aux massacres errent comme des loups affamés sur les ruines de leurs demeures.

Ce récit est la reproduction exacte de rapports de témoins oculaires appartenant aux consulats ou aux administrations épargnées.

La même méthode de destruction a été appliquée dans un grand nombre de villes de l'Arménie. A Diarbékir, le consul de France, gardé dans sa demeure par des fonctionnaires, raconte que, du seuil de sa maison, les sentinelles participent à la fusillade et tirent sur les fuyards comme sur du gibier.

Il est impossible de se faire une idée du carnage opéré dans ce malheureux pays. Les distances sont immenses ; les rapports dignes de foi sont fragmentaires, les renseignements entravés autant que possible par l'autorité. Une chose est certaine, c'est que chaque fois qu'on a l'occasion de trouver une source sûre de renseignements, la vérité mise au jour dépasse en horreur les bruits en circulation qu'on taxait d'exagérés ou d'impossibles.

1896.

MARS.

Je suis allé passer les mois de janvier et février à Paris. Le silence s'est fait sur les affaires d'Arménie. La diplomatie européenne a obtenu que deux stationnaires mouilleraient momentanément dans les eaux de Constantinople. Ils sont là, petits vaisseaux piteux, humiliés, preuve matérielle de l'impuissance, de la couardise des nations civilisées, des jalousies internationales et de leurs convoitises inavouées.

Une intervention européenne aurait pu sauver la Turquie en lui imposant une réorganisation intérieure. La Russie a fait sentir qu'elle n'entendait pas qu'on lui ressuscitât son moribond. Elle a couvert sa proie d'une protection aussi puissante qu'hypocrite. La France républicaine a mis le poids de son influence dans le plateau russe de sa balance et,

CONSTANTINOPE



VUE DE STAMBOUL



LA POINTE DU VIEUX SÉRAIL A STAMBOUL

sous la menace d'une guerre, les autres nations sont rentrées dans une attitude d'observation indifférente.

Pendant cette crise redoutable, le personnel dirigeant de l'Empire ottoman a subi de grandes transformations. Nous avons trouvé, en venant ici en 1893, Djevad pacha exerçant les fonctions de grand vizir. Djevad est un beau type de Turc, grand, fort, figure douce et résignée, intelligence moyenne, avec du bon sens et de la réflexion. C'est un homme affable, facilement abordable, parlant très convenablement le français ; d'ailleurs d'une instruction insuffisante, mais faisant de louables efforts pour étudier les questions difficiles et les résoudre pratiquement. Il a le genre d'honnêteté qui distingue la moyenne des hommes dirigeants turcs. Il négocie avec lenteur, cherche à concilier les intérêts de l'Etat et de son auguste maître, avec les siens propres. Cette dernière préoccupation s'est accentuée d'année en année. Quand il a conclu et donné sa parole, il la tient. D'ailleurs, sans énergie pour résister aux caprices du maître ou pour imprimer aux affaires administratives ou politiques une marche originale ou progressive.

Son ministre des Travaux publics, Tewfik pacha, avec lequel nous étions en relations journalières, est un bon petit vieillard sans aucune compétence et sans caractère.

Le ministre des Finances, Nazif pacha, est un aimable homme, d'une bonne intelligence moyenne, relativement honnête, luttant contre une situation financière inextricable.

La marche de toutes les affaires de l'Empire est dominée par la pénurie périodique du trésor. Les besoins de l'Etat sont modestes, comparés à ceux des autres Etats de l'Europe. Ils ont cependant subi l'influence des circonstances économiques générales : augmentation des dépenses militaires, armements nouveaux, constructions de quelques travaux d'utilité publique, chemins de fer, 3000 kilomètres environ, une bagatelle insignifiante pour l'étendue du pays ; mais il n'en faut pas davantage pour épuiser les forces d'un Etat désorganisé. Les impôts ne rentrent pas. Les lois, respectueuses de l'inviolabilité du domicile, sont impuissantes à contraindre les contribuables récalcitrants. La dîme sur l'agriculture se perçoit cependant, mais par des procédés onéreux, tyranniques et facilitant le gaspillage.

L'Etat est donc toujours à court d'argent. Il se tire d'affaires en ne payant pas ses fonctionnaires quand la caisse est vide, et en ayant recours à des expédients quand il est à bout, emprunts, concessions de monopoles, etc.

Au moment où j'écris, les fonctionnaires n'ont pas reçu leur traitement depuis quatre mois.

La crise politique, résultat des événements d'Arménie, ayant compliqué toutes choses, le grand vizir a sollicité sa démission. Le Sultan a voulu rappeler aux affaires les hommes forts, qui ne manquent pas absolument. Il a nommé au grand-vizirat Saïd pacha, vieux solitaire intègre, énergique et intelligent, puis Kiamil pacha, esprit délié, homme habile, d'éducation occidentale, diplomate rompu aux affaires politiques.

Cet essai ne lui a pas réussi. Ces hommes lui ont aussitôt présenté des programmes de réformes, ont revendiqué la direction et la responsabilité gouvernementale, ont demandé à être affranchis de la tutelle du gouvernement occulte du palais. Leur règne a été de quelques semaines. Ils ont succombé devant les intrigues de l'entourage immédiat du Sultan. Saïd craignant pour sa vie est allé se placer sous la protection de l'ambassadeur d'Angleterre et n'est sorti de cette ambassade que sur une promesse solennelle du sultan lui-même qu'il ne serait pas inquiété chez lui. Kiamil a été relégué dans le vilayet de Smyrne dont il est devenu le gouverneur.

Nous vivons aujourd'hui sous le grand-vizirat d'un vieillard grincheux, rapace, peu intelligent, incapable d'aucune initiative. Il a un fils et un gendre qui, plus ou moins ouvertement, examinent les affaires pour savoir quels avantages personnels on peut en tirer.

C'est une curieuse chose pour un Européen que de pénétrer dans un ministère et d'apprendre à en connaître les détours.

Aux Travaux publics on trouve d'abord l'entrée du bâtiment encombrée de gens de toute sorte. L'un vous enlève votre pardessus et votre canne, deux autres se disputent la faveur de donner un coup de plumeau sur vos chaussures. D'autres encore vous examinent curieusement ; parmi eux sans doute quelques espions chargés de renseigner le Palais sur toute personne qui pénètre au ministère. Puis il faut gravir deux rampes d'escaliers de bois dignes de donner accès à un grenier et l'on arrive à une galerie intérieure sur laquelle s'ouvrent les portes des bureaux. Dans cette galerie, beaucoup d'allées et venues d'employés peu affairés, qui arrivent à leur poste à 11 heures du matin pour en repartir vers 4 heures. Dans les bureaux des fauteuils se touchant presque les uns les autres tout le long des parois ; sur chacun d'eux un employé fumant sa cigarette, la jambe droite repliée sous la cuisse gauche, ayant devant lui une table de la dimension d'un petit guéridon, dont l'unique fonction consiste à supporter un encrier. Pour écrire, les Turcs placent leur papier sur leur

main gauche et y tracent lentement de droite à gauche leurs caractères turcs avec la main droite. Chaque employé s'occupe exclusivement d'une besogne circonscrite, et pendant une grande partie du peu de temps qu'il passe au bureau, il n'a rien à faire.

YENIKEUY 30 AOUT

Nous venons d'assister à des événements imprévus et émouvants. Mercredi dernier, 26 courant, pendant que je déjeunais au Cercle d'Orient, on nous annonce tout à coup qu'il doit se passer quelque chose d'extraordinaire, que tous les magasins se ferment précipitamment et qu'une vraie panique se manifeste dans la rue. Je me hâte de rentrer au bureau. Dans la rue j'entends plusieurs coups de feu à quelque distance, du côté du Taxim. Je vois de l'agitation à l'autre extrémité de la rue où se trouve le grand corps de garde de Galata Serai. La rue elle-même devient subitement déserte. On me dit que la Banque ottomane est attaquée, et qu'une fusillade continue s'entend à Galata.

J'envoie du bureau un « kavass¹ » aux nouvelles à la Banque ottomane. Il revient bientôt annonçant que toutes les rues sont barrées par la police et qu'il est impossible de passer. Nous restons longtemps à la fenêtre, anxieux. Une explosion se fait entendre dans le voisinage ; nous avons su depuis que c'est une bombe jetée sur la place de Galata Serai et qui a blessé quelques soldats. Des patrouilles circulent rapidement sous nos yeux, la main sur la détente de leurs fusils, observant les fenêtres des maisons, prêtes à faire feu. Une charrette passe avec deux corps d'hommes ensanglantés paraissant inanimés.

Enfin, vers 3 heures et demie un jeune employé de la Banque arrive chez nous sans chapeau, avec sa blouse blanche de travail, et fort épouvanté. Il nous raconte qu'à 1 heure et demie environ des coups de feu et des explosions de bombes ont retenti dans le bâtiment de la Banque ottomane, produisant une panique indescriptible. Il s'est enfui avec tout le monde sur les toits en terrasse, a passé de là sur le toit de la Régie des tabacs où on a trouvé le personnel de la Régie en proie à la même panique, les portes du bâtiment fermées en dedans et une fusillade continue s'entendant au dehors. Au bout de deux heures, les portes de la Régie se sont ouvertes et ceux qui étaient à portée se sont échappés par la rue se faisant jour à travers les soldats et la foule. Lui-même, pris un instant pour un émeutier, a été maltraité par des soldats, et allait

¹ Sorte de garde du corps.

être tué, lorsqu'un autre employé l'a fait connaître comme appartenant au personnel de la Banque. Il s'est enfui par des rues de traverse, a rencontré beaucoup de cadavres sur son chemin. Il n'en sait pas davantage.

Pendant tout le reste de la journée les bruits les plus extraordinaires circulent. Vers 5 heures et demie, nous fermons le bureau nous le laissons sous la garde de nos « kavass » et nous nous hasardons à traverser les rues dans la direction de Bechiktache pour y prendre le bateau du Bosphore. Nous arrivons sans encombre à Thérapia.

Le lendemain matin, nous allons aux renseignements dès 7 heures du matin, à l'ambassade d'Allemagne, au Summer-palace où habitent les directeurs de la Banque et chez Pangiris, le drogman de la Banque. Ce dernier vient d'arriver chez lui et nous apprenons enfin avec quelque précision ce qui s'est passé.

La Banque a été envahie par vingt-cinq compagnons armés de revolvers et de bombes. Ils ont aussitôt tué les gardiens extérieurs et fermé la porte en dedans. Quelques explosions ont fait fuir tout le personnel dans le haut de la maison. Ils ont alors pris possession de la Banque et ont organisé en quelques minutes la défense contre la rue. Ils sont conduits par trois jeunes gens inconnus à Constantinople, d'apparence distinguée, parlant correctement le français. L'un de ceux-ci est blessé aussitôt par un éclat de bombe qui lui ouvre le ventre et meurt quelques instants après. Les deux autres rassurent le personnel, déclarent qu'ils ne veulent aucun mal à la Banque, invitent chacun à rentrer dans leurs bureaux respectifs et à ne pas les entraver.

A l'intérieur de la Banque, un des directeurs, M. Auboyneau, et le drogman se sont mis à parlementer avec les chefs des émeutiers. Ils ont obtenu que deux d'entre eux sortiraient pour porter au Palais une lettre de revendications arméniennes mais à condition de descendre par les fenêtres, les émeutiers se refusant absolument à laisser ouvrir les portes.

Il a fallu alors parlementer longuement avec les officiers commandant la troupe dans la rue, celle-ci tirant sur toute personne qui paraissait à une fenêtre. On a descendu au bout d'une ficelle une lettre en turc adressée à ces officiers pour faire comprendre la situation et pendant une heure on a attendu une réponse. Un parlementaire s'est enfin présenté sous les fenêtres. On a pu partir et obtenir que le feu cessât complètement de part et d'autre. Auboyneau et un secrétaire sont alors descendus depuis les fenêtres de l'entresol, ont convenu que le feu cesserait pendant

leur absence et ils sont partis pour le Palais. C'était vers 4 heures de l'après-midi.

Au Palais ces messieurs ont trouvé le grand favori du sultan Izzet bey et le Conseil des ministres, tous fort peu disposés à traiter avec les émeutiers et paraissant indifférents à la menace de faire sauter la Banque avec le personnel qu'elle renfermait.

Sur ces entrefaites sont arrivés au Palais le directeur général de la Banque, sir Edgar Vincent¹, et plus tard M. Maximof, premier drogman de l'ambassade de Russie. Après avoir fait connaître la situation au Sultan par l'intermédiaire d'un chambellan, celui-ci a autorisé Maximof à régler l'affaire au mieux en évitant un désastre.

Tous ces messieurs sont revenus à la Banque après minuit, sont entrés en pourparlers avec les chefs des émeutiers, de la rue à une fenêtre. Et après beaucoup de discussions ils ont obtenu que les émeutiers sortiraient en armes, qu'on leur garantirait la vie sauve, à condition qu'ils s'embarquent sur le premier paquebot en partance. Ils ont alors été conduits à bord du yacht de sir Edgar où ils sont restés jusqu'à jeudi soir, puis ont été embarqués sur la *Gironde* à destination de Marseille.

Dès le lendemain matin, je suis allé à la Banque ; le bâtiment n'a guère souffert. Beaucoup de vitres et de glaces brisées, des éraflures aux corniches, quelques tâches de sang. Pas un sou n'a été détourné ; les émeutiers ont, au contraire, aidé à serrer, dans la caisse, l'or et les valeurs abandonnés sur les tables et aux guichets par les employés dès la première panique.

Le jeudi 27 était jour férié (fête religieuse grecque), la Banque devait être fermée. Elle a au contraire été ouverte sur le désir exprimé par le Sultan.

Pendant tout ce temps, les désordres s'étaient propagés dans les rues. Quelques bombes isolées avaient été jetées sur la troupe et un affreux carnage d'Arméniens s'était organisé.

Nous avons tous pu voir, sous nos yeux, le massacre méthodique dont on nous a parlé l'année dernière comme s'exerçant en province. Mais les Turcs ont su admirablement modifier leurs procédés pour les adapter aux circonstances spéciales d'une capitale remplie d'Européens qui regardent faire et dont le témoignage ne sera pas suspect. Aussi s'est-on arrangé pour faire vite et avec le moins de bruit possible.

¹ Actuellement lord d'Abernon, ambassadeur d'Angleterre à Berlin.

Tandis qu'à Erzeroum et dans les villes lointaines, la troupe elle-même a accompli directement la besogne de soi-disant répression et qu'on ne s'est nullement gêné d'atteindre tout le monde, hommes, femmes et enfants, à Constantinople, la troupe et la police sont en apparence étrangères au massacre. Les coups de feu ne sont qu'occasionnels. On épargne, sauf exception, les femmes et les enfants. Mais, chose inattendue, on voit surgir de partout des groupes d'hommes armés de bâtons, quelques-uns de pieds de tables ou d'assommoirs quelconques, barres de fer, etc., mais la plupart munis de gourdins d'apparence uniforme, évidemment préparés d'avance et en grande quantité, pour servir à la besogne à laquelle ils sont destinés. Plusieurs Européens, notre directeur des travaux Kapp entre autres, ont vu de leurs yeux des groupes d'hommes entrer ensemble dans le grand corps de garde de Galata Seraï et en ressortir armés des dits gourdins.

Plusieurs rues furent envahies par ces gens presque immédiatement après le commencement du coup de main de la Banque. Dès 2 heures, soit une demi-heure après, la rue Yeni Cherchi qui conduit de Galata Seraï à Tophané est remplie de massacreurs du haut en bas. On assaille toutes les maisons arméniennes et leurs petites échoppes, on pénètre dans l'intérieur et on pille tout. Cela se passe presque sans bruit. Tout Arménien qui est trouvé dans la rue est tué. Un coup de gourdin sur la tête l'étend par terre sans une plainte, aussitôt dix ou douze massacreurs surgissent qui frappent à tour de bras jusqu'à ce que sa tête soit en marmelade ; puis on pousse le corps vers le trottoir où des charrettes viendront le prendre. Dans la rue de Péra, aux abords mêmes du poste de Galata Seraï on a tué, par le même procédé, quelques pauvres diables qu'on a traînés dans le poste par les pieds, la tête battant le pavé et laissant une longue traînée de sang sur le passage.

Jeudi matin, la Banque étant dégagée et les émeutiers embarqués sous la protection du stationnaire anglais, nous avons tous cru que les choses allaient s'apaiser, que la troupe avait eu le temps de rétablir l'ordre, et nous sommes revenus en ville par le bateau qui aborde au Pont à 9 heures du matin. En arrivant au port nous avons assisté à un étrange combat sur l'eau. Un grand caïque semblable à celui qui amène des provisions ou des fruits à Galata, conduit par cinq ou six rameurs, a été tout à coup entouré par quelques barques légères et les hommes du grand caïque ont été assommés sous nos yeux. Une dizaine de coups de revolvers ont été tirés. Au milieu de la bagarre nous n'avons pas pu voir s'ils avaient été tirés par les assaillants ou par les Arméniens. Deux

barques de police de l'Amirauté sont venues assister à la scène. Les coups ont continué un instant en leur présence, puis les barques légères se sont éloignées laissant le grand caïque avec ses rames pendantes dans l'eau et les cadavres des rameurs dans le bateau.

Sur le pont beaucoup d'hommes suivent cette scène avec un visible plaisir.

J'ai avec moi un de nos employés supérieurs, M. Allah-Verdi, arménien, et mon « kavass » monténégrin. Allah-Verdi me dit aussitôt qu'il se sent en grand danger, qu'il voit des regards menaçants qui le toisent. Heureusement nous trouvons une voiture et nous parvenons à la tête du pont gardée par la troupe. Ce n'est qu'à la Banque, où nous entrons en passant, qu'on nous raconte que les massacres continuent librement et que je me rends compte du danger réel que nous avons couru. Sans aucun doute si A.-V. avait été assailli, mon Monténégrin l'aurait défendu et se serait servi de ses armes. C'en était fait de nous tous. Un seul homme armé dans une foule excitée ne sert qu'à attirer les coups sur lui.

Toute la journée de jeudi nous recevons dans nos bureaux les rapports les plus navrants. A Haskeyu on a tué tous les hommes. A Psamatia la lutte a été vive. Les Arméniens se sont défendus, ont tué et blessé beaucoup de soldats. Ils ont été tous tués à leur tour.

Vendredi 28 on paraît plus calme. J'ai rencontré dans la rue des hommes de police à cheval qui recueillent les gourdins des massacreurs. De nouveaux ordres ont sans doute été donnés. Nous apprenons que sur une note menaçante de toutes les ambassades on arrête en effet les massacres. Et, chose étonnante, cela se fait avec une facilité parfaite. Chacun rend son gourdin et retourne à ses affaires comme si rien ne s'était passé. Un de mes employés me raconte qu'il a interpellé deux hommes de peine albanais, de sa connaissance. Ceux-ci lui ont répondu que mercredi on leur a donné des bâtons et de longs poignards en leur disant de tuer tous les Arméniens qu'ils rencontreraient, et que, vendredi, on leur a repris ces engins en les avisant que, s'ils massacraient encore un Arménien, ils auraient quinze ans de travaux forcés ! Ils paraissaient surpris de ce manque de logique.

DU 3 SEPTEMBRE.

Les événements de la semaine dernière tiennent du cauchemar ; nous nous frottons les yeux pour savoir si nous sommes bien éveillés. Ces vingt-cinq individus qui pénètrent dans la ville, s'enferment à la Banque,

s'y font assiéger, prennent leurs mesures pour faire sauter le bâtiment, puis obtiennent par la terreur qu'ils inspirent de s'éloigner sains et saufs, c'est du rêve, cela ne rime à rien, cela paraît l'acte de vingt-cinq fous furieux, accomplissant avec audace et discipline un projet fantasmagorique inventé par leur imagination en délire.

On explique — c'est du moins la version officielle — que ce fait isolé faisait partie d'une vaste conjuration organisée pour le 31 août, jour de fête de Sa Majesté. Les conjurés arméniens auraient été attaqués par la troupe. Ceux d'entre eux qui s'étaient chargés du coup de main de la Banque se seraient aussitôt mis à l'œuvre dans l'espoir d'être suivis. Déçus dans leur attente, ils se seraient décidés alors à entrer en composition. C'est une explication. Le mystère et le silence vont se faire là-dessus et nous ne saurons rien d'autre.

Le calme s'est rétabli peu à peu. Les magasins se sont rouverts ; on évalue le nombre des victimes. Les ambassades ont fait à cet égard diverses perquisitions et enquêtes qui permettent de ne pas nous arrêter aux exagérations de la première heure. Dans les six cimetières des environs on a compté de 4200 à 4500 cadavres. Il est certain que ceux des rives de la Corne d'Or, de Psamatia et autres lieux n'ont pas pu être transportés dans ces cimetières, on n'en saura jamais le nombre. Les uns les évaluent à 2000, d'autres à 3500. Il n'y a aucune certitude dans ces évaluations. Une seule chose est hors de doute, c'est qu'un grand nombre de cadavres ont été jetés à la mer.

Le docteur Lardy, frère de notre ministre de Suisse à Paris et qui est ici le chirurgien en chef de l'hôpital français, a retiré trois hommes encore vivants d'un tas de 400 cadavres au cimetière de Chichli. L'un d'eux est mort le jour suivant à l'hôpital français, un second a des blessures effrayantes, mais il vit encore. Le troisième, un gamin de 12 à 13 ans, n'est pas gravement atteint et s'en tirera.

Les illuminations du jour de fête du Sultan (anniversaire de son avènement) ont eu lieu comme d'habitude le 31 août. Sur un ordre publié la veille, il n'y a eu ni feu d'artifice, ni explosion de pétards. Personne n'a été admis à circuler dans les rues et sur les routes le long du Bosphore, non plus qu'en bateau.

Les ambassades se sont entendues pour ne pas illuminer ; malgré de vives instances du Palais, elles ont persisté dans leur résolution. Cela paraît presque puéril et cependant il est certain que le sultan en a été fort impressionné. C'est la première fois qu'il voit les ambassades manifester publiquement leur désapprobation.

DU 12 SEPTEMBRE.

La ville continue à être tranquille. Mais les inquiétudes ne sont pas dissipées. Une quantité d'Arméniens quittent le pays. Les ambassades facilitent leur départ ; on en expédie de tous côtés, à Athènes, en Egypte, en Amérique. De Batoum et de Roumanie on fait savoir qu'on ne recevra pas ceux qui se présenteront. Il paraît que le bruit des massacres de Constantinople a provoqué une panique dans les provinces d'Arménie et que beaucoup d'émigrés remplissent déjà la ville de Batoum.

La Dette publique a renvoyé tous ses hommes de peine arméniens. Et hier elle a offert à ses autres employés arméniens le choix, ou de partir avec une gratification, ou de rester exposés aux événements qui peuvent survenir, aux périls et risques de chacun. Beaucoup se décident à partir. Les ministères n'ont pas jusqu'ici imité cet exemple et nous ne savons si la Dette a agi de son propre mouvement ou si elle a été invitée à prendre cette mesure. Les Arméniens haut placés considèrent leur situation, et en tout cas leur influence dans les conseils ou administrations dont ils font partie, comme ébranlée.

Aujourd'hui même, j'ai pu constater une inquiétude marquée chez tous les ambassadeurs. L'un d'entre eux m'a fait lire une lettre menaçante du Comité arménien. Elle est signée : « Au nom du peuple arménien, le comité « Hintchakiste » et affecte les apparences d'un document officiel : papier chancellerie, grand sceau rouge, écriture correcte. C'est un long opuscule de deux pages et demie, d'un bon style et assez fortement raisonné. On avise « Son Excellence » que les Arméniens réduits au désespoir, n'ayant plus rien à perdre, n'abandonneront pas leurs revendications. Ils luttent pour vivre et travailler ils représentent la civilisation, l'ordre et le travail. On s'étonne que l'Europe n'ayant aucun doute à cet égard paraisse se ranger plutôt du côté des brigands qui habitent Yildiz Kiosk et qui ne connaissent d'autres procédés pour rétablir l'ordre que de transformer un pays magnifique en morne désert. On signale les massacres d'innocents, les emprisonnements en masse, les expulsions et on annonce de nouveaux et prochains événements plus graves que les précédents et qui forceront bien l'Europe à intervenir.

Telle est à peu près cette lettre qui n'est sûrement pas écrite par le premier venu. Le style et la suite du raisonnement sont d'un homme instruit et expérimenté.

Le bruit de cette nouvelle menace s'est répandu dans le public, et, comme le texte de la lettre est tenu secret par les ambassadeurs, on

raconte les choses les plus inexactes ; la menace serait faite pour une date précise, trois jours, quatre jours ; les Arméniens songeraient à attaquer une ambassade européenne, etc. etc., la lettre ne dit rien de semblable.

DU 17 SEPTEMBRE.

La menace des Arméniens n'a jusqu'ici produit d'effet que sur l'esprit des Européens qui, pendant trois ou quatre jours, ont paru affolés. Les mesures de sécurité, patrouilles, etc. ont redoublé en ville, mais cela n'empêche pas que le moindre incident produit des paniques dans les rues. On entend tout à coup un grand vacarme. Ce sont les volets en fer des magasins qui se ferment précipitamment et les voitures qui brûlent le pavé. On court à la fenêtre pour voir ce qui se passe et on ne voit que des fiacres et des piétons en foule fuyant un péril réel ou imaginaire, au risque de s'écraser les uns les autres.

Nous avons eu un spectacle semblable mardi dernier. Impossible de savoir exactement quelle en a été la cause. Un coup de revolver échappé par mégarde ou la lutte d'un homme arrêté par la police.

Chose curieuse, certaines ambassades paraissent exciter l'émotion publique plutôt que de la contenir. L'année dernière, lors des massacres en province, l'ambassade anglaise faisait sa partie dans le « concert européen » en manifestant une grande agitation, menaçant le Sultan, parlant d'intervention armée, de flottes forçant les Dardanelles, etc. L'ambassade russe au contraire affectait un calme olympien, tranquillisait le Palais, l'assurait de sa haute protection.

Maintenant, c'est exactement l'inverse. Les Anglais observent la plus grande réserve, et les Russes s'agitent outre mesure, font débarquer des matelots pour garder leur ambassade, transportent leurs archives sur les stationnaires, communiquent à la colonie européenne des nouvelles alarmantes. L'ambassade de France, dirigée, en l'absence de M. Cambon, par d'aimables jeunes gens, se borne à refléter les impressions russes en donnant à leurs inquiétudes non dissimulées un petit air de mystère diplomatique qui fait un effet considérable sur la colonie, qui appelle les suppositions les plus sinistres, les fait colporter par les correspondances entre dames du monde et jette l'effroi sans raison.

Il est évident que ces différences d'attitudes sont calculées, et que nous sommes le jouet de la partie engagée entre la Russie et l'Angleterre.

L'escadre russe croise devant l'entrée du Bosphore ; les vaisseaux anglais et français se tiennent près des îles voisines des Dardanelles. Et

les cabinets européens délibèrent. Ici, nous n'assistons qu'à une mise en scène qui peut se dénouer pacifiquement ou tragiquement suivant les circonstances et aussi suivant les hasards les plus imprévus. Le moindre incident mal interprété, une rixe, un incendie, quelque désordre au Palais, peut mettre sérieusement en péril la sécurité publique, et exposer la vie des Européens. Dans tout autre pays, les flottes étrangères seraient depuis plusieurs jours dans le port. Ici, les jalousies, les compétitions, les contradictions d'intérêt entre puissances, produisent ce résultat que l'énorme population européenne de Constantinople demeure exposée à tous les dangers et que, malgré les traités séculaires qui assurent sa protection et sa liberté d'établissement et de commerce, c'est la seule ville du monde entier où les navires de guerre de l'Europe n'osent pas se présenter pour imposer le respect des nationaux et de l'ordre public.

DU 18 SEPTEMBRE.

Je lis avec grand plaisir les manifestations publiques qui se produisent en Suisse et en premier lieu à Lausanne. Je conserve le discours de M. Bonnard, rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne*, comme étude parfaite de la situation. Excellents amis! Mais quelle dérision de voir les témoignages de sympathie, et les manifestations publiques éclater dans un des seuls pays qui soit sans pouvoir et sans armes pour nous apporter le secours désintéressé et efficace dont nous aurions besoin.

Le directeur général de la Banque qui est sans doute au courant de ce qui se passe à l'ambassade anglaise voit les choses très en noir. Il m'a dit hier, qu'à son avis, si dans un délai très court, le Sultan ne prend pas une sérieuse détermination, changement de grand vizir, envoi en Arménie d'un gouverneur inspirant toute confiance comme Mouktar pacha par exemple, nous devons nous attendre aux plus graves complications. Il lui paraît impossible que l'Angleterre résiste à la poussée de l'opinion publique qui s'échauffe de plus en plus. En Allemagne, des assemblées publiques prennent aussi des décisions bruyantes.

DU 19 SEPTEMBRE.

Le gouvernement croit avoir mis la main sur le Comité arménien. Il paraît, en effet, qu'il a découvert à Scutari un dépôt et une fabrication

d'explosifs et d'engins, bombes, caisses à système perfectionné, etc. Il a arrêté une douzaine de personnes qu'on dit importantes. Mais les gens renseignés croient qu'il y avait non pas un, mais plusieurs comités et que les arrestations faites n'ont qu'un effet très secondaire.

Au Palais on continue à parler de graves dissensions intérieures. Izzet et son entourage ont des ennemis puissants qui croient avoir trouvé un moyen de battre en brèche son influence auprès du Sultan.

Il se raconte des bizarreries fantastiques auxquelles on ne peut pas croire, et qui la plupart du temps sont des exagérations ou des inventions. Mais en voici une qui vaut la peine d'être mentionnée. Un Persan, auquel le palais doit depuis longtemps une somme d'argent dont on lui refuse le paiement, s'est présenté avant-hier et a réclamé à nouveau son paiement avec une grande énergie, disant qu'il était dans la misère, et que, s'il n'était pas payé immédiatement, il se brûlerait séance tenante. N'obtenant rien, il a allumé une allumette et a mis le feu à ses vêtements qu'il avait préalablement imprégnés de pétrole ou d'un liquide très combustible. Il a flambé dans la salle d'attente même du palais, et est mort de ses brûlures. Je refuserais de croire à des choses pareilles si elles ne m'étaient affirmées par un témoin oculaire, digne de toute confiance.

Les renseignements du Palais montrent le Sultan découragé, affaibli, demandant à ses favoris de faire ce qu'ils jugeront à propos, mais de le laisser tranquille. Sa frayeur augmente, et il se rend compte du mécontentement grandissant dans le monde musulman.

Malgré les sinistres prévisions de lundi dernier, la semaine s'est écoulée sans troubles. Peut-être le doit-on à la découverte faite par la police à Scutari. Les inquiétudes pour la tranquillité de la rue se sont un peu apaisées. Elles ont fait place aux conjectures et discussions provoquées par la situation politique.

La pénurie du trésor est le plus gros facteur de désordres politiques et intérieurs. La patience avec laquelle les Turcs civils et militaires supportent les privations, le non-paiement de leurs traitements et de leur solde, est phénoménale ; mais elle a une limite. On peut vivre longtemps de peu de choses, on prend à crédit et jusqu'ici on pouvait à la rigueur escompter à 20 ou 30% les bons de traitement que délivre l'administration. Mais les fournisseurs se fatiguent de livrer à crédit, les usuriers et les petits marchands d'argent, la plupart arméniens, cessent de faire des avances et des acomptes. Après cela vient la faim qui est mauvaise conseillère, et les Turcs ont fait sur les Arméniens les expériences du pillage.

Les gouvernements français et anglais sentent fort bien que là est le véritable danger et ils se préoccupent du moyen de fournir au trésor ottoman des ressources, tout en le forçant par des menaces sérieuses à accepter des conditions de contrôle.

Jusqu'ici le trésor a pu se tirer d'affaires avec le seul concours des banquiers, en agissant comme un fils prodigue qui met au Mont de Piété ses bijoux et même ses espérances. Depuis dix ou douze ans, chaque année amène un nouvel emprunt sur gages. Le Sultan « met au clou » tantôt son tribut de Chypre ou d'Égypte, tantôt ses dîmes sur les moutons d'Alep ou ses impôts de telle ou telle province. Ces expédients ne seraient pas critiquables s'ils étaient destinés à pourvoir à des besoins transitoires et si on prenait en même temps les mesures générales nécessaires pour équilibrer les ressources et les dépenses de l'État. Mais on ne fait rien de semblable. On mange son capital, on fauche son blé en herbe, on tue les nombreuses poules aux œufs d'or du pays, et on se laisse aller aux catastrophes.

DU 24 SEPTEMBRE.

Je suis allé voir aujourd'hui le ministre de la police à Stamboul avec le drogman du consulat général de France afin de régulariser si possible la position de quelques Arméniens que nous avons au bureau, hommes de peine, pauvres diables inoffensifs et terrorisés, vivant de rien, entretenant des familles parfois nombreuses avec 10 piastres par jour (2 francs). L'un de ces garçons a chez lui sa mère, sa femme, trois enfants et un oncle estropié. L'autre a une femme et deux enfants, mais depuis un mois il doit entretenir deux frères de sa femme, artisans serruriers, vivant à Perchembé-Bazar dans une petite échoppe et couchant dans un recoin d'un misérable café. Leur boutique et le café où était leur lit ont été complètement pillés. Ils ont pu s'enfuir par miracle et se sont réfugiés chez nous. Ils n'osent pas se montrer dans la rue et chercher du travail.

Le ministre de la police qui avait annoncé au consul général de France, M. Gazay, qu'il réglerait cette situation en donnant à ces gens des cartes leur permettant de circuler, m'explique qu'il ne peut plus le faire maintenant, qu'hier on a saisi à l'église et à l'école arménienne de Galata des listes d'affiliés aux comités révolutionnaires, qu'à première vue il a constaté qu'il y avait des affiliés dans presque toutes les administrations, qu'avant de donner de nouvelles cartes, il doit s'assurer que nos hommes ne figurent pas sur ces listes. Il ne le saura que lorsqu'on aura achevé la tra-

duction des papiers et documents saisis, c'est-à-dire dans deux ou trois jours.

Le ministère de la Police est un immense caravansérail, au fond d'une grande cour enfermée par des murs de quatre à cinq mètres de hauteur surmontés de hautes grilles. En entrant dans la cour on a en face de soi la façade du ministère et à gauche l'entrée de la prison centrale. Le drogman qui m'accompagne, chargé spécialement des rapports entre le consulat et le ministère m'explique que, dans les terribles journées des 26, 27 et 28 août, la grande cour a été transformée en un véritable abattoir. Les prisonniers arméniens étaient amenés en foule et là, avant de les faire pénétrer dans la prison, on procédait à un examen sommaire. Tous ceux qui étaient blessés étaient immédiatement achevés, et ceux qu'on disait avoir été pris les armes à la main, ou en flagrant délit, étaient massacrés. L'amoncellement des cadavres était épouvantable. Les autres étaient poussés dans les prisons où leur affluence était si grande que, étant debout, ils se touchaient tous, dans l'impossibilité de se coucher et même de s'asseoir par terre. Ceux qui succombaient à la fatigue et à la faim étaient piétinés par la foule des prisonniers et mouraient écrasés ou étouffés.

L'intérieur du ministère a l'apparence d'un vaste grenier. Des escaliers en bois assez larges et horriblement sales conduisent aux étages supérieurs. Partout grouille une foule de gens de toute condition et de tous costumes circulant au milieu des soldats et officiers de garde. Le cabinet du ministre est assez original, décoré à la turque, avec des tentures d'étoffes aux couleurs vives. Le ministre lui-même, Nazif pacha, est un homme d'apparence cultivée parlant fort bien le français, très poli et, dit-on, bon administrateur.

Une chose qui m'a paru toujours incompréhensible, est la manière dont les fonctionnaires se tirent d'affaires sans toucher leurs appointements. L'un d'eux m'explique que les traitements sont payés chaque mois, au moyen d'un certificat-formulaire qui devient un papier de commerce. Chaque fonctionnaire cherche à négocier ce papier et arrive à en tirer quelque chose dans les conditions suivantes :

L'année commence au 13 mars. Les certificats des premiers mois sont achetés par les « sarafs », changeurs d'argent ou petits banquiers usuriers, avec une réduction variant, suivant les prévisions, de 10 à 20%. Pour les certificats des 2^e et 3^e trimestres, on ne trouve plus à les négocier qu'avec une réduction de 30 à 50 pour cent, car il y a beaucoup moins de probabilité de paiement. Enfin, pour les certificats du dernier tri-

mestre de l'année, on ne trouve à les placer qu'avec des réductions de 75 à 90 pour cent et encore avec peine. Si l'on ne parvient pas à se faire payer ces certificats par la caisse de l'Etat avant la fin de l'année courante, ils sont perdus.

De temps à autre, quand la caisse du ministère est garnie, le gouvernement décide, comme mesure générale, le paiement d'un mois de traitement et il rembourse alors le mois le plus arriéré en échangeant contre argent le certificat du dit mois entre les mains de celui qui le possède.

En dehors de cela, les malins, les protégés, ou ceux dont on attend des services spéciaux arrivent à se faire payer à titre de faveur exceptionnelle tel ou tel mois en retard. Tout cela amène une lutte continuelle entre les intérêts des « sarafs » et ceux des fonctionnaires eux-mêmes. C'est au plus habile, à celui qui trompera l'autre et lui jouera un bon tour.

Certains personnages qui, pour une cause quelconque, deviennent débiteurs de l'Etat, cherchent à accumuler entre leurs mains des certificats achetés à 30 ou 50 % de perte et à payer l'Etat par compensation au pair.

Dans ce moment, fin septembre, on est dans le quatrième mois de non-paiement des salaires et rien ne fait prévoir un paiement prochain. Au contraire !

28 SEPTEMBRE.

On nous a annoncé de nouveau des troubles provoqués par les Arméniens pour le 25 et 26. Mais ces journées se sont passées en toute tranquillité. On en prédit encore pour demain 30. C'est sans doute la police qui fait courir ces bruits. Elle intercepte des correspondances suspectes sur lesquelles elle trouve des chiffres cabalistiques qu'elle interprète comme elle peut.

3 OCTOBRE.

La tranquillité n'a plus été troublée. Le calme se rétablit en ville, la circulation est un peu plus active. Mais les affaires sont absolument nulles. Beaucoup d'Européens s'en vont ou renvoient leurs familles. Chacun se préoccupe de mettre ses économies ou ses capitaux à l'abri. Le Crédit lyonnais, qui ne fait aucune affaire de commerce, a tout son personnel sur les dents uniquement en raison du travail d'expédition des valeurs en Europe. Il a dû livrer depuis quatre semaines des chèques

ou du papier sur Paris pour près de 1.500.000 livres turques. Il a reçu des dépôts espèces pour 800.000 livres turques et expédié 14.000 titres d'actions et d'obligations de toute nature et un million de francs de titres de rente. La Banque ottomane a expédié 300.000 livres turques et une grande quantité de titres. Elle a constitué elle-même, pour ses prévisions d'avenir, de fortes réserves métalliques à son agence d'Alexandrie afin de diminuer le plus possible les valeurs déposées à son siège de Constantinople.

Si on ajoute à cela les expéditions faites par les banques privées et les valeurs envoyées directement par la poste (ces dernières sont considérables) on se fera une idée de la formidable panique des gens aisés et de l'exode des capitaux.

J'ai depuis trois jours la visite de M. Renault, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, entré à la Régie générale « Vitali » comme ingénieur-conseil et qui va accompagner l'ingénieur en chef dans sa tournée sur les travaux du chemin de fer de Smyrne à Cassaba.

Nous avons fait ensemble aujourd'hui une longue visite à M. Cambon qui nous a exposé comment il envisageait la situation. Devant l'impossibilité d'amener les puissances à un programme commun d'intervention, les événements intérieurs vont dépendre entièrement de la situation financière. Le gouvernement cherche la solution dans un expédient d'emprunt ou de concession nouvelle, il est impossible de lui faire comprendre que son mal est plus profond et qu'il est indispensable de prendre d'autres mesures d'administration intérieure. D'autre part, les établissements financiers sont hors d'état de lui porter secours par eux-mêmes. Le crédit de l'Etat est détruit. La probabilité, selon M. Cambon, c'est qu'on va rester quelques mois sans rien faire. Les garanties de chemins de fer ne seront pas payées, la solde de l'armée et les traitements des fonctionnaires pas davantage. Les valeurs d'Etat seront gravement atteintes par le non-paiement des garanties de chemins de fer, et la misère intérieure amènera de nouveaux troubles.

La présence des troupes hamidiennes, kurdes sauvages, prêtes à se jeter sur n'importe qui, au premier signal, paraît à l'ambassadeur un dangereux symptôme de la monomanie malade du sultan. M. Cambon fait de vifs reproches aux financiers en général et à la Banque ottomane en particulier, les accuse d'avoir vécu au jour le jour, sans prévoyance d'avenir, encombrant le marché de valeurs surfaites, etc.

J'aurais voulu oser lui répondre que ces reproches auraient été beaucoup mieux placés à l'époque où ces opérations se faisaient et où lui-

même concourait à des entreprises déraisonnables comme le chemin de fer de Syrie par exemple.

On m'annonce aujourd'hui qu'une nouvelle convention intervient entre le gouvernement et la compagnie de Beyrouth-Damas, ajournant à cinq ans la construction du chemin de Syrie contre une indemnité de 750 francs par année et une garantie kilométrique accordée au chemin de Damas-Beyrouth ! C'est monstrueux.

Nous recevons de mauvaises nouvelles de Macédoine. Des bandes de 80 à 100 hommes, descendues sans doute de la frontière bulgare, sont arrivées jusqu'à notre ligne de Jonction Salonique-Constantinople. Le 12 septembre elles ont enlevé, près de Sérès, le fils du vice-consul d'Autriche et un particulier turc. Le gouvernement a fait payer la rançon de 2000 livres turques réclamée pour ces deux Messieurs. Ceux-ci ont été relâchés mais, dans leur voyage pour revenir des montagnes où ils avaient été emmenés, ils ont été tués par les soldats turcs envoyés à la poursuite des brigands !

Quelques jours après, ces mêmes bandes ont enlevé huit personnes parmi les plus aisées du village de Hadji Beïlik.

En outre un nommé Ismaël, aidé de quatre ou cinq complices, bat la campagne, arrêtant et dévalisant les personnes qu'il rencontre. Il a dépouillé un de nos surveillants et a attaqué une des nos brigades d'ouvriers de l'entretien de la voie qui n'ont dû leur salut qu'à l'arrivée inopinée de plusieurs voitures circulant sur la route. Ismaël a promis de revenir. Il est d'ailleurs parfaitement connu des autorités et de la police. On l'a arrêté deux ou trois fois pour le conduire à Demir-Hissar d'où on le relâche après quelques jours. Les gens du pays affirment qu'on ne le conduit à la police que pour qu'il rende compte de ses gains et en fasse profiter la police elle-même !

Un pareil état de choses, dans un pays peuplé, aux abords de villes et villages, est effrayant. Notre personnel est terrorisé et nous sommes exposés à voir nos stations attaquées et pillées.

DU 8 OCTOBRE.

Ce matin, sur le bateau qui me ramène chaque jour en ville, j'ai rencontré un ami, conseiller juriste à la Sublime-Porte auquel je fais souvent d'ironiques compliments sur son assiduité à se rendre à son bureau où il ne va presque jamais. Ils sont comme ça trente-cinq ou

trente-huit conseillers juristes, sous les ordres de Gabriel effendi. Il y en a quatre ou cinq qui travaillent. Les autres passent quelquefois plusieurs mois sans mettre les pieds à la Porte. Je lui demande par quel hasard extraordinaire il se rend en ville de si grand matin. « *On paie un mois de traitement* » me répond-il dans le tuyau de l'oreille ; et en effet, arrivé en ville, on me confirme cette grande nouvelle. Sa Majesté a avancé au ministère des Finances, sur les capitaux de la liste civile, la somme suffisante pour payer un mois de traitement aux fonctionnaires !

10 OCTOBRE.

La joie a été de courte durée. Quelques traitements ont été payés. On a utilisé pour cela les ressources particulières de certains ministères et quelques fonds arrivés au ministère des Finances de la Liste civile. Mais, c'est insuffisant, les plus pressés ont été payés, les autres pas.

Depuis avant-hier, on voit se dessiner tout un programme de confiscation contre les Arméniens. On vise évidemment les plus riches d'entre eux. Quelques-uns ont été arrêtés sous prétexte d'indices de culpabilité révélés par l'enquête, entre autres un grand fournisseur du ministère de la Marine, et par conséquent associé du ministre lui-même avec lequel il combine et partage des profits scandaleux qui ont constitué la grande fortune de ces deux forbans. Ce n'est certes pas pour cela qu'on l'arrête. Mais on l'accuse de complicité avec les comités arméniens. Cela est tellement invraisemblable que personne n'y croit. Les drogman des ambassades suivent cette affaire au Palais par curiosité et sont convaincus qu'on marchandise simplement la rançon de quelques milliers de livres qu'on entend tirer de ce Monsieur comme prix de sa mise en liberté.

Un communiqué aux journaux vient de faire savoir officiellement qu'aucun Arménien ne pourra plus s'expatrier sans prendre l'engagement écrit de ne plus rentrer dans l'Empire. Ceux qui sont déjà partis ont un délai de six semaines pour régulariser leur position, c'est-à-dire, pour rentrer sous les griffes de la police ou pour déclarer qu'ils ne rentreront jamais en Turquie. On voit ce que cela veut dire, l'usage étant de confisquer les biens des sujets ottomans qui s'expatrient sans une autorisation spéciale. On m'assure qu'en province on met en demeure les notables des villes et villages de se porter garants de tous les habitants arméniens. Ceux dont la fidélité n'est pas garantie par les notables sont expulsés.

J'ai vu hier longuement M. Cambon et j'ai eu le plaisir de lui entendre tenir, avec beaucoup de vigueur, le langage qui devrait être depuis longtemps celui du représentant de la France. Il voit la situation générale sans autre issue qu'un effondrement financier. Il pense que la France seule peut prendre un rôle dirigeant entre les intérêts opposés de la Russie et de l'Angleterre. Il est convaincu que, si son gouvernement était pénétré de l'imminence du danger, il ferait admettre par toute l'Europe la nécessité d'un programme d'action sous la direction de la France, et qu'on arriverait sans difficulté à imposer au Sultan des réformes administratives et financières qui sauveraient la situation pour longtemps peut-être. Il voudrait que les établissements français, qui patronnent par intérêt et par situation le crédit ottoman, parlassent hautement au ministère des Affaires étrangères à Paris et l'aidassent à faire pénétrer dans son esprit la nécessité absolue pour la France de prendre sans hésitation la tête et la direction du mouvement. Tout cela est d'une vérité si éclatante qu'il y a lieu de s'étonner qu'on se rende si tard à l'évidence.

DU 12 OCTOBRE.

Le ministère des Finances et le Palais viennent d'approuver le budget de l'année prochaine. Ils en obtiennent la balance en augmentant de $1\frac{1}{2}$ pour cent la dîme à prélever sur les récoltes, en chargeant de quelques paras de plus par tête l'impôt sur les moutons et en portant en recettes annuelles le prix de la concession des monopoles. On ne peut rien faire de plus idiot. La dîme devrait être non pas augmentée mais régularisée. Les paysans sont soumis à toutes les vexations arbitraires, paient en réalité 15 à 25 pour cent de leur récolte alors qu'il n'en rentre dans la caisse de l'Etat que 10 ou 11, et, si on déduisait les frais de perception, le produit net pour l'Etat serait infime, 5 ou 6 pour cent peut-être. Quant aux monopoles, c'est une recette hypothétique qui ne dépend pas de la seule volonté du gouvernement et qui devient de plus en plus douteuse à mesure que le crédit de l'Empire s'alourdit. Car aucun de ces monopoles ne peut se constituer sans nécessiter l'apport et l'émission de capitaux importants.

Le Palais a en outre décidé que tous les ministères devraient réaliser une économie de 15 pour cent sur leurs frais d'administration. Si l'on pouvait renvoyer les agents inutiles, on ferait aisément une réduction de 50 pour cent sur la plupart des ministères. Mais, aussitôt qu'on veut

congédier un employé, ce sont des cris et des plaintes qui s'élèvent jusqu'au trône, et, pour ne pas augmenter la foule des mécontents, on réintègre l'agent remercié dans ses fonctions. Quant à opérer une réduction sur l'ensemble des traitements qui eux-mêmes ne sont pas payés, c'est du plus haut comique. On ne paie actuellement que 5 ou 6 mois sur 12 ; il n'y a qu'à en payer encore un de moins. Pour cela il n'y a pas besoin d'une décision solennelle de Sa Majesté. Il n'y a qu'à suivre à ce qui est commencé. Dans ce système les économies sont illimitées ! On discute aussi la possibilité de donner de la valeur aux certificats mensuels de traitement en permettant à tout le monde de payer ses impôts avec ce genre de monnaie. Les personnes qui ne sont pas fonctionnaires achèteraient ces papiers au rabais, mais, comme il y aurait beaucoup de demandes, le rabais serait moins considérable que maintenant. Il est vrai que cela ne procurerait pas d'argent au trésor !

Tout cela n'est que du « pataugeage » !

DU 22 OCTOBRE.

Hier l'Arménien Apik Oundjian, fournisseur du ministère de la Marine, a été condamné à trois ans de forteresse, après avoir été déclaré coupable d'être affilié aux comités révolutionnaires. Je n'ai suivi ni l'enquête, ni les débats, mais il me semble que ce jugement porte en lui-même sa propre critique. Dans les circonstances actuelles, un homme qui serait réellement convaincu d'affiliation aux comités arméniens devrait être condamné à une peine bien plus grave, ou d'une autre nature, bannissement perpétuel ou peine de mort ou emprisonnement perpétuel. Mais trois ans de réclusion dans une forteresse, alors qu'on condamne à mort les pauvres diables qui n'ont été que les instruments des comités, cela ne s'explique pas. Je ne puis m'empêcher de penser que les juges n'ont pas osé déduire les conséquences juridiques de leur prononcé en fait, parce qu'ils étaient eux-mêmes bien convaincus du peu de fondement de celui-ci.

On se livre à ce sujet à toutes les conjectures. Les uns affirment que la condamnation n'a été prononcée que pour donner au Sultan l'occasion de faire étalage de sa générosité en gracieant le condamné. D'autres racontent que la réclusion à la forteresse équivaut à la mort ; on n'en revient pas et on veut se débarrasser de cet homme sans bruit. Ce qui est certain, c'est que, outre sa grande fortune, le condamné est créancier de l'Etat pour 60.000 livres turques...

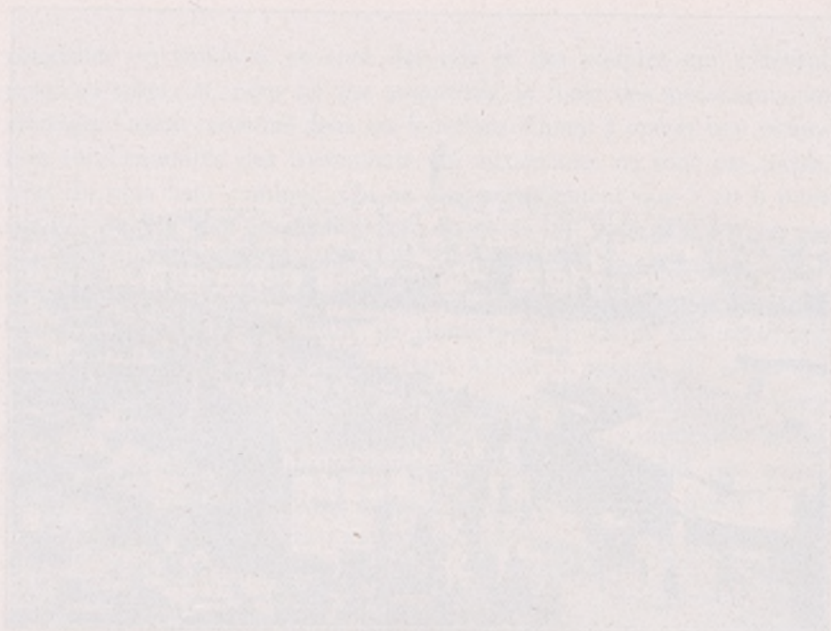
CONSTANTINOPLE



VUE DE GALATA



LA CORNE D'OR — VUE PRISE DU CIMETIÈRE D'EYOUB



The following table shows the results of the tests conducted on the material under consideration. It is to be noted that the results are in general in accordance with the theoretical expectations.



Un iradé du sultan ordonne que les sujets ottomans doivent payer un impôt extraordinaire pour subvenir à diverses dépenses d'armement. Cette mesure inquiète tout le monde ; on croit qu'on obtiendra ce paiement des musulmans en leur faisant faire des recommandations dans les mosquées par les imams¹, ce qui implique un sacrifice à faire à la religion. Pour cela il faut représenter celle-ci comme menacée par les chrétiens.

On dit que par cette indication vague de dépenses d'armements le Palais entend des achats de revolvers et de couteaux à remettre à une partie de la population ottomane, qui serait mise sous les ordres du ministère de l'Intérieur, de manière à pouvoir faire certaines besognes éventuelles sans avoir recours à la troupe. L'iradé a un petit air de mystère qui ne dit rien de bon.

Du reste, l'Europe, non seulement se montre incapable de protéger les Arméniens, mais elle fait ce qu'elle peut pour compromettre la sécurité des chrétiens. Pour justifier leur propre couardise, les hommes d'Etat et les journaux répètent sur tous les tons qu'une intervention armée amènerait le massacre de tous les chrétiens de Constantinople. C'est absolument faux, contraire au caractère des musulmans actuels, à leur sentiment de prudence pour la sauvegarde de leurs propres intérêts, et à la conscience très nette qu'ils ont de leur infériorité comme puissance militaire.

Mais, à force de le dire, les musulmans finiront par croire qu'en se servant de cet épouvantail ils peuvent tout se permettre, et je ne serais pas surpris que l'iradé en question ne fût une mesure destinée à accréditer l'opinion qu'ils préparent au besoin un massacre général.

En tout cas, sur ce terrain on joue avec le feu, ce qui est toujours imprudent.

23 OCTOBRE.

J'ai vu hier M. Cambon très impressionné par l'iradé relatif à l'impôt pour l'armement. Il voit là un danger et une provocation, résultat naturel de l'inaction et de la faiblesse des cabinets européens. Une pression des puissances sur le Sultan est devenue aujourd'hui plus difficile qu'il y a quelques semaines. Elle est encore possible, mais chaque jour de retard en rend le résultat plus incertain. L'esprit de la population musulmane, s'il venait à s'exalter, la rendrait impossible.

M. Cambon s'élève vivement contre l'inertie et la négligence incroyable des Cabinets. Tous les ambassadeurs de Constantinople sont unanimes

¹ Prêtres.

sur la manière d'envisager la situation. Tous ont prévenu leur gouvernement dans le même esprit et signalé le danger. Les Cabinets sont impardonnables de rester exposés à un accident qui obligerait à une intervention armée inattendue, provoquant subitement l'explosion de toutes les complications, alors que l'on peut agir en commun, après s'être expliqué, en poursuivant un plan arrêté d'avance et qui ne laisse aucune chance de surprise.

Les ambassadeurs se sont tous réunis en ville hier après-midi. Ils ont dû adresser à la Porte une note commune.

DU 24 OCTOBRE.

Nous touchons à la fin de notre séjour au Bosphore. Nous y avons éprouvé le plus grand plaisir. La variété d'aspect et de couleur de la mer en font presque une compagne animée. Le haut Bosphore peut se comparer avec plusieurs de nos lacs suisses. Ses rives sont moins belles, les collines qui le dominent sont pelées, déboisées, brûlées par le soleil, sauf en quelques endroits, à Candili, par exemple, où leurs faîtes sont couronnés de pins italiens dont la silhouette se détache en formes gracieuses et en teintes sombres sur un ciel toujours lumineux. Par les temps calmes, la nappe d'eau est d'un bleu semblable à celui du lac Léman. Par les vents du nord, souvent violents, le détroit devient un large fleuve avec un courant très accusé; la surface s'agite et devient bleu foncé comme la Méditerranée. Et quelle lumière ! Quel soleil ! Du mois de mai au mois de novembre la belle saison suit son cours, presque sans un nuage, remplissant l'atmosphère de clarte intense, reflétée par le grand miroir bleu.

L'arrivée, chaque matin, à la capitale, et le départ du soir des bateaux du Bosphore finissent par vous graver dans l'imagination un spectacle de vraie féerie. Vivement éclairée par le soleil levant ou estompée des vapeurs roses du soir, la ville, étalée en immense amphithéâtre, vous offre chaque jour une fête des yeux qui fait oublier un instant les misères et les infamies qu'elle recèle.

Constantinople ! C'est bien la grande courtisane de l'Orient, superbe à distance, mollement étendue sur les pentes des coteaux du Bosphore, drapée d'étoffes de couleurs infiniment douces, violet pâle, gris-bleu, avec quelques vagues teintes de vert et de rouge sombre, rehaussées et mises en valeur par le ton violent du vaste tapis bleu de la mer, couverte

d'énormes pierreries, grandes coupoles de mosquées étincelantes au soleil du matin, opales rosées le soir, épinglées à son corsage par des minarets effilés; infecte, vue de près, avec sa vermine humaine fourmillant dans les plis de ces vêtements exhalant, tout le long de ses ruelles tortueuses, les puanteurs de sa malpropreté et montrant à tous les yeux les souillures les plus repoussantes. Nulle part les turpitudes humaines n'ont eu un plus beau théâtre pour se donner carrière. Il me revient, devant ce spectacle, une boutade de notre brave ami Perrin qui s'écriait un jour sur la terrasse du cercle de l'Arc à Lausanne, après s'être absorbé dans la contemplation du majestueux tableau qu'il avait sous les yeux :

« Quel magnifique pays à révolutionner ! »

Mais enfin, voici l'automne, les jours sont devenus courts, notre habitation de Yenikeuy impossible à chauffer. Il faudra se résigner à prendre ses quartiers d'hiver.

Du 31 OCTOBRE.

Nous avons déménagé hier. En ville, nous trouvons les mesures militaires augmentées, les postes de police et les patrouilles doublés ou triplés. Du Palais on me fait dire qu'il y règne une assez grande inquiétude. On est avisé de l'arrivée en ville de 80 étrangers environ, venus pour organiser des troubles prochains. Ce sont, dit-on des anarchistes américains ! J'ai peine à croire à cette histoire invraisemblable qui a toutes les allures d'un canard inventé pour cacher autre chose. Peut-être au Palais a-t-on un intérêt quelconque à tenir la troupe et la population en haleine, par la perspective d'un péril imaginaire.

On a fait demander deux fois au petit Saïd (kutchuk Saïd) de reprendre les fonctions de grand vizir. Il a répondu que, aussi longtemps qu'on ne lui donnerait pas la liberté d'action et la responsabilité que comporte le grand-vizirat, il persisterait dans son refus.

Le trésor est à sec et les embarras financiers considérables. On dit que Sa Majesté a avancé sur sa liste civile la somme nécessaire pour payer la troupe à Constantinople.

Une proposition de prêt de M. Collas, directeur des phares, de 400.000 livres turques a été refusée, parce que les conditions en étaient trop onéreuses, et retirée par son auteur.

Je pense que la vraie source d'inquiétude vient de ce qu'on sent que les puissances ne peuvent plus laisser bien longtemps continuer l'état

de choses actuel. On parle d'un accord entre la Russie et la France avec l'Angleterre ou l'Allemagne qui aboutirait à une pression prochaine, accompagnée d'une démonstration militaire sur la base d'un programme de réformes ou de réorganisation financières dont on ne connaît pas le détail.

Avant-hier, l'un des petits vaisseaux torpilleurs français, « le Lévrier », s'est livré à des exercices à feu dans le voisinage de l'île d'Halky; les petits canon-revolvers ont fait un vacarme considérable qui a mis en grand émoi Stamboul et le Palais. Les Arméniens se sont imaginé que c'étaient les canons turcs qui bombardaient Péra. Les Turcs ont cru à l'arrivée d'une flotte européenne. Tout le monde est allé se cacher, et la panique n'a pas eu d'autres conséquences. Je soupçonne l'ambassade d'avoir voulu faire une expérience intéressante. Le grand vizir a adressé une note verbale à M. Cambon pour le prier d'inviter les stationnaires à ne pas renouveler ce genre de divertissement. « Il faut bien, aurait répondu M. Cambon, que les Turcs s'habituent peu à peu à ce bruit. »

Evidemment les Français ne sont pas fâchés d'avoir démontré que leur tout petits stationnaires peuvent faire plus de tapage qu'ils ne sont gros.

Les rues sont tranquilles. Mais l'inquiétude est générale.

DU 7 NOVEMBRE.

Nous avons lu les résumés télégraphiques du discours de M. Hanotaux répondant aux interpellations sur les événements d'Orient. Ce sont des phrases qui peuvent abriter toutes les intentions. Il faut donc attendre des faits. Il semble toutefois en ressortir l'affirmation d'une situation nouvelle. C'est l'existence d'un accord franco-russe sur la base d'un programme précis, mais dont on n'indique pas encore les conditions. D'une manière générale, on entend imposer au Sultan l'ordre dans les affaires publiques et dans la mesure sans laquelle aucun Etat ne peut subsister. C'est un peu vague. Mais enfin, il semble que cela annonce une action effective dans un sens déterminé.

Je suis allé hier au ministère des Finances. Et je note une curieuse observation que j'y ai faite. Dans tous les bureaux on est frappé de ne voir ni casiers, ni bibliothèque ni aucun meuble qui permette un classement des pièces et papiers, correspondance, etc., toutes choses qui occupent une place considérable dans les bureaux de toutes les administrations. Or j'ai constaté que tous les papiers sont serrés dans des caisses

en bois fermant à clé, portatives, qu'on transporte chaque soir dans les caves du bâtiment; chaque jour on rapporte dans les bureaux celles qui sont utiles au travail de la journée. C'est absolument l'installation d'un peuple nomade, toujours prêt à... lever son camp et à emporter avec lui tous les documents et papiers de sa vaste administration. Il y a tout un service de « hamals » (portefaix) occupés uniquement à ce transport. Et je m'explique aussitôt toutes sortes d'autres circonstances curieuses. C'est en vertu des mêmes antiques habitudes que tous les employés écrivent sur un papier étalé sur leur main gauche, avec des encriers portatifs, des plumes qui ne sont que des joncs taillés, de manière à n'avoir besoin ni de meubles, ni d'objets manufacturés par aucune industrie. Tout fonctionnaire porte avec lui tout ce qu'il faut pour remplir ses fonctions à n'importe quel moment de la journée et dans n'importe quel lieu. Accroupi par terre, en plein air, il écrit aussi commodément que dans son bureau. Il fabrique lui-même son encre, ce qui lui permet aussi d'effacer d'un coup de langue tout ce qu'on regrette plus tard d'avoir écrit !

10 JANVIER 1897.

Je n'ai plus rien noté depuis novembre. L'hiver s'est écoulé sans apporter aucun événement qui mérite d'être rapporté. Les ambassades des grandes puissances se sont organisées en comité secret, préparant un plan de réformes à imposer à la Turquie. Les cabinets européens se sont constitués en une sorte de fédération qui a pour but d'imposer la paix à l'Europe entière. On appelle cela le « concert européen ».

En réalité, on fait une première expérience de la situation créée en Europe par l'organisation des nations armées. La guerre est devenue une chose si redoutable que personne n'ose la provoquer. Toutes les passions, toutes les méfiances, toutes les convoitises sont en éveil à l'occasion de la question d'Orient. Mais la peur de la guerre générale arrête tous les gouvernements et fait naître cette idée bizarre du concert européen, de l'entente et de l'action commune, harmonieuse et pacifique.

Il est entendu qu'aucune puissance ne fera un acte quelconque sans que toutes soient d'accord. Ce qui a pour résultat singulier qu'une seule puissance peut empêcher l'accord de se produire sur un objet déterminé. C'est l'obstruction organisée en système. Si par hasard les cabinets européens tombaient d'accord pour adopter un programme d'action, encore faudrait-il renouveler l'entente pour chaque détail

d'exécution. Et comme les événements marchent, on est parfaitement sûr d'arriver toujours trop tard, même quand on arrive.

La situation de fait est la suivante :

Des désordres se sont produits dans l'île de Crète; les Grecs y ont débarqué des troupes à la tête desquelles se trouve le colonel Vassos, et ils entendent, sous prétexte de protection des chrétiens, annexer l'île de Crète à la Grèce.

Les puissances ont envoyé des flottes considérables en Crète. Et comme elles ont proclamé que la base fondamentale du concert européen est l'intégrité de l'empire ottoman, elles n'admettent pas l'annexion à la Grèce, de peur d'éveiller les appétits des Etats des Balkans sur la Macédoine. Elles admettent en revanche que l'île de Crète soit organisée comme un Etat autonome, sous la suzeraineté du Sultan, ce qui est illogique, car l'autonomie de la Crète est déjà un démembrement de l'empire ottoman, et il n'y a pas de raison pour que d'autres îles de l'Archipel, ou même la Macédoine ne revendiquent pas la même autonomie, en s'appuyant sur le même antécédent.

Quoi qu'il en soit, les puissances sont tombées d'accord pour refuser d'admettre l'annexion à la Grèce et elles prennent les mesures nécessaires pour empêcher l'accomplissement de ce projet.

L'île de Crète est bloquée par les flottes européennes. Divers personnages sont partis pour introduire l'ordre dans l'île et y créer une police, une justice et une organisation administrative : MM. Gazay, consul général de France, Vialar attaché militaire de l'ambassade française, Peschkof, attaché militaire de l'ambassade russe et d'autres. Le gouvernement ottoman y a envoyé Chereffedine pacha, officier d'état-major, un de nos bons amis, esprit conciliant.

Le padischah semble prendre son parti de renoncer à ses droits de souveraineté sur cette île de malheur qui se révolte périodiquement, qui ne rapporte rien au trésor, qui coûte au contraire chaque année des sommes importantes.

Je me suis accordé le plaisir de réunir et de rapporter à l'usage de M. Cambon quelques passages de l'épître à Tite, dans laquelle saint Paul signale déjà le caractère insupportable des Crétois, « ces menteurs, ces ventres paresseux, comme dit avec raison un de leurs prophètes, qui ont besoin qu'on les admoneste vertement, qu'on leur recommande d'être soumis aux autorités et aux princes de ce monde. »

J'ai soumis à M. Cambon l'idée de copier quelques versets de cette épître et de les envoyer tels quels à son agent M. Vialar en guise d'instructions !

Les troubles de Crète continuent cependant; les Crétois chrétiens sont d'accord avec les Grecs et entendent qu'on les laisse libres de décider eux-mêmes de leur destinée. Ils se sont mis ouvertement en insurrection contre l'Europe coalisée aussi bien que contre l'autorité du Sultan. Les chrétiens des villes se sont retirés dans les montagnes, ou réfugiés en Grèce. Les musulmans, au contraire, se sont amassés dans les villes, à La Canée et ailleurs, où ils occupent les maisons des chrétiens sous la protection des flottes des puissances.

DU 14 JANVIER.

Pendant que la situation se complique en Crète les diplomates de Constantinople continuent leur double jeu qui consiste, d'une part, à empêcher la Grèce et les Etats des Balkans de se livrer à des actes d'hostilité, d'autre part, d'imposer à l'empire turc des réformes dont on élabore mystérieusement le programme. Les ambassadeurs de Russie, d'Allemagne, d'Autriche, de France, d'Angleterre et d'Italie se réunissent plusieurs jours par semaine pour discuter un projet de réformes commun. Ils n'admettent personne dans leurs conférences et refusent toute communication quelconque à ce sujet, soit au Palais, soit au public. Il s'établit des légendes extraordinaires autour de ce mystère qui dure trop longtemps. Sa Majesté se livre à toutes les intrigues pour pénétrer le secret et le public s'attend à des révélations extraordinaires qui éclateront un jour et changeront la face des choses.

Aujourd'hui même j'ai été appelé chez le grand vizir, qui me dit qu'un iradé de Sa Majesté, rendu la nuit dernière, a décidé l'institution d'un Conseil des finances de l'Empire, chargé de pouvoirs étendus sur tous les ministères et sur les gouvernements de province, contrôlant la stricte observation du budget et élaborant les projets de lois relatifs aux améliorations à apporter dans l'organisation financière et économique de l'Etat. Ce Conseil serait composé de trois Européens et de trois Ottomans. Sa Majesté m'a désigné pour être l'un des Européens membres de ce Conseil et Elle a invité Son Altesse le grand vizir à me demander si je suis disposé à accepter de pareilles fonctions.

J'ai répondu à Son Altesse que je suis lié par d'autres engagements et ne suis pas libre de lui répondre sans avoir prévenu les personnes auxquelles je suis attaché par contrat.

Je gagne du temps et suis fort perplexe sur la conduite à tenir.

DU 16 JANVIER 1897.

J'ai consulté M. Cambon sur la proposition du grand vizir et ne suis guère plus avancé. M. Cambon refuse de me donner ouvertement un conseil, car ce serait contraire au secret promis entre ambassadeurs sur le programme de réformes. Il lui paraît probable que Sa Majesté cherche à devancer les intentions des ambassades et à se donner l'apparence d'exécuter Elle-même ce qu'on se propose de lui demander. Il n'a aucune confiance dans la bonne foi de cette manœuvre, il pense qu'aucune réforme sérieuse n'est possible sans le patronage effectif des puissances. Toutefois il me recommande beaucoup de circonspection; il faut surtout gagner du temps sans accepter ni refuser et apprécier le degré de sérieux de la proposition d'après les événements qui ne manqueront pas de se dérouler.

Je reçois de mes amis de la Banque ottomane à Paris et autres des télégrammes de félicitations. Il paraît que la Bourse de Paris a marqué l'annonce de ma nomination par une hausse assez importante des valeurs ottomanes. D'où grande joie parmi les financiers. Comme rien ne m'est plus étranger que les opérations de Bourse, je suis joliment surpris de jouer malgré moi un rôle quelconque dans la hausse ou la baisse des valeurs !

DU 25 JANVIER 1897.

J'ai été de nouveau appelé par le grand vizir qui désire pousser plus avant nos pourparlers. Je lui réponds par une note écrite où je lui indique que je puis disposer de moi à partir de fin mars, et que j'examinerai volontiers de plus près les propositions si flatteuses de Sa Majesté, mais que je désire pour cela avoir le texte écrit de l'iradé qui a institué le Conseil des finances et connaître les autres personnes qui seront appelées à en faire partie.

Je suis d'ailleurs surpris de ne pas avoir lu dans les journaux le texte de l'iradé.

Je vois apparaître, en même temps, toute une série de nominations de nouveaux membres du Conseil d'Etat, avec des projets de réorganisation de ce corps vermoulu. Tout cela a l'air désordonné, précipité et peu sérieux.

DU 28 JANVIER.

Je suis allé m'entretenir de mes préoccupations avec Izzet, le «grand favori», dont je n'ai pu tirer que des banalités sur les excellentes intentions

de Sa Majesté; puis avec Munir pacha, le grand maître des cérémonies, que je connais mieux et avec lequel on peut parler avec bien plus de liberté et de confiance. Je lui pose la question à peu près en ces termes :

L'organisation d'une institution nouvelle comme le Conseil des finances de l'Empire est une œuvre difficile. La détermination de ses compétences, de son autorité, de ses moyens d'actions, de ses rapports avec les ministères et le grand corps de l'État nécessite une loi organique pour laquelle, dans tous les pays civilisés, on aurait recours aux lumières des hommes les plus instruits, les plus expérimentés, les plus sages de l'État. Y a-t-il quelqu'un ici qui s'occupe de ce travail ?

Il est résulté de ma conversation que personne ne songe à cela. Sa Majesté a eu une idée qu'elle a lancé dans les airs. Certains renseignements que j'ai recueillis me démontrent que cette idée lui a été suggérée par quelque personnage de l'ambassade d'Allemagne. C'est un indice de la conduite un peu particulière observée par l'Allemagne dans le concert des puissances. Les Allemands, en gens pratiques qu'ils sont, ne suivent qu'à regret la voie dans laquelle se sont engagées les puissances, méthode toute de théorie et de pédanterie qui ne peut que bien difficilement aboutir à un résultat quelconque.

Le premier drogman de l'ambassade, M. Testa, homme distingué, connaissant à fond le pays, est arrivé dans le plus grand mystère à convaincre Sa Majesté qu'elle devait prendre l'initiative des réformes financières et formuler l'idée du Conseil des finances.

Le Sultan est parti sur ces conseils et a promulgué un iradé. Si l'idée avait été bien accueillie par les puissances, on aurait aidé le Palais à la mettre en pratique. Comme elle a été accueillie avec une froide réserve, personne ne veut en accepter la responsabilité, et, si l'initiative secrète de M. Testa vient à être dévoilée, son ambassadeur est prêt à le désavouer.

Le Palais, abandonné à lui-même, est incapable de donner un corps à ce projet. Personne même ne s'en occupe. On recherche, paraît-il, un second Européen à désigner de préférence en Belgique ou dans les petits États neutres. Mais tout cela m'apparaît de plus en plus comme peu sérieux, et je me conduirai en conséquence.

DU 15 FÉVRIER.

Sur le Conseil des finances et sur ma nomination, rien de nouveau. J'ai revu dès lors le grand vizir auquel j'ai continué à témoigner ma

bonne volonté, mais qui n'a pas pu me donner le texte de l'iradé organisant la nouvelle institution. J'ai eu l'occasion de m'entretenir de ce sujet avec la plupart des ambassadeurs. M. Cambon m'a dit que le temps écoulé sans que la question ait avancé d'un pas prouve que l'affaire n'est pas sérieuse. Il dit que le programme de réformes des ambassadeurs est maintenant terminé, et qu'il faut attendre l'accord des cabinets qui sera suivi d'une action vigoureuse de toutes les puissances.

L'ambassadeur d'Allemagne, M. Saurina Yelitch, dit que la situation politique s'est beaucoup compliquée. Il ne désespère cependant pas d'une solution pacifique.

L'ambassadeur de Russie, M. de Nelidoff, que je trouve chez lui gardé par des marins armés, voit plutôt les choses en noir, croit à des complications prochaines, n'a pas l'air d'avoir grande confiance dans les succès pratiques de la diplomatie. M. de Nelidoff, qu'on dit fort habile, me paraît un type de diplomate vieux jeu, méfiant, déguisant sa pensée, élégant et agréable causeur, mais qui croit que la force d'un ambassadeur réside dans l'habileté de sa tactique bien plus que dans la puissance de sa pensée ou de ses conceptions.

Sir R. Currie, l'ambassadeur d'Angleterre, est dans un état d'irritation chronique. Pour lui il n'y a plus rien à attendre de ce gouvernement de coquins, de voleurs et d'espions. Il n'y a qu'un immense nettoyage, imposé vigoureusement par l'Europe, qui puisse sauver l'empire ottoman d'un effondrement terrible. Dans l'état actuel des choses aucun honnête homme ne peut consentir à servir le misérable souverain qui trône à Yildiz et ses infâmes favoris.

Pansa, l'Italien, bon enfant, homme de bon sens, se croit aussi tenu par le secret qu'il a promis sur l'élaboration du programme de réformes, mais il ne cache pas qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ce programme; chacun peut se rendre à peu près compte de ce qu'il doit renfermer. Il pense que, si les puissances peuvent maintenir leur accord, on aura une action réelle sur le sultan. Mais il n'y a rien à faire jusqu'à ce qu'on ait réglé la question crétoise qui devient chaque jour plus compliquée et plus difficile.

Quant à l'Autrichien, il n'y a rien à tirer de lui, c'est un diplomate poseur et solennel, très soigné d'extérieur, affectant de grands airs, incapable par lui-même d'aucun bien.

La question crétoise est devenue fort embarrassante. Le colonel Vassos continue à y tenir campagne et à gouverner l'île. La population refuse l'autonomie que lui apportent les puissances européennes et réclame

à grands cris l'annexion à la Grèce. Le gouvernement grec la soutient et résiste ouvertement au concert européen. Les escadres bloquent la Crète, mais n'arrivent pas à empêcher le ravitaillement des insurgés et des troupes du colonel Vassos. Elles protègent les villes du littoral, habitées par les musulmans qui s'y sont réfugiés, et empêchent, même à coup de canons, les attaques des insurgés; en sorte qu'elles agissent, de fait, comme les alliés des musulmans contre les chrétiens.

Le gouvernement et les chambres grecs s'agitent beaucoup et on ne sait trop ce qui va sortir de là.

DU 15 MARS.

Le gouvernement ottoman mobilise une armée considérable sur sa frontière de Thessalie. L'attitude menaçante des Grecs s'est accentuée, ils ont concentré des forces militaires en Thessalie et en Epire. Les Turcs de leur côté se préparent à la lutte. Depuis le 25 février, de grandes masses de troupes sont transportées d'Asie Mineure à Ismidt. Là elles s'embarquent sur les navires de la Mahsoussé qui les transportent à Rodosto. En une journée de marche, elles atteignent Mouratli, petite station de la C^{ie} des Orientaux d'où on les expédie par chemin de fer à Karaferia, la station la plus rapprochée d'Elassona et de la frontière de Thessalie.

Les trains parcourent ainsi près de 600 kilomètres de chemins de fer à voie unique, empruntant la ligne des Orientaux jusqu'à Feredjik, la ligne de jonction Salonique-Constantinople sur toute sa longueur jusqu'à Salonique et la ligne de Monastir jusqu'à Karaferia.

C'est une rude épreuve pour la ligne de jonction Salonique-Constantinople dont l'exploitation est organisée de la manière la plus économique pour satisfaire à un trafic d'un train par jour dans chaque direction, produisant une recette moyenne de 2500 à 3000 francs par kilomètre.

Du jour au lendemain, sans aucun avertissement, sans plan de mobilisation, sans aucune mesure concertée ou prise d'avance, on nous ordonne de pourvoir au transport de 72 bataillons avec 200 chevaux par bataillon, les munitions, bagages et impedimenta que porte avec elle une armée turque.

Les premiers quinze jours ont été très durs. Nous sommes tous sur les dents, impossible de penser à autre chose et de faire quoi que ce soit d'autre. Il a fallu doubler le personnel, faire venir des mécaniciens de

Vienne, de France et de Belgique, doubler le personnel des gares pour organiser le service de nuit, aussi bien que celui des trains. Les Compagnies voisines sont dans le même cas, en sorte qu'on ne trouve plus du personnel dans le pays. Le Ministère nous interdit d'en recruter parmi la population d'origine grecque ou chez les Bulgares, Serbes, etc. dont on se méfie.

Avec tout cela les récriminations habituelles en pareilles matières. Tout incident quelconque, retard de trains, déraillement, dérangement de machines, est considéré comme une trahison ou un acte de malveillance; et chaque jour nous sommes accablés de reproches violents. Les Turcs n'ont aucune idée des exigences d'une exploitation intense de chemin de fer. Ils se sont imaginé qu'il n'y avait qu'à commander pour que les locomotives circulasent toutes seules. Comme ils n'ont rien préparé, tout s'exécute à la diable. Les ordres circulent, à Constantinople, à Feredjik, à Andrinople, tous contradictoires ou tardifs. Et cependant cela marche tout de même; on transporte les troupes comme elles viennent, et elles finissent par arriver à destination. D'ailleurs leur concentration dans les ports de la mer de Marmara se fait avec une rapidité étonnante. Les rédifs (réserves) d'Asie Mineure affluent à Ismidt et, en très peu de jours, 72 bataillons nous sont arrivés, occasionnant des encombrements momentanés qui finissent par se dissiper.

12 AVRIL 1897.

Les transports de troupes ont diminué. La guerre n'est pas déclarée; mais les armées sont à la frontière. On annonce de temps à autre des escarmouches et la situation est fort tendue. Les puissances européennes continuent le rôle ridicule qu'elles ont adopté. Elles contemplant les événements. L'empereur d'Allemagne avait proposé d'envoyer les escadres des puissances au Pirée pour imposer au gouvernement grec la volonté de l'Europe. Son conseil n'ayant pas été suivi, il a cessé de participer aux manifestations puérides du concert européen autour de la Crète.

Quoi qu'il en soit, nous avons un moment de répit dans nos transports, j'en profite pour aller faire une promenade à Brousse pendant les fêtes de Pâques.

Du 18 AVRIL.

Je suis rentré de Brousse aujourd'hui, après un intéressant voyage. La traversée sur mer est une corvée à cause des bateaux abominables de la

Mahsoussé, la seule compagnie qui fasse le service de Moudania. Brousse est dans une situation pittoresque et charmante aux pieds de la chaîne de l'Olympe. Ses maisons et ses mosquées dorment dans la verdure, dominées par un rocher à pic, d'anciennes fortifications et de grands édifices militaires. Des eaux jaillissantes, des cultures, de l'industrie, des mosquées qui ont conservé leurs décorations artistiques de vieilles faïences bleues et vertes. C'est une autre Turquie que celle des côtes d'Europe.

A mon retour, je suis surpris de débarquer devant la Corne d'Or au milieu de mesures de police nouvelles. Et j'apprends que, depuis avant-hier 17, la guerre est déclarée. On parle déjà de combats livrés dans les vallées qui débouchent sur Tirnovo et les plaines de la Thessalie. Pour tout le monde l'issue de la lutte n'est pas douteuse; la disproportion des forces est trop grande.

Cependant mon vieil excentrique d'ami le docteur Plessa, grec d'origine et de sympathie, prédit l'écrasement de l'armée turque, qui n'est que la force brutale, par les troupes grecques, c'est-à-dire par le patriotisme intelligent. Il n'est pas commode de discuter avec lui. Il possède seul certains tuyaux diplomatiques et connaît d'avance toutes les surprises que nous ménage l'avenir !

DU 28 AVRIL.

Nous avons passé par des émotions variées. Après les récits de victoires, de combats corps à corps, d'enlèvements de positions le général en chef a tout à coup cessé de donner signe de vie, et les bruits les plus alarmants ont circulé autour de nous. Les Grecs avaient repris l'offensive et avaient remporté des succès marqués. Edhem pacha lui-même était ou tué ou blessé ou prisonnier. On expédie en toute hâte, sur le théâtre de la guerre, le Ghazy Osman pacha, et on commence à se demander ce qui adviendra des chrétiens de la capitale si l'armée turque est réellement battue.

DU 20 MAI.

Je n'ai pas pu suivre les péripéties de la lutte dans ces notes rapides. Les transports militaires ont naturellement repris de plus belle, et j'ai été surchargé de besogne.

Les victoires des Turcs se sont accentuées; ils ont pris Tirnovo puis Larissa, puis Pharsale, et avant-hier Domokos; ils ont entre les mains toute la Thessalie.

Les cabinets et les diplomates se sont remis en mouvement. Les Grecs ont sollicité la médiation de l'Europe et, sur une dépêche personnelle du Tsar, extrêmement flatteuse pour le Sultan, ce dernier a accepté un armistice qui sera, je l'espère, le prélude de la paix.

Pendant tout ce temps nous avons transporté, autant que nous avons pu, des soldats, des munitions, des chevaux, des vivres. Nous en sommes aujourd'hui à environ 112.000 hommes, 22.000 chevaux et le reste à l'avenant. 12 bataillons attendent encore à Rodosto et à Ismidt. C'est l'affaire de trois ou quatre jours.

En somme, la mobilisation de l'armée s'est faite d'une manière étonnamment rapide jusqu'aux divers ports de la mer de Marmara ou de la mer Noire. Depuis là rien n'était prévu par le génie militaire pour le transport par chemin de fer et personne ne se faisait la moindre idée des obstacles résultant de la voie unique sur une pareille longueur, des croisements et surtout des rampes, sans parler des caprices phénoménaux de l'administration militaire. C'est ainsi qu'entre Férédjik et Bodoma il existe deux lignes, une de plaine passant par Dédéagatch, une autre de montagne avec un profil accidenté et des rampes de 25 pour mille. l'une et l'autre de longueur égale. Le Ministère, dès le 25 février a ordonné un itinéraire passant par la ligne de montagne et excluant la ligne de plaine. En vain nous sommes récriés, avons démontré l'absurdité de cette décision, la prolongation de durée de la mobilisation. Impossible de faire revenir l'autorité de sa décision stupide. On avait soumis l'itinéraire à Sa Majesté en lui faisant croire qu'il fallait éviter la ligne de plaine qui se rapproche de la mer et pourrait être menacée par les navires de guerre ennemis. Sa Majesté, touchée de la sollicitude de son ministre pour la sécurité de ses soldats, avait sanctionné l'itinéraire par iradé. Impossible d'y revenir; il aurait fallu, pour cela, exposer à Sa Majesté qu'on s'était trompé, que le danger était imaginaire et que la touchante sollicitude pour la troupe n'était que de la pose, aveux qui auraient pû avoir de graves conséquences. Donc nos locomotives ont dû s'escrimer à gravir les rampes de ces 39 kilomètres avec des demi-trains de 20 à 28 wagons à double traction. La mobilisation tout entière en a été retardée de près d'un tiers.

Tout cela a été semé d'incidents comiques. Je lis dans une feuille de route d'un train de soldats: « Station d'Okdjilar, arrêt de 10 minutes

ordonné par Son Excellence le pacha qui a voulu fumer son narghilé ! »

Ailleurs, des officiers montent sur la locomotive, maltraitent et blessent gravement le mécanicien et le chauffeur parce que le train stoppe trop longtemps à leur gré, dans un croisement, attendant un autre train venant en sens contraire. Ils sont convaincus que le mécanicien est d'accord avec l'ennemi.

Un autre jour, le maréchal commandant le 2^e corps d'armée, Kiazim pacha, ordonne subitement qu'on lui prépare un train spécial dont il n'indique pas la destination et à 1 h. du matin il part lui-même avec son wagon-salon, suivi de deux wagons remplis d'ouvriers terrassiers. Il s'arrête en pleine voie à 3 h. du matin au kil. 317 où se trouve une tranchée et ordonne aux terrassiers d'en adoucir le talus.

Un imbécile quelconque s'était avisé d'écrire directement au Sultan que ces talus menaçaient d'ébouler et qu'on les maintenait dans cet état dangereux de connivence avec les Grecs.

Sa Majesté avait ordonné à son maréchal d'y aller voir lui-même avec des pelles et des pioches. Et sans prévenir ni Compagnie, ni ingénieur, ni chef d'équipe, il était parti pour accomplir cet exploit.

Et la hiérarchie ! et la paperasserie ! Les ordres urgents qui nous arrivent quatre jours après le moment où ils doivent être exécutés, parce qu'ils ont passé par toute la filière des bureaux militaires pour circuler ensuite dans ceux du ministère des Travaux publics et nous arrivent enfin inexécutables parce que les circonstances ont changé !

Pendant les premiers temps, je recevais presque chaque nuit une estafette arrivant dans ma cour à bride abattue, à n'importe quelle heure, souvent à 1, 2 ou 3 heures du matin. Mes domestiques réveillés en sursaut amenaient le messager auprès de mon lit, et je recevais de lui un ordre écrit en turc que je ne sais pas lire. L'estafette ne savait pas un mot de français, et il s'échangeait entre nous une conversation burlesque dans laquelle aucun de nous ne comprenait un mot de ce que voulait dire l'autre. Je voyais à ses gestes qu'il voulait avoir une réponse, je m'escrimais à lui expliquer en français que je ne pouvais pas la lui donner, et ce colloque animé et gesticulant entre un officier en tenue, botté et éperonné, et moi-même en chemise de nuit, devait être d'un effet comique achevé. Charmant sujet à photographie.

J'avais enfin fini par convaincre les ministres de la Guerre et des Travaux publics de la nécessité de mettre un peu de méthode dans nos actes, et par obtenir l'organisation d'une commission de transports

composée d'un officier d'état-major prenant tous les jours les ordres des ministères pour les transports des jours suivants, d'un délégué du Département des chemins de fer, des directeurs des Compagnies et de moi. Nous nous réunissions chaque jour à 4 heures du soir, nous échangeons nos ordres et nos notes que je communiquais par télégramme à mon service d'exploitation de jonction Salonique-Constantinople; depuis ce jour j'ai au moins pu dormir relativement tranquille, et les choses ont un peu mieux marché.

Il n'en est pas moins vrai que les chemins de fer, et spécialement celui de jonction Salonique-Constantinople, ont sauvé l'Empire. Sans cela on n'aurait pu communiquer avec la Macédoine que par mer et le moindre torpilleur aurait arrêté les vaisseaux de transport. Par voie de terre, il n'existait pas même de route; impossible d'arriver à Salonique. La Macédoine entière eût été envahie et révolutionnée avant l'arrivée d'une armée suffisante.

Les Turcs s'en rendent bien compte, et, quand nous seront sortis des difficultés de détails, ils nous remercieront d'avoir accéléré nos travaux et devancé nos délais d'exécution de dix-huit mois.

Nous pourrions être à l'heure actuelle en pleins travaux sans qu'on ait le moindre reproche à nous faire, car notre délai conventionnel d'achèvement de la ligne et d'ouverture à l'exploitation n'est échu qu'en septembre 1897.

DU 23 MAI.

La guerre a déplacé les influences d'une manière tout à fait curieuse. Les Turcs ont donné la preuve d'une vitalité inattendue; ils ont acquis le sentiment de leur force; ils ont moins peur de la Russie. Le grand patronage russe n'est plus accueilli qu'avec une évidente méfiance; et les Russes eux-mêmes ne cachent pas leur mauvaise humeur.

La France éprouve à un bien plus haut degré les effets de la disgrâce russe. Suivant servilement les inspirations de la Russie, elle a cherché à intimider tout le monde, elle s'est mise à la tête du fameux projet de réformes et n'a réussi qu'à révéler son impuissance. On ne la redoute pas et on n'espère rien d'elle.

L'Allemagne a seule fait quelque effort pour empêcher la guerre. L'empereur a proposé de mettre le blocus devant le Pirée. N'étant pas écouté, il a refusé de se joindre aux manifestations des puissances contre la Crète, et n'a pas épargné au Sultan ses conseils et ses témoignages

L'EMPIRE OTTOMAN

LA NAISSANCE



OSMAN ou OTHMAN
1259-1326
Fondateur de la dynastie osmanlie.

L'APOGÉE



SOLIMAN LE MAGNIFIQUE
1495-1566

LA DÉCADENCE



ABDUL-HAMID II (34^me SULTAN OTTOMAN)
1842-1917

Détrôné en avril 1909.

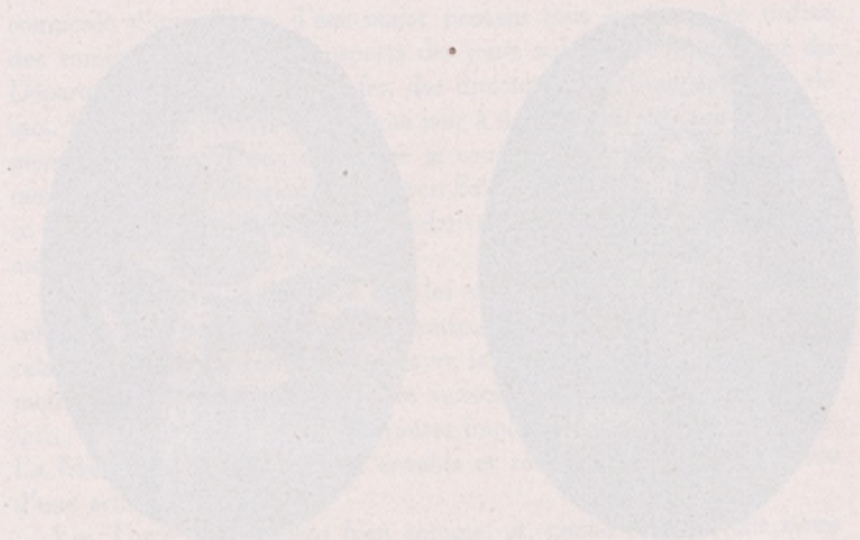
(A droite: fac-similé du paraphe de Sa Majesté.)



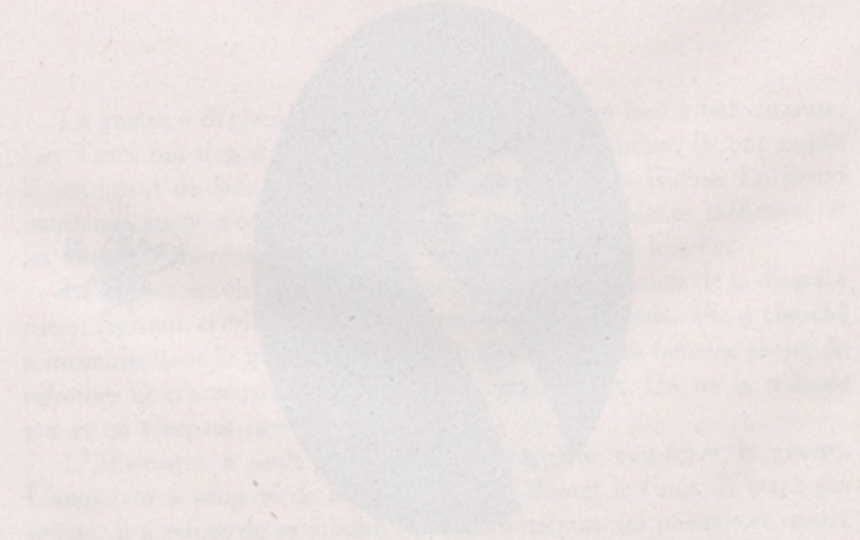
LEWIS & CLARK

1804

1805



THE JOURNAL OF LEWIS AND CLARK
FROM 1804 TO 1806
BY LEWIS CLARK



NEW YORK: LEWIS & CLARK
1805

de sympathie. Elle est restée l'unique, la grande amie d'Abdul-Hamid, et pour un temps son influence sur le Grand Turc comptera seule.

D'ailleurs le coup d'œil d'ensemble qu'offrent les derniers événements n'est pas banal. Il y a trois mois à peine la Turquie paraissait à la veille d'un cataclysme. Les ambassadeurs des grandes puissances s'étaient institués en chambre de tutelle, avaient élaboré un programme de réformes et annonçaient l'intention de l'imposer par la force au Commandeur des croyants et à son peuple. C'est dans cette situation que, sans le sou, dénué de tout, le gouvernement ottoman a mobilisé une armée de 150.000 hommes et s'en est allé faire la guerre en Thessalie. Sous forme d'emprunts forcés on s'est emparé des capitaux de la Caisse agricole, de la Caisse d'épargne, des caisses de retraites des fonctionnaires civils et militaires, on a fait main basse sur toutes les ressources à portée de l'autorité. Et voilà ! On revient trois mois après, victorieux, flamberge au vent. Les ambassadeurs rengainent leur grand sabre, remettant en portefeuille le mystérieux programme de réformes, et le concert européen lui-même s'incline devant le fait accompli et accorde ses instruments.

III

DU 10 JUILLET 1897.

J'ai passé le mois de juin à Paris et en Suisse et je rentre en retrouvant toutes choses comme je les ai laissées à mon départ. L'état de guerre a cessé en fait, mais on n'a pas non plus conclu la paix. On négocie...

Les puissances cherchent à dicter au Sultan un traité de paix qui limiterait à quatre ou six millions de livres turques l'indemnité de guerre de la Grèce et qui rendrait à cette dernière la Thessalie.

Le Sultan affecte d'être d'accord en principe, mais, sous prétexte d'exigences militaires, il demande une rectification de frontière qui lui attribue la partie nord de la Thessalie jusqu'au Pénée, c'est-à-dire jusqu'à Larissa.

On en est là, de chaque côté on affirme qu'on a dit son dernier mot. Le public se demande qui cédera, il s'impatiente et s'inquiète, car les affaires sont paralysées, les ressources de l'Etat épuisées, les fonctionnaires sont de moins en moins payés et la misère est grande.

J'ai passé ce matin une heure avec le ministre de la Guerre en compagnie du commandant Berger. Il s'agissait pour nous de savoir comment

et quand nous serions payés des transports militaires de la Compagnie J.-S.-C. à laquelle il est dû 170.000 livres (4 millions de francs).

Le ministre était en veston de flanelle dans son petit jardin où il a construit une sorte de grotte en imitation de tuf. L'eau coule en abondance le long des parois, et la fraîcheur est parfaite.

Nous conversons par l'intermédiaire d'un interprète, car le ministre ne parle pas de langue européenne et c'est grand dommage. Il ne doute pas qu'on ne s'arrange très prochainement. « Mais, dit-il, si j'étais libre d'agir à ma guise, j'aurais administré aux Grecs la correction qu'ils méritent et après cela je serais rentré chez moi, et j'aurais évacué la Thessalie sans rien demander à personne. Nous n'avons rien à gagner dans ces discussions avec l'Europe; et nous n'avons pas besoin de territoires nouveaux, puisque nous ne savons pas même administrer ceux que nous possédons. »

Toutes les fois que, dans la conversation, le mot de diplomates ou de diplomatie est prononcé, son corps est tout entier secoué d'un gros rire, éclatant, à gorge déployée, et tellement communicatif que tout le monde se tord.

M. Hanotaux a imaginé la candidature de Numa Droz comme gouverneur de la Crète. C'est une idée excellente; on n'a jamais essayé ici d'appeler à des fonctions supérieures de vrais hommes d'Etat, rompus au maniement des affaires publiques. Et pour un pays neuf où tout est à faire il sera intéressant de tenter cette expérience. Les régimes militaires n'ont pas réussi jusqu'ici chez ces turbulents insulaires. Il faudrait voir ce que ferait un homme qui n'a aucun intérêt à sauvegarder que celui des Crétois eux-mêmes.

Malheureusement l'indépendance de la Crète ne pourra devenir une réalité qu'après la conclusion de la paix qui se fait attendre, et comme les intentions et les événements se modifient de jour en jour on ne peut prévoir ce que deviendra la candidature de Droz lorsque le moment sera venu de prendre une décision définitive.

DU 14 JUILLET.

J'apprends par la Gazette de Lausanne que Droz, sans refuser catégoriquement sa candidature au gouvernement de Crète, a déclaré à M. Hanotaux qu'il reprenait sa liberté et lui rendait la sienne. Il a bien fait, car on ne peut pas rester longtemps dans l'expectative sur une question

semblable. D'autre part, je vois que les journaux officieux allemands critiquent violemment le choix de Numa Droz. Evidemment, l'empereur Guillaume, après avoir, dit-on, adhéré à la proposition de M. Hanotaux, n'est plus d'accord aujourd'hui.

Je suis allé ce matin me renseigner si possible à l'ambassade d'Allemagne où M. Testa m'a tenu l'étrange discours suivant :

« La nomination de M. Droz est prématurée. Il faut avant tout *pacifier l'île*. Elle ne peut l'être que par une force militaire importante. L'opération de ramener les musulmans dans leurs propriétés de campagne et les chrétiens dans leurs maisons des villes est impossible par la persuasion ou par les voies de la police ou des tribunaux. Jusqu'à ce que cela soit fait on s'égorgera. Il faut pour quelque temps encore 40 bataillons en Crète. Les puissances européennes ne peuvent pas les fournir et, à supposer que la Russie ou l'Angleterre veuillent assumer cette tâche, les autres puissances ne peuvent pas le permettre, car alors on ne pourra plus jamais les en faire sortir et on aura une nouvelle question d'Égypte. Donc il faut faire opérer la pacification *par une armée turque*. Il faut pour cela surseoir à toute organisation nouvelle de la Crète, maintenir jusqu'à nouvel ordre le *statu quo* et rétablir les choses dans l'intérieur de l'île dans leur état normal. »

J'ai été stupéfait d'entendre ces paroles et me suis beaucoup récrié sur l'éventualité du renvoi d'une armée turque après tout ce qui s'est passé, après les assurances données par l'Europe, les promesses faites publiquement aux parlements d'Angleterre et de France. Evidemment, le langage de Testa est l'indice certain d'un gros désaccord entre les puissances sur la ligne de conduite à suivre.

Dans l'ensemble de la conversation de Testa, dont je n'ai fait que résumer le point principal, on discerne très nettement les préoccupations suivantes qui doivent être personnelles à l'empereur Guillaume.

Le désir ardent de mettre hors de la Crète les Anglais et les Russes, ce qui lui paraît plus urgent et plus utile que la réorganisation ou le changement de régime de l'île.

On voit aussi clairement que le gouvernement allemand est fort ennuyé que le Sultan n'ait pas su saisir le moment psychologique de faire la paix. S'il l'avait conclue aussitôt après l'armistice, l'Europe entière aurait attribué cette tactique nouvelle et imprévue à l'influence de l'Allemagne; tout le monde aurait cru à une sorte d'alliance secrète entre l'Allemagne et la Turquie, ce qui aurait singulièrement rehaussé le prestige de l'Allemagne, tout en consolidant la situation politique de la Turquie.

Le coup est manqué par les tergiversations du Sultan. L'empereur ne serait pas fâché d'en faire renaître l'occasion en prenant une attitude distincte de celle des autres puissances dans la question de la Crète. Ce serait aussi une manière de mettre l'Angleterre dans un cruel embarras.

DU 20 JUILLET.

Le Sultan vient de nommer Djevad pacha, l'ancien grand vizir, commandant des troupes de l'île de Crète. C'est un coup de théâtre, le premier acte d'accomplissement du programme allemand dont j'ai parlé ci-dessus. Tout monde est stupéfait, se demande ce que cela signifie. L'envoi en Crète d'un homme de l'importance de Djevad ne peut être une chose insignifiante ; ce n'est pas sûrement pour organiser l'évacuation des 2 ou 3000 hommes de troupes turques qui sont encore dans l'île qu'on envoie un pareil personnage.

Alors quoi ? Est-ce qu'on se prépare à reprendre la Crète au nez et à la barbe des amiraux européens ? Toutes les suppositions surgissent et vont alimenter, ces jours prochains, les colonnes des journaux. La seule explication vraie est celle qui ressort de la politique allemande. Elle est vaguement pressentie par quelques-uns. Elle ne fait aucun doute pour moi, puisque je l'ai entendue exposer par un homme autorisé. Seulement, je me demande si les Turcs ne sont pas entrés en danse avant les violons.

Djevad, mandé au Palais, a accepté aussitôt sa mission. Il doit être trop heureux de sortir de son konak¹ où il est littéralement emprisonné, d'où il ne peut sortir sans avoir à expliquer ce qu'il peut bien faire sur les grandes routes

Il a aussitôt fait charger ses bagages sur le bateau mis à sa disposition. Il s'y est transporté lui-même et allait partir quand un contre-ordre lui est arrivé du Palais. Il attend un nouvel iradé, prêt à lever l'ancre au premier signal. Le public qui se laisse impressionner par tous les incidents du moment croit maintenant qu'il ne partira plus.

En attendant, on a repris les conférences diplomatiques en vue de la conclusion d'un traité de paix. Interrompues quelques jours par le désaccord qui paraissait irréductible sur la fixation de la nouvelle frontière de Thessalie, elles sont reprises à la suite d'une correspondance télégraphique directe entre le Sultan et tous les souverains d'Europe.

Sur la demande du Sultan, ceux-ci ont confirmé, dans des termes amicaux mais assez nets, leur intention commune et irrévocable d'exiger l'évacuation et l'abandon de la Thessalie conquise.

¹ Palais.

Logiquement, ce serait le moment de répondre aux puissances que l'abandon du territoire conquis doit avoir comme corollaire le retour de la Crète sous l'autorité du Sultan, c'est-à-dire *statu quo ante bellum*, maximum qu'on puisse exiger du vainqueur.

Mais la logique n'a rien à faire avec la diplomatie. On obligerait alors l'Allemagne à découvrir brusquement son jeu dans un moment inopportun. Donc on marque le mouvement par la nomination de Djevad, et on reprend les conférences.

Celle de samedi a été particulièrement curieuse et indique assez bien l'embarras et les hésitations qui sont le résultat forcé de cet imbroglio.

Comme le Sultan annonçait qu'il cédaît sur la question de Thessalie, les attachés militaires des puissances avaient été convoqués à 9 h. du matin à Top-Hané pour s'entendre avec les représentants du Seraskierat (ministère de la guerre) sur la ligne exacte de la nouvelle frontière, afin de tenir leur travail prêt pour 10 heures et de le présenter à la conférence des ambassadeurs et du ministre des Affaires étrangères qui devait avoir lieu au même endroit.

Les attachés militaires sont venus au rendez-vous, et les ambassadeurs aussi. Mais les officiers d'état-major turcs ne sont pas venus, ni le ministre des Affaires étrangères. On n'a trouvé à Top-Hané qu'un employé du Ministère, notre ami Youssouf bey chargé de faire prendre patience à ces Messieurs, et sans doute fort embarrassé de voir l'absence de son ministre se prolonger au delà de la mesure.

A 11 heures les ambassadeurs se sont retirés, annonçant qu'ils attendraient chez M. de Calice, à l'ambassade d'Autriche, les communications que la Porte aurait à leur faire. Tewfik pacha est arrivé à 11 h. et demie se confondant en excuses et apportant des propositions écrites inacceptables, sur lesquelles les ambassadeurs ont refusé d'entrer en matière.

Hier et aujourd'hui les pourparlers ont continué. On affirme que la question de la frontière de Thessalie est réglée et que cette première partie des préliminaires de la paix est signée ou le sera demain.

DU 25 JUILLET.

La question de frontières est en effet réglée.

Hier, samedi, nouvelle conférence. On est tombé d'accord sur l'indication de quelques villes de Thessalie dont l'occupation par les Turcs continuera jusqu'au paiement de l'indemnité de guerre de la Grèce.

Djevad pacha est enfin parti jeudi soir 22 courant à la grande stupéfaction des ambassadeurs et surtout de sir Philippe Currie qui doit avoir esquissé une sorte de protestation. Les Turcs ont calmé les inquiétudes en disant qu'il s'agissait uniquement de remplacer l'ancien commandant militaire qui est mort. Il faudra voir comment Son Altesse sera reçue en Crète par les flottes européennes et les amiraux. Il aura sans doute le temps de débarquer avant que le concert européen ait pu accorder ses instruments et qu'on se soit entendu sur l'air qu'on doit jouer à l'arrivée du bateau impérial.

DU 28 JUILLET.

On apprend l'arrivée en Crète de Djevad pacha. Personne n'a songé à entraver son débarquement, cela va sans dire. L'accueil des Européens a été embarrassé; les amiraux lui ont fait froide mine, et les consuls étrangers ont décidé de ne pas lui faire visite les premiers afin de bien marquer qu'on le considérait uniquement comme un commandant militaire et non comme gouverneur. Djevad n'est pas homme à s'embarrasser de ces détails d'étiquette. C'est un des plus aimables Turcs que je connaisse. Il ne se passera pas huit jours que les amiraux seront enchantés de l'avoir au milieu d'eux. Quant aux consuls, il leur fera visite le premier; ceux-ci lui rendront sa politesse et les apparences diplomatiques seront sauvées !

Mais voici que, hier matin, le bruit a circulé que la flotte turque a quitté les Dardanelles pour une destination inconnue. Les dépêches des agences de publicité annoncent que les amiraux sont sur l'œil et prennent leurs mesures pour empêcher tout débarquement turc en Crète. Ce matin même un communiqué officiel du Palais dément la nouvelle que la flotte se dirige sur la Crète. Ce n'est qu'une fausse sortie, on la renouvellera sans doute. En attendant la paix ne se signe pas. Les journaux européens font notre joie avec la prédiction de l'imminence de cette signature. C'est toujours pour demain ou pour le courant de la semaine au plus tard. Mais les samedis s'écoulent les uns après les autres sans amener de changement et sans ébranler la foi robuste des publicistes. Ceux-ci reportent leurs espérances sur la semaine suivante comme à la Bourse, et le monde continue à tourner.

Comme je suis très désireux de prendre des vacances, je cherche à me renseigner chez les augures et avant tout auprès de Testa. « Vous tombez bien, me dit-il, avec son petit air de pince-sans-rire, nous venons

de répondre à la même question qui nous était posée par le comité du Cercle d'Orient, en vue de fixer la date d'un grand dîner d'adieu qu'on projette à l'occasion du départ de M. de Nelidoff qui quitte Constantinople pour prendre le poste d'ambassadeur de Russie à Rome. Or son départ n'aura lieu qu'après la signature de la paix, et le Cercle d'Orient ne voudrait pas avoir l'air trop pressé de lui souhaiter bon voyage. »

A vues humaines la paix sera signée au plus tôt au commencement de septembre, peut-être plus tard. Et M. Testa m'explique qu'il s'agit d'amener les Grecs à faire un paiement effectif au moment de la signature de la paix, qu'il leur faut cinq à six semaines pour arriver à trouver quelque argent. Jusque-là on manœuvrera pour leur faire bien comprendre que ce n'est pas pour plaisanter qu'il faut absolument arriver avec des espèces sonnantes ou quelque chose d'équivalent.

Je me le tiens pour dit, je me prépare à partir pour l'Engadine et j'espère qu'à mon retour je pourrai encore assister au banquet d'adieu de M. de Nelidoff.

ST-MORITZ 15 AOUT 1897.

Je suis parti de Constantinople le 30 juillet via Bucarest. J'ai fait une excellente traversée sur la mer Noire, jusqu'à Constanza où j'ai pris l'express d'Ostende. J'ai repassé comme je l'ai déjà fait en juin par les solitudes de la Dobroudja et par le fameux pont roumain sur le Danube. Le fleuve est traversé à une hauteur considérable pour ne pas entraver la navigation; puis on s'engage sur une longue chaussée élevée qui coupe en travers une plaine d'alluvions, couverte de grands saules, après laquelle un nouveau bras du Danube se présente; il est franchi par un pont interminable. Lorsque j'ai passé par là, six semaines auparavant, les inondations avaient tout envahi. On apercevait dans la plaine les cimes des arbres les plus élevés, et le train courait au-dessus d'un lac immense de 15 kilomètres de largeur s'étendant à l'est et à l'ouest à perte de vue. La chaussée était battue par les vagues et gravement menacée sur plusieurs points. Des équipes d'ouvriers construisaient en toute hâte des murs pour la protéger.

Aujourd'hui, les eaux sont rentrées dans leur lit et on circule avec plus de sécurité. Mais à Bucarest on nous annonce que de nouvelles inondations sont survenues en Autriche et l'on ignore si nous pourrions arriver à Vienne. En réalité nous sommes arrivés sans encombre, après avoir traversé entre Presbourg et Vienne des plaines entières couvertes

d'eaux. Des amas considérables de récoltes, foin, céréales, des débris de maisons, des arbres déracinés sont amoncelés contre les remblais du chemin de fer. Le train avance lentement avec mille précautions et finit par atteindre la rive droite surélevée du Danube.

A Vienne, impossible d'aller plus loin. Dans la direction de Munich et d'Insbruck toutes les lignes sont coupées. Après deux jours d'attente je me suis décidé de prendre la ligne du Sudbahn, j'ai traversé le Semmering et suis arrivé à Méran d'où je me suis dirigé sur Mals, la vallée de Münster et l'Ofenpass et parvenu enfin après deux journées de voiture à Zernetz et à St-Moritz. Je suis ici depuis le 7 août et je jouis infiniment de l'air pur des hautes Alpes, de la fraîcheur, du repos, de l'éloignement des affaires, du concert européen, de la diplomatie, de la politique marécageuse d'Orient. Je compte rester ici jusque vers le 25 août, date à laquelle j'irai à Paris m'entendre avec les Vitali et la Banque impériale ottomane sur la question de savoir si je dois retourner à Constantinople ou me réinstaller quelque part en Europe.

DU 18 OCTOBRE 1898.

Voici plus d'un an que je n'ai plus écrit dans ce journal. Je suis entré en novembre 1897 à la Banque ottomane comme administrateur. Les affaires m'ont détourné de toute autre préoccupation.

Ce matin à 9 heures, sont arrivés ici l'empereur et l'impératrice d'Allemagne. L'entrée dans le Bosphore du vaisseau le Hohenzollern était majestueuse. Il était suivi d'un énorme cuirassé qui saluait à grands coups de canon. Les canons turcs et ceux des vaisseaux étrangers ont répondu et cela faisait grand vacarme. L'arrivée avait été fixée à hier 17. Mais depuis quelques jours il s'est élevé un fort vent du sud et le Hohenzollern a dû se réfugier à l'abri de quelque île de l'Archipel. Ce matin le vent était encore très violent et les vagues pénétraient jusque dans l'intérieur du Bosphore. L'empereur a dû descendre et aborder au quai devant le palais de Dolma Bagtché dans un canot à rames. Le sultan l'attendait sur le quai; ils sont aussitôt entrés dans le palais, et de là se sont rendus à Yildiz-Kiosk où on a construit un nouveau palais exprès pour cette visite impériale.

Cet après-midi l'empereur a traversé la rue de Péra pour visiter quelques établissements allemands, l'école suisse-allemande, la Teutonia, puis l'hôpital.

Il y aura de grandes fêtes ces jours prochains, illumination et le reste, après quoi les impériaux époux partiront pour Jérusalem.

1 MARS 1899.

J'ai de nouveau cessé d'écrire tout l'hiver. J'ai été trop absorbé par les affaires de toute nature dont j'ai le souci. Les chemins de fer Smyrne-Cassaba et jonction Salonique-Constantinople vont tout seuls et ne prennent guère plus de deux heures par jour. Mais les mines de charbon d'Héraclée traversent une crise dangereuse. Il faut trouver un nouveau capital de huit à neuf millions après avoir épuisé le premier de dix-huit millions, grosse somme pour une affaire purement industrielle en Orient. J'ai passé les mois de décembre et de janvier à Paris pour m'entendre à ce sujet avec les administrateurs français et la Banque ottomane. Je crains bien que cette affaire, bonne en elle-même, ne soit condamnée à une crise longue et dangereuse.

Les tramways de Constantinople m'ont donné aussi beaucoup de besogne. Rien ne serait plus facile que d'en faire une affaire excellente, sans la mauvaise volonté des autorités turques qui refusent les autorisations les plus insignifiantes sous des prétextes ridicules. Nous nous consumons en efforts pour obtenir la traction électrique, l'établissement de doubles voies là où la circulation est intense, ou tout au moins, des voies d'évitement à intervalles réguliers. Impossible d'arriver à un accord sur les longs parcours où l'on circule devant les palais impériaux, ce qui rend tout impraticable.

Un fait important s'est produit récemment, c'est la mort de Mahmoud Djellalédine pacha remplacé par Zihny pacha. Mahmoud était le seul homme d'action du Ministère. Mais il en était arrivé à un degré de vénéralité extraordinaire, vendant n'importe quoi pour de l'argent. Il meurt avec toutes espèces de négociations en cours. Zihny, vieux Turc obstiné et intelligent, arrive avec la prétention d'élucider tout ce qui paraît louche dans les affaires du Ministère. Il arrête les questions à l'étude, fait revenir de la Sublime Porte ou du Palais celles qui ont déjà passé par ces différentes filières et qui n'ont pas encore été sanctionnées par un iradé définitif. Il arrivera par ce moyen à suspendre toutes choses, les bonnes et les mauvaises, les mettant toutes en suspicion. Et après ! ce sera une nouvelle cause de stagnation et d'immobilité. Le mal est trop général et trop profond pour que la courageuse tentative de Zihny produise même une

simple amélioration. Il faudrait frapper plus haut, et ce brave homme n'a pas l'autorité nécessaire pour faire quoi que ce soit de durable.

J'ai eu hier une longue conversation avec Emin bey et Izzet bey. L'un et l'autre continuent à être relégués à l'arrière-plan des faveurs du souverain. Ce serait indifférent s'ils étaient remplacés par des hommes de valeur. Mais Tahsin continue à être l'homme préféré. Il ne peut avoir la longue durée de la confiance dont il est honoré qu'à sa nullité absolue, et c'est la principale raison du découragement de tous les amis de la Turquie, de voir le Sultan se complaire dans la compagnie de courtisans imbéciles et sornois.

Cet hiver, nous avons perdu M. Cambon, nommé ambassadeur à Londres. La plupart des ambassadeurs ont été déplacés. Saurma Jelitch, l'Allemand, a été remplacé par le baron de Marschall, homme d'une toute autre allure, froid, sérieux, qui donne dès le premier abord l'impression d'un diplomate de caractère et d'intelligence supérieure. Le Russe Nelidoff a déjà été remplacé en été 1898 par M. Zinovief, peu sympathique au premier abord; il a l'air d'un homme vieilli dans la carrière, devenu maussade, ennuyé et ennuyeux. Sir Ph. Curry a été envoyé à Rome et on nous a expédié à sa place M. O' Connor que je ne connais pas encore.

Evidemment, les gouvernements européens ont éprouvé le besoin de faire peau neuve en Orient après la période si mouvementée, illustrée par les massacres d'Arménie et de Constantinople, par la guerre turco-grecque, la séparation de l'île de Crète et l'attitude pitoyable du concert européen. Les personnages qui représentaient les gouvernements d'Europe ont paru usés, on a bien fait d'en changer. Que feront les autres ?

M. Cambon a été remplacé par M. Constans, le ministre à poigne. J'ai déjà eu l'occasion de le voir plusieurs fois, il m'a fait l'honneur de venir dîner chez moi quelques jours après son arrivée. Sa manière d'être, sa conversation joviale et sans prétention, reposent de la solennité parfois un peu exagérée de l'homme de carrière qu'affectait d'être son prédécesseur. Il raconte avec esprit, et sur un accent méridional fort amusant, beaucoup de bonnes histoires. Il plaisante agréablement sur les injures dont il est l'objet de la part de Rochefort et d'autres.

« J'assistais un jour, nous dit-il, à un banquet du Syndicat de la presse, et le hasard voulut que je fusse placé à côté de Rochefort. Le matin même, il avait publié un article fulminant contre moi, racontant entre autres qu'il m'avait rencontré aux Champs Elysées dans un équipage luxueux, et il faisait le calcul des sommes que j'avais dû voler aux fonds secrets du Ministère pour me payer un semblable carrosse. Vint à passer

derrière nous, le président du Syndicat qui s'approchant de Rochefort lui dit : « Alors, vous êtes réconcilié ? » Et, comme mon voisin n'avait pas l'air de comprendre, il me présenta. — Rochefort fut si stupéfait qu'il partit d'un grand éclat de rire, et se frappant sur la cuisse s'écria : « Ah ! elle est bien bonne celle-là ! » « Mais oui, lui dis-je, je suis M. Constans, mais ce que je trouve extraordinaire, c'est que vous ne me reconnaissez que quand je suis en voiture. »

M. Constans a la mémoire très meublée de tous ses souvenirs de Chine, d'Indochine et des pays lointains où il a séjourné en toutes sortes de qualités. Son commerce est donc fort agréable, et, comme d'ailleurs on le sait, c'est un homme de volonté ; je crois que nous aurons du plaisir à vivre avec lui.

La Crète a été définitivement séparée de l'Empire. Le prince Georges de Grèce en a été nommé le gouverneur. On le dit un bon gros garçon, puissant au physique, plein de bonnes intentions mais peu capable par lui-même d'inventer une organisation du pays. Il a cherché à s'attacher M. Droz qui a refusé ; il me semble, en effet, que Droz ne pouvait accepter une situation secondaire et se livrer aux caprices d'un adolescent. On cherche en Suisse et ailleurs des jeunes gens intelligents qui veuillent tenter l'aventure et composer un petit ministère du prince. Le jeune de Blonay, banquier à Vevey, a beaucoup de chance d'être désigné comme conseiller des finances de la nouvelle principauté.

3 AVRIL 1899, ATHÈNES.

Le hasard m'amène à Athènes. Je suis fatigué, j'ai besoin de quelque repos et, pour varier un peu le voyage d'Europe, je me suis décidé à prendre la route de la Grèce, Brindisi, etc. Le paquebot roumain, la princesse Maria, m'a amené au Pirée en 24 heures, et je viens de passer deux jours à l'hôtel de la Grande-Bretagne. J'ai fait mon pèlerinage aux monuments classiques, au Parthénon surtout, malgré un vent d'une telle violence, qu'il fallait lutter contre lui pour ne pas être jeté à terre. J'ai gravé dans mon souvenir l'image de ce rocher qui domine la contrée, sur l'étroit sommet duquel les anciens Grecs ont accumulé les temples et les monuments publics. Il y en a plus que l'espace ne peut en contenir. A distance cette impression d'entassement disparaît. Tout est dominé par la grande colonnade du Parthénon admirablement disposée pour produire un grand effet d'ensemble et de perspective. Elle fait corps avec la colline, la continue en hauteur et la couronne naturellement.

Ma visite à Athènes est beaucoup trop rapide. J'y reviendrai une autre fois plus à loisir et surtout après avoir refait quelques lectures préparatoires nécessaires pour s'orienter au milieu de ces vestiges historiques. Le musée m'a paru fort intéressant, bien tenu et bien ordonné.

La ville moderne a un aspect tout à fait civilisé. Beaucoup de rues larges, bien tracées. J'étais à peine arrivé que je recevais les visites de gens qui m'attribuaient des visées mystérieuses. Je venais sans doute pour des négociations financières, ou pour discuter avec le gouvernement les conditions de reconstruction du chemin de fer Pirée-Larissa, abandonné après y avoir dépensé une vingtaine de millions. Je n'ai aucune préoccupation semblable. Cependant je me suis fait présenter à M. Théotokis qu'on dit être le chef du prochain ministère et qui est en tout cas le membre le plus en vue du parlement. J'ai trouvé en lui un homme plein de sens, d'excellent raisonnement, parlant peu, avec une juste mesure des choses.

DU 2 AVRIL.

Je passe ma soirée à Naples, alors que je devrais être en chemin de fer, filant dans la direction de Gênes et Nice. Je suis parti avant-hier soir d'Athènes par le chemin de fer Patras; j'ai longé et traversé le canal de Corinthe, suivi la côte sud du golfe.

Je me suis embarqué à Patras à 10 heures du soir sur un bateau italien à destination de Brindisi. J'y ai rencontré M. Naville, l'égyptologue, avec lequel j'ai fait une promenade charmante dans l'île de Corfou pendant les quelques heures d'arrêt du paquebot. Nous sommes allés visiter la résidence de la malheureuse impératrice d'Autriche qu'un idiot italien a assassinée à Genève.

Charmant pays que Corfou, plantureux, couvert d'oliviers et de cultures. Mer bleue, rivages découpés artistiquement, collines pittoresques.

A Brindisi à 6 heures du matin, nous prenons l'express pour Rome, mais nous sommes victimes d'une niche que la Compagnie fermière de la Méditerranée joue, paraît-il, habituellement à celle de l'Adriatique. Comme nous arrivons sur la ligne de Naples-Rome 15 minutes en retard, l'express Rome-Paris ne nous a pas attendus, et nous sommes plantés là, à 4 heures de l'après-midi, sans aucun moyen de continuer notre route jusqu'au train suivant qui passe après minuit. Nous nous répandons en plaintes aussi

amères qu'inutiles. Nous les formulons même dans le registre des réclamations et nous allons passer notre soirée à Naples. Je viens de dîner fort agréablement à l'hôtel de Londres et je prends ma déconvenue en patience.

DU 16 JUILLET 1899.

Depuis notre retour de Nice nous nous sommes installés à Prinkipo. Je ne connaissais l'île des Princes que pour l'avoir visitée rapidement. Nous y vivons, et j'en trouve le séjour charmant. On ferait facilement et à peu de frais de ce petit îlot de dix kilomètres de tour un lieu de villégiature tout à fait à part, le refuge de l'élégance, du bien-être, du confort pendant l'été, une surprise au milieu de ce pays où la nonchalance des hommes les laisse partout sans défense contre la poussière, la boue, la misère, la saleté et les parasites de toute nature.

La mer y est superbe, variée d'aspect, les couchers de soleil lumineux et colorés, les reflets de lune, comparables à ceux dont nous jouissons sur les lacs suisses. Le climat n'a pas la brutalité de celui du Bosphore. La brise de mer permet de supporter les chaleurs de l'été et ne ressemble pas au vent du nord violent et froid qui circule en courant d'air continu dans le couloir du Bosphore. Presque pas ou rarement d'humidité, tandis qu'à Thérapia on rentre de la moindre promenade du soir avec ses vêtements mouillés comme par une pluie fine.

Prinkipo était, il y a peu d'années, habitée presque exclusivement par des chrétiens Grecs, Levantins ou Européens fixés à Constantinople pour leurs affaires. Ils y ont construit un grand nombre de villas et de campagnes de luxe, fleuries et ombragées. Malheureusement la crise financière de 1895 a ruiné les quatre cinquièmes de cette classe de population. Un grand nombre de villas sont à vendre à vil prix. Les Turcs profitent de l'occasion et viennent s'installer dans les nids capitonnés par la prodigalité insouciant des Levantins.

Malheureusement le trajet entre Constantinople et Prinkipo est assez long, une heure et demie par les moins mauvais des infâmes bateaux de la Mahsoussé, société de navigation dépendant du ministère de la Marine et qui organise le service à la turque. Bateaux à vapeur achetés d'occasion, mal tenus, sales, insuffisants en nombre, manœuvrés par un mauvais personnel dont on oublie de payer les traitement huit mois sur douze. En sorte que, lorsqu'on est obligé d'aller en ville chaque jour pour ses affaires, ce n'est pas toujours commode. Il faut partir de bonne

heure, et rentrer tard, le plus souvent entassé sur le pont encombré du navire. On a quelquefois l'occasion de faire le trajet par des mouches particulières, ce qui est fort agréable.

Malgré tout, on est forcé de passer chaque soir et chaque matin une heure et demie au grand air de la mer. C'est une cure d'un genre particulier et que je crois très salulaire.

DU 26 JUILLET 1899.

Les Turcs et le Sultan spécialement s'occupent beaucoup depuis quelque temps de construire la ligne de Bagdad. Il s'agit de relier cette ville à la capitale en utilisant le tronçon déjà exécuté par la Compagnie d'Anatolie de Constantinople à Koniah. Depuis Koniah c'est encore 2300 kilomètres de ligne ferrée pour atteindre Bagdad et Bassorah, et près de 400 millions de francs de capitaux nouveaux à demander à l'Europe. Bien grosse affaire à organiser, car il faut garantir ce capital, et les recettes de l'État ne suffisent pas à couvrir les dépenses ordinaires.

Il n'en est pas moins vrai que l'empereur d'Allemagne s'est intéressé à ce grand projet. Il en a parlé au Sultan, il a exercé quelque pression sur M. Siemens et sur la Deutsche Bank. Des conférences ont eu lieu à Berlin entre cette dernière, la Banque ottomane, M. Vitali, etc. On s'est entendu pour suivre à cette affaire en commun. Comme gages d'entente et de bonnes intentions il a été convenu que le Conseil d'administration de l'Anatolie recevrait deux membres du groupe français, et le Conseil de Cassaba deux membres du groupe allemand. Nous venons donc de désigner M. Zander comme administrateur de Cassaba, et moi-même, j'ai été nommé administrateur de l'Anatolie.

On a cherché un système de fusion plus complète des intérêts en jeu, rachat ou échange d'actions des deux Sociétés. On s'est heurté aux obstacles habituels, à l'impossibilité de tomber d'accord sur la valeur relative des réseaux, et à la crainte de donner à l'un des groupes une influence trop prépondérante sur l'ensemble.

C'est dans cette situation encore mal définie qu'on s'embarque dans les négociations avec les Turcs. Il est probable que le Palais, et même le Sultan personnellement, jouera dans cette grosse discussion un rôle capital. Le ministre de la Guerre est très lancé sur ce projet qu'il considère comme une nécessité absolue de défense nationale. Il a fait l'expérience que le chemin de fer de jonction Salonique-Constantinople a seul con-

servé à l'Empire la Macédoine qui sans cela eût été irrémédiablement perdue lors de la dernière guerre grecque. Il en déduit, par un raisonnement élémentaire et logique, que, dans l'éventualité d'une guerre générale ou même d'une guerre contre une grande puissance ou contre une coalition d'Etats voisins, la possibilité de concentration de forces militaires de l'Empire est une question de vie ou de mort.

En dehors de ces préoccupations militaires, relativement simples dans leur principe, les Turcs continuent à raisonner et à agir de la manière la plus extravagante. Tandis que, partout, les chemins de fer ouvrent les frontières et les esprits, dissipent les préjugés de clocher, sont considérés comme un puissant levier de civilisation, de richesse économique et de bien-être national, les Turcs, à mesure qu'ils construisent quelques lignes, augmentent les entraves à la circulation. Aucun musulman ne peut quitter la Turquie sans autorisation de Sa Majesté. Cette autorisation est presque toujours refusée. Dans l'intérieur, personne ne peut se déplacer d'une ville à l'autre sans un passeport intérieur (teskéré) qui ne s'obtient de la police qu'avec de grandes difficultés, après qu'on est entré dans toutes sortes d'explications pour justifier le moindre voyage. Ce « teskéré », quand on l'obtient, coûte 10 piastres (environ 2 fr. 25) en sorte que, pour s'éloigner de 50 ou 100 kilomètres, il faut commencer par perdre une ou plusieurs journées pour solliciter et obtenir son « teskéré », payer 2 fr. 25 sans compter les exigences des fonctionnaires qui font payer leurs moindres services. Cela équivaut à une interdiction de voyage et la sévérité augmente chaque jour, en sorte qu'on est surpris de voir encore autant de voyageurs dans les trains et dans les gares de chemins de fer. Je n'ai moi-même pas réussi à obtenir un « teskéré » pour mon domestique dont j'aurais voulu être accompagné dans une excursion que je faisais à Brousse.

Evidemment si les Turcs n'étaient pas contraints par les capitulations et traités de commerce de recevoir les étrangers munis de passeports, ils fermeraient leurs frontières et s'entoureraient d'une muraille de Chine impénétrable.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans leurs besoins de circulation que les sujets turcs sont entravés. Aucune industrie ne peut se créer, aucune machine ne peut franchir les douanes ottomanes sans des autorisations toujours coûteuses et difficiles à obtenir, souvent impossibles. En sorte que les sujets ottomans sont dans un état de tutelle perpétuelle qu'ils subissent sans se plaindre. On peut dire que le régime du gouvernement actuel est une lutte directe et ouverte contre les progrès de la

civilisation. Il obéit en cela à des mobiles ridicules, dont le plus important est la frayeur malade du sultan. Quant au bas peuple, il a la haine instinctive et fanatique de l'étranger. Tout ce qu'on fait pour l'empêcher de pénétrer dans le pays, d'y développer son industrie et de s'y enrichir flatte ce sentiment enfantin. Il semble vraiment impossible que tôt ou tard on n'arrive pas à quelque situation violente qui oblige l'Europe à vaincre ces résistances.

DU 28 JUILLET (PRINKIPO).

Le brigandage se développe en Macédoine. On signale plusieurs captures de personnages rançonnés. La plus importante est celle de M. Chevalier, ingénieur français, directeur d'une mine dans le vilayet de Salonique. Les brigands ont exigé une rançon de 15.000 livres turques¹ qui a été payée par la Société concessionnaire. L'attitude de M. Constans en cette occasion est assez sévèrement jugée dans la colonie française. Il est de tradition que les ambassades étrangères imposent au gouvernement le paiement de ces rançons. M. Constans s'est refusé à se conformer aux précédents. Il a objecté qu'en Sicile et en Grèce des actes de brigandage semblables sont fréquents et que personne ne songe à en rendre responsables les gouvernements. Je pense qu'on ne peut pas établir d'analogie entre ces divers cas. Les gouvernements italiens et grecs agissent effectivement et font tout ce qu'ils peuvent pour combattre le brigandage. Ils arrivent à le diminuer rapidement. En Turquie, partout où on a voulu agir avec quelque énergie, on a aussi réussi à supprimer ces mauvaises habitudes. L'insécurité qui règne dans le vilayet de Salonique est certainement due au relâchement de toutes les mesures de police. Le gouvernement doit en être responsable. Si cinq ou six individus déterminés peuvent, par un coup de main, se procurer 3 ou 400 mille francs de rançon en quelques jours, l'appât est réellement bien puissant et, dans un pays où tous les indigènes considèrent ce qu'on prend à l'étranger comme une bonne œuvre, le danger de l'exemple est considérable. On accuse M. Constans de se laisser aller à ces faiblesses pour se faire bien voir auprès du sultan. Il passe en effet dans l'esprit de ce dernier comme un ami personnel et comme un défenseur dévoué de sa personne et de ses intérêts.

Grand émoi ces jours derniers à l'ambassade à Thérapia. M^{me} Constans est tombée dans l'escalier et s'est assez gravement blessée.

¹ Près de 350.000 francs or.

Nous sommes allés la semaine dernière dîner chez Ferid pacha dans sa belle demeure du Bosphore près d'Emirgian. Ferid a épousé la sœur du Sultan et il subit toutes les suggestions auxquelles l'étiquette soumet les maris des princesses.

Sa demeure d'été se compose d'un grand palais de fort belle apparence. C'est le « haremlik », demeure somptueuse et mystérieuse de la princesse. Le « selamlik », où Monsieur est relégué, est un tout petit palais à quelque distance de l'autre. Le pacha ne peut aborder le « haremlik » que lorsque la princesse le fait appeler. Nous avons dîné dans le petit palais, naturellement, et fort bien; le pacha a une excellente cuisine et une cave parfaite. Les mets et les vins étaient de premier choix. Lui-même est un homme cultivé, parlant le français comme sa langue maternelle, amateur de musique, et d'un commerce agréable.

Du 30 JUILLET 1899.

Le comte Vitali (Georges) est ici depuis quelques jours, faisant les plus grands efforts pour amener le gouvernement à régulariser la situation confuse des concessions de chemins de fer de Syrie. Tout ce qu'on a entrepris dans cette partie de l'Empire a trompé les espérances. Le petit chemin de fer de Jaffa à Jérusalem, construit par un groupe français, en dehors de la Banque ottomane, n'a échappé à une faillite complète qu'en faisant un concordat avec ses créanciers et en remettant à ferme, à forfait, son exploitation. Les entreprises destinées à développer la ville et le port de Beyrouth, Société du gaz, Compagnie du Port, chemin de fer de Beyrouth-Damas, tramways, etc. ont été patronnés par la Banque ottomane. Le voisinage des grands centres comme Beyrouth et Damas semblait devoir assurer leur prospérité. On a au contraire rencontré dans toutes ces affaires les plus cruelles déceptions.

La plus importante de ces entreprises, le chemin de fer de Beyrouth à Damas, ligne à voie d'un mètre d'écartement qui franchit en crémaillère les faîtes du Liban et de l'Anti-Liban, atteignant la cote de 1300 mètres de hauteur, ne réussit pas à payer les frais d'exploitation et les intérêts de ses obligataires, en sorte qu'à chaque échéance de coupons semestriels elle se trouve dans l'alternative ou de suspendre ses paiements ou d'augmenter sa dette flottante.

Elle est devenue concessionnaire du réseau à construire Damas Biredjik; elle ne trouve pas à constituer les capitaux nécessaires à cette

construction, dotée cependant d'une garantie kilométrique. Grâce à la pression violente de l'ambassade de France sur le Palais, elle a obtenu pendant cinq ans une annuité de 30.000 livres turques environ pour surseoir à cette construction. Cette annuité, que le gouvernement subit avec mauvaise humeur, est insuffisante pour la tirer d'affaires. Sa dette flottante s'augmente chaque année, et la situation est devenue périlleuse.

On propose au gouvernement de construire une partie seulement de la ligne Damas-Biredjik, 200 kil. environ, et d'abandonner le reste pour le moment. Mais il faut pour cela arrêter un chiffre de garantie kilométrique qui permette non seulement de renter le capital de la nouvelle construction, mais encore de combler le déficit périodique de la ligne Beyrouth-Damas.

On a, je crois, toutes chances de réussir à s'entendre, car le gouvernement a intérêt à réduire autant que possible la charge annuelle que lui imposerait la garantie kilométrique de la ligne entière (6 à 700 kil.). Depuis qu'il a concédé cette ligne, son programme de lignes ferrées s'est modifié. Il a en vue, en tout premier lieu, la construction de la grande artère de Bagdad; il doit concentrer sur ce projet toutes ses forces et toutes ses ressources.

L'échec des entreprises de Syrie est dû avant tout à la manière dont les capitalistes français conçoivent les affaires orientales. Ces affaires sont toutes d'un rendement modeste pendant les premières années, et d'un développement lent. Il faut, par conséquent, les constituer aussi économiquement que possible, avec le moindre capital, et attendre les bénéfices de l'opération de son développement graduel.

Les groupes français font exactement l'inverse. Ils fixent le capital d'avance sur la base de revenus imaginaires, et se distribuent le bénéfice présumé sous forme de majoration des prix de construction ou du cours des titres à émettre dans le public. Dans toutes cette affaire de Syrie on a gaspillé l'argent d'une manière scandaleuse, les lanceurs se sont attribué, sous forme d'apports aux Sociétés, des sommes énormes. Le capital investi est beaucoup plus grand que l'entreprise ne le comporte, et la construction à peine terminée, la Société était déjà à bout de souffle.

L'expérience est concluante autant que désastreuse. Mais personne sans doute ne profitera de la leçon.

DU 24 SEPTEMBRE 1899.

Le comte G. Vitali est reparti pour Paris sans avoir conclu son affaire. Le gouvernement ottoman l'a laissé dire, a paru d'accord; les ministres,

individuellement ont fait de belles promesses. Puis on a renvoyé de semaine en semaine la solution qui en définitive reste encore en suspens.

Pendant ce temps, le gouvernement est tombé dans une pénurie affreuse. Il n'a littéralement plus le sou. En province on ne trouve plus de fournisseurs qui consentent à traiter pour l'alimentation de l'armée, et le fisc met la main sur les dîmes engagées pour les emprunts de chemin de fer.

Le ministre nous a demandé d'étudier la conversion de l'emprunt des douanes en le transformant en 4 pour cent au lieu de 5. En prolongeant la durée de l'amortissement, on arrive, avec la même annuité, à fournir au fisc un peu plus d'un million de livres turques d'argent nouveau dont il a le plus urgent besoin. Mais il faut trouver un groupe financier qui veuille bien se charger à forfait de l'aléa de l'opération et spécialement de l'éventualité de rembourser les porteurs de l'emprunt actuel. A quel prix ce groupe accepterait-il cette responsabilité ? C'est là-dessus qu'on marchandait. Théod. Berger, administrateur délégué de la Banque ottomane, est venu de Paris pour négocier ces conditions de prix. Mais depuis trois semaines il discute sans avancer.

DU 7 OCTOBRE

Munir pacha est mort avant-hier dans sa demeure de Prinkipo. C'est une grande perte pour tous, Turcs et Européens. C'était un des rares grands dignitaires turcs à la hauteur de sa situation. Bienveillant, affable pour tous, distingué de manières, d'un jugement sain et éclairé, un type de grand maître des cérémonies. Il souffrait depuis longtemps d'asthme, respirait avec peine et conservait cependant la meilleure humeur, toujours jovial, aimant à plaisanter, à écouter et à dire des histoires drôles ou des bons mots. D'ailleurs un caractère droit et très supérieur à tous les plats valets qui l'entouraient. C'était un ami pour tous les Européens appelés à traiter des affaires importantes avec le Palais, ou à communiquer avec Sa Majesté.

Aujourd'hui même, un autre événement tragique a jeté l'émoi à Constantinople et dans notre petite île de Prinkipo. Djavid bey, fils du grand vizir, a été assassiné en plein jour sur le pont de Karakeuy, où il venait s'embarquer comme chaque jour sur le bateau qui part pour les îles vers 4 h. après-midi. Au moment où il mettait le pied sur les trois marches d'escaliers qui conduisent à la passerelle un Albanais lui a tiré à

bout portant trois coups de revolver dans la poitrine ; il est mort quelques minutes après.

Djavid était un gros garçon de 32 à 35 ans, plein de vie et de force physique, très lancé dans les affaires, membre du Conseil d'État, cherchant à se rendre indispensable dans toutes les négociations d'affaires nouvelles, entravant avec brutalité celles où on cherchait à se passer de lui, et faisant payer fort cher son concours. Il profitait cyniquement de la situation de son père et rançonnait sans scrupule ceux qui avaient à traiter avec le grand vizirat. Tandis que Munir pacha n'a laissé après lui que des regrets, je n'ai vu personne qui manifestât le moindre chagrin de la mort de Djavid. Au contraire, tous les gens qui vous en parlent laissent échapper des expressions de véritable soulagement. Je savais bien qu'il avait dû se faire beaucoup d'ennemis, mais j'ai été frappé de n'entendre à l'occasion de sa mort que des paroles antipathiques.

Je l'ai vu souvent cet été, vivant dans son voisinage et faisant constamment route avec lui entre la capitale et Prinkipo. Il m'a toujours témoigné de l'amitié et de la confiance. Il était, dans sa conversation, dur pour les autres. Il avait cependant beaucoup d'activité, de l'esprit d'initiative, de l'énergie et de la ténacité dans les intrigues qu'il poursuivait, et une réelle intelligence.

Du 9 OCTOBRE 1899.

L'assassin de Djavid a été aussitôt arrêté. L'enquête à laquelle on se livre ne paraît pas fournir d'indices sur le mobile du crime. Il semble probable qu'il s'agit d'une vengeance collective des Albanais. A tort où à raison on attribue à Djavid le meurtre de Ghani bey, ce colonel albanais des troupes de la garde personnelle du Sultan qui lui-même semait la terreur à Constantinople par l'audace de ses crimes et qui fut tué il y a quelques mois en plein café à Péra par un homme fort connu qui n'a jamais été arrêté. Les Albanais n'ont pas pardonné ce meurtre. Ils ont souvent manifesté une grande irritation de l'impunité de cet assassinat. On suppose qu'un des leurs a été désigné par le sort ou autrement pour venger sur Djavid la mort de leur ancien colonel.

Un de mes amis ottomans est allé voir aujourd'hui le grand vizir. L'étiquette veut, paraît-il, qu'on ne parle pas du défunt à son père. Ce dernier, en revanche, malgré son grand âge, a l'air de supporter cette dure épreuve en stoïcien. La foi ottomane veut que les morts passent directement dans un paradis merveilleux. Pour eux, la mort est un bien,

et réellement il semble que la perte des personnes les plus chères ne leur occasionne qu'une douleur morale très passagère. Les cérémonies d'enterrement n'ont aucune solennité, même pour les personnages de marque. Elles ont lieu le jour même ou le lendemain de la mort. Il semble qu'on ait hâte de se débarrasser de la dépouille mortelle d'un homme qui réellement et personnellement a conservé et continué son existence dans une autre sphère.

DU 3 NOVEMBRE.

Le procès du meurtrier de Djavid a commencé. L'accusé nie absolument, soutient que, dans l'agitation causée par les coups de feu, et au milieu de la foule qui s'enfuyait, on l'a arrêté pour un autre.

D'ailleurs, quand le procès sera terminé, personne ne parlera plus de Djavid...

L'argent s'est caché en Europe, l'escompte est fort élevé ensuite des inquiétudes politiques auxquelles donne naissance la guerre entre l'Angleterre et le Transvaal. Plus question, par conséquent, pour le gouvernement ottoman, de trouver des ressources nouvelles dans une opération de crédit. Et alors la misère noire est entrée au ministère des Finances. Plus le sou ! On manque même du nécessaire pour la subsistance des troupes dans plusieurs vilayets. Et on ne sait ce qu'on va devenir. On sollicite la Banque pour une avance de 500.000 livres en donnant en garantie les revenus de l'année prochaine. On devient tour à tour obséquieux ou menaçant. Il est certain que nous allons passer par une période difficile.

DU 25 NOVEMBRE 1899.

Le trésor continue à être à sec. On a végété depuis le commencement du mois avec des expédients. Le Sultan a fini par consentir à prélever encore 80 mille livres turques sur le solde de l'indemnité de guerre grecque qu'il avait consacré à toute autre destination. Il en restait encore 200.000 livres en dépôt à la Banque. Il n'en reste plus qu'environ 120.000, une très petite poire pour la soif. On a trouvé à la Dette publique 100.000 livres avancées par cette administration à condition de prélever préalablement une quarantaine de mille livres détournées par les autorités des provinces sur les bons de dimiers qui appartiennent aux garanties de chemins de fer. Tout cela permet de vivre au jour le jour, de payer

quelques dettes trop criardes. Mais, à peine entrés dans la caisse, les fonds sont déjà évanouis. Depuis huit jours le gouvernement veut absolument que nous lui fassions une avance plus sérieuse, 300.000 livres turques. Nous finirons par y consentir à la condition qu'on accepte les nouveaux projets de construction des chemins de fer de Syrie, destinés à sauver la Compagnie Beyrouth-Damas d'un désastre certain.

Hier les journaux turcs et français ont reproduit le texte d'un iradé impérial ordonnant qu'on équilibre le budget de l'Empire, qu'on traite tous les sujets de Sa Majesté d'une manière égale, qu'on paie les traitements des petits commis, des grands, etc.; seulement Sa Majesté ne dit pas avec quel argent cela se fera; elle indique bien qu'il faut augmenter les ressources du trésor, mais Elle néglige de dire comment. Tout cela aboutit à des nominations de commissions dans lesquelles on se livre à des conversations interminables autant qu'inutiles. Je me suis entretenu de tout cela hier avec le ministre de la Guerre. Je lui ai expliqué que, sur la scène de nos grands théâtres européens, nous voyons fréquemment apparaître des troupes de guerriers qui chantent pendant vingt minutes: «Partons, partons, partons pour la gloire, à la victoire, etc.» Mais personne ne part. De même, depuis que je suis en Turquie, j'entends chanter par tout le monde le même chœur: «Equilibrons, équilibrons le budget,» mais on n'équilibre rien du tout. Il a bien ri de ma comparaison et il en a tiré la conclusion qu'il fallait absolument qu'il se fit nommer lui-même, ministre des Finances. C'est le petit solo d'un premier ténor destiné à amener la reprise du chœur avec accompagnement de cuivres et de grosse caisse.

DU 26 JANVIER 1900.

Nous sommes dans le mois des fêtes. Les chrétiens continuent à discuter la question de savoir si l'année 1900 est la dernière du XIX^e siècle ou la première du XX^e. Les orthodoxes, grecs, russes, arméniens ont fêté leur nouvelle année le 13 janvier et les musulmans sont sur la fin de leur jeûne annuel, le Ramazan. Tous les conflits du calendrier éclatent dans ce mois de janvier, ce qui multiplie les fêtes et jours fériés.

La Banque, comme les autres établissements financiers, ferme ses guichets aux grandes fêtes religieuses romaines, à celles des orthodoxes, à quelques-unes de celles des israélites et à deux ou trois grandes fêtes ottomanes. Nous venons donc de passer par les Noël et nouvel-an des

Occidentaux, par ceux des orthodoxes, en retard de treize jours sur les précédents, et nous allons avoir les quatre jours du Baïram qui suivent immédiatement le Ramazan.

Pour le Palais, cette période a été troublée par la fuite de Mahmoud pacha, l'un des beaux-frères du sultan, qui a réussi à s'échapper sans permission avec ses deux fils en s'embarquant clandestinement sur un bateau de la Société Paquet à destination de Marseille. De là il s'est rendu à Paris, s'est affilié avec les Jeunes Turcs, a rempli les journaux de son escapade dont l'unique cause, suivant son dire, serait l'odieuse tyrannie exercée sur le pays par le Sultan, et l'abominable gouvernement composé par Sa Majesté avec les vieillards imbéciles, les valets et les espions qui seuls jouissent de sa confiance.

Qu'y a-t-il de sérieux dans cette démonstration ? Les uns affirment que Mahmoud ne vaut pas mieux que les autres et qu'il ne songe qu'à faire payer cher son retour. D'autres approuvent tout bas sa détermination et lui prêtent de bonnes intentions. Je ne connais pas l'homme et ne puis me faire une opinion. Le fait est qu'on remue ciel et terre pour le faire rentrer au bercail. On envoie à Paris des délégués spéciaux, on donne à l'ambassadeur Munir bey des crédits fantastiques, on sollicite le gouvernement français de prêter son appui à ce rapatriement. Un des familiers du sultan, expédié à Paris pour cela, me disait au moment de son départ qu'il était sûr de réussir ; il n'y a qu'à y mettre le prix.

Le fait est que nous avons eu l'exemple de Mourad, l'ancien commissaire de la Dette publique, qui a joué le même jeu, et qui vit maintenant paisiblement dans sa propriété du Bosphore, surveillé sans doute par quelques espions, mais jouissant d'un traitement opulent.

DU 22 FÉVRIER 1900.

Mon brave ami Abram pacha vient d'être nommé conseiller d'Etat avec 200 livres turques d'appointements par mois. C'est une curieuse figure que celle de ce petit homme, vivant en gentilhomme campagnard ruiné à fond, après avoir joué un rôle de grand seigneur oriental, intermédiaire officieux entre Ismaïl pacha, l'ancien vice-roi d'Egypte et le sultan Aziz, beau-frère de Nubar pacha, le grand diplomate égyptien. Sa grande fortune et les prodigalités de sa jeunesse sont légendaires. Intime du sultan Aziz, il excitait sa jalousie en attelant à ses équipages

des chevaux plus magnifiques que tous ceux des écuries impériales. Il avait un domaine admirable s'étendant de Beïcos sur le Bosphore jusqu'à la mer Noire. Le sultan s'en est emparé contre un prix dérisoire sous le fallacieux prétexte qu'une armée ennemie pourrait débarquer dans la propriété sur les côtes de la mer Noire et tomber sur Constantinople en évitant les fortifications de l'entrée du Bosphore. Cette spoliation a marqué le commencement de la débâcle. Les spéculations de bourse, le désordre, le jeu, les amis ont fait le reste ; les amis surtout se sont abattus sur cette proie facile, et ont carrément nettoyé tout ce qui pouvait rester de sa fortune. Tout est bizarre dans cette existence. Abram pacha a environ 74 ans ; il a des enfants de 35 ans et d'autres en bas âge. Il possède encore son père qui approche de la centaine et qui vit à Paris, faisant encore de petites folies avec sa maîtresse. C'est du moins ce qu'affirme son vieux viveur de fils. Le brave pacha est mon partenaire préféré au billard. Il en joue en artiste ; d'ailleurs son intelligence et sa mémoire doivent avoir beaucoup baissé, car, tel que je le connais, je ne me le représente pas dirigeant les grandes négociations qui ont fait sa première fortune. Il est resté grand chasseur, amateur de chevaux et de jeux, blagueur décati et bon enfant. C'est encore un personnage parmi les Arméniens. Il ne rendra aucun service au Conseil d'État. Il est incapable d'étudier et de mûrir une question quelconque. La plus grande partie de ses collègues, d'ailleurs, sont à son niveau comme intelligence et valent beaucoup moins que lui comme moralité ! Son traitement, à supposer qu'il soit payé six ou sept mois sur douze, le tirera de ses embarras journaliers, ce dont je me réjouis fort pour lui.

Notre club et mon propre appartement occupent une magnifique maison construite par lui au temps de sa splendeur, la plus belle maison de Péra sans contredit. Il a dû l'abandonner l'année dernière à la Banque ottomane en règlement d'une partie de son énorme dette.

Un autre individu extraordinaire, dans un rang très inférieur à Abram pacha, arménien aussi, vient de rappeler l'attention, Sinapian effendi, homme à tout faire du défunt ministre des Travaux publics, Mahmoud Djelalledine. Sinapian était le rabatteur du ministre. A l'affût de toutes les affaires susceptibles de rapporter quelque chose à son maître, de tous les personnages à raçonner, il traitait pour le compte de Mahmoud avec un cynisme, une impudence incroyables. Quiconque avait affaire aux travaux publics devait compter avec ce misérable. On ne trouvait accès au Ministère que moyennant une somme variant suivant l'im-

portance des affaires et le degré d'urgence des solutions sollicitées. Cet homme a engouffré ainsi des sommes énormes qu'il remettait en partie à son ministre et dont il gardait le reste. A la mort de Mahmoud, Sinapian a été pris d'une grande panique. Il a craint de dangereuses investigations ; il s'est enfermé chez lui et s'est fait passer pour fou. Dernièrement il a réussi à s'échapper de chez lui et à passer la frontière ; puis, à l'imitation de Mourad, il a fait sentir qu'il aurait beaucoup de choses à raconter aux journaux européens. Par un récent iradé, Sa Majesté a daigné lui pardonner toutes ses fautes. Il l'a élevé au rang de « Bala » et l'a invité à rentrer au pays en augmentant de 20 livres par mois son traitement actuel. Sinapian s'est empressé d'accepter, et nous allons sans doute revoir cette longue et sinistre figure monter la garde devant quelque ministère.

12 AVRIL 1900.

Nous sommes en plein Courbam Baïram, période de fête musulmane de quatre jours qui suit à 70 jours près les jeûnes du Baïram. La fête a commencé avant-hier mardi, elle finira demain soir. Le premier jour, les quais, les places publiques et les abords des mosquées sont encombrés d'une multitude infinie de moutons. Quiconque a quelque sous dans sa poche achète un mouton, l'immole en sacrifice pour la bénédiction de son foyer, et, de sa chair, fait un jour de bombance pour la famille. Ceux qui sont plus fortunés ou plus fanfarons achètent des moutons énormes qu'on promène dans les rues comme des phénomènes avec des cornes dorées et une toison de laine blanche touffue.

Pendant ces quatre jours on se fait des visites de félicitation. Les chefs d'établissements européens vont présenter leurs vœux au palais et chez les ministres. On échange des compliments hypocrites, on transmet ses félicitations à Sa Majesté impériale puis on rentre à ses affaires. Le Sultan lui-même commence sa journée par la cérémonie du baise-main. Il vient prendre place au palais de Dolma Bagtché dans la salle du trône et tous les grands dignitaires de l'Empire passent auprès de lui en cortège solennel, chacun baisant au passage un pan de son vêtement.

Cette année les fêtes du Courbam Baïram coïncident avec les fêtes de Pâques. Le dernier jour de fête musulmane sera après-demain vendredi qui est pour les chrétiens d'Occident le Vendredi saint. Le surlendemain sera le jour de Pâques. Pour les chrétiens d'Orient, Grecs, Arméniens et Slaves, les fêtes de Pâques auront lieu la semaine suivante. Dans une

ville comme Constantinople où les races et les religions se rencontrent et se coudoient, on est obligé de tenir compte des fêtes de tout le monde. En sorte qu'on ferme les bureaux le 10 parce que c'est le premier jour du Baïram, le 13 parce que c'est Vendredi Saint, le 16 parce que c'est le lendemain de Pâques. Puis on recommence la semaine suivante la succession des jours fériés d'après le rite grec.

DU 15 AVRIL 1900.

Le gouvernement ottoman s'est pris tout à coup d'une activité désordonnée, à la recherche de ressources. Les iradés sortent coup sur coup, l'un prescrivant une taxe supplémentaire de 60 pour cent additionnels sur les dîmes et sur l'impôt foncier des bâtiments ; un autre augmentant de 3 pour cent les droits de douanes *ad valorem* sur les marchandises importées ; un troisième créant un nouveau droit de timbre, sous prétexte de constituer un fonds spécial pour venir en aide aux réfugiés. D'où le nom de timbres des « moadjirs ». Tous ces iradés tombent sur la population au moment où on s'y attend le moins, avec ordre de les appliquer immédiatement. Comme aucune intelligence ne préside à leur élaboration, ils prêtent le flanc à toutes les critiques et font surgir de toutes parts de violentes protestations. L'élévation des droits de douane atteint les importateurs étrangers. Naturellement toutes les ambassades protestent. La Dette publique, fondée sur le décret de Mouharem, soutient que le produit de cette augmentation doit entrer dans ses caisses et profiter aux créanciers dont elle administre les gages.

Pour le timbre des « moadjirs » tous les étrangers s'arment des vieilles capitulations pour soutenir qu'ils ne peuvent pas être astreints à un pareil impôt. La Dette publique à son tour dit qu'elle administre le droit du timbre, et que le gouvernement ne peut pas créer à côté de son administration un second droit de timbre frappant les mêmes actes que la loi du timbre proprement dite.

Il n'y a que les pauvres diables de paysans dont on augmente les dîmes alors qu'elles dépassent déjà la mesure du possible, qui ne trouvent pas de défenseurs et subissent la mesure scandaleuse qui les frappe. L'écrasement du paysan, « gent taillable et corvéable à merci », produit déjà la la dépopulation chronique des campagnes. Le mouvement s'accroîtra, faisant petit à petit disparaître la matière imposable, et voilà tout.

La Turquie devient de plus en plus l'*empire en liquidation*. Elle a, de notre souvenir, perdu l'une après l'autre ses provinces des Balkans, par l'effet des traités européens ou de campagnes malheureuses. Elle vient de perdre la Crète, unique résultat d'une guerre victorieuse. C'est là le mode de liquidation directe, la perte ou l'abandon pur et simple du territoire. On arrive au même résultat par voie indirecte en rendant impossible l'existence matérielle des populations de la province, et en transformant les pays productifs en désert. L'Asie Mineure se liquide par cette deuxième méthode, tandis que la Turquie d'Europe se détache par morceaux.

En Asie toute la partie orientale de l'Empire devient littéralement un désert. Le massacre et l'exode des Arméniens dans les provinces du nord, les dévastations des Hamidiés et des tribus nomades au sud dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate ont produit en peu d'années des effets extraordinaires. Notre directeur des travaux Kapp qui vient de parcourir ces régions en mission d'étude pour le projet de chemin de fer de Bagdad raconte qu'on cherche en vain les villages signalés le long de la route par la mission Pons qui a fait dans le même but une première excursion il y a six ou sept ans. C'est par centaines que les villages existant alors ont été détruits et ont disparu sans laisser aucune trace, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Quant au reste de l'Asie Mineure, on n'a qu'à continuer dans la voie de l'augmentation graduelle des dîmes pour rendre l'agriculture impossible et pour accélérer la dépopulation.

Les « moadjirs », ou réfugiés, sont aussi une maladie chronique spéciale à la période de liquidation que nous traversons. Les musulmans établis dans les provinces soustraites à la domination de l'Empire ne peuvent pas supporter le voisinage et la concurrence des peuples plus intelligents et plus actifs qu'eux-mêmes. Ils quittent en masse la Bulgarie, la Roumélie et, plus récemment, la Crète pour venir vivre en Turquie. Il faut les recevoir, les nourrir, leur donner des terres, les aider à se bâtir des baraques, leur fournir des instruments agricoles, pour éviter qu'ils ne se transforment en hordes vagabondes et dangereuses. De là une source de dépenses qui ne figurent dans aucun budget et qui cependant se renouvellent constamment. On crée un impôt spécial pour fournir au trésor des ressources propres à couvrir une dépense exceptionnelle. Il n'y a là rien d'anormal. Mais on le fait sans aucune intelligence, sans se rendre compte de l'effet de la mesure sur les transactions commerciales et de sa répercussion sur d'autres impôts réguliers. Le lendemain de la

mise en vigueur de l'iradé la Compagnie d'Anatolie a fait présenter à la Banque un chèque de 160.000 livres provenant de garanties kilométriques. Nous lui avons fait observer que son chèque, muni du timbre ordinaire de 20 paras, n'était pas revêtu du timbre des « moadjirs ». Or, d'après l'iradé, ce second timbre serait de huit livres turques. Il va sans dire qu'un droit pareil équivaldrait à la suppression pure et simple du chèque comme papier de circulation. C'est simplement idiot. Et il en est ainsi de toutes choses, les innovations les plus justifiées en théorie deviennent impossibles, appliquées par des hommes qui n'ont aucune expérience des affaires publiques.

DU 30 AVRIL 1900.

Depuis le mois de février les étrangers affluent à Constantinople. Le Péra Palace ne désemplit pas. On les voit le vendredi matin se diriger sur Yildiz en longue file de fiacres pour assister à la cérémonie du Selamlik. Anglais, retour d'Egypte, Allemands en troupes, sous la direction paternelle de quelque agent de l'entreprise Cook, Américains débarqués en bloc de quelque grand paquebot-promenade. Ils habitent probablement tous des villes policées, pavées, propres, et ils doivent remporter de Constantinople l'image d'un grand village puant et sordide, administré par des fous.

Une des choses qui doit le plus frapper le flâneur étranger, c'est le système de transport des matériaux. Déblais et débris de construction se chargent dans des paniers suspendus de chaque côté d'un bât de cheval ou d'âne. Et ces bêtes en files de cinq, conduites par un homme, encombrant les rues, allant de droite et de gauche, ou se tournant en travers au milieu des chemins. Les briques et les pierres pour maçonnerie sont entassées, retenues avec des petites cordes ou des ficelles sur le dos des chevaux. On transporte ainsi par le même procédé de longues pièces de bois dont les bouts traînent à terre à droite et à gauche en arrière de la bête, menaçant les pieds des passants ou les jambes des chevaux de voiture qu'ils rencontrent.

DU 6 MAI.

Les évasions se succèdent. Après Mahmoud qui persiste à rester à l'étranger, voici Ismaïl Khemal, conseiller d'Etat, qui est allé se réfugier avec ses fils sur le stationnaire anglais, d'où il a été accompagné sur le

bateau de la Compagnie Khedivié et s'est rendu en Grèce, protégé par des « kavass » anglais. Le fils du ministre de la Police s'est aussi enfui, mais on soupçonne que c'est un truc de policier. Il arrivera à Paris ou en Suisse avec la réputation d'un homme qui s'est évadé et inspirera ainsi plus de confiance à ceux de ses compatriotes qu'il est chargé de trahir. Ce n'est là, cependant, qu'une conjecture. Mais c'est vraiment singulier de voir des gens s'échapper du territoire d'un grand Empire, absolument comme on s'évade d'une maison pénitentiaire. Il faut de véritables subterfuges pour y parvenir, et, quand on a réussi à passer la frontière, tout le monde est sens dessus dessous et le Sultan lui-même manifeste la même colère et le même désespoir qu'un gendarme qui verrait s'enfuir un prisonnier dont la garde lui a été spécialement confiée.

Du 12 MAI.

Les arrestations et les évasions se succèdent. Un savant turc auteur d'un dictionnaire turc-français, Samy bey, vient de disparaître ainsi. De même Hamdi pacha, vice-amiral, ancien gouverneur de Bassorah, puis Fuad bey, fils de Hussein-Amy pacha, avec son fils et son gendre. Il doit s'être passé quelque chose qui échappe à notre connaissance, un complot réel ou habilement inventé par quelque espion pour frapper l'esprit du Sultan. On ne comprend pas que l'activité de celui-ci suffise à la surveillance de toutes ces machinations policières. Et quand on pense que son esprit, malade de méfiance, se préoccupe non seulement des dangers imaginaires dont il se croit entouré dans sa capitale, mais encore de tous les actes suspects qui se produisent dans tout l'Empire, c'est à ne pas y croire. Il y a à Alep, comme gouverneur, Raïf pacha, ancien ministre des Travaux publics, bien connu de tous ; son fils nous racontait hier que, s'étant mis en voyage pour visiter une autre ville du vilayet, des cavaliers avaient été envoyés à sa poursuite et l'avaient ramené à sa capitale comme un criminel. Le commandant militaire de la province avait télégraphié au Sultan que Raïf s'était évadé, et on lui avait aussitôt donné l'ordre de faire arrêter le fugitif.

On m'affirme que le Ghazy Mouktar pacha, représentant du Sultan auprès du soi-disant vassal vice-roi d'Egypte, aurait licencié tout le personnel de son administration du Caire qui aurait débarqué ici par l'un des derniers bateaux d'Egypte. Lui-même aurait télégraphié au Palais qu'il ne pouvait pas laisser son personnel mourir de faim et que lui-même

se démettait de ses fonctions en faisant cadeau au gouvernement des 30.000 livres de traitement arriéré qui lui sont dues.

DU 15 MAI.

Le Conseil d'Etat, section civile, nous a donné gain de cause aujourd'hui dans une question importante soulevée par le ministère des Travaux publics relativement au mode de comptabilité des recettes de Cassaba. La question elle-même n'a d'intérêt qu'en raison de son influence sur les revenus annuels de la Société qu'elle diminuerait, si elle était résolue contre nous, de 600.000 francs par an. Mais il vaut la peine de consigner ici la procédure suivie dans cette affaire par les divers organes de l'administration turque. Il s'agit de savoir si on doit comptabiliser les recettes brutes de Cassaba en faisant masse des produits des deux réseaux, ou en tenant pour chacun des réseaux une comptabilité séparée. Nous soutenons qu'il résulte clairement des textes des conventions que les recettes des deux réseaux sont entièrement distinctes. Le problème s'est posé en automne 1897 lors de l'ouverture à l'exploitation du nouveau réseau d'Alacheir à Afium-Karahissar. A ce moment-là et après quelques explications échangées, le ministère des Travaux publics reconnut que notre manière de voir était seule conforme aux actes concessionnels, et dès lors nous avons pratiqué la séparation des recettes régulièrement, au vu et au su du gouvernement.

Mais en 1897 le ministère des Travaux publics était dirigé par Mahmoud Djelalledine. Or celui-ci est mort au commencement de 1899. Il avait la réputation, très méritée d'ailleurs, de pratiquer le chantage sur une large échelle et de décider toutes choses dans le sens qui l'enrichissait personnellement. A sa mort, tout ce qu'il avait fait est devenu suspect, et entre autres la décision prise par lui sur les recettes de Cassaba. Son successeur Zihny pacha, renseigné par le personnel secondaire du Ministère, a vu dans cette décision une trahison des intérêts de l'Etat, achetée à grand prix par la Compagnie. Il a réuni sur ce sujet des consultations de juristes incompetents qui lui ont donné des avis ridicules, propres à accentuer ses soupçons, et l'affaire a été, à notre insu, envoyée à la Sublime Porte, puis au Conseil d'Etat pour obtenir l'interprétation officielle des textes des concessions. La section législative du Conseil d'Etat, ramassis d'ignorants et de gens corrompus, s'en est nantie et, aussitôt, j'ai reçu de quelques-uns de ses membres, des propositions

en vue de déterminer le prix d'une décision favorable. Comme j'ai repoussé ces ouvertures, la décision nous a été contraire ; cependant elle n'a pas été unanime et elle a été soumise à la Section supérieure du Conseil d'Etat, dite section civile, qui, sans nous entendre, et sans se livrer à une étude plus approfondie, a ratifié la décision de la section législative, et a transmis au Conseil des ministres, comme interprétation officielle de notre concession, une sentence prononçant que les recettes des deux réseaux de Cassaba doivent faire masse, sentence qui nous a été signifiée pour que nous ayons à y conformer nos écritures. C'est alors seulement, sur une décision déjà prise, que nous avons pu intervenir et nous défendre. Je n'ai pas eu beaucoup de peine à convaincre deux d'entre les ministres que tout cela était une vaste fumisterie reposant sur des erreurs matérielles évidentes. Le ministre des Affaires étrangères a été avisé par l'ambassade de France que cette décision serait considérée par son gouvernement comme une violation des conventions et une atteinte aux intérêts français auxquels on s'était adressé pour réunir les capitaux de la Société. Le Conseil des ministres, ébranlé par ces objections, a renvoyé l'affaire au même Conseil d'Etat pour l'examiner à nouveau. Par bonheur, dans la section supérieure de ce Conseil il y a quelques hommes de valeur. Placés là pour les écarter des affaires et en témoignage de la méfiance qu'inspire au Maître toute supériorité intellectuelle, Saïd pacha, Zia pacha, Turkhan pacha, Caratheodori pacha, etc., tous gens timorés, mais incapables cependant de sanctionner une grossière erreur ou un déni de justice. Il a fallu faire comprendre à chacun d'eux qu'ils s'étaient trompés, qu'ils n'avaient pas compris, que s'ils persistaient ils allaient attirer contre leur gouvernement une intervention diplomatique dont on leur demanderait compte, et qu'en définitive il n'y avait rien à faire qu'à prendre une seconde décision exactement contraire à la première. Comme nos raisons sont très fortes en elles-mêmes, ils s'y sont rendus. Quelques membres du même Conseil ont fait valoir leurs prétentions pécuniaires, et enfin, après quatre jours de délibération, l'interprétation inverse a prévalu et on nous a donné gain de cause.

Tout cela a absorbé quelques semaines et m'a empêché de prendre des vacances dont j'ai grand besoin. Je vais partir demain pour l'Occident, soulagé de ce gros souci.

Du 22 MAI 1900.

Je suis arrivé à Stuttgart vendredi dernier. Partis de Constantinople avec 25 degrés de chaleur, nous avons trouvé ici un froid pénible, qui

heureusement s'est dissipé depuis hier. Quand on revient de Turquie, c'est une vraie fête que de rencontrer des pelouses veloutées, des ombrages et surtout de grands arbres. Or les parcs, les jardins et les forêts des environs sont admirables, sillonnés de routes excellentes. Nous nous sommes offert un petit équipage et nous passons toutes nos après-midi à nous promener dans les grandes avenues de marronniers en fleurs ou dans les forêts de hêtres au feuillage naissant, en bénissant les pays où l'on travaille pour les générations futures, où l'on conserve et améliore ce que la nature a bien fait, au lieu de le détruire.

C'est la première fois que je fais un séjour quelque peu prolongé à Stuttgart, et, après quelques années passées en Orient, on ne peut pas trouver une ville d'Europe qui fasse ressortir avec autant de netteté les contrastes entre les hommes et les choses. On est en plein protestantisme allemand. La population, toutes expériences faites, s'est décidée pour le genre sérieux et pratique. Toute frivolité est bannie entre les hommes et entre les sexes, ce qui ne veut point dire que la population ait le caractère chagrin ou triste. Au contraire tout le monde semble avoir sa place marquée dans l'échelle sociale et être content de son sort. La mendicité n'existe à aucun degré.

Les gens cherchent leurs plaisirs et leurs distractions dans leur intérieur, dans leurs familles, ou dans des associations ayant un but déterminé : musique, beaux-arts, science, bienfaisance, etc. On fait beaucoup et de bonne musique. Pour l'étranger qui n'a pas de relations personnelles, qui juge les villes qu'il visite par l'impression superficielle d'un séjour à l'hôtel, Stuttgart doit être glacial. Le voyageur est entouré de gens polis, mais fermés ; il s'aperçoit bien à certains signes que la population est bonne, affable et moins accessible qu'ailleurs aux haines ou aux jalousies de classes. C'est ainsi que, chaque jour dans la rue, il s'entendra souhaiter le bonjour par des passants de conditions modestes, charretiers, portefaix, petits bourgeois, ouvriers qui vous saluent d'un « guten Tag » exempt de toute haine sociale.

Et quelle administration ! Les rues sont soignées comme des parquets, les chaussées construites avec méthode, dans les meilleurs systèmes. Tout est d'une propreté absolue ; les tramways électriques circulent dans tous les sens, sans bruit sauf un son de cloche de temps à autre pour inviter les passants à ne pas se faire écraser.

D'ailleurs la ville est silencieuse, pas de braillards ni de gens à allure agressive, turbulents ou blagueurs, et cependant la police est à peine

visible. De nuit comme de jour, les femmes de toutes conditions circulent seules et sans inquiétude. Il me semble que je n'ai vu encore nulle part la civilisation arriver à de pareils résultats, à une pareille correction de tous services publics, à une si grande discipline nationale, à un si grand respect mutuel des droits de chacun. Tout le monde doit être occupé, car il n'y a pas de badauds, ce qui rend les rues un peu désertes. Je ne puis pas me rendre compte du charme que peut présenter Stuttgart comme habitation ordinaire. On y est certainement pourvu de tous les avantages que peut procurer l'organisation administrative de la vie commune. Mais cette circonstance ne joue qu'un bien petit rôle dans le bonheur individuel proprement dit. Les relations personnelles seules peuvent donner leur charme à l'existence. A Stuttgart comme ailleurs il faut pénétrer dans la vie sociale. Je crois qu'on doit trouver beaucoup de personnes distinguées et instruites, beaucoup de « Gemüthlichkeit », de vertus domestiques, de bonté et aussi les petites mesquineries, des préjugés et les conventions de la vie bourgeoise.

WILDUNGEN 28 JUIN 1900.

Depuis Stuttgart j'ai passé une dizaine de jours en Suisse, à Lausanne, Genève et Montreux et une dizaine de jours à l'Exposition de Paris. Mes relations avec la Banque, Héraclée, etc. m'ont laissé peu de temps pour voir l'exposition ; je n'ai guère conservé qu'un souvenir d'ensemble qui ne vaut pas la peine d'être mentionné.

Et me voici à Wildungen, un bain sérieux, exclusivement fréquenté par des Allemands. Nous sommes presque dans l'Allemagne du Nord. On s'en aperçoit au caractère des gens qui vous entourent. Le personnel des hôtels est raide, maussade, dénué de toute aimable prévenance. Les gens de service des bains, les petits marchands, sont tous sur ce même modèle. Ils veulent bien condescendre à vous servir, mais exactement dans la limite de leur consigne, et ils entendent que vous vous rendiez compte de l'honneur qu'ils vous font en exécutant vos ordres.

VIENNE, le 7 JUILLET 1900.

J'ai quitté Wildungen avant-hier. Nous n'avons pas cessé d'avoir froid, et ici même on grelotte. J'ai fait hier la connaissance de Blum pacha

devenu récemment administrateur de la Régie des tabacs ottomans, et aujourd'hui j'ai déjeuné fort agréablement avec mon ministre suisse Claparède que j'ai toujours beaucoup de plaisir à voir. Nous avons des souvenirs communs de notre vie d'étudiants, et nous causons comme des frères.

DU 22 AU 26 JUILLET 1900.

A bord de l'Iskenderoum.

Je suis rentré à Constantinople le 10 juillet et, pour terminer mes vacances, j'ai mis à exécution un projet que je caressais depuis longtemps. J'ai fait venir de Suisse deux de mes neveux, j'ai affrété l'un des bateaux de la Régie des tabacs, l'Iskenderoum (Alexandrette), et nous voilà partis pour parcourir quelques îles de l'Archipel. M. Farnetti, directeur général de la Régie des tabacs, auquel je dois probablement succéder en automne, est de la partie. Nous avons un cuisinier, des provisions liquides et solides et vogue la galère.

Notre bateau est de la grosseur d'un yacht de plaisance, propre, très bien tenu. Il a quatre ou cinq cabines de maîtres, un équipage de quatorze hommes et sert habituellement à faire des croisières dans les eaux de l'Archipel pour surprendre les bateaux de contrebandiers. Nous le détournons pour quelques jours de sa destination habituelle.

Notre programme était de nous diriger directement sur Rhodes à 400 ou 450 milles anglais de Constantinople. Nous filons régulièrement 10 à 11 milles à l'heure, et franchissons cet espace en 42 heures, déduction faite de quelques heures d'arrêt à Mételin pour y rendre visite à Abeddine pacha, gouverneur de l'Archipel, qui s'y trouve en villégiature. Nous ne pouvons guère arriver dans sa résidence habituelle de Rhodes sans lui avoir présenté nos hommages.

Nous sommes donc partis samedi 14 juillet à 5 heures du soir, Nous avons dîné très gaîment sur le pont en traversant dans sa longueur la mer de Marmara par un superbe clair de lune, puis nous avons pris possession de nos couchettes et dormi jusqu'aux Dardanelles. Nous sommes arrivés lundi vers 5 heures à Rhodes où nous avons jeté l'ancre dans le port du Colosse. Nous avons été reçus là par le « mudir » de la Régie, M. Bigliotti, homme charmant, instruit, actif et débrouillard. Nous sommes aussitôt allés à terre faire une première reconnaissance dans la ville des chevaliers à laquelle nous consacrerons notre journée du lendemain.

La ville se compose de la citadelle dont l'enceinte, les fossés et les remparts sont assez bien conservés; à l'intérieur une population turque et israélite a pris la place des anciens habitants grecs; on a substitué aux chevaliers fameux des XV^e et XVI^e siècles une garnison turque avec des sentinelles à fez à toutes les portes et à tous les ponts-levis surveillant d'un œil méfiant les promeneurs indiscrets, surtout ceux qui sont munis d'appareils photographiques comme M. Farnetti et l'un de mes neveux. Les chrétiens ne peuvent pas habiter l'intérieur de la forteresse, et le soir, quand la nuit arrive, ceux qui sont en promenade ou en affaires dans la vieille ville doivent en sortir et rejoindre les faubourgs où ils ont leurs habitations entourées de murs, propres, blanches et fraîches, avec des cours pavées de petites pierres blanches et noires formant des dessins en mosaïque.

Sur le vieux port, au pied du grand mur d'enceinte, s'étale un quai ombragé par d'antiques platanes et par de grandes étoffes tendues d'une branche à l'autre. Les badauds d'Orient, sont assis sur de petites chaises basses, fumant leur narghilé, jouant au tric-trac, buvant un café, ou se livrant à une muette contemplation, dans des attitudes pittoresques et des costumes colorés. L'arrivée d'étrangers éveille à peine leur attention. Depuis des siècles sans doute, on se raconte les nouvelles du jour ou l'on rêve à l'ombre de ces mêmes feuillages qui, d'un côté, tombent jusqu'au niveau de l'eau, et s'étendent, de l'autre, sur de vieilles boutiques ou de vieux cafés séculaires noircis par le temps. C'est un charmant tableau de genre digne de tenter un pinceau de peintre poète.

A l'extrémité du quai on franchit le mur d'enceinte sous une porte surmontée d'images de saints ou d'apôtres et d'armoiries de l'ordre des chevaliers taillées dans le marbre blanc et parfaitement conservées. Puis, après avoir traversé quelques rues de boutiquiers, on entre dans la rue des Chevaliers qui monte tout droit jusqu'à la partie supérieure de la forteresse. A droite et à gauche les maisons des chevaliers, les chapelles des différentes nationalités de l'Ordre et les résidences des grands maîtres qui ont successivement commandé ce rempart de la chrétienté tombé au pouvoir des Turcs au XVI^e siècle seulement, après des combats homériques.

Les maisons de cette rue sont telles que les ont laissées les chevaliers, noircies par le temps, souillées par les Turcs qui en ont fait leurs habitations, adossant par-ci par-là leurs petites galeries de bois à fenêtres en « moucharabiés » contre un motif d'élégante sculpture. Des passages voûtés, de mystérieux souterrains conduisent aux portes d'entrée des

chapelles ou des résidences de grands seigneurs. Tout cela est sombre, silencieux, monastique. Nos photographes s'ingénient à faire jouer leurs appareils quand personne ne les regarde. Ils finissent par prendre au passage des portails, des fenêtres, des gargouilles, des armoiries du XV^e siècle et ne manifestent aucun remords de conscience pour tant de méfaits.

Au haut de la rue des Chevaliers, on sort de la citadelle par des portes sous les remparts, et des ponts sur de larges fossés encore remplis d'énormes boulets de pierre qui sont là sans doute, tels qu'ils y ont été envoyés par les canons turcs lors du bombardement de la forteresse. Tout autour de l'enceinte règne un immense cimetière où les assiégeants ont enterré leurs morts. C'est une forêt de pierres funéraires.

M. Bigliotti nous conduit ensuite chez quelques particuliers qui ont réuni et conservé des objets de collection, anciennes poteries, broderies de Rhodes, etc. Dans le plus huppé de ces salons rhodiens, un de mes neveux tombe tout à coup en arrêt devant des images d'objets encadrées le long des parois. « Comment, s'écrie-t-il, en s'adressant au maître de la maison, pouvez-vous avoir ces reproductions, puisque c'est moi qui les ai faites en Suisse ? »

Vérification faite, il se trouve qu'un ami de la maison a, en effet, rapporté de Suisse un fort bel album édité à Genève en un petit nombre d'exemplaires et reproduisant les objets antiques les plus intéressants qui ont figuré à l'exposition de Genève il y a quelques années. Les amateurs rhodiens en ont pris les planches qui leur ont paru les plus curieuses et les ont encadrées pour orner leur salon. Les autres planches sont là sur une table, et nous les examinons avec intérêt, faisant ainsi à Rhodes une petite étude d'archéologie helvétique. Nous nous sommes beaucoup amusés de cette étrange coïncidence.

Après une journée fort bien remplie, nous sommes rentrés à bord et, pendant que nous dormions, notre bateau nous a conduits à Lindos sur la côte orientale de l'île à une quarantaine de kilomètres de Rhodes. C'est à Lindos que se fabriquaient les anciennes poteries de Rhodes. On y pratiquait également un commerce important d'importation pour l'île de Rhodes. L'industrie et le commerce de ce petit coin de terre ont disparu sous l'intelligente administration turque et, aujourd'hui, on ne comprend plus de quoi peuvent vivre les habitants de cette cité rocailleuse où, à perte de vue, ne pousse pas un brin d'herbe.

Quoi qu'il en soit la ville est dominée par une forteresse en ruine des anciens chevaliers de Rhodes, plantée sur un rocher à pic haut de 150

mètres qui s'avance dans la mer. Nous gravissons le rocher, escaladant des amoncellements de matériaux et nous en sommes bien récompensés. La partie supérieure de la forteresse subsiste encore avec son immense couronne de créneaux qui, d'en bas, se dessine sur le ciel bleu sombre en silhouette coupée au couteau. Nous y arrivons après une demi-heure d'escalade sous un soleil de feu. Et de là-haut quel spectacle ! La mer a pris des teintes profondes d'une intensité extrême. L'immense circonférence de l'horizon s'est étendue, traçant un cercle mathématique à l'intersection de la mer qui monte et du ciel qui s'abaisse. Nous dominons cela de toute la hauteur de la forteresse. Les bateaux qui circulent sur les ondes sont de petits objets méprisables et on a le sentiment qu'on commande la mer et le ciel. Les chevaliers qui vivaient ici devaient se sentir inattaquables, bannir de leur cœur tout sentiment d'humilité et se croire maîtres de l'espace.

En redescendant, nous entrons dans quelqu'une des petites maisons blanches de la ville où s'étalent sur les parois de la chambre d'entrée quelques collections de plats de Rhodes. Nous avons une envie extrême de faire des achats. Impossible. Ces collections sont la dot de la fille de la maison. Ici, elle vient de se marier et son époux est encore amoureux de sa jeune femme et de ses plats. Là, elle est sur le point de se fiancer et on ne peut toucher à son trésor.

Nous rentrons bredouilles sur notre petit navire et nous filons sur Rhodes où nous arrivons pour dîner.

Comme tout visiteur consciencieux de cette île fameuse, nous nous sommes demandé où se trouvait l'emplacement du célèbre colosse. M. Bigliotti nous expose les diverses hypothèses, les raisons qui militent en faveur de l'une ou de l'autre. D'après lui le colosse devait s'élever à l'emplacement même du phare actuel. Il avait la même destination, et cet emplacement, à l'entrée du port est bien celui qui est indiqué par la nature même pour servir de point de repaire à la navigation. M. Bigliotti nous montre, à fleur d'eau, des blocs énormes qu'il pense avoir servi de soubassement à une construction de grande dimension.

Dans la nuit nous levons l'ancre et nous partons à temps pour nous trouver au matin à Kos ou Chos, ou Cos.

Ici les souvenirs sont d'une autre nature et d'une autre époque. Nous sommes au berceau de la science médicale. Il y a quelque part un grand temple d'Esculape. Nous rencontrons sur le rivage un jeune docteur allemand fort aimable et intelligent, le docteur Herzog qui vit là depuis quelques semaines, envoyé par une société savante de Berlin pour re-

cueillir les inscriptions grecques sur les pierres antiques, et pour chercher l'emplacement du temple dont l'existence est certaine, mais dont les ruines sont enfouies quelque part sous le sol. Il sait déjà par des documents historiques que l'édifice était construit dans les faubourgs de l'ancienne ville et il a retrouvé quelques vestiges de l'enceinte de la ville elle-même. Il faut chercher en dehors. Le problème est captivant, et Sa Majesté le Sultan vient, par iradé, de permettre au jeune archéologue de commencer ses fouilles.

450 ans avant l'ère chrétienne Hippocrate enseignait à Cos la médecine, et cela précisément, assure-t-on, sous le platane qui est là, devant nos yeux, abritant de ses branches gigantesques et de son magnifique feuillage toute la place publique de la ville. Son tronc mesure treize mètres de tour, donnant naissance à trois branches principales dont chacune est de la taille d'un très gros arbre et qui s'élancent horizontalement, couvrant une circonférence que j'ai mesurée et qui a 30 mètres de diamètre. Les extrémités des branches maîtresses sont soutenues par des colonnes en maçonnerie sans lesquelles elles céderaient sans doute sous leur propre poids.

L'une de ses branches, cependant, a manifesté son dédain pour la sollicitude des hommes en soulevant sa colonne, en sorte que celle-ci demeure suspendue à l'objet qu'elle était destinée à soutenir. Cet arbre phénoménal ne porte aucune trace d'infirmité. Son feuillage s'élève vigoureux et sain à une grande hauteur et aucun rayon de soleil ne pénètre au travers.

Tout l'espace couvert est occupé par de petites chaises de paille, où les habitants de la ville viennent silencieusement s'asseoir. Tout est mystérieux et solennel sous ce dôme de verdure. Il semble impossible de s'y livrer à autre chose qu'à la méditation. C'est bien le lieu que doit avoir choisi un grand bienfaiteur de l'humanité comme Hippocrate pour y chercher ses inspirations et répandre sur ses élèves les enseignements de sa haute science. Son âme doit hanter ces parages.

On sent partout dans la ville l'influence d'une grande intelligence qui a imprimé à ce petit pays un élan extraordinaire. Un port antique, superbe de dimension et de travaux d'art. Des eaux potables excellentes et abondantes amenées en ville par un aqueduc de quelques kilomètres de longueur. Le port est naturellement ensablé en partie et les navires ne peuvent plus y rentrer, mais l'aqueduc fonctionne. Sur la proposition du docteur Herzog nous enfourchons des mulets sans brides, sur leur dos un bât au lieu de selle, et nous gravissons la colline assez élevée qui domine

la ville. Après une heure et demie de marche un peu ardue sous un soleil de feu nous atteignons l'endroit où l'eau est captée. On pénètre dans un souterrain d'une cinquantaine de mètres et on trouve dans une sorte de salle voûtée, éclairée par le sommet, une magnifique source jaillissante. On a peine à se représenter comment une si belle eau peut jaillir presque au sommet d'une montagne aride absolument brûlée par le soleil d'été.

A quelque distance de là et au même niveau élevé jaillit encore une source minérale dont on nous apporte des spécimens et qui, à l'analyse, présente exactement les mêmes caractères, un peu plus accentués, que l'eau de Vichy.

A deux heures après-midi nous sommes de nouveau installés à bord et nous dînons en compagnie du docteur Herzog. Tous les rivages de l'île de Cos sont bien cultivés, plantureux, avec des villages d'apparence aisée, quelques bonnes routes et souvent de beaux grands arbres respectés par les Vandales-Turcs qui sont les maîtres de ce bienheureux pays.

De Cos nous nous dirigeons sur Patmos, le lieu d'exil de l'apôtre Jean. Ile aride, dominée par une haute colline que couronne un grand monastère grec. Des moines grincheux y font la garde autour de quelques manuscrits précieux. A mi-côte se trouve une grotte, où, d'après la tradition, saint Jean aurait écrit l'Apocalypse. A Patmos je ne suis pas descendu à terre, j'ai laissé mes neveux, sous la conduite de M. Farnetti, faire l'ascension de la colline. J'étais un peu fatigué de notre course de la veille. Du reste, nous partons de bonne heure, vers 11 heures, et à 5 heures du soir nous sommes dans le port de Vathy, la capitale de l'île de Samos. Nous avons télégraphie au prince de Samos pour l'aviser de notre intention de lui rendre visite. Mais, lorsque notre petite barque se rend au rivage pour demander la libre pratique, il se forme un grand et tumultueux attroupement de population qui repousse notre embarcation et l'empêche d'aborder. Le second de l'équipage qui se trouve dans la barque revient à bord et nous déclare que la population ne permettra pas notre débarquement. Quelques instants après un émissaire du prince arrive auprès de nous avec une lettre de Son Altesse nous disant que les circonstances politiques de l'île étant un peu délicates, Elle nous prie de remettre notre visite à des temps meilleurs. Nous apprenons que le Sénat de l'île n'est pas content du prince qui lui a été envoyé, Vagliano effendi, ancien président de la Cour d'appel de Constantinople et qu'il demande son changement. Dans ce moment un commissaire du sultan est sur place pour examiner de la part de Sa Majesté les

griefs des Samiens. C'est d'ailleurs une crise chronique. Les Samiens ont tout pour être heureux, un beau pays, riche et fertile. Ils se gouvernent eux-mêmes sous le haut patronage d'un fonctionnaire, dit le prince de Samos, nommé par le Sultan, prince d'opérette-bouffe que le peuple et le Sénat congédient au moindre sujet de mécontentement. Ces insulaires ne sont soumis à aucun service militaire. Ils paient de très modestes impôts, mais ils passent leur existence à se disputer entre eux et avec leur petit souverain.

Pour ce qui nous concerne, nous n'avons pas à insister ; nous ne pouvons pas prendre parti dans la querelle, ni perdre notre temps aux formalités propres à nous faire accueillir malgré les Samiens. Nous virons de bord, et mettons le cap sur Chio à 60 milles de là environ.

Mais Samos nous a jeté un mauvais sort. Le vent du nord fraîchit puis souffle en rafales, la mer devient très grosse et notre petit navire se livre à une danse échevelée. Nous marchons directement contre le vent, la pointe du bateau heurte les vagues avec un grand vacarme et pénètre dans la lame qui se déverse sur le pont. Mon neveu Paul est pris par le mal de mer et va se coucher. Nous autres ne sommes pas atteints et passons notre temps sur le pont, à l'arrière du bateau, cramponnés aux cordages ou aux barres de fer qui soutiennent la toiture.

Pendant qu'il fait jour, tout marche encore assez bien. On s'habitue aux mouvements désordonnés du navire et le spectacle des vagues furieuses et écumantes nous intéresse beaucoup. Elles bondissent autour de nous, se précipitent contre notre proue et semblent s'acharner, avec intention, à nous empêcher de continuer notre route. Mais le bateau est solide, la machine excellente. Nous coupons la vague en deux et la rejetons à droite et à gauche.

Au bout de quelques heures et surtout lorsque la nuit arrive, nous trouvons que cela dure un peu trop longtemps et devient monotone. Enfin un phare nous indique l'entrée du canal de Chio où nous espérons trouver un peu de calme. Mais le vent souffle exactement dans la direction de la longueur du canal et les vagues y sont plus fortes qu'en pleine mer. Nous descendons bien profond tête baissée dans la vague, pour nous redresser bien haut. Nous n'avons pas précisément le sentiment d'un danger, mais enfin on a fini de rire. Et puis nous avons une faim de loup. Impossible de faire un pas sur le pont et par conséquent de préparer le souper. Enfin à 11 heures du soir, et par une manœuvre savante, nous entrons dans le port de Chio où nous jetons l'ancre. Nous pouvons souper et dormir en sûreté.

Chio, c'est l'île des orangers. Toute la partie basse de l'île est remplie de jardins entourés de hautes murailles pour abriter les plantations contre le vent. Une large et haute tonnelle à l'entrée, couverte de vignes ou de plantes grimpantes, renferme un appareil pour puiser l'eau, une noria que fait mouvoir un cheval ou un mulet tournant en rond, éternellement, et en silence et qui amène à la surface l'eau d'arrosage d'un large puits. Les gens de Chio se plaignent d'une maladie qui ravage leurs orangers, et en effet des plantations entières ont la même apparence désolée que la vigne phylloxérée.

A Chio, comme à Patmos une haute colline domine l'île, surmontée d'un monastère. Nous nous y rendons en voiture et nous y retrouvons le moine grec grincheux et grognon dont la figure s'épanouit seulement au moment du backchich. Au monastère de Chio, on ne conserve pas de manuscrit. On garde les ossements des Chiotes massacrés lors de la guerre de l'Indépendance, en 1821 ou 22. Les habitants de l'île, soupçonnés à tort ou à raison d'avoir des sympathies pour la cause grecque, furent impitoyablement massacrés par un pacha turc envoyé spécialement pour accomplir cette besogne. Leurs ossements sont là au monastère, rangés et classés dans des cases, comme des bouteilles dans une cave ; ici les tibias, là les crânes, plus loin les omoplates, tout cela d'une blancheur mate. Cela manque tout à fait de gaîté.

On termine dans la ville de Chio un assez beau travail de quai et d'agrandissement de port.

Le vent s'est calmé et, après avoir visité quelques jardins, nous nous remettons en route pour Mételin, l'ancienne Lesbos.

La traversée est superbe, le coucher de soleil incomparable.

A Mételin nous dînons à bord à 8 heures du soir avec le mudir de la Régie, et nous faisons nos préparatifs pour le lendemain. Nous irons nous promener en voiture à Ayassos en traversant le centre de l'île. Nous envoyons pendant la nuit un soldat albanais chargé de nous tuer le mouton traditionnel, et de le cuire entier, passé dans une broche formée d'une branche d'arbre autour de laquelle la bête tourne pendant quelques heures exposée à un brasier en plein air.

Et de grand matin, le lendemain dimanche, nous partons avec deux landaus et des provisions solides et liquides. On ne se croirait plus en Turquie. Des routes excellentes sillonnent l'île. Il a suffi d'un mutessarif intelligent et d'un ingénieur actif pour construire à peu de frais plus de 100 kilomètres de routes. La partie de l'île que nous parcourons sur une vingtaine de kilomètres n'est qu'une immense forêt d'oliviers en

pleine production et cultivés avec soin. Sur les flancs des coteaux chaque arbre occupe une sorte de petite terrasse soutenue en aval par un mur. Le sol est labouré régulièrement, et, exceptionnellement, dans la plaine on plante sous l'olivier du maïs ou quelque autre céréale ou des légumes.

Ayassos, que nous atteignons après trois heures et demie de trot puis de longues montées au pas de nos petits chevaux, est un grand village qui s'étale sur l'arête de la montagne et se développe en dessous dans des plis de terrain et des vallons plantés de beaux arbres, platanes, cyprès, chênes verts, arrosés par d'abondantes eaux jaillissant du sol, comme à Cos, à une hauteur étonnante. Ayassos est cependant dominé encore par un grand sommet, un rocher isolé qui s'élance à 4 ou 500 mètres plus haut que le village.

C'est dans un de ces petits vallons, auprès de grandes fontaines sortant directement de terre que nous attend notre mouton à la broche. Trois ou quatre hommes en costumes pittoresques surveillent et dirigent cette grave opération. L'un attise le feu ; l'autre tourne la bête qui prend des teintes roussies tout à fait appétissantes, les autres contemplent ou donnent des conseils. Nous sommes d'ailleurs au milieu d'une population exclusivement grecque. Les gens de Mételin sont actifs, économes et rusés. Ils ont fini par éliminer les Turcs sans aucune violence en leur prêtant de l'argent et en les expropriant de leurs terres quand ils ne payaient pas leurs dettes. On nous affirme qu'il n'existe presque plus de grande propriété turque. Nous sommes frappés de la beauté des hommes, grands, secs, admirablement bâtis avec des figures intelligentes et énergiques.

On nous a vanté d'avance la beauté des femmes, mais nous constatons qu'ici on a une manière spéciale d'apprécier les charmes du beau sexe. Quand une jeune fille est à peu près en âge de se fiancer, on lui donne une nourriture spéciale pour l'engraisser, on la gave comme les oies, elle devient énorme, avec des épaules à bourrelet et une poitrine rebondie ; après quoi elle est mûre pour donner sa main au jeune homme qui la choisit. Nous rencontrons dans la rue plusieurs spécimens de ce genre de beautés ; nous les trouvons hideuses ; c'est peut-être nous qui avons tort.

Après notre déjeuner, nous redescendons directement avec nos voitures sur un golfe intérieur où nous avons donné rendez-vous à notre bateau, et nous nous embarquons pour filer directement sur les Dardanelles et Brousse. Nous franchissons le détroit de grand matin et nous atteignons Brousse lundi 23 juillet au soir.

Je connais déjà Brousse. Je laisse mes neveux courir les mosquées et les curiosités de l'endroit, et je m'occupe pendant deux jours avec M. Farnetti des affaires de la Régie qui, dans le Nazareth de Brousse sont difficiles et compliquées.

Nous repartons de Brousse mercredi soir et, de Moudania, nous levons l'ancre pour atteindre Constantinople à l'aube jeudi matin 26 juillet.

DU 31 JUILLET.

J'ai retrouvé ici notre conflit relatif aux recettes de Cassaba non résolu et devenu une question d'Etat. Le Conseil des ministres n'avait qu'à enregistrer la décision du Conseil d'Etat et à nous la communiquer. A la suite d'une intrigue des maîtres chanteurs du Palais il suspend sa décision depuis près de deux mois, tandis que, d'autre part, on nous fait savoir par des voies détournées que, moyennant 5,000 livres, toute résistance cessera. Nous refusons absolument ces ouvertures, mais nous sommes acculés à notre assemblée générale qui devait forcément avoir lieu aujourd'hui. Nous avons enfin réussi à faire comprendre au Palais que, si nous étions obligé de faire connaître publiquement le refus du gouvernement de nous payer nos garanties, il y aurait un effondrement à la bourse sur toutes les valeurs turques. Alors le Palais a ordonné au Conseil des ministres de prendre sa décision avant-hier dimanche. Il va sans dire qu'elle nous est favorable ; il ne pouvait pas en être autrement. Puis le Sultan a été aussitôt nanti, et aujourd'hui même pendant notre assemblée un iradé a décidé que nous étions dans notre droit et que le Ministère était invité, dans l'avenir, à ne plus commettre de semblables erreurs !

DU 5 AOUT 1900.

Je suis allé aujourd'hui pour la première fois rendre visite à Son Altesse le Scheik-ul-Islam, ministre des cultes musulmans ; il a le pas sur les autres ministres ; il assiste à leur conseil et exerce de hautes prérogatives ; en cas de maladie ou d'incapacité du sultan, il peut même intervenir et prononcer sa déposition. Il est cependant lui-même nommé et révoqué par le sultan.

Je suis encore sous le charme de cette apparition extraordinaire. Vêtu d'une draperie blanche, couvert d'un grand turban blanc, qui fait

ressortir l'extrême distinction de sa figure à barbe noire, aux yeux de velours d'une douceur suprême. Ses mains sont presque transparentes de blancheur. Sa parole coule comme du miel, il parle en homme instruit, plein de sens, de bienveillance et de patriotisme. C'est la première fois que je rencontre un musulman capable de rendre sa religion et ses idées sympathiques et d'en être le séduisant apôtre.

DU 15 AOUT 1900.

La pénurie du trésor est de plus en plus complète. Le gouvernement vient de faire des commandes d'armement en Allemagne et en Italie, cuirassés, canons de marine etc. pour plus de 1.200.000 livres, près de 28 millions de francs, sans savoir où il prendra l'argent pour payer. On demandé à la banque une avance de 700.000 livres pour les premières échéances et on cherche des combinaisons d'emprunt. D'autre part on parle du rachat de la concession des quais. Sa Majesté manifeste de l'impatience au sujet des lenteurs des négociations du chemin de fer de Bagdad. Il fait appel aux passions religieuses pour recueillir par souscription les sommes nécessaires pour construire un chemin de fer de Damas à La Mecque. On paie demain un mois de traitement aux fonctionnaires. On leur annonce un second mois à titre de gratification pour le jour de l'anniversaire de l'avènement au Trône, c'est-à-dire pour le 31 courant ou le 1^{er} septembre. Les engagements et les projets s'entassent les uns sur les autres appelant pour leur réalisation les millions par centaines. Et pas le sou dans la caisse !

THÉRAPIA, DU 24 AOUT 1900.

La présence de quelques amis en séjour ici avec leur famille nous a entraînés à prendre quelques jours de vacances pour aller visiter Zongouldac et nos mines de charbon d'Héraclée. Nous sommes donc partis hier jeudi à 5 heures du soir, et il vaut la peine de conserver le souvenir de ce faux départ, fertile en péripéties diverses. Donc hier au soir, nous étions à 4 heures au bureau de la société d'Héraclée, munis de nos « tes-kérés » et croyant être parfaitement en règle avec la police. Illusion amère !

Nous devons être spécialement surveillés, car chacun des partants est l'objet d'une attention particulière des policemen ottomans. On com-

mence par me déclarer que mon « teskéré » doit être visé par le bureau de police de la douane, et que ce visa ne peut être donné qu'en ma présence personnelle. Je me transporte donc dans ce local infect qu'on appelle par un étrange abus de langage « le salon » et j'obtiens enfin ce visa, mais ce n'est pas sans peine. On me demande de quel pays je suis. Je réponds que je suis suisse, il paraît que le texte turc de mon teskéré porte que je suis autrichien bien que le dit teskéré ait été établi sur présentation de mon passeport. Les Turcs en sont encore sans doute au temps de Guillaume Tell. L'opéra de Rossini ou tel autre document historique de même nature leur a peut-être appris que la Suisse est gouvernée par des baillis autrichiens, Gessler et autres. Tout cela fait l'objet d'explications qui ont failli compromettre mon visa et mon départ.

Enfin nous montons dans une barque pour nous faire conduire à bord de l'Elpis, bateau grec loué par la société d'Héraclée pour ses transports de charbons. Le bateau stationne au large. Nous y arrivons à force de rames par une mer un peu houleuse. Un policeman est installé sur notre bateau, il faut de nouveau exhiber son teskéré. Puis nous avons à embarquer notre cuisinier, nos domestiques. Les discussions avec la police deviennent inextricables. Enfin tout le monde est à bord ; on part.

A Arnaoutkeuy, notre bateau est pris de flanc par le courant très violent du Bosphore et il va se jeter sur une embarcation à voile qu'il met en très mauvaise posture. Lorsque le choc devient inévitable, il y a un moment d'angoisse cruel. Les hommes de la barque poussent des cris et font des gestes désespérés autant qu'inutiles. L'énorme bateau de fer poursuit sa route fatale et écrase la pauvre petite mahone. Les mâts se brisent, les voiles se déchirent, un homme est jeté à la mer. On lui tend une perche. Il n'y a pas de vies humaines perdues, mais une barque démantelée, abîmée, le moyen d'existence d'un pauvre diable détruit ; et notre navire passe inexorable, impassible, cruel. Nous sommes sur le pont, contemplant cette misère, créée par nous. J'éprouve moi-même un peu de honte. Et cependant on n'y peut rien ; si nous interrompions notre marche, le courant nous entraînerait à d'autres malheurs.

Devant Thérapia, nous agitions en vain nos mouchoirs et nos chapeaux. Les femmes de nos amis de Paris ont fait espérer à leurs maris qu'elles guetteraient leur passage et leur enverraient un petit signe d'adieu. Et alors ces maris confiants qui agitent leur mouchoir, et nous tous qui les imitons, sans qu'à terre personne ait même l'air de se douter de notre passage, nous sommes tous d'un ridicule sublime, et nous avons l'air encore plus naïfs que nous ne sommes.

Mais voici bien une autre surprise. Notre bateau au lieu de tourner à droite pour entrer dans la mer Noire, se dirige directement sur Buyuk-Déré comme s'il voulait pénétrer dans le parc de l'ambassade de Russie. Que diable cela signifie-t-il ? Le commandant vient nous aviser qu'il est obligé de jeter l'ancre un instant pour réparer ou resserrer je ne sais quel écrou. M. Newman, méfiant comme un Anglais qu'il est, a l'indiscrétion de pénétrer dans les machines et nous révèle qu'une pièce importante s'est brisée et que le navire est immobilisé pour trois jours au moins. Une guigne noire s'attache à notre entreprise ! Ceux d'entre nous qui ont l'habitude et les superstitions de la mer en découvrent tout de suite la cause. Nous avons avec nous une religieuse, une sœur de charité qui rentre à son poste à l'hôpital de Zongouldac. Et il paraît que tout prêtre ou toute religieuse qui met le pied sur un navire apporte avec soi la guigne. C'est universellement connu, dans toutes les marines du monde. Il faut donc bien l'admettre. Et cependant pour nous autres, vulgaires philosophes, c'est tout à fait déconcertant. On a mis en comédies et en opérettes le préjugé qui veut que les mascottes répandent autour d'elles tous les bienfaits d'une veine inépuisable, et voici que sur mer les braves filles qui ont fait vœu de chasteté produisent l'effet inverse. C'est à n'y rien comprendre.

Quoi qu'il en soit nous sommes cloués à Buyuk-Déré. Ce n'est pas un grand malheur, car le dîner est prêt, nous lui faisons honneur et nous nous disposons à prendre une barque pour rentrer à Thérapia et nous coucher dans nos lits habituels. Nous avons compté sans la vigilante police. Elle a mis tantôt tous les obstacles possibles à notre embarquement, elle nous empêche maintenant de quitter le navire. On parle pendant une heure. Le fils du ministre de la Marine, qui fait partie de notre expédition, se prévaut de l'autorité de son père. On finit par nous laisser partir et nous quittons ce malheureux bateau qui porte en grec le nom de l'Espérance et qui est trompeur comme elle. Voilà comment il se fait que, ayant quitté ce matin le Summer Palace pour nous embarquer à destination de Zongouldac, nous dormions hier soir dans les mêmes lits que la nuit précédente.

DU 26 AOUT 1900.

Pendant que j'écrivais ce qui précède, on nous télégraphiait de Constantinople que le ministre mettait à notre disposition un bateau de la

Mahsoussé qui arrivera à 6 heures du soir, et de Zongouldac, qu'on nous expédie un des bateaux de la Société d'Héraclée. Nous nous décidons, un peu à contre-cœur, à prendre le bateau de la Massoussé, qui arrivera le premier, et à tenter encore d'atteindre le but de notre voyage si mal commencé.

Vers 7 heures du soir vendredi 24 août nous nous embarquons donc sur le *Salonica*, navire de 1500 tonneaux de la Compagnie ministérielle ottomane. Un remorqueur est allé chercher sur l'*Elpis* nos bagages, nos vivres et liquides, nos domestiques, cuisiniers, marmitons, etc. Il transborde tout cela sur le *Salonica*, et voici qu'au milieu des caisses et paquets émerge aussi notre porte-guigne, la pauvre sœur ; calme, sereine, discrète, elle monte à bord, toute proprette avec son bonnet empesé qui lui cache la tête et les épaules. Elle va directement s'enfermer, la pauvrete, dans une cabine d'où elle ne sortira plus pendant tout le voyage, à l'abri des regards méfiants de l'équipage superstitieux.

Et nous voilà partis à 8 heures du soir par une nuit dont l'obscurité n'est atténuée que par les étoiles. Le *Salonica* marche lentement, comme un vieux sabot, avec un bruit de ferraille. Il a l'air débrillé comme les navires de la flotte officielle, l'arrière où nous sommes est secoué par les mouvements de l'hélice qui tourne avec effort. Lentement, lourdement, nous quittons les rives illuminées du Bosphore et nous entrons dans la mer Noire, de sinistre renom, au moment où le cuisinier peut enfin nous servir à dîner, vers 9 heures et demie du soir.

Nous sommes dix à table : *Noël Bardac*, l'aîné des frères Bardac et le chef de la maison qui porte son nom, ami fidèle de la Banque ottomane ; le *comte d'Arnoux*, son beau-frère, directeur-général de la Dette publique ottomane, membre de mon conseil d'administration des mines d'Héraclée ; *Yancobey*, architecte du palais de Yildiz, administrateur d'Héraclée ; le *fils* cadet du ministre de la Marine ; *Aslamian* effendi, l'un des factotums du ministre, adjoint au jeune fils de celui-ci, comme Mentor ; *Newman*, notre directeur commercial ; *de Germiny*, mon secrétaire ; *Calavas*, un employé de Zongouldac qui rejoint son poste ; l'*inspecteur* de la Mahsoussé que nous avons invité à notre table ; et enfin moi-même.

Notre Vattel nous a composé un menu appétissant et nous nous mettons à table en excellente disposition d'esprit et d'estomac.

Tout à coup vers 10 heures et demie des cris d'effroi retentissent. L'un de nos domestiques se précipite dans la salle à manger en criant deux mots grecs que je ne comprends pas, mais tout le monde se lève

comme mû par un ressort et s'élançe sur le pont. Je suis le mouvement, et là, dans l'obscurité, avec la lucidité prodigieuse de la vue en présence des périls suprêmes, notre œil perçoit la grande catastrophe imminente, qui porte en elle la vie ou la mort. A quelques mètres devant nous, dans la nuit noire, se dresse une ombre opaque plus noire encore, immense comme un clocher de cathédrale. C'est la haute voilure d'un bateau qui se précipite sur nous en sens contraire toutes voiles dehors. Le choc est certain, imminent ; lequel des navires percera les flancs de l'autre ? La collision se produit en effet au bout de quelques secondes, avant qu'on ait eu le temps de rassembler ses esprits. Les deux navires s'abordent par l'avant avec un arrêt peu sensible pour nous. Lancés en sens contraire, les deux bâtiments continuent leur mouvement dans une terrible friction de leurs flancs en collision. L'énorme masse de notre navire écrase sous son poids le voilier en le repoussant contre les flots qui résistent furieusement. Les mâts se brisent à grand fracas et tombent avec toute leur voilure sur notre pont d'où ils sont rejetés à la mer. On entend des cris de détresse et nous passons, emportés par la vitesse acquise. En arrière on voit encore dans la nuit une forme noire toute nue, une grosse épave qui flotte sur l'eau et puis plus rien que l'obscurité et le silence. Notre première pensée est qu'il faut mettre à la mer les barques de sauvetage pour aller pêcher l'équipage du voilier qui se débat peut-être dans les flots. Mais nos bateaux de sauvetage suspendus au-dessus du pont ont été mis hors de service par la violente friction du voilier le long de notre flanc. Il n'en reste qu'un seul à droite, insuffisant pour nous sauver nous-mêmes si notre coque a été avariée. D'ailleurs tout l'équipage s'est précipité dans la cale où des voies d'eau se sont ouvertes. On travaille fiévreusement à les aveugler avec des coussins et des matelas. Et de longues minutes s'écoulent avant que nous puissions nous rendre compte de ce que nous allons devenir.

Quelques-uns de nos amis sont fort agités. Quant à moi, il me semble que je n'éprouve aucune émotion. Je ne songe qu'à chercher sur le pont, très froidement, quels sont les objets en bois susceptibles de flotter sur l'eau dans le cas où nous serions obligés de nous jeter à la mer. Malheureusement je n'en trouve point qui se détache facilement et cette constatation me donne un certain serrement de cœur, une sensation physique dont je me souviendrai. Je constate que dans la cale des machines qui pénètre profondément il n'y a pas d'eau, ce qui me rassure beaucoup. Enfin on nous affirme que les ouvertures de la coque ont pu être bouchées complètement et qu'il n'y a plus de danger.

A CONSTANTINOPE



MOSQUÉE SAINTE-SOPHIE



YILDIZ-KIOSK
Résidence du Sultan Abdul-Hamid II



MOSQUÉE SULEIMANIÉ



LA MOSQUÉE DU PALAIS
Cérémonie du Sélamlik



MOSQUÉE SULTAN AHMED



PALAIS DE DOLMA-BAGTCHÉ
sur le Bosphore, construit en 1853 par Abdul-Medjid

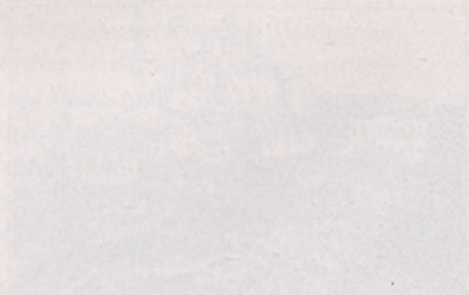
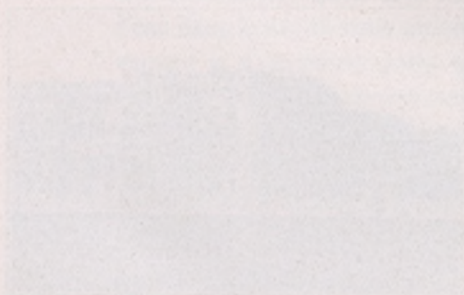
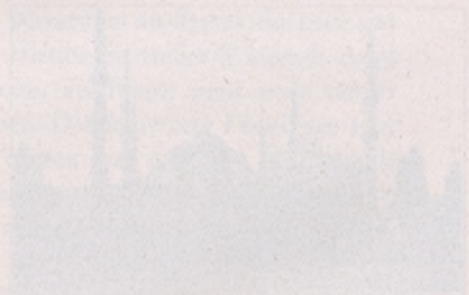
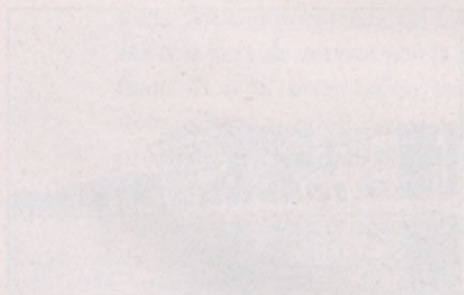
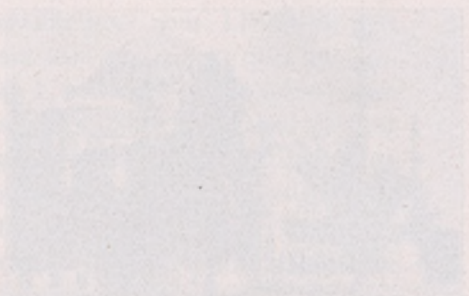
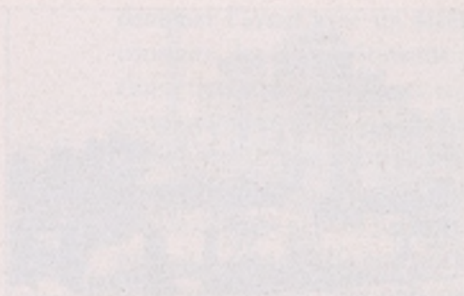


MOSQUÉE YENI DJAMI
et le marché aux poissons (Baloukbazar)



PALAIS DE TCHÉRAGAN,
sur le Bosphore, construit en 1874 par Abdul-Aziz,
détruit par un incendie en 1910.

A CONSTANTINOPLE



Faded text caption for the bottom-left photograph.

Faded text caption for the bottom-right photograph.

Nous sommes déjà bien loin du lieu de l'accident, et alors seulement on se demande s'il faut continuer le voyage ou rentrer dans le Bosphore dont nous ne sommes guère éloignés que d'une dizaine de milles. Mais déjà notre vaisseau vire de bord et revient sur ses pas en s'approchant de la terre. Pendant cette manœuvre le navire est pris de flanc par les vagues et subit quelques oscillations de roulis. Un grand fracas se produit dans la salle à manger. C'est notre malheureux dîner, abandonné à lui-même, qui tombe tout entier sur le plancher où tout se brise, assiettes, plats, bouteilles, verres. Il ne reste rien d'intact. D'ailleurs personne n'a plus envie de manger.

Nous nous approchons du phare d'entrée du Bosphore et nous allons jeter l'ancre dans une anse de la rive droite à l'entrée du détroit. Il n'est pas permis de franchir la passe de Kanak de nuit. On nous le rappelle par un coup de canon si rapproché que le vent nous apporte l'odeur de la poudre. On ne peut pas être plus hospitalier ni plus prévenant. L'équipage répond en abaissant ses lumières, ce qui signifie, paraît-il, que nous n'avons aucune intention belliqueuse et que nous nous arrêtons. Nous évitons ainsi d'être bombardés. Il ne nous manquait plus que cela. Pendant tout ce temps qu'est devenue notre compagne de route, sœur de charité ou sorcière déguisée ? Personne ne l'a vue ; elle n'est pas sortie de sa mystérieuse cabine. Y est-elle réellement à moitié morte de peur, ou bien est-elle en communication avec les esprits infernaux pour attirer sur nous de nouveaux malheurs ? Ou voltige-t-elle dans les airs à califourchon sur quelque bête apocalyptique, narguant notre humiliante détresse ? Nul ne le sait. Il est minuit et demi ; tout s'est calmé sur le pont et autour de nous. Nous finissons par nous étendre sur les divans de la salle à manger pour essayer de dormir.

A 5 heures du matin on envoie une barque à Kanak pour demander la libre pratique qui nous est accordée et à 6 heures et demie nous rentrons au Summer palace. J'ai mis de côté tout esprit de basse rancune et j'ai recommandé à mon domestique Bozio qui rentre à Constantinople avec le *Salonica* de veiller à ce que notre religieuse ne manquât de rien.

Et voici comment, après nous être embarqués deux fois pour Zongouldac, nous nous sommes retrouvés chaque jour au point d'où nous étions partis quelques heures auparavant. Nous nous sentons dominés par la guigne sinistre, par la série noire, et nous avons le sentiment que, si nous renouvelions notre tentative, ce serait alors la noyade définitive et sans remède aucun. Aussi personne n'y pense. Nous restons chez nous, résignés et soucieux, scrutant la logique des choses, la raison de cette

persécution du sort, et ne trouvant rien. Peut-être les gens superstitieux sont-ils dans le vrai ?

J'ai vu là de mes yeux qu'on est injuste quand on accable de reproches les équipages qui, après une collision, disparaissent du théâtre de l'accident sans porter secours à ceux qui se noient. Nous avons fait de même et je pense que, dans la plupart des cas, on ne peut pas faire autrement. Le temps de constater ses propres avaries, de lutter contre l'envahissement des eaux pour ne pas périr soi-même et la vitesse acquise du bateau vous a déjà emmenés bien loin hors de la vue des naufragés. Nous sommes plus tard revenus sur nos pas, nous avons dû repasser bien près de l'endroit où a eu lieu l'accident, et nous n'avons plus rien entendu, ni plus rien vu, aussi loin que la nuit nous permettait de sonder les ténèbres.

Tout à l'heure le ministre me fait dire qu'il a envoyé un remorqueur à la recherche des naufragés. Ils se sont tous sauvés les uns les autres et ont été ramenés dans le Bosphore avec leur épave. Heureusement que la mer n'était pas forte. Je me figure que par la grosse mer ou la tempête un accident semblable doit être bien plus effrayant et plus redoutable dans ses conséquences.

J'ai constaté aussi de mes propres yeux que, en présence d'un danger réel, tous les maux de mer disparaissent. Trois de nos messieurs étaient malades. Aux premiers cris d'alarme, ils se sont trouvés sur le pont aussi alertes que les autres, et absolument guéris.

Nous avons échappé à un réel danger. Notre vieille carcasse de navire n'aurait pas résisté à un choc s'il s'était produit directement contre son flanc. La déchirure de sa coque en tôle s'est trouvée au-dessus de la ligne de flottaison. Elle aurait pu tout aussi bien se prolonger au-dessous, amenant une irruption d'eau dans la cale. Bref, nous avons eu en perspective une noyade avec le sentiment de l'impuissance absolue devant les faits inéluctables dont on ne peut être que le spectateur en attendant d'en être la victime. Dieu merci nous sommes tous sains et saufs.

J'ai pensé tout le reste de la nuit à ce que nous aurions fait si nous avions coulé. Je me suis représenté la scène en imagination ; tout le monde se disputant les places dans l'unique barque en état de servir, les gens de l'équipage musulman se préoccupant probablement de sauver le fils du ministre et eux-mêmes, et repoussant ou même assommant les chiens de chrétiens que nous sommes tous. Je crois que je me serais très vite rendu compte de ce genre de danger et que j'aurais cherché mon salut ailleurs que sur la barque ; j'aurais bien trouvé une planche quelconque, une table, n'importe quoi pour soutenir ma tête au-dessus de l'eau et

attendre du secours, ou même me pousser lentement en nageant jusqu'au rivage à deux ou trois kilomètres de distance.

Enfin il vaut mieux ne pas avoir eu besoin de tenter cette épreuve.

Du 27 AOÛT 1900.

Nous avons tranquillement repris notre existence de tous les jours. Je suis allé hier matin rendre visite au ministre de la Marine avec Noël Bardac. Nous l'avons pris à son petit lever dans son «kiosk» au-dessus de Kurutschémé. Il nous a témoigné ses regrets de la mauvaise réussite de notre expédition et nous a dit avoir aussitôt donné les ordres pour mettre à notre disposition un bateau plus grand et plus fort, l'Aslan. Nous remercions Son Excellence et déclinons son offre gracieuse. Les familles de nos amis sont émues de notre odysée et nous verraient repartir avec une réelle inquiétude. Ce sera pour une meilleure occasion. Nous avons avec Hassan pacha une intéressante conversation sur l'avenir industriel des mines d'Héraclée. Au moment de prendre congé nous remarquons que le pacha a fait éclairer son palais à l'électricité et nous l'en félicitons. Il nous raconte que le Sultan lui en avait d'abord refusé l'autorisation sous prétexte des grands dangers que cela présente, mais qu'il a fini par le convaincre de son erreur. Bardac se fend alors d'un piano électrique qu'il demande la permission d'expédier au pacha dès son retour à Paris. L'offre est acceptée avec enthousiasme. Ce sera une vraie fête pour ce grand enfant de pacha et pour son harem qu'on dit l'un des mieux montés de Turquie.

Pendant la semaine qui commence, on n'aura plus d'autre préoccupation que celle du vingt-cinquième anniversaire de Sa Majesté qui a lieu samedi prochain 31 août. Sociétés industrielles, grands seigneurs, petits courtisans, tout le monde ne pense qu'à manifester son loyalisme par un cadeau, une œuvre de bienfaisance ou d'utilité publique, sans parler des illuminations qui seront féériques. La Banque offre au sultan un piano Erard magnifique, acheté à l'exposition de Paris pour la bagatelle de 15.000 francs. La Régie et la Dette publique mettent au pied du trône, chacune, 1000 livres pour un établissement de bienfaisance que le souverain sera prié de désigner. Les Compagnies de chemins de fer envoient leurs félicitations dans de riches reliures de style persan préparées

par des artistes de premier ordre. Il y aura grande liesse dans tout l'Empire¹.

DU 5 SEPTEMBRE 1900.

Les fêtes sont passées et le Sultan rouge d'il y a quatre ans a pu croire que l'Europe entière était à ses genoux, plongée dans une extase hypnotique. Les grandes puissances ne se sont pas contentées de faire présenter leurs félicitations par leurs ambassadeurs accrédités. Elles ont délégué à Constantinople des envoyés spéciaux : la Russie et l'Angleterre, leur amiral le plus en vue ; la République française, un général de cavalerie ; l'Allemagne, un grand personnage ; l'Italie, encore un amiral. Et quant aux Etats orientaux, ils se sont prosternés dans la poussière au pied du trône glorieux de Sa Majesté. La Bulgarie a envoyé presque tout son ministère, la Roumanie une nombreuse délégation, la Serbie aussi. Tous ces anciens morceaux de l'Empire se sont confondus en protestations de loyalisme, mais ils n'ont pas payé leur tribut ! Leurs rêves d'avenir et leurs pensées de derrière la tête font un singulier contraste avec les grimaces courtoises et les attitudes soumises et humiliées que leurs délégués ont apportées à Yildiz Kiosk. La Grèce seule s'est presque abstenue, n'a envoyé aucun délégué spécial. Son ministre même, le prince Mavrocordato, s'est trouvé comme par hasard absent de sa résidence, et les compliments d'usage ont été transmis par un simple chargé d'affaires. Cette tenue boudeuse a été fort remarquée.

Le schah de Perse a envoyé un des princes de sa maison.

Et dans la journée de samedi dernier toutes ces délégations officielles ont traversé les rues de Péra en grand uniforme, dans des voitures de cour, à quatre chevaux pour les grandes puissances, à deux pour les Etats de moindre importance, précédées de piqueurs à cheval, suivies chacune

¹ Voici, à titre de document, la traduction exacte de l'adresse de félicitation adressée par une administration ottomane (Société des Tramways) à S. M. I. le Sultan à l'occasion de son XXV^e anniversaire d'avènement au trône :

« Que le Dieu créateur du monde, de l'harmonie sur la terre et dans le ciel, tant que le temps et les années se renouvelleront, daigne maintenir, toujours dans le bonheur, sur son Trône, digne de Sirius, S. M. I. le Sultan Abdul-Hamid Khan II.

Très Saint représentant de Farrouh, grand astre du ciel du Califat, à l'occasion du XXV^e Anniversaire de Votre heureux Avènement sur le haut Trône des Osmanlis, la Société Ottomane des Tramways de Constantinople se permet de déposer à la poussière des pieds de Votre Majesté ses félicitations.

Que Dieu exauceur des vœux daigne nous donner la joie et le bonheur de renouveler ces vœux pendant de très longues années.

Magnanime et Puissant Souverain, Perle des Sultans Ottomans, Vous seul avez le pouvoir d'ordonner toujours et partout. »

d'un peloton de lanciers fort bien montés et de tenue parfaite. Tous ces cortèges successifs s'en sont allés à Yildiz faire leurs salamalecs, présenter des lettres autographes de leurs souverains respectifs ou des adresses de leurs gouvernements. Le Sultan les a reçus, entouré des principaux dignitaires de l'Empire, le ministre des Affaires étrangères faisant lui-même fonction de traducteur. Des cadeaux de grand prix se sont amoncelés au pied du trône radieux du Commandeur des croyants et la gloire de Sa Majesté Abdul-Hamid a resplendi pendant un jour d'un éclat factice et éphémère. L'armée des fonctionnaires, dont les traitements ne sont pas payés, a suspendu ses plaintes et le peuple lui-même a oublié pour un instant ses misères.

Une réception plus modeste a frappé mon attention. Le club allemand la « Teutonia » ayant demandé à présenter ses félicitations au Sultan, son président et son vice-président ont été reçus personnellement par le souverain qui a répondu à leurs compliments par un petit discours débité en français par le maître des cérémonies Ibrahim bey et disant en substance le haut prix que le Sultan attache à l'amitié que Sa Majesté l'empereur d'Allemagne lui témoigne. Au mot d'*amitié*, le sultan a interrompu son traducteur pour ajouter lui-même *en français* le qualificatif *sincère*. Puis le discours a continué assurant à la colonie allemande, à ses intérêts et à ses affaires une protection et une bienveillance toute spéciale et reportant sur chacun de ses membres une part de la grande sympathie qui unit les deux souverains. Puis chacun de ces messieurs a reçu une décoration en or.

Samedi soir la ville entière et toutes les rives du Bosphore se sont allumées dans une illumination colossale. Je suis allé moi-même chez le ministre de la Guerre où j'étais convié. Arrivé dans les avenues d'Yildiz qui conduisent au palais du ministre, l'encombrement était tel que mes chevaux ont été dans l'impossibilité de continuer. J'ai dû poursuivre ma route à pied au milieu des feux d'artifice, des pétards et d'une foule musulmane délirante. Ce n'était pas commode ni très rassurant. Grâce à mon drogman à fez, j'ai enfin pu atteindre mon but sans que mon chapeau haute forme ait été endommagé.

Le ministre s'est fait un salon de réception style oriental, grandiose et bien réussi. Il vient d'y ajouter une salle à manger du même style qu'il inaugure ce soir.

Beaucoup d'invités exclusivement européens, un grand nombre de dames parmi lesquelles plusieurs connaissances de la colonie grecque. Un artiste joue quelques morceaux de piano, M^{lle} Labruna chante de charmantes choses. Puis une troupe de chanteurs turcs entonne ses

litanies nasillardes et interminables avec accompagnement d'instruments à cordes de formes bizarres et de tambourins. Les dames sont invitées à passer au harem où elles sont reçues, nous racontent-elles, par les énormes épouses du ministre et de ses fils, toutes couvertes de bijoux et de pierreries de dimension démesurée. Des esclaves exécutent quelques danses, mais tout cela ne me fait pas l'effet d'avoir épaté les spectatrices européennes. Au contraire elles ont l'air déçues.

Quoi qu'il en soit, vers 10 heures et demie on se met à table et on nous sert un dîner dans toutes les règles. Moi qui ai dîné comme d'habitude à huit heures, je suis absolument incapable d'y faire honneur et je regarde passer les plats en causant avec mes voisines. Je me suis fendu d'un petit speech assez mal réussi ; mais, comme le ministre ne comprend pas le français, il l'a écouté debout et a paru enthousiasmé.

Pendant le repas le jardin qui nous entoure est littéralement en feu. Le sol de toutes les avenues est couvert de feux de Bengale de toutes les couleurs, et tout cela brûle à la fois, remplissant l'atmosphère d'immenses nuages de fumées colorées.

Pour le public, la fête n'a duré qu'un jour. Le lendemain dimanche et le jour suivant des dîners officiels ont réuni au palais le monde diplomatique et les délégués spéciaux des Etats. Quant aux chefs des établissements financiers ou industriels semi-officiels, Banque impériale, Régie des tabacs, chemins de fer, nous avons tous été laissés de côté. On nous a simplement ignorés.

Aujourd'hui tout ce vacarme s'est dissipé comme les fumées des feux de Bengale. Chacun est rentré chez soi. Et, comme si rien ne s'était passé, on se retrouve en présence des difficultés de tous les jours, des discussions stériles et de la mauvaise foi qui les inspire. On a dépensé beaucoup d'argent qu'on n'avait pas et le ministre des Finances hurle de misère.

DU 23 DÉCEMBRE 1900.

J'ai négligé mon journal depuis quelques mois. Ma situation a changé et un surcroît de préoccupations a absorbé mon attention et mon temps. Le Conseil d'administration de la Régie des tabacs m'a nommé aux fonctions de directeur général de cette institution à la place de M. Farnetti qui s'occupera exclusivement de l'importation des tabacs en feuille. Je suis entré en fonctions le 1^{er} octobre et je tâche de démêler cet écheveau, ce qui n'est pas une mince affaire. On a fait un monopole des tabacs

sans oser en tirer les conséquences logiques. On a maintenu la liberté de la culture du tabac en l'astreignant seulement à la condition, pour les cultivateurs, de se procurer un permis de culture que la Régie n'a pas le droit de refuser, et on a laissé subsister la liberté de l'exportation des tabacs en feuille. Enfin, pour les tabacs qui ne trouvent pas leur écoulement, on oblige la Régie à les acheter à un prix fixé par des experts dont la majorité est à la nomination des cultivateurs. Avec cela on a réussi à faire de la Régie une institution hybride, en lutte constante avec la population agricole et par conséquent avec les autorités locales qui protègent cette dernière. La direction de cette affaire est donc difficile, mais je l'entreprends avec plaisir et entrain parce que le directeur général a une grande liberté d'action, une véritable autorité sur son personnel, et qu'à l'inverse des autres affaires que j'ai dirigées jusqu'à aujourd'hui, on n'est pas obligé d'en référer à Paris ou à Londres pour chaque pas fait à droite ou à gauche.

Nous entrons aujourd'hui en Ramazan. Et pendant les trente jours de jeûne des musulmans les affaires sont quasi suspendues. Les ministères ne fonctionnent que pour les questions urgentes. Les ministres eux-mêmes, comme tous les grands personnages, obligés de manger la nuit et de tenir table ouverte, apportent à leur bureau la figure de gens éreintés, privés de leur juste ration de sommeil, bâillant, et incapables de vous écouter et de comprendre ce qu'on leur expose.

Mais, comme d'habitude, la grande question urgente est la misère du trésor. Il faut absolument payer un mois des arriérés aux employés et aux soldats, sans parler des dettes criardes vis-à-vis des fournisseurs de l'armée en subsistances et en armements. La Banque ottomane a refusé absolument d'augmenter ses avances. On est venu supplier à la Dette publique et à la Régie des tabacs où nous ne pouvons rien faire sans nous exposer à des critiques dangereuses et même à des responsabilités personnelles. Alors on a pillé quelques fonds de bienfaisance. La Banque avait en dépôt une soixantaine de mille livres provenant d'une souscription publique en faveur des familles des victimes de la guerre grecque. On s'en est emparé. Avec quelques autres rapines semblables on est arrivé à payer un mois avec un rabais de 20 % imposé à chacun. Il y a eu quelques réclamations violentes dans certaines ministères, un attroupement de femmes à la Sublime Porte, puis on est entré en Ramazan et on attend la prochaine échéance. Mais il n'y a pas de temps à perdre, car, d'après tous les usages, il faut aussi payer quelque chose à tout le monde au Baïram, fête classique des cadeaux annuels et des

backchîchs. Et le Baïram a lieu dans un mois. Un mois de répit, c'est presque l'éternité ; on se préoccupera de trouver de l'argent deux ou trois jours avant l'échéance. D'ici là, il en tombera peut-être de la lune !

DU 26 AVRIL.

A bord du Saghalien.

Je pars pour la Syrie, non pas comme le jeune et beau Dunois, mais comme un vieil homme d'affaires qui s'en va voir comment marche son administration dans ce lointain pays. Je suis à bord du Saghalien, gros bateau des Messageries, assez commode quoique d'ancien style, et marchant très bien. J'ai avec moi mon frère Jean pasteur à la Vallée de Joux d'où je l'ai fait venir à Constantinople pour m'accompagner dans mon excursion à Damas et à Jérusalem, mon secrétaire personnel de Germiny, garçon sérieux et taciturne, et Hassan mon domestique turc dont on a fait le garde du corps du directeur général pour avoir prouvé lors des troubles de 1896 qu'il n'a peur ni des coups de feu que les autres tirent, ni de ceux qu'il doit tirer lui-même pour défendre ses supérieurs. C'est un gros et beau garçon, Kurde d'origine, parlant le français à la nègre, comprenant de travers tout ce qu'on lui dit, mais fort comme un Turc et vrai type de bon chien de garde.

Trois ou quatre jours de mer. C'est un repos dont j'ai besoin et j'y trouve le temps de reprendre la suite de mes réflexions.

Le gouvernement turc a en effet franchi le Ramazan, le Baïram et le Curbam Baïram sans trop d'encombre. Il a obtenu quelques secours très insuffisants de la Compagnie d'Anatolie et de la Dette publique. Pour le reste on a pillé les propres sujets de Sa Majesté par des procédés que j'ai pu apprécier, car mes employés, comme les autres, en ont été les victimes.

Il existe, dans la loi d'organisation de l'impôt foncier, une disposition de principe disant que les commerçants et les artisans paieront aussi un impôt proportionnel à leurs bénéfices et dont le taux sera fixé par iradé impérial. Mais ce principe n'a jamais été développé par une loi indiquant, avec précision, qui est compris dans la classe des négociants et des artisans et de quelle manière on appréciera leurs bénéfices. On applique cependant le principe dans quelques villes, au hasard, par simple pression administrative en obtenant un ou quelques « médjidiés¹ » de certaines catégories de boutiquiers ou de commerçants. On a essayé de faire une

¹ Pièces de 20 piastres, valant environ 4 francs.

loi sur la matière, dite loi des patentes, mais on s'est bien vite aperçu que, en vertu des capitulations, les étrangers n'y seraient pas soumis et que cela constituerait une inégalité entre les nationaux et les Européens, et on a renvoyé l'application de la loi jusqu'à ce qu'on ait obtenu des gouvernements étrangers que leurs ressortissants y seraient également soumis. On a commencé dans ce but des négociations, puis on les a abandonnées et, depuis un grand nombre d'années, la loi des patentes, quoique définitivement adoptée, est suspendue pour sa mise en vigueur. Elle détermine d'ailleurs avec exactitude que les employés qui ne vivent que de leur salaire ne sont pas soumis à cet impôt.

Or voici que, sous l'empire du besoin, le ministère des Finances, par simple décision administrative ratifiée par le Conseil d'Etat, a imaginé que l'ancien impôt est dû également par les employés salariés, et notamment par les employés de mon administration de la Régie. Et alors on a pourchassé tous ces pauvres diables en leur réclamant des sommes quelconques sous prétexte de leur faire payer les impôts des années antérieures, aussi bien que ceux de l'année courante. Les autorités locales des environs de Constantinople ont réclamé à mes employés trois années d'arriérés ; celles de la province d'Andrinople ont exigé sept années d'arriérés ; ailleurs on a demandé les impôts depuis le commencement de la concession du monopole, soit depuis 17 ans. Partout ceux qui n'ont pas payé ont été menacés d'arrestation et plusieurs ont été mis en prison et dans quelle prison !

Comme personne n'était en mesure de payer les sommes exorbitantes exigées, les réclamations et les cris de détresse me sont arrivés de partout, et nous avons eu une période bien pénible à passer. A Xanthy on m'a mis en prison un expert dont le traitement de 10 livres par mois (230 francs) suffit bien juste à l'entretien de sa famille. On lui réclamait 49 livres d'impôt (1.130 francs). Le pauvre diable serait resté en prison sa vie durant ; on aurait même pu le fusiller, sans pour cela obtenir qu'il puisse payer une somme qu'il n'avait pas. A Vorlou on a emprisonné tout mon personnel, fermé par conséquent mes bureaux, et arrêté la vente du tabac. J'ai dû alors prendre d'urgence une mesure grave, celle de licencier les employés mis en prison et de les remplacer immédiatement par des étrangers, autrichiens, italiens, etc., protégés par leurs ambassades. Je me suis préparé à en faire autant pour tous ceux qui seraient incarcérés. Le coup a immédiatement porté. Les musulmans remplacés par des étrangers ont poussé des hurlements qui sont parvenus jusqu'au trône, et aussitôt on nous a laissés tranquilles. Mais tout le monde n'a pas pu se servir

du même procédé. Et le fisc a encaissé ainsi par la terreur des sommes assez importantes. Mais c'est une méthode dangereuse pour l'avenir. C'est celle qui consiste à tuer la poule aux œufs d'or, à anéantir le contribuable et à détruire la matière imposable.

On est arrivé ainsi jusqu'au mois d'avril, époque à laquelle le fisc encaisse la dîme des moutons, qui produit une somme importante et permet de vivoter encore un mois ou deux.

DU 28 AVRIL.

A bord du Saghalien.

Nous naviguons dans d'excellentes conditions sur la mer bleu sombre. Avant-hier, nous sommes arrivés à Smyrne à 3 heures de l'après-midi. Nous en sommes repartis hier matin à 10 heures, après avoir visité mes gens du nazareth de Smyrne et la fabrique de tabac. Notre gros navire est revenu sur sa route pour sortir du golfe de Smyrne ; puis il s'est dirigé vers le sud, contournant et côtoyant les îles de l'Archipel, Chio, Samos et toutes les autres, refaisant le chemin que j'ai parcouru l'année dernière. Ce matin, de grand matin, nous sommes arrivés à Rhodes où nous nous sommes arrêtés deux heures de temps et nous partons de là directement pour Beyrouth.

Il y a à bord plusieurs religieuses, des sœurs de charité, des entrepreneurs de chemin de fer qui vont soumissionner des travaux au chemin de Syrie ou à celui de La Mecque. En première classe nous sommes une vingtaine de personnes à table. En deuxième il y a beaucoup de monde. L'événement du bord est un cheval de prix que le sultan envoie en cadeau à je ne sais quel personnage d'Alep. La pauvre bête enfermée dans son boxe s'est mise depuis hier au soir à faire un grand vacarme, à ruer, à hennir lamentablement, à pleurer même, car de grosses larmes coulaient le long de son naseau. Elle souffrait évidemment beaucoup sans pouvoir dire où ni pourquoi, et son gardien paraissait fort inquiet. Un iman, prêtre turc, à turban blanc, est arrivé auprès d'elle d'un air de connaisseur, a écarté tout le monde et s'est mis en mesure de la guérir par des moyens connus de lui. Il s'est fait donner un œuf cru ; en marmottant des paroles mystérieuses, il a écrit sur la coque quelques caractères cabalistiques, puis il a jeté violemment l'œuf sur la tête du cheval, entre les deux yeux, et s'est retiré majestueusement. Le croira qui voudra, mais moi je l'ai vu de mes yeux. Le cheval a été guéri, il a cessé de gémir et de se débattre et dans ce moment il dort. L'épreuve est concluante.

Il y a ici des prêtres de la doctrine chrétienne, catholiques romains, orthodoxes du rite grec, voire même pasteurs protestants. Or c'est le prêtre de l'Islam qui a produit le miracle ! Sans doute, il ne s'agissait pas, comme au temps de la célèbre gageure entre le prophète Elie et les prêtres de Baal, de faire tomber la pluie du ciel. Mais enfin les miracles, petits et grands, n'en sont pas moins des miracles, et rendre instantanément la santé et la paix à un cheval du sultan n'est pas une mince affaire. Les prêtres chrétiens ont senti la défaite. Ils paraissent contrits et humiliés.

DU 29 AVRIL.

Nous nous réveillons ce matin de nouveau dans la grande mer. Pendant notre sommeil, nous avons, paraît-il, longé l'île de Chypre. On n'en voit plus trace, et on ne voit nulle part aucune terre quelconque, rien que le ciel pâle qui s'incline sur la mer sombre et qui forme tout autour la grande ligne circulaire de l'horizon. Tout à l'heure quelques hirondelles sont venues se reposer sur nos cordages. M^{lle} Labella une passagère, raconte à cette occasion que beaucoup d'hirondelles traversent la mer sur le dos des cigognes et que, en récompense de ce service, elles explorent jusqu'à la peau le plumage de leur monture et les débarrassent d'une quantité de petites bêtes parasites. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans ce contrat d'échange de service d'un nouveau genre. M^{lle} Labella l'affirme et il faut bien la croire, car elle raconte cette histoire avec conviction, et il n'y a aucune raison pour contredire une belle jeune fille. Comme son nom l'indique, elle est en effet fort bien. De grands yeux d'Italienne, bien ouverts, brun pâle, avec une chevelure rousse, abondante, tordue sur le sommet de la tête d'un tour de main artistique et négligé. Des joues fraîches, des dents superbes et des fossettes agaçantes. Il doit y avoir, de par le monde, dans les pays où le métier d'entrepreneur de chemin de fer appelle son père à séjourner, des jeunes gens qui ont gardé le souvenir de son charmant visage et qui rêvent d'elle. Elle va avec sa mère rejoindre M. Labella qui s'occupe à Damas du chemin de fer commencé par le gouvernement ottoman dans la direction de la ville sainte. C'est l'œuvre des fidèles de l'Islam. Mais, hélas ! les souscriptions publiques ont fourni quelques centaines de mille livres. Elles se sont ralenties dès lors. La foi ou le fanatisme religieux ont souvent produit de grands résultats, édifié des cathédrales ou des mosquées. Mais, pour construire près de 200 kilomètres de chemin de fer, il faut des capitaux énormes,

une persévérance, une force de volonté et des capacités techniques considérables. J'ai bien peur que M. Labella, malgré les beaux yeux de sa fille, ne reste à mi-chemin de La Mecque et ne se heurte à des obstacles ruineux autant qu'imprévus.

Aujourd'hui on commence à sentir un peu l'ennui de l'inaction complète. Pour faire des voyages au long cours, il faudrait, quel que soit le confort des navires qui vous emportent au delà des mers, se préparer quelque travail suivi. Nous n'avons pas, comme les hirondelles, la distraction de chercher des petites bêtes sous les ailes de nos cigognes. Ce n'est pas que les petites bêtes manquent sur nos véhicules, mais ce serait pour nous une distraction insuffisante.

A deux heures nous voyons les côtes de Syrie. Les montagnes du Liban, un peu brumeuses, se dessinent à l'horizon. Les maisons blanches de Beyrouth s'aperçoivent à la lunette. Dans une heure et demie la traversée sera terminée. Nous avons eu la chance d'une mer calme pendant ces quatre jours. C'est à peine si mon frère Jean, très sensible au mal de mer, a eu quelques inquiétudes à réprimer.

DU 4 MAI.

Jaffa.

Nous avons mené une vie très mouvementée depuis le 29 avril, date de notre arrivée à Beyrouth. A l'entrée de notre bateau dans le port, nous sommes enveloppés d'une nuée de petites barques montées par des gens de mauvaise mine, moricauds, portefaix de toutes couleurs, portiers d'hôtel, bateliers, qui tous attendent que nous ayons reçu la libre pratique, se disputant, criant, bousculant les barques du voisin pour prendre la première place. Au signal donné par l'administration de la santé, tout ce monde se précipite à l'assaut du navire, et, comme les escaliers sont beaucoup trop étroits pour leur impatience, ils s'emparent de toutes cordes, de toutes saillies, des barres de fer qui soutiennent la rampe, et escaladent le pont les uns par-dessus les autres avec une furia et une adresse merveilleuses. Nous avons été prévenus et avons enfermé nos bagages dans nos cabines, pour attendre que le calme se soit produit. Le nazir et les principaux employés de la Régie arrivent bientôt après pour nous saluer. Le gouvernement du vilayet nous a envoyé son embarcation officielle, dont les huit rameurs en uniforme se fraient facilement passage au travers des barques des moricauds, et nous filons rapidement à terre. Nous débarquons à la douane où tout le monde se

range sur notre passage. Les soldats et gendarmes présentent les armes et nous nous rendons à l'hôtel Bassoul, très agréablement installé, et dominant la mer.

Mon premier soin a été d'aller présenter mes devoirs et mes remerciements, pour la manière toute gracieuse dont nous avons été accueillis, au gouverneur de Beyrouth, Réchid bey, ancien ministre à Constantinople, éloigné par le sultan pour lui avoir inspiré je ne sais quelle suspicion ou quel mécontentement. C'est un homme aimable et intelligent ; il m'a fort bien reçu, et m'a rendu ma visite à l'hôtel le lendemain. Nous avons terminé notre soirée par une jolie promenade en voiture sur la route qui borde la mer au sud de Beyrouth jusqu'à la roche percée qu'on appelle « la grotte au pigeon ».

Le soir nous avons eu la surprise de dîner à l'hôtel en compagnie de von Kapp et de Dufour qui travaillent à l'achèvement des plans du chemin de fer de Syrie. Puis nous nous sommes mis à organiser notre programme de voyage devenu fort compliqué par le maintien des quarantaines sur les provenances d'Alexandrie. J'ai le plus grand désir de profiter de mon voyage pour voir Jérusalem, mais il n'y a plus aucune régularité dans les services maritimes sur Jaffa, qui se font ordinairement par les bateaux faisant le trajet entre Beyrouth et l'Égypte.

Le lendemain, 30 avril on nous prévient tout à coup qu'un bateau russe partira le soir pour Jaffa. Nous n'hésitons pas à nous y embarquer et nous faisons sur « la Russia » une excellente traversée pour arriver le 1^{er} mai au matin à Jaffa. Nous y débarquons sans encombre, ce qui n'est pas habituel. La mer y est presque toujours agitée. Elle l'est moins aujourd'hui et notre barque franchit sans accident la barre périlleuse et pleine de récifs qui forme la rade.

Nous faisons à Jaffa notre visite officielle au caïmakam et à deux heures de l'après-midi nous prenons le train pour Jérusalem où nous arrivons à 6 heures du soir. Le trajet entre Jaffa et Jérusalem n'a guère d'intérêt. La ville sainte est à 800 mètres au-dessus de la mer. On gravit ce niveau en glissant le long des flancs d'une double chaîne de montagnes rocailleuses sous l'effort continu de la locomotive qui souffle bruyamment. On atteint la gare de Jérusalem sans voir la ville. Quelques maisons en signalent l'approche. A l'arrivée le train est entouré d'une foule d'indigènes débraillés, l'air misérable, qui crient dans des langues impossibles. Un délégué du gouverneur et le premier drogman du consul général de France entrent dans mon wagon pour me souhaiter la bienvenue au nom de leur chef. Le « kavass » du consul général monte sur le siège

de la voiture. Des cavaliers envoyés pour nous faire escorte caracolent devant nos chevaux. Et nous arrivons dans cet équipage au New Hotel où nous installons. Même organisation d'appartement qu'à Beyrouth. Nos chambres donnent toutes sur un grand hall central très élevé. Tout est spacieux et confortable. Nous dînons de fort bon appétit avec un certain nombre de touristes anglais.

Pendant le peu de temps que nous avons pu consacrer à visiter la ville, nous avons vu beaucoup de choses dans les meilleures conditions, bien accompagnés et bien renseignés : le Saint Sépulcre et Golgotha, la via Dolorosa, Gethsémané, l'emplacement du temple de Salomon et la grande mosquée d'Omar, Bethléem, le jardin des Oliviers.

On aborde tous ces vestiges de grands souvenirs avec un recueillement dont on ne peut se défendre. Toute notre enfance a été nourrie des Evangiles, de la vie et des enseignements du Christ et des apôtres. La Palestine, la terre sainte, pays lointain, ciel d'Orient, entrevus par les jeunes imaginations sous des couleurs idéalisées, un peu surnaturelles. Et maintenant nous les avons là sous nos yeux. C'est le même ciel, la même lumière éblouissante, les mêmes montagnes rocailleuses, parsemées de quelques cultures brûlées par le soleil, de quelques oliviers. C'est là, à Bethléem, qui n'est qu'un joli village adossé contre le flanc de la montagne, qu'est né le Christ et que les mages d'Orient sont venus lui apporter l'hommage de leur adoration.

Comme l'étable appelle l'idée de bétail et par conséquent de campagne fertile pour le nourrir, je me figurais Bethléem enveloppé dans la verdure, au fond de quelque vallon plantureux. La réalité est bien différente. Le village est à peu près au même niveau que Jérusalem, à sept ou huit kilomètres de là sur le flanc de la même chaîne de collines élevées dominant la vallée du Jourdain et la mer Morte, cachée cependant aux regards par les derniers épaulements des monts. Depuis un tournant de la grande route on aperçoit entre deux rochers un petit espace de la mer Morte, là-bas, tout là-bas à près de 1.200 mètres au-dessous de Jérusalem, à 400 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée.

Tout autour, c'est la sécheresse, l'aridité presque complète, surtout cette année où il n'est presque pas tombé d'eau en hiver pour remplir les citernes, et où on se sent dès maintenant condamné à traverser toute la saison chaude jusqu'en novembre sans une goutte de pluie. La terre, les hommes et les bêtes souffrent déjà. Que sera-ce en août et septembre ? On redoute de graves conséquences pour la santé publique.

Voici, au pied de la ville sainte, l'immense et magnifique emplacement du temple, où le Christ encore enfant étonnait les docteurs de la loi par ses discours, d'où, plus tard, il chassait les vendeurs. C'est le seul endroit, avec ses vastes plates-formes dallées, ses énormes substructions, qui éveille l'idée de grandeur, de puissance. La magnifique mosquée d'Omar est plantée là au milieu de ces grands espaces comme un objet d'art en miniature perdu dans une salle immense. Il faut s'en approcher pour juger de ses dimensions. Nous avons eu la chance de visiter tout cela dans des conditions exceptionnelles. Le gouverneur nous a fait annoncer au cheik de la mosquée et nous a fait accompagner par un de ses officiers. Le cheik lui-même nous reçoit, nous conduit partout, nous explique tout avec une politesse souriante et grave à la fois, en musulman de grande maison.

Sauf les murs de soubassement, tout l'extérieur de la mosquée, et spécialement de la grande coupole, est entièrement revêtu de faïences admirables de conservation, un peu trop bariolées de couleur et de dessin. L'intérieur est grandiose et solennel, la voûte de la coupole revêtue de mosaïques vert foncé et or du plus grand effet. Tout l'ensemble est sévère et inspire le recueillement. Le centre de la mosquée, entouré d'un grillage, est entièrement occupé par le rocher sacré, théâtre d'une quantité d'événements religieux judaïques et islamiques. C'est là qu'Abraham a dû immoler son fils. Le prophète Elie est parti de là pour monter au ciel, et comme, par inadvertance, il emportait le rocher avec lui, l'ange Gabriel l'a débarrassé de ce poids inutile en le maintenant en place. Il a laissé dans la pierre dure l'empreinte de ses doigts. Le dessous forme une vaste grotte où tous les grands personnages de l'Ancien Testament, où le Christ et Mahomet lui-même, doivent avoir accompli certains actes de leur vie. Le Saint Sépulcre et Golgotha sont aujourd'hui dans l'enceinte d'une église grecque, entourée elle-même de toutes parts par des maisons noircies par le temps et sans aucun intérêt architectural.

Du reste partout où l'on veut voir de près, l'indignation et le dégoût succèdent aussitôt à tout sentiment religieux. Chaque pierre, chaque objet rappelant un fait de l'histoire de Jésus ou des saints est devenu un sujet de convoitise et de querelle entre les innombrables prêtres de toutes confessions chrétiennes et de tous pays. Des prêtres grecs occupent le Saint Sépulcre et Golgotha. Ils ont rempli leur église d'images grotesques, l'ont divisée en un grand nombre de compartiments sombres, rappelant chacun quelque chose de réel ou d'imaginaire, un fait ou une légende. Tout est de mauvais goût, encombré d'objets de piété. Ils

gardent ce sanctuaire, profané par leur cupidité, leur jalousie et leur ignorance, avec un soin farouche, prêts à faire un mauvais parti à quiconque aurait l'apparence de prétendre à un droit sur toutes ces choses saintes. Jésus-Christ, le bon Dieu et les saints sont leur propriété personnelle. Que personne ne s'avise de dire le contraire. Ils en font une grande source de revenus ; des gens dignes de foi m'ont assuré qu'ils vendent aux pauvres diables de pèlerins des places en paradis. A Bethléem, dans l'intérieur même de l'église construite sur l'emplacement de la sainte étable, des sentinelles turques sont postées en permanence. Elles veillent jour et nuit pour maintenir l'ordre entre les chrétiens et empêcher le renouvellement de scènes scandaleuses et sanglantes qui se sont répétées plusieurs fois entre prêtres de confessions diverses. Je suppose que les musulmans se font un malin plaisir d'entretenir à Jérusalem un personnel religieux et administratif composé d'hommes choisis. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur tenue, leur tolérance, leur bienveillance, je dirai même leur distinction de manières et d'attitude, font un contraste éclatant avec les représentants de toutes robes des clergés chrétiens. Leur unique monument, la mosquée d'Omar, est superbe et solennel. Leur monothéisme simpliste et absolu s'y révèle et grandit par la comparaison à côté des chrétiens qui n'ont su faire du berceau de leur religion qu'un amoncellement de superstitions et d'images grotesques qui semblent l'œuvre du fétichisme et quelquefois d'une véritable folie.

Pour le spectateur superficiel et impartial, la Jérusalem d'aujourd'hui, c'est le triomphe de l'islamisme. Les musulmans y voient sans doute la preuve éclatante de la supériorité de leur religion. Ce n'est là qu'une illusion d'optique. Les circonstances politiques, tout en imposant au gouvernement ottoman une large tolérance, l'ont obligé aussi à perfectionner l'exercice de sa souveraineté et de son autorité sur la terre sainte des juifs et des chrétiens. Ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, sans discipline commune, ont pu développer jusqu'à l'exagération leurs passions individuelles ou sectaires. L'autorité exercée avec tact et mesure, et d'autre part l'égoïsme et la convoitise sans frein ont créé le contraste humiliant qui frappe nos regards.

Les diverses sectes protestantes n'ont aucune part à la garde des lieux saints, heureusement pour elles, car, très probablement, elles se livreraient aussi à toute espèce d'excentricités piétistes.

Dès qu'on met le pied sur la terre sainte on se heurte à des fous mystiques. A Jaffa, après avoir débarqué, nous déjeunions dans un charmant hôtel très convenablement tenu par une famille allemande, l'hôtel

A CONSTANTINOPE



LES ABLUTIONS AVANT LA PRIÈRE



A LA TERRASSE D'UN CAFÉ TURC



LES CHIENS DE LA RUE DE PÉRA



TRANSPORT DE POUTRELLES A DOS DE MULET



LES DERVICHES TOURNEURS



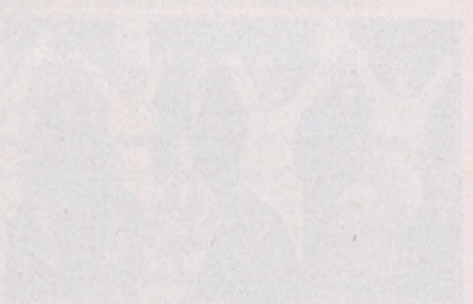
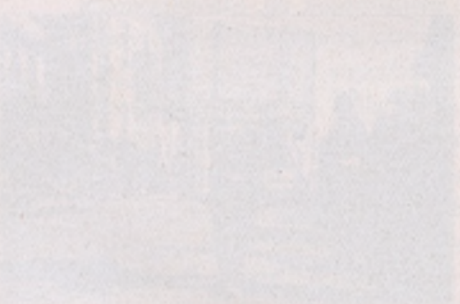
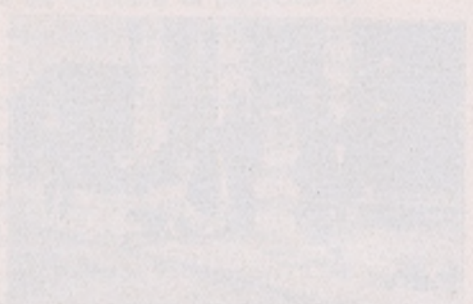
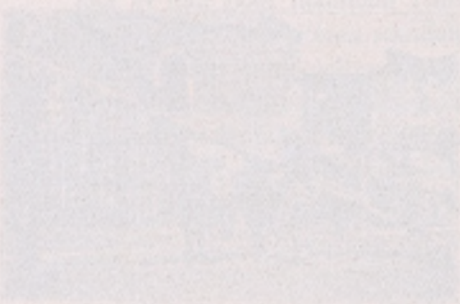
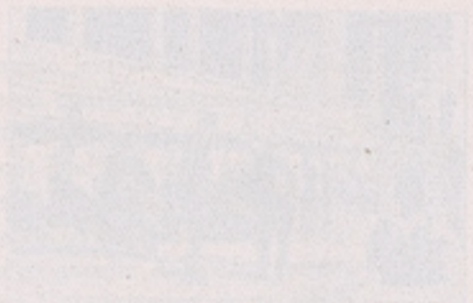
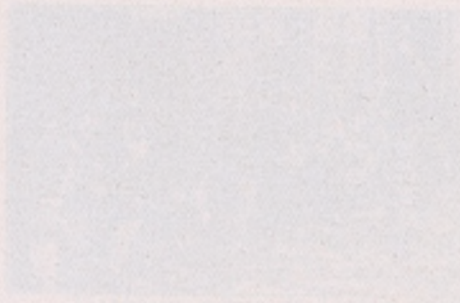
LES PORTEFAIX (*hamals*)



UN TOMBEAU (*turbé*) A STAMBOUL
Sur la place, groupe de femmes turques



MARCHAND DE TÊTES DE MOUTONS



View of the city from the palace

The mosque of Sultan Mehmet

Hartegg. Le maître de la maison, M. E. Hartegg, vice-consul des États-Unis d'Amérique, qui a l'air intelligent et jovial, m'a aussitôt donné sa méthode de conversion. C'est un livre de près de 200 pages intitulé : *Pilules au tanin biblique contre l'infidélité et la corruption morale. De la ville de Simon le Tanneur.*

Ce brave homme explique dans sa préface qu'en prenant une ou deux de ces pilules par jour et en méditant chaque fois le passage des Saintes Écritures dans lequel elles sont enveloppées on aboutit après une cure d'une année à une conversion physique et spirituelle radicale. Le procédé est infailible. Il se peut, dit-il, qu'il y ait des méthodes ou des systèmes conduisant à une conversion plus rapide ; il ne veut point en médire. Mais le sien est assurément le plus sûr.

Notre séjour à Jérusalem a été trop court, mais il me semble que j'y ai vu tout ce qui mérite d'être vu, à moins qu'on ne puisse s'engager dans des courses lointaines, à la mer Morte, à Jéricho, au lac de Tibériade, etc.

En dehors des gens qui y vont en pèlerins ou en archéologues, Jérusalem n'a rien qui vous retienne. La population est misérable et hideuse. On étale pour exciter la pitié publique les plus horribles maladies ; à Gethsémané nous avons, rangées au pied du mur de la route, toute une file de femmes atteintes de la lèpre. L'une d'elle traînait après elle son pied gangrené qui ne tenait plus qu'à un faible lambeau de chair. Et tout ce monde-là n'aura pas même de l'eau à boire cet été. Les Juifs exilés ou émigrés, c'est-à-dire sales et dénués de tout, y deviennent chaque jour plus nombreux. Les humains et leurs œuvres sont dans ce pays également repoussants.

Nous comptions rester dans la ville sainte jusqu'à dimanche où on nous a fait espérer le passage d'un bateau à Jaffa. Mais hier vendredi on nous a télégraphié que les quarantaines sont levées, que notre bateau de dimanche ne partira pas, qu'en revanche un bateau russe passera aujourd'hui samedi. Il n'y a pas à hésiter, il faut le prendre. Et, comme l'unique train de chemin de fer est déjà parti, nous louons deux bonnes voitures à trois chevaux chacune et nous trottons vers la mer par l'ancienne grande route. Nous avons eu le plus grand plaisir à faire ce petit voyage, qui, beaucoup mieux que le chemin de fer, donne une idée générale du pays. On franchit successivement deux chaînes de montagnes sous un ciel profond, d'un bleu intense. La lumière est extraordinaire et une brise agréable rafraîchit l'atmosphère pendant tout notre trajet dans la montagne.

Nos petits chevaux ont fait très lestement, et d'une seule traite, les 45 kilomètres qui séparent Jérusalem de Ramleh, où nous leur laissons une heure de repos, tandis que nous déjeunons nous-mêmes dans un petit hôtel propre tenu par un Wurtembergeois. Après cette modeste pause, il est midi et demi, la chaleur dans la plaine est devenue très forte, et nos mêmes coursiers reprennent leur allure rapide et trottent encore vingt kilomètres jusqu'à Jaffa où nous arrivons vers 2 heures et demie.

Le lendemain, c'est-à-dire ce matin, je me suis mis à écrire les quelques notes ci-dessus lorsque vers 11 heures on nous fait dire que le capitaine du vaisseau russe qui doit nous ramener à Beyrouth nous prie de nous embarquer, bien qu'on ne doive partir que ce soir vers 5 heures, parce que la mer devient forte et que l'embarquement pourrait être difficile cet après-midi. Nous nous hâtons de plier bagage et d'aller à bord. Les embarquements de Jaffa sont célèbres sur toute la côte de Syrie. La mer y est habituellement houleuse et les paquebots se tiennent en mer à une assez grande distance du bord. Le quai de Jaffa est protégé par une ligne de rochers à fleur d'eau qui forment une petite anse où les barques à rames sont abritées. Quand nous y arrivons, les vagues déferlent à grand bruit sur ces rochers et notre paquebot nous paraît terriblement éloigné. Pour des marins d'eau douce comme nous, c'est un peu émotionnant. Mais il n'y a pas à hésiter. Nous nous plaçons tous à l'arrière de la meilleure barque réservée pour nous et montée par dix rameurs maniant chacun un gros aviron. Derrière moi se trouve le commandant de ces pirates à mauvaise mine qui tient la barre du gouvernail. Nous contournons les rochers à fleur d'eau, et, au moment où nous allons cesser d'être abrités par eux et affronter la vague de pleine mer, nos dix rameurs entonnent un chant guttural pour marquer la mesure, se lèvent tous debout sur les bancs de l'embarcation et retombent assis en pesant de tout le poids de leur corps sur leur aviron. A chaque coup de rame ils répètent la même manœuvre, et nous voilà lancés. L'embarcation monte sur le sommet des lames avec sa pointe en l'air, redescend dans un gouffre d'où l'on ne voit plus rien que la vague prochaine qu'elle franchit à son tour. « Allah Chairi »... chantent les matelots en s'évertuant sur leurs rames. C'est tout à fait pittoresque. Après quelques minutes, on s'aperçoit que tout va bien et l'on n'a plus du tout le sentiment du danger. On finit par arriver à l'escalier du bord. Là deux hommes se tiennent sur l'escalier du paquebot pour vous prendre les mains, deux autres debout sur notre barque vous empoignent sous les bras et, au moment précis où le sommet d'une lame vous amène au niveau de l'esca-

lier du navire, poussé par les uns tiré par les autres, vous passez sur l'échelle du paquebot, tandis que la barque s'enfonce à trois ou quatre mètres au-dessous de vous. Et ainsi de suite, chaque sommet de vague amène l'un de nous sur le bateau russe qui nous paraît aussi stable que la terre ferme en comparaison de la coquille de noix que nous venons de quitter.

Je constate que pendant cette traversée un peu émouvante personne n'a eu la pensée d'avoir le mal de mer. Nous sommes tous casés à bord à midi, avec un balancement très peu sensible, et nous nous disposons à déjeuner. Mais maintenant que nous sommes en complète sécurité, mon frère Jean commence à se trouver mal et va se coucher. Aux hors-d'œuvre Germiny quitte la table et en fait autant. Quand on apporte les côtelettes, M. Latour, qui tout à l'heure accompagnait la sortie de Germiny d'un petit air narquois, s'interroge lui-même, arrête sa fourchette à la hauteur de sa bouche entrebâillée, la contemple un instant d'un regard fixe et vitreux, puis la repose sur son assiette, se lève et disparaît à son tour. Je reste seul à table avec le capitaine. Nous achevons notre modeste repas en causant des quarantaines, de la peste, du désarroi qui règne dans les services maritimes, etc.

Tout l'après-midi nous avons eu un spectacle étrange. Plusieurs centaines de pèlerins russes se sont embarqués à notre bord, paysans à longs cheveux blonds, popes, femmes du peuple toutes vieilles et d'apparence misérable, troupeau humain qui arrive près de nous à force de rames, entassés 40 à 50 dans des barques de la dimension de celle qui nous a amenés. Les pauvres diables croient leur dernière heure venue quand ils voient qu'il faut passer de leur bateau mouvant sur l'échelle de notre navire. On les y jette comme des paquets de linge. Ils se secouent un moment et gravissent la rampe, tout heureux d'avoir échappé au danger.

Nous sommes enfin partis à 5 heures et, malgré un léger balancement, j'ai pu écrire à bord et compléter mes notes jusqu'à aujourd'hui.

DAMAS, 7 MAI 1901.

Nous sommes arrivés à Beyrouth avant-hier matin à la pointe du jour, en parfait état. J'ai passé ma matinée à la Régie en affaires, le soir, dîner chez le comte de Sercey, consul général de France.

Hier matin à 7 heures nous avons pris le train de Damas qui nous a élevés par-dessus le Liban à 1430 mètres de hauteur au moyen de sa

crémaillère Abt. C'est très long. On n'est distrait que par quelques belles échappées sur Beyrouth et la mer. A midi nous sommes arrivé à Malaca, grand village au pied du Liban au commencement de la vaste plaine de la Bekaa qui sépare les deux chaînes du Liban et de l'Anti-Liban. Nous déjeunons dans un petit hôtel près de la gare et partons aussitôt en voiture pour Balbek où nous arrivons à 4 heures du soir environ. Le reste du jour est consacré à la visite des ruines bien connues.

Balbek, la ville de Baal, le pays des adorateurs du soleil. Je m'étais imaginé que les ruines fameuses de ses temples, comme la plupart de celles d'Asie, rappelaient l'époque antérieure à la sculpture grecque. Baedeker a corrigé mon erreur. Les temples de Balbek sont au point de vue architectural d'une époque de décadence, du II^e ou commencement du III^e siècle après Jésus-Christ, contemporains des conquêtes romaines en Syrie. Comme méthode de conservation, elles rappellent avec leurs immenses monolithes, les puissants moyens d'exécution des Egyptiens. Les chapiteaux et les sculptures sont fouillés dans une pierre tendre qui se durcit à l'air et conserve les arêtes vives de la taille. Les colonnes restées debout sont imposantes, leurs chapiteaux en bon état de conservation. L'ensemble est grandiose ; les bassins d'eau que l'on dégage maintenant et différents motifs de décoration mis au jour depuis peu sont d'un goût douteux : de gros amours joufflus supportant des guirlandes de fleur.

Mais il y a là à côté un temple du Soleil, dominant tout, un immense temple de Jupiter et une basilique dite de Constantin, tous construits à des époques très rapprochées les unes des autres. Au II^e et au III^e siècles le christianisme avait déjà fait des progrès considérables. Saint Paul avait depuis longtemps parcouru l'Asie Mineure, semé la nouvelle doctrine à Antioche, à Nicomédie et ailleurs, voire même à Corinthe et à Rome. Comment expliquer que 200 ans plus tard, à deux pas de la Palestine et de Jérusalem, le fanatisme des adorateurs du soleil ait pu encore élever un temple à Baal, nécessitant les efforts les plus étonnants, en travail et en capitaux, de tout un peuple ; puis que, quelques années après, les Romains soient venus au même endroit construire un édifice colossal dédié à Jupiter. Les mêmes ouvriers et les mêmes architectes semblent avoir travaillé à ces divers édifices, invoquant tour à tour Baal, Jupiter et le Christ, et dressant autel contre autel.

Comme système de construction on s'extasie devant quelques blocs formant les murs de soubassement de la terrasse sur laquelle s'élèvent les colonnes du temple du Soleil. Un seul monolithe mesure 350 mètres

cubes. Ils sont juxtaposés avec une telle précision qu'on ne peut pas placer une lame de couteau entre les joints. L'un de ces blocs monstrueux est encore en préparation dans la carrière voisine d'où ils ont été extraits.

Dans l'intérieur du temple de Jupiter, au milieu de la grande face de droite, le sultan a fait placer une grande inscription en allemand et en turc en souvenir de la visite du couple impérial allemand, «*seine erleuchten Freunde*», le tout avec des enluminures à la turque du plus mauvais goût, qui jurent avec l'austérité des temples antiques.

Après notre visite aux ruines, nous avons fait une petite promenade en voiture à quelques minutes du village par un chemin, bordé d'arbres magnifiques, aboutissant à une source qui donne naissance à une véritable rivière, et nous avons reporté nos souvenirs sur ces pauvres diables de Jérusalem qui, comme le cerf altéré du psalmiste, brament après le courant des eaux.

Le lendemain de bonne heure nous sommes repartis pour Malakaa. Pendant la nuit toute la chaîne du Liban, à notre droite, s'est couverte de neige, et nous faisons nos trois heures de voiture en grelottant de froid. Le «*memour*» de Malakaa nous a fait préparer à l'hôtel d'Orient un déjeuner tout à fait convenable auquel nous avons invité le Kaimakan de l'endroit ; tête admirable d'homme de race, devenu un civilisé. Sa figure attire tout de suite l'attention. Il me raconte que son père était un des principaux chefs kurdes, toujours en guerre avec le sultan jusqu'à ce qu'il ait fait sa soumission, il y a quelque 30 ans. Il avait 97 enfants dont 42 vivent encore, 21 filles et 21 garçons, ces derniers occupant tous des places dans l'administration ottomane. Je découvre alors qu'il est le frère de Ressayak bey, l'un des suppléants d'Ibrahim bey, grand maître des cérémonies au palais d'Yildiz.

Naturellement notre Kaimakan se plaint d'être relégué en exil à Malakaa, grâce, dit-il, aux manœuvres de son propre beau-père le mystérieux et tout-puissant cheik Abdul, qui passe pour exercer une si grande influence au palais sur l'esprit de Sa Majesté. Je lui pose quelques questions sur cet étrange personnage. Mon beau-père, dit-il, était autrefois une espèce de chanteur ou diseur de bonne aventure parcourant les villages ou les tribus de Bédouins, exerçant ses talents en échange d'une poignée de blé, ou d'une galette de pain. Il est maintenant auprès du sultan. Il peut être aussi stupide que possible, quand on est dans cette situation toutes les bêtises qu'on dit passent pour des pensées profondes ou spirituelles. Mais, au moins, j'ai la satisfaction de l'avoir rossé et battu d'importance quand j'ai découvert ses intrigues.

J'ai trouvé ce petit trait de mœurs digne d'être noté, et j'ai dit au kaimakan que j'espérais bien qu'il serait une fois nommé grand vizir et que nous ferions bon ménage ensemble. Il a fort goûté la plaisanterie et m'a promis toute son amitié.

Aussitôt après notre déjeuner nous montons dans le train pour Damas. Malakaa est la station où l'on quitte la locomotive à crémaillère de la ligne Beyrouth-Damas. On attelle une locomotive ordinaire, et le train traverse rapidement la grande et fertile plaine de la Beckaa pour s'engager dans les vallons pierreux de l'Anti-Liban, en franchir le faite à ciel ouvert, et redescendre sur Damas en suivant le cours de la Barada qui serpente dans des bosquets d'arbres délicieux pour se répandre ensuite dans la plaine de Damas.

Nous descendons à 4 heures de l'après-midi à l'hôtel Victoria, et passons le reste de notre journée aux visites officielles, à Nazim pacha le vali, à Hakki pacha le muchir, puis nous flânons dans la ville.

Pour les habitants du désert, et pour toutes les contrées bien loin à la ronde, brûlées par le soleil, Damas, c'est le paradis, la ville aux grandes eaux courantes, aux magnifiques ombrages, à la végétation luxuriante. Et en effet nulle part on n'éprouve plus vivement le regret de voir un si beau coin de terre livré à l'ineptie et à la cupidité de l'administration ottomane. On est à 800 mètres au-dessus de la mer, dans un climat délicieux. Le Barada répand ses eaux bienfaisantes sur un grand espace, grâce à une distribution intelligente de canaux qui date de 2000 ans. Des conduites souterraines amènent une eau abondante dans la cour intérieure de chaque maison. Tout autour de la ville d'autres canaux, prenant leur origine en amont de la ville et à des niveaux différents, constituent un vaste système d'irrigation qui transforme en jardins tous les alentours, en sorte que, vue du haut des collines avoisinantes, Damas apparaît comme émergeant d'un immense bosquet d'arbres fruitiers de haute tige.

La population est infiniment pittoresque, et les rues centrales ne sont autre chose que de vastes bazars couverts où grouillent des Bédouins, des femmes voilées, des chrétiennes habillées de blanc, des chameaux, des ânes. On circule en voiture au milieu de cette foule bariolée, en écartant les gens à grands cris ou à coups de fouet. Nous avons deux voitures qui marchent d'un train d'enfer, à notre grand effroi, car je ne sais vraiment pas comment nous n'avons pas écrasé cent fois des femmes et des enfants.

Avant-hier au soir après dîner, nous sommes allés à l'autre extrémité de la ville, dans les jardins, entendre une troupe de chanteurs arabes

sans intérêt du reste. Notre traversée de la ville au retour, à 10 heures du soir, par les longues rues et les bazars couverts non éclairés (le gaz n'est pas arrivé jusqu'à Damas), avec une vitesse de chemin de fer, tenait du prodige. Nous ne parlions plus. Après un moment d'émotion, nous riions aux éclats, et en arrivant devant l'hôtel nous nous tâtions et nous regardions les uns les autres nous demandant si nous n'avions rien de cassé.

Bædeker nous enseigne qu'il y a à Damas une mosquée magnifique. Malheureusement elle a complètement brûlé il y a quelques années. On la reconstruit maintenant ; l'incendie a laissé quelques vestiges des anciennes mosaïques dont les parois intérieures étaient entièrement recouvertes. Les Turcs d'aujourd'hui substituent à cela des peintures criardes, affreuses et des placages de marbres multicolores. La mosquée ne vaudra plus la peine d'être visitée dans l'avenir.

L'industrie jadis florissante est en pleine décadence. On fait encore beaucoup de petits meubles incrustés d'ivoire ou de nacre ; le travail en est grossier, sans précision, dénué de toute originalité. On cisèle des plats de cuivre, on les incruste d'argent ou d'or, mais c'est éternellement les mêmes dessins et les mêmes formes. Pour trouver des formes élégantes, une ciselure fine et correcte, il faut chercher des objets anciens qui deviennent rares.

Nous achetons quelques foulards de soie semblables à ceux dont les Bédouins s'entourent la tête. Il n'y a rien d'autre à prendre dans les bazars. Nous avons visité quelques intérieurs de maisons arabes, d'anciennes splendeurs, l'une d'entre elles fort bien entretenue, les autres délabrées parce que les enfants des grands seigneurs qui les habitaient ne s'entendent plus entre eux pour faire les frais de leur entretien. Ce sont toutes de vastes habitations avec de grandes cours intérieures, un bassin d'eau, quelques orangers, et tout autour des chambres hautes, ouvertes sur la cour, sans fenêtres, entourées de trois côtés de divans, le sol dallé de marbres de toutes couleurs, les parois décorées de faïences ou de porcelaines chinoises ou autres.

En somme tous les détails dans lesquels on pénètre sont d'un intérêt secondaire. Il reste de Damas une impression d'ensemble pittoresque, très vivante et colorée.

12 MAI 1901.

A bord du Saghalien.

Nous sommes partis de Damas vendredi matin 9 mai pour rentrer à Beyrouth. Nous avons fait route en chemin de fer avec un baron Airoldi,

aide de camp du roi d'Italie qui vient de parcourir la Syrie, la Mésopotamie et le désert à la recherche de chevaux pour les écuries de son roi. Il est aimable, instruit, causeur, et nous raconte beaucoup de choses curieuses. Ce qui l'a le plus frappé, c'est la tenue de la cavalerie Hamidié et de leur chef Ibrahim pacha, tout-puissant dans ces régions où il exerce une véritable terreur. Ibrahim a 45.000 cavaliers sous ses ordres, tous des hommes fiers et sauvages, superbement montés, bien armés et qui doivent constituer pour le sultan une force sérieuse ou un danger redoutable. Ce sont autant de brigands et de pillards qui vivent sur le pays, et obéissent cependant avec une réelle discipline à leur chef. Celui-ci passe pour très ambitieux et parfaitement capable de chercher à se tailler un petit Etat dont il serait le prince autonome. Il faudrait sûrement une dure campagne et une armée sérieuse pour en avoir raison.

Hier matin samedi nous nous sommes réembarqués à Beyrouth sur le Saghalién des Messageries, le même bateau qui nous a amenés de Constantinople, et nous voguons sur une mer tranquille et magnifique, en compagnie d'une troupe de voyageurs Cook, Anglais ou Américains, composée surtout de dames vieilles et laides à faire peur. Nous arpentons dans toute sa longueur le pont de notre navire en regardant s'enfuir à l'horizon, puis disparaître dans la brume, les rivages et les montagnes de cette terre classique, la Syrie, le Liban, la Terre Sainte, celle d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et des anciens prophètes, berceau du christianisme, étalant aux yeux du visiteur toutes les misères humaines et les contrastes les plus extraordinaires, possédés paisiblement par le Musulman, exploité comme souvenir par l'esprit sectaire des chrétiens, lentement envahi par les Juifs expulsés des autres pays ou attirés par l'espérance des temps nouveaux, de la réalisation des promesses mystiques de leurs livres sacrés. Tout cela forme un amas confus d'êtres humains, sans pensée commune, privés de toute discipline sociale et politique. Le spectacle en est lamentable. On en conserve longtemps la pénible impression faite à la fois de tristesse, de honte et de pitié, et lorsque, enfin, la ligne des silhouettes de la chaîne du Liban, toujours plus vaporeuse, s'est complètement effacée à l'horizon, on éprouve une sorte de soulagement à se trouver enveloppé de la seule lumière du soleil, dans le bleu de la mer et du ciel, au milieu de la grande circonférence.

Nous repassons à Rhodes, séjournons 24 heures à Smyrne et rentrons en parfait état à Constantinople.

PERA 18 MAI 1901.

Pendant mon absence Sa Majesté a cru devoir révoquer son ministre des Finances, coupable sans doute de n'avoir pas d'argent dans sa caisse. Il lui a témoigné son mécontentement en lui faisant connaître sa décision d'une façon particulièrement humiliante, en plein Conseil des ministres.

Il lui a donné comme successeur un vieillard très rusé qui fut, dit-on, intelligent et qui est resté sournois et peu scrupuleux.

Ce n'est sûrement pas ce vieux farceur qui reconstituera les finances de l'empire.

A côté de lui il a nommé Mustechar du ministère Riza bey, gros garçon instruit, intelligent, plein des meilleures intentions et parfaitement correct à tous égards.

Dès ma première visite, ces deux personnages m'exposent la détresse du trésor. Ils ont trouvé, en entrant, dix-sept livres dans la caisse et il faut payer dans quelques jours les garanties kilométriques des chemins de fer, un mois de traitement aux employés, le coupon d'intérêt de divers emprunts, sans parler des commandes de canons, de vaisseaux de guerre, de munitions, etc., etc.

Le refrain de cette chanson, c'est que la Régie rendrait au gouvernement un grand service en lui avançant 200.000 livres turques. Evidemment ! J'observe respectueusement qu'il y a six mois, lors de mon entrée à la direction générale, on m'a tenu le même langage pour obtenir une avance de 40.000 livres en m'assurant de la reconnaissance des autorités. Nous nous sommes laissés aller, et nous avons à peine payé cette somme qu'on nous a manifesté la reconnaissance du gouvernement en menaçant tout notre personnel de le mettre en prison s'il ne payait pas un impôt qu'il ne doit à aucun point de vue. D'ailleurs je connais un moyen avantageux pour nous de faire une avance au trésor. Nous en recauserons.

On parle beaucoup de remaniements plus profonds dans le ministère. Les intrigants du palais se donnent carrière sur ce sujet. Mais le grand maître reste mystérieux. Donc il ne faut croire à aucun de ces potins.

DU 25 JUIN.

Je suis allé visiter Konia dans des conditions de voyage exceptionnelles. La Compagnie du chemin de fer d'Anatolie à mis à ma disposition

son grand train de luxe, celui qui a été organisé pour promener sur la ligne l'empereur d'Allemagne. L'ami Huguenin, directeur de l'Anatolie, est venu avec moi ; nous avons invité Cotard, Gazay, l'ancien consul de France, devenu mon conseil en matière juridique, Vallaury et deux ou trois autres, et nous voilà partis avec un train qui obéit au commandement, qui part quand on veut, qui s'arrête quand on l'ordonne, qui renferme des salons somptueux et des lits excellents, un wagon de cuisine avec ses cuisiniers et des approvisionnements de choix, solides et liquides, salle à manger, éclairage électrique, tout ce qu'on peut souhaiter.

Nous voyageons de jour et de nuit, et, en 23 heures environ, nous franchissons les huit cents kilomètres qui nous séparent de l'ancienne capitale des sultans seldjoucides. Je n'avais jamais pénétré plus avant qu'Afium Kara Hissar, la ville de l'opium. A partir de là, on roule au milieu de larges plaines fertiles et en partie cultivées. On parcourt d'immenses espaces sans rencontrer ni village, ni habitations isolées. Et cependant aucun obstacle pour effrayer le travailleur, pas de roches à faire sauter, pas de forêts vierges à défricher. Rien que la terre verdie par la poussée du printemps, plate comme le niveau d'un lac, attendant et appelant le laboureur, prête à lui rendre le fruit de son labeur. Il faudrait jeter sur ces contrées des centaines de mille colons.

A Konia, où nous arrivons à 7 heures du soir, nous sommes attendus par notre « nazir » Warington et par son personnel. Des voitures sont préparées qui nous conduisent tous chez le gouverneur Ferid pacha, ancien habitué du club de Constantinople qui nous accueille fort bien et chez qui nous dînons très convenablement. Le pacha est bon administrateur. Il a de l'ordre et de l'énergie. Nos affaires de la Régie marchent bien dans son vilayet, et les revenus du gouvernement, comme les nôtres, s'y accroissent chaque année.

Le vali a organisé une exposition de tapis et de tissus du pays. Elle renferme quelques belles choses et beaucoup d'horreurs ou d'objets insignifiants. J'achète le tapis qui a obtenu le premier prix, fabrication de Sivas, intéressant comme dessin, parfait comme travail.

L'étiquette veut que nous rendions visite au *Tchélebi*, le grand maître de l'ordre des derviches. Il habite à trois quarts d'heure de la ville ; nous entrons dans une demeure étrange au milieu de jardins et de beaux arbres. Le rez-de-chaussée est formé d'une sorte de vaste cour couverte que traverse un grand ruisseau. A gauche et à droite des chambres un peu surélevées, entourées de divans. Le Tchélebi apparaît. Ah, le joyeux

farceur, avec son grand tube roux en poil de chameau sur la tête, grand, gros, gras, la figure épanouie. Il nous salue tous bruyamment comme de vieux amis et ordonne tout de suite qu'on apporte du champagne. Seulement il n'y a pas de coupe à champagne en suffisance dans la maison ; on apporte des verres de forme bizarre, même des tasses, et comme nous sommes nombreux, nous vidons gaiement quelques bouteilles. Le Tchélébi tient ses hautes fonctions de ses pères, car on est chef de l'ordre des derviches par voie d'hérédité. En cas de changement de souverain, il participe aux formalités d'investiture des nouveaux sultans en ceignant de ses mains la ceinture de leur sabre. Ces dignités ne l'empêchent pas de boire sec et de cultiver l'amour. Il a un goût particulier pour les jeunes Européennes d'abord facile, et lorsqu'une troupe d'artistes ou d'acrobates arrive à Smyrne, ses amis lui choisissent les sujets les plus appétissants et les lui expédient à Konia par chemin de fer. C'est par ce côté-là que la largeur d'esprit et la tolérance pénètrent dans l'âme de ce haut serviteur du prophète et qu'il s'établit un lien de réelle sympathie entre les Européens et lui.

Dernièrement deux jeunes dames françaises appartenant à une troupe de vaudeville en passage à Smyrne arrivèrent en gare de Konia à l'adresse de l'illustre Tchélébi. Par une singulière malchance, le gouverneur du vilayet, austère musulman, se trouvait précisément à la station. Il ordonna que ces jeunes vertus fussent immédiatement réemballées et réexpédiées par le premier train à Smyrne sans avoir été livrées à leur destinataire.

Konia fait une impression singulière. La gare du chemin de fer est comme toutes les gares de province, à quelque cent mètres de la ville, entourée d'espaces nus, avec une large et toute neuve route d'accès, fortement empierrée de gravier trop gros, au bout de laquelle on entre dans les rues proprement dites, étroites, tortueuses, et surtout silencieuses. Les maisons sont basses ; les quelques indigènes qu'on rencontre semblent glisser sans bruit le long des murs et chercher à se faire petits pour n'être pas remarqués. C'est la population turque de l'intérieur de l'Anatolie, humble, soumise et tranquille. Et puis, au milieu de ce grand village, de nombreux vestiges de véritables splendeurs, des mosquées et des palais tout à fait délabrés, dont il ne reste que des portiques de belle sculpture arabe, quelques intérieurs de dômes et quelques minarets de formes artistiques, autrefois entièrement revêtus de faïences peintes dont on ne trouve plus que quelques magnifiques spécimens. Tout le reste a sans doute été volé ou vendu aux collectionneurs.

Dans la grande mosquée de la ville on nous montre un tapis fameux, datant, dit-on, des premiers temps de l'islamisme et qu'on conserve comme une précieuse relique.

Nous sommes repartis le soir même et nous sommes arrêtés le lendemain pendant quelques heures à Kutahia, au pied et à l'est du mont Olympe, autrefois florissante par l'industrie des faïences peintes si appréciées par les amateurs, et qui orne encore diverses mosquées et monuments de l'Empire. Il reste à Kutahia deux ou trois petites fabriques de faïences tenues par des indigènes. Les couleurs d'autrefois sont, dit-on, perdues ; les artistes ont été remplacés par de vulgaires ouvriers qui exécutent de grossières imitations. Nous faisons cependant quelques achats et nous repartons pour la capitale.

DU 5 OCTOBRE 1901.

J'ai pris quatre semaines de vacances ; j'ai passé rapidement en Suisse où j'ai rencontré des amis fortement secoués par la crise financière et industrielle dont l'Allemagne a donné le signal. Puis j'ai touché barre à Paris et suis allé me reposer une quinzaine de jours à Vichy. J'y ai trouvé la pluie, le froid et suis rentré moins dispos que je n'étais parti.

Pendant ce temps un curieux événement s'est produit. M. Constans, l'ambassadeur de France, impatienté du manque de parole du gouvernement ottoman, a quitté Constantinople avec éclat, en frappant les portes derrière lui. Les relations diplomatiques entre la France et la Turquie sont rompues. La cause de tout ce vacarme est fort discutée. Il s'agit de réclamations appuyées par l'ambassade et formulées par la Société des quais et par divers particuliers français, créanciers du gouvernement ottoman. La Sublime Porte et le sultan lui-même doivent avoir promis plusieurs fois à M. Constans le règlement de ces questions ; ils seront plus ou moins exécutés pour la question des quais. Quant aux créanciers (Messieurs Tubini et la famille Lorando), les Turcs se sont dérobés au moment de l'exécution. L'ambassadeur a alors fixé un délai passé lequel il a déclaré qu'il partirait pour Paris, et il est parti. Qu'advient-il de cette complication ? Si la France soutient énergiquement son ambassadeur, c'est bien ; sinon, les Turcs se moqueront des Français et des Européens et deviendront plus insupportables encore avec eux. Plusieurs semaines sont déjà écoulées et le gouvernement français n'a pas donné signe de vie. Attendons.

Du 17 NOVEMBRE 1901.

A bord du Habsbourg.

Je suis parti de Constantinople le 30 octobre pour aller installer ma femme à Héliouan, à 25 kilomètres du Caire. Elle se propose d'y passer l'hiver et d'éviter ainsi l'humidité et le froid du Bosphore. Nous avons fait route à bord du bateau russe la Reine Olga sur une mer polie comme un miroir. Arrivés à Alexandrie le samedi 2 novembre, on nous a signifié que nous devons rester encore deux jours sans communication avec la terre ferme pour compléter une quarantaine de cinq jours à laquelle sont soumis tous les bateaux qui ont touché Constantinople. C'est une grande déception et un gros ennui, mais il n'y a rien à faire que de prendre son mal en patience. Le vent du sud s'est levé, il fait très chaud, et nous souffrons de notre absolu désœuvrement.

Lundi 4 la matinée s'est passée en formalités médicales et policières, et comme on n'a pas trouvé de peste à bord on a transbordé tous les voyageurs du pont, avec leurs literies, leurs hardes et leurs informes bagages, dans de grandes mahones¹ pour les conduire à quelques installations de désinfection, puis on a fait descendre les passagers de première et seconde classe à quai et nous avons pu enfin nous échapper de notre cage et voler dans la direction que nous voulions. Nous sommes attendus par les équipages de Kayar pacha qui nous emmène déjeuner chez lui et à 4 heures nous partons pour le Caire et pour Héliouan où nous arrivons à 9 heures du soir.

Nous sommes en plein désert dans une petite ville de construction récente où toutes les rues ont été tracées d'avance, en ligne droite, se coupant les unes les autres à angle droit pour laisser entre elles des carrés de terrain de 100 mètres de côté où sont construites des maisons basses, d'un seul étage surmonté d'une terrasse, le tout d'un blanc éblouissant. Les hôtels seuls et quelques pensions ont deux étages. Héliouan est au-dessus de la zone d'inondation du Nil, à 18 mètres environ plus haut que le niveau du fleuve. Tous les matins on se lève enveloppé par le bleu intense du ciel et le soleil y règne en permanence. L'atmosphère est d'une grande sécheresse et l'on y fait, dit-on, des cures merveilleuses. Les rhumatisants endurcis y recouvrent l'usage de leurs membres, et les poitrinaires y font un nouveau bail avec l'existence.

Un coucher de soleil, vu de la terrasse de notre hôtel, est un vrai spectacle. Au premier plan toute la plaine du Nil encore couverte d'eau. Au delà la succession des pyramides, depuis celle de Keops dans le loin-

¹ Gros bateau à rames.

tain jusqu'à celle de Zachara. Puis, au delà, le désert sur lequel le soleil s'abaisse en répandant sur tout le tableau des lueurs colorées. La nappe d'eau du Nil devient rouge feu. Les pyramides et les palmiers s'y reflètent en noir avec un dessin nettement accusé : des silhouettes coupées au couteau sur l'immense écran de pleine lumière. Pour des Européens, c'est un phénomène lumineux qui tient du prodige. Ce n'est plus la réalité, c'est le rêve.

Nous sommes allés vendredi 8 novembre visiter Zachara. Longue excursion particulièrement intéressante dans la saison actuelle, parce qu'on traverse la plaine du Nil en pleine inondation et qu'on voit ainsi la terre d'Égypte sous l'un des aspects qui lui sont propres.

Partis d'Hélouan, en voiture jusqu'au bord du fleuve, nous avons traversé celui-ci dans une barque lamentable. Sur l'autre rive nous avons fait venir d'avance des baudets et leurs âniers qui nous attendent. Une grave opération nous arrête un instant ; il s'agit de hisser, sur l'âne qui lui est destiné, la demoiselle de compagnie de ma femme, M^{lle} de Lippe qui est fortement boulotte, et qui de sa vie n'a rien expérimenté de semblable. Mais enfin les Égyptiens ont bien élevé les blocs de pierre des pyramides et les ont mises en place ; ils arriveront sans doute, avec ou sans truc, à fixer notre aimable compagne sur sa selle. D'ailleurs elle se laisse faire sans fausse pruderie, ce qui facilite beaucoup les choses. Deux Arabes la prennent par la taille et par les jambes et... une... deux... trois, elle arrive presque à hauteur d'âne, mais pas tout à fait. Il faut un nouvel effort. Un troisième Arabe vient à la rescousse et la voilà à peu près d'aplomb sur sa selle. Nous enfourchons chacun notre bête et nous partons au petit pas rapide de ces excellents animaux. Sur la rive gauche du Nil, l'espace compris entre le fleuve et le désert est entièrement couvert d'eau. De longues digues en terre, fort bien entretenues, serpentent au travers de cette inondation divisant le pays en vastes bassins où l'eau s'accumule à des niveaux différents. Des ouvertures et des écluses pratiquées de distance en distance font écouler à volonté les eaux des bassins supérieurs dans les inférieurs ; tout l'espace s'imprègne méthodiquement de l'humidité nécessaire à la végétation et reçoit successivement le dépôt des précieux limons transportés chaque année par le grand fleuve. La partie supérieure de la digue forme un chemin de deux à trois mètres de largeur qui maintient les communications entre les villages, et sur lequel circulent gens et bêtes. Nous mettons près d'une heure et demie à traverser ainsi la plaine inondée au milieu des fellahs, hommes et femmes, allant à leurs affaires, les hommes juchés sur leurs grands chameaux ou trottant sur de petites bourriques, les femmes en général

à pied. En voici un groupe qui vient lentement au-devant de nous en hurlant. Elles sont laides, noires, déguenillées et nous regardent passer avec indifférence tout en continuant leurs cris à la fois aigus et rauques. Nos âniers nous expliquent le motif de cette manifestation. Un homme du village voisin s'est laissé choir de la digue sur laquelle nous marchons, il s'est noyé, et les pleureuses crient au ciel la douleur des siens.

M^{lle} Lippe se comporte fort bien pour une novice, et son âne aussi, en sorte que nous marchons d'un pas régulier et assez rapide en contemplant le paysage bizarre que nous avons sous les yeux, les vastes nappes d'eau, d'où émergent les palmiers et par-ci par-là de grands arbres d'autres essences. Tout cela est éclatant de lumière, de reflets et de couleur.

Après avoir franchi la plaine, nous gravissons les premières ondulations du désert et nous nous trouvons dans la grande nécropole explorée par Mariette. Elle n'est pas nouvelle pour moi, car je l'ai déjà visitée il y a cinq ans. Les habitants de l'ancienne Memphis se faisaient enterrer là-haut à 50 ou 60 mètres au-dessus des terres cultivées, en plein désert et en plein soleil. Les rois, les princes et les grands seigneurs s'y sont construit des demeures funéraires tranquilles et éternelles, à l'abri des recherches et des regards indiscrets, des pyramides colossales ou des caveaux creusés profondément dans le roc et recouverts de sable. La curiosité des savants a réussi à pénétrer les retraites de quelques-uns d'entre eux et à troubler leur long sommeil.

Le prince Miri et le prince Ti se sont fait tailler dans le roc, à plusieurs mètres au-dessous du sol, de vastes appartements composés de plusieurs salles carrées réunies par des couloirs mystérieux. Toutes les parois des salles et des couloirs sont tapissées des images gravées dans la pierre de tous les types de population de l'époque. Ce n'est pas une sculpture en haut relief, mais une sorte de gravure bas relief fortement marqué et repoussé. Tous ces personnages qui sont une multitude sont alignés en longue procession le long des parois, un grand nombre très bien conservés, gardant même les couleurs dont ils étaient peints. Les pêcheurs jettent leurs filets dans la mer et retirent des poissons d'espèces diverses. Les laboureurs d'il y a trois ou quatre mille ans se livrent aux travaux de la campagne ou soignent leurs bestiaux, traient leurs vaches, viennent au marché chargés des produits de la terre, labourent et sèment leurs champs ; les chasseurs, les soldats, les danseurs et les danseuses, les musiciens avec leurs étranges instruments, tout le peuple de l'époque est là, pris sur le vif dans ses occupations journalières avec ses instruments de travail, ses chameaux, ses ânes, ses bœufs, ses volailles, et, dans le

nombre, surtout parmi les bêtes à corne, des espèces bizarres que nous ne connaissons plus aujourd'hui, mais qui étaient sans doute alors parfaitement domestiques. Impossible de voir un spectacle plus attachant et plus instructif. Aucun document ne pourrait remplacer cette vision de la vie même des hommes de cette époque.

Sans doute ces princes n'ont jamais eu l'idée de créer pour les générations les plus reculées un document historique aussi palpitant d'intérêt, car ils se sont enfermés avec toutes ces images profondément sous la terre. Mais, alors, ils nous révèlent une conception bien étrange de la mort, ou plutôt de la continuation d'une vie presque matérielle après la mort. Ils ont dû penser qu'ils vivraient dans leur sépulcre avec le souvenir de tout leur peuple, qu'ils continueraient à voir de leurs yeux, à distraire leur éternelle solitude par la contemplation de ceux avec lesquels ils avaient vécu, représentés sous les formes les plus variées de la vie extérieure. Les grandes pyramides sont des œuvres de vanité royale. Kéops a dû se dire que la postérité, en contemplant ces monuments, considérerait que la plus élevée devait être le tombeau du plus grand des rois. Les vastes appartements de sépulture de Miri et de Ti, au contraire, ne se manifestent par aucun signe extérieur. Ces princes ont arrangé pour eux-mêmes l'intérieur de leur dernière demeure. C'est l'intimité mystérieuse du sépulcre. L'âme s'est envolée, l'enveloppe matérielle, est enfermée dans le sarcophage. Mais il y a l'autre, le double dont parlent les égyptologues qui continue une vie ténébreuse dans le tombeau au milieu des images et des souvenirs de la première vie.

Nous avons revu également les grands souterrains servant de tombeaux aux bœufs sacrés avec leurs énormes sarcophages, dont quelques-uns en granit poli, d'un seul monolithe transporté du Soudan, dit-on, et introduit dans les profondeurs de ces sépultures par des moyens mécaniques impossibles à concevoir.

Nous avons fait la halte traditionnelle à la maison de Mariette, visité quelque autre tombeau de moindre importance, puis nous avons repris le chemin de la plaine, montés sur nos fidèles baudets, et parcourons à nouveau les longues digues au travers de l'inondation. Le soleil s'est abaissé sur l'horizon. La nappe d'eau s'est enflammée d'un rouge de métal en fusion ; sa surface parfaitement polie reflète les palmiers avec une exactitude absolue, l'image renversée paraît plus nette de contour et plus vive que la réalité. Sur la berge où nous trottons, les villageois rentrent dans leurs hameaux. C'est une file presque ininterrompue d'hommes à turban blanc et à long vêtement noir flottant, sérieux et solennels,

de chameaux au long pas uniforme, de petits bourricots à vive allure, de troupeaux de chèvres conduits par des fillettes ou des femmes voilées. C'est très amusant et d'un pittoresque achevé. Il faut toutefois voir ces gens à quelque distance. Le plupart d'entre eux, vus de près, ont des figures et des expressions qui jurent avec la solennité classique de leurs attitudes et de leurs costumes.

A la nuit tombante nous arrivons au bord du fleuve, et nous nous hissons, avec l'aide de quelques Arabes, sur la barque étonnante qui doit nous faire passer sur la rive droite. Nos ânes, habitués à cette gymnastique, ont atteint d'un seul bond le pont du bateau. Ils se sont installés à l'arrière, immobiles et indifférents. Des gens du pays sont assis ou couchés autour de nous. On ajuste la voile très élevée au-dessus du pont ; elle s'enfle sous le vent du nord et nous voilà partis. Nous voguons dans le silence profond du soir, aux derniers feux rouge sombre du couchant. Personne ne trouble le calme impressionnant qui nous enveloppe et nous pénètre, et aucun bruit ne révèle le mouvement de la barque qui glisse sur les eaux huileuses du fleuve antique, poussée doucement par une force invisible et fatale.

La traversée dure près d'une demi-heure. La nuit est complète quand nous arrivons à Hérouan, assez fatigués de notre longue trotte à âne.

Mes affaires m'ont ramené à Alexandrie, d'où je suis encore retourné à Hérouan, en sorte que j'ai fait en peu de jours quatre fois le trajet en chemin de fer entre le Caire et Alexandrie. Les trains express du milieu du jour franchissent cette distance en trois heures environ. On déjeune en route dans un wagon-restaurant fort bien tenu, et je ne connais pas de trajet plus intéressant à parcourir. Dans cette partie du delta, les eaux se sont déjà retirées, et toute la population fellah est dans les champs pour les ensemercer. La terre n'est pas paresseuse en Egypte, le temps de la production est compté. Le sol doit fournir ses deux récoltes par an. quelquefois davantage, céréales, cotons ou autre chose, et, quand les eaux rentrent dans le lit du fleuve, il n'y a pas un jour à perdre. Aussi toute la plaine est vivante et animée. Ici on achève la récolte du coton, de grandes troupes d'hommes et de femmes en arrachent les plantes. Là les antiques charrues en bois grattent la terre superficiellement pour recevoir la nouvelle semence. Plus loin des groupes pittoresques se reposent à l'ombre d'un sycamore ou d'un saule, ou prennent leur repas, avec leurs buffles et leurs ânes qui se pressent auprès d'eux, en famille, recherchant l'ombre aussi.

A quelques mètres du chemin de fer, et parallèlement à la ligne, court une longue digue en terre qui sert en même temps de chaussée

établissant en tous temps une communication facile entre les villages et les champs. Une circulation continuelle anime ce long ruban de route. Des familles entières vont au champ ou en reviennent, de grands fellahs à robes noires, qui ressemblent à des prophètes antiques, de petits moricauds trottant sur de petits baudets. Des gamins tout nus s'ébattent dans l'eau du fossé entre le chemin de fer et la chaussée. Des buffles vont se rafraîchir dans les mares, en plongeant jusqu'au cou leur corps difforme dans la vase ou dominant la plaine de toute la hauteur de leurs jambes et de leur bosse, dessinant sur l'horizon lumineux leur profil fantastique; des files de quatre à cinq chameaux suivent le faite de la digue et transportent au village la récolte des champs. Tout l'ensemble forme un spectacle de vie, d'activité intense qui ne lasse pas un instant la vue et l'attention.

Le retour à Constantinople n'est pas chose simple. Sans doute on a des navires commodes et rapides, mais les chinoiseries administratives nous guettent au passage. Sous prétexte de quelques cas de peste isolés, on a organisé à l'entrée du golfe de Smyrne une quarantaine de dix jours. Nous ne pouvons pas nous exposer à tomber dans un guet-apens aussi abominable et nous prenons le bateau le Habsburg de la Compagnie du Lloyd qui nous conduit directement à Trieste, en pays civilisé. Magnifique traversée par une mer calme, sauf pendant quelques heures à l'entrée de l'Adriatique où nous sommes accueillis par une petite bourrasque de mistral sans gravité. Nous braquons nos lunettes sur toutes les terres qui se succèdent à portée de la vue. L'île de Crète, Zante, la perle des îles du Levant, dont la capitale se présente à nous vivement éclairée, délicieusement étalée au soleil du matin, encadrée à droite et à gauche par de hautes collines boisées, de forme à peu près symétrique. Les maisons toutes blanches, entourées de jardins, de cultures et de riche végétation, invitent le voyageur qui passe à s'y arrêter. Peut-être au fond vaut-il mieux en garder dans son souvenir la vision riante et n'y pas voir de trop près.

Nous passons loin des autres îles qui se succèdent le long de la côte d'Albanie. On ne voit que la silhouette vaporeuse des montagnes dans le lointain.

DU 25 NOVEMBRE 1901.

Après trois jours de navigation nous sommes arrivés dans la nuit à Trieste. On est réveillé de grand matin par les bruits de ferraille qui

annoncent toujours au passager l'entrée dans un port. Il fait froid et brumeux, tout est gris.

Adieu les pays du soleil dont le seul souvenir éblouit encore les yeux. Voici la vieille Europe, l'hiver et ses brouillards. Mais on n'a pas le temps de se perdre en réflexions, la douane autrichienne nous attend. On la dit féroce pour les fumeurs, et le pacha à Alexandrie nous a largement approvisionnés de havanes énormes et magnifiques. Nous prenons quelques précautions, inutiles d'ailleurs, car les gabelous nous laissent passer sur notre bonne mine et sans la moindre recherche indiscreète.

Nous avons douze heures à perdre à Trieste en attendant l'express de Vienne. Nous flânons dans la ville, à pied et en voiture, et nous consacrons notre après-midi à la visite du château et du parc de Miramare, l'ancienne résidence de l'archiduc Maximilien. Des laquais en livrée, encore tristes et graves comme au lendemain de la mort tragique du malheureux empereur du Mexique, vous conduisent dans les appartements, en s'arrêtant dans chaque pièce pour débiter leur boniment, presque impossible à comprendre, en allemand viennois, marmotté d'une voix sourde. Sauf quelques tableaux de grands maîtres, l'intérieur du château n'est guère intéressant. La situation, en revanche, et l'architecture extérieure sont admirables ! Comme son nom l'indique, le château se mire bien dans la mer qu'il surplombe. Le parc est adorable, d'une végétation luxuriante : des forêts d'arbres d'essences rares, des terrasses superposées et des parterres de fleurs variées au milieu d'une contrée pittoresque.

Un express nous a transportés en une nuit à Vienne où nous avons pris le train pour Constantinople.

DU 30 NOVEMBRE 1901.

Pendant notre absence le grand vizir Rifat pacha est décédé. A la surprise de tout le monde, Sa Majesté a appelé à lui succéder l'ancien grand vizir Koutschouk Saïd dont on croyait la disgrâce absolue et irrémédiable. C'est le même qui jadis est allé réclamer la protection de l'ambassade d'Angleterre avec son jeune fils, se croyant menacé d'un grave danger.

Que sera Koutschouk Saïd ? Il est homme de volonté et beaucoup plus intelligent que les ministres et les personnages qui entourent le sultan. L'opinion générale est qu'il voudra faire quelque chose, qu'il se heurtera à des intrigues et à des mauvaises volontés invincibles et qu'il

devra céder sa place à un autre dans peu de temps. Cependant des personnes bien informées prétendent qu'il est résolu à durer et à faire à son maître les concessions nécessaires pour arriver à ce résultat. Nous verrons.

Dès mon arrivée je lui ai fait ma visite de cérémonie à la Sublime Porte. Il a été d'une politesse affectueuse et m'a promis de me revoir pour parler des affaires de la Régie des tabacs, aussitôt qu'il en aurait fini avec les questions urgentes. Il a naturellement trouvé la caisse vide, et des besoins impérieux à satisfaire. Les fonctionnaires n'ont reçu depuis le mois de mars que deux mois et demi de leur traitement, et nous arrivons en décembre et au Ramazan. Des émeutes inquiétantes éclatent sur divers points, à Kossovo en Albanie, à la Mecque et ailleurs, parmi les troupes qui exigent à grands cris leur maigre solde. Il faut de l'argent à tout prix ; on organise avec la banque ottomane un emprunt compliqué qui fournira au gouvernement 600.000 livres turques avec lesquelles on espère vivre jusqu'en février. Jusque-là on tâchera de trouver d'autres expédients.

DU 25 DÉCEMBRE 1901.

C'est jour de Noël pour les chrétiens d'Occident. Je le passe seul et triste avec de mauvaises nouvelles de ma femme dont l'état de santé s'est beaucoup aggravé à Hélouan.

Pour les musulmans c'est le quatrième jour du Ramazan. Demain quinzième jour, le sultan doit se rendre suivant l'antique usage au vieux sérail pour y adorer une relique, le manteau de Mahomet. Il s'agit de passer sur l'autre rive de la Corne d'Or ; c'est un voyage annuel, le plus long auquel s'expose Son auguste Majesté. Aussi que de précautions : plusieurs jours auparavant, les rues qui conduisent de Yildiz au vieux sérail sont réparées, couvertes d'une épaisse couche de sable jaune destinée à amortir les cahots des voitures. Le vieux tablier de bois du pont qui réunit Galata à Stamboul est également ensablé. Et tout cela uniquement pour donner le change aux curieux. Quand tout ce travail est accompli, le sultan prend un autre chemin, s'embarque à Dolma Bagtché sur une mouche à vapeur et vient aborder au pied même des anciens palais du vieux sérail. Pendant les semaines qui précèdent, toute la moucharderie est en éveil. Chacun s'ingénie à découvrir un complot, une trame ténébreuse et à s'attribuer la gloire de l'avoir déjouée et d'avoir une fois de plus sauvé les jours précieux de Sa Majesté.

Cette année le surveillant en chef du quartier du vieux sérail, Tcherkess pacha, s'est avisé que la Compagnie du chemin de fer des Orientaux avait placé un câble électrique dans le voisinage. Il s'est empressé de dénoncer ce forfait. Grande colère ! Le ministère des Travaux publics a été requis de mettre ordre à cette abomination. On a perquisitionné chez les Orientaux, on n'a rien trouvé, car ces Messieurs n'utilisent aucune force électrique et n'ont rien fait comme installation nouvelle. Après beaucoup de recherches on a fini par trouver que, depuis un grand nombre d'années, les nombreux fils télégraphiques qui suivent la voie ont été réunis en un câble pour traverser la profonde tranchée dans laquelle passe la ligne au sortir de la gare, sous le promontoire qui sépare la Corne d'Or du Bosphore. Un pont est établi sur cette tranchée pour faire communiquer les palais du vieux sérail avec la mer, et c'est précisément sur ce pont que doit passer Sa Majesté si Elle choisit la voie de mer. Depuis longtemps Elle y passe chaque année ayant au-dessous d'Elle ce câble télégraphique, ce mystérieux engin de terreur. Elle n'en a éprouvé aucun inconvénient, car Elle en ignorait l'existence. Aujourd'hui on le lui a signalé, Elle en est hypnotisée et Elle ordonne que pour demain les Orientaux détruisent cet appareil et fassent rétablir tous leurs fils à ciel ouvert, sur des poteaux où chaque fil sera séparé de son voisin. Et, comme il est inutile de raisonner, les Orientaux s'exécutent.

C'est vraiment une chose extraordinaire que l'empire exercé dans ce malheureux pays par la peur. Le souverain est dominé par la peur, tous ses actes en sont inspirés. Une multitude d'espions sont chargés de le protéger contre les dangers imaginaires dont il se croit entouré. Et comme ces gens en profitent, ils n'ont qu'un souci, c'est de l'alimenter, de l'exciter par tous les moyens. Les grands dignitaires, ministres, chambellans, généraux, vivent de la peur, et pour eux ce sentiment n'est pas de pure imagination. Car le sultan exerce son droit de disgrâce, d'exil, de vie et de mort. Une intrigue savamment combinée, la trahison sur quelque action secrète, la calomnie de l'espion en faveur peuvent avoir pour chacun d'eux les plus terribles conséquences. Et alors, ils se surveillent les uns les autres, se font renseigner à leur tour sur tout ce que fait le voisin, dont ils se méfient, forgent des armes contre lui pour être en mesure de se défendre ou d'attaquer à l'occasion, cherchent à pénétrer le mobile de ses actes, ses secrets les plus intimes. Il n'est pas une mauvaise action, ni une perfidie devant laquelle on recule pour se faire valoir auprès de Sa Majesté ou pour perdre dans l'esprit de Celle-ci le courtisan

que l'on redoute. Il résulte de tout cela un imbroglio de potins, de calomnies, d'histoires impossibles qui circulent, s'entrecroisent, se détruisent, une atmosphère de mensonges, de haines, d'intrigues, de bassesses, sur laquelle plane en souveraine « la peur ».

On peut réellement dire que l'empire ottoman est gouverné par un seul homme, qui lui-même est dominé par la peur. Celle-ci le tient prisonnier dans son palais, entouré de gens de son choix vis-à-vis desquels il est tour à tour faible et prodigue de faveurs pour gagner leur confiance ou cruel et sans pitié pour mettre hors d'état de nuire celui qui est suspecté. Lorsqu'une tradition ou un préjugé religieux l'oblige à quitter pour un instant sa réclusion et à s'exposer aux regards des hommes, toutes les affaires de l'Etat sont suspendues. Il n'y a plus qu'une seule préoccupation, un seul but à la vie publique, c'est de prendre les mesures nécessaires pour assurer la sécurité personnelle du souverain contre les périls les plus imaginaires.

Les ministres entrevoient souvent les solutions justes, saines et conformes aux intérêts de l'Empire. Ils n'osent les adopter de crainte qu'on ne leur prête des intentions suspectes. Les conseillers d'Etat s'abstiennent de tout travail de législation, de peur qu'on ne critique leurs intentions auprès de Sa Majesté. Tout magistrat, ayant à accomplir un acte quelconque, se demande avant tout comment cet acte sera présenté à Sa Majesté par l'espion placé auprès de lui pour le surveiller. Et comme tout peut être mal interprété par la malveillance, on s'abstient, on ne fait rien. La peur immobilise tout.

Et, au-dessous de ce monde officiel, il y a la foule des humbles, des sujets, toujours suspects de mauvais desseins, entravée, chicanée, empêchée de travailler et de vivre. C'est inimaginable ce qu'on peut inventer pour éviter que les hommes ne communiquent entre eux. Dans la règle chacun doit vivre chez soi. Aucun sujet ottoman ne peut sortir de l'Empire sans une autorisation souveraine qui est presque toujours refusée. Aucun ne peut se mettre en voyage d'une ville à une autre dans l'intérieur de l'Empire sans un *teskéré* (passeport local) qui n'est accordé qu'avec mille difficultés après beaucoup de démarches, de temps perdu et de frais. A Constantinople, il n'y a pas de poste locale ; or la capitale comprend tout le Bosphore, ses deux rives, les îles des Princes, c'est-à-dire un rayon de vingt et quelques kilomètres. Si vous avez une communication à faire à vos amis, à vos relations, à vos propres gens dans votre maison de campagne, il faut envoyer un homme porteur de la lettre. Le téléphone qui, avec de si longues distances, rendrait des services

inappréciables, c'est l'abomination de la désolation, ce serait le véhicule redoutable de toutes les mauvaises pensées, de tous les complots contre le souverain, de tous les crimes. On ne peut pas empêcher les gens de parler entre eux, mais chacun, se sentant ou se croyant surveillé, parle à voix basse, et se demande s'il n'est pas trahi, même par son meilleur ami. D'ailleurs on défend autant que possible toute occasion de réunion de plusieurs personnes. Ce qui faisait dire à Munir pacha, l'ancien grand maître des cérémonies : « Mon cher ami, rappelez-vous que dans ce pays tout attroupement sur la voie publique de plus d'une personne est rigoureusement interdit. »

Du 10 JANVIER 1902.

A bord du Kaira, de la C^{te} Khédivié.

Pendant que j'écrivais ce qui précède, le jour de Noël, je recevais un télégramme me donnant des nouvelles plus alarmantes sur la santé de ma femme. Je me décidais aussitôt à repartir le lendemain jeudi 26 décembre pour aller la voir. Mais, hélas ! pendant que je bouclais ma valise, j'ai reçu la nouvelle qu'elle venait d'expirer. Je me suis embarqué pour aller lui rendre mes derniers devoirs. Quel triste voyage !

Je m'attendais depuis longtemps à voir sa maladie s'aggraver. Je la savais irrémédiablement atteinte. Mais enfin, depuis quelques années, son existence se prolongeait, et j'avais le ferme espoir qu'un hiver passé en Egypte lui serait salutaire, calmerait ses souffrances et lui rendrait quelques forces. Il en a été autrement, et je me désolais à la pensée qu'elle était morte là-bas, loin de moi, dans une maison étrangère. Son angoisse a dû en être doublée. Nous avons vécu trente-six ans ensemble, à Lausanne, puis à Paris, puis en Orient ; elle a été ma compagne fidèle, m'a encouragé dans mes entreprises, soutenu dans mes travaux.

Je suis arrivé au Caire le 29 décembre à 3 heures. On avait embaumé son corps pour le conserver jusqu'à mon arrivée. J'ai pu encore la voir, étendue dans son cercueil ouvert, dans la chapelle de l'Eglise allemande. Elle était à peine changée, n'avait rien de la pâleur et de la maigreur cadavérique, soigneusement coiffée, presque sans un cheveu blanc ; elle paraissait dormir paisiblement, entourée de fleurs. Pauvre chère amie ! Repose en paix.

M^{lle} Lipp, son excellente amie, qui l'a soignée nuit et jour pendant son séjour à Hérouan, me raconte ses derniers moments. Elle s'est attendue à la mort, elle a désiré mourir pour mettre fin à ses souffrances, mais combien elle aurait voulu me dire adieu. Dans son sommeil de la dernière nuit, elle m'a appelé, a crié mon nom, celui de son fils, celui de sa sœur. Et dès lors j'entends chaque nuit ce cri poussé dans le désert, dans la solitude et le silence de Hérouan. Personne ne pouvait lui répondre et son cri s'est éteint dans un gémissement plaintif : « Maman, » a-t-elle dit en pleurant !

Et puis la pauvre est entrée en agonie et s'est éteinte doucement, sans souffrances apparentes.

J'aurais voulu l'emporter avec moi et l'inhumer dans mon voisinage, à Constantinople. Elle en avait aussi manifesté le désir. Mais la Turquie considère l'Égypte comme contaminée par la peste. Elle se refuse à laisser débarquer tout cadavre quelconque. Impossible de l'amener là-bas. Avec les quelques bons amis que je possède dans ce pays, nous lui avons fait de modestes funérailles dans le cimetière protestant du Caire ; nous l'avons mise dans un caveau qu'on recouvrira d'une dalle en marbre blanc, et tout sera fini.

Les notes que j'écris dans ces petits carnets étaient essentiellement pour elle. Elle avait un grand plaisir à me les entendre lire à mon retour de mes fréquents voyages. Vaut-il la peine de les continuer ? Encore quelques années peut-être, et mon tour viendra. Que restera-t-il de nous ?

DU 14 JANVIER 1902.

A bord du Kaira.

Je subis quatre jours de quarantaine à Clazomène. Mon secrétaire de Germiny, M^{lle} Lipp, la femme de chambre et moi, nous sommes presque seuls à bord. Quatre grands jours de solitude, d'immobilité et de silence. Je pense continuellement à ma chère morte, et je reprends mon carnet. Il me semble que je cause avec elle et que je lui raconte ce qui m'arrive.

Après avoir réglé diverses affaires, je me suis réembarqué à Alexandrie le 8 courant. On nous faisait espérer que nous arriverions à Constantinople sans encombre et sans quarantaine. Il n'en est rien. L'administration sanitaire nous retient. Il fait heureusement un temps superbe. Le ciel est sans nuages, la rade de Clazomène et le golfe de Smyrne ressem-

blent à un lac suisse par de belles journées d'automne, avec la lumière intense de l'Orient en plus. Le soleil est brillant et chaud comme au mois de juin, et nous passons notre temps à contempler et à nous souvenir de celle que nous avons perdue pour toujours. Demain nous partirons pour Constantinople où nous retrouverons notre demeure qu'elle aimait tant et aussi les travaux de tous les jours, les préoccupations et les soucis d'affaires, tout le tourbillon de notre vie d'Orient.

DU 7 MARS 1902.

Nous avons passé un hiver exceptionnellement doux. Dans mon petit jardin, sur les toits de notre grande maison j'ai eu des roses fleuries en janvier et en février. J'en ai encore maintenant.

Il y a beaucoup d'agitation intérieure dans le monde gouvernemental. Le grand vizir est entré en relation avec des financiers qui lui ont présenté un projet d'unification de la Dette ottomane. Ce serait une mesure sage, qui permettrait de s'occuper de l'amélioration des revenus et impôts de l'Etat. Car sous le régime actuel de la Dette publique, plus le rendement des impôts engagés s'élève, plus les charges des emprunts s'accroissent. Le revenu des diverses séries de la rente venant à s'accroître, le cours des titres en Bourse s'élève proportionnellement, et la somme nécessaire à leur amortissement suit la même progression. Il en résulte que l'Etat cherche à empêcher tout accroissement des revenus de la Dette, et que tout est immobilisé. Il est de toute nécessité que le capital nominal de la Dette de l'Empire soit arrêté à un chiffre fixe et que le surplus des revenus rentre dans la caisse de l'Etat. Mais c'est une affaire compliquée et difficile qui demande un travail suivi et, comme personne ne travaille, des flots de paroles couleront sous les ponts avant qu'on aboutisse à un résultat pratique.

On a déjà été momentanément interrompu dans cette importante négociation par un pétard à la turque qui relègue toute autre occupation à l'arrière-plan. Le maréchal Fuad pacha, célèbre par ses coups d'audace dans la guerre russo-turque, soldat courageux, mais hâbleur, théâtral, parlant très haut, critiquant tout avec arrogance, d'ailleurs d'une parfaite mauvaise foi en affaires, vient d'être arrêté. Son habitation d'hiver à Stamboul était surveillée par des espions postés en permanence dans la rue. Le maréchal a fait savoir au ministre de la Police que, s'il ne retirait pas ces hommes dans les vingt-quatre heures, il les ferait tuer, et il l'a

fait comme il l'avait dit. Le lendemain, il a ordonné à ses domestiques de chasser ces malotrus par la force. Grande bagarre à coups de revolver dans la rue. Résultat trois hommes tués, quelques blessés. Le maréchal a été mandé au palais où il a été conduit sous bonne escorte. Là, après quelques explications, il a été arrêté, désarmé, et conduit immédiatement à bord d'un des grands yachts du sultan. On a pris le temps de lui faire chercher ses bagages personnels et le bateau est parti pour Beyrouth, d'où le maréchal sera conduit à Damas.

Pendant ce temps, une foule d'arrestations se succèdent à Constantinople. Nazim pacha, général de division, Tewfik pacha, frère de l'ancien grand vizir Djevad, l'entourage immédiat de Fuad, ses amis, ses relations. Tous les Turcs sont pendant quelques jours sous la terreur. Chacun, en allant à ses affaires, se demande s'il rentrera chez lui le soir. Mais pas un cri de révolte ou d'indignation. Le silence s'établit. Les conversations mêmes cessent, on s'évite, on circule la tête basse, plusieurs de nos amis musulmans sont soumis à des interrogatoires et tremblent de peur. On apprend de temps à autre par des chuchotements que l'un d'eux a disparu, embarqué pour une destination inconnue ; et puis fini, on n'entend plus parler. J'ai eu quelques arrestations dans mon personnel entre autres un de mes inspecteurs, Adil bey, jeune homme inoffensif et insignifiant, coupable d'avoir assisté à quelques « bombes » du maréchal qui était grand viveur et d'avoir reçu en cadeau de lui un revolver.

DU 25 MARS 1902.

L'émotion s'est un peu calmée. Un conseil de guerre a été réuni pour condamner Fuad pacha. Qu'a-t-on jugé ? Les renseignements les plus contradictoires circulent. C'est phénoménal ce qu'on obtient avec le mutisme absolu de la presse. Des événements, qui partout ailleurs seraient retentissants, se produisent à côté de nous, impossible de savoir exactement ce qui s'est passé. Dégradation avec travaux forcés à perpétuité, disent les uns ; dégradation avec emprisonnement de deux, cinq, dix ans dans une forteresse, disent les autres ; je renonce à savoir la vérité vraie. Mon inspecteur Adil bey a été, après plus de trois semaines de prison préventive, traduit devant un tribunal criminel et acquitté. Le pauvre diable n'a qu'un mérite, c'est une fort jolie voix de ténor, qu'il manie assez bien, ce qui lui vaut d'être très couru chez les quelques

fêtards turcs qui osent se réunir et s'amuser clandestinement. Il n'a sans doute pas chanté dans sa cage et, à l'avenir, il mettra une sourdine à son larynx.

Quoi qu'il en soit, on recommence à parler conversion de la Dette.

J'ai eu hier une longue conférence avec le ministre des Finances. J'y ai constaté d'abord que ce haut dignitaire fume du tabac de contrebande. Nous en avons plaisanté en attendant que je trouve l'occasion de lui donner la leçon qu'il mérite. Et dire que, hiérarchiquement, c'est à lui que je m'adresse pour obtenir la répression des actes de contrebande ! Je ne m'étonne plus de sa mollesse !

Puis je me suis vivement plaint à lui de ce que, en province, on continue à menacer nos employés de les mettre en prison s'ils ne paient pas l'impôt du « temettu ».

« Monsieur le ministre, lui ai-je dit, faites-moi la faveur de m'expliquer comment il se fait que vous ne réclamez pas le « temettu » aux nombreuses maisons de commerce qui font des bénéfices considérables en exportant du tabac, et qui, d'après le principe inscrit dans vos lois, sont soumises à cet impôt, tandis que vous mettez en prison mes employés qui, d'après le même principe, sont exempts de ce même impôt ».

« Vos employés, me répond-il, sont soumis au « temettu » par la loi. — Vous faites erreur M. le ministre, une pareille loi n'existe pas. — Si, la loi existe. — Non, elle n'existe pas... » Nous nous sommes obstinés dans ces affirmations contradictoires. Enfin Son Excellence a poussé le bouton de sa sonnerie et a fait appeler le spécialiste qui s'occupe de ces questions. « Donnez-moi, lui a-t-il dit, la date et le texte de la loi sur la perception du « temettu ». — Excellence, a répondu le spécialiste, il n'existe pas de loi semblable. — C'est impossible, dit le ministre. — Je demande pardon à Votre Excellence, réplique le chef de service fort embarrassé de son personnage, il n'y a pas de loi semblable... » Tableau. Mon commissaire impérial et mon drogman qui assistent à cette discussion ne savent plus où se mettre. Moi je fais le modeste pour ne pas avoir l'air de triompher de la confusion du ministre. Le brave homme prend le bon parti et n'insiste plus. S'il en est ainsi, dit-il, télégraphiez en province, pour qu'on arrête les poursuites commencées.

Et voilà. Il en est de même dans toute l'administration turque. On a besoin d'argent, faites payer le « temettu » aux employés de la Régie ; Mais le ministre lui-même ignore qu'il n'existe aucune loi les soumettant

à cet impôt. Ce qui n'empêche pas que les pauvres diables soient molestés abominablement par les autorités de province. Les uns paient pour n'être pas incarcérés, et c'est autant de gagné pour le fisc. D'autres n'ont pas le sou, crient au secours, télégraphient à Constantinople pour demander protection, et en attendant sont mis en prison, et dans une prison turque de village !

Rien d'étonnant alors à ce que les Européens usent des capitulations et de toutes les armes diplomatiques en leur possession pour n'être pas soumis à un pareil régime.

Du 29 MARS 1902.

Prinkipo.

Nous sommes dans les fêtes de Pâques. Nous subissons les « rebuses » de mars... « Mars le fou » disent les Turcs. Un jour des rafales de vent du nord, et des tourbillons de neige, le lendemain un soleil de printemps chaud, séduisant et traître. Aussi la grippe et l'influenza battent leur plein avec leur cortège de toux, de fièvre et de rhume de cerveau. J'ai payé mon tribut à ces vilaines mégères ; quelques jours de fièvre m'ont fatigué ; je viens me reposer à Prinkipo. Hier il faisait une journée idéale, aujourd'hui le vent du nord fait rage, il pleut et la mer est furieuse. Et alors, où sont nos bons hôtels de Suisse ? Dans la grande boîte du signor Giacomo où je suis descendu il n'y a pas un salon chauffé. On est enfermé dans sa chambre à coucher qu'un petit poêle en faïence rend à la rigueur habitable. Mais les portes et les fenêtres ne joignent pas et des vents coulis glacés agitent mes rideaux dans l'intérieur de ma prison. J'ai l'épaule droite gelée, tandis que la gauche du côté du poêle rôtit doucement comme les gigots dodus du mouton d'Ali pacha devant son brasier. Si cela dure encore un jour, je serai forcé de plier bagage et de rentrer à la capitale. Enfin il faut prendre son mal en patience !

Du 3 MAI 1902.

Samsoum.

J'ai attendu tout le mois d'avril l'occasion d'aller visiter les villes de la mer Noire. Mais les jours se sont succédé, humides, froids et sombres. Enfin lundi dernier 28 avril, le vent du sud avait repris le dessus, la tem-

pérature s'était beaucoup radoucie. Nous nous sommes décidés à nous embarquer sur le *Paiho*, gros bateau des Messageries françaises. Nous étions à peine arrivés à bord que le vent tournait au nord, devenait violent et glacial, et nous avons passé là deux jours et une nuit, ballottés par les vagues, grelottant de froid et d'ennui. Nous avons fini par abandonner le salon de première et par nous installer près des machines.

Heureusement, mercredi matin, à notre arrivée à Samsoum, le ciel s'est éclairci tout à coup, la mer s'est calmée, et nous avons pu débarquer.

Depuis trois jours nous parcourons les installations, et les bureaux de notre administration. Nous sommes en plein pays de culture de tabac. Samsoum et ses dépendances, Baffara, Erbaa, Maden et tant d'autres produisent sept à huit millions de kilos de tabacs très appréciés. La culture s'accroît chaque année, les prix augmentent et font de ce produit une grande richesse pour toute la contrée. A cette saison, en plein printemps, tout le pays est d'un vert intense à la seule exception des champs fraîchement labourés pour recevoir les jeunes plantes de tabacs de la récolte prochaine. La terre remuée fait une tache noire dans les grandes verdure claires qui couvrent jusqu'au sommet les coteaux des environs de Samsoum. Partout ailleurs qu'en Turquie, les villages de cette terre plantureuse seraient brillants de prospérité et d'épargnes accumulées. Ici rien de semblable. On travaille pour subvenir à son existence. Le reste exposerait le cultivateur aux convoitises des pillards de toutes formes qui l'entourent, l'épient, depuis le vulgaire brigand de grand chemin jusqu'aux agents du fisc, sans parler des commissionnaires, accapareurs, intermédiaires de toutes sortes qui lui tendent des pièges pour s'emparer de sa récolte à vil prix et la revendre à leur profit ; tous ces oiseaux de proie et ces parasites dévorent le pauvre travailleur et lui prennent tout son bénéfice. Nous faisons les plus grands efforts pour évincer les intermédiaires, acheter directement du cultivateur et lui payer la totalité de la valeur de ses produits. Mais, hélas ! nous sommes une administration officielle. Nos achats, l'époque et le lieu des paiements sont connus. Et à quelques pas de nos bureaux les agents du fisc attendent au coin de la rue le malheureux et lui enlèvent son argent sous prétexte d'impôts arriérés, accumulés depuis tant d'années que jamais le contribuable ne parvient à se libérer complètement. Entre le gabelou, qui le guette et le commissionnaire qui vient le réclamer chez lui, lui avance de l'argent à 20 ou 25 %, le trompe sur les prix courants et sur le règlement de compte, le pauvre diable ne sait à quel saint se vouer. Il préfère

le plus souvent le second système de pillage et laisse encore une année d'impôt s'ajouter à toutes les autres, rendant sa situation d'avenir toujours plus inextricable. Chose curieuse, il y a dans le voisinage des contrées qui produisent du tabac à 1 ¹/₂ ou 2 piastres le kilo, d'autres dont le produit atteint 8 et 15 piastres, il n'y a pas plus d'économie ou de richesses accumulées chez les uns que chez les autres. On remarque cependant dans toutes ces populations plus d'aisance que dans les pays de céréale et de maïs ; la plus grande abondance d'argent monnayé permet de tenir les maisons en meilleur état. Elles sont couvertes de tuiles rouges, tandis qu'ailleurs elles sont couvertes de chaume ou de branchages mélangés de terre. Mais c'est tout.

Nos installations de Samsoun sont très bien. D'immenses entrepôts capables de contenir 70.000 à 80.000 balles de tabac. Il y en a maintenant 40.000 environ, mais nous sommes en saison d'achat et dans quelque temps ils seront pleins. La qualité des tabacs de Samsoun est remarquable ; elle était mal appréciée par le commerce jusqu'à il y a quelques années. Maintenant la concurrence des acheteurs pour l'exportation est à chaque récolte plus intense, et les prix deviennent excessifs. Nous espérons que les terrains cultivés en tabac augmenteront en étendue de 20 à 30 % l'année prochaine. A côté de nos dépôts il existe à Samsoun une organisation unique dans l'Empire, c'est le Merkez, une véritable Bourse de tabacs en feuilles. C'est une grande enceinte, fermée de tous côtés par des murs élevés, comme ceux d'une forteresse. Trois portes seulement donnent accès dans le Merkez ; elles sont surveillées par nos agents, fermées par eux le soir et ouvertes le matin. Dans l'intérieur se trouve au centre une vaste halle couverte, où tous les tabacs de la contrée sont amenés par les paysans. Ils sont enregistrés par nous. Nos agents prélèvent la dîme puis autorisent le transport de chaque récolte en faveur de l'acheteur. Tout autour de la grande halle et dans l'intérieur de l'enceinte, les négociants et les exportateurs ont des bâtiments de dépôt où ils conservent et manipulent la marchandise jusqu'à l'expédition à l'étranger de tous tabacs achetés par eux. Ils doivent ensuite, dans un certain délai, prouver que leur expédition est arrivée à destination et qu'elle a été vendue pour la consommation du pays destinataire.

Nous avons enfin une fabrique de tabac et de cigarettes très importante et qui m'a paru bien organisée. Tout cela forme un vaste ensemble, groupé dans la partie orientale de la ville où se concentre un mouvement d'affaires considérable. La ville de Samsoun elle-même est riante, animée

et présente un aspect intérieur bien différent et très supérieur à celui de la plupart des villes des provinces de l'Empire que je connais. Les rues sont bien tracées, prolongées jusqu'en dehors de la ville de manière à conserver pour l'avenir de bons alignements. Les pavés laissent sans doute à désirer, mais ils sont beaucoup mieux entretenus que ceux des rues secondaires de Constantinople. La partie occidentale de la ville renferme de grands dépôts pour le blé, les farines et les produits agricoles des pays d'Amasia, Sivas, Tokat, etc., auxquels Samsoun sert de port d'embarquement. La rue centrale est ombragée par de beaux arbres plantés en ligne le long des trottoirs, abritant des multitudes de boutiques et de cafés à la turque. Quel dommage qu'on n'ait ni port ni chemin de fer de pénétration dans la direction de Sivas, Samsoun prendrait une réelle importance et deviendrait une grande ville.

L'agglomération d'un grand nombre de commerçants exportateurs de notre personnel supérieur, de celui de la Banque, la présence de quelques consuls étrangers, créent à Samsoun une vie de sociabilité exceptionnelle. Il y a un bon nombre de dames étrangères ou levantines qui font toilette, se rendent visite. On réussit à faire un peu de musique, voire même des courses de chevaux. Le mutessarif, Hamdy bey, est un homme aimable et instruit, à l'esprit large et tolérant, en sorte que le séjour de la ville, même pour une famille de gens élevés dans une bonne condition sociale, est non seulement tolérable, mais agréable. On se fait une petite existence civilisée et on supporte en bonne compagnie les rudesses de l'entourage et de la sauvagerie ottomane.

Nous avons logé, faute d'hôtel, chez notre nazir, M. Witthal, smyrnôte, d'origine anglaise, une nature de colosse bon enfant et intelligent, qui a parcouru dans sa jeunesse toute l'Asie Mineure en qualité d'inspecteur de la Régie. Il a eu toutes les aventures, a été attaché tout nu à un arbre par des brigands kurdes et allait périr quand il a été sauvé miraculeusement par l'arrivée inattendue de soldats turcs. Il a essuyé un certain nombre de coups de revolver d'un assassin, heureusement maladroit; enfin l'année dernière les chirurgiens de l'hôpital français de Constantinople ont attenté à ses jours en voulant le chloroformer pour l'opérer d'une légère anomalie physique. Cette dernière épreuve lui a paru la plus redoutable de sa vie aventureuse. Il a longtemps échappé à ses persécuteurs qui le poursuivaient le bistouri dans les reins. Il a fini par transiger et s'est laissé opérer sans chloroforme à la grande humiliation de la Faculté. Il conte ses voyages avec esprit et bonhomie. Il a réuni à sa table, pour nous être agréable, les principaux fonctionnaires

de la Régie et le mutessarif Hamdy bey, relégué à Samsoun parce qu'il est intelligent et clairvoyant, ancien secrétaire du fameux Midhat pacha, le malheureux promoteur des réformes et de la constitution, quelques autres encore. Tous ces gens sont contents de leur sort, heureux d'être à Samsoun, loin des intrigues et des turpitudes de Constantinople.

DIMANCHE 4 MAI 1902.

A bord du bateau russe le Trouvor.

Nous venons de nous embarquer. Nous devons partir pour Trébizonde vers une heure de l'après-midi, mais le paquebot n'est arrivé qu'à sept heures, au coucher du soleil, et maintenant que nous y sommes on nous annonce qu'il ne lèvera l'ancre que demain matin. Nous nous arrangeons tant bien que mal sur un navire qui n'est pas aménagé pour le transport des voyageurs et qui est bondé de marchandises. Le capitaine me cède sa cabine, mes compagnons de voyage se logent dans deux autres cabines, le cuisinier chef déclare qu'il fera de son mieux, et nous dormirons convenablement en attendant le jour.

LUNDI 5 MAI.

A bord du Trouvor.

Notre navire à gros ventre marche avec solennité et évite toute vitesse désordonnée. Il aurait dû arriver hier soir à Khérasonde, il n'est parvenu qu'à Orlou. Il y a fait quelque chargement et y a stationné jusqu'à minuit, puis il s'est mis en route pour Khérasonde où il est arrivé ce matin à l'aube. Je me suis levé pour voir cette ville singulière dont le nom sonne à l'oreille comme un vague souvenir de mythologie. Il est trop tôt pour descendre à terre, les habitants sont encore plongés dans le sommeil, et l'arrêt ne sera pas de longue durée. Nous contemplons à distance, depuis le pont du navire.

A mesure qu'on s'avance de Samsoun à l'orient, les côtes d'Asie deviennent plus riantes, plus découpées, dominées par des collines de formes variées, mais toujours vertes jusqu'au sommet, du moins dans la saison printanière où nous sommes. Notre bateau a jeté l'ancre dans l'anse qui forme la rade de Khérasonde. Le soleil levant illumine les maisons blanches de la ville, et le spectacle est pittoresque et charmant

à la fois. A gauche une colline isolée s'avance en promontoire dans la mer. Son sommet est entièrement occupé par une antique ruine de château fort. Les murs en sont tout à fait délabrés et on peut difficilement se rendre compte de son architecture. Notre nazir, qui vient nous saluer à bord et qui affiche quelques notions historiques, prétend que le château remonte à Mithridate ou à Alexandre le Grand. C'est facile à dire, mais la ruine m'a tout l'air d'être du vulgaire moyen âge. Il nous signale cependant une curieuse particularité, c'est que les blocs taillés de grande dimension dont se compose le mur d'enceinte sont reliés par du plomb coulé dans les joints.

Les flancs de cette colline avancée sont couverts de gazon, et le pied est tout entouré d'une lignée de maisons blanches au toit rouge qui enserre le monticule comme une cravate de couleur claire se dessinant vivement sur un vêtement sombre. Derrière et au-dessus de ce premier plan, court une chaîne de coteaux plus élevés, verdoyants jusqu'à leur faite. Nous sommes dans le grand pays des noisettes. Depuis la mer au sommet des monts, sur les arêtes dont la silhouette coupe le ciel, et dans les plis des petits vallons, tout est couvert de noisetiers plantés régulièrement en culture méthodique et colorant le paysage d'un vert tendre. Ce n'est pas comme à Samsoun le velours vert, brillant et un peu cru des prés printaniers, c'est de la peluche ou du tapis laineux où l'œil se repose et sur lesquels s'étalent sans crudité les grandes ombres et la lumière du soleil levant.

Dans nos régions tempérées d'Europe, où le noisetier n'est qu'un buisson sur la bordure des forêts, qui fournit à peine une maigre pâture aux écureuils ou aux gamins déserteurs de l'école, nous avons peine à nous représenter que le fruit de cet arbuste puisse devenir la richesse de tout un pays. Khérasonde exporte chaque année pour quatre à cinq millions de francs de noisettes. De gros navires ne dédaignent pas de s'arrêter dans cette délicieuse rade pour remplir leur cale de ce petit article de confiserie et de dessert, et le transporter à Marseille ou dans quelque autre port de mer.

Il y a, paraît-il, à Khérasonde, un homme extraordinaire, connu sur toute la rive turque de la mer Noire, c'est Yorghî pacha, maire de la ville, influent, qui commande en maître à sa population, et qui la conduit dans la voie du progrès. Les maisons sont propres, les rues, dit-on, bien entretenues ; l'aspect extérieur de la ville respire l'aisance et un certain confort inconnu dans les autres villes et villages de l'intérieur de l'Asie Mineure. C'est du reste un caractère qui devient commun à toute cette

région des côtes turques de la mer Noire, et qui s'accroît depuis Samsoun à mesure que nous marchons vers l'orient. Yorghî pacha n'a fait que développer une tendance des habitants de ces contrées. Devant l'église grecque il a construit une grande et belle terrasse dominant la mer. Au milieu il a élevé un clocher bizarre qui de loin ressemble à une pagode chinoise. A l'angle de sa terrasse qui regarde le soleil levant, il a dressé un obélisque.

Chose bizarre, il paraît que l'aisance, l'ordre et la propreté de cette charmante cité ne correspondent pas à un progrès accentué de l'instruction populaire. Notre nadir nous dit bien qu'on a construit des maisons d'école, mais qu'il n'y a personne dedans, ni maîtres, ni élèves.

En tout cas, le chercheur et l'artiste s'arrêteraient volontiers dans ces parages pittoresques qui doivent receler des trésors de légendes et d'histoires mystérieuses. C'est ici, de Samsoun à Khérasonde, que d'antiques traditions placent le royaume des Amazones. Un peu à l'orient de Samsoun se jette dans la mer la petite rivière du Thermodon qui traversait Thémiscyre, leur capitale, d'où partaient les cohortes de femmes guerrières ne craignant pas de se mesurer avec Hercule et Thésée. Leurs grandes reines, Hippolyte tuée par Hercule qui lui enleva sa ceinture, Antiope, Panthésilée qui porta secours aux Troyens et fut tuée par Achille, Thalestris, n'ont laissé pour tous souvenirs que leurs noms associés à de ténébreuses légendes. Si jamais elles ont existé, elles ont négligé d'assurer elles-mêmes le souvenir de leur glorieuse existence. Elles n'ont pas eu d'historiens de leur sexe pour raconter leurs hauts faits, ni de poètes pour les chanter, ni d'artistes, de sculpteurs ou de statuaires pour en graver le récit dans la pierre dure ou pour conserver leur physionomie hautaine ou les formes de leurs corps transformées par les exercices violents, par la guerre aux hommes ou la chasse aux bêtes sauvages. Elles ont laissé ce soin aux générations suivantes, et mal leur en a pris. Car l'homme, le mâle, redevenu le roi incontesté de la création, a cru spirituel, sinon galant, de se venger de cette tentative d'usurpation sur sa toute-puissance. Les grands musées renferment tous des statues de ces femmes guerrières, mais ce ne sont qu'amazones blessées, amazones vaincues, amazones mourantes. Jusqu'à Rubens, le peintre des chairs triomphantes, qui n'a rien trouvé de mieux que de représenter ces vaillantes, écrasées, impitoyablement massacrées par la cavalerie grecque, foulées aux pieds des chevaux, précipitées dans les flots du Thermodon dont elle cherchent à défendre le passage. Et, pour représenter ce désastre imaginaire, le grand artiste n'a pas reculé devant la plus invraisemblable des fictions. Il a imaginé

une cavalerie grecque dont personne n'a jamais entendu parler. Chacun sait en effet qu'avant et après Salamine et jusqu'à nos jours, les Grecs ont toujours, de préférence, monté des bateaux plutôt que des coursiers fougueux.

Et maintenant, sur le flanc des monts Amazoniens, dans ces douces vallées verdoyantes et pittoresques qui s'ouvrent en profondeur sur la mer, où est la femme ? Qu'est-elle devenue ? A quel degré d'humiliation l'homme l'a-t-il réduite ? Les voilà dans les ruelles de Tireboli, d'Orlou, de Khérasonde, se traînant à pas lents, empaquetées dans un amas de vêtements informes, la tête et le visage entièrement couverts d'un épais crêpe noir, éternellement en deuil d'elles-mêmes ; elles vont silencieuses, sans regards ni sourires, semblables à des fantômes ambulants ; elles rasant les murs et disparaissent hâtivement dans une porte basse.

Quel contraste et quelle expiation ?

Le royaume des Amazones est livré à l'islamisme et à la polygamie, tandis qu'en face, sur les autres rivages de la même mer, règnent les dogmes du catholicisme oriental qui soumet l'union de l'homme et de la femme à des lois strictes, inspirées par les préceptes sacrés des chrétiens, et condamnent comme péché mortel tout rapprochement en dehors de la rigoureuse monogamie et des formes solennelles du mariage. La bienveillance particulière du Dieu des chrétiens, ses plus hautes récompenses dans la vie future sont même assurées à ceux qui font vœu de chasteté.

Les amazones, filles et prêtresses d'une déesse lunaire, dit la grande encyclopédie, ne supportaient aucun homme chez elles. Elles se rapprochaient cependant une fois chaque année, pour perpétuer leur race, d'un peuple voisin, les Gargaréens ! Des veinards ces Gargaréens !! L'imagination peut se donner libre carrière sur ces noces légendaires, à la fois annuelles et internationales. Les amazones ne gardaient que les filles auxquelles elles donnaient naissance, et la tradition observe un silence sinistre sur le sort qui était fait aux petits garçons.

Le bon Dieu, disent les paysans de chez nous, ne m'a donné qu'un enfant. Ma femme a bien mis au monde en outre quatre filles, mais ce n'est tout de même pas la même chose.

Et là-bas, pas bien loin d'ici, en ce présomptueux vingtième siècle, vit au mont Athos un petit peuple d'illuminés qui interdit son territoire à tout être féminin, fût-il de la race des gallinacés, et la statistique des naissances y est réduite à sa plus simple expression. Pendant que mon

esprit et ma plume flânent au milieu de ces bizarreries humaines nous avons marché vers l'Orient. Mais, au retour, nous espérons bien avoir la chance de nous arrêter plus longtemps et de descendre à terre pour présenter nos hommages à l'illustre Yorghi pacha.

Nous avons quitté Khérasonde à 6 heures et demie du matin et vers 9 heures nous jetons l'ancre de nouveau devant Tireboli. Le capitaine a reçu un télégramme lui annonçant qu'il y a là 800 colis et 150 passagers à prendre. Il lui faut trois ou quatre heures pour engouffrer dans les flancs de sa vieille carcasse de bateau ces diverses marchandises. Pendant ce temps nous nous faisons conduire à terre et nous visitons la ville. Les pentes de la montagne sont devenues plus escarpées, et les maisons de Tireboli s'étagent les unes par-dessus les autres, reliées par des rampes d'escaliers ou par de petits chemins en lacets. Nous sommes accueillis par le mudir de la Régie et par le caïmakam de l'endroit qui nous font les honneurs de leur résidence et nous accompagnent par les rues étroites, tortueuses et relativement propres de la ville. On se croirait dans quelque vieux village italien adossé aux flancs des montagnes au-dessus de San Remo ou de la Spezia. Les Tireboliens cueillent aussi la noisette et l'exportent dans la saison contre bon argent comptant. Les hommes peu aisés émigrent au printemps et vont chercher de l'ouvrage en Russie, dans les plantations de tabac du Caucase ou dans les campagnes des rivages voisins. Ils reviennent à la fin de l'été, apportant en économies le produit de leur travail. Ils gagnent de 1 et demi à 2 roubles par jour. Quelques-uns d'entre eux qui ont appris un métier ont des salaires plus élevés. C'est encore une analogie avec les Italiens montagnards qui envahissent l'Europe centrale au premier printemps et qui viennent construire nos chemins de fer et nos maisons. Nous les appelions les hirondelles. Cent cinquante de ces émigrants s'embarquent maintenant sur notre vieux Troubadour, qui est déjà bondé. Heureusement que c'est une marchandise essentiellement compressible.

Comme à Khérasonde, le petit golfe qui tient lieu de port à Tireboli est un peu protégé contre les vents de l'est par un rocher isolé qui s'avance dans la mer, couronné par les murs et les tourelles en ruine, couvertes de lierre, d'une antique citadelle. Nous grimpons les quatre-vingt-cinq marches d'escaliers qui conduisent à cette esplanade pour admirer la vue d'ensemble du pays. Et nous nous embarquons de nouveau. Je me suis enrichi d'une canne noire incrustée fort artistiquement et de jumelles d'argent, travail du pays dont le caïmakam me fait cadeau.

TRÉBIZONDE, LE 10 MAI 1902.

Notre « Trouvor » nous a enfin amenés à Trébizonde lundi soir vers le coucher du soleil. Depuis Tireboli les massifs de montagne continuent à s'élever de plus en plus et là-bas à l'Orient, du côté où le rivage de la mer s'incline vers le nord, la grande chaîne du Lazistan apparaît, couverte de neige. Nous avons à bord quatre ou cinq des enfants de ce pays sauvage, transportés de Khérasonde à Trébizonde pour répondre de quelque gros méfait. Ils ont au pied de lourdes chaînes rivées à la cheville et qu'ils traînent à grand bruit à chaque pas. Ils paraissent tout à fait insoucians du sort qui les attend et se livrent à des conversations et à des plaisanteries bruyantes. Ils doivent savoir cependant que les autorités de ce pays ont la main dure et la répression cruelle. On m'explique que leurs accusateurs sont aussi sur le navire et que vis-à-vis d'eux ils affectent une indifférence et une gaîté factice toute de surface.

A notre arrivée dans la capitale du vilayet, le drogman du vali vient à bord me souhaiter la bienvenue et nous descendons dans la barque officielle du gouverneur qui nous conduit rapidement à terre. Des voitures nous amènent à l'hôtel de Madame Marengo. Ce nom qui sent la mitraille est porté par une petite vieille, veuve, toute noire, tournée en boule déformée, d'où sort une petite voix douce et résignée. Avec ses six enfants, elle tient la seule modeste auberge où le voyageur égaré dans ces parages peut trouver l'hospitalité. A nous six nous remplissons la maison jusqu'à la bonde. J'ai cependant une assez grande et bonne chambre avec un joli balcon sur la mer. Nous sommes dans la capitale de la province qui s'étend de la frontière russe à l'orient jusqu'au delà de Samsoun, et comprend par conséquent dans son territoire tous les beaux rivages que nous longeons depuis deux jours.

Trébizonde sert de port aux grandes régions d'Erzeroum et d'Erzindjan, de Bitlis et de Mouch si cruellement dévastées et dépeuplées il y a quelques années par les massacres arméniens. C'était autrefois le point de départ et d'arrivée des transports pour la Perse, détournés dès lors par la construction du chemin de fer qui relie la mer Noire à la mer Caspienne, de Batoum à Bakou. C'est un centre important pour notre administration. La culture du tabac y a pris un grand développement, et dans tout le pays, jusqu'à Platana, à 15 kilomètres à l'occident, nous faisons de gros achats pour nos approvisionnements annuels. La ville elle-même s'étale sur les flancs des coteaux, au fond d'un petit golfe dans une disposition d'amphithéâtre assez semblable à celle de Khéra-

sonde, mais le rivage, moins escarpé, s'élève en pentes douces couvertes de maisons de jolie apparence, mélangées d'arbres, de jardins et de verdure. A l'occident, la ville est coupée par deux ravins assez profonds franchis par des ponts pittoresques qui offrent du côté de la montagne des perspectives d'antiques forteresses aux grands murs noircis par le temps.

Nous avons été accueillis par des gens aimables, M. Sassi, consul de Belgique, petit vieillard à la tenue soignée, beau-père de Habib-Malhamé et de notre nazir adjoint Gutowsky ; M. Veregli, adjoint du gouverneur qui nous a invités à déjeuner dans sa charmante résidence de montagne, à 300 mètres d'altitude au-dessus de la mer, villégiature des familles aisées de la ville ; M. Longwork, consul d'Angleterre, gros garçon réjoui qui depuis dix-sept ans dépense sa bonne humeur à poursuivre le gibier et à pratiquer différents sports. Mais l'homme qui concentre toute l'attention et qui effacera tous les autres dans le souvenir, c'est le vali Kadry bey que nous connaissons depuis longtemps de réputation, et qui vaut la peine d'être vu de près. Administrateur distingué, grande intelligence, volonté de fer ; il faut venir jusqu'aux extrêmes confins de l'Empire pour rencontrer des caractères de cette trempe. Il est difficile de se représenter ce qui arriverait s'il prenait une fois fantaisie au souverain d'appeler Kadry bey à un poste de confiance à Constantinople, d'en faire son grand vizir ou son premier secrétaire, et de lui laisser libre carrière ! Grands dieux. Un éléphant lâché dans un magasin de vieilles poteries.

Kadry bey est, de sa personne, un homme d'une extrême simplicité. Il nous a reçus et nous a invités à un excellent déjeuner chez une autre personne, parce que, dans sa demeure, il a son lit pour se coucher et presque pas d'autres meubles. Au premier aspect, son visage est rude et presque commun, puis, dès qu'il se met à écouter, à préparer sa réplique et à parler, sa lèvre s'amincit, des traits d'une grande finesse se dessinent autour de ses narines et de sa bouche, son œil devient d'une extrême mobilité, à moitié fermé dans l'attitude de la réflexion, il s'ouvre à mesure que sa pensée se développe et prend de la clarté, puis devient d'une vivacité incisive. Lorsqu'il est excité, indigné ou en colère, son regard doit être terrible et anéantir à lui seul toute résistance. Sa conversation est abondante et précise, à la fois pleine d'images, d'histoires et même de poésie. Après quelques entretiens avec lui on est complètement séduit, surtout si on a comme interprète mon admirable drogman Halid Zia bey qui traduit rapidement, en excellent langage, reproduisant en turc ou en français toutes les nuances de la conversation.

Kadry bey a transformé le pays dont le gouvernement lui a été confié. Il a extirpé le brigandage au point qu'on circule de jour et de nuit à Trébizonde et dans le vilayet sans escorte et en pleine sécurité. « On m'a reproché quelquefois à Constantinople, nous disait-il, d'user de moyens peu légaux et de ne pas laisser à la justice le soin de réprimer les crimes et la contrebande. Mais j'ai fait observer que, dans ce pays où le brigandage et la contrebande fleurissent, les fonctionnaires judiciaires nommés par Constantinople sont eux-mêmes choisis parmi les brigands et les contrebandiers. Je n'ai pas reçu de réponse à cette observation et je continue à rendre la justice moi-même en appliquant un système de répression qui m'a parfaitement réussi, c'est celui de la bastonnade. »

Naturellement cet homme redouté ne s'égare pas dans des longueurs de procédure. Ses sentences ne sont pas enveloppées dans des considérants de jurisprudence byzantine. Il ne dédaigne cependant pas d'y mettre une pointe d'ironie. Quand on lui amène quelque gredin accusé d'un méfait quelconque, il lui fait subir un interrogatoire plus que sommaire, puis il ordonne qu'on lui administre un *café froid* ou un *café sucré*. C'est ainsi qu'il appelle les deux genres de peine de son répertoire. Le café froid est une bastonnade sur la plante des pieds qui empêche le patient de se tenir debout pendant trois ou quatre jours. Le café sucré est une bastonnade plus corsée qui conduit l'administré pour dix ou douze jours à l'hôpital. Il reçoit d'ailleurs dans cet établissement des soins si empressés et si reconfortants qu'il en sort plein de reconnaissance pour les bienfaits de l'administration. L'expérience paraît avoir démontré que ceux qui, sous cette forme, ont reçu un premier avertissement, ne se le font pas répéter. En sorte qu'à l'inverse de ce qui se voit dans les pays soi-disant civilisés, les récidivistes sont ici extrêmement rares.

La Régie a à peu près abandonné entre les mains de Kadry bey la surveillance de la contrebande, exercée jadis ouvertement dans tout le pays. D'une part il a mis à notre disposition le peu de gendarmes que le gouvernement central entretient dans le vilayet, d'autre part il a domestiqué un certain nombre de brigands, de jeunes sauvages hardis et audacieux, et en a fait les « coldjis » de la Régie. Ils sont dévoués, discrets et reconnaissants du modeste traitement que nous leur servons ; ils obéissent en aveugles au moindre signe du vali. Celui-ci nous les a présentés l'autre jour dans une promenade aux environs d'Erzeroum. Il les a réunis sur une pelouse, dépendance d'un café de campagne. Nous nous sommes assis sur des escabeaux, et nos « coldjis » ont exécuté devant nous leurs danses nationales. Ils étaient là une trentaine de jeunes bandits, en cercle autour

d'une grosse caisse et d'une petite flûte. Presque tous sont de beaux garçons élancés, bien découplés, à la taille souple. Grands yeux bien ouverts, nez accentué sans exagération, forte ossature de la mâchoire inférieure et du menton. Avec leur vêtement noir, presque collant, dessinant les formes de leur torse et les muscles de leurs membres développés et assouplis par l'habitude des exercices violents, coiffés de leur « couffies » noir dont les extrémités sont rejetées sur la nuque et dont les angles, ressortant à droite et à gauche de la tête, l'encadrent comme des oreilles d'éléphants, ils ont l'air de jeunes démons arrivant tout droit de l'enfer. La plupart d'entre eux ont sans doute éprouvé les rudesses des corrections du vali et les voilà dansant devant lui comme des petites filles apprivoisées. Ils se tiennent tous par la main, leur cercle s'élargit et se resserre, leurs corps se dressent de toute leur hauteur, les bras tendus au-dessus de leur tête, puis s'accroupissent dans l'attitude du chasseur à l'affût, et la grosse caisse marque le pas sans arrêt, tandis que la petite flûte remplit les airs de ses roulades ininterrompues. Après les danses d'ensemble, les artistes de la bande se livrent deux à deux à un jeu d'escrime chorégraphique avec des sabres à lame ondulée dont la longueur tient le milieu entre l'épée et le poignard. Ils s'attaquent en cadence, bondissent en arrière pour éviter le coup de l'adversaire, reviennent à la charge en tournoyant sur eux-mêmes. Le pas de danse est le pas oriental, court et rapide, le pied frappant le sol du talon et produisant une trépidation de tout le corps. Le vali fait venir auprès de lui un de ces jeunes grands diables auquel il adresse quelques paroles, puis il me dit : « Celui-ci a quatre ou cinq assassinats sur la conscience ; quand j'ai une commission particulièrement délicate à faire exécuter, c'est lui que j'en charge. Il s'en acquitte avec adresse et sans bruit. »

J'espère bien que Son Excellence n'aura jamais rien à me faire dire par cet intermédiaire.

A Constantinople nous connaissons Kadry bey comme un homme qui se fait payer largement les services qu'il rend ; nous nous le représentions comme un grand seigneur oriental, avide, tyrannique, sans scrupules, jouisseur. La réalité est tout autre, Kadry bey est profondément humilié de l'état de dégradation dans lequel est tombée l'administration de l'Empire ; il est dominé par l'ambition passionnée de faire rentrer toutes choses et tout le monde dans l'ordre et de prouver que cela est possible. Il a trouvé dans le vilayet de Trébizonde un pays entièrement désorganisé, livré au pillage des brigands, tenant la campagne à main armée, et à celui, tout aussi redoutable, des fonctionnaires imbé-

ciles, cupides et malhonnêtes. Seul, ne pouvant compter sur personne, il a maté tout le monde. Il a choisi ses moyens en dehors des formes légales et s'est conduit en tyran intelligent ou en général dans un pays décrété en état de siège. Le résultat est extraordinaire, et les belles contrées qu'il administre présentent un contraste étonnant avec toutes les autres provinces de l'Empire. La population qui produit, agriculteurs, ouvriers, commerçants, travaille en paix. Les surnois et les parasites le maudissent sans doute sans oser le faire paraître, mais tous les braves gens, c'est-à-dire la très grande majorité, le bénissent. Les routes sont bien entretenues, la sécurité personnelle assurée ; d'intéressants travaux d'utilité publique sont accomplis presque sans argent ; les revenus de l'Etat et de la Dette publique sont considérablement augmentés. Les nôtres se sont accrus depuis cinq ans de 40 pour cent.

Cet homme-là n'est point un rapace égoïste, car il vit comme un cénobite ; c'est un tyran sans doute, mais un tyran d'une haute intelligence, d'une force de caractère peu commune et, chose rarissime dans le monde des fonctionnaires ottomans, il a tout l'air d'un patriote. Serait-ce pour cela qu'il est relégué à quelque mille kilomètres de la capitale ? J'emporte de cet homme exceptionnel un souvenir ineffaçable.

LE 14 MAI 1902.

A bord de l'*Amphytrite*.

Nous avons quitté Trébizonde avant-hier au soir avec la chance de tomber sur un magnifique bateau du Lloyd autrichien, l'*Amphytrite*. Il fait escale à quelques ports de la côte et nous conduira en quatre jours à Constantinople. C'est tout plaisir ; le temps est magnifique et nous sommes admirablement installés. J'ai pour ma part une véritable chambre à coucher et un lit très supérieur aux misérables couchettes de la plupart des navires qui circulent dans ces parages.

Hier matin, de bonne heure, nous nous sommes arrêtés à Khérasonde que nous avons admiré de loin en venant. Cette fois-ci, Yorghis pacha, averti de notre passage, arrive à bord dès 5 heures du matin et insiste fort aimablement pour que nous descendions à terre. Yorghis est un petit vieillard de 72 ans, très vert d'intelligence, un peu délabré de corps. Nous ne nous faisons pas prier, car notre bateau va rester toute la matinée dans la rade et nous ne pouvons trouver un meilleur emploi de notre temps. Nous voilà donc partis sur l'embarcation de notre pacha qui paraît

heureux et fier de nous faire les honneurs de sa charmante ville. Nous suivons consciencieusement la belle rue large et droite établie par ses soins, et qui, en véritable Cannebière, part de la mer pour traverser la ville en pente douce. Arrivés près du sommet, nous tournons à gauche et parcourons une rue nouvelle aussi, fort bien tenue, tracée de niveau, et qui nous conduit au konak, énorme bâtiment où sont concentrés les bureaux du caïmakam et de toutes les administrations publiques du Caza. Puis nous atteignons la demeure du pacha, plantée sur une magnifique terrasse dominant la mer, soutenue par des murs cyclopéens de 30 mètres de hauteur, dont la construction remonte sans doute à une haute antiquité.

Les enfants de la ville sont accourus pour nous voir entrer chez le pacha. Ils entourent le portail ou sont juchés sur les murs des jardins voisins en groupes charmants et animés. Nous sommes reçus par un orchestre, s'il vous plaît ! qui nous salue de ses flonflons et donne un caractère processionnel à notre entrée dans le salon du bon petit vieux qui nous conduit. Nous y prenons la confiture d'orange, le verre d'eau et le café de rigueur. Nous admirons la vue admirable de la terrasse, puis le pacha nous invite, après avoir vu sa demeure actuelle, à aller visiter son habitation future, c'est-à-dire son tombeau. Chemin faisant, je manifeste ma surprise de voir ainsi de longues rues tracées en pleine ville et je demande au pacha s'il n'a pas éprouvé de bien grandes résistances de la part des propriétaires dont il a dû couper ou abattre les maisons. Non, me dit-il, ici tout le monde aime ma famille, on a reporté sur moi le dévouement qu'on avait pour mon père. On sait que nous travaillons pour le bien de tous, et, quand je dis à l'un qu'il me faut sa maison ou une partie de son champ pour une œuvre d'utilité publique, il me les cède sans discuter. Nous avons à Khérasonde des gens de toutes confessions et de toutes nationalités, turcs, lazès, grecs, arméniens. Il n'y a entre eux ni jalousie ni haine. Chacun aime son voisin et travaille sans inquiétude à ses affaires.»

Il vaudrait la peine de vivre quelque temps à Khérasonde pour vérifier ce témoignage si extraordinaire dans sa simplicité. Peut-être le pacha prête-t-il aux autres ses propres vertus et ses généreux instincts. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les rues sont faites, le magnifique konak construit, les maisons du rivage abritées contre la mer par un mur de quai fort bien établi. Pour faire tout cela, chacun s'est soumis à un petit impôt par sacs de noisettes exportés, et, chose rare, le maire de la ville qui a perçu cette contribution, non seulement ne s'est pas enrichi, mais encore

y a ajouté sa propre fortune. Brave Yorghi ! comme dit Ramsey. Il en est, dit-on, déjà récompensé sur cette terre, ses enfants réussissent, son fils prospère dans le commerce à Marseille, et lui-même vit en paix avec sa conscience. Nous voici arrivés devant le tombeau qu'il s'est élevé à lui-même. Comme je le lui fais observer, il n'y a que les hommes qui ont fait tout leur devoir et qui savent qu'ils dormiront bien qui peuvent s'occuper en toute liberté d'esprit de leur dernière demeure. Nous l'avions déjà remarquée depuis la mer. A l'angle de la haute terrasse de l'église grecque, il a dressé sur quatre supports une sorte d'obélisque pyramidal qui a bien huit ou dix mètres de hauteur. Au-dessous, entre les quatre supports, on a ménagé la place nécessaire pour y creuser sa tombe. « Le monument, nous dit-il, n'est pas entièrement achevé, parce que je n'ai pas encore envie de mourir, et puis j'ai laissé la place pour loger une petite statue, dans l'espoir que mes administrés voudront conserver mon souvenir... » Quel homme délicieux, fait de bonté, de courage, d'activité, de dévouement, d'abnégation et de naïve vanité ! Brave Yorghi !

Il y a cependant à Khérasonde un caïmakam représentant de l'autorité centrale, envoyé de là-bas, de Constantinople. Il est venu nous voir et nous lui avons rendu sa visite. Il a l'œil mauvais, le nez trop court, la bouche vicieuse. Il nous a paru lui-même embarrassé de son personnage au milieu de cette population patriarcale qui vit de noisettes et qui a un orchestre... J'ai cru voir que le pacha le regarde de côté, comme un intrus qui vient se mêler de ce qui ne le concerne point.

Voici déjà l'*Amphytrite* qui remplit les airs de ses sifflets enroués, sans doute pour nous avertir qu'il est bientôt temps de lever l'ancre. Nous revenons sur nos pas en devisant et en admirant les découpures du rivage, les groupements pittoresques de vieilles maisons, de murailles antiques. Mais soudain tout le monde s'arrête, lève les yeux en l'air et prête l'oreille. Un chant extraordinaire frappe nos oreilles, tombant sur nos têtes comme du haut d'un minaret invisible. Nous écoutons, cherchons de tous côtés ; enfin, par une rue en escalier qui coupe la rangée de maisons à notre gauche, nous apercevons là-haut, à 50 mètres au-dessus de nous, sur l'extrême rebord de la terrasse la plus élevée, une grande jeune femme en plein soleil, les cheveux au vent, les bras étendus en grande gesticulation, agitant de sa main droite une étoffe blanche, et, à gorge déployée, comme si elle voulait se faire entendre jusqu'à l'autre rive de la grande mer, jette dans les airs une longue invocation. Est-ce la prêtresse de quelque religion inconnue qui accomplit

un rite mystique ? Est-ce une poète exaltée qui raconte au ciel et à la terre quelque antique et tragique légende ? Ses paroles rapides se déroulent en long récitatif, interrompu de temps à autre par une roulade en trois gammes descendantes de cinq notes chacune, la première fortement lancée, les quatre autres détachées et parlées :

| | | |
|----|----|----|
| ha | ha | ha |
| ha | ha | ha |
| ha | ha | ha |
| ha | ha | ha |
| ha | ha | ha |

puis le récitatif reprend aussitôt avec une extrême volubilité.

Nous sommes trop éloignés pour distinguer les traits de son visage, mais le corps est élancé, souple et élégant et, de l'endroit où nous sommes, se dessine sur le ciel en silhouette fantastique. Nous ne pouvons pas non plus saisir ses paroles précipitées. On ne distingue que le nom de la sainte Vierge qui revient périodiquement. Les oreilles habituées aux langues du Midi croient saisir un mélange de mots grecs et turcs sans pouvoir les relier entre eux. Le pacha nous explique que c'est une belle fille grecque à laquelle un moine a fait la cour. Il lui a avoué son amour, mais l'autorité ecclésiastique, la barbare, l'inexorable, a déplacé le moine et l'a envoyé dans les parages de Smyrne. La pauvre fille en a perdu la raison. Une magicienne lui a prédit que son amant reviendrait sur un beau navire, et alors, chaque fois qu'un grand vaisseau s'arrête dans la rade, elle s' imagine qu'il ramène son amoureux et, de la haute terrasse de sa maison, qui domine au loin toute la mer, elle chante sans se lasser ses appels et son éternelle espérance :

« Sainte Vierge Marie, rendez-moi mon ami. Il est parti au delà des grandes mers. Revient-il sur ce beau navire ? Hahahahaha ! Hahahahaha !

Drame d'amour triste et touchant, qui tient en quatre lignes, simple comme l'art antique. Nous assistons à la scène finale qui est vraiment telle qu'eussent pu l'imaginer Sophocle ou Shakespeare.

Dans cet amphithéâtre immense et magnifique de la baie de Khérasonde, cette fille de la montagne apparaît exactement à l'endroit où l'eût placée un habile metteur en scène. Dressée de toute sa hauteur, au haut d'une paroi à pic d'où elle peut à chaque instant se précipiter, elle paraît tour à tour commander à la mer et aux éléments ou les maudire. Nous sommes littéralement cloués au sol, muets de surprise et d'émotion devant cette apparition qui tient du prodige, en présence de ce spectacle

si puissamment dramatique qu'il semble produit par une artiste de génie, oubliée de la réalité, parvenue à exalter son âme et sa personne tout entière dans l'expression de son amour infini, de ses évocations et de son désespoir.

Le premier moment d'étonnement passé, je cherche à observer avec quelque détail. Sa voix puissante est celle d'un ténor élevé, plutôt que d'une femme. Le son est émis de pleine poitrine sans un seul cri aigu ou guttural ; la tonalité est parfaitement juste, son leitmotiv (ou roulade) est triste et vibrant. Il remplit mon oreille et depuis deux jours je le chante mentalement sans pouvoir m'en débarrasser, il me hante quand je marche ou quand j'écris, il surgit au milieu d'une conversation et me donne l'air d'un malappris qui n'écoute plus ce qu'on lui dit, il retarde mon sommeil.

L'ensemble est d'un effet prodigieux. C'est du grand art produit par une belle fille d'Orient, fruste, qu'aucune éducation n'a façonnée et qui se transfigure cependant par la seule puissance de la passion dont elle est envahie. Il est vrai qu'elle a perdu la raison !!

Nous regagnons notre vaisseau à force de rames, et, depuis le pont du navire, à 500 mètres du rivage, nous percevons encore sa voix et, à la lunette, nous suivons nettement les grands gestes désespérés de la belle folle d'amour.

Nous nous éloignons à regret de ce pays enchanteur. Je suis bien sûr qu'aucun d'entre nous n'oubliera Khérasonde. Il faudrait y revenir.

Aujourd'hui l'*Amphytrite* a jeté l'ancre à Samsoun. Il y passe la journée, je reste moi-même à bord où j'ai convié à déjeuner le gouverneur Hamdy bey, le directeur de la Banque et les principaux agents de notre administration. Hamdy bey m'a fait la grande amitié d'accepter mon invitation, et ce n'est pas une petite affaire. Un gouverneur suspect à la camarilla du palais, surveillé par ses subordonnés, et qui se rend à bord d'un navire autrichien pour déjeuner avec un ghiaour, et cela sans en avoir préalablement obtenu la permission de Sa Majesté ! Il pourrait bien se voir obligé d'expliquer sa conduite.

DU 15 MAI 1902.

A bord de l'*Amphytrite*.

Ce matin de bonne heure nous sommes arrivés à Ineboli. Le vali de Castamouni s'y trouve en tournée. Le commandant du bateau a la grande

obligeance de s'arrêter aussi longtemps que nous le voulons ; l'aide de camp du pacha vient à bord dès notre arrivée pour nous souhaiter la bienvenue et nous inviter de la part de son maître à descendre à terre. Nous avons eu là une conversation fort intéressante sur les affaires de la Régie, sur la contrebande, l'absence complète de moyens pour la réprimer. Le pauvre vali, homme intelligent, affable, animé des meilleures intentions, frémit de colère quand il nous expose le degré d'impuissance où il est réduit. Son territoire est sillonné de bandes de brigands et de contrebandiers armés en guerre qui rançonnent la population des villages et se livrent à toutes sortes de méfaits. La Sublime Porte l'avise par télégramme qu'une bande de 40, 50 ou 80 hommes pénètre dans son vilayet et lui ordonne de les arrêter. Il a quatre gendarmes à leur opposer ; il ne peut que répondre à la Sublime Porte : « Pourquoi les avez-vous laissés partir ? » Du côté de la mer, les rivages très étendus du vilayet sont entièrement ouverts à toutes les incursions et à tous les débarquements. La Sublime Porte lui a ordonné d'utiliser comme garde-côte le stationnaire de Sinope. Le commandant de ce bateau, mis en demeure de prendre la mer, a répondu qu'il ne possédait pas de charbon. Après de longues correspondances, on a fini par lui en procurer, et, sur l'ordre formel qui lui en a été donné, il a mis sa misérable carcasse en mouvement, mais celle-ci était à peine sortie de la rade que sa chaudière a fait explosion. Le vali raconte cette lamentable histoire dans le tuyau de l'oreille de Halid bey, ayant presque les larmes aux yeux de honte pour l'administration de l'Empire.

Enis pacha nous a fait le grand plaisir de venir à bord nous rendre notre visite, malgré une mer un peu houleuse. Nous avons déjeuné avec lui sur l'*Amphytrite*, très agréablement, en compagnie aussi du docteur von During pacha, un Allemand, qui dirige dans ce pays, pour le compte du gouvernement impérial, la construction de plusieurs hôpitaux. Von During est un homme distingué, travailleur, ne reculant devant aucune fatigue. Il connaît toute cette partie de l'Asie Mineure à fond, et sa conversation est intéressante et instructive.

Ineboli est beaucoup plus sauvage que les autres localités de la mer Noire que nous avons visitées. La ville est construite au débouché d'une vallée étroite et profonde, encadrée de hautes montagnes boisées. Grand pays de chasse. Des cerfs par troupeaux, des sangliers et des ours en abondance. Nous avons à bord, dans deux caisses, six petits ours qui viennent avec nous à la capitale et qui ne tarderont pas à regretter la tanière de leurs parents.

D'Ineboli nous nous mettons en route, directement pour Constantinople, enchantés de notre voyage. Nous avons été reçus partout avec une cordialité extraordinaire, presque avec amitié. Nous avons vu des hommes de caractère, plusieurs de grande valeur, qui souffrent de leur isolement, mais qui ne l'échangeraient pas contre les intrigues et l'atmosphère politique empestée de Constantinople.

Notre table de salle à manger, sur l'*Amphytrite*, est couverte de fleurs renouvelées à chaque escale ; on nous a apporté des fraises des bois par boisseaux, nous emportons des noisettes de Khérasonde, des pommes de Castamouni, on nous a même offert un des petits ours que nous avons refusé en gens ingrats que nous sommes.

Nous rentrons avec le sentiment que nous quittons pour longtemps un pays radieux, peuplé de braves gens et de bons amis. Notre vaisseau marche trop vite à notre gré et nous ramène trop tôt à la capitale où le licol nous attend.

DU 30 MAI 1902.

Nous avons retrouvé à Constantinople les chinoiseries dans lesquelles l'administration ottomane semble se complaire.

Vendredi dernier, mon directeur de la fabrique est venu me prévenir que la douane avait arrêté nos expéditions de tabac et de cigarettes destinées à alimenter la province, et cela sous le prétexte qu'un iradé de Sa Majesté interdit l'usage des armes impériales dont nos produits sont revêtus comme marque de fabrique. J'appelle aussitôt le commissaire impérial et lui remet une protestation en lui exposant les conséquences incalculables de l'interruption de nos expéditions qui entraînerait l'arrêt de notre fabrication. Je cours chez Nazif pacha, le directeur général des douanes, je lui exhibe l'autorisation officielle que nous possédons de nous servir de cette marque de fabrique pour cinq ans encore. — Peine perdue ! Aucune autorisation gouvernementale ne peut tenir contre un iradé du Sultan. — Je vais chez le grand vizir, qui ne peut me recevoir, étant occupé avec les drogmans des ambassades de Russie et d'Angleterre, et qui me fait dire qu'il ne peut agir contre un iradé. J'ai commencé alors à être sérieusement inquiet. Mon président, le commandant Berger, assez ému aussi, m'accompagne chez l'ambassadeur de France et chez celui d'Autriche auxquels nous expliquons le cas. Je cours à Thérapia voir l'ambassadeur d'Allemagne. Tous les trois déclarent que les Turcs sont complètement fous, ils vont intervenir aussitôt.

Lundi enfin nous avons pu avoir une longue conférence avec le grand vizir et avons alors pu constater que l'iradé invoqué est vieux de plus d'un an, qu'il n'y avait été donné aucune suite en ce qui nous concerne, et que toute cette affaire a été montée par le « muavin » du directeur de la douane, qui nous en veut à mort, parce qu'autrefois nous lui donnions de l'argent, tandis que maintenant nous ne lui en donnons plus. — Le grand vizir a fait venir Nazif pacha et en notre présence lui a donné l'ordre de laisser expédier nos marchandises comme par le passé.

Autre guitare. J'ai fait établir un cordon de surveillance fortement organisé et bien commandé pour intercepter tout passage de contrebande entre les pays de production d'Ismid et les provinces de Konia, Angora, Brousse, etc. L'effet a été immédiat. Les contrebandiers, voyant la porte sérieusement fermée, se sont aussitôt organisés pour la forcer par la violence, et le 17 mai je recevais un télégramme m'avisant de la formation d'une bande d'une centaine d'hommes armés en guerre, escortant cent chevaux chargés de tabac et qui se dirigeaient sur notre ligne. J'ai aussitôt prévenu le Ministère et le grand vizir, demandant instamment que les mesures soient prises pour empêcher ce départ, et déclinant toute responsabilité pour le cas où il aurait lieu.

Dans la nuit du 21 au 22 mai un télégramme m'a annoncé que le combat était engagé, que nous avons déjà deux hommes tués et qu'on ne pouvait prévoir les suites de l'affaire. Dès le matin du 22, j'ai envoyé un messenger au ministère de l'Intérieur pour savoir quelles mesures avaient été prises. Le ministre m'a envoyé cette réponse inénarrable : « On a écrit aux autorités locales, le ministre signera la lettre aujourd'hui ! » O merveille du fonctionnarisme et de la hiérarchie administrative !

Une petite armée de brigands parcourt le pays de grand jour pour aller livrer bataille, et elle a l'audace de partir avant que les bureaux aient pu se mettre d'accord sur le texte de la lettre à écrire. Et ces « coldjis » qui vont se faire tuer avant que le ministre ait signé !!

Quoi qu'il en soit, nous avons été trois jours dans une assez sérieuse angoisse. Puis nous avons appris que les contrebandiers se sont débandés et enfuis en laissant entre nos mains 172 balles de tabacs et 30 chevaux. Le dernier jour de la lutte, nos hommes ont reçu, hélas ! le secours de 22 gendarmes commandés par un capitaine de gendarmerie. Mais ce dernier, comme par hasard, s'est trouvé être le beau-frère de l'un des chefs de brigands, et son intervention a eu pour effet de permettre la fuite des hommes. Sans lui nous aurions tout pris, tabacs, chevaux,



S. A. FÉRID PACHA
Grand Vizir.



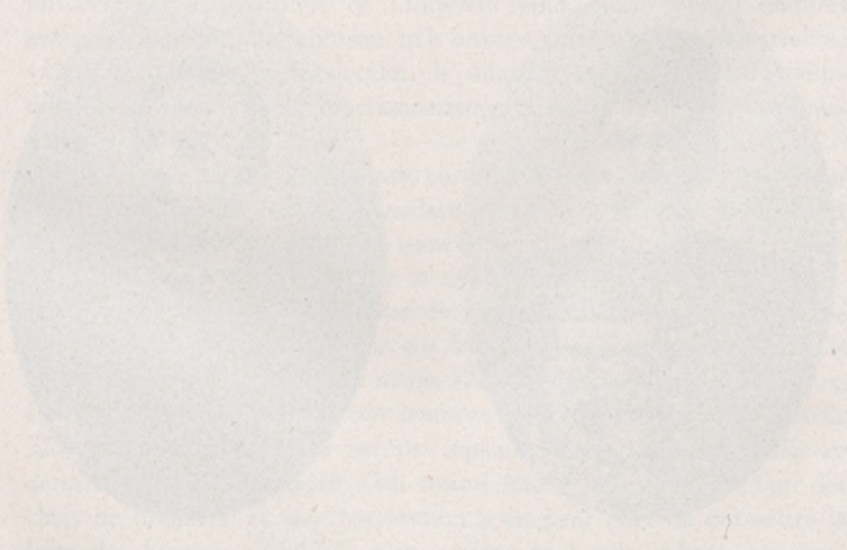
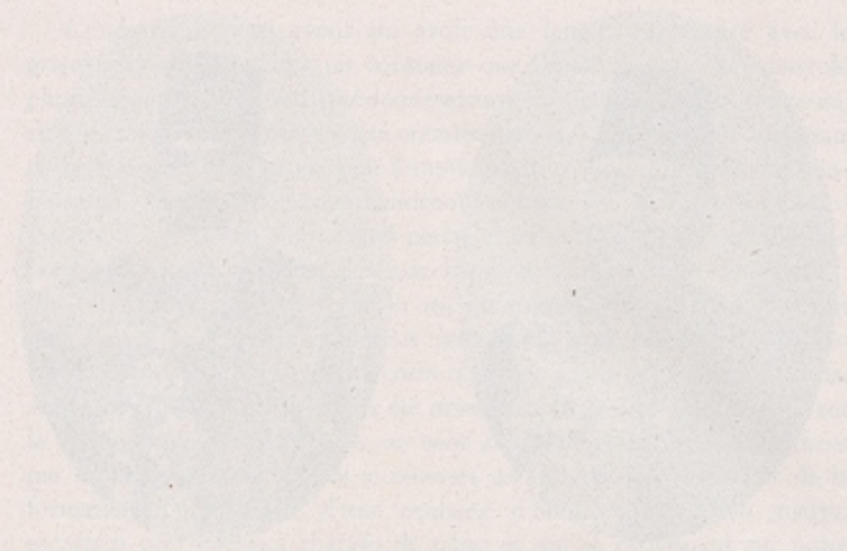
S. E. RIZHA PACHA
Ministre de la Guerre.



S. E. le GHAZY MOUKTAR PACHA
Chef de l'armée ottomane.



KADRY BEY
Gouverneur de Trébizonde.



armes et hommes. C'est égal, ils y regarderont à deux fois avant de recommencer.

Du 15 JUIN 1902.

Hier, au club, on parlait d'un Américain possesseur à lui seul de quelques milliards. Un assistant posa la question : « Qu'est ce que nous ferions si nous avions quelques milliards ? » — Moi, dit un de nos amis turcs, je ferais une grande œuvre de charité et de justice. Je paierais les frais de voyage à toute la population de l'empire ottoman sans exception, pour que tout le monde s'en aille, et que le grand patron reste tout seul là-haut à Yildiz. Et je tâcherais de me mettre en position de jouir du spectacle : la joie exubérante d'un grand peuple échappant à ses geôliers, et la stupeur du grand pillard, tout à coup privé de victimes. » Celui qui tenait ces propos n'est point un Arménien, comme on pourrait le croire ; c'est un Turc d'excellente souche. Qu'Allah me préserve d'écrire son nom ! Car si jamais une indiscretion ou une trahison mettait ces notes sous les yeux d'un espion, il expierait sa liberté de langage de toutes les tortures, à moins qu'il ne soit comblé de toutes les faveurs du maître et qu'il ne devienne le plus parfait des courtisans : deux éventualités également lamentables.

Les journaux ont publié ces jours derniers le communiqué officiel de la condamnation du maréchal Fuad pacha. Le Conseil de guerre a décidé que c'était un révolutionnaire et l'a condamné à la détention à perpétuité, à la dégradation, etc. Ce n'était pas la peine de réunir un haut tribunal composé des sommités de l'armée pour dire de pareilles bêtises. Fuad était fourbe, violent, impitoyable pour le pauvre peuple. Ses succès militaires l'avaient rendu fanfaron et hâbleur, mais il était absolument incapable de fomenter une révolution quelconque.

On a condamné avec lui un certain nombre d'officiers, entre autres Nazim pacha, ce commandant de division qui a passé à Trébizonde pendant que j'y étais, emmené dans les prisons abominables d'Erzindjian. C'était une tout autre nature d'homme, un gentleman, de culture européenne, officier de science et de devoir. La condamnation de Fuad est une manifestation retentissante du despote. Celle de Nazim est un crime ignoble et stupide. Le malheureux est accompagné de toutes les sympathies de ceux qui l'ont connu. Si l'expression pouvait lui en parvenir, ce serait au moins un réconfort. Mais les murs de sa cage ne laisseront passer aucune parole d'amitié et d'encouragement. J'ai déjà mentionné

l'arrestation de mon jeune inspecteur Adil bey, coupable d'avoir une jolie voix de ténor et de faire partie des « nocés » organisées par le monde fêtard de la jeunesse turque et de l'entourage de Fuad pacha. Le pauvre diable a été reconnu innocent et libéré par le tribunal chargé de le juger, il y a de cela deux ou trois mois ; il n'en a pas moins été maintenu en prison. Hier le ministre de la Police m'a fait dire qu'il consentirait à le relâcher, si de mon côté je lui procurais un emploi dans une province éloignée de la capitale. Je suis fort embarrassé de savoir que faire. La pitié me porterait à accepter et à favoriser ainsi l'élargissement de ce garçon inoffensif. D'autre part, en le conservant à mon service dans ces conditions ridicules, il me semble que je participe à ces absurdes chinoiseries à la turque. J'ai refusé de me déterminer tout de suite et je prends le temps de la réflexion. Je crois que la pitié l'emportera, mais j'aurai le sentiment de commettre un acte de faiblesse. On ferait peut-être mieux de répondre que ce sont là des affaires entre Turcs et qu'ils doivent régler comme ils l'entendent leurs suspicions intérieures.

A l'envisager dans son ensemble, c'est vraiment là une situation bien étrange. Dans les autres pays, l'esprit de rébellion, la lutte contre la misère, la révolte contre la malchance, enfantent des monstruosité sociales, le nihilisme, l'anarchisme, l'assassinat des rois et des gouvernants. Ici c'est exactement l'inverse. Tout le monde courbe la tête, et le souverain exerce sa fantaisie à organiser des complots contre ses sujets, à les dépouiller ; il s'entoure de valets et livre le pays sans défense à leur rapacité. S'il surgit par hasard un homme de volonté dans son ministère, il est l'objet de toutes les suspicions et ne tarde pas à disparaître, éloigné, incarcéré ou banni, si ce n'est plus. L'anarchie règne partout, les malfaiteurs circulent librement, armés en guerre. Les gens paisibles sont molestés de toute façon. Toute protection, toute police, toute organisation gouvernementale s'effacent. C'est bien le triomphe du nihilisme inspiré et pratiqué par le souverain lui-même. Les emplois en province ne se donnent pas à celui qui est désigné par ses capacités. Quelques-uns s'octroient à des personnages qu'on veut éloigner de Constantinople ; c'est pour cela qu'on trouve quelques fonctionnaires de valeur dans les provinces les plus reculées, à Damas, à Trébizonde, à Castamouni, etc. Mais c'est là l'exception ; presque toutes les fonctions publiques en province se vendent pour des prix plus ou moins tarifés. Le postulant dépose la valeur exigée de lui chez un banquier arménien, et, contre son reçu, sa nomination est soumise à la ratification impériale. Son premier soin est naturellement de rentrer dans ses fonds. On lui a extorqué pour la camarilla du

palais la forte somme. Il l'extorquera à son tour, au décuple ou au centuple, à ses administrés. Mais alors il se produit souvent un phénomène particulier, c'est que, dans certaines provinces, ce sont les brigands et les contrebandiers qui seuls ont de l'argent monnayé et qui en donnent volontiers pour qu'on les laisse tranquilles. Et alors les gendarmes deviennent les associés des filous, et, si, par quelque circonstance imprévue, les gendarmes font leur devoir, ce qui amène toujours une lutte à main armée, ce sont les gendarmes qui sont punis et désarmés, tandis que les brigands, moyennant backchichs, sont laissés en paix. Et l'anarchie s'en va ainsi s'organisant et se développant sous les auspices de Sa Majesté le Sultan qui perçoit sa part du pillage universel.

Pauvre peuple. Paie ta dîme, sue ton or et ton sang, en attendant que tu trouves le milliardaire qui paiera tes frais de voyage pour te faire sortir de ce pays de torture. D'ailleurs on a l'air de se méfier en haut lieu qu'un exode de la population serait un mauvais tour à jouer au régime, car on redouble de vigilance. Tous les départs de bateaux et de trains de chemin de fer sont rigoureusement surveillés. Personne ne part sans ordre, et ceux qui par ordre sont envoyés en Europe sont les grands chefs espions qui vont à la poursuite des fugitifs pour les faire rentrer au bercail par de fallacieuses promesses, ou pour surveiller leurs agissements.

Depuis quelques semaines, on s'agite au Palais autour d'un projet de conversion et d'unification financière patronné par M. Rouvier. En principe, l'idée est heureuse et juste. La dette de l'Etat consiste essentiellement dans les séries de titres organisées par le concordat connu sous le nom de « décret de *Mouharem* » et qui jouissent des revenus soumis à la gestion du Conseil de la Dette publique ottomane. Ces séries s'amortissent les unes après les autres. La série A est entièrement remboursée, restent les séries B, C, et D qui ont en bourse des cours variables suivant les époques plus ou moins éloignées de leur amortissement présumé. Si les revenus de la dette publique venaient à s'augmenter, l'intérêt qui leur est servi s'élèverait en proportion, et l'amortissement serait activé, par conséquent les cours en bourse monteraient rapidement. Aussi les Turcs font-ils tous leurs efforts pour empêcher les revenus de la dette de s'accroître. En sorte que les contributions publiques données en garantie de ces emprunts sont immobilisées, et qu'à l'inverse de ce qui se passe dans tous les autres pays, aucune mesure n'a été prise pour en améliorer la perception ou pour les développer. Le projet Rouvier a pour but de remplacer toutes ces séries par un emprunt d'un chiffre déterminé en capital et en annuité de manière à permettre à l'Etat de

profiter directement des excédents des revenus des contributions indirectes après avoir assuré le paiement de la somme annuelle fixe nécessaire au service de l'intérêt et de l'amortissement. Le grand vizir est un chaud partisan de cette combinaison. L'ambassadeur d'Allemagne l'appuie de tout son pouvoir, car il entend arriver bientôt à la réalisation du rêve de son empereur, la construction du chemin de fer de Bagdad, qui ne peut s'entreprendre que sur la base d'une réorganisation des ressources de l'empire. Le projet Rouvier est la pierre angulaire de cette réorganisation.

L'ambassadeur de France est d'accord aussi, mais il est peu agissant, car ses amis les Russes font une mauvaise grimace ; et alors il se laisse traîner à la remorque par l'Allemand. Au Palais, toute la camarilla est hostile parce que M. Rouvier n'a offert de backchich à personne. On prépare toutes les intrigues pour faire échouer l'affaire. Selim pacha a remis à Sa Majesté un mémoire dans lequel il démontre que le projet est contraire aux intérêts de l'Empire. Il a eu la naïveté d'aller s'en entretenir avec l'ambassadeur d'Allemagne. Celui-ci a tenu le petit langage suivant auquel ce roué courtisan n'était point habitué :

« Excellence, tout votre raisonnement et tous vos chiffres sont faux. Vous savez parfaitement qu'ils sont faux, et vous n'avez réuni tous ces mensonges dans un mémoire que pour tromper sciemment votre maître le sultan. Rappelez-vous que je ferai un effort pour que cette affaire se fasse, et cela sans aucun tripotage. Et comme je prévois que la conversation que je viens d'avoir avec vous sera odieusement travestie auprès de Sa Majesté, je vais aujourd'hui même lui en faire parvenir le texte exact rédigé par moi. »

C'est une grande lutte engagée. Il y aura du plaisir pour les spectateurs à marquer les coups depuis le balcon. D'ailleurs l'ambassadeur d'Allemagne, qui m'a lui-même raconté cet incident, met auprès du Sultan une grande insistance à l'adoption du projet. Il est capable de vaincre l'esprit d'inertie qui inspire tout ici.

Du 24 JUIN 1902.

Grand désastre à Londres. Tout est prêt pour les fêtes du couronnement d'Edouard VII. Tous les princes de la terre se sont donné rendez-vous. La population est en liesse. Demain les fêtes commencent ; cortèges magnifiques, cérémonies imposantes, ivresse de tout un grand peuple !

Illusions que tout cela. Le roi lui-même est atteint, disent les dépêches, d'une péritiphylite. On vient de l'opérer, il est abattu par la malchance sur un lit de douleur. Vivra-t-il, mourra-t-il ? Et voilà comment les plus grands rêves de gloire dépendent de l'arrêt de la circulation dans les intestins d'un homme.

Nous avons eu depuis quelques semaines des visites assez curieuses. Les Américains, qui ont pris tout à coup la rage des grands accaparements, qui ont fait les trusts de l'acier et d'autres métaux, qui menacent de monopoliser les transports entre l'Europe et l'Amérique, ont aussi créé un formidable trust du tabac. Ils ont envoyé des spécialistes étudier les pays de production de la Turquie, ont commencé à y faire quelques achats, et leur représentant, M. Strauss, un petit homme fluet à figure d'Israélite rusé et tenace, est venu me voir quelquefois. Il n'a pas encore de programme arrêté, mais il pense que sa société ne ferait qu'une bouchée de la régie turque, du tabac turc et de l'empire ottoman lui-même. Il est reparti pour en référer à son Conseil ; il faudra voir à quoi tout cela aboutira. Pour le moment, ces Messieurs se sont heurtés à une résistance assez sérieuse. Ils ont voulu absorber le commerce du tabac de l'Angleterre. Les Anglais ont trouvé la menace si sérieuse que, pour résister, il ont dû s'organiser sur le même modèle et constituer chez eux une association semblable, l'« Imperially », avec un capital énorme permettant d'acheter ou de fusionner un grand nombre de fabriques et une multitude de magasins dans les grandes villes d'Angleterre.

L'Impérial a aussi fait son apparition chez nous dans des circonstances assez curieuses. Les fabriques utilisent une certaine quantité de tabac dit *abourika* pour le mélanger avec les tabacs de pipes. L'*abourika* est produit au nord de la Syrie, dans les contrées sauvages du Sayoun, à l'est du golfe d'Alexandrette. Les cultivateurs suspendent les feuilles de tabac dans leurs maisons et les exposent à la fumée d'un bois résineux qu'ils brûlent pour les besoins de leur ménage ; ces feuilles deviennent noires et acquièrent un arôme spécial fort goûté par les fumeurs de pipe, et surtout, paraît-il, par les militaires anglais. La fabrication des tabacs de pipe parfumés d'une modeste proportion d'*abourika* a pris une grande extension pendant la guerre d'Afrique. L'année dernière, on n'a produit que 200 à 250 mille kilos d'*abourika* qui se sont exportés en Angleterre à des prix énormes. Les négociants ont acheté ce tabac aux cultivateurs à 6 et 7 piastres le kilo, soit environ 1,70 franc ; ils l'ont revendu aux Anglais de 6 à 8 francs et ont fait de petites fortunes. Cette année, excités par

l'appât du gain, ils ont fait tripler la production, et ils se préparaient à tout accaparer quand ils ont vu arriver les représentants de l'« Imperially » avec la prétention de pénétrer dans l'intérieur du pays pour acheter directement des producteurs. Il en est résulté une grande guerre de concurrence. Les Syriens ont noué autour de ces étrangers toutes les intrigues et toutes les filouteries dont ils sont capables. Les Anglais se sont fait aider par leurs consuls. Nous avons dû intervenir pour mettre tout le monde à la raison et régulariser ce commerce. Après avoir fait payer une grosse amende aux Anglais, qui négligeaient d'observer les règles de notre cahier des charges, nous avons réussi à grouper tous les acheteurs dans un consortium qui fait tous les achats par notre entremise. Nous absorberons ainsi tous les tabacs Abourika de la dernière récolte, soit 6 à 700.000 kilos, et nous les répartirons à chacun dans des proportions fixées d'avance et moyennant une commission qui nous créera un assez joli revenu.

Cette lutte a amené ici deux membres de la direction de l'Impérial avec lesquels nous avons eu de longues négociations sous la médiation de l'ambassadeur d'Angleterre, qui me témoigne une grande reconnaissance d'avoir apaisé ce conflit à la satisfaction de ses protégés.

Il résulte de tout cela que l'attention des deux grands trusts américain et anglais a été fortement attirée sur les tabacs turcs et que de part et d'autre on nous menace d'énormes accaparements pour les années prochaines. Si nous pouvions arriver à faire acheter quelques millions de kilos pris sur les tabacs de contrebande, nous retirerions de là de grands avantages. Il peut nous arriver aussi que nous soyons fort gênés dans nos approvisionnements, que le prix des tabacs en feuille s'élève considérablement, à notre détriment. Il y a là des éventualités d'avenir dans lesquelles nous trouverons grands bénéfices ou grandes pertes suivant que nous manœuvrerons avec plus ou moins d'intelligence. Ce sera une occasion de grande perplexité pour moi et pour tout mon entourage.

DU 28 JUIN 1902.

Hier au soir, vers 5 heures, j'ai reçu un message de mon commissaire impérial m'annonçant que le ministère des Finances compte sur la Régie pour lui prêter 500 livres dont il aura absolument besoin demain. Pourquoi pas 500 piastres ou 500 paras ? Cela devient de la mendicité pure. Je refuse d'entrer dans cette voie, d'autant plus que je suis convaincu

qu'il s'agit simplement de satisfaire un ami quelconque du ministre, dont on voudrait faire payer le traitement en retard.

Du 6 JUILLET 1902.

A bord du *Cambadja*.

Je viens de faire une course rapide à Salonique. Je suis parti lundi 30 juin par le bateau italien de la Compagnie Florio Rubatino et C^{ie}, et arrivé mercredi matin.

Il y a à Salonique quelque chose de nouveau, c'est un port. La Liste civile a fait construire au large de la douane un brise-lame parallèle à la ligne du rivage, elle-même régularisée par des quais solidement établis d'où partent perpendiculairement deux môles. Le tout peut abriter plusieurs navires, faciliter leurs chargements et leurs débarquements. Il ne reste plus qu'à s'arranger pour que les vaisseaux profitent de ces belles installations. Mais, depuis quelques mois que la construction est terminée, tout le monde se dispute et tous les intérêts qui pivotent autour de cette innovation sont en guerre. L'entrepreneur Bartissol est en discussion violente avec la Liste civile. Les commerçants, aidés des consuls étrangers, protestent contre les tarifs. La compagnie des Chemins orientaux accuse la Liste civile de s'être emparée de terrains dont elle est concessionnaire. Pendant ce temps, le port, vide de toute embarcation, attend qu'on l'utilise. Ce serait dans l'intérêt direct de tout le commerce de Salonique, et spécialement des administrations qui se font la guerre, de terminer l'œuvre commencée et d'en tirer sans délai tout le parti qu'on doit en espérer. Mais pour cela il faudrait encore dépenser quelques capitaux, compléter l'outillage et les installations, et chacun lutte pour rejeter la dépense sur le voisin. La ville elle-même aurait un intérêt public de premier ordre à utiliser les terrains gagnés sur la mer pour amener en ville la gare centrale des lignes de chemin de fer qui rayonnent au sud, à l'ouest et au nord. Dans tout autre pays, l'autorité municipale n'hésiterait pas à faire les plus grands sacrifices dans ce but. Elle devrait y être puissamment aidée par l'Etat et par la Liste civile propriétaires du port. En Turquie, on agit autrement. La municipalité affecte de se désintéresser. La Liste civile et l'Etat ourdissent toutes sortes d'intrigues pour forcer les compagnies de chemins de fer à supporter toute la dépense. Les compagnies elles-mêmes refusent tout concours et exagèrent leur

résistance. On dépensera encore quelques années en disputes et en procès, pour aboutir à une œuvre avortée. C'est dommage !

J'ai à Salonique depuis quelques mois un nouveau nazir, Iskand Melhamé, garçon extraordinaire d'activité et d'énergie, rusé Syrien, au courant de toutes les ficelles qui font mouvoir les Turcs. Nos affaires étaient en baisse dans le Nazareth de Salonique, qui comprend un pays immense, les vilayets de Salonique, de Monastir, Uskub et une grande partie de l'Albanie. Nous avons là à conserver et à développer le monopole dans les régions de Salonique et de Monastir, et à pénétrer si possible chez les sauvages d'Albanie qui se considèrent comme affranchis de toute taxe, qui résistent à main armée à la perception des impôts d'Etat, et qui nous honorent d'une haine et d'une hostilité particulières. Dans les villes, on vend librement et on fabrique le tabac de contrebande, le débitant tient son fusil chargé dans sa boutique et attend de pied ferme le « coldji » assez audacieux pour lui faire même une observation polie. Nous laissons faire et nous tâchons de tourner la difficulté en achetant les tabacs des cultivateurs. D'ailleurs les circonstances générales sont désastreuses ; tout le pays est en ébullition, on se massacre pour un regard de travers. L'autre jour, j'ai envoyé à Monastir mon chef du contentieux pour mettre de l'ordre dans quelques affaires. En voulant entrer à l'auberge, il a trouvé la porte fermée à clef bien qu'il fit grand jour. Il a fallu parlementer pour se faire ouvrir, et aussitôt entré on a refermé sur lui à double tour, en lui expliquant qu'on venait d'assassiner deux personnes sur la place publique devant le « konak » du gouverneur et qu'on ne savait ce qui allait en résulter. Des querelles sanglantes, des révoltes locales éclatent partout, des beys influents arment leurs partisans et partent en guerre contre un rival, ou même contre la garnison impériale de la ville voisine. Tout cela se complique d'intrigues religieuses inextricables, dans lesquelles je ne comprends rien. Depuis des mois on assiège le Sultan pour obtenir sa ratification à la nomination d'un évêque orthodoxe à Uskub. L'ambassade russe a pesé de toute son influence en faveur de cette nomination ; le Sultan a cédé, et l'élu, pourvu de son brevet, va, dit-on, s'installer à Uskub. Je l'ai vu hier chez le gouverneur de Salonique auquel il venait présenter ses hommages. C'est une mauvaise figure, rouge, bouffie, alcoolique, avec de longs cheveux noirs gras et luisants collés le long des tempes. On m'affirme que son arrivée en Albanie sera le signal de nouveaux troubles.

J'ai trouvé à Salonique, comme vali, Hassan-Telmy pacha, que le Sultan vient de nommer à ce poste en raison des circonstances difficiles

que traverse ce pays. A Yildiz, on tient Hassan-Fehmy pour un homme à la fois de grand jugement et de grande énergie. Cette appréciation me paraît tout à fait erronée. J'ai vu souvent ce personnage quand il était gouverneur à Smyrne et plus tard à Constantinople comme président de la soi-disant Cour des comptes. C'est un bonhomme d'une soixantaine d'années qui a un certain vernis de connaissance juridique. Il l'étale à tout propos, parle comme un augure et s'écoute parler. Mais il n'a aucun caractère, il donne des ordres dans un sens et le lendemain en sens contraire. Il exhibe partout sa personne, dans les cérémonies publiques, dans les écoles, joue le personnage patriarcal, le protecteur des affligés, des femmes et des enfants. Tout cela est très bien, mais on a besoin ici de tout autre chose. Salonique est une ville de 100 à 120.000 âmes, encore enfermée par les anciens murs à créneaux. Personne ne peut s'éloigner de la ville sans escorte. Le brigandage fleurit partout, le désordre, l'insécurité, empêchent tout travail. C'est bien pire encore dans les villes de l'intérieur. Ce n'est pas un donneur de bonjour comme cet excellent Hassan-Fehmi qui pourra changer une situation aussi troublée.

Peu après son arrivée ici, il y a eu un temps d'accalmie dans les désordres albanais. La cause en est dans le langage sévère que le gouvernement russe a tenu au gouvernement bulgare. Quoiqu'il en soit, Hassan-Fehmy a bénéficié de cet apaisement momentané. Il faut espérer que les événements continueront à lui être favorables, car il est lui-même hors d'état d'exercer la moindre influence sur la marche des choses.

Il me témoigne d'ailleurs la plus grande amitié, mais cela vient uniquement de ce que, dans un moment où il était fort gêné, j'ai consenti, sur la demande du ministre des Finances, à avancer au fisc la somme nécessaire pour lui payer ses traitements en retard. Actuellement il reçoit comme gouverneur du vilayet de Salonique un traitement de 750 livres par mois, payé en partie par la caisse de l'État, en partie par la cassette particulière du sultan. C'est une de ces exagérations ridicules qui rendent vaines toutes les tentatives de soumettre l'administration des finances de l'État aux règles élémentaires des budgets et des comptes annuels.

A côté du vali l'homme important du pays c'est le commandant du corps d'armée, le maréchal (muchir) Hussein pacha, petit homme blond, grisonnant, à l'œil bleu toujours en mouvement, jovial, parlant beaucoup, gesticulant des bras, des jambes et de tout le corps, son grand fez rejeté en arrière de l'occiput où il tient par un phénomène d'équilibre inex-

plicable. Il démontre la vérité de ce qu'il dit par des syllogismes méthodiques entremêlés d'histoires égrillardes, débitées d'une voix éclatante. Son rire ressemble au bruit d'un char chargé de ferraille, roulant sur le pavé. Naturellement il jalouse le vali qu'il considère comme un homme pompeux et surfait quoique plus grassement payé que lui.

Le commandant militaire du vilayet, général de division Hassan pacha, est un beau type de militaire, grand, sérieux sans exagération, excellente tenue. C'était autrefois le commandant militaire de Yildiz. Il a dû être victime de quelque sourde intrigue de Palais pour avoir été relégué à Salonique.

J'ai réuni ces grands personnages, avec quelques autres étoiles de moindre importance, dans un petit festin. Ils ont tous été charmants, pleins d'entrain et de jovialité. Parmi les convives de deuxième grandeur il y avait le cadî avec son grand turban blanc et sa robe noire. Il était éloigné de moi à table et ne comprend pas un mot de français. J'aurais voulu causer avec lui, car il a l'air d'un homme parfait, éclairé, intelligent et bon. Sa physionomie ne révèle aucune turpitude, son œil est franc et ouvert avec une légère nuance de bienveillante malignité.

J'avais surtout le désir de solliciter l'appui des grands chefs militaires pour combattre la contrebande exercée par les soldats. Les troupes revenant d'Albanie apportent avec elles de grosses quantités de tabac, qu'elles vendent au détail dans les villes, à notre grand détriment. Ce n'est pas toujours facile d'empêcher ce commerce. Le pacha me confie dans le tuyau de l'oreille, ce que je sais depuis longtemps, qu'on oublie assez habituellement de payer leurs maigres soldes, et alors les pauvres diables ont la tendance à se mutiner. « L'autre jour, me disait-il, j'ai donné l'ordre à un capitaine de saisir les tabacs apportés par ses hommes dans le village de Florina. Mais ceux-ci l'ont aussitôt couché en joue et l'auraient assassiné. Alors quoi ! Je ne puis pas reprocher à cet officier de ne pas s'être fait tuer pour quelques balles de tabacs. »

En dehors du personnel militaire et gouvernemental, le monde des affaires est entièrement dominé par les deux grandes dynasties israélites des Allatini et des Modiano. Nous avons de fréquentes relations avec les Allatini, énormes brasseurs d'affaires, grands industriels qui travaillent dans toutes les branches. Ils sont à la tête d'une société anonyme, la « Commercial Company », qui achète chaque année et exporte à l'étranger 5 ou 6 millions de kilos de tabac. Ils possèdent à Salonique un énorme moulin qui écrase 1.200 sacs de blé par jour. Ils ont établi une grande brasserie,

une briqueterie, etc. Rien de ce qui peut rendre de l'argent ne leur est étranger. Entre les frères, les neveux, les beaux-frères et tous les mâles de la famille, ils forment un clan devant lequel tout Salonique s'incline. L'ensemble de leurs affaires nécessite un énorme capital. Leurs bénéfices paraissent considérables. On leur pardonne tous leurs accaparements parce qu'ils sont d'une grande générosité. Ils sont les bienfaiteurs des pauvres, les créateurs d'une foule d'institutions de charité. Il faut reconnaître qu'à Salonique les conditions sociales font à une famille israélite opulente une situation bien meilleure que dans d'autres villes d'Europe. Il y a aussi en Occident de riches israélites charitables et bienfaisants. Mais la méfiance et la haine injustifiée qui poursuit leur race pèsent sur toute leur existence et sur tous leurs actes et rendent difficiles même les manifestations de leur charité. A Salonique, tout ce qui n'est pas ottoman est israélite, et les musulmans eux-mêmes ont beaucoup plus de considération pour les israélites que pour les chrétiens. En sorte qu'aucune mauvaise pensée n'altère les sentiments de reconnaissance publique et de respect qui donnent à la famille Allatini la première place dans la hiérarchie de sociabilité de la ville. Pour être complet, il faut ajouter que les Messieurs Allatini mettent dans leurs actes de bienfaisance autant de discrétion que de bonté. C'est même un phénomène psychologique intéressant à observer que la réunion, non seulement dans une même personnalité mais encore dans une nombreuse famille et dans les générations qui s'y succèdent, d'éléments de caractère et de mobiles qui semblent s'exclure les uns les autres ; d'une part toutes les habiletés du commerçant âpre au gain, la rigueur dans la poursuite des bénéfices, l'économie administrative poussée à l'excès ; d'autre part, toutes les qualités de cœur qu'on peut exiger d'êtres humains. C'est cette curieuse antinomie qui donne à la famille Allatini sa physionomie originale et sa haute et très méritée situation. Il pourrait parfaitement arriver à ces gens d'être une fois balayés par un cataclysme industriel ou par un krach financier qui les priverait subitement des grands capitaux dont ils ont besoin. Ceux qui les auront connus dans le magnifique usage qu'ils font de leur prospérité leur conserveront leur estime et les tiendront toujours pour de braves gens.

Il y a aussi à Salonique des israélites qui ne sont que des juifs. J'en connais un ou deux exemplaires. Le but unique de la vie est pour eux de conserver la fortune importante que leur a laissée leur père et de l'accroître par tous les moyens. Dans leur physionomie morale, il n'y a pas d'élément contradictoire. L'autre jour, comme

je demandais à l'un d'eux des nouvelles de la santé de ses charmants enfants, il me répondit à peu près textuellement ceci : « Mes enfants vont très bien. Mon fils surtout, qui a environ onze ans, me donne les meilleures espérances. Un jour je lui disais en plaisantant : « Mon petit je suis fatigué de toujours payer pour toi ; tu devrais bien une fois payer pour moi. » Il me répondit d'un ton décidé : « N'aie pas peur papa, attends seulement que je sois grand, et je te répons que je gagnerai aussi de l'argent moi ! »

La délicieuse famille ! Cela m'a rappelé le duo des brigands dans l'opéra de Stradella, que nous chantions dans ma verte jeunesse. Les deux bravi qui ne se sont pas vus depuis longtemps se demandent des nouvelles de leur famille.

Et tes enfants et ta femme ?

me demandait Lazarini. Et moi Passatore je répondais en allegro :

*Fort bien, fort bien !
Beppo est rempli d'adresse
Il poignarde avec noblesse.
C'est un enfant plein d'espoir !*

Et je tirais de ma poche un long mouchoir de coton bleu pour m'essuyer le coin de l'œil.

En me racontant son histoire, mon juif avait presque des larmes d'attendrissement dans l'intérieur de son grand nez qui part du milieu du front, et sa lèvre lippue avait un petit chevrottement ému.

Salonique est une place d'affaires bien moins importante que Smyrne, sa grande voisine. Elle est cependant fort bien placée pour concentrer et exporter les produits des vastes régions qui lui arrivent par les lignes du chemin de fer de Monastir, de Bosnie, de la frontière serbe et du littoral de Serès, Drama et Dédéagatch par où elle est reliée à Constantinople. Ces pays sont immenses en étendue, mais moins riches et moins plantureux que les magnifiques vallées du Méandre et de l'Hermès qui déversent leurs récoltes sur Smyrne. L'intérieur de la ville de Salonique est misérable. C'est le petit boutiquier israélite qui exerce son négoce dans une baraque ou une petite échoppe de trois ou quatre mètres carrés, ouverte sur la rue, renfermant quelques pièces de cotonnade ou quelques articles de pacotille européenne. Les cordonniers sont des savetiers qui raccommoient éternellement de vieilles chaussures, assis par terre, les

jambes croisées sous leur corps. Les tailleurs retapent de vieilles défroques. Ceux qui n'ont pas d'autres métiers servent des tasses de café ou des verres de limonade aux passants qui se reposent sur un escabeau, interceptant la circulation des trottoirs. A côté de tous ces miséreux, plusieurs grandes fortunes et quelques maisons florissantes.

La partie supérieure de la ville est occupée par le quartier turc, dominé lui-même par de grands murs à créneaux et par une forteresse moyen âge. Je ne sais de quoi vivent les Turcs de Salonique ; de contemplation, sans doute, de l'air du temps. Il n'y a, dans leurs ruelles tortueuses et presque impraticables, ni boutiques, ni aucun signe extérieur d'un travail quelconque. Je suppose que les hommes servent de portefaix dans la ville basse pour le transbordement des marchandises.

DU 7 JUILLET 1902.

Le vieux *Cambodge* sur lequel j'écrivais ce qui précède pendant que nous traversions les Dardanelles et la Marmara, nous a conduits le lendemain dimanche à 5 heures du matin à Kavak, à l'extrémité du Bosphore, près de la mer Noire où il nous a déposés pour continuer sa route sur Batoum. Il paraît qu'il s'est produit deux ou trois cas de peste à Constantinople et que les navires évitent de s'y arrêter pour ne pas être entravés dans la suite de leur voyage par des quarantaines. Heureusement mon monde de la Régie a prévu le cas, et notre mouche est là qui nous attend. La matinée était superbe ; nous sommes allés nous promener jusqu'à la mer Noire, puis sommes revenus par Buyuk Déré jusqu'à Thérapia où nous avons passé la journée à faire quelques visites. Nous sommes rentrés à Constantinople le soir.

Il y a à Thérapia, au Summer Palace, le ministre d'Amérique et sa famille, le richissime ancien secrétaire du trust de l'acier. On me raconte qu'il a été dernièrement invité à dîner chez le Sultan, avec Madame l'ambassadrice. Celle-ci, avec son audace d'Américaine émancipée, n'a rien trouvé de mieux que de prier Sa Majesté d'écrire son nom sur son éventail. Le Sultan s'est exécuté de bonne grâce et a apposé sa signature au crayon. Mais le lendemain, un aide de camp est venu au Summer Palace de sa part et a prié le ministre de confier encore l'éventail de Madame à Sa Majesté afin qu'elle puisse remplacer la signature au crayon par une signature à la plume. Madame Leishmann s'est empressée de se rendre à ce désir, et a confié à cet émissaire le précieux éventail. Elle ne l'a jamais

revu ! Ce n'est pas tout d'avoir l'audace américaine, il faut avoir encore la roublardise turque.

A propos du *Cambodge*, pourquoi faut-il, chaque fois que nous naviguons sur un bateau des Messageries, que nous ayons à constater son infériorité sur tous les autres. On nous envoie les vieux bateaux, parce qu'on réserve les plus modernes pour la grande navigation à travers les océans. C'est bien. Mais ce n'est pourtant pas une raison pour que l'équipage soit maussade et désagréable envers les passagers. Les officiers qui mangent à notre table affectent de nous ignorer et de prendre des airs de fonctionnaires revêtus d'un sacerdoce. Ils n'ont pas l'air de se douter que les voyageurs en ont vu d'autres, ont fait des traversées à bord de navires autrichiens, italiens, etc. et que la comparaison n'est point à leur avantage. Nous sommes allés de Constantinople à Salonique il y a quelques jours sur un vieux bateau de la Compagnie Florio Rubattino, mais vraiment les officiers avaient une tout autre tenue, et les attentions du personnel de service contrastaient singulièrement avec le sans-gêne et les mauvaises manières des gens du bateau français. De ma cabine j'entendais avant-hier le maître d'hôtel du *Cambodge* se disputer et échanger à très haute voix des propos de voyou avec l'un de ses sommeliers. On n'entend pas cela ailleurs.

L'autre jour, sur l'italien, le bon vieux capitaine est venu aussitôt m'offrir très gracieusement sa cabine personnelle. Comme il faisait chaud on a servi le dîner des passagers sur le pont. La manœuvre gastronomique était commandée par un maître d'hôtel en redingote, ganté de frais, qui avait l'air d'un sénateur, tout en étant aux petits soins avec chacun.

DU 18 JUILLET 1902.

Je suis allé l'autre jour avec mon secrétaire de Germiny faire une promenade en petite barque à rames sur la Marmara tout le long des anciens murs de fortification de Stamboul. C'est du plus haut pittoresque. Comme habitations, c'est la misère : des baraques juchées sur le sommet des parapets ou étalées le long de la mer au pied des murs, construites de débris de bois entrelacés ou juxtaposés, quelquefois de caisses de fer blanc à pétrole remplies de terre et transformées en matériaux de construction ; les loques des habitants de ces masures sont suspendues au soleil. Quelques hommes raccommode des filets sur les étroites plages, des femmes en guenilles lavent le linge de la famille dans la mer. Les enfants sont

dans l'eau, tout nus, s'ébattent en criant comme des petits sauvages. Ils cherchent à s'approcher de notre barque à la nage, en demandant des backchichs. On se dirait bien loin d'une grande ville dans un immense campement miséreux. Et le vieux mur d'enceinte silencieux, se recueillant dans ses souvenirs séculaires, abrite impassible toute cette vermine humaine grouillante à ses pieds. Les rayons du soleil déjà incliné sur l'horizon se jouent dans les créneaux des tours, ou au travers des fenêtres noircies de la façade de quelque antique palais. De temps à autre la muraille est ouverte par une porte monumentale, sous laquelle des bohémiens ont établi leur tente, vieille étoffe brune en guenilles supportée par trois ou quatre piquets fixés au sol sans aucune symétrie. Plus loin le mur effondré a été réparé par des amoncellements de colonnes de marbre blanc couchées les unes sur les autres dans l'épaisseur de la maçonnerie.

Partout où le rivage est accessible à la navigation, de grandes barques de toutes formes et de toute voilure se pressent pour débarquer leur chargement ; bateaux chargés de foin, charbonniers qui débitent au détail leur charbon de bois aux vieilles mégères des baraques voisines, grands voiliers qui chargent ou déchargent des matériaux de construction. Plus loin, à 200 mètres de la terre, une vaste enceinte de treillis en cordage qui forme le domaine maritime d'une association de pêcheurs. Au haut de longues perches, à dix ou douze mètres au-dessus du niveau de l'eau, ils ont suspendu des espèces de cabanes en vieilles planches d'où ils guettent le poisson. Ils sont là-haut quelques hommes qui s'aperçoivent que nous nous disposons à photographier leur installation aérostatique, ils sortent de la baraque et se tiennent perchés dans des attitudes diverses, posant devant nos appareils. Tout le long de la promenade, c'est un spectacle varié et amusant autant qu'il est possible. Je ne saurais trop conseiller aux amateurs de pittoresque de nous imiter. Il faut pour cela un très beau temps et une mer parfaitement calme, à moins qu'on ne dispose d'une bonne mouche à vapeur, ou d'un des grands caïques à huit ou dix rameurs, bordés d'ornementations dorées, comme nous en avons vu quelques-uns dans ces parages.

Au retour, en doublant le cap du vieux sérail pour entrer dans le Bosphore et la Corne d'Or, le courant est devenu si violent que nous avons failli être jetés à la côte. C'était une rivière torrentueuse ; nous en avons été quittes pour l'émotion sans parler de quelques vagues indiscretes qui nous ont aspergés d'eau salée

Hier j'ai eu à mon bureau la visite d'un émissaire du ministre de l'Intérieur qui m'a exhibé solennellement un grand dessin colorié arrivé,

paraît-il, à notre adresse et au sujet duquel il était chargé de me demander des explications. Il paraît qu'un fabricant de cigares, M. Frossard, de Payerne (Suisse), en nous expédiant des échantillons de ses produits, a joint à son envoi une de ses affiches réclames si fort en usage chez les industriels. L'affiche de M. Frossard représente en couleurs vives un paysage d'Égypte au milieu duquel se trouve un grand Anglais et une Anglaise sur un âne ; auprès d'eux un musulman à turban fume un énorme chibouk, dans le fond un minaret du Caire et au premier plan un amoncellement de caisses de cigares avec les étiquettes de la maison. Ce document a paru suspect et subversif à la direction de la douane qui en a opéré la saisie, l'a envoyé à la Sublime Porte où il a provoqué un vague émoi. La Sublime Porte l'a adressé au ministre de l'Intérieur en le chargeant de s'enquérir auprès de nous de la signification de cette image dangereuse. J'ai répondu que je n'avais point commandé d'affiches réclames à M. Frossard et que, pour avoir des explications sur les intentions louches de ce Monsieur, il faudrait s'adresser par voie diplomatique au gouvernement de la Confédération suisse qui sans doute s'empresserait de nantir du cas les autorités cantonales et, par leur intermédiaire, le préfet et au besoin la Justice de Payerne, laquelle agirait contre M. Frossard en conformité des lois et du droit international.

Le délégué du ministre a paru éprouver le vague soupçon que je me moquais de lui, et il a émis l'avis qu'au fond ce n'était pas aussi grave que l'avait pensé la direction générale de la douane ; et la conversation a fini par un bon éclat de rire. Mais M. Frossard l'a échappé belle ; il ne faudrait pas qu'il recommençât. Je ne répondrais pas qu'un rapport d'espion n'eût été adressé à Sa Majesté elle-même sur cette mystérieuse affaire.

Du 20 JUILLET 1902.

Aujourd'hui dimanche, déjeuner à Yakadjik, chez mon commissaire impérial Noury bey. Nous sommes allés en mouche jusqu'à Cartal, sur le golfe d'Ismidt. Là des voitures nous attendaient qui nous ont hissés jusqu'à destination par un chemin pierreux, ensoleillé et rapide. Yakadjik est à mi-côte d'une colline assez élevée, à 200 mètres environ du niveau de la mer. Beaucoup de grands seigneurs s'y sont construit des demeures, car le village a la réputation de guérir tous les maux. Excellent air, aucune humidité, magnifiques sources d'une eau limpide qui passe pour avoir des vertus extraordinaires, remonte les estomacs délabrés, arrête toute dysenterie, guérit les commencements de phtisie.



HAMDY BEY, directeur du musée de Constantinople, à l'entrée de sa propriété.



NOURY BEY, commissaire impérial à la Régie des Tabacs, chez lui, à Yakadjik.



Faint, illegible text or markings, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



Faint, illegible text at the bottom of the page, possibly bleed-through or a footer.

Noury bey s'est construit là une modeste maison en bois sur la déclivité assez rapide de la montagne, au milieu de terres peu cultivées ; quelques arbres cependant, entre autres un assez beau chêne dont le feuillage serré donne une ombre épaisse. Le bey est presque civilisé, instruit, aimable et bienveillant. Il a à la tête de sa maison une dame européenne qui instruit et soigne ses enfants. Tout le reste est à la turque ; l'une de ses filles est mariée ; elle vit avec ses enfants, strictement reléguée dans le harem, organisé en ménage à part, avec ses domestiques particuliers, sa cuisine, etc. Dans le selamlik, une troupe de domestiques. Leur chef a épousé une négresse, d'où est né un petit moricaud âgé maintenant de six ou sept ans et qui est charmant. C'est l'enfant gâté de la maison. J'ai offert à son père de l'acheter ; je plaisantais, tandis que l'autre paraissait prendre la chose au sérieux. Il y a d'ailleurs douze ou quatorze enfants qui ont gambadé toute la journée autour de nous sans qu'il nous soit possible de comprendre à qui ils appartiennent. Les plus petits étaient conduits par une grande jeune négresse, achetée pour le prix de 40 livres lorsqu'elle était elle-même enfant. D'autres esclaves sont là, appartenant au selamik ou au haremlik. A un moment donné, la prisonnière mystérieuse du harem appelle un des hommes de service pour lui donner un ordre ; celui-ci se présente devant la porte fermée de la maison, tandis que Madame, de l'intérieur, lui explique ce qu'il y a à faire.

Noury bey a encore une jeune fillette d'une douzaine d'années qui, grâce à son jeune âge, vit avec tout le monde. On lui donne une excellente instruction et elle manifeste un goût marqué pour le dessin et la peinture. C'est une gentille enfant que j'ai vue quelquefois avec son père à Constantinople. A déjeuner, je demandais à ce dernier si elle continuait à faire des progrès. Sans doute, me dit-il ; mais à quoi cela sert-il ? Dans quatre ans elle sera enfermée, la pauvre petite ! L'excellent homme dit cela d'un ton navré, et vraiment on est pris d'une profonde pitié à la pensée de cette joyeuse créature qui s'ébat dans le jardin comme un petit oiseau en liberté et dont le sort est fixé à échéance précise. Encore quatre ans d'air pur, de soleil, de jeux avec les petites camarades, et puis tout à coup en cage, en prison. Comme le père est un homme dont on recherche l'alliance, il se trouvera plus tard un Turc quelconque qui lui demandera la main de sa fille, qui l'épousera sans avoir vu son visage, sans avoir entendu le son de sa voix, et qui lui fera changer de cage. Si elle lui plaît, s'ils ont des enfants, elle a chance d'être une bonne mère de famille et de vivre heureuse ; si un incident imprévu, un malentendu, une déception, empêche le lien d'affection de se produire

entre les époux, la pauvrete sera répudiée d'un mot et renvoyée à son père.

Nous avons déjeuné dans une sorte de kiosque séparé de la maison. Menu moitié européen, moitié turc, puis de beaux fruits, du miel qui vous remplit la bouche d'un parfum délicat que je n'ai jamais senti ailleurs, des rayons de soleil distillés. A cette occasion, nous avons été assaillis par une armée d'abeilles jalouses dont nous avons peine à nous défendre.

Puis nous avons fait le pèlerinage obligé à quelques-unes des sources miraculeuses de l'endroit. L'eau m'en a paru fraîche et pure ; les abords sont arrangés en esplanade ombragée de fort beaux arbres ; à côté un « cafedji » a construit sa petite cantine, et dans cette oasis de fraîcheur et de verdure, les naturels du pays, les femmes et les enfants se livrent à leur silencieuse contemplation. Nous subissons la longue énumération de tous les maux guéris par les eaux bénies qui jaillissent sous nos yeux. C'est le pacha un tel qui ne digérait plus depuis des années, c'est la supérieure du monastère grec de X. qui se mourait d'anémie, c'est tel autre qui se tordait dans les crampes d'estomac, etc. Trois semaines d'eau de Yakadjik, et tout ce monde était ressuscité. Ce qu'il y a de plus pittoresque à Yakadjik, c'est la place publique au centre du village, couverte aux trois quarts par le branchage d'un platane colossal. L'ombre en est si épaisse qu'on se croirait dans une chambre noire d'où les maisons voisines, illuminées par le soleil violent de juillet, ressortent par le contraste comme un petit tableau de vie rustique en pleine lumière.

Nous y recevons les hommages du « mouktar » de l'endroit, gros homme bronzé et jovial, très préoccupé de la grande fête villageoise qu'il prépare pour les noces de l'une de ses filles. Il paraît que c'est une occasion de bamboche formidable. On entend dans le lointain la musique locale, une grosse caisse, une clarinette et un fifre, qui répètent et rafraîchissent leur répertoire.

En quittant le village, nous nous sommes arrêtés sur l'emplacement où un notable du pays fait battre son blé. Il s'est arrangé, avec des branches enchevêtrées, une sorte de tonnelle, un abri contre l'ardeur du jour, et il est là lui-même surveillant ses gens. Ce n'est pas un mince personnage. C'est un descendant authentique du Prophète, et Noury bey m'affirme qu'en cette qualité il n'est soumis à aucune loi de police ou d'impôt. Il nous accueille avec grande affabilité, nous fait asseoir dans sa tonnelle et, très gaiement, expose devant nos appareils

photographiques sa figure cuivrée d'enfant du désert, entourée d'un voile blanc rejeté en arrière et attaché à la tête par une torsade à la mode arabe. Il envoie un de ses hommes à la ferme pour lui amener son cheval de selle, belle bête, ma foi, gris pommelé, sur laquelle il esquisse quelques pas de galop.

Puis nous avons repris nos voitures qui nous ont ramenés à Cartal, où la mouche de la Régie nous attend pour nous ramener à la capitale.

DU 27 JUILLET 1902.

Depuis dimanche dernier, j'ai fait une rapide excursion à Angora où nous avons quelques démêlés avec le nouveau gouverneur Djevad bey qui, suivant les usages du pays, nous crée mille embarras et cherche à démolir nos affaires, pour nous forcer à nommer un nazir de son choix. Mon ami Zander, président de la Compagnie d'Anatolie, a prêté son train de luxe, accouplé les wagons salons préparés jadis pour la visite de l'empereur d'Allemagne, les mêmes qui m'ont conduit l'année dernière à Konia, et nous voilà partis avec de Germiny. Zander lui-même nous accompagne avec sa femme. Je connais depuis longtemps la route de Haïdar Pacha à Eskichéir. Nous la parcourons de nuit par un clair de lune éclatant. La journée avait été très chaude et nous nous sommes attardés sur la terrasse du dernier wagon jusqu'à une heure du matin, à jouir de la délicieuse fraîcheur du soir et à voir courir autour de nous à grande vitesse le paysage, les montagnes lumineuses et les ombres des gorges du Karassou.

D'Eskichéir à Angora, entre 5 et 10 heures du matin, c'est le pays de la grande désolation, de la solitude absolue, pas un arbre, pas un village, rien qu'une longue vallée stérile, entre deux chaînes de collines basses, brûlées et arides. Puis la plaine s'élargit et, tout à coup, au milieu du désert, surgit un gros monticule, une énorme verrue couverte de maisons entassées les unes sur les autres, dominées par une grande enceinte fortifiée qui couronne le sommet de la colline. C'est Angora.

Il est évident que l'emplacement de la ville a été déterminé par des exigences stratégiques, car tout autour le pays semble mort et on a peine à comprendre de quoi peuvent vivre les trente ou quarante mille âmes serrées sur les flancs de ce coteau. Il doit cependant y avoir plus loin à

l'Orient, à des distances variées, de grands pays cultivés et fertiles, car chaque matin des centaines de chameaux arrivent en longues files à la gare où s'arrête actuellement la ligne de pénétration d'Anatolie. Ils y déposent des sacs de blé en si grande quantité que le matériel roulant du chemin de fer suffit à peine à les écouler dans la direction des ports de Dérindjé et de Constantinople.

L'enceinte fortifiée du sommet de la colline est entourée de tours carrées très rapprochées les unes des autres, et dont la face extérieure est peinte en rouge. Cette bizarrerie date de l'époque de l'inauguration du chemin de fer. Abbedine pacha, alors gouverneur d'Angora, avait eu cette idée lumineuse de badigeonner en rouge les tours de la ville, et, sur un grand pan de mur plus haut que les tours, de faire peindre en couleurs criardes les armes du Sultan. On s'était joliment moqué de lui alors. Aujourd'hui je trouve que ce n'est pas si bête que cela en a l'air. Toute la ville est couleur grisaille, de la même teinte que la terre aride du pays et que la poussière des grandes routes. Avec le temps, le vermillon des tours est devenu le rouge terne des vieux tapis et forme une collerette crénelée qui rend une apparence de vie à ces vieux remparts inutiles et décoratifs. Dans la plaine, on peut faire le tour de la ville en voiture par des routes poussiéreuses au travers de cimetières qui ne finissent pas. Partout à droite, à gauche, à perte de vue, des cimetières. Il semble impossible qu'une ville comme Angora ait pu fournir un pareil tribut à la mort. Il doit y avoir eu comme autour de la forteresse de Rhodes des hécatombes d'armées humaines ; ici, c'était probablement des migrations de peuples venus d'Orient, allant à la découverte de l'Occident, de pays nouveaux, de richesses et de bonheur, écrasés par la vieille forteresse qui barre la vallée. Au nord de la ville, la haute colline est coupée à pic, le pied du rocher se baigne dans un ruisseau qui serpente au milieu de grands arbres, tandis que tout là-haut les contours accidentés de l'arête supérieure sont bordés d'une dentelle de créneaux de tours, de bizarres constructions fortifiées, du plus pittoresque effet.

Dans la partie basse de la ville on visite les ruines d'un temple romain dédié à l'empereur Auguste. Sur une paroi intérieure est gravé dans la pierre dure son testament politique, et d'intéressants motifs de sculpture encadrent encore l'antique porte d'entrée.

Un peu plus loin, près du konak du gouverneur, s'élève une haute colonne triomphale surmontée d'un chapiteau, le tout dominé par un nid dans lequel nichent deux cigognes.

Nous rentrons à la gare pour déjeuner dans le train. La chaleur est intense et, dans notre wagon salle à manger, le thermomètre marque 40° à l'ombre. Nous faisons transporter notre table dans l'intérieur du bâtiment de la station, où nous trouvons un salon plus hospitalier.

Nous sommes repartis d'Angora le même jour à 9 heures du soir, pour nous arrêter quelques heures à Eskichéir. Nous avons la chance d'y arriver un mercredi, jour de grand marché. La ville est pleine de campagnards en costumes variés, de véhicules qui amènent de bien loin toutes espèces de produits. Sur la grande place, un vaste campement des petits chariots d'Anatolie à deux roues, en bois plein, chargés chacun de quelques sacs de blé, qui attendent les acheteurs. Les deux buffles de chaque attelage sont couchés sur le sol, les uns dormant, d'autres dandinant leur grosse tête à droite et à gauche, promenant leurs gros yeux qui regardent sans voir, et écrasant éternellement entre leurs deux mâchoires de ruminants une nourriture imaginaire.

Plus loin, ce sont des chariots d'autre forme qui apportent quelques légumes rudimentaires, betteraves, carottes informes. Puis des véhicules à quatre roues, chargés de bois en longues branches. Les rues de la ville sont remplies d'étalages en plein vent, clous et ferraille façonnés au marteau, couteaux-poignards, toiles grossières.

Dans une impasse latérale, une quantité de femmes sont assises sur des tapis étalés sur le sol, abritées par de grands parasols, vêtues elles-mêmes d'étoffes blanches ou de couleurs claires, offrant aux dames de la ville des petits travaux de couture, broderies grossières et enfantines, sans aucun caractère. Un soleil éclatant inonde toutes ces petites scènes de genre d'une lumière éblouissante, et nous serions bien restés toute la matinée à flâner au milieu de cette population multicolore et naïve, aux attitudes nonchalantes, présentant à chaque pas un sujet d'observation ou même de tableau. Mais le départ est fixé pour 10 heures et demie, et nous rejoignons à la gare notre train somptueux qui nous ramène à Constantinople par une chaleur torride.

Eskichéir est une des rares villes d'Asie Mineure où le chemin de fer a provoqué un important développement. C'est le point de bifurcation des deux grandes lignes d'Angora et de Konia ; la Compagnie y a établi ses ateliers de réparation des machines et des wagons, qui occupent plusieurs centaines d'ouvriers, de contremaîtres et d'ingénieurs, et toute une ville nouvelle s'est construite aux environs de la gare à un ou deux kilomètres de l'ancienne ville. Nous n'avons pas manqué de rapporter quelques morceaux d'écume de mer dont plusieurs carrières sont exploitées

dans les environs. L'écume se rencontre dans certaines couches, à l'état de blocs ou de morceaux isolés informes de 5 à 30 centimètres de diamètre, à surface rugueuse, de couleur terreuse et sale. Dans quelques ateliers de la ville, des ouvriers enlèvent cette croûte extérieure, polissent toute la surface, et obtiennent ainsi des morceaux qui ont conservé à peu près leurs formes, mais qui ont acquis la belle couleur blanc crème et le luisant de l'écume de mer que nous connaissons. Dans cet état, on expédie l'écume en Europe. Les qualités supérieures, composées d'une matière blanche et très légère, vont à Paris ; les qualités secondaires vont à Vienne. Quelques capitalistes ont essayé de développer l'exploitation des mines d'écume d'Eskichéir, mais, pour cela, il faut approfondir les puits et les galeries souterraines ; ils ont reculé devant la nécessité d'installer des machines coûteuses d'épuisement, ont renoncé à leur projet et perdu purement et simplement les capitaux déjà engagés.

Des sources abondantes d'eau chaude jaillissent à Eskichéir, parcourent la vieille ville, sont réunies dans de grandes piscines couvertes de dômes, de construction fort ancienne, et remplies de baigneurs. Les ingénieurs de l'Anatolie devraient se préoccuper d'utiliser cette magnifique production naturelle de chaleur qui va se perdre au ruisseau voisin et qui suffirait à chauffer en hiver toutes les habitations de la ville.

Du 1^{er} OCTOBRE 1902.

Je viens de passer six semaines en Europe, du 1^{er} août au 17 septembre. C'est un grand changement de milieu, et par conséquent un excellent repos d'esprit et de corps. On ne se déplace pas seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Il y a bien trois siècles d'écart entre les Turcs d'aujourd'hui, leur manière de comprendre les choses, leurs relations de sociabilité, leur vie publique, et le degré de développement de l'Europe occidentale. En outre de cet énorme écart, il semble évident que la Turquie recule, descend peu à peu sur une pente fatale de dégénérescence, d'abandon d'elle-même, tandis que toute l'Europe marche à pas de géant, met à profit toutes les inventions nouvelles, s'enrichit moralement et matériellement.

Je suis allé directement au Riffelalp au-dessus de Zermatt. Je venais d'Angora, où nous avons subi 40 degrés de chaleur ; j'ai été accueilli au Riffel à 2.200 mètres au-dessus de la mer, par des tourbillons de neige, de courte durée heureusement. Quelques beaux jours ont suivi qui m'ont

permis de monter deux fois au Gornergrat par le délicieux petit chemin de fer électrique qui vous conduit à plus de 3000 mètres d'élévation. Le majestueux amphithéâtre des Alpes valaisannes est entièrement couvert de neige fraîche, éblouissante, qui donne son maximum d'éclat à la grande féerie de lumière et de couleurs que la nature s'offre à elle-même dans les vastes solitudes silencieuses et solennelles des hautes régions. L'immensité de l'azur est découpé par la ligne d'un blanc immaculé des arêtes neigeuses, d'où s'élancent, à près de 4.500 mètres, une armée de pics géants dont le sommet s'en va crever la voûte du ciel. A l'orient et à l'occident, les pyramides à formes mathématiques et à pointes aiguës du Weisshorn, de la Dent Blanche et des Mischabel. Devant nous, rangés en bataille, le Cervin, surmonté de sa grande lentille de serpentine verte, pierre dure qui protège ses flancs contre une destruction rapide, puis le Breithorn qui étale sa large croupe où les neiges et les glaces s'accumulent de siècle en siècle, le Lyskam, Castor et Pollux, le Mont Rose, spectacle inoubliable et majestueux. Là-bas, dans les grands névés qui descendent du Mont Rose, nous découvrons à la lunette des caravanes de touristes qui descendent des sommets. Ils ont l'air de petites puces noires, sales et méprisables. Et autour de nous, sur le sommet du Gorner, il y a bien une centaine de ces petits animaux microscopiques exprimant leur admiration par des exclamations qui se perdent dans l'espace et auxquelles rien ne répond.

A l'hôtel du Riffel, j'ai rencontré des amis de ma jeunesse, M. et M^{me} Doret, de Vevey, que je n'ai pas revus depuis quelque trente ans. J'ai eu un grand plaisir à les retrouver, grisonnants, mais en excellente santé morale.

Je suis allé visiter les travaux du grand tunnel du Simplon avec mon vieil ami de Stockalper. Nous avons un instant revécu nos huit années de labeur en commun au grand tunnel du Gothard, les inondations dans la galerie d'Airolo, les effondrements dans la roche broyée de Göschenen, les angoisses de cette entreprise Favre dix fois à la veille de faire faillite, la mort subite et tragique de ce brave homme sur son champ de bataille, en plein tunnel.

Et voilà les entrepreneurs du Simplon qui ont connu toutes ces cruelles expériences, qui ont calculé tous les aléas, qui se sont engagés dans la montagne avec des forces motrices quatre fois plus grandes, des machines perfectionnées, des ventilateurs extraordinaires. Ils sont aux deux tiers de leur tâche et ils demandent grâce. D'après les prévisions, la température de la roche pouvait atteindre 48° centigrades. Elle est à 53 du côté

nord ; la galerie sud a donné issue à des torrents d'eau qu'il a fallu canaliser, et pendant les quelques heures que nous avons passées avec les distingués directeurs de cette œuvre colossale, nous avons vu se reproduire les mêmes plaintes, les mêmes découragements que nous avons éprouvés nous-mêmes au Gothard. L'ouverture du souterrain va coïncider avec la ruine des entrepreneurs. Par bonheur pour ces derniers, ils auront affaire avec la Confédération, et non pas avec une compagnie gênée elle-même, traitant toutes choses à rigueur de droit et faisant du *summum jus la summa injuria*.

Puis j'ai passé quelques jours avec mon fils et sa famille dans ma propriété de Cubly, au-dessus de Montreux. Autrefois une voiture me transportait là-haut en trois heures de temps, aujourd'hui un chemin de fer électrique m'amène en 30 minutes à Chamby, à 20 minutes de marche de chez moi. Tout autour circulent dans les airs, sur des fils de cuivre, des forces mystérieuses : la conduite du Rhône, de Saint-Maurice à Lausanne, 15,000 chevaux ; celle qui part de Montbovon, dont les fils conducteurs traversent le col de Jaman et viennent alimenter d'énergie électrique l'usine de Chamby qui fournit la traction des trains du chemin de fer de Montreux aux Avants. Ce chemin va bientôt pénétrer par un tunnel de cinq kilomètres dans la Gruyère et le Pays d'en-Haut, Rossinières, Château-d'Ex, pour aboutir, par le Simmenthal, au lac de Thoune. Au-dessus de mon chalet, presque au sommet du mont Cubly, à 1100 m. d'élévation, un immense réservoir reçoit les eaux de l'Hongrin, ce torrent tributaire de l'Aar, du Rhin et de la mer du Nord et qui, au moyen d'un grand tunnel, vient aujourd'hui déverser ses eaux dans les bassins du Rhône et à la Méditerranée, après avoir fourni à Montreux et environs un supplément considérable de force motrice. De nouveaux et magnifiques hôtels s'élèvent. Lausanne achève ses palais, celui de l'université, celui des postes, de la banque cantonale. Quelle magnifique activité, quelle prospérité ! Quand on vient du pays de l'immobilisme on est confondu d'admiration.

J'ai fait aussi une excursion ravissante dans le Jura, à la Chaux-de-Fonds et au Locle chez les grands horlogers. J'y ai commandé des montres extraordinaires que je me propose d'offrir en cadeau au Sultan et à quelques grands personnages ottomans. J'ai retrouvé au Locle l'ami Huguenin, directeur du chemin de fer d'Anatolie, qui est originaire des montagnes de Neuchâtel et qui y passe ses vacances. Nous sommes allés ensemble à la cascade du Saut du Doubs. Nous avons pris une barque aux Brenets, et un rameur nous a fait traverser le lac de quelques kilo-

mètres de longueur qui aboutit au sommet de la chute du Doubs. Nous avons fait au restaurant de la rive suisse un déjeuner de truites de rivière et de toutes sortes de choses excellentes du pays. Au retour, pendant que notre barque glissait sur les eaux vert sombre du lac des Brenets, entre les grandes parois de rochers qui tombent à pic à droite et à gauche, nous avons chanté comme de jeunes étudiants. J'en ai gardé le souvenir très exact pour y être venu il y a quelque cinquante ans avec toute une troupe de camarades d'école sous la conduite de mon père. Nous voyagions à pied alors pour la bonne raison qu'il n'existait encore aucun chemin de fer et que les voitures étaient beaucoup trop coûteuses pour nos modestes ressources. Nous faisons nos six à huit lieues par jour, nous portions nos provisions dans nos sacs de voyage, dormions dans les petites auberges, et nous étions d'ailleurs parfaitement heureux.

Et maintenant, après avoir passé quelques jours en affaires à Paris et à Bruxelles, me voilà revenu à Constantinople. Inutile de dire que j'y retrouve toutes choses exactement au point où je les avais laissées il y a deux mois. Des combinaisons financières étaient alors sur le point d'aboutir, unification de la dette, conversion de l'emprunt douane. L'iradé de Sa Majesté sanctionnant l'un ou l'autre de ces projets était attendu d'un jour à l'autre. Le trésor était absolument vide. Après deux mois il n'y a rien de changé. Le trésor ne peut pas être plus vide qu'il n'était alors ; on a vécu dès lors de l'air du temps, et l'iradé continue à être attendu d'un jour à l'autre. L'ambassadeur d'Allemagne patronne le projet Rouvier d'unification des séries, je l'ai vu hier encore plein d'espoir d'aboutir à convaincre le Sultan. Mais je crains que ce ne soit trop tard. Le ministère des Finances ne peut plus attendre ; la conversion des douanes, offerte par la banque ottomane, procure de l'argent nouveau immédiatement, tandis que le projet Rouvier n'en fournit pas aussitôt. Tous les raisonnements tombent devant cette considération. Ventre affamé n'a pas d'oreilles. C'est dommage ! J'ai vu M. Rouvier à Paris l'autre jour. Il était fort impatienté des tergiversations du Sultan : « Il n'y a rien à faire avec ces gens-là, me disait-il, j'ai étudié leur situation non seulement en financier, mais en homme d'Etat. Mon projet leur rendrait un immense service, reconstituerait rapidement leur crédit. Après des longueurs interminables, ils me télégraphient qu'ils sont d'accord ; on croit que c'est fini, quand tout à coup ils vous posent des conditions puériles devant lesquelles on ne peut que hausser les épaules ! »

A la maison j'ai été accueilli par des cris de joie de mon perroquet. Mon petit chien s'est livré à des contorsions et à des sauts de bonheur, puis, ne sachant comment exprimer son plaisir, il est parti dans une course folle au travers du corridor et des chambres de l'appartement. Dès le lendemain matin, ces deux amis ont repris leurs relations intimes avec moi comme si je ne m'étais pas absenté. Hansli est arrivé comme d'habitude sur ses deux pattes, se dandinant comme un canard, il s'est planté à côté de ma chaise, dans ma salle à manger, a poussé un vigoureux coup de sifflet, puis il a attendu que je lui serve sa petite soucoupe de thé à la crème. Je me suis empressé de le satisfaire. Tout à côté, la petite chienne Lydia attendait immobile et respectueuse que Hansli soit rassasié pour happer ses restes. Hansli boit longuement, à petites gorgées, lève le bec en l'air pour laisser le liquide sucré s'écouler dans son gosier. Quand il a fini, il réfléchit un instant encore, puis vient prendre position sous ma chaise où il se livre à des réflexions philosophiques. Lydia avale le reste de la soucoupe gloutonnement en trois coups de langue, puis ils vont l'un et l'autre respirer le frais sur la terrasse. Toute cette petite manœuvre se répète chaque matin. Elle est commandée par l'oiseau gris à queue rouge. Le caniche suit le mouvement, plein de déférence ; à la moindre familiarité, le perroquet lui tombe dessus, et l'autre, qui a éprouvé jadis la puissance de son bec, s'enfuit à toutes jambes. Depuis longtemps, du reste, il n'y a plus de querelles entre eux ; la cérémonie du premier déjeuner du matin est réglée dans ses moindres détails comme les audiences des ambassadeurs par le protocole diplomatique.

DU 19 OCTOBRE 1902.

Mes affaires de la Régie prennent tout à coup un essor inattendu. Elles augmentent lentement depuis quelques années, l'exercice 1901-1902 nous a donné 30.000 livres de recettes brutes de plus que l'année précédente. Nous espérions dans l'exercice actuel atteindre une augmentation de 60.000 livres, et voici qu'au septième mois dont nous venons de recevoir les résultats nous avons déjà dépassé ce chiffre. C'est précisément ce moment que choisit le Sultan pour faire étudier par ses ministres les moyens de détruire le monopole du tabac et la Régie.

Mardi dernier, j'ai été convoqué au ministère de l'Intérieur ; je me suis trouvé en présence d'une commission composée du ministre Memdouh pacha, ministre des Fondations pieuses, et de Riza bey, Mustéchar du

ministère des Finances. Un iradé de Sa Majesté invite ces Messieurs à me consulter sur les moyens de racheter les actions de la Régie. J'ai dit que, pour nous, nous n'en avons point à vendre, qu'elles sont disséminées dans les mains d'une foule de porteurs français, allemands et autrichiens, et que si le gouvernement manifestait l'intention de les accaparer en bourse, les prétentions des porteurs s'élèveraient sans limite. Puis la conversation s'est prolongée et a fini en queue de poisson, ces Messieurs avaient tous l'air embarrassé de leur personnage et de la mission puéride qu'on leur confie. Ces gens sont vraiment extraordinaires dans leur naïveté. Leur rage de détruire ce qui existe et d'entraver ce qui marche n'est égale que par leur incapacité de créer quoi que ce soit de durable et d'utile.

Le Sultan, à bout d'expédients, vient de sanctionner le projet de conversion de l'emprunt douane ; c'est le renvoi aux calendes grecques du projet d'unification de la dette ; on va avoir de l'argent à gaspiller pendant quelques mois ; à quoi bon s'occuper désormais de l'avenir ? C'est un échec pour l'ambassadeur d'Allemagne et un triomphe pour la dynastie des Melhamé. Nedjib Melhamé, syrien astucieux et sournois, que le gouvernement français refusait jadis de reconnaître comme secrétaire de l'ambassade ottomane à Paris, est devenu le confident intime de Sa Majesté. Seul de tous ses courtisans, il entre chez Elle sans se faire annoncer, et tous les gens du palais baissent pavillon devant lui. Son frère aîné, Sélim pacha, si cruellement malmené il y a quelques mois par le baron de Marschall, est aussi devenu l'homme du jour. D'ailleurs, dans le moment actuel, un changement d'orientation semble se dessiner dans la conduite politique du Sultan. Sous prétexte de fêter l'anniversaire des combats de Schipka, la Russie et la Bulgarie ont fait une démonstration inquiétante. Sous les yeux d'un grand-duc et de tout un état-major russe, le prince Ferdinand a réuni l'armée bulgare et simulé l'attaque des défilés de Schipka ; des banquets commémoratifs, des toasts, des discours ont marqué d'une manière menaçante l'union indissoluble, presque les liens de vassalité, entre la Bulgarie et l'empire des tsars. Après quoi le grand-duc Nicolas a amené ses deux vaisseaux de guerre, dont un énorme cuirassé, dans le Bosphore. Il est venu présenter ses hommages au grand Turc et juger par lui-même de l'effet de sa manifestation, tandis qu'en Macédoine des troubles éclataient de toutes parts, contraignant le gouvernement ottoman à mettre en action une vingtaine de bataillons et à réprimer cette révolte naissante.

Le grand-duc, et son impérial cousin, qui contemple de loin cette petite comédie, ont dû être satisfaits de l'effet produit. On a reçu le visi-

teur avec des honneurs extraordinaires, on a parlé d'une visite éventuelle du tsar à Constantinople. L'empereur de toutes les Russies est devenu le grand ami. On a même profité de l'occasion pour nommer un Polonais gouverneur du Liban. Eh bien, et la France ? Son influence et ses convoitises séculaires sur la Syrie seraient-elles sur leur déclin ? Elle a jadis fait une expédition militaire pour tirer ce marron du feu. Va-t-elle le laisser manger par sa grande amie ? L'Allemagne et la Russie ont partagé il y a trois ans la Turquie d'Asie en zones d'influences. A l'une la route de Bagdad et du golfe Persique, à l'autre tout le versant de la mer Noire depuis sa ligne de partage des eaux. Le grand Turc a dit : « Amen, Insch Allah ! » La France n'a pas bronché. Mais si le Moscovite étend sa large patte sur le Liban et la Syrie, ne semblerait-il pas que la grande alliance à deux n'est qu'une vulgaire duplicité dont la République une et indivisible serait seule victime. Heureusement l'aimable ambassadeur Constans a un mot sublime pour résoudre toutes ces embarrassantes questions : « *Je m'en fous !* »

DU 31 OCTOBRE 1902.

Nous avons eu ces temps-ci la visite de quelques personnages européens, et par conséquent une série de dîners de cérémonie au club et au Péra Palace.

M. Gwinner, successeur de M. Siemens à la direction de la Deutsche Bank à Berlin, président du Conseil l'Anatolie. La Deutsche Bank concentre entre ses mains la haute direction des affaires industrielles et financières allemandes en Orient. Elle a patronné la construction des lignes d'Anatolie et de Monastir, organisé leurs capitaux. Elle inspire la politique industrielle de ces compagnies avec une sûreté de main très remarquable. Elle est entre les mains de l'empereur d'Allemagne l'instrument de ses projets d'avenir, de l'accroissement de l'influence allemande en Turquie. Elle dirige la grande compagnie de la construction du chemin de fer de Constantinople à Bagdad et au golfe Persique, dont la ligne de Konia forme le premier tronçon. Elle en achève maintenant le point de départ par la construction du port d'Haïdar pacha qui permettra à la Compagnie d'Anatolie d'étendre considérablement ses moyens d'embarquement et de débarquement sur le Bosphore. Pour la première fois, on va voir dans le voisinage immédiat de la capitale de belles installations maritimes dans le style moderne, avec de puissants élévateurs actionnés et éclairés par l'énergie électrique.

La visite du nouveau directeur de la Deutsche Bank est donc un petit événement. M. Gwinner est tout autre que son prédécesseur. Celui-ci était au physique un homme de haute taille, d'assez forte corpulence, avec une figure imberbe large et presque joviale, reflétant la bienveillance et la droiture de son caractère. M. Siemens était non seulement un banquier et un financier accompli, c'était un inventif, presque un artiste, concevant avec amour de vastes projets d'avenir, les mûrissant dans tous leurs détails avec une grande sûreté de vues générales et un esprit d'analyse pénétrant. Il en dirigeait l'exécution avec méthode, par étapes combinées, assurant et consolidant chaque succès obtenu avant de passer à un autre élément de sa combinaison, sans jamais perdre de vue le but final poursuivi. Ses entreprises d'Orient sont solidement établies, avec de fortes réserves. Elles commandent la confiance.

M. Gwinner est un homme plutôt de petite taille, bien proportionné, vigoureux de santé et d'esprit. Il porte toute sa barbe, blond foncé, sa figure est celle d'un raisonneur à froid. Il doit faire de la banque et des affaires financières en mathématicien plutôt qu'en artiste. Il a la conversation d'un homme instruit ayant beaucoup voyagé et bien observé. Il parle le français sans accent, presque avec élégance.

Je suis déjà certain qu'il défendra et discutera ses intérêts avec fermeté et en toute connaissance de cause ; il y mettra peut-être quelque âpreté. Aura-t-il le génie des grandes conceptions, de l'organisation des affaires nouvelles ? On en jugera à ses actes.

Le Sultan l'a fort bien reçu, l'a invité à un très mauvais dîner et lui a fait force compliments. Il espérait nouer l'affaire du chemin de Bagdad, ou lui faire faire un progrès définitif. Mais son espoir a été déçu. Il est parti, laissant les choses exactement au même point qu'avant son arrivée.

Un autre visiteur nous est arrivé de Paris, c'est le baron de Neuflyze, aimable garçon, membre du Comité parisien de la Banque ottomane où il a remplacé son associé défunt, M. André. C'est le monde de la finance protestante, gens fort riches, corrects, à cheval sur les principes et l'honnêteté commerciale. De Neuflyze est un homme de 45 à 48 ans, plein de santé, mine réjouie, l'œil souriant et toujours en mouvement. Il est entré depuis quelque temps dans le Conseil de la Régie des tabacs en remplacement de M. Mallet, décédé.

Grâce à la présence de ces deux messieurs, nous avons eu une forte série de dîners plantureux, de veilles jusqu'à des heures tardives, toutes choses parfois agréables, mais qui vous laissent des remords d'estomac et des fatigues congestionnées. Il s'est produit en même temps un gros

changement de personnel à la banque ottomane. Sir Hamilton qui, depuis cinq ans, remplissait les fonctions de directeur général de cet établissement, a quitté ce poste pour rentrer en Angleterre où il continuera à suivre les affaires de la Banque en qualité de membre du Comité à Londres. Gaston Auboyneau lui a succédé. Sir Hamilton était un homme calme et prudent, sans initiative ni esprit d'invention ; il était bien le directeur qu'il fallait après la période agitée par les aventures financières de sir Edgar Vincent. Mais son passage ici ne laissera aucun souvenir.

Auboyneau est très intelligent, plein de ressources dans l'esprit, rédacteur d'affaires remarquable. Il est encore bien jeune, et sa grosse responsabilité le rend hésitant. Très aimé de tout le monde, il est l'enfant gâté de la société européenne de Constantinople, ville d'origine de sa mère et où il a une nombreuse et un peu encombrante parenté. Il a une femme ravissante au physique et au moral. En somme, un garçon accompli. Il a quitté ses autres fonctions, entre autres celle de membre du Conseil de la Dette publique et d'administrateur de la Régie, pour se consacrer exclusivement à la direction de la Banque. Quand il aura un peu plus de maturité et d'aplomb, il fera un excellent chef de sa grande administration financière.

Du 16 NOVEMBRE 1902.

Il nous est survenu ces jours derniers un changement d'une autre nature dans notre petit cercle de chefs d'administrations européennes. Notre excellent ami Cotard, directeur de la Société de Cassaba, est mort tout à coup mercredi. C'est une grande perte et un gros chagrin pour nous. Cotard était un technicien doublé d'un poète et d'un philosophe épicurien. Il promenait au milieu de nous sa douce humeur, une sorte de nonchalance rêveuse, toujours à la recherche de la solution de quelque problème philosophique ou artistique. Ses méditations aboutissaient à des paradoxes adorables qu'il enveloppait de formules élégantes, voire même de sonnets fort bien tournés. Il se mettait en quatre pour procurer à ses amis des distractions originales, organisait des soirées musicales extraordinaires. Passionné musicien, Wagner avait effacé pour lui toute la littérature musicale antérieure. Il avait fini par faire sienne, après l'avoir violemment combattue, une théorie que je soutenais et sur laquelle nous avons longtemps disputé. Je prétendais que les œuvres de Wagner renfermaient, comme adaptation à la scène, un vice fondamental, une erreur drama-

tique considérable, c'est la forme des longues expositions du sujet, en dialogue chanté ou en monologues développés dans de longs récitatifs. Tous ces exposés sont indispensables pour l'auditeur, qui sans cela ne comprend rien au drame légendaire, souvent compliqué, qui se déroule devant lui. Ils renferment presque toujours des récits d'un haut intérêt, ou même de grandes beautés poétiques. Or, le chant du récitatif tel que Wagner l'a écrit est un obstacle absolu à la clarté de la diction ; aucun auditeur ne peut comprendre ce qu'on lui raconte. Le sens des phrases et des mots, leur valeur relative, sont détruits par le chant, et, jusqu'ici, aucun acteur à ma connaissance n'est arrivé à conserver à l'exposé du sujet d'une œuvre de Wagner son sens et sa valeur, aucun n'a même réussi à se faire comprendre matériellement du public, en sorte que l'effet dramatique que ces récits sont dignes de produire est complètement perdu, remplacé au contraire par un sentiment de lassitude et d'ennui de tout l'auditoire. Dans la plupart des opéras de cet homme de génie, on pourrait citer un acte entier, ou d'importantes fractions d'actes, qui sont ainsi sacrifiés à la nécessité de mettre le spectateur au courant de ce qui se passe sur la scène, tandis que les moyens d'exécution empêchent absolument que ce but soit atteint. Et alors l'auditeur fait effort pour comprendre ce qu'on veut de lui. N'y parvenant pas, il se fatigue, s'exaspère ou s'endort, à moins qu'il ne soit dominé par le fétichisme de commande de la foule des badauds qui admirent sans voir ni entendre parce que le goût du jour le veut ainsi. Je prétendais que, si Wagner avait vécu, il aurait fait parler et déclamer ses monologues et ses dialogues avec un système d'accompagnement d'orchestre adapté à cette méthode. Supposez, lui disais-je, un Mounet-Sully, ou tel autre puissant acteur dramatique, débitant au public la légende de la pièce, lui donnant l'expression dramatique et la clarté de diction du récit parlé, et, du coup, l'intérêt et l'attention du public sont éveillés et soutenus pendant toute la représentation, l'émotion produite par le tragédien prépare et appelle les grands effets musicaux de l'orchestre, des masses chorales ou des chants d'ensemble. Au premier abord, l'ami Cotard ne voulait rien entendre. Quiconque touchait à l'œuvre de son idole était sacrilège. Et puis, petit à petit, bien qu'il fût par tempérament fortement enclin à la contradiction, cette idée avait fini par l'obséder, par le convaincre, et il s'était mis à traduire en bon langage quelques actes de *Parsifal* ou de *Tristan et Yseult* et, debout dans son salon, il nous les déclamait d'un air inspiré avec la voix douce et harmonieuse dont il était doué, tandis que, à côté de lui, un pianiste jouait la partition. Ce n'était pas cela du tout, car

l'accompagnement d'un récit parlé n'a aucun rapport avec une partition écrite pour le chant, mais enfin notre ami paraissait éprouver lui-même un grand plaisir à ce genre d'exercice.

Cotard avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse pour de grandes entreprises de travaux publics. Il était ingénieur au canal de Suez avec l'entreprise Lavallée, il avait été en Pologne, en Russie, en Mésopotamie, à Merv, dans les grandes solitudes où le silence absolu règne sur les ruines des grandes capitales de l'antiquité. Il avait d'ingénieuses théories sur les bouleversements terrestres, expliquait le déluge par l'effondrement de masses colossales de glace accumulées au pôle nord qui auraient produit une vague formidable couvrant momentanément tout l'ancien monde. Il émettait des hypothèses météorologiques pour expliquer la disparition de toute vie humaine dans les régions autrefois encombrées de populations. Du reste, si on s'avisait de lui faire une objection plus ou moins plausible, il n'insistait pas. Il avait esquissé une idée, mais il n'y tenait pas autrement.

Il passait ainsi son existence à planer dans les hautes régions de la pensée, détestant tout ce qui est banal et vulgaire, ne l'étant jamais lui-même, mettant quelque affectation, quelque préciosité à se tenir à l'écart du préjugé, à critiquer les conventions sociales, recherchant les belles formules, mais au fond ne se fixant à rien. Ce dilettantisme ne l'avait pas conduit à la fortune, et il était venu il y a quelques années échouer à Constantinople pour notre plus grand réconfort. Les types de cette nature sont rares partout. Comme élément de sociabilité, Cotard était pour nous une bonne fortune. Il était d'ailleurs affectueux et fidèle dans ses amitiés. Il appartenait à une famille protestante et avait épousé en secondes noces la fille de l'amiral J..... Chose curieuse, dans les premiers temps de son séjour en Turquie, j'ai vécu côte à côte avec lui pendant plus d'une année, étant moi-même président de la société Cassaba, dont il était directeur, sans me douter qu'il fût marié. Il vivait seul à l'hôtel, ne parlant jamais des siens, et lorsque, par une circonstance fortuite, j'ai découvert qu'il avait une femme en chair et en os, il a cru devoir fournir à demi-mot une explication à mon étonnement. « C'est vrai, dit-il, j'ai épousé en secondes noces, M^{lle} J..... et je n'ai pas tardé à reconnaître que je m'étais trompé. Je vis de musique et d'aspirations artistiques, et je me suis vu tout à coup plongé dans un milieu antimusical. La vie n'était plus tenable. »

Il n'en est pas moins vrai que, quelque temps après, poussé par l'ennui de la solitude continuelle, il proposa à Madame Cotard de venir le re-

joindre, et celle-ci accourut au premier appel. Elle a vécu dès lors avec nous, au milieu de la société de Péra, faisant bonne figure, très dévouée à son mari, soignant ses rhumes, lui préparant ses tisanes, flattant fort adroitement ses marottes musicales. Elle maniait la parlotte de salon en femme plus intelligente que la moyenne, avec une légère pointe de médisance, alimentée par le voisinage de quelques langues de vipères qui habitent le même quartier qu'elle. Dans mes voyages à Paris, j'ai pénétré quelquefois dans la maison de ses parents, au boulevard Suchet, près des fortifications, plantée au milieu de grands arbres qui la dérobent à moitié aux regards indiscrets, d'une architecture sobre, non sans élégance. Les allées du jardin sont parfaitement rattachées, l'intérieur de la villa d'une propreté méticuleuse, les meubles soigneusement recouverts de housses ; c'est bien là l'intérieur sévère et correct d'une famille d'austères huguenots. La veuve de l'amiral, mère de M^{me} Cotard, encore très alerte malgré son grand âge, douce et accueillante, dirige la maison en femme de tête, d'ordre et d'économie domestique. C'est l'atmosphère dans laquelle j'ai moi-même passé ma jeunesse en Suisse, la conception protestante du devoir, l'acceptation sincère des conditions dans lesquelles on est appelé à vivre, l'accomplissement de tous les actes de la vie sous l'inspiration de la conscience, la conviction que telle est la volonté de Dieu qui ne se discute pas. Tout cela constitue des existences fortement disciplinées, qui s'écoulaient simples et monotones, où l'idéal est remplacé par le principe d'autorité morale et où l'individu trouve une satisfaction personnelle très réelle dans le sentiment qu'il fait ce qu'il doit. L'imagination vagabonde de Cotard ne pouvait pas se plier à une pareille contrainte. Dans la famille de braves gens où il était entré, son esprit devait être continuellement absent, il planait dans les nuages. Il a fini par s'en voler vers l'Orient.

En tous cas, pendant quelques années, il a été pour nous un excellent ami, un précieux élément de socialité. Il est mort. C'est bien dommage !

DU 23 NOVEMBRE 1902.

L'événement de la semaine qui vient de s'écouler, c'est l'émission des obligations douanes à la suite de la conversion de cet emprunt obtenu du Sultan par la Banque ottomane. Les financiers ont fait au nouveau titre un grand succès. Les porteurs anciens ont presque tous accepté

l'échange, et la soucription aux titres nouvellement créés a été couverte un grand nombre de fois. Chose curieuse, toutes les autres valeurs à turbans baissent d'une manière continue depuis plusieurs jours, y compris nos actions tabac. Je ne m'en plains pas, car la spéculation les avait élevées à une valeur exagérée. Ce qui m'intéresse beaucoup plus, c'est que nos recettes augmentent et que le seul mois d'octobre nous a donné 20.000 livres de plus que le mois correspondant de l'année dernière.

Nos amis de la Dette publique ont voulu faire lundi dernier une démonstration qui ne leur a pas réussi. Ils ont construit sur la Corne d'Or un assez bel établissement pour la vente, la conservation du poisson et la perception de leur droit de pêche, le tout avec des installations frigorifiques et application des derniers perfectionnements modernes. L'œuvre étant terminée, ils ont voulu l'inaugurer en grande cérémonie. On a lancé une foule d'invitations à tous les personnages de marque, chrétiens et musulmans, préparé des discours, un buffet, que sais-je ? Et puis, la veille même, à 8 heures du soir, un ordre impérial a été notifié au président de la Dette, démolissant tout cet échafaudage. Défense de réunir au Balukhané (marché au poisson) qui que ce soit d'autre que les fonctionnaires supérieurs de la Dette. On a couru déconvoquer les principaux invités, et, le matin à 11 heures, au moment fixé par la convocation, des hommes ont été postés aux abords du nouvel édifice pour renvoyer ceux qui s'en approcheraient :

— Où allez-vous Monsieur ?

— Mais au Balukhané.

— Avez-vous reçu une invitation ?

— Mais sans doute, la voici.

— Dans ce cas, rentrez chez vous, la cérémonie aura lieu sans vous, en petit comité. Ordre impérial.

Et voilà ! Chacun a fait demi-tour sans se faire prier. On n'a même pas trouvé le procédé très extraordinaire. On commence à s'y habituer. Les attroupements de plus d'une personne dans les lieux publics sont sévèrement interdits ! Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans les lieux publics. L'autre jour, l'un des exécuteurs des ordres impériaux, Méhémet pacha, a fait irruption chez l'avocat Zorab où quelques amis se réunissaient discrètement le soir pour faire leur partie de cartes. Un espion avait signalé ce grave désordre et le pacha venait de la part de Sa Majesté disperser ces amateurs de tripot !

J'ai fait faire une étude sur des peuplades singulières établies dans les régions qui entourent le fond du golfe d'Ismidt. Au sud, des émigrés géorgiens auxquels on a attribué des terres à cultiver et qui ont fondé un certain nombre de villages dans les montagnes faisant face à la ville même d'Ismidt. Au nord, sur de vastes espaces qui s'étendent d'Ada Bazar à la mer Noire et à Bolou, les Circassiens venus du Caucase, divisés en deux tribus principales, les Abazas (les malheureux) et les Circassiens proprement dits, tous gens insoumis, turbulents, préférant le brigandage, la chasse à l'homme, à toute autre occupation. Ils se sont cependant plus ou moins fixés dans une quantité de petits hameaux. Ils se livrent à une contrebande effrénée ; armés de martinis, ils accompagnent les convois de tabacs et d'autres marchandises prohibées dans les hauts plateaux d'Angora, de Castamouni à Kutahia.

Dans tous ces villages circassiens, chaque famille cultive un peu de maïs pour la consommation de la maison, et du tabac pour le vendre et pour se faire quelque argent. Le malheur est que ce tabac est inutilisable pour des fabriques bien ordonnées et cela parce qu'il est mal cultivé, mal récolté et mal séché, en sorte que ni le commerce d'exportation, ni notre monopole ne peuvent l'acheter. Tandis que les cultivateurs indigènes font la cueillette des feuilles au fur et à mesure de leur maturité, puis, après le séchage au soleil, mettent les feuilles bien étalées en balles et les présentent ainsi aux entrepôts et à la vente, le Circassien, au contraire, enlève toutes les feuilles à la fois, mélangeant celles qui sont mûres et celles qui ne le sont pas, puis il les fait sécher suspendues à une petite corde, et, comme il ignore l'art de faire les balles, il les entasse ainsi toutes recroquevillées et les met dans des sacs pour les vendre comme tabac de contrebande. J'ai voulu savoir s'il n'y aurait pas moyen d'éduquer ces gens, de leur apprendre à cultiver de bonnes graines, à labourer profondément leurs champs, à faire une cueillette méthodique, enfin à opérer le triage des bonnes et des mauvaises feuilles en les mettant en balles. Mes inspecteurs m'ont déclaré qu'il y avait un obstacle insurmontable à tout progrès dans ce sens, c'est que la femme circassienne ne se livre à aucun travail quelconque, ni aux champs, ni à la maison. Elle ne s'occupe absolument que de la reproduction de l'espèce humaine, de son développement physique et de son embellissement. C'est la jument poulinière de race distinguée. Son unique souci est de faire de beaux enfants, surtout de belles filles dont le placement assuré procure

honneur et profits. Une belle jeune Circassienne est une valeur, un objet d'exposition envié de toutes les familles, et de toutes les mères surtout. On l'entoure de soins et de mesures de sécurité, car les enlèvements sont fréquents, non pas l'enlèvement des romans et des faits divers d'Occident. L'amour idéalisé, la passion exaltée et un peu conventionnelle qui inspire nos feuilletons et notre théâtre, qui, dans la vie réelle, détraque parfois les imaginations et devient le mobile du crime passionnel, est un produit de notre civilisation raffinée et factice. Dans les peuplades circassiennes on comprend les choses d'autre façon. On vole une jeune fille pour l'offrir à un grand seigneur contre espèces sonnantes, comme on volerait un beau cheval. Ou bien, c'est le grand seigneur, chambellan, gouverneur de province ou grand courtisan du palais, qui, entendant parler de telle jeune Circassienne réputée pour sa beauté, charge quelques bandits de l'expédition. J'ai moi-même, dans mon personnel, des fonctionnaires circassiens qui ont été victimes de pareils attentats, dont on a enlevé les enfants. Il en résulte des « vendette », des complots et des intrigues où se joue la vie des personnes et qui ont leur répercussion sur les affaires. Tout inspecteur ou chef d'agence engagé dans une pareille aventure ne peut plus servir à rien dans la région où il fonctionne et doit être envoyé bien loin dans d'autres parages.

Dans le harem de Sa Majesté il y a un certain nombre de jeunes Circassiennes. Lorsqu'elles deviennent mères, elles prennent rang de princesses, et les faveurs pleuvent sur les membres de leur famille. Les pères ou les frères laissés là-bas au village sont appelés au palais, revêtus de fonctions auxquelles leur éducation ne les a pas préparés et d'uniformes brodés d'or sur toutes les coutures. J'avais ainsi, dans le pays de Biledjkd, un « coldji », à deux livres de traitement par mois, qui s'est trouvé tout à coup transporté à Yildiz et créé général de brigade ! Il y est encore et constitue pour nous un joyeux spectacle toutes les fois que nous avons le plaisir de le rencontrer. C'est l'origine de la fortune de plusieurs dignitaires notables. Et alors, là-bas, dans les pays où ces émigrés du Caucase se sont installés, dans les environs de Heudeck, de DUSDJE et de Bolou, toutes les familles ont un de leurs membres, sœur, frère, oncle, cousin direct ou par alliance à des degrés quelconques, qui est quelque chose au palais, dont ils tirent vanité et qui les protège. Alors ils se croient tout permis. En dehors de cela, tous les hommes sont armés du fusil martini ; ils ont des cartouches en abondance, la vie humaine a pour eux peu de prix, on s'égorge pour un oui ou pour un non ; tout cela constitue une peuplade arrogante, insupportable, rapace, sans foi

ni loi. Pour nous, ces gens-là sont un véritable fléau. Nous en avons un grand nombre parmi nos « coldjis » ; ils font la police vis-à-vis des Turcs, des Arméniens, et laissent passer la contrebande de leurs compatriotes. Ils vivent tous dans une atmosphère de querelle, de vengeance réciproque. Les meurtres journaliers qui en résultent nous occasionnent toutes espèces d'ennuis de la part du gouvernement.

DU 20 DÉCEMBRE 1902.

Hier au soir, je suis allé au palais « faire l'iftar ». Nous sommes en plein Ramazan et il faut bien une fois se soumettre à cette abominable corvée, s'asseoir à la table du premier secrétaire ou d'un chambellan et se faire violence pour avaler les mets extraordinaires qu'on vous présente. Après le repas, on fait visite à quelques-uns des personnages d'Yildiz. Cette fois-ci j'ai prié le chambellan Faik bey d'annoncer à Sa Majesté que j'avais atteint dans mon administration cent mille livres d'augmentation de recettes sur les mois correspondants de l'année dernière. Et, comme il nous reste encore trois mois jusqu'à la fin de l'année financière, j'espère bien atteindre 150 mille livres. Il a fait ma communication sur-le-champ et il est revenu en m'apportant les salutations impériales, en m'assurant que Sa Majesté avait été très satisfaite, et m'avait attribué, ainsi qu'à mon directeur adjoint, Charnaud, la médaille du Liakat (mérite), qu'il m'a remise aussitôt. C'est une pièce en or un peu plus grande qu'une livre turque, suspendue à un petit ruban rouge et vert. Il m'en a coûté, suivant l'usage, cinq livres de backchichs distribués au personnel du chambellan. La médaille n'est même pas belle, grossièrement gravée, d'un côté avec les armes impériales, de l'autre des caractères turcs.

Au palais, on est tout à coup fort pessimiste sur les affaires de Macédoine. On se chuchote à l'oreille les grandes inquiétudes de Sa Majesté, et on a tout à fait l'air de croire qu'au printemps les provinces d'Albanie, Scutari, Janina, Monastir, et tout ou partie du vilayet de Salonique seront détachés de l'Empire.

L'ambassadeur de Russie a produit cette panique en annonçant au Sultan que jusqu'à présent son gouvernement n'avait reculé devant rien pour maintenir l'ardeur des Bulgares, mais qu'il ne fallait plus compter sur lui. Il avait espéré voir enfin introduire en Macédoine les réformes si longtemps promises. La patience, aujourd'hui, est à bout. Les États des Balkans ne peuvent plus supporter le voisinage de ce foyer de désordre.

La sympathie des races porte la nation bulgare à secourir ses frères opprimés. Si le prince Ferdinand résistait plus longtemps, il y perdrait son autorité, et l'empire russe son influence.

Naturellement, ce langage a causé grand émoi. Les ambassades française et autrichienne sont intervenues à leur tour pour faire ressortir la gravité de cette situation ; et l'on est parvenu ainsi à donner le trac à toute la bande d'exploiteurs qui siège au palais. On a pris en toute hâte quelques mesures. On a fait venir du Yemen Hilmi pacha, dont on a fait le président d'une commission qui parcourt l'Albanie et qui s'informe des besoins et des plaintes de la population. On a établi à Constantinople une autre commission qui légifère et ordonne successivement les réformes à introduire. On a appelé à sa présidence Férid pacha, le gouverneur de Koniah, homme intelligent et énergique. Et on va essayer pendant ces quelques mois d'hiver de remonter le cours de ce torrent déchaîné. Hilmi pacha et Férid sont parmi les rares gouverneurs de province qui ont de l'énergie et de l'intelligence administrative dans leurs vilayets. Avec Kadry bey, de Trébizonde, ce sont les meilleurs de tout l'Empire. Il est à craindre que, dans la nouvelle et ingrate mission qui leur est confiée, ils ne soient entravés de toute façon et qu'ils ne réussissent qu'à compromettre leur crédit et leur réputation d'hommes habiles. Ce serait bien regrettable, car on aurait ainsi perdu, sans compensation, deux hommes réellement utiles.

Férid pacha, que j'ai vu aujourd'hui même, ne partage pas les grandes inquiétudes du palais sur les prochains événements de Macédoine. Il croit au contraire que, pendant les quelques mois d'hiver que nous avons devant nous, il réussira à calmer les esprits. Il est lui-même Albanais, j'espère qu'il ne se berce pas d'illusions.

DU 22 DÉCEMBRE 1902.

Athènes.

J'ai éprouvé ces temps derniers de grandes fatigues, et je me suis décidé à sortir complètement de mon milieu pendant quelques jours. J'aurais bien voulu aller passer les fêtes de fin d'année avec les miens en Suisse, mais j'ai craint la longueur du voyage par le froid. En trente heures on est à Athènes ; ce sera une occasion de visiter d'une manière plus complète la ville célèbre et ses environs. Je me suis donc embarqué avec mon garde du corps Hassan sur un bateau du Lloyd autrichien

et me voilà arrivé depuis hier. Je suis tombé sur la cérémonie de l'ouverture de la Chambre des députés. J'ai vu passer la famille royale en carrosses de gala, entre deux haies de soldats, précédée et suivie d'escadrons de cavalerie. Les soldats grecs et surtout les cavaliers m'ont paru misérables, petits hommes mal bâtis, marchant mal, vêtus d'uniformes bizarres. Les officiers sont fortement empanachés. Le tout n'a pas l'air très sérieux.

Malheureusement il pleut sans discontinuer. La traversée était charmante, la mer calme et le temps doux. A peine arrivés à terre, la pluie et le froid nous ont obligés à nous enfermer dans notre hôtel. On affirme que le mauvais temps ici n'est jamais de longue durée. Nous allons bien voir. D'ailleurs l'hôtel de la Grande-Bretagne, où je suis descendu, est bien tenu et bien aménagé. On peut y prendre patience jusqu'à l'apparition du soleil.

DU 25 DÉCEMBRE 1902.

La pluie s'est changée en neige, et le froid est très vif. Il y a ce soir trois jours qu'on est enfermé entre les quatre murs de l'hôtel sans pouvoir mettre le nez à la rue. La communauté de l'ennui rapproche les hommes, et nous faisons rapidement connaissance avec les rares hôtes de la « Grande-Bretagne ». Il y a d'abord le fils d'un de nos administrateurs, grand jeune homme blond, d'apparence distinguée. Il prépare ici des examens pour être admis au ministère des Affaires étrangères et faire, si possible, sa carrière dans le personnel diplomatique grec. Il a cependant une grave inquiétude, c'est que le gouvernement hellène projette de supprimer, par économie, tous les ministres qu'il possède à l'étranger et de les remplacer par de modestes chargés d'affaires. Cela ne doit pas faire le compte du jeune homme, ni surtout celui de son père.

Il y a à la petite table voisine de celle où je dîne deux dames, ni jolies, ni laides, très simplement vêtues, avec lesquelles j'ai engagé conversation. Ce sont deux Américaines, de San Francisco, qui voyagent toutes seules pour voir les belles choses. Elles sont étonnantes de sens pratique, circulent partout avec aisance ; elles n'ont aucune fausse coquetterie, aucune timidité affectée, parlent comme des hommes instruits, et seulement quand elles ont quelque chose d'utile et d'intéressant à dire, à l'inverse des têtes de linottes de la colonie levantine de Constantinople, qui se battent les flancs pour ne pas laisser tomber la conversation.

L'une de ces voyageuses s'appelle M^{me} G... L'autre est sa sœur, mais je n'ai pas pu découvrir si elle est dame ou demoiselle. Elles con-

naissent le Mexique, l'Amérique centrale, Cuba, et ont poussé au nord leurs pérégrinations jusqu'aux pays de l'Alaska. Elles parlent de ce qu'elles ont vu sans forfanterie, sans exagération, en personnes qui ont observé avec perspicacité et esprit d'analyse.

Comme la conversation m'a amené à leur dire que j'étais suisse d'origine, elles m'ont raconté que leur mère était aussi une Suisse, et qu'elles avaient passé récemment à Yverdon pour faire la connaissance d'une vieille tante, qui reste seule de la famille de leur mère. Elles se sont beaucoup amusées du souvenir de cette visite. La vieille tante avait réuni les petits enfants, cousins et arrière-petits-cousins de la famille pour leur montrer ces jeunes tantes d'Amérique qui leur arrivaient en droite ligne de la Californie. L'exhibition avait eu lieu dans une modeste demeure de la petite ville d'Yverdon, et mes Américaines riaient beaucoup à la pensée qu'elles avaient manqué leur effet. Toute cette jeune génération s'attendait à quelque apparition fantastique, et on ne leur avait montré que deux dames, vêtues comme tout le monde, taille moyenne, front moyen, nez moyen, cheveux bruns, dont la provenance exotique ne se montrait que par un accent anglais assez prononcé. Leur vieille tante était la dernière survivante de la famille L. Et aussitôt j'ai vu apparaître mes vieux souvenirs d'avocat, les L., branche d'Yverdon et branche de Cossonay, Louis et Jacques, marchands de chevaux, israélites, vrais types de maquignons qui connaissent et pratiquent toutes les ruses. J'ai plaidé pour eux tant et tant de fois, vices rédhibitoires, trocs et échanges d'animaux, contrats bizarres et compliqués, argent prêté à gros intérêts. Et voici que ce nom et tout cet antique fatras de procédure qui dormait dans ma mémoire me revient ici à Athènes, apporté de Californie par d'aimables dames dont les manières n'ont aucun rapport avec celles de ces maquignons juifs. La fille L., qui est allée faire souche à San Francisco, a largement contribué à l'amélioration de la race. Les enfants qu'elle nous envoie valent infiniment mieux que leurs grands-parents de Cossonay et d'Yverdon.

A côté de M^{me} G... et de sa sœur, se trouve une Grecque, veuve, à la tête de la grande fortune de son mari ; elle est sans doute d'un âge respectable, avec des prétentions à la coquetterie, pratiquant toutes les ressources de l'art pour réparer des ans l'irréparable outrage, lançant à chacun des regards séducteurs, affectant des petites manières de jeune fille timide, parfumant l'atmosphère, sur son passage, d'odeurs capiteuses.

Une dame russe, femme d'un officier, s'intéressant à la politique, posant des questions insidieuses, complète le cercle des malheureux prisonniers que nous sommes. Nous avons tout de même pris notre mal en patience et passé assez gaîment nos trois jours de réclusion. Ce soir, au moment où j'écris, le couchant se colore, et on nous fait espérer le beau temps pour demain.

DU 28 DÉCEMBRE 1902.

Les apparences ne nous ont pas trompés. Vendredi matin 26, le soleil s'est levé dans un ciel sans nuages. Je me suis aussi levé de bonne heure et je suis allé passer toute ma matinée sur l'Acropole. A mon arrivée, toutes les flaques d'eau étaient encore fortement gelées, mais le soleil s'est élevé sur l'horizon, bienfaisant, pénétrant tout de lumière et de douce chaleur. Et, chose rare à Athènes, aucun souffle de vent n'agitait l'atmosphère. J'ai longuement flâné dans les marbres, tourné autour des colonnes, compté les cannelures de leur circonférence. J'ai relu avec soin les notions d'archéologie et d'architecture contenues dans mon guide en les vérifiant sur place. Je me suis remémoré les caractères de la colonne d'ordre dorique et d'ordre ionien, ceux des grands chapiteaux corinthiens. Je me suis attardé à regarder les tailleurs de pierres et les travaux de restauration au Parthénon et à l'Erechteïon. Puis j'ai parcouru le Musée. Enfin, j'ai profité de la magnifique lumière du matin pour prendre quelques photographies.

A Constantinople, nous vivons beaucoup avec les Grecs actuels. Ils sont blagueurs comme des Marseillais, exagérés dans leur langage, parlant très haut, avec de grands gestes, pour dire des choses insignifiantes ou inexactes. Potiniers au delà de tout ce qu'on peut imaginer, ils vous racontent en grande confiance, dans le tuyau de l'oreille, des bourdes énormes auxquelles ils ont l'air de croire en toute bonne foi. En somme, gens superficiels, de peu de consistance ; la petite opinion que nous avons d'eux rejaillit sur les Grecs anciens, et on se laisse aller à croire que les hauts faits, les grandes victoires, les gloires chantées par leurs poètes ou relatées par leurs historiens pourraient bien n'être que de petites bagarres ou des glorioles démesurément grossies par l'habitude de l'exagération et de la vantardise méridionale. La visite des anciens monuments et des souvenirs de la grande époque grecque corrige cette impression. Les preuves de haute culture, de puissance, d'inspirations élevées sont là, palpables, irréfutables.

Il est vrai que depuis lors les conquérants ont passé sur ce pays. Les Macédoniens, puis les Romains, les Barbares, et enfin les Turcs, dix-huit siècles de domination, de soumission à la force brutale, succédant au triomphe du Dieu invisible et unique, créateur du ciel et de la terre, le Dieu de la religion chrétienne, envahissant le domaine des divinités légendaires, inspirant aux peuples un enthousiasme nouveau pour les vérités spirituelles, proclamant comme un dogme la destruction des images des fausses divinités. Toutes ces tempêtes ont dû se déchaîner sur la Grèce plus violentes que sur d'autres régions. Car ici la légende avait pris un corps. Les dieux d'Asie, vainqueurs des géants, s'étaient transportés en Grèce, ils y avaient élu domicile. Ils étaient des dieux créés à l'image de l'homme, de nature et de sexe divers, ayant chacun leurs attributs, immortels et tout-puissants, mais participant aux faiblesses des hommes, querelleurs, jaloux, amoureux et noceurs, faisant la fête éternelle là-haut dans leur résidence de l'Olympe, et daignant, sous différentes formes, se mêler directement aux petites affaires des hommes. Les intellectuels, poètes, penseurs, artistes et sculpteurs, avaient relevé le niveau du culte ; leurs divinités étaient aristocratisées, c'étaient les plus beaux des hommes et les plus belles des femmes. Leurs temples sont, pour les dieux, des palais somptueux, pour les déesses, d'élégants boudoirs. Au travers des colonnades fines et gracieuses, ou puissantes et majestueuses, donnant la sensation du mystère, on pénètre dans des enceintes aux parois blanches et polies, où, dans la fraîcheur du marbre, sous une lumière soigneusement ménagée, apparaissait la statue de la divinité telle qu'un Phidias l'avait conçue.

Religion aimable et facile, bien insuffisante pour satisfaire aux besoins de savoir des hommes, sur l'origine et la fin de toutes choses. Les vieilles légendes ne répondaient à aucune des questions angoissées que se pose éternellement l'humanité, elles se mouvaient dans le terre à terre des petites intrigues, choquant toute raison, accumulant les impossibilités et les contradictions matérielles ; les dieux anciens n'étaient pas de taille à lutter contre une religion révélée parlant aux hommes d'un Dieu unique, d'une vie future et éternelle, suite logique et récompense d'une vie consciencieuse sur cette terre. On comprend qu'en ouvrant les yeux aux nouvelles doctrines spirituelles, les hommes se soient pris à maudire et à mépriser les fables ridicules dont ils s'étaient contentés jusqu'alors et qu'ils aient voulu en effacer le souvenir en brisant les images de leurs anciennes divinités. « Tu n'adoreras aucune image taillée. »

Et cependant la moyenne des humains conserve instinctivement une teinte de fétichisme. La conception de l'infini nous échappe, le Dieu des chrétiens est trop haut et trop loin. L'homme éprouve le besoin impérieux de lui donner une forme tangible et de l'adorer dans l'image qu'il s'en fait. Il n'y a qu'à pénétrer dans une église catholique romaine ou orthodoxe pour se rendre compte de la persistance de ce sentiment. Les anciens avaient leurs demi-dieux qui partageaient la distance entre l'homme et la divinité. Les catholiques de toutes confessions ont leurs saints qui leur servent d'intermédiaires ; ils les invoquent et les représentent sous toute espèce d'images peintes et taillées, et de longs troupeaux humains entreprennent de pénibles et lointains voyages pour aller se prosterner devant des statues de vierges noires et difformes, presque aussi grotesques que les monstres grimaçants qu'adorent les peuples de l'Extrême-Orient ou certaines peuplades à demi sauvages.

Les Grecs avaient fait de leur mythologie le fétichisme de la beauté. C'est bien dommage que les briseurs d'images n'aient pas su respecter leurs œuvres

Le musée d'Athènes est une perfection du genre, non seulement parce que les objets qu'il renferme sont de premier ordre, mais surtout parce qu'ils sont exposés avec méthode, classés et étalés avec tant de goût qu'on n'a jamais le sentiment de l'encombrement. On se promène dans les salles sans la moindre fatigue, passant d'une catégorie à une autre sans que l'attention soit sollicitée ou détournée par la moindre disparate. On circule partout comme dans un salon de bonne maison en toute liberté, sans avoir à exhiber ni permission ni ticket, sans être dérangé par aucune des mille servitudes administratives qui rendent si souvent difficile l'accès des belles choses. Des gardiens fort polis vous suivent des yeux et vous offrent souvent une explication ; le visiteur est averti par des inscriptions placardées en divers endroits qu'il est interdit à ces messieurs de recevoir un backchich quelconque. Malheureusement, ce palais si bien tenu n'est pas fait pour l'hiver. On gèle dans ces grandes salles à la saison où nous sommes. J'y aurais été sans cela plus souvent et plus longtemps.

Athènes a l'air maintenant d'une ville en formation. La vieille ville — je ne parle pas de l'époque glorieuse — n'est qu'une bourgade misérable, composée de ruelles tortueuses, de petites maisons, de mauvaises échoppes, toutes groupées au pied de l'Acropole, se faisant modestes, se cherchant un abri et une protection.

La ville nouvelle a une tout autre allure. Du palais royal partent, dans diverses directions, de larges et belles avenues dont les unes descen-

dent et pénètrent dans la basse ville en rues populeuses, d'autres, à droite, à gauche et en arrière du palais, se bordent de maisons luxueuses entourées de jardins et de fort belle végétation. De grands édifices se sont élevés sur divers points, les uns, dus à la munificence de Grecs enrichis, sont de vrais monuments d'architecture dans le style classique. Les fortunes acquises à l'étranger ou conservées par les Grecs fondateurs d'établissements commerciaux ou financiers dans les grandes villes d'Europe, à Marseille, à Vienne, à Londres, sont nombreuses et considérables, et la générosité un peu retentissante des millionnaires hellènes est traditionnelle et magnifique. A Constantinople même, les plus belles maisons d'école sont créées par les dons d'Hellènes enrichis. Notre ami Stéfanowitch, récemment décédé, consacrait chaque année des centaines de mille francs à des constructions d'écoles, d'églises ou de fondations pieuses. A Athènes, le musée national lui-même a été construit avec les dons de M. Bernadakis, de Saint-Pétersbourg. La bibliothèque est due aux libéralités de M. Vaglianos, de Céphalonie, l'académie des sciences à celle du baron Sinna, de Vienne. L'Ecole polytechnique est l'œuvre de MM. Stournara et Tobitza, l'Arsakeion (lycée) a été fondé par M. Araskis, de Bucarest, et ainsi de suite, et tous ces édifices, soustraits pour leur construction au contrôle et à la parcimonie des services administratifs officiels, sont conçus avec style et élégance et deviennent autant de monuments dignes de l'admiration des visiteurs. L'Athènes moderne est un somptueux étalage de générosités patriotiques.

Le palais royal, en revanche, n'est qu'une grande caserne carrée, badigeonnée d'un gris jaunâtre, sans recherche architecturale et sans goût.

J'ai consacré une belle journée à une longue promenade en voiture au golfe de Salamine et à Eleusis, de mystérieuse mémoire. La route est très bonne ; on traverse au grand trot la plaine d'Athènes par l'ancienne voie sacrée, à droite et à gauche de laquelle on enterrait les morts, puis on franchit par des pentes et contre-pentes le col peu élevé de Daphni, au sommet duquel se trouvent deux ou trois cabarets d'aspect misérable et un couvent qui renferme une église byzantine assez intéressante, décorée intérieurement d'antiques mosaïques que l'on dit remarquables, mais qui m'ont paru grotesques. L'arrivée au golfe de Salamine est ravissante. La mer parfaitement calme sous un soleil éclatant était d'un bleu irisé que je n'ai vu nulle part. Le golfe a l'air d'un lac tranquille fermé de toutes parts par de gracieuses collines. Eleusis, en face de nous, de l'autre côté de l'eau, se reflète dans ce miroir d'azur. Nous contournons le golfe sur la droite et nous arrivons dans le village moderne assez chétif qui rem-

place aujourd'hui la ville célèbre. Nous laissons reposer nos chevaux tandis que nous parcourons les ruines du temple. Il n'y a malheureusement plus rien debout. De grands espaces dallés de marbre blanc, beaucoup de fragments de colonnes, de chapiteaux, de pierres sculptées ou couvertes d'inscriptions. L'emplacement est celui d'un temple de dimensions colossales, au pied d'une colline, aujourd'hui surmontée d'une petite chapelle grecque. Les savants qui ont dirigé les fouilles et mis à nu tout l'espace occupé par les Propylées, le temple et les grandes salles d'initiation, ont réuni dans un petit musée les objets particulièrement intéressants qu'ils ont trouvés. Mais, dans tout cela, rien qui nous révèle ce que pouvaient bien être les fameux mystères, aucune sculpture, aucune inscription pour nous mettre au moins sur la trace de ces célèbres mystifications. On y adorait, dit-on, Cérès et Proserpine, et chaque année, de toutes les parties de la Grèce, on accourait en foule pour se faire initier aux mystères. Mais à quels mystères ? J'imagine qu'il devait y avoir là d'immenses farceurs qui vivaient aux dépens de la bêtise humaine. S'il ne nous ont rien dévoilé de leurs secrets, nous sommes autorisés à supposer que leurs pratiques n'étaient pas de celles dont on s'honore ou dont on se vante.

Nous sommes rentrés à Athènes à 4 heures de l'après-midi, à temps pour assister au concert donné par une musique militaire sur la place de la Constitution. Beaucoup de monde, petits bourgeois sans intérêt et sans caractère, pas la moindre Vénus.

Le soleil, en se couchant, nous a donné une représentation de grande féerie. Il s'était déjà abaissé au-dessous de l'horizon, on était à la nuit tombante déjà assez sombre quand, tout à coup, tous les édifices d'Athènes, à commencer par la grande façade du palais royal, se sont illuminés d'une lueur rose si intense que le jour semblait près de renaître et que les becs de gaz, déjà allumés depuis un certain temps, se sont mis à pâlir et à jaunir avec un air tout à fait piteux. Nous connaissons en Suisse « l'Alpen-glühen », la coloration rose des grands sommets après le coucher du soleil. C'est sans doute un phénomène de même nature auquel j'ai assisté à Athènes, mais son intensité et son éclat sont incomparablement plus saisissants que tout ce qu'on peut voir en Suisse. L'illumination a duré dix minutes. On eût dit la lueur d'un feu de Bengale rose pâle qui aurait embrasé l'espace.

A l'hôtel, nous trouvons un personnage nouveau, c'est une belle et bonne figure de Grec de 45 à 50 ans, fort en barbe, accoutré du costume du pays. On m'apprend que c'est un député, le dernier de ceux qui

venaient à la Chambre en costume national ; bonnet rouge, incliné sur le côté, qui laisse pendre sur la nuque un énorme « mouchet ». Petit gilet orné de broderies, jupe blanche, courte, empesée, descendant jusqu'à mi-cuisse dans un fouillis d'étoffes savamment plissées. On dirait une toupie qui va se mettre à tourner sur elle-même, ou une danseuse d'opéra. On s'attend à voir sortir de cette juperie des jambes en maillot rose. Au lieu de cela, ce sont des culottes d'hommes, puis de gros bas qui dessinent et exagèrent le mollet, puis des chaussures fantastiques terminées à la pointe même de l'orteil par une énorme aigrette, touffue, de laine noire, qui s'épanouit comme la fleur trop ouverte d'un gros chardon.

DU 17 JANVIER 1903.

Je suis rentré à Constantinople en passant par Smyrne. Arrivé le 1^{er} janvier, j'ai retrouvé toutes choses en place.

Mais voici qu'un événement nouveau vient de surgir. Depuis quelques jours on parlait des bouderies du grand vizir, le Koutchouk Saïd. Je suis allé moi-même deux fois à la Sublime Porte pour l'entretenir d'affaires urgentes. Il n'a pas paru à son bureau ; on se raconte que de grandes divergences ont éclaté entre lui et le ministre de la Guerre. Avant-hier 15 courant, les journaux turcs du matin renfermaient un communiqué officiel, annonçant *urbi et orbi* que le grand vizir a été destitué et remplacé par mon excellent ami Férid pacha, l'ancien vali de Konia, appelé récemment à la présidence de la Commission de Macédoine. Je suis allé à 2 heures à la Sublime Porte avec l'intention de lui présenter mes félicitations. La cérémonie d'installation n'avait pas encore eu lieu. On attendait l'arrivée du cortège, des soldats formaient la haie depuis l'entrée de la Sublime Porte jusqu'au grand salon de réception, où les sourds-muets m'introduisent en faisant de grands gestes pour m'expliquer ce qui va se passer. Au fond du grand salon, sont assis tous les ministres et les grands dignitaires. Un certain espace est respecté au-devant d'eux ; tout le reste est rempli des innombrables chefs de bureaux et employés supérieurs de l'administration. Je me place au-devant de cette cohue et je fais comme tout le monde, j'attends. Au bout d'une vingtaine de minutes, on perçoit dans le lointain les flons-flons d'une musique militaire : c'est le cortège qui s'avance.

L'investiture d'un grand vizir a lieu par un cérémonial réglé dans tous ses détails. Son Altesse le Scheik-ul-Islam et le premier secrétaire de Sa Majesté conduisent le nouveau grand vizir du Palais impérial à celui de la Sublime Porte. La première partie du trajet, de Yildiz à Dolma Bagtché, se fait en voiture. La tradition veut que, depuis là, le nouvel élu soit conduit en caïque à rames jusqu'à Sirkedji, au pied de la colline sur les flancs de laquelle est construit le palais du gouvernement. Avant-hier il pleuvait très fort, et les caïques ont bien fait le trajet, mais les personnages qui devaient s'y trouver étaient en réalité dans le petit salon d'une mouche à vapeur, mise à leur disposition par Sa Majesté.

A leur débarquement à Sirkedji, ils sont accueillis et félicités par le haut personnel de la Porte, puis ils doivent monter à cheval et traverser à figure découverte, pour que nul n'en ignore, les larges rues encombrées de population contenue par la troupe qui fait la haie. Le premier secrétaire s'avance, tenant à la main le rescrit impérial dans un petit sac. A sa droite et un peu en arrière, le nouveau grand vizir, à sa gauche le Scheik-ul-Islam. Dans tout autre pays, la foule éclaterait en applaudissements, ferait une ovation à son nouveau maître. Ici, ce n'est qu'un murmure approuvateur dans lequel chacun communique à son voisin l'impression que lui cause ce nouveau visage : « Comme il est beau ! Il est encore jeune ! Son œil est vif ! Quelle belle barbe ! »

Enfin on arrive dans la cour de la Sublime Porte, et ces Messieurs descendent de cheval avec les précautions d'usage pour les gens qui ne sont pas habitués à cette monture. Puis ils pénètrent dans le salon où nous sommes réunis et se rangent dans un des angles, tournant le dos aux fenêtres. Le premier secrétaire remet au grand vizir le petit sachet qui renferme le « Hatt-Humayoun ». Celui-ci en brise le sceau, sort le papier et le remet au grand référendaire qui en donne lecture. Sa traduction littérale est la suivante :

« Mon illustre vizir Férid pacha.

« Vu la retraite de Saïd pacha, sa dignité de grand vizir vous est confiée, votre loyauté, votre dévouement et votre capacité étant connus de nous.

« Que le Très-Haut vous accorde le succès ! »

Une courte prière est prononcée par un ecclésiastique, puis toute l'assistance, ministres en tête, défile devant le nouveau chef du gouvernement de l'Empire.

On remarque que l'iradé impérial, communiqué aux journaux dans la nuit et reproduit par eux ce matin, est rédigé dans des termes d'une

extrême dureté pour l'ancien grand vizir. Le mot turc, que j'ai traduit par « *destitué* », est encore d'une nuance plus sévère. C'est presque « *chassé* ». Evidemment il a été promulgué sous l'impression de la colère. Puis la réflexion est venue, et le Hatt-Humayoun est conçu dans un style plus calme.

Je fonde beaucoup d'espoir sur l'avènement de Férid pacha, dont j'ai déjà souvent parlé dans ces notes. C'est le plus moderne des grands vizirs qui se sont succédé depuis mon arrivée dans ce pays, un homme qui pense à peu près comme nous, tandis que tous les autres étaient de purs Orientaux, guidés par des mobiles fantastiques, par des idées baroques qui échappent à notre compréhension. Il s'est toujours montré avec moi amical et sincère, m'a confié le sort de ses deux fils, que j'ai placés, pour leur éducation, l'un à Genève et l'autre à Lausanne. Dans son gouvernement de Koniah, il a réussi en très peu de temps à supprimer le pillage des bandes armées et la contrebande. S'il a la liberté de suivre la même ligne de conduite, pour l'ensemble de l'Empire, nous en profiterons beaucoup.

Dès le lendemain de son installation, il m'a prié de passer auprès de lui à son konak de Nichantache, où il est pour le moment fort mal installé. Et là, en toute simplicité, il m'a tenu à peu près le discours suivant :

« Mon cher ami, il faut que je puisse compter sur vous et que vous m'aidiez en homme d'honneur que vous êtes. Je n'ai besoin de personne pour nos affaires de politique intérieure et extérieure. Nous n'avons comme souci de ce côté-là que la question de Macédoine. J'ai déjà fait beaucoup pendant les quelques semaines où je m'en suis occupé, et je suis maintenant sûr que j'en viendrai à bout cet hiver. Mais nous n'avons pas le sou et de grosses questions financières demandent une solution immédiate. Or, je ne suis pas du tout préparé à de semblables négociations. Il faut que vous m'aidiez de vos conseils. Je vais avoir la visite de la Banque ottomane, avec des propositions sur l'unification des séries de la dette ; je ne comprends pas cette affaire ; tâchez de connaître les propositions qu'on a l'intention de m'adresser et donnez-moi sur ce sujet une note. Faut-il s'engager dans la voie de l'unification suivant le programme Rouvier ou faut-il faire autre chose ? Et, dans tous les cas, comment peut-on espérer un secours d'argent très prochain ? »

Naturellement je lui ai déclaré que j'étais entièrement à sa disposition, et je lui ai aussitôt développé les raisons capitales qui militent en

faveur de l'unification. Il a paru à peu près convaincu et m'a demandé une première note sur le principe même. Je me suis empressé de la lui rédiger aujourd'hui même.

DU 20 JANVIER 1903.

Le grand vizir m'a de nouveau fait appeler avant-hier, 18, de grand matin. Je lui ai remis ma note, il m'a présenté quelques objections nouvelles sur lesquelles je lui ai donné les explications voulues. « Figurez-vous, m'a-t-il dit, que l'autre jour, vous m'aviez à peine quitté, qu'un polisson envoyait une dépêche au palais pour annoncer que vous m'aviez fait une visite d'une longueur inusitée ! »

La belle chose que l'espionnage. Je me demande quelles histoires fantastiques les astrologues du palais, les Abdul-Huda et les autres ont pu échafauder sur cette mystérieuse visite.

Depuis hier nous sommes emprisonnés dans nos demeures par une vraie tempête de neige. Il y en a cinquante centimètres dans les rues et, suivant les caprices du vent, d'énormes amoncellements se sont produits dans quelques endroits, interceptant les communications. Les bureaux étaient fermés hier en raison de la fête de Noël des Arméniens, en sorte que nous avons pu tranquillement regarder les flocons danser dans les airs depuis nos fenêtres. C'est un spectacle nouveau pour les Constantinopolitains, et aujourd'hui on prend la chose en gaieté. Dans toute la rue de Péra, on se bombarde à boules de neige. Les quelques voitures qui osent s'aventurer entre les combattants sont en mauvaise posture ; les cochers servent de cibles à tout le monde, et l'intérieur des voitures est aussitôt rempli de neige pour peu que l'imprudent voyageur s'avise d'abaisser ses vitres pour jouir du spectacle ; on crie beaucoup, on s'amuse ; tant pis pour celui qui prend la chose au tragique.

Les piétons ont vite tracé un étroit sentier le long des maisons. On y circule tant bien que mal ; de temps à autre, à droite ou à gauche, la surface unie de la neige est bosselée de petits monticules ronds. On y plonge sa canne, et le monticule saute en l'air comme dans les boîtes à surprise. Ce sont des chiens qui dormaient sous une épaisse couche de neige et dont nous avons troublé le sommeil.

Quant à la circulation des voitures, c'est une autre affaire. Rien n'est prévu pour débarrasser les rues d'un pareil amoncellement. Nous allons en avoir pour huit jours de difficultés de toutes sortes.

DU 24 JANVIER 1903.

Aujourd'hui, c'est un jour néfaste à marquer d'une croix. Ce matin, en arrivant au bureau, j'ai trouvé un télégramme m'annonçant la mort de ce vieux lutteur de Kadry bey, le gouverneur de Trébizonde. Il a été terrassé d'un coup d'apoplexie. C'est un grand chagrin pour moi et une perte probablement irréparable pour les affaires de la Régie. Qui terrorisera les brigands et les malfaiteurs ? Qui domptera nos jeunes sauvages du Lazistan ? Qui maintiendra la paix et la tranquillité publique dans ces régions charmantes et pittoresques que j'ai visitées l'année dernière ?

Après-midi, à 3 heures, le sous-directeur de la Banque ottomane, M. Nias, est venu m'annoncer la mort subite de Frank Auboyneau, l'administrateur de la Banque ottomane à Paris, le président de la Régie ottomane des tabacs et le père de Gaston, directeur général de la Banque d'ici. C'est un désastre et un désarroi terribles pour les négociations financières qui allaient se poursuivre ici avec le gouvernement. C'est aussi une figure intéressante qui disparaît, une tête de vieux huguenot taciturne, calme, plein de bon sens et de droiture. La Banque ottomane est rudement frappée depuis quelque temps : Théodore Berger, le président Mallet, Frank Auboyneau, tous les éléments agissants qui disparaissent. Il reste à Constantinople Gaston Auboyneau et, à Paris, Naville, qui s'est un peu trop spécialisé dans des affaires particulières, finances de Serbie, société financière d'Orient, etc. Tout ce qu'il fait est très bien fait, mais il a perdu un peu de l'influence directrice sur les affaires générales. Il a d'ailleurs été assez systématiquement tenu à l'écart par les Auboyneau eux-mêmes qui, à côté de toutes leurs qualités, sont fort jaloux de toute personne qui peut s'élever à côté d'eux et menacer leur situation prépondérante.

Il faudra cependant injecter un peu de sang nouveau dans toute cette administration, et les prévisions à cet égard alimentent déjà toutes les conversations. Qui va prendre le gouvernail et qui prendra le commandement de ce navire dont l'état-major se compose de vieillards millionnaires qui n'ont plus d'autre ambition que celle du repos et de la jouissance de leurs richesses acquises ?

J'ai eu aujourd'hui encore un troisième malheur d'une autre nature. On m'avise de Smyrne que des « coldjis » de la Régie se sont mis dans la tête l'idée bizarre d'arrêter une locomotive à Aidin parce que, à tort ou à raison, ils soupçonnaient qu'elle transportait du tabac de contre-

bande. Sur le refus du mécanicien de s'arrêter, ils lui ont tiré dessus et l'ont tué net. Cela prouve que l'on peut être à la fois très bon tireur et horriblement maladroit. Les imbéciles ! Cela va nous coûter des flots d'encre et des ennuis abominables.

A propos de la mort de Kadry bey, j'ai eu ce matin la visite d'un personnage du palais auquel j'ai appris la triste nouvelle. Le misérable s'est frotté les mains de plaisir et a poussé des exclamations de joie, et, comme il me voyait muet de surprise, il a eu le cynisme de me dire : « Un gouverneur à remplacer, mais c'est pour nous une magnifique aubaine. Son successeur devra verser au moins trois ou quatre mille livres dans notre caisse commune. » J'avais envie de le jeter en bas des escaliers. Je lui ai dit, d'un ton qui l'a étonné, que c'était à Kadry bey que son pays devait de n'avoir pas une seconde Macédoine à la frontière russe et que la continuation de l'œuvre de Kadry bey était autrement plus importante que le versement de quelques milliers de livres dans une caisse comme la leur.

DU 8 FÉVRIER 1903.

Depuis la fameuse neige du 19 janvier, nous avons des journées superbes, le printemps, le grand soleil. Les autorités urbaines l'ont laissé faire, et il a fini par fondre la neige, lentement, car les nuits sont fraîches. Enfin nous en sommes débarrassés, il n'y a plus que quelques amoncellements récalcitrants. Mais quelle boue ! Grands dieux ! C'est à peine si les trottoirs (là où il y en a) commencent à être praticables. Ce vieux satyre de préfet de Constantinople, bossu au regard fourbe, qui doit avoir certainement une petite queue velue au bas des reins, et des pieds fourchus cachés dans ses bottines vernies, ce haut fonctionnaire, qui administre la voirie de la capitale d'une manière si étonnante et si économique, vient de me fournir un petit phénomène psychologique qui mérite d'être conservé.

Il avait, il y a quelques jours, un petit-fils dangereusement malade, et, comme il l'aime beaucoup, il a fait dire des prières pour lui par les imans les plus en faveur auprès d'Allah. Et puis, mystérieusement, sans en rien dire à personne, il a fait dire aussi des messes par des prêtres catholiques d'un couvent, là-bas, sous les anciens murs de Byzance. Sans doute, en fidèle musulman, il est bien convaincu qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui dont Mahomet est le prophète. Alallah, Allah il Allah.

Mais enfin, après tout ! Qui sait ? Pour faire parvenir rapidement une prière à la bonne adresse, ne pourrait-il pas arriver que les prêtres catholiques connussent le bon moyen ? Bref, on a dit des prières dans le sanctuaire des croyants et dans celui des infidèles, et l'enfant est mort tout de même.

Mais voici comment cette petite histoire arriva à ma connaissance. Un émissaire du préfet est venu de la part de Son Excellence me demander avec la plus grande insistance d'accepter dans le personnel de la Régie un compagnon protégé par les pères du couvent en question. L'un de ces ecclésiastiques est venu deux jours après ajouter ses sollicitations à celles du pacha. Je lui ai demandé comment il se faisait que le préfet s'intéressât à ce pauvre diable de chrétien à la recherche d'un gagnepain. Alors, à voix bien basse, regardant à droite et à gauche si personne ne pouvait entendre, et comprimant un petit sourire de triomphe, il m'a dévoilé que Son Excellence lui avait demandé de dire des messes et des prières au Dieu des chrétiens pour la santé de son petit-fils, et qu'en récompense il lui avait promis sa haute recommandation auprès de moi.

Je suppose que le vieux farceur a économisé, par ce subterfuge, le modeste prix de la messe, et qu'il a ainsi payé les prières des giaours en monnaie de singe, car, quant à moi, je suis encombré de personnel et ne puis pas engager son recommandé.

Il court de mauvais bruits sur la position du grand vizir. Il fallait s'y attendre ; comme c'est un homme de volonté et d'action, il a dû dès les premiers jours se heurter à des résistances et à des intrigues, on parle de conflits d'amour-propre avec le ministre de la Guerre, de discussions de préséance avec le Scheik-ul-Islam. Je fais des vœux ardents pour qu'il franchisse sain et sauf ces premiers écueils inévitables.

Gaston Auboyneau est rentré hier de Paris, prêt à reprendre les négociations relatives à l'unification de la dette. Malheureusement la bourse est fort agitée, et une baisse sérieuse se manifeste depuis trois jours sur les valeurs ottomanes. Elle est due sans doute en partie aux bruits qu'on fait courir d'un nouveau changement de grand vizir, mais surtout, je pense, aux inquiétudes relatives à la Macédoine. Le gouvernement français, pour répondre d'avance à des interpellations à la Chambre des députés, a publié un livre jaune renfermant les notes diplomatiques échangées entre divers Etats et entre son ministère des Affaires étrangères et ses propres agents en Orient depuis l'hiver 1901-1902 jusqu'à maintenant. On y a trouvé des renseignements précis sur les troubles de l'été

dernier, sur l'organisation des comités bulgares. On en a conclu qu'au premier printemps les troubles recommenceraient sans doute, et une légère panique s'est emparée des spéculateurs. Si l'agitation ou la baisse des fonds venaient à s'accroître, ce serait un sérieux obstacle à toute combinaison financière et l'aggravation des embarras dans lesquels se débat le fisc ottoman.

Nous avons dans ce moment des visites de Salonique qui nous donnent l'impression qu'on a sur les affaires de Macédoine, dans les contrées plus rapprochées du théâtre des événements, mon nazir Iskender Melhamé, et surtout l'avocat Salem, homme d'esprit pondéré et de grand jugement. Ils pensent l'un et l'autre qu'on aura en tout cas des troubles graves, qu'il est trop tard pour les empêcher complètement. Personne ne peut savoir exactement si la Russie et le gouvernement bulgare sont sincères quand ils affirment qu'ils désapprouvent les menées des comités révolutionnaires et qu'ils combattront leurs actions. Mon nazir affirme qu'il entre à Salonique beaucoup d'armes et de poudre, et cela si ouvertement qu'il est impossible que la police ne soit pas complice de ce trafic frauduleux. Salem, qui connaît bien l'intérieur du pays, me fait un tableau navrant de la situation des populations agricoles, qui ne demandent qu'à travailler en paix, mais qui sont tour à tour bousculées par les bandes d'insurgés et par les agents des comités, puis par les troupes turques. On les brutalise pour les forcer à se joindre aux bandes révolutionnaires, puis on les maltraite parce qu'elles ont subi ces bandes dans leurs villages. Les uns et les autres leur volent tout ce qu'elles possèdent en fait de vivres et de récoltes.

Les comités macédoniens exercent d'ailleurs une véritable terreur. Dernièrement, à tort ou à raison, ils ont accusé un notable d'un village voisin de Salonique de les avoir espionnés et trahis. Peu de jours après, on a trouvé toute la famille et le notable lui-même assassinés dans la maison le père et la mère, quatre enfants, deux garçons et deux filles, une domestique, et même le chat.

DU 19 FÉVRIER 1903.

Nous avons pendant cinq jours la visite de Coquelin aîné avec une troupe d'acteurs de Paris qui nous donnent des représentations, chaque soir, du vieux répertoire. J'ai assisté à deux représentations ; à la première on a joué le « Gendre de M. Poirier » et les « Précieuses ridicules », à la

seconde « l'Arlésienne » que j'avais déjà vu jouer à la Comédie Française, il y a longtemps, avec le vieux Got remplissant le rôle du berger. Les « Précieuses » m'ont seules donné l'impression d'une comédie encore jeune ; Coquelin y est excellent, plein d'ingéniosité, son talent doublant la valeur de la pièce ; c'était un plaisir sans mélange. Le « Poirier » n'est plus tolérable ; ce contraste brutal du bourgeois enrichi, resté trop bête, et de ce jeune descendant des Croisés, ridicule dans ses préjugés nobiliaires ; cette jeune femme, qui intervient au commandement juste à point pour dénouer les situations compliquées, tout cela est trop vieux jeu et ne produit plus ni le comique, ni l'émotion. Et quant à « l'Arlésienne », c'est d'une monotonie désespérante. Cette mère qui, durant cinq actes, depuis le premier lever du rideau jusqu'à la fin, se lamente sur le même ton parce que son fils se meurt d'amour, c'est lugubre et faux. Heureusement qu'une fort jolie musique vient de temps en temps détourner l'attention.

J'imagine que les artistes parisiens ont été joliment stupéfaits de voir notre premier théâtre, de trouver dans une ville d'un million d'âmes une scène construite dans une vieille baraque en bois. Par bonheur, on a badigeonné et réparé la salle des spectacles l'été dernier.

Hier plusieurs de ces messieurs et de ces dames sont venus dans un des magasins de la Régie choisir des cigarettes. Ils y sont restés assez longtemps à examiner nos tabacs, se plaignant de ne pas trouver du caporal et causant entre eux, à voix très haute, de leurs dissensions intérieures. Le sujet de la discussion était l'avarice de leur chef. Les oreilles de Coquelin ont dû sonner. Il leur fait toutes les avanies imaginables au moment du règlement de compte et finit par s'approprier presque toute la recette ! Il paraît que le grand artiste, avec tout son talent, n'est qu'un rat millionnaire qui entasse des provisions pour sa vieillesse en laissant les autres crier famine !

On nous a nommé comme gouverneur à Trébizonde, à la place de notre regretté ami Kadry bey, un certain Rechad bey d'Uskub, un rapace sans valeur. Le grand vizir, auquel je manifestais ce matin même mon étonnement, s'en est excusé en disant que cette nomination était déjà un fait accompli lorsque lui-même est arrivé au pouvoir. Du reste, m'a-t-il dit, je lui ai donné des ordres formels concernant la Régie, et s'il ne marche pas nous verrons ce qu'on pourra faire.

Ce brave homme de grand vizir, chaque jour on fait courir le bruit qu'il a donné sa démission, qu'il est en querelle avec les ministres, etc., etc.

J'ai profité de son vendredi aujourd'hui pour aller le voir « de grand matin », à 9 heures. Nous avons causé comme de vieux amis pendant une heure et demie de toutes les affaires du pays, mais surtout finances, impôt, Régie. Il m'a raconté très mystérieusement que nous venions de recevoir un secours merveilleux, une lettre de Rouvier adressée personnellement au Sultan, lui donnant des conseils sur l'organisation des ressources du pays, et lui disant surtout de ne pas toucher à la Régie, de la renforcer et de la développer au contraire, car il trouverait là, non seulement des ressources importantes, mais une organisation administrative à laquelle il pourrait rattacher d'autres perceptions d'impôt. Cet appui inattendu et puissant a provoqué une conversation du plus haut intérêt pour nous, dans laquelle le grand vizir a pu donner directement toutes espèces d'explications sur nos affaires, sur les exagérations provenant de la malveillance, sur la contrebande, sur les services que nous rendons. Le pacha est convaincu que les sentiments du Sultan ont subi un changement très important en notre faveur. Il faudra voir.

DU 25 FÉVRIER 1903.

Il y a eu aujourd'hui un petit émoi à Constantinople. A 2 heures et demie de l'après-midi, dans le quartier au-dessous du Péra Palace, sur la pente rapide qui descend vers la Corne d'Or, une maison a été tout à coup assiégée par la police. Sur la sommation d'ouvrir, on a répondu de l'intérieur par des coups de revolver tirés des fenêtres. On a aussitôt posté des gendarmes derrière les cyprès de l'ancien cimetière avoisinant, avec ordre de tirer sur toute personne qui mettrait le nez à l'une des fenêtres. Il s'en est suivi une pétarade fort bruyante où une centaine de coups de fusil et de revolver ont été échangés, après quoi on a enfoncé les portes et fait prisonniers les assiégés qui ont été conduits tout sanglants au poste de Galata-Seraï. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Les conjectures et les potins circulent, on se les chuchote à l'oreille. Suivant les uns, c'est un comité macédonien qui complotait quelques troubles à faire éclater dans la capitale même. D'après d'autres, c'était une simple bande de voleurs, recherchés par la police depuis quelque temps, et pris dans une souricière. C'est la version du Palais. Et, naturellement, à cause de cela même, personne n'y croit. Le mystère continuera à planer, car aucun journal ne sera autorisé à dire un mot ou à poser une question en dehors

de la version officielle. Il y a eu plusieurs blessés ; on les a vus passer au grand jour. On prétend même qu'il y a eu des morts ; personne n'en sait et n'en saura jamais rien.

Hier au soir, contrairement à mes habitudes, je me suis laissé aller à assister à un grand bal à l'ambassade allemande. Belle salle de fête spacieuse et élevée, sobre de décoration, mais élégante et distinguée. Tout le monde des ambassades s'y trouvait, chamarré de grands cordons, de plaques en brillants et de croix d'honneur ou de bravoure. On y dansait avec beaucoup d'entrain.

La nouvelle du jour est la remise d'une note des gouvernements russe et autrichien sur la situation de la Macédoine et sur les réformes à y introduire pour éviter des troubles imminents. On raconte que le Sultan, à la réception de cette note, a aussitôt envoyé un émissaire à l'ambassadeur de Russie pour lui déclarer que non seulement il était complètement d'accord avec les propositions des deux empires voisins, mais encore qu'il comptait introduire en Macédoine des réformes beaucoup plus importantes que celles qui lui étaient demandées ! Il faudra voir tout cela à l'exécution. En tout cas, les Russes ont l'air bien décidés à obtenir par la menace des innovations sérieuses. La plus caractérisée est de concentrer tous les impôts du pays dans les caisses de la Banque ottomane, de les faire servir aux besoins du pays et de ne permettre l'envoi d'argent à Constantinople que dans le cas où il y aurait des excédents. Comme ce sont des pays où tout est à faire, il est bien clair qu'il n'y a aura pas d'excédent. D'autre part, certains revenus de la Macédoine sont engagés à la Dette publique, les dîmes de Salonique et de Monastir aux garanties des deux lignes de chemin de fer de Monastir et de Dédéagatch. Il ne sera pas facile de faire le départ de toutes ces exigences. Le résultat le plus clair sera une augmentation importante des charges de l'Etat, ou, ce qui revient au même, une forte diminution des ressources. On remarque d'ailleurs que les injonctions adressées au gouvernement bulgare par les représentants russe et autrichien semblent dire que le moment n'est pas venu parce que ces grands empires ont affaire ailleurs, mais que le moment viendra bientôt, et alors l'appui du grand ami slave ne manquera pas. C'est donc une fête ajournée à un an ou deux, et cette perspective n'est pas pour réjouir les Turcs. Aussi ne manque-t-il pas de conseillers autour du Sultan pour prêcher la guerre immédiate, en profitant de la première provocation dont les bandes bulgares fourniront la prétexte.

DU 12 MARS 1903.

Nous sommes au quatrième jour du Kurban Baïram. On a fait les visites d'usage au palais et dans les ministères ; on a échangé avec ces messieurs des compliments également hypocrites de part et d'autre. Zihny pacha, sa jambe gauche repliée sous sa cuisse droite, égrenant son chapelet, a laissé échapper de sa mâchoire d'orang-outang quelque banalité aigre-douce. Le ministre des Finances a pris son petit air de fouine pour nous demander des nouvelles de nos affaires de la Régie. Je lui ai parlé de la grande perte qu'il vient de faire en la personne de son « mustechar » Riza bey, qui vient de perdre la raison. La perte est surtout grande pour nous, car c'était le seul personnage au ministère des Finances qui eût un raisonnement sain et avec lequel on pût s'expliquer franchement. Riza bey était en outre un parfait honnête homme. On peut vraiment dire que tout le reste du personnel du ministère des Finances n'est qu'un amoncellement confus et honteux de gens sans compétence, sans initiative, sans intelligence et, pour plusieurs d'entre eux, sans probité. Riza pacha, le ministre de la Guerre, nous a reçus dans ses salons nouveaux et magnifiques, encombrés de belles choses et d'abominable pacotille européenne : de la verroterie, des paons en métal dont la queue est faite de petits prismes en verre de couleur, portant dans leur bec une lampe à pétrole ; de superbes tapis de Perse à côté de tapis de soie grotesques sur lesquels on a représenté la tour Eiffel, ou le panorama de la Corne d'Or ; quelques belles broderies antiques et historiques encadrées dans les boiseries des parois, des ameublements, des rideaux et tentures en belles soieries d'Héréké, et, par une faveur spéciale de Sa Majesté, une installation d'éclairage électrique. Le ministre de l'Intérieur nous a reçus dans son palais de Couroutschémé. On entre dans son salon en passant entre deux énormes tigres empaillés qui vous montrent les dents et vous fixent de leurs yeux de verre. Le ministre nous reçoit avec son chic ordinaire, sa courtoisie de grand seigneur oriental. A le voir, personne ne pourrait supposer que c'est un des plus grands voleurs de l'Empire. Nous avons terminé notre tournée par le ministre de la Justice, Abdurraman pacha, et par notre excellent ami le grand vizir, qui tient encore en place et qui a plutôt l'air de se raffermir.

DU 29 MARS 1903.

Avant-hier, vendredi soir, j'ai dîné avec M. Constans et M. Ruis, l'ancien conseiller financier de Gambetta, qui passe ici quelques jours

pour suivre au nom du Comptoir d'Escompte les négociations relatives à l'unification de la Dette ottomane. Dans la journée, l'ambassadeur était allé au Sélamlik, puis il avait été retenu longtemps par le Sultan, qui lui avait raconté toutes sortes de choses. Sa Majesté s'était beaucoup lamentée de la mort récente d'une bonne femme de son Palais, qui le soignait dès sa jeunesse et dont la perte allait être pour lui une grande privation. M. Constans dit combien il était peiné de voir Sa Majesté si affectée de cet événement, puis il hasarda qu'il avait entendu dire que sa Majesté était menacée d'une autre perte importante, celle de son ministre de la Marine. « Ho ! celui-là, dit le souverain, c'est une tout autre affaire ! » avec un haussement d'épaules qui avait l'air de dire : « Je ne m'en fiche pas mal », tandis que le grand maître des cérémonies, assis à côté de l'ambassadeur, lui donnait de petits coups de pied dans les jambes. Ce dernier s'empressa de changer de conversation.

On prétend en effet que le vieux ministre est à son lit de mort. Il laissera quatorze ou quinze enfants auxquels, dit-on, il vient de partager son énorme fortune, pour éviter sans doute des investigations indiscrettes après sa fin. Des Turcs fort bien renseignés m'affirment qu'il liquide également son harem et qu'il vend ses femmes, c'est-à-dire ses nombreuses esclaves. On cite des personnages qui ont acheté, pour 500 livres, de belles Circassiennes, danseuses, courtisanes ; d'autres sont à vendre, car le harem du pacha passe pour être monté dans le grand style.

En partageant ses biens entre ses enfants, il a obtenu ce résultat, c'est que ceux-ci se disputent déjà de son vivant : les garçons se prétendent lésés à l'avantage d'une fille particulièrement aimée de son père. Ce type de vieux coquin laisse, dit-on, une fortune de deux millions de livres, produit de ses abominables prévarications. Les bateaux de la marine tombent en loques ; les moins mauvais ne naviguent qu'avec peine. Les équipages ne sont pas payés. Les paquebots de la Mahsoussé, qui font le service journalier des îles des Princes, de Scutari, de Kadikeuy et du golfe d'Ismidt, ont continuellement des accidents de machine. On reste en plan en pleine mer, des paniques s'emparent des passagers. Aucune plainte ne pouvait émouvoir ce vieil écumeur de mer. Il va mourir à 80 ans, en bon musulman, n'ayant jamais manqué les heures de la prière ; il devrait pourtant y avoir au paradis de Mahomet quelque'un pour lui demander compte du mal épouvantable qu'il a fait à son pays.

DU 31 MARS 1903.

On parle aujourd'hui de combats d'une certaine importance qui auraient eu lieu dans la direction de Mitrovitza. Les journaux européens nous raconteront cela dans huit ou dix jours. Les Albanais s'agitent aussi, font savoir qu'ils n'accepteront aucune des réformes proposées par l'Europe. Pour eux, ces réformes se résument dans le désarmement dont on les menace, et ils annoncent qu'ils résisteront jusqu'à la dernière extrémité.

Du côté de la Bulgarie, on parle d'un pont de chemin de fer que les bandes insurgées auraient fait sauter la nuit dernière près de Mustapha Pacha, à la frontière turque. L'express d'Orient, qui devait franchir ce pont et arriver ce matin à 10 heures, n'arrivera que ce soir à 9 heures. Mauvais sons de cloches. On dit aussi que, pendant les troubles de Mitrovitza, un Albanais aurait tiré sur le consul ou le vice-consul de Russie, et l'aurait gravement blessé. Les nouvelles, les conjectures et les potins vont aller leur train ces jours prochains. Les malins expliquent déjà les choses par des combinaisons mystérieuses et tortueuses. Si les Albanais se soulèvent, ce n'est nullement parce qu'ils sont mécontents, mais simplement parce que cela fait le jeu de la diplomatie turque et détourne l'attention des affaires bulgares et macédoniennes proprement dites.

DU 5 AVRIL 1903.

Les affaires de Mitrovitza s'éclaircissent. Les Albanais, apprenant que quelques gendarmes chrétiens avaient été nommés, ont vu poindre la menace lointaine de leur propre désarmement. Ils se sont soulevés, ont attaqué la petite ville de Vichitirn, sur la ligne de Mitrovitza à Uskub, où se trouvaient, les uns disent neuf, les autres onze nouveaux gendarmes de race serbe, engagés en exécution du nouveau plan de réforme austro-russe. Le kaimakan de l'endroit, sans aucune force militaire à opposer à ces turbulents, leur a livré les gendarmes en question qui ont été aussitôt ligotés et emmenés à Prizrend. Encouragés par ce premier succès, les Albanais, au nombre de trois ou quatre mille, se sont dirigés sur Mitrovitza dans l'intention, affirme-t-on, d'en chasser le consul russe. Ils ont été reçus par la garnison turque à coups de canon et se sont enfuis après avoir perdu deux ou trois cents hommes.

Après le combat, M. Stcherbina, le consul russe, dont la récente installation avait provoqué, il y a quelques mois, d'assez vives résistances,

a voulu sortir de chez lui et parcourir le théâtre du combat, accompagné d'une escorte de cavaliers turcs. Il a rencontré, chemin faisant, une sentinelle qui a très correctement présenté les armes, puis lui a envoyé une balle dans le milieu du dos qui l'a transpercé de part en part et est ressortie à peu près à la hauteur du foie. La blessure paraît fort dangereuse, et cependant, depuis quatre ou cinq jours que l'événement est arrivé, les dépêches signalent une amélioration dans la santé du blessé. Naturellement grand émoi à Yildiz. On envoie en toute hâte le grand vizir et d'autres hauts personnages présenter les regrets de Sa Majesté à l'ambassadeur de Russie, M. Zinovief, qui fait l'homme indigné et se plaint amèrement de l'imprévoyance et de la faiblesse du gouvernement ottoman qui ne peut même prévenir les révoltes des Albanais. Le grand vizir, qui, auparavant, me racontait lui-même cet épisode, était navré de l'injustice des appréciations des Européens, et spécialement de l'ambassadeur russe.

J'ai demandé moi-même, m'affirmait-il, à M. Zinovief, il y a quinze jours, de prier son consul de Mitrovitza d'être prudent, de ne pas sortir inutilement dans la partie albanaise de la ville, de rester chez lui quelques jours pendant ces moments d'effervescence que nous prévoyions alors. Il m'a envoyé son premier drogman qui, selon son habitude, avait trop bu, pour me dire que son consul n'était pas un prisonnier. Sans doute, lui ai-je dit, mais enfin, en temps de guerre civile, il y a beaucoup de gens qui ne sont pas prisonniers et qui agissent sagement en restant chez eux. Et maintenant que, malgré mes recommandations, il est arrivé malheur à M. Stchebvina, il semble que nous méritons tous des reproches.

Quoi qu'il en soit, il va sans dire qu'on envoie en hâte de nouvelles troupes en Albanie et en Macédoine. Il s'est produit à cet égard une autre injustice d'appréciation que je n'ai pas comprise. Il y a quelques semaines que l'attention de l'Europe est fixée sur les menaces de révolution et de troubles graves dans la presqu'île balkanique. On a prêté aux Turcs le projet de traiter cette question par le massacre des chrétiens, et l'idée que le gouvernement ottoman allait envoyer dans ce pays deux ou trois corps d'armée apparaissait à tous les journaux d'Europe comme une monstruosité. La Russie et l'Autriche, en intervenant par des conseils de réformes et en imposant la paix à la Bulgarie et à la Serbie, pour cette année au moins, semblaient inviter la Turquie à s'abstenir de préparatifs militaires importants. Les Turcs se sont laissé intimider, ont diminué leurs troupes d'occupation, et maintenant, au premier petit combat, on leur reproche de n'avoir pas de forces suffisantes.

Il est évident qu'en présence des menaces de révoltes, de la circulation des bandes armées, de l'activité des comités macédoniens, de l'attitude des Albanais, la conduite du gouvernement ottoman était toute tracée. Il devait avoir sur place une armée nombreuse pour arrêter dans son germe toute velléité de soulèvement. Si les Russes avaient été sincères, c'était le seul conseil à donner à la Turquie. Malheureusement, les troupes envoyées dans ces lointains parages sont mal commandées, mal nourries ; on néglige de payer leur solde, d'acquitter les comptes des fournisseurs, et tout finit par aller de travers. Les soldats vivent sur le pays et se livrent à toutes les brutalités. Les officiers ne sont plus écoutés et n'osent plus punir ; c'est l'anarchie dans l'armée à côté du nihilisme pratiqué par les Albanais. Sous la pression de la Russie et de l'Autriche, le gouvernement a ramassé quelque argent qu'il réserve aux besoins des troupes d'occupation, et si on pouvait une fois faire l'expérience d'une armée régulièrement nourrie et payée, les choses marcheraient peut-être différemment.

DU 10 AVRIL 1903.

Nous sommes dans les fêtes de Pâques, ce qui me donne un peu de loisir, quelques jours de vacances dont je me réjouis comme les enfants qui vont à l'école. Naturellement, nous avons la Pâque catholique qui nous donne un jour de congé, le Vendredi Saint, et un second jour le lendemain de Pâques, puis la semaine suivante, arrive la Pâque des Orthodoxes, Grecs, Arméniens, Russes, etc. qui nous apporte à nouveau un jour de congé, le Jeudi Saint, et un autre le lundi de Pâques.

J'aurais profité de l'occasion et je me serais accordé quelques jours de voyage et de repos complet si nous n'avions la visite d'un ami de Vienne accompagné de sa curieuse épouse, ancien membre du corps de ballet du théâtre du Caire, en Egypte, du temps d'Ismaïl pacha. Ce souverain comme on n'en fait plus réunissait dans sa capitale le plus ravissant choix de danseuses que l'Europe puisse fournir, et plusieurs messieurs fort huppés de l'époque ont choisi leurs compagnes dans ce délicieux troupeau de ballerines, et en ont fait leurs femmes légitimes. L'ami en question était alors déjà un haut fonctionnaire du ministère des Finances d'Egypte. M^{me} X... est aujourd'hui une bonne grand'mère de femme, un peu forte, et on a de la peine à se la représenter jeune, svelte, pivotant sur la pointe de ses orteils ou levant gracieusement la jambe devant les habitués de l'opéra du Caire.

Je me rappelle, lors de mon premier voyage en Egypte, en 1874, d'avoir assisté aux derniers éblouissements du règne d'Ismâïl. J'ai très nettement dans le souvenir une représentation à l'Opéra du Caire. On jouait le « Barbier », suivi de grands ballets en trois actes ; et on avait, du commencement à la fin, le sentiment de la perfection absolue de l'exécution. Les dames du palais venaient au théâtre précédées par des coureurs au riche costume, portant des flambeaux allumés ; des cavaliers caracolaient aux portières et derrière les équipages avec des torches dégageant de grandes flammes et une fumée résineuse rougeâtre, agitée par le vent. C'était une vision fantastique traversant la nuit.

Au théâtre, ces dames avaient des loges fermées par des moucharabiés d'où elles suivaient la représentation presque à l'abri des regards indiscrets du public. On les devinait à travers leurs grillages.

Notre ami est aujourd'hui à la tête d'un des plus grands établissements financiers d'Autriche. Il est expérimenté et intelligent, d'un commerce tout à fait agréable, bienveillant et bon enfant, causeur, aimant la plaisanterie. Nous allons avoir, suivant l'usage de la colonie européenne de Constantinople, une série de dîners et d'invitations en son honneur.

Pendant ce temps, la politique suit son train. Le consul de Russie à Mitrovitza est effectivement mort de sa blessure. L'ambassade russe s'en montre très affectée, car c'était un aimable jeune homme très connu ici, et M. Zinovieff lui-même avait insisté pour qu'il allât créer là-bas ce poste de consul d'avant-garde. M. Stcherbina a aussitôt été remplacé par le consul russe d'Uskub. D'ailleurs, depuis le combat de Mitrovitza, on n'entend plus parler des troubles de Macédoine.

DU 19 AVRIL 1903.

Semaine chargée pour les estomacs et pour les imaginations. Nos amis autrichiens nous ont fortement occupés. Mardi 14, dîner chez de Yanko ; mercredi, invitation du commandant Berger au club ; vendredi, invitation de moi-même aussi au club. Partout des menus énormes à l'orientale, des tables chargées de fleurs, les femmes de nos administrateurs en grande toilette. Je suis sorti de mes habitudes, car ces choses-là me fatiguent et m'ennuient un peu. Les festins étaient entremêlés d'autres divertissements. Jeudi, nous sommes allés au « Trésor » grâce à un iradé impérial sollicité par l'ambassade d'Autriche. J'ai revu pour la seconde fois cette

collection de choses bizarres, le trône du schah de Perse tout garni de perles et de rubis, des brillants en masse, des émeraudes grosses comme les deux poings, des broderies de perles et de pierres précieuses, les vêtements personnels des sultans qui se sont succédé sur le trône, avec leurs grands turbans blancs, décorés d'une aigrette enchâssée dans de petits bouquets de rubis et d'émeraude. Tout cela est rassemblé sans art, dans des vitrines rangées le long des parois de trois salles qui pourraient servir tout aussi bien de greniers à blé.

Dans chaque salle court une galerie à mi-hauteur sur laquelle on monte par des escaliers en bois, infects, recouverts d'une vieille toile cirée. En somme, beaucoup de choses précieuses, mal présentées, des pierres remarquables par leur grosseur, mais mal taillées, informes, et à cause de cela sans éclat, ternes et peu intéressantes.

Une nuée de gardiens nous suivent et vont se poster dans tous les coins et recoins des salles à mesure que nous y pénétrons, preuve de la grande confiance que nous inspirons à l'administration.

Après le Trésor, nous avons pénétré dans divers pavillons du vieux sérail, entre autres dans le *pavillon de Bagdad*, qui est la seule chose réellement intéressante et artistique à visiter dans cette ancienne résidence. Je ne puis naturellement rien dire du local mystérieux qu'on nous montre à distance et qui doit renfermer un vêtement authentique du Prophète, les uns disent son manteau, les autres son pantalon. Le Sultan vient chaque année se prosterner et dire ses prières auprès de cette défroque sacrée.

Puis, suivant l'itinéraire traditionnel, nous nous embarquons dans les caïques impériaux, et nous allons visiter les palais de Beyler bey et de Dolma Bagtché avec leurs décorations de verroterie et leur galerie fantastique de tableaux. La course en bateau a seule de l'intérêt, mais, aujourd'hui, il fait sombre et froid, ce qui diminue beaucoup le charme de la promenade. Tout cela nous a conduits jusqu'à trois heures ; nous nous précipitons au Péra Palace à moitié morts de faim.

Hier vendredi, j'ai conduit nos amis au Selamlik. Le temps s'était remis, le spectacle très éclairé par le soleil était réellement impressionnant. Et puis l'attention était excitée par de petites rumeurs. On se chuchotait de mauvaises nouvelles d'Albanie. On disait que l'ambassadeur de Russie avait exigé qu'on rendît des honneurs spéciaux au cadavre de son consul Stcherbina, qui va passer le Bosphore pour être enterré en Russie. Nous sommes dans le Kiosk des diplomates, et les ambassadeurs sont là ; ce vieux sanglier de Zinovieff, avec ses yeux vitreux, mobiles

comme ceux d'un singe, et ses tics nerveux qui font faire à son visage des mouvements saccadés et bizarres; le baron Calice, une fleur à la boutonnière, souriant, gracieux, galant auprès des dames; Malaspina, l'Italien qui se donne des airs froids et réservés, et promène en long et en large son front chargé de soucis internationaux. Le baron Marschall, malade, est remplacé par son conseiller le baron Wangenheim, grand garçon d'assez mauvais caractère, à physionomie rude et de médiocre intelligence. Constans manque au concert; il a sans doute des raisons pour s'abs-tenir.

Quoi qu'il en soit, à son entrée, le Moscovite a pris le baron Calice par la manche de son habit et l'a entraîné dans une pièce à côté. Tout le monde se pousse du coude pour observer cette fausse sortie, et chacun fait des conjectures sur ce conciliabule plein de menaces. Quelques instants après, ces personnages énigmatiques rentrent dans le salon, et, au coup de clairon qui annonce le départ du cortège impérial pour la mosquée, les deux ambassadeurs s'emparent d'une fenêtre du salon et assistent au défilé, accolés l'un à l'autre, manifestant ainsi l'étroite entente entre les deux grands empires voisins. Au passage du Sultan, des sourires diplomatiques s'échangent entre la voiture impériale et les représentants de la nouvelle duplice. Puis le monarque continue sa route et va faire sa prière, l'esprit troublé par cette petite scène muette qui lui fait pressentir pour tout à l'heure des entrevues redoutables. Et tout là-haut, au sommet du minaret, le muezzin, de sa voix haute qui porte au loin, lance son appel et ses évocations : « Croyants, venez à la prière ; hâtez-vous si vous voulez être heureux, car il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. » Et, tout autour, la garde impériale qui forme la haie et occupe toutes les issues acclame le souverain au moment exact marqué par les fanfares : « Longue vie au padischah ! »

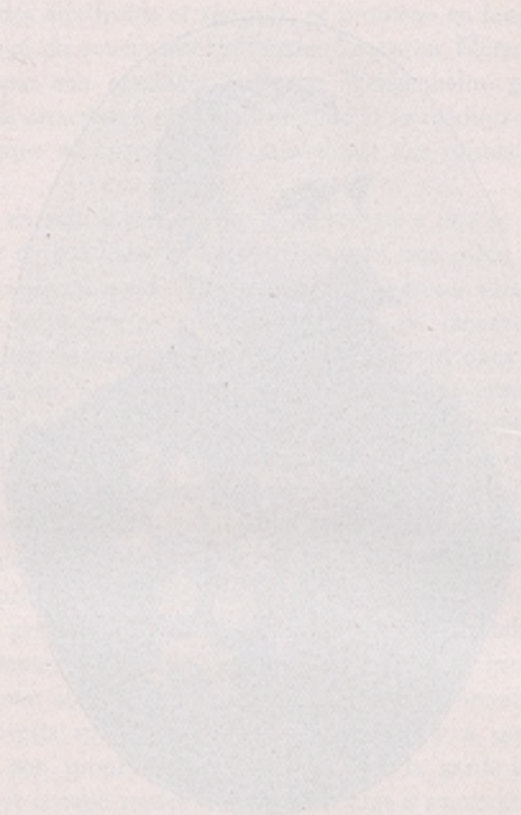
Pendant le service divin, on se promène sur la terrasse du Kiosk. Les hypothèses et les potins vont leur train. On pose des questions insidieuses aux drogmans impénétrables. On n'apprend rien de précis. Mais les malins ont deviné qu'à l'issue de la cérémonie les ambassadeurs vont faire savoir à Sa Majesté que, si les Albanais ne sont pas immédiatement mis à la raison, les troupes autrichiennes entrèrent en Albanie ensuite d'un accord entre les gouvernements russe et autrichien. On va faire entrevoir au Sultan le danger qui peut résulter de la présence dans la capitale de troupes albanaises. C'est là en effet un péril immédiat, tangible. Non seulement il y a dans la garde impériale un ou deux milliers d'Albanais parfaitement armés et dépourvus de scrupules, mais il y a des Alba-



LE COMMANDANT BERGER

Délégué français et président de la Dette publique ottomane,
vice-président de la Régie des Tabacs.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.



Second block of faint, illegible text, continuing from the top or bleed-through from the reverse side.

Third block of faint, illegible text at the bottom of the page, likely bleed-through from the reverse side.

nais partout au palais, jardiniers, cuisiniers, gardiens, fonctionnaires de tous rangs, qui pratiquent la vendetta par tradition. On l'a bien vu du temps de Gani bey et de Djavid bey.

Quoi qu'il en soit, le Sultan est rentré à son palais, entouré de ses courtisans à pied et à cheval, et nous nous dirigeons vers le domicile de notre excellent ami le ministre de la Guerre, qui nous accueille fort bien suivant son habitude. Il nous fait parcourir ses nouveaux appartements, offre des fleurs aux dames. Notre ami, qui patronne des fabriques de canons, de cartouches et d'autres engins propres à la destruction de l'espèce humaine, demande que ces établissements ne soient pas oubliés dans les adjudications futures.

Nous avons avec nous le baron Giesel, attaché militaire d'Autriche, qui met la conversation sur les mesures prises en Albanie et en Macédoine. Le ministre énumère les régiments et les bataillons qui se trouvent dans chaque localité, et manifeste une confiance absolue dans l'issue des événements. Nous rentrons en ville vers trois heures, enchantés de notre journée.

DU 20 AVRIL 1903.

Dans les circonstances les plus pénibles il y a souvent le côté pour rire. Cela est vrai en Orient plus qu'ailleurs. Témoin ce député tchèque qui est arrivé il y a quelque temps ici, s'attribuant la mission de s'enquérir de la manière dont se passent les choses en Macédoine. Il a été parfaitement reçu au palais. On l'a comblé d'amabilités et de cadeaux, des tabatières en or, des pipes garnies de pierreries, etc. Après quoi il a demandé l'autorisation de parcourir la Macédoine pour se rendre compte par lui-même des choses. On lui a représenté que cela n'était pas possible, qu'on ne pourrait pas répondre de sa vie, puis on l'a convaincu que Sa Majesté avait éprouvé un très grand intérêt à entendre ses observations, et on lui a demandé, comme un précieux souvenir de son passage, sa photographie. Il s'est empressé de déférer à ce désir. Mais sa photographie était aussitôt multipliée et envoyée à tous les postes de police de la Turquie d'Europe.

Or, voici que les journaux d'Autriche nous apprennent que cet illustre représentant de la nationalité tchèque, rentré à Prague, a convoqué des réunions populaires, où il a raconté son voyage, ses investigations en Macédoine, puis il a soulevé l'indignation des foules sur la politique autrichienne dans les Balkans aussi bien que sur celle du Sultan qui,

d'après lui, aboutiraient l'une et l'autre de propos délibéré à l'écrasement de l'élément slave en Orient.

Et ainsi, dans chaque nationalité, on trouve des apôtres inspirés qui découvrent les projets ténébreux des divers gouvernements et les dénoncent à la vindicte publique. Pauvre Sultan, accusé maintenant de comploter avec l'Autriche contre la Russie!

Il n'en est pas moins vrai que l'autre jour, après le Selamlik, les ambassadeurs ont en effet adressé des observations sérieuses au chef des Croyants. Ils lui ont dit que, si l'ordre n'était pas promptement rétabli en Albanie, les troupes autrichiennes interviendraient. Dans la soirée même, plusieurs officiers supérieurs sont partis et on a décidé la mise sur pied d'urgence de nouvelles troupes. Il paraît que le Sultan se berce toujours de l'espoir de ramener ses sujets à de meilleurs sentiments par la persuasion, et par beaucoup d'argent. Il leur a envoyé un messenger accompagné de quelques ulémas influents. Et il hésite à donner l'ordre de faire feu sur les rebelles, car de même qu'en cas d'incendie il faut un iradé pour pouvoir sortir les pompes, de même aussi quand on a envoyé des troupes pour comprimer un soulèvement, il faut un iradé pour faire parler la poudre. On affirme qu'à Mitrovitza, le grand vizir, vu l'urgence, a donné l'ordre de tirer sur les assaillants et qu'il a dû faire ratifier cet ordre après coup par le souverain.

Or aujourd'hui on assure que les émissaires pacifiques et les ulémas de Sa Majesté sont cernés quelque part par les Albanais, et en grand danger d'être faits prisonniers ou d'être tués. Les ambassadeurs ont cherché à faire comprendre au Sultan que son moyen n'était pas le bon et qu'il fallait tirer sur les rebelles. On a donc nommé un général en chef dans la personne de Ruchdy pacha, ancien chef d'état major d'Edhem pacha lors de la guerre turco-grecque. Ruchdy pacha passe pour un homme de capacité médiocre. Nous allons voir se dérouler les événements ces jours prochains.

DU 21 AVRIL 1903.

Dans le canton de Vaud, on a été ces derniers jours en grande fête. J'en reçois les échos par la *Gazette de Lausanne*. On a célébré le centenaire de l'émancipation du pays, et son entrée dans la Confédération comme Etat souverain. On a bien raison de se réjouir et de constater les grands résultats de cet événement. Je voudrais avoir autour de moi quelques Vaudois. Nous nous serions réunis pour parler du pays et nous

mettre en communion de pensée avec nos compatriotes. Jules-Jérémie Rochat, syndic des Charbonnières, émérite marchand de fromages, qui m'adresse souvent des salutations patriotiques écrites sur le couvercle de ses boîtes de vacherin, m'écrivait l'autre jour qu'il pensait bien que nous fraterniserions avec les membres de la colonie dans ces grands jours de réjouissance publique. Mais, hélas ! il n'y a pas de colonie vaudoise. Je ne connais même aucun Vaudois à Constantinople. En sorte que j'ai dû fraterniser tout seul, ce qui n'est pas la même chose.

Je lis cependant tout ce que raconte la *Gazette*. Elle a profité de l'occasion pour nous rappeler ce qu'étaient notre pays et notre peuple dans les siècles passés, sous la domination de nos seigneurs de Berne, et faire ressortir par comparaison ce qu'ils sont devenus sous le régime de l'indépendance et de la liberté. Il paraît que nos pères étaient fort ivrognes, légers, batailleurs, que les paysans étaient misérables, ne sortaient pas de chez eux, ignorant tout ce qui se passait à une lieue de leur chaumière. Sans doute, la différence est énorme, mais on peut mettre en doute la conclusion qu'en tirent nos compatriotes pour les besoins de leur festival. Je pense que, si l'on recherchait quelle était la condition et quelles étaient les circonstances économiques des paysans d'autres parties de la Suisse, qui n'étaient point sujets, on trouverait matière à des observations et à des comparaisons tout à fait semblables. La transformation des mœurs, celle de l'aisance publique tient à des causes plus profondes et plus difficiles à saisir que les simples changements de régime ou d'organisation politique d'un peuple. Ces changements eux-mêmes ne sont que l'un des effets produits par d'autres causes, le développement de la culture intellectuelle, qui semble lui-même naître et s'éteindre tour à tour dans les différentes parties de l'humanité par des circonstances accidentelles, l'apparition d'un homme de génie ou d'un grand prophète.

D'une nation cultivée, surgissent les intelligences d'élite qui créent la science, nous dévoilent une partie de l'inconnu ou nous révèlent des lois morales fécondes en résultats.

Mais une chose m'a frappé plus que toute autre dans les réminiscences de la *Gazette*, c'est l'analogie entre l'état de choses qu'elle décrit dans les siècles passés, et celui que j'observe maintenant autour de moi en Turquie. Ici aussi, le paysan vit misérablement dans sa cabane, ignore ce qui se passe à une lieue de chez lui, ne possède pas d'argent comptant, acquiert ce qui lui est nécessaire par échange. Ici aussi, la voirie est dans un état épouvantable, les routes ne sont pas sûres, on ne voyage pas sans escorte. Ici aussi, on a conservé les tortures et les châtiments

de la fameuse Caroline de Charles-Quint. En lisant tous ces vieux souvenirs, je crois lire la description de ce qui m'entoure. Sans doute, le voisinage immédiat de l'Europe a amené par esprit d'imitation l'installation en Turquie de quelques produits de la civilisation occidentale : chemins de fer, lignes télégraphiques, etc. Mais ce sont là des exceptions qui étonnent les habitants du pays et surtout les gouvernants, qui ne permettent pas qu'on se serve de ces dangereux engins sans permission.

On a souvent rappelé, à propos des massacres des Arméniens, des Grecs de Chio et d'autres, que les civilisés d'Occident en faisaient autant lors de la St-Barthélemy, à l'époque des dragonnades, sous la Terreur.

On a établi l'analogie singulière qui existe entre l'administration ou le gâchis financier de l'empire ottoman de nos jours et celui qui fleurissait en France du temps de Henri IV. Il est curieux de retrouver cette analogie dans les petits détails de la vie du peuple. Il faut en conclure que les Turcs sont de quelques siècles en arrière et voilà tout. S'ils avaient un gouvernement, ils marcheraient et rattraperaient une partie de l'écart énorme qui les sépare des peuples civilisés. Il leur faudrait aussi un grand réformateur, un Luther ou un Calvin, qui les convaincrat que Mahomet reste un très grand prophète, mais que, comme partout ailleurs, les pédants, le clergé et les interprètes du Coran lui font dire un tas de bêtises, le mettent en contradiction avec les mathématiques, les lois de l'astronomie, et avec les nécessités économiques d'un peuple devenu sédentaire.

Dans le canton de Vaud, je crois que les fils de mon vieil ami Morax font représenter dans le Jorat, à Mézières un drame réaliste intitulé « La Dîme ». Ils auraient dû venir étudier leur sujet dans ce pays-ci ; ils auraient vu ce que c'est que la gent taillable et corvéable à merci et la séquelle des dîmiers, percepteurs, fonctionnaires ou tyrans de provinces ou de villages. Il est vrai qu'il n'auraient pas trouvé ici le pendant de notre peuple de la fin du XVIII^e siècle, mais bien, je pense de celui du XVI^e, et en tout cas ils auraient fait des rapprochements utiles et intéressants.

Du 24 AVRIL 1903.

Hier 23 courant, j'ai été convoqué au ministère des Finances, où j'ai été reçu, en l'absence du ministre malade, par Saïd bey, son gendre, commissaire impérial auprès de la Dette publique ; par Raghîb bey, le nouveau « mustéchar », et par un troisième haut fonctionnaire. Le mustéchar

m'a exposé que, sur un ordre grand-viziriel, il avait à demander à la Régie une avance d'argent de 2 à 300 mille livres turques, et qu'il me proposait de le faire sous la forme, déjà essayée du temps de Zuchdy pacha, d'un contrat assurant le remboursement de la somme avancée sur le gage des participations dues par la Régie à l'Etat comme bénéfice, étant bien entendu que, si l'avance n'était pas remboursée à l'échéance de la concession, cette dernière serait prolongée jusqu'à l'époque du remboursement. J'ai pris prétexte de cette proposition pour me plaindre amèrement des procédés du ministère des Finances, qui nous suscite constamment des querelles, qui nous promet sa reconnaissance et ses bons procédés chaque fois qu'il a de l'argent à nous demander et qui viole régulièrement ses engagements aussitôt qu'il a palpé l'argent.

Nous avons eu là-dessus une longue discussion aigre-douce. Quant à l'avance à faire, je dois naturellement consulter mon conseil.

Le soir même j'ai reçu un émissaire du grand vizir me priant de passer auprès de Son Altesse le lendemain, soit aujourd'hui même à 9 heures du matin. « Son Altesse, a ajouté l'émissaire, vous prie de ne pas vous rendre chez Elle avec votre voiture habituelle, votre cocher et votre kavass, mais de prendre un fiacre ordinaire. »

Ce matin donc j'ai pris dans la rue une voiture fermée de misérable apparence, un de ces fiacres lamentables comme on en trouve à Paris à la gare de Lyon quand on y arrive à 5 heures du matin ; j'ai baissé les stores de tous côtés, et, dans ce mystérieux équipage, je me suis rendu au domicile de Son Altesse. Les espions auront probablement noté le passage d'une voiture suspecte qui ne pouvait renfermer qu'un ténébreux conspirateur ou une jolie femme turque en rupture de ban ; il n'y avait pas même d'eunuque sur le siège, ce qui est d'autant plus suspect.

J'ai trouvé le grand vizir en robe de chambre dans son harem ; il avait l'air très fatigué et assez découragé. Il m'a raconté qu'il avait eu une scène pénible avec le ministre de la Guerre auquel il avait reproché de donner des ordres de mobilisation sans le prévenir, de façon que rien n'était prêt pour l'exécution. Le ministre a mal pris la chose et, en plein conseil, une discussion assez violente s'est élevée. D'autres ministres sont en hostilité ouverte contre lui. Selim pacha et Memdouh pacha fomentent toute espèce d'intrigues pour le démolir. Evidemment les anciens, ceux qui sont des ministres de fondation, ont de la peine à prendre au sérieux ce grand vizir choisi parmi les simples gouverneurs de province et placé au-dessus d'eux par un caprice du souverain. Et puis c'est un grand vizir comme on n'en voit pas souvent, qui ne pontifie pas, qui ne se drape

pas dans son autorité pour faire manœuvrer les autres. C'est un grand vizir qui travaille toute la journée et au besoin toute la nuit. Le Sultan le soutient parce qu'il se rend compte de l'énorme travail qu'il accomplit dans les circonstances si compliquées que traverse l'Empire. Mais, à côté et en dehors de lui, il fait appeler auprès de son trône des bandits pour leur confier des missions confidentielles politiques ou financières, dont la direction devrait légitimement appartenir au grand-vizirat. J'ai bien peur que tout cela ne nous conduise à une crise dans laquelle notre excellent ami Férid serait sacrifié. On continue à considérer comme un grave symptôme le fait que Sa Majesté n'a pas encore donné à Son Altesse un palais digne de sa grande situation. La demeure, qui lui a été assignée déjà avant son élévation au grand-vizirat, n'est qu'une maison vaste mais modeste. On dirait qu'il est là à l'essai, en attendant qu'il ait fait ses preuves.

Nous avons causé longuement de toutes choses. Il considère les affaires de Macédoine et d'Albanie comme terminées. Il est convaincu maintenant de la sincérité des puissances, de la Russie et de l'Autriche, et, quant aux populations excitées, on leur a envoyé des troupes en telle quantité que toutes les tentatives de révoltes seront étouffées dans leur germe. J'espère qu'il ne se fait pas d'illusions. Il est vrai que, si on échappe à ce danger, ce n'est que partie remise. Les Turcs s'imaginent que, lorsqu'ils gagnent du temps, ils gagnent tout. C'est souvent vrai, mais c'est à la condition d'utiliser le temps gagné, ce qu'on paraît maintenant incapable de faire.

Au point de vue financier, l'embarras est aussi extrême. On est prêt à terminer la question de l'unification, mais voici qu'un des favoris de Sa Majesté compromet tout par son ardeur à conseiller l'acceptation. Comme il a mis la même ardeur à soutenir la négative il y a quelques mois, tous les ministres sont convaincus qu'il touche un énorme backchich, en quoi ils ne se trompent pas. Et alors toutes les hésitations renaissent. On affecte de croire à des intérêts cachés, à des trahisons ; en réalité, la plupart sont envieux et voudraient en toucher autant. Quel amoncellement d'hommes et de choses infâmes !

Je me suis plaint amèrement de l'hostilité abominable que je rencontre dans les ministères, et surtout aux finances et à la douane. Je lui ai montré que, depuis quelque temps, nous avons encore sur le dos le ministère des Mines et Forêts qui combine contre nous toutes espèces de méchantes querelles, dans le but parfaitement clair que nous achetions le silence de son chef ou sa

neutralité, et je lui ai dit combien il était énervant de dépenser son temps et ses forces pour lutter contre de pareils procédés.

Son Altesse est bien d'accord. Elle me prêche la patience et me demande seulement de laisser passer l'époque de crise que nous traversons. Elle espère avoir alors le temps de nous aider, et me fait à ce sujet les plus amicales promesses. Sans doute aucun, le pacha est sincère, mais quand aura-t-il le temps ? Ne sera-t-il pas remercié avant cette époque ? Et enfin tous ses efforts ne viendront-ils pas se briser contre les préventions malades et enfantines du souverain ? J'ai cru remarquer dans sa conversation une allusion à une démission possible.

Quant à l'avance d'argent qui m'a été demandée par le ministère, le grand vizir n'a pas l'air très pressé. Je lui ai représenté combien il serait plus normal de discuter cette question après que l'unification de la dette serait une affaire faite. Il est de mon avis, mais les besoins d'argent arriveront peut-être trop tôt, car les événements d'Albanie absorbent des sommes énormes. Ces braves Turcs ont l'habitude de faire la guerre sans argent ; ils font marcher leurs troupes, réquisitionnent toutes choses, ne paient que ce qui est impossible à obtenir sans argent, et se tirent d'affaire en violentant et en trompant tout le monde. Mais aujourd'hui, ils sont sous la pression attentive de l'Autriche et de la Russie qui protestent d'avance contre toute répression par le pillage et les massacres. Et alors, si on ne veut pas permettre aux soldats de piller, il faut les payer, il faut les nourrir régulièrement et, par conséquent, payer aussi les fournisseurs, et cela coûte des sommes folles. Lundi dernier, il y a trois jours, le gouvernement a encaissé 160.000 livres turques de la Deutsche Bank, provenant de la conversion des douanes ; aujourd'hui tout cela est dépensé et il faut de l'argent nouveau ; mais les 200 mille livres qu'on me demande seront dévorées en huit jours, et puis après ?

J'ai demandé au ministère de me faire une proposition écrite afin que je puisse la soumettre à mes administrateurs, nous verrons bien à quoi elle aboutira.

Je suis revenu chez moi, après cette longue causerie, dans mon fiacre à stores baissés. J'espère ne pas trop avoir compromis Son Altesse.

DU 29 AVRIL 1903.

Aujourd'hui, il s'est passé un événement tragique dans ma demeure. Ma cuisinière avait introduit sur ma terrasse une caille vivante, à laquelle

elle avait coupé le bout des ailes. Après quelques jours d'initiation, la petite bête paraissait parfaitement heureuse, sortait volontiers de sa cage et sautillait fort drôlement. Or voici que ce matin elle a été surprise dans ses ébats par le perroquet vert, qui s'est précipité sur elle et lui a littéralement tranché la tête d'un coup de bec. Son cadavre gît inanimé sur le sol, tandis que le meurtrier s'est retiré lentement, marchant à reculons, sous un meuble, d'où il contemple son œuvre sans aucune apparence de remords de conscience. Autre événement tragique. Un des paquebots des Messageries maritimes, le *Guadalquivir*, a été incendié à Salonique au moment où il sortait du port, à la suite, dit-on, de l'explosion de sa chaudière. Les mécaniciens et les chauffeurs ont été blessés, mais tout le monde a pu être ramené à terre.

Sur la ligne du chemin de fer J.-S.-C., entre Salonique gare et Salonique ville, on a tenté de faire sauter un train de voyageurs. Une cartouche de dynamite placée sur les rails a fait explosion sous les roues de la locomotive. Le rail a été brisé et le sol creusé, mais tout le train a cependant passé sans accident.

DU 30 AVRIL 1903.

Ce n'était qu'un prélude. Ce matin, en arrivant à mon bureau, j'ai trouvé M. Chenut m'apportant une dépêche arrivée de Salonique par le fil du chemin de fer. Hier au soir, à 8 heures, nombreux attentats à la dynamite dans les rues. Banque ottomane incendiée. Nombreuses victimes, situation très grave.

A la Banque on me confirme ces nouvelles inquiétantes. Un certain nombre d'individus ont pénétré de force dans la Banque après avoir tué un des fonctionnaires et blessé l'autre. Ils ont jeté plusieurs bombes qui ont fait explosion et mis le feu au bâtiment. Le directeur et sa famille ont pu se sauver par les fenêtres.

J'ai aussitôt demandé par dépêche si nos établissements sont endommagés. Un télégramme de mon nazir me dit qu'à la fabrique et au Nazareth tout va bien.

L'ambassade d'Allemagne a reçu avis de son consul qu'il se trouvait hier au soir au jeu de quilles de l'hôtel Colombo avec quelques amis. Le toit s'est effondré; le consul lui-même s'est tiré de dessous les décombres sans être trop contusionné; parmi ces autres messieurs, plusieurs sont grièvement blessés.

Enfin, ce soir, un nouveau télégramme nous apprend que cet après-midi même, à 2 heures, les attentats ont recommencé, que la panique est complète dans la ville.

On assure également que la cause de l'incendie du *Guadalquivir* n'est pas l'explosion de la chaudière, mais bien celle d'une bombe jetée dans la soute aux machines. L'auteur de cet attentat serait, dit-on, arrêté.

C'est évidemment la réédition du programme des Arméniens à Constantinople en 1896. Le complot a été ourdi plus discrètement et il a surpris les autorités.

Il y a cependant une grande différence entre cet attentat et celui de Constantinople. En 1896, le complot des Arméniens venait après les massacres des provinces et pouvait être considéré comme une vengeance provoquée par les cruautés des Turcs, ou comme un dernier effort pour appeler l'attention et le secours des puissances civilisées.

A Salonique, c'est l'inverse. Le complot éclate comme un signal de révolte, après que les puissances voisines sont intervenues d'avance pour déconseiller tout soulèvement, le blâmer comme inopportun et prématuré, et lui refuser tout appui. Les Bulgares et les comités macédoniens pourraient bien avoir à se repentir de cet éclat intempestif.

Mais ces deux événements ont ceci de particulier, c'est d'innover une nouvelle méthode de révolution dans les grandes villes. Autrefois les révolutionnaires s'organisaient en troupes de combattants, construisaient des barricades pour se fortifier et abriter les tirailleurs, et livraient des combats avec la troupe à armes égales.

La méthode des Arméniens et des Bulgares permet à une poignée d'individus déterminés de jeter et d'entretenir la terreur dans une ville populeuse. La bombe éclate sur le pavé avec un grand fracas. Ses fragments sont projetés dans toutes les directions, et on ne peut savoir d'où elle est partie. Il est vrai que cela ne peut avoir aucun autre résultat que celui d'éveiller l'attention, et d'appeler du secours de l'étranger. Mais, si ce but n'est pas atteint, les perturbateurs peuvent être certains de n'être considérés que comme de vulgaires criminels et de n'exciter aucune pitié.

DU 1^{er} MAI 1903.

Les nouvelles de Salonique ne sont pas meilleures. A nouveau quelques éclats de bombe dans la soirée du 28 avril. Les autorités ont

procédé à quelques exécutions et beaucoup d'arrestations. Quelques maisons suspectes ont été assiégées et là où l'on a rencontré de la résistance, tout le monde a été tué. Les autorités turques annoncent 36 morts, les consuls étrangers télégraphient à leurs ambassades le chiffre de 200. Où est la vérité ? On n'en saura jamais rien.

Les journaux sont absolument muets sur toute cette affaire, comme si elle n'avait jamais existé. J'ai ouvert ce soir le journal le plus lu de la capitale, le *Servet*. Rien en première page, ni aux télégrammes. En deuxième page on donne avis que M. Cartali et trois autres fonctionnaires de la Banque ottomane sont partis de Constantinople pour Salonique, mais on ne dit pas pourquoi.

Enfin, en troisième page, une demi-colonne intitulée «Salonique». A la bonne heure ! Je vais pouvoir connaître la version du gouvernement sur l'émeute. Je lis :

« Hier a dû avoir lieu au «Salon Olympia» à Salonique, un grand concert vocal et instrumental sous le patronnage de S. E. Hassan Tcheni pacha, gouverneur général, etc., etc. »

Et c'est tout, le public doit être entièrement rassuré !

DU 3 MAI 1903.

Nous avons ici des hôtes de distinction, ce sont les arbitres désignés par le gouvernement et par la Dette publique pour décider la question de savoir si la Dette doit distribuer un quart pour cent de plus pour l'intérêt des séries de la Dette ottomane, qui, depuis le décret de Mouharem, touchent un pour cent. Grave question qui agite les financiers et met en émoi le gouvernement turc. Au moment même où l'Empire passe par une crise redoutable, politique et financière, où les ressources sont de plus en plus insuffisantes pour ses besoins, on réclame de lui, comme un droit résultant des textes, l'augmentation de l'intérêt de la Dette.

Les arbitres désignés par l'Etat sont M. Bernaert, de Bruxelles, ancien président du ministère belge, longtemps ministre des Finances, et le ministre ottoman de l'Instruction publique.

Ceux qui sont nommés par la Dette publique sont M. Caillaux, ministre des finances du gouvernement français, sous le ministère Waldeck-Rousseau, et notre compatriote M. Ador, de Genève, ancien vice-président du Conseil national suisse, ancien chef du département des Finances

dans le gouvernement de Genève. La Dette publique a fait venir en outre M. Sabatier, avocat près la Cour de cassation de Paris, pour plaider sa cause.

Nous avons utilisé nos dimanches et nos vendredis après-midi pour faire avec quelques-uns de ces messieurs des promenades aux environs, à Bebek, aux eaux douces d'Europe, à Prinkipo.

Ador est toujours l'homme posé, sage, plein de bon sens et de mesure que nous avons connu. C'est un juge excellent à tous égards, exempt de toute passion, tout à son devoir. M. Caillaux étonne au premier abord. On est surpris de rencontrer une figure si jeune dans un ancien ministre des Finances de France. Il paraît à peine 40 ans. Sa conversation est un peu décausue. Ce n'est qu'après avoir épuisé les banalités de la première rencontre qu'on reconnaît chez lui, en abordant quelques sujets sérieux, une assez grande vigueur d'argumentation et une forte instruction.

Aujourd'hui dimanche nous avons fait une charmante course à Prinkipo avec un de mes bateaux de la Régie. Il y avait aussi avec nous M. Sabatier, homme sérieux, hautement cravaté, ferré sur les principes. La conversation s'est longuement étendue sur l'expulsion des congrégations, sur les violences de M. Combes. M. Sabatier a émis quelques aphorismes sur la liberté individuelle, sur les contradictions entre les idées républicaine et les intolérances du gouvernement français. Les autres assistants se sont montrés peu indulgents pour les congrégations, leurs envahissements, leur visées politiques.

Après quoi nous avons repris notre petit navire et, sur une mer d'huile, nous avons poussé une pointe jusqu'à l'île Bulver et sommes rentrés en longeant les anciens murs d'enceinte de Stamboul, depuis Yedikoulé jusqu'au Bosphore.

DU 4 MAI 1903.

Nous avons reçu ce matin un iradé nous enjoignant de prendre des précautions de sécurité. Diverses menaces ayant été proférées contre des établissements financiers, on invite la Banque ottomane, le Crédit lyonnais et la Régie à veiller à leur propre personnel, à ne pas laisser entrer chez elles des personnes suspectes, ou des inconnus, sans s'assurer de leur identité.

Nous avons aussitôt augmenté nos factionnaires. Nous en avons ordinairement devant la porte extérieure quatre et un sous-officier, et à l'intérieur deux autres. Nous en avons mis encore deux au-dessus de

la première rampe d'escalier, et nous avons donné à nos gens des consignes sévères. Défense de laisser entrer personne avec des paquets, colis, paniers, etc., sans s'assurer minutieusement de leur contenu. Les inconnus doivent donner leurs noms et au besoin être fouillés. La Banque, à côté de nous, a armé de revolvers tous les garçons de bureau. Mais nous avons, outre nos sentinelles, un corps de garde à l'intérieur du bâtiment, toujours prêt à porter secours en cas de besoin aux factionnaires.

J'espère d'ailleurs que toutes ces précautions sont inutiles. On a arrêté ou expulsé beaucoup de Bulgares et quelques Arméniens, et une émeute dans la ville serait un tel acte de folie que je ne peux y croire. En tout cas, aucun symptôme extérieur n'annonce de pareils événements ; la ville est parfaitement tranquille « sous les auspices de son auguste Majesté Abdul-Hamid II ! »

Le chemin de fer de Bagdad fait un peu parler de lui ces temps-ci. M. Siemens, dans le temps, s'était donné beaucoup de mal pour attirer des concours anglais. Il paraissait avoir réussi. Mais, lorsqu'on a voulu, tout récemment, constituer la Compagnie, organiser sa direction et son conseil d'administration, les petites ambitions se sont livrées carrière. On a décidé de placer le siège de la Compagnie en Suisse, sur territoire neutre, et de composer un conseil renfermant des éléments allemands, français, anglais, suisses et ottomans. L'attention du gouvernement anglais s'est alors éveillée et des échanges d'explications ont eu lieu au parlement. Lord Balfour a prononcé un important discours, indiquant le point de vue du gouvernement anglais, se prononçant nettement pour l'exécution du projet, et affirmant l'intention du gouvernement de concourir à cette œuvre, à la condition qu'elle ne soit pas dominée par une seule nationalité européenne et que l'influence anglaise ait sa part légitime dans la direction de l'affaire. Puis, quelques jours après, les journaux anglais ont annoncé que le gouvernement anglais se retirait complètement, et un télégramme de la Deutsche Bank a prévenu nos amis de Constantinople qu'on ajournait l'organisation de la Société. Le public n'a rien compris à ces contradictions. En réalité, il paraît que M. Gwinner et la Deutsche Bank avaient usé de certains subterfuges pour conserver la haute main sur l'entreprise et être maîtres de la majorité du Conseil. Les Anglais ne l'ont pas entendu de cette oreille. De là le petit coup de théâtre de leur désertion. On réparera sans doute cet accroc.

Il se passe d'ailleurs des choses assez singulières en politique. L'Angleterre fait à la France toutes les avances dont elle est capable. Les journaux

russes, en revanche, trouvent des paroles amères à l'adresse de la grande République. Pendant que le roi Edouard VII fait sa visite à M. Loubet et trouve à Paris un excellent accueil, on tient en Angleterre des meetings francophiles. Il semble qu'une sourde méfiance surgisse en Occident à l'égard de l'attitude prise par la Russie et par l'Autriche dans les affaires d'Orient. Ici, au Palais, on chante les louanges des Anglais. Il doit s'être passé quelque chose dans le concert européen. Nous allons bientôt en voir les manifestations.

Demain, mercredi, c'est la fête du roi de Grèce, et, à cette occasion, on nous annonce des désordres, des actes de vengeance des Bulgares contre les Grecs, bombes, dynamite et le reste. Tout cela me paraît le produit de l'imagination fertile des descendants de Léonidas. J'en ai un chez moi, chef de mon économat, qui regarde toujours en dessous en roulant des yeux tout ronds et qui voit ainsi des menées ténébreuses que personne d'autre ne peut pénétrer. Il est venu aujourd'hui m'expliquer que toutes les mesures de précaution que nous avons prises ne servent à rien, car, depuis les maisons voisines, dont quelques-unes lui paraissent mal habitées, on peut creuser un tunnel au travers de la rue et faire sauter notre bâtiment d'administration, ou s'y introduire pendant la nuit dans de mauvaises intentions.

DU 6 MAI 1903.

Il est 9 heures du soir, la journée est passée, et aucune explosion ne s'est produite. La police a déployé une activité fébrile. Les patrouilles de soldats ont sillonné la ville dans tous les sens. Notre bâtiment a été toute la journée entouré d'espions et d'agents secrets. On a bien fait puisqu'il y avait quelque émotion en ville, mais je persiste à croire que cette émotion ne reposait que sur les hâbleries des Grecs.

La St-Georges, fête du roi des Hellènes, a cette particularité d'être à la fois fêtée par les musulmans et par les chrétiens. Les femmes turques couvrent les coteaux qui dominent Haïdar Pacha; elles passent leur journée assises sur l'herbe fraîche du printemps, et la tradition veut que ce soit là un remède souverain contre la stérilité!

A Salonique les nouvelles sont plus rassurantes. Tout paraît rentrer dans l'ordre.

DU 8 MAI 1903.

Hier au soir, 7 mai, grande fête à l'ambassade de France. Les notables de la colonie, dont je fais partie, y dînaient à huit heures au nombre de cinquante-deux. Grand festin de gala à l'occasion de l'arrivée ici de M. Chaumié, ministre des Beaux-Arts, accompagné du directeur des musées et de quelques autres notabilités. Nous étions un peu serrés dans une salle à manger qui normalement ne peut pas contenir plus de quarante à quarante-cinq personnes. On s'est arrangé comme on a pu. Menu considérable et succulent, que j'ai regardé passer, car je mange à peine le soir. M^{me} Constans, en face de l'ambassadeur, présidait la table. Il n'y avait pas d'autres dames. J'étais entre le commandant Berger et le drogman Rouet à la troisième place à gauche de l'ambassadrice ; j'avais en face de moi l'archevêque Monseigneur Bonetti, en grande robe violette, très décoré, avec un superbe brillant au doigt. Nous avons échangé beaucoup de signes d'amitié. L'excellent homme a fort grand air dans son riche costume épiscopal. Sa tête est superbe, encadrée de sa grande barbe blanche. Nous avons fait plus tard un long bout de causerie. Il se plaint des infirmités de la vieillesse. A soixante-quinze ans, ses jambes sont ankylosées, il a beaucoup de peine à marcher, et l'avenir lui apparaît sous de sombres couleurs.

Après le dîner, on a passé dans le grand salon des fêtes où sont arrivés une multitude d'invités, tout le personnel des autres ambassades, tous les personnages en vue de la société de Péra, avec leurs femmes et leurs filles. On a dansé avec pas mal d'entrain. Plusieurs dames avaient hésité à venir parce qu'on avait répandu le bruit que l'ambassade de France sauterait dans la nuit. Puis, la coquetterie l'ayant emporté sur la peur, elles ont revêtu leurs plus beaux atours. Et maintenant la peur les reprend, elles interrogent tout le monde sur la possibilité ou la probabilité d'un pareil attentat.

Nous nous sommes fortement moqués de quelques-unes d'entre elles.

DU 10 MAI 1903.

Quelques troubles ont éclaté à Monastir. On a jeté des bombes dans les mosquées ; il s'en est suivi des bagarres entre Turcs et Bulgares, mais tout a été rapidement réprimé. De même à Serès, on signale quelque panique.

A Salonique et à Uskub on a déclaré l'état de siège. Voici le placard qui l'a annoncé à la population de Salonique :

Communiqué officiel.

« Comme il a été annoncé par des avis spéciaux, en vertu d'un iradé impérial, une cour martiale extraordinaire a été instituée en notre ville, à l'effet de châtier immédiatement les malfaiteurs bulgares qui, ayant pris une part active aux attentats et crimes perpétrés dans le but de troubler la tranquillité publique, ont été saisis vivants grâce aux efforts déployés par les forces impériales. La même justice sera aussi appliquée contre tous ceux qui, à n'importe quel titre, auront été reconnus coupables de complicité avec les criminels, et ce afin de maintenir la sécurité générale et éviter, à l'avenir, le retour de pareils actes criminels.

La susdite cour martiale étant entrée en fonctions à partir de ce jour, le public est invité à prendre connaissance des mesures prises par les autorités policières et qui demeurent en vigueur jusqu'à nouvel avis.

Sauf pour des motifs légitimes, aucun habitant quel qu'il soit ne pourra sortir dans la rue après une heure à la turque du soir (une heure après le coucher du soleil). Tout le monde devra être rentré et les boutiques seront toutes fermées avant l'heure précitée.

Les autorités étant seules chargées de prendre les mesures nécessaires contre les auteurs de troubles, aucun individu n'a le droit de prendre part aux poursuites et aux perquisitions ni d'intervenir dans les contraintes par corps que les représentants de la force auront à faire.

Nul n'aura le droit d'attaquer un particulier ni de violer les biens et le domicile d'autrui.

Les groupements de plusieurs personnes dans les cafés et endroits publics, la propagation de fausses nouvelles pouvant surexciter les esprits, le port d'armes en cachette ou visiblement, les attroupements dans les rues et places communes pour assister aux actes exécutoires des autorités sont rigoureusement interdits.

Les personnes appartenant à n'importe quelle classe de la société qui contreviendront à ces mesures seront saisies et déférées immédiatement à la cour martiale pour être châtiées.

Des poursuites énergiques seront dirigées contre tous ceux qui pourraient se permettre des actes de nature à troubler la paix publique.

Les personnes qui arriveraient à Salonique sans raison plausible seraient aussitôt renvoyées dans leur pays.»

Salonique, le 21-4 mai 1903.

Cette pancarte est affichée en langue française, en grec et en hébreu.

On persiste à croire que l'accident et l'incendie du *Guadalquivir* sont dus à un crime ; en tout cas, les chaudières sont parfaitement intactes. Et les blessures des mécaniciens et des chauffeurs sont celles de projectiles éclatant avec violence et non pas des brûlures de vapeur chaude. On a arrêté à Uskub l'instituteur soupçonné d'avoir fait le coup.

On a découvert également que des souterrains avaient été creusés sous quelques rues pour faire sauter divers édifices publics. A la Banque, un souterrain a été pratiqué depuis la demeure d'un épicier bulgare, installé là depuis six mois, jusqu'au-dessous de l'angle du bâtiment de la Banque. Là on a préparé une mine chargée à la dynamite qui a fait explosion au signal convenu.

Il y a ici une grande colère contre la Bulgarie. On demeure convaincu que tous ces attentats ont été préparés et concertés à Sofia, et il ne manque pas de gens qui conseillent à Sa Majesté de faire passer la frontière à ses troupes. Cet acte d'énergie n'est guère dans le caractère du Sultan.

Sans doute, il peut être dans l'intérêt de la Bulgarie d'entretenir un état d'agitation endémique pendant toute l'année, jusqu'à ce que les Etats voisins impatientés lui laissent la liberté d'agir à sa guise. Mais en réalité rien ne démontre jusqu'ici l'intervention directe du gouvernement bulgare si ce n'est peut-être la peine qu'on se donne pour créer des apparences contraires. Le prince Ferdinand a quitté la Bulgarie dès les premiers troubles et réside à Paris, soi-disant pour consulter son médecin sur sa santé !

DU 18 MAI 1903.

Hier dimanche, on est venu sonner à ma porte à 5 heures du matin pour me dire que le grand vizir m'appelait auprès de lui. J'ai continué mon sommeil, et me suis rendu auprès de Son Altesse à 8 heures et demie ; nous avons causé sur toutes les questions actuelles. Le Conseil des ministres a fini par accoucher de son projet d'unification de la dette. Quelques-uns de ses membres, Ziny pacha, Abdurahman pacha, ont d'abord refusé de signer, puis, sur ordre du Palais, ont apposé leur cachet sur le rapport, qui a été transmis à Sa Majesté dès mercredi soir. Depuis lors le sultan réfléchit. Chaque matin on espère qu'un iradé est sorti pendant la nuit, sanctionnant le projet. Mais nous n'en sommes pas encore là. Ce sera peut-être pour demain, dit Son Altesse.



EDOUARD HUGUENIN
Originaire du Locle (Suisse)
Directeur général des chemins de fer d'Anatolie
1856-1926

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the United States. It covers the period from the discovery of the continent to the beginning of the American Revolution. The author discusses the early exploration of the continent, the establishment of the first colonies, and the growth of the American people. He also touches upon the political and social conditions of the time, and the role of the British in the development of the colonies.

The second part of the book is devoted to a detailed account of the American Revolution. It covers the period from the outbreak of hostilities in 1775 to the signing of the Declaration of Independence in 1776. The author discusses the military and political events of the war, the role of the Continental Congress, and the struggle for independence. He also touches upon the social and economic conditions of the time, and the role of the British in the war.

The third part of the book is devoted to a detailed account of the American Civil War. It covers the period from the outbreak of hostilities in 1861 to the signing of the Emancipation Proclamation in 1863. The author discusses the military and political events of the war, the role of the Union and the Confederacy, and the struggle for freedom. He also touches upon the social and economic conditions of the time, and the role of the British in the war.

The fourth part of the book is devoted to a detailed account of the American Reconstruction. It covers the period from the end of the Civil War in 1865 to the beginning of the Reconstruction era in 1866. The author discusses the political and social conditions of the time, the role of the Reconstruction Congress, and the struggle for equality. He also touches upon the economic conditions of the time, and the role of the British in the Reconstruction.

The fifth part of the book is devoted to a detailed account of the American Gilded Age. It covers the period from the end of the Reconstruction era in 1866 to the beginning of the Progressive Era in 1896. The author discusses the political and social conditions of the time, the role of the Gilded Age, and the struggle for reform. He also touches upon the economic conditions of the time, and the role of the British in the Gilded Age.

The sixth part of the book is devoted to a detailed account of the American Progressive Era. It covers the period from the beginning of the Progressive Era in 1896 to the end of the Progressive Era in 1914. The author discusses the political and social conditions of the time, the role of the Progressive Era, and the struggle for reform. He also touches upon the economic conditions of the time, and the role of the British in the Progressive Era.

The seventh part of the book is devoted to a detailed account of the American World War. It covers the period from the beginning of World War I in 1914 to the end of World War II in 1945. The author discusses the political and social conditions of the time, the role of the United States in the war, and the struggle for freedom. He also touches upon the economic conditions of the time, and the role of the British in the war.

The eighth part of the book is devoted to a detailed account of the American Cold War. It covers the period from the end of World War II in 1945 to the end of the Cold War in 1991. The author discusses the political and social conditions of the time, the role of the United States in the war, and the struggle for freedom. He also touches upon the economic conditions of the time, and the role of the British in the war.

Je consulte Férid pacha sur l'attitude que nous devons prendre dans l'éventualité de l'acceptation de l'unification. Devons-nous tout de suite faire une démarche en vue de la prolongation de la concession des tabacs, ainsi que diverses personnes nous le conseillent ? Le grand vizir n'est pas de cet avis, il pense qu'il faut d'abord préparer Sa Majesté à cette idée qui n'est pas mûre dans son esprit.

Sur les questions macédoniennes, Son Altesse n'est pas inquiète. Dans le public, on commente le changement du ministère bulgare qui coïncide avec le retour du prince Ferdinand. On se demande si on ne va pas voir surgir un ministère de combat. Tout cela, dit le grand vizir, ce ne sont que de petites querelles que les Bulgares ont à régler avec leur prince. Nous occupons très fortement la Macédoine et l'Albanie, il n'est pas probable qu'il survienne rien d'important.

Pendant ce temps, le tribunal arbitral chargé de statuer entre la Dette et le gouvernement sur l'augmentation du un quart pour cent d'intérêt aux séries continue à fonctionner.

Les plaidoiries étaient terminées jeudi soir, et les arbitres se sont donné rendez-vous pour avant-hier samedi afin de rendre leur jugement. Mais voici que, comme par hasard, l'arbitre turc, ministre de l'Instruction publique, tombe tout à coup malade : douleurs néphrétiques intolérables, et le tribunal se trouve paralysé. C'était prédit ; mais le compromis et les lois ne fournissent aucun moyen de sortir de cette impasse. Quant à nous, nous nous amusons à voir ces beaux messieurs européens, peu au courant des usages de ce pays, s'impatienter et gémir sur les longueurs qui les retiennent ici, alors qu'ils sont tous gens fort occupés chez eux.

Après midi je suis allé à Yenikeuy faire visite à Eugénidi, qui est rentré hier de Paris et d'Athènes. Il a vu des ministres et des diplomates qui lui ont confié que la Russie était décidée à ne tolérer aucune attaque des Turcs contre la Bulgarie, et que la première violation de frontière serait immédiatement suivie d'une menace sérieuse. En Grèce, on espère que la guerre éclatera et que les Bulgares recevront une forte leçon. Touchant accord ! L'ambassadeur de Russie manifeste quelque inquiétude ; il a appris qu'un bon nombre d'officiers bulgares ont passé la frontière pour se joindre aux insurgés macédoniens. L'armée bulgare ne cache pas son mécontentement de la conduite du prince. Des placards menaçants ont été affichés à Sofia, et on prête au prince Ferdinand le projet d'aller s'installer dans sa résidence d'été au bord de la mer Noire, d'où l'on peut plus facilement prendre le large.

DU 19 MAI 1903.

J'ai passé la plus grande partie de mon après-midi avec Faik bey, le chambellan favori de Sa Majesté, dans son espèce de sous-sol à peine éclairé par de petites fenêtres fortement grillées. On dirait une remise ou une écurie dont on a peint les parois et le plafond et qu'on a meublée de fauteuils en velours rouge.

Nous parlons des questions à l'ordre du jour. Il pense aussi que l'iradé adoptant en principe l'unification de la dette ne tardera pas à être promulgué. Mais il diffère totalement d'avis avec le grand vizir sur l'attitude que nous devons avoir dans cette éventualité. Suivant lui, aussitôt que l'unification sera faite, nous ne devons pas perdre une heure et proposer aussitôt à Sa Majesté la prolongation de notre concession.

C'est bien embarrassant d'avoir à choisir entre deux opinions contradictoires d'hommes aussi autorisés. Il faudra bien cependant adopter l'une ou l'autre attitude, quitte, si on ne réussit pas à être fortement blâmé par ceux dont on n'aura pas suivi les conseils.

J'ai cherché à pénétrer le mystère des brigands circassiens de Biledjik qui organisent les convois de contrebande et commandent les bandes armées pour attaquer nos « coldjis ». Quels sont les grands personnages qui les protègent et qui probablement profitent de leurs gains ? Ils sont là une vingtaine, condamnés à la mort, à la prison pour meurtres multipliés, et ils vivent en toute liberté, dans des villages et dans leurs propres maisons. On pourrait réellement croire qu'ils sont postés là par le gouvernement lui-même pour entretenir la guerre contre la Régie. Je n'ai pas réussi à apprendre quoi que ce soit de précis. Le chambellan a l'air d'ignorer lui-même les ficelles de cette organisation. Est-il sincère ?

DU 23 MAI 1903.

Les arbitres de la Dette publique ont rendu leurs sentences (au pluriel, car il y en a deux), puis ils sont partis après nous avoir invités à un fort beau banquet au club d'Orient. C'était avant-hier au soir, jour de l'Ascension. Il y avait comme dames M^{me} Constans, la marquise Guiccioli, M^{me} Bernaert, et comme personnages de marque l'ambassadeur de France, M. Constans ; les trois arbitres, Bernaert, Caillaux et Ador, puis le président et le directeur général de la Dette publique, etc., etc. Dîner cossu et très gai après lequel on a joué une partie d'écarté.

Notre compatriote Ador, pendant son séjour, a conquis tous les suffrages. On ne tarit pas en éloges sur son compte, et il est parfaitement vrai qu'on voit rarement un homme de grande valeur conserver des dehors de sociabilité aussi séduisants. Son esprit est ouvert à toutes les questions. Il est aimable avec tout le monde, sans aucune affectation, sans embarras et sans efforts. Caillaux laisse une impression douteuse. C'est un esprit agité, bizarre, l'œil toujours en mouvement, ne négligeant pas l'occasion de rappeler qu'il fut ministre de France. Au physique Ador est long, sec, d'une figure posée et sérieuse, sans exclure une certaine jovialité; Caillaux est petit, nerveux et probablement rageur.

Ces messieurs se sont naturellement divisés dans leur jugement. Les deux arbitres nommés par la Dette publique, Ador et Caillaux, ont donné raison à la Dette et admis que celle-ci est autorisée à donner cette année un intérêt de un et quart pour cent aux porteurs de titres de séries. M. Bernaert et Djeval bey, désignés par le gouvernement ottoman, ont émis une opinion contraire, mais, se retranchant derrière une exception préjudicielle, ils ne se sont pas prononcés sur le fond, ce qui me paraît placer le gouvernement en mauvaise posture devant le surarbitre qui doit résoudre définitivement le conflit.

Le tribunal a désigné éventuellement quatre personnes différentes comme surarbitres et il a fixé leur rang par le sort. Le premier sera appelé à cette fonction; s'il n'accepte pas, le second prendra sa place et ainsi de suite. Ce serait bien malheureux que sur quatre candidats aucun n'acceptât. Le sort a désigné comme n° 1 le lord chef de Justice d'Angleterre. S'il n'accepte pas, on soumettra le litige au président du Reichsgericht, à Leipzig, etc.

Pendant tout ce temps, le Sultan continue à réfléchir sur l'acceptation ou le rejet du projet d'unification de la dette. Chaque soir on annonce que son iradé sortira pendant la nuit, et chaque matin on constate que rien n'est venu. S'il accepte, toute la procédure arbitrale tombera à l'eau et sera sans aucun effet.

DU 24 MAI 1903.

Les inspecteurs de la Banque, revenus de Salonique, donnent des détails curieux sur l'enquête relative à l'incendie de cet établissement. Les conjurés ont été obligés de mettre leur projet à exécution deux ou trois jours avant la date fixée. Lorsque leur souterrain est arrivé au-dessous du bâtiment de la Banque il s'est produit un certain affaissement à la

surface du sol et quelques désordres dans les canalisations d'égouts. On a dû entreprendre à la Banque même quelques travaux de recherche en sous-sol. Pendant ce temps, à l'hôtel Colombo, tout à côté, survenait une énorme invasion de rats qui a obligé le propriétaire à rechercher de son côté ce qui se passait dans les coulisses d'égouts. Les Bulgares, entendant les coups de pioches à droite et à gauche, ont dû précipiter leurs opérations, sous peine d'être pris eux-mêmes dans leur propre souricière. C'est à cela qu'on doit de n'avoir pas eu de plus grands désastres à déplorer, car d'autres mines déjà chargées à la dynamite n'ont pas fait explosion.

Il doit y avoir un plus grand nombre de morts qu'on ne l'a dit. Plusieurs Bulgares, sur le point d'être saisis par les troupes, se sont crânement brûlé la cervelle au moment d'être pris.

DU 26 MAI 1903.

Ce matin, à 8 heures 10, nous avons eu une assez forte secousse de tremblement de terre. Un grand vase qui renferme une plante de palmier, dans mon salon, s'est mis à osciller d'une façon si accentuée que j'ai craint qu'il ne tombât. Mon valet de chambre et ma cuisinière se sont précipités auprès de moi ; ils m'ont trouvé si indifférent qu'ils ont eu honte de leur effroi et sont rentrés confus à leur cuisine. Jusqu'au moment où j'écris, nous n'avons pas appris qu'il y ait eu des dégâts dans d'autres villes.

J'ai eu aujourd'hui l'arrivée de mon chef de contrôle Schwarz, de retour d'un grand voyage d'inspection dans la Mésopotamie. Il a été absent six mois et m'a fait un intéressant récit de son voyage. Le fait le plus général et le plus caractéristique qui domine tout l'aspect de ces régions, c'est la misère la plus affreuse qui se puisse imaginer. Les ordres les plus rigoureux ont été donnés aux autorités locales d'envoyer tout l'argent produit par les impôts et contributions divers à Constantinople, avec interdiction, sous les peines les plus sévères, de faire aucune dépense locale qui n'ait été autorisée par le ministère compétent. Or, pour qu'un projet quelconque d'utilité publique parvienne au gouvernement central, qu'il y soit étudié, qu'on soit tombé d'accord par correspondance avec les valis de ces pays lointains, et qu'on ait enfin obtenu un iradé impérial, il faut des années, à supposer que le gouvernement y mette quelque bonne volonté, ce qui n'est pas le cas. Le palais, la politique et le mili-

taire absorbent toutes les ressources et ne rendent rien. La Mésopotamie, Bagdad, Mossoul, c'est à l'autre bout du monde ! On a bien le loisir de s'occuper de leurs besoins ! Ils n'ont qu'à se tirer d'affaires !

Et alors, nous dit Schwarz, c'est un suicide national ! La terre de ces pays est fertile ou stérile suivant qu'elle est arrosée ou non. Sans doute, on a abandonné depuis longtemps les magnifiques réseaux d'irrigation des anciens qui, par milliers, sillonnent la plaine, obstrués par l'absence d'entretien. Mais enfin, il y avait encore par-ci par-là, dans le voisinage du fleuve et dans les meilleures terres, quelques apports d'eaux permettant des puisages, des élévations du précieux liquide par des moyens mécaniques rudimentaires à la portée des cultivateurs. Mais, si la misérable dépense d'entretien consacrée jusqu'ici par le gouvernement à fertiliser la terre vient encore à cesser, il ne reste rien, plus rien que le désert où les populations affamées errent quelque temps encore avant de périr. Les hommes jeunes montent leur dernier cheval et s'en vont rejoindre les bandes de pillards kurdes, en guerre permanente avec les tribus voisines, ou à l'affût des voyageurs imprudents ou des caravanes de marchands qui franchissent la frontière persane, important ou exportant des produits divers.

Les femmes, les enfants, les vieillards se rapprochent des villes ou mendient sur les routes fréquentées. De Bagdad à Mossoul, dit Schwarz, pendant vingt jours de voyage dans le désert, j'ai dû me faire accompagner d'une escorte de vingt-deux cavaliers, la moitié d'entre eux veillant à tour de rôle chaque nuit autour de nos tentes où nous essayons de dormir d'un sommeil constamment interrompu par des alarmes et des incidents de toute nature. Aux abords de chaque ville, ma voiture était suivie jusqu'à de grandes distances par des populations entières de mendiants, plusieurs centaines de gens déguenillés ou nus, criant la faim et implorant la charité. On a le sentiment qu'on traverse un grand pays à l'agonie où le silence de la mort remplacera prochainement les gémissements des peuples affamés. Quand on parle de cette situation aux autorités locales, elles n'en contestent nullement la gravité. Mais elles n'ont plus le sou, ayant tout envoyé au ministère des Finances.

Schwarz a parcouru une partie du golfe Persique, où la pêche des huîtres perlières entretient une certaine aisance, et dans certaines localités une véritable richesse. C'est par centaines de mille que les barques des pêcheurs de perles se comptent dans le golfe. Le pêcheur lui-même n'a aucun appareil mécanique de respiration. Avec l'exercice, il parvient à rester sous l'eau plusieurs minutes, le temps d'arracher au sol quelques

huîtres avec les pierres auxquelles elles sont attachées, puis il est hissé au-dessus de l'eau par ses camarades. Le produit de la pêche est remis à l'état brut à des navires de Bombay appartenant à des administrations anglaises qui ont entièrement accaparé le commerce de la nacre et des perles. Les pêcheurs eux-mêmes reçoivent une participation dans le produit de ce commerce. Dans le pays même, il est presque impossible d'acheter des perles, et à Bombay elles sont aussi chères qu'à Londres ou à Paris. Schwarz est allé rendre visite au personnage que les Turcs appellent le *mutessarif*, et qui s'intitule lui-même le *Sultan* de Koweit ; il paraît qu'on ne peut avoir avec lui qu'un seul sujet de conversation, celui de la construction du chemin de fer. Il a reçu il y a deux ou trois ans la visite de la mission Kapp chargée de préparer le tracé de la ligne de Konia à Bagdad et au golfe Persique ; il sait que la tête de ligne sur la mer sera probablement placée sur son territoire et il interroge tous les Européens sur les phases et les progrès de cette entreprise. Il a l'air de ne pas comprendre que les rails n'aient pas encore fait leur apparition chez lui.

Du 2 JUIN 1903.

A bord du *Congo*.

Je viens de passer quatre jours à Smyrne pour jeter un coup d'œil sur nos affaires. A mon arrivée tout le monde gémissait sur la sécheresse, sur la perte probable de toutes les récoltes. Les musulmans, les Arméniens, les Israélites, les Orthodoxes, tout le monde adressait chacun à son Dieu particulier des prières pour qu'il envoie la pluie avant qu'il soit trop tard. Chaque confession avait mis en œuvre les pratiques traditionnelles qui, dans des circonstances analogues, avaient réussi à séduire la divinité. Les catholiques, arméniens et autres, avaient fait des processions, les Persans eux-mêmes avaient imploré le fils d'Ali en se frappant le crâne du tranchant de leurs sabres recourbés. Les prêtres musulmans étaient allés dans le lit des torrents et avaient compté patiemment, en disant des prières, 70.000 cailloux qu'ils avaient mis dans des sacs ; rien n'avait réussi à fléchir Celui qui commande aux nuées, et chaque matin le soleil se levait dans un ciel sans nuage, et chaque soir il s'abaissait sur l'horizon dans une gloire de colorations magnifiques, se riant, semblait-il, des angoisses des humains.

Nous sommes arrivés vendredi soir, et la pluie a commencé à tomber samedi, arrosant la terre avec abondance pendant trente-six heures consécu-

tives. Les figures longues se sont mises à sourire, l'angoisse a fait place à la gaiété, et les langues se sont déliées pour raconter de vieilles histoires. Il paraît que, dans une précédente circonstance analogue, les musulmans avaient épuisé sans succès toutes leurs prières et tous leurs subterfuges. Allah était resté inflexible. Vingt jours après, les Arméniens s'étaient mis à leur tour à implorer leur Dieu ; l'effet avait été immédiat, et la pluie était tombée, douce et bienfaisante. Le phénomène n'était pas sans inspirer quelques réflexions aux musulmans, et quelques-uns d'entre eux vinrent soumettre le cas au célèbre Hodja.

« L'explication est bien simple, répondit celui-ci. Au ciel, avant d'arriver au trône d'Allah, il y a sept étages, tous habités par des multitudes d'anges. Or les prières des musulmans sentent le musc, et les anges les retiennent un certain temps avant de les transmettre à l'étage supérieur, pour jouir de leur parfum. Rien d'étonnant à ce qu'elles ne parviennent à Allah lui-même qu'une vingtaine de jours après. Quant aux prières des Arméniens, elles sentent mauvais et sont repoussées du ciel dès qu'elles y arrivent. C'est donc par un hasard tout fortuit que la pluie est tombée le même jour que les cérémonies des Arméniens. En réalité ce sont les prières des musulmans qui ont été exaucées. »

J'ai revu à Smyrne le vieux Kiamyl pacha, dont le nom est déjà souvent venu sous ma plume. Toujours le même, à peine vieilli d'apparence, prenant part à la conversation par quelques grognements incompréhensibles. J'ai vu aussi son fils Saïd bey, qui va se marier dans trois jours, il est déjà mûr pour être appelé aux plus hautes fonctions, dans l'entourage de Sa Majesté.

Les deux compagnies de chemins de fer d'Aïdin et de Cassaba se sont enfin entendues pour construire, d'accord avec la Société des quais, un nouveau port à marchandises, au nord-est de la ville, pour relier leurs voies et établir un accès commun à la ville. J'espère bien que ce projet réussira.

DU 7 JUIN 1903.

En rentrant de Smyrne, j'ai trouvé l'unification de la Dette adoptée en principe par un iradé impérial qui charge la Banque ottomane de négocier l'affaire sur les bases discutées jusqu'ici avec les groupes porteurs ou représentants des porteurs de titres de la Dette ottomane. L'iradé a été remis à M. Auboyneau mercredi dernier 3 courant. Celui-ci est aussitôt parti pour Paris. Nous allons voir ce qui adviendra de cette grosse

entreprise. Je pense que je ne tarderai pas à suivre Auboyneau et à aller voir à Vienne, Berlin et Paris, nos administrateurs, pour m'entretenir avec eux de la situation nouvelle que l'unification créera à la Régie.

DU 14 JUIN 1903.

Graves événements cette semaine dernière. Le roi et la reine de Serbie ont été assassinés. C'est tout ce que nous savons. Nous devons attendre les journaux d'Europe pour connaître des détails quelconques. Nous savons que le fait a dû se passer dans la soirée de mercredi 10 courant. Mais c'est tout. C'est probablement l'exécution d'un *pronunciamento*, d'un complot militaire organisé par un général quelconque. On dit que le dit général aurait aussi fait tuer quelques-uns des ministres et qu'il aurait nommé un gouvernement provisoire qui aurait à son tour proclamé roi le prince Karageorgevitch.

Les journaux européens ont dû être renseignés dans la journée de jeudi, et les numéros imprimés à Paris vendredi 12 nous renseigneront, mais nous ne les recevons que mardi 16. Des dépêches détaillées arrivent sans doute ici au ministère des Affaires étrangères et aux ambassades. Mais la censure interdit toute publication; nous en sommes réduits à des racontars qui nous arrivent de deuxième ou troisième main et qui sont toujours contradictoires.

DU MARDI 16 JUIN 1903.

A bord de la Principessa Maria.

Je suis parti ce matin par le bateau roumain pour Constanza et Vienne. J'ai craint, en prenant l'express d'Orient habituel, d'être entravé dans mon voyage par les événements de Serbie, transports de troupes, etc. La conséquence, c'est que je ne lirai pas les journaux de Paris qui arriveront aujourd'hui. Hier au soir nous avons eu un avant-goût du drame de Belgrade par la *Neue Freie Presse* qui raconte que le roi et la reine ont été massacrés dans leur palais, le roi à coups de fusil ou de revolver, la reine dit-on, à coups de hache. Puis on aurait jeté leurs cadavres par la fenêtre dans le petit jardin qui sépare la façade du konak de la grande rue. Deux régiments d'infanterie entouraient le konak. Plusieurs personnages militaires parmi les agresseurs et parmi ceux qui cherchaient à

défendre la famille royale ont été tués dans cette échauffourée, entre autres le colonel Petrovitch, très connu à Constantinople où il a été attaché militaire à la légation serbe. Après avoir tué tout ce qui dans le palais pouvait offrir quelque résistance on est allé chez le président du ministère et chez quelques ministres qu'on a massacrés chez eux. L'un des meneurs de l'affaire est un membre de la famille Machin, beau-frère de la reine.

C'est le grand massacre oriental. On se croirait revenus aux temps des empereurs byzantins de la décadence.

Les auteurs du complot ont aussitôt formé entre eux un gouvernement provisoire et ont convoqué la Skouptchina pour hier 15 courant. Une dépêche d'hier au soir nous apprend que la Skouptchina a nommé à l'unanimité Pierre Karageorgevitch roi de Serbie, et qu'une délégation est partie pour Genève afin de ramener ce nouveau roi. En massacrant le fils de Milan, on a non seulement tué un roi, mais on a supprimé une dynastie. Il n'y a plus d'Obrenovitch, à moins qu'on ne compte comme tel le petit bâtard né des amours de Milan avec Madame K... Justement la *Freie Presse* renfermait hier une longue correspondance rappelant l'existence de ce rejeton qui devait être inavouable, mais que la famille de Madame K... traite comme un prince qui a valu à sa mère d'assez bonnes rentes, en attendant qu'on puisse faire prévaloir ses droits au trône. Les dépêches de ce matin annonçaient que le prince Karageorgevitch avait accepté sa nomination de roi de Serbie, en sorte que le fils de Madame K... devra patienter encore jusqu'au prochain massacre.

Au moment de mon départ, le grand vizir auquel j'allais faire mes adieux m'a dit que de grands changements avaient été décidés à Paris dans le personnel de la Banque et de la Dette. Auboyneau restera à Paris comme administrateur délégué, tandis que le commandant Berger deviendrait directeur général de la Banque ottomane, et d'Arnoux président français de la Dette publique. J'ai un peu de peine à croire à cela pour toutes sortes de raisons délicates à exprimer par écrit. Attendons en tous cas une confirmation.

Notre bateau, étroit et allongé, taillé pour la vitesse, roule d'une manière abominable. Tout à l'heure des dames qui s'étaient étendues sur ces sortes de chaises longues qu'on a à bord, et qui se livraient à un demi-sommeil, bercées par les vagues, ont roulé par terre avec leurs chaises. Ce réveil un peu brusque les a totalement guéries des petites atteintes du mal de mer qui commençait à se faire sentir.

Nous avons à bord le khédivé d'Égypte qui a passé deux jours à Constantinople et qui va passer sa saison d'été en Europe, à Londres d'abord, puis aux bains de Divonne.

J'ai refait connaissance avec cet aimable vice-roi *in partibus Aegyptiorum*, et nous avons fait de longues causeries. Il m'a raconté une chose curieuse dont je n'ai jamais entendu parler à Constantinople, et qui est cependant fort naturelle, c'est que le Sultan était avant tout préoccupé maintenant de changer l'ordre de succession au trône de l'empire ottoman, de manière à pouvoir faire de son fils aîné l'héritier présomptif du trône. J'ai peine à croire qu'il persiste longtemps dans cette idée. Il y a trop de mécontentement et d'inquiétudes dans tous les esprits pour qu'il soit prudent de toucher à des questions fondamentales d'attribution du pouvoir souverain et de chef de la religion. La succession au trône éveille l'hypothèse de la mort du Sultan actuel. Il vaut mieux ne pas soulever maintenant de pareilles questions.

DU 20 AOUT 1903.

Je viens de rentrer de vacances. J'ai passé deux mois en Europe depuis le 16 juin au 14 août. J'ai fait ma visite annuelle à nos administrateurs de Vienne, de Berlin et de Paris, puis, le 3 juillet, je suis venu à Lausanne pour assister au festival du Centenaire de l'entrée du canton de Vaud dans la Confédération à la suite de l'acte de médiation de l'empereur Napoléon I^{er}.

La fête était magnifique et, suivant leurs usages, les Vaudois ont bien fait les choses. Sur la grande place de Beaulieu est dressée une scène en plein air. Deux mille cinq cents exécutants représentent des scènes où la fantaisie se mêle à l'histoire: l'introduction de la culture de la vigne, réminiscence de la fête des vigneronns, la réunion des Etats à Moudon sous le duc de Savoie (le comte Vert) à son retour de la croisade, diverses scènes de la Réformation à Lausanne, les fêtes de Rolle de la fin du XVII^e siècle, de charmants tableaux de la vie de la montagne. Tout cela forme un énorme spectacle qui nous a retenus six heures d'horloge au grand soleil. Sur la pente naturelle de Beaulieu des bancs en gradins sont disposés pour recevoir 18 à 20.000 spectateurs, et la vue de cette foule immense, émue et vibrante d'admiration et d'un réel recueillement patriotique, n'est pas une des faces les moins intéressantes de cette grande exhibition. Le compositeur Jaques-Dalcroze est l'auteur du libretto et

de la musique. Du haut d'une sorte de tour en bois, il dirige la succession des scènes, les mouvements des personnages et des troupes de figurants, l'orchestre rangé autour de lui et les masses chorales disposées au pied de la scène. L'effet est vraiment majestueux et considérable. Je ne pense pas cependant qu'il reste de cela autre chose que le souvenir très vif d'une représentation dramatique extraordinaire. La partition manque d'unité, de suite logique ; elle est compliquée comme musique et ne doit supporter l'audition qu'à titre d'accompagnement d'un spectacle étonnant. Tout est combiné pour produire de grands effets d'ensemble. Les décors, brossés par le peintre Sabon, ont surpris tout le monde ; on n'a pas souvent l'occasion de se trouver en plein jour devant une grande scène où le décor doit s'harmoniser avec la nature elle-même. La vue de Beaulieu, en temps ordinaire, est grandiose : les clochers et les collines si pittoresques de Lausanne couvertes de constructions originales, se dessinent sur l'immense pourtour des montagnes de Savoie et sur la nappe du lac Léman. Les décors du festival réalisent ce tour de force de donner au spectateur l'illusion de la nature même. Les montagnes du fond ont la hauteur, les teintes vaporeuses, l'éloignement des Alpes de Savoie. Les rochers, les pentes vertes, les bordures de forêts de sapins forment des premiers plans remarquables de vérité. L'illusion est complète, et les masses de figurants circulent en troupes et manœuvrent à l'aise, à pied, à cheval, ou même accompagnés de lourds chariots, sur l'immense scène. Les costumes et les couleurs sont fort bien étudiés, rien de criard ; lorsque les péripéties du drame amènent devant le spectateur de grandes foules, les tons des costumes sont doux et harmonieux comme ceux d'un ancien tapis d'Orient. Chaque participant avait dû payer lui-même son costume. Les rôles du comte Vert, de sa femme et des personnages de sa cour étaient tenus par des messieurs et des dames de la meilleure société du pays, revêtus de costumes de grand prix.

J'ai vu deux fois cet intéressant spectacle à deux jours d'intervalle, les 4 et 6 juillet, et j'ai eu plus de plaisir à la deuxième représentation qu'à la première, et cela malgré un grave contre-temps. Dans l'acte de Rolle, au moment même où une grande barque arrive chargée de jeunes filles bleues, un véritable orage a éclaté, inondant la scène, les acteurs et les spectateurs. Ces derniers se sont émus, ont ouvert leurs parapluies, ce qui a provoqué quelque désordre. Sur la scène, personne n'a bronché. Les robes bleu clair sont devenues bleu foncé ou bleu mouillé, mais nous n'avons pas perdu une note. Par bonheur, l'averse a été de courte durée et la représentation a pu s'achever dans de bonnes conditions.

DU 1^{er} SEPTEMBRE 1903.

Constantinople.

A mon arrivée ici, mon médecin a insisté pour que je passe quelques semaines à Prinkipo. Et, comme ma soumission aux conseils de la Faculté est sans bornes, je me suis installé à l'hôtel Giacomo, le seul où j'aie pu trouver une très mauvaise chambre pour reposer ma tête. Ce n'est pas un hôtel, c'est une grande gargote qui peut contenir une centaine de personnes. On passe son temps à gémir sur les repas qui sont détestables, sur le service qui laisse tout à désirer, sur la complète absence de confort. La maison est cependant pleine, on a transformé en chambres à coucher les petits salons. On mange sur la terrasse qui est fort belle, élevée d'une trentaine de mètres au-dessus de la mer qu'elle domine. En face, la côte d'Asie se développe en douces ondulations qui partent du Bosphore pour former plus à l'orient de véritables collines, abritant dans leurs replis quelques villages, Yakadjik entre autres, Maltépé, Pendik.

Je n'ai trouvé de place qu'avec peine, mais depuis hier déjà les hôtes commencent à rentrer en ville. Prinkipo est certainement la plus charmante villégiature des environs de Constantinople. Elle est malheureusement un peu trop éloignée et très mal desservie par les abominables bateaux de la Mahsoussé, qui vous ballottent sur la mer pendant une heure et trois quarts pour faire une vingtaine de kilomètres. Comme toutes les récriminations ne servent à rien, les propriétaires se découragent, et ceux qui se construisent des villas élégantes, entourées de jardins luxueux, finissent par vendre leur propriété à vil prix. C'est la première fois que je fais un long séjour à l'hôtel dans cette île adorable. J'ai été fort désorienté le premier jour de constater que, sur plus de cent personnes qui dinaient dans mon voisinage, je ne connaissais absolument personne à la seule exception du directeur de notre fabrique, M. Lucas. On s' imagine dans ce grand village de Péra, où il n'y a qu'une seule rue pour circuler, que toutes les figures de la ville chrétienne vous sont devenues familières, et ici je suis entouré d'une quantité de gens dont je n'ai aucun souvenir.

Le monde élégant de Constantinople va en villégiature au Bosphore, se groupe autour des ambassades à Yenikeuy, Thérapia, Buyuk-Déré. C'est de bon ton d'avoir là son équipage, de flirter avec les belles Grecques du pays, de se mettre en habit et en toilette le soir, de continuer pendant l'été la vie des grands dîners et des soirées de l'hiver. Les dames déploient

là tous leurs moyens de séduction. Les diplomates ne savent à laquelle entendre. L'ambition suprême des belles mondaines est d'attirer les regards et de capter les attentions d'un ambassadeur, voire même d'un ministre, fût-il vieux comme Mathusalem, laid à faire peur, goutteux, rhumatisant ou ataxique.

Prinkipo est réservé à une société de rang un peu inférieur et à quelques familles turques. L'île voisine, Halki, recueille le petit bourgeois de troisième catégorie. Antigone est le séjour des gens encore plus modestes et Proti est habité par les déshérités.

Prinkipo a deux hôtels principaux, l'un, l'Impérial, le petit palais de la famille Hazzopoulo, transformé en hôtel, est d'un rang plus élevé, renferme des salons luxueux et un réel confort, reste de l'ancienne splendeur de ses maîtres. Il était archiplein d'un public un peu nouveau, Israélites de Salonique, cherchant à s'éloigner du théâtre des troubles de Macédoine, Arméniens et Pérotés demandant à vivre en paix. L'autre hôtel est le Giacomo où s'entasse un public plus mêlé, beaucoup d'Israélites aussi, des Arméniens, quelques habitants d'Athènes ou d'Alexandrie fuyant la chaleur d'été. Il y a beaucoup d'enfants et un grand nombre de dames et de jeunes demoiselles, charmantes Levantines en toilettes claires, appelant les regards et les compliments. Parmi les dames plusieurs ont atteint leurs cent kilos à trente-cinq ans ; elles continuent !

DU 20 SEPTEMBRE 1903.

J'ai fait très bonne connaissance avec les demoiselles C. Cela est venu tout seul, sans présentation officielle par le seul effet du voisinage et d'un petit courant sympathique tout instinctif. Elles sont toutes aimables, intelligentes et parfaitement élevées. M^{lle} Florence passe son existence à rire aux éclats et à toucher du piano ; souvent elle fait les deux choses à la fois. Ces jours derniers un mauvais temps d'équinoxe nous a obligés à passer nos soirées au salon de l'hôtel et nous avons fait une véritable cure de rapsodies de Liszt, sans parler des diverses marches funèbres assaisonnées par les fusées de gaité de la jeune exécutante.

Et puis, j'ai eu l'impertinence d'observer un peu M^{lle} Brigitte, l'aînée, et le grand plaisir d'échanger quelques propos avec elle. Est-elle belle ou jolie ? Vraiment je n'en sais rien. Elle est fille d'esprit et de sentiment, l'inverse de tant de jeunes bécasses qui se pavanent avec des plumes d'autruche, adorablement jolies jusqu'au moment où elles ouvrent la

bouche pour débiter quelque bêtise, dissipant d'un mot toutes les illusions. M^{lle} Brigitte, au contraire, dès qu'elle parle, devient charmante, toute sympathique et désirable. D'abord elle a une voix d'or ou plutôt de cristal, tandis que la plupart des jeunes dames grecques qui l'entourent ont des voix de pies ; et puis ses yeux parlent à l'unisson de sa voix, révélant un petit émoi intérieur contenu et singulièrement communicatif. Elle ne dit pas de bêtises et ne craint pas, au besoin, de laisser tomber la conversation quand elle n'a rien à dire, ce qui est un indice de rare supériorité. Elle est travaillée par le besoin de donner un but et une raison d'être à son existence. Elle gémit sur la situation que les conventions sociales font à la femme en Orient. Impossible de se livrer à aucune occupation. On trouve un mari si on a de la chance et de la fortune. Sinon, on reste dans l'absolue inactivité, on se morfond dans l'éternel ennui, dans le sentiment de son inutilité. On peut attendre jusque vers trente-cinq ans. Mais, si, à ce moment-là, on n'a pas réussi à se créer un avenir, il faudrait avoir le courage de mettre fin à sa vie. Elle émet ses aphorismes fatalistes avec douceur et résignation. Elle n'a pas l'air de se douter que sa désespérance est très probablement un simple manque d'énergie. Car j'en connais, même à Constantinople, qui arrivent à se suffire à elles-mêmes, à se créer un but et des devoirs, donnant des leçons, instruisant des enfants, écrivant pour la publicité, etc. Mais, tout exige un long travail et une grande persévérance. L'aimable fille ! Si elle ne trouve pas sur son chemin un brave garçon qui se donnerait la peine de la comprendre et de l'aimer, ce sera une des innombrables preuves de plus de la stupidité du sexe masculin !

Il y a aussi, à Prinkipo, quelques familles de Smyrne ; M. Abott, riche Smyrniote, me raconte qu'il passe habituellement la saison chaude dans sa maison de campagne, à quelque distance de la ville, cultivant avec amour ses vignes, ses fleurs et ses fruits. Impossible d'y aller cette année, un brigand redoutable a élu domicile dans le voisinage, brigand chevaleresque, d'ailleurs, qui rançonne impitoyablement les gens aisés, employant une partie de son butin à répandre ses bienfaits autour de lui, dotant les jeunes filles, achetant des vaches aux pauvres diables qui en manquent, construisant même des ponts sur les grandes routes. Les paysans l'adorent, et les gendarmes n'ont pas encore réussi à s'emparer de lui. Cent cinquante hommes sont occupés à sa poursuite, mais il a la réputation de ne jamais manquer l'homme qu'il vise, et, avec deux acolytes qui partagent sa vie d'aventures, il a abattu à coups de fusil vingt-cinq de ces agents de la force publique qui le serraient de trop près.

Les autres se sont enfuis. C'est tout à fait les mœurs du gouvernement de Smyrne depuis le règne de Kiamyl pacha.

DU 23 SEPTEMBRE 1903.

En politique, les événements de Macédoine se sont aggravés. Les insurgés sont devenus beaucoup plus nombreux et paraissent avoir trouvé des chefs. Le gouvernement a envoyé sur place plus de 200.000 hommes, et on se bat partout avec un grand acharnement. Les gens paisibles, les agriculteurs des villages sont dans une affreuse situation. Les insurgés les dépouillent et, en cas de résistance, les massacrent. Puis viennent les troupes turques qui, sous prétexte de déloger les rebelles, détruisent et incendient les villages. Dans les débuts, les Turcs agissaient avec hésitation. Depuis quelques semaines ils ont reçu des assurances de Russie, d'Autriche, d'Allemagne ; on leur a fait comprendre qu'ils n'avaient pas à se gêner, que personne ne viendrait les déranger et qu'aucune intervention ne se produirait en faveur des Bulgares. Ils ont alors organisé leur affaire méthodiquement, massacrant sans pitié et sans distinction d'âge ni de sexe les villages habités par des Bulgares des vilayets d'Uskub et de Monastir. On a dû tuer beaucoup de monde et on ne sait comment cela finira. Les Bulgares de Bulgarie s'agitent et ont levé de leur côté une cinquantaine de mille hommes. Les Turcs ont pris la sage précaution d'expulser du théâtre de leurs exploits tous les reporters de journaux, mais ils ne peuvent empêcher que les gouvernements européens soient renseignés par leurs consuls. Je reçois, quant à moi, deux fois par semaine, des rapports détaillés de mes agents de Salonique, d'Uskub, de Monastir et lieux circonvoisins. Leurs récits sont lamentables. Des quantités de villages ont été totalement détruits et toute leur population exterminée. Les combats entre les groupes d'insurgés et les troupes turques sont très meurtriers de part et d'autre. On est dans un pays où la vie humaine n'est pas chèrement cotée. On se tue et on se fait tuer bien plus facilement que dans les pays civilisés.

Il y a trois semaines, les insurgés ont tout à coup tenté un violent coup de main dans le vilayet d'Andrinople, à Kirkilissé et dans les villages riverains de la mer Noire. Une grande panique s'est emparée des populations qui se sont entassées dans des barques pour s'enfuir dans la direction de Constantinople. Les fugitifs sont arrivés jusqu'à Kavak, à l'entrée du Bosphore, embarrassant fort les autorités ottomanes. Pendant ce temps

les insurgés pillaient et incendiaient les villages de la région jusqu'à ce qu'on ait envoyé des troupes en suffisance pour les chasser ou les détruire.

En Europe, personne ne paraît se soucier de tenter l'aventure d'une intervention. L'opinion publique anglaise s'émeut cependant, et le gouvernement a expédié dans nos parages une petite flotte composée de huit navires de guerre. Ces derniers ont jeté l'ancre devant l'île de Mételin, mise à la mode par la célèbre intervention Lorando-Tubini. On dit que nous allons voir arriver aussi des flottes française, autrichienne, italienne, etc.

Et puis, tout à coup, voilà qu'à l'autre bout de l'Empire, en Syrie, à Beyrouth, éclate un singulier pétard. Le bruit avait couru que le consul américain de cette ville aurait été assassiné. Grand émoi à la légation des Etats-Unis, note à la Sublime Porte, échange de télégrammes avec Washington; le gouvernement annonce qu'il expédie en toute hâte un ou deux vaisseaux de guerre. Et puis, après quelques jours d'émotion, on apprend qu'aucun consul n'a été assassiné, ni même inquiété. On raconte des histoires pour expliquer le malentendu : une noce dans laquelle on tirait des coups de feu en signe de réjouissance pendant que le consul passait dans le voisinage, etc. Ce qui n'empêche pas que les vaisseaux de guerre étaient partis, et que, peu de jours après, ils sont arrivés. Et alors, on ne sait ni pourquoi ni comment leur arrivée coïncide avec des bagarres assez graves en ville, entre Turcs et chrétiens : plusieurs tués, des blessés, un esprit de surexcitation que rien n'explique. Le gouvernement se hâte de destituer le gouverneur du vilayet et ordonne au commandant du corps d'armée de Damas d'envoyer aussitôt à Beyrouth trois bataillons pour rétablir l'ordre rapidement et par tous les moyens. Des consuls effrayés avaient déjà demandé à l'amiral américain de débarquer 500 hommes pour assurer la sécurité de la rue. Par bonheur, le dit amiral s'est trouvé être un homme de bon sens. La querelle avait eu lieu entre gens du pays ; il a trouvé avec raison que cela ne le regardait point et il est resté dans la rade, tranquille spectateur des turbulentes fantaisies de la population.

DU 24 SEPTEMBRE 1903.

Depuis mon retour, un événement d'une autre nature s'est produit. L'unification de la dette a été acceptée par Sa Majesté après des péripéties du plus haut comique. Tout le monde attendait l'iradé de ratification en juillet, puis en août ; les premiers jours de septembre sont arrivés

sans amener de conclusion, et les lamentations des spéculateurs ont été telles que celles de Jérémie n'étaient en comparaison que des miaulements de petits chats. Tous les grands seigneurs turcs avaient acheté des fonds ottomans et les hésitations du Maître faisaient baisser les cours sans interruption. On aurait dit que le sultan s'amusaît lui-même à jouer à la baisse contre son entourage, spéculant en sens inverse. Ce serait d'ailleurs un tour tout à fait digne de lui. On le voit jouir de la rage de ses chambellans et de ses pachas et encaisser à chaque baisse de la Bourse exactement les sommes que les autres perdaient.

Il a réussi à porter à son comble l'impatience et l'énervement de ce brave Auboyneau, abîmé de migraines et de fatigues, empêché de partir pour prendre des vacances et du repos. « Je n'en puis plus, » disait le pauvre garçon, « si l'iradé ne sort pas demain je pars tout de même. » Et Sa Majesté de lui faire dire : « Mais non, ne partez pas encore. Il n'y a plus qu'une toute petite question à résoudre. Attendez donc jusqu'à samedi. » Et l'on attendait, mais le samedi s'écoulait sans iradé et puis le dimanche, et beaucoup d'autres jours. « Ah ! c'en est trop, » répliquait Auboyneau, « je pars demain. — Mais non ! mon brave ami, demain, c'est la fête du sultan, il considérerait cela comme une offense personnelle, » et ainsi de suite, quatre, cinq, dix fois. Finalement, il est parti, n'ayant rien obtenu, et l'échéance extrême est arrivée, celle du 15 septembre, à laquelle il fallait payer le coupon semestriel des anciens titres, et cela au un et quart pour cent fixé par l'arbitrage. A ce moment-là, deux jours après le départ d'Auboyneau, l'iradé est sorti. Grande joie, hausse à la Bourse, clameurs d'allégresse des joueurs et de tous ceux qui poursuivent l'affaire. Mais non, le texte de l'iradé arrive à la Dette publique, et l'on constate qu'il renferme une condition que cette dernière ne peut pas accepter : la Dette ne payera pas le quart pour cent supplémentaire ordonné par le tribunal arbitral ! Tout le monde remonte en voiture, on part au galop pour le Palais, pour le konak du grand vizir, et on négocie encore vingt-quatre heures. Enfin, on trouve une solution boiteuse, idiote, mais enfin on aboutit ; et la dette ottomane va être transformée ; les séries, le système concordataire du décret de Mouharem vont disparaître pour être remplacés par une véritable dette d'Etat dont le service d'amortissement sera déterminé par une somme fixe, l'excédent des revenus appartenant à l'Etat. La question est maintenant de savoir si les chefs responsables pourront et sauront profiter de la situation en augmentant les ressources du fisc. S'ils n'y réussissent pas, ils auront prouvé une fois de plus leur complète incapacité administrative,

et il ne restera plus qu'à les mettre effectivement en tutelle, ou à liquider définitivement leur empire.

Le résultat immédiat de cette opération a été de mettre entre les mains du gouvernement un million de livres turques, avance promise par la Banque sur un nouvel emprunt à contracter. Mais voici que Sa Majesté a mis la main sur le million de livres de la Banque pour les faire entrer dans quelqu'un des mystérieux fonds de réserve ou fonds de guerre du Palais, et le ministre des Finances crie famine aux quatre vents des cieux, mendiant des avances à la Dette, à l'Anatolie et à tout le monde. Il m'a emprunté l'autre jour 5.000 livres que je lui ai données sur l'insistance du grand vizir.

DU 28 SEPTEMBRE 1903

Les affaires politiques ont l'air de prendre une meilleure tournure. Les ambassades ont renouvelé au gouvernement bulgare et au sultan la déclaration très ferme que, s'ils veulent entrer en guerre, ils le feront à leurs risques et périls, que personne n'interviendra pour aider les uns ou les autres, et que, en fin de compte, tous les cabinets sont d'accord pour refuser tous changements quelconque au *statu quo*. Cette attitude, jointe à la constatation des massacres méthodiques et de la déplorable impression qu'ils ont produite en Europe, doit apporter le découragement chez les insurgés.

D'ailleurs on a réuni sous la présidence d'Hilmi pacha une commission qui renferme un membre de chacune des nationalités qui habitent la Macédoine: un Turc, un Albanais, un Grec, un Bulgare, un Koutzo-Valaque, etc. Il est probable qu'ils se mangeront le nez les uns les autres et que, en fait de réformes, ils n'arriveront à rien de pratique.

Au gouvernement, on s'agit beaucoup pour créer de nouvelles sources de revenus. On décrète un impôt sur le gros bétail, tant par cheval par vache, par âne, par chameau, etc., puis on organise un droit de capitation. La population est divisée en plusieurs catégories, mais, comme on ne possède ni statistique ni recensement, on ne sait sur quelle base faire les répartitions, et alors l'iradé de Sa Majesté dit simplement: « Le 50 pour cent de la population mâle et adulte paiera tant par tête, le 30 pour cent paiera tant, etc., etc. » Le reste est affaire d'exécution, on se débrouillera. Pauvre contribuable !

Pour nous, ils ont trouvé mieux. Malgré toutes les décisions contraires antérieures, le ministre des Finances entend que nos employés paient l'impôt du « temettu ». Bien que cela soit tout à fait illégal, nous nous sommes prêtés à cette fantaisie à la condition qu'on exonérerait les petits employés qui gagnent à peine de quoi vivre et qu'on ne demanderait qu'une taxe proportionnelle modérée. On a chargé Zihny pacha, le ministre des Travaux publics, de traiter cette question avec les différentes Compagnies intéressées. Et nous sommes tombés d'accord que les employés gagnant moins de 300 piastres par mois seraient complètement exonérés ; qu'aux autres on commencerait à retrancher 300 piastres, que sur le surplus on enlèverait encore 40 pour cent et que sur le solde seulement nos employés paieraient 5 pour cent de leur traitement ainsi réduit. En somme, nous trouvions peu équitable que ceux de nos employés qui ont des traitements élevés ne paient aucun impôt, et nous avons poussé la condescendance jusqu'à offrir au gouvernement de payer nous-mêmes l'impôt ainsi fixé, sauf à nous récupérer sur les salaires de chacun. Nous trouvions aussi intéressant de faire adopter par le gouvernement une règle rationnelle en matière d'impôt direct sur le revenu, celle de l'exonération du pauvre diable, tandis que jusqu'ici on a toujours appliqué la règle inverse, l'écrasement de la gent taillable et corvéable à merci. Nous étions tous d'accord, et il ne manquait à notre entente que la ratification du Conseil des ministres. C'est là que nous attendait le ministre des Finances. Ah, ces giaours ont fini par reconnaître qu'ils sont soumis au temettu. C'est parfait, j'accepte leur base de répartition, mais, comme la Régie existe depuis dix-huit années, ses employés vont maintenant nous payer dix-huit ans d'arriérés, et, sans daigner nous prévenir, il a expédié partout en province l'ordre de faire payer avec la dernière rigueur, même avec exécution par emprisonnement, dix-huit ans d'impôts à chacun de nos agents.

C'est tout à fait typique. C'est le procédé administratif de la Turquie d'Abdul-Hamid dans toute sa splendeur : la fourberie et la violence doublées d'une incommensurable ineptie. Il va sans dire que nous défendrons nos gens et que cette tentative de ridicule spoliation ne réussira pas ; elle tournera à la confusion du ministère et elle aura cette unique conséquence de justifier la résistance des ambassades à l'assujettissement des colonies étrangères aux impôts et contributions turques. Sans doute, il est profondément injuste que les Européens habitent ce pays, y fassent leurs affaires et leur fortune sans participer aux charges publiques ; pour ma part, j'ai proclamé cela en toutes occasions, je l'ai même écrit et publié, mais je dois confesser que, aussi longtemps qu'on se trouvera en

présence de l'arbitraire et de l'anarchie qui paraissent la seule règle de conduite du gouvernement ottoman, l'attitude intransigeante et négative des ambassades est absolument nécessaire. Aucun Européen ne peut se soumettre à de pareilles extravagances sans y être forcé, et, aussi longtemps que les États occidentaux peuvent imposer leur volonté à la Turquie, ils devront, pour protéger leurs ressortissants, maintenir leurs injustes privilèges.

DU 9 OCTOBRE 1903.

J'ai définitivement quitté l'île de Prinkipo, et avec un réel regret. Après quelques mauvais jours en septembre, le ciel s'est complètement éclairci, la température s'est adoucie, et les premiers jours d'octobre ont été adorables. Chaque matin j'avais le spectacle de l'arrivée à Constantinople, éblouissante de lumière. Le soir je naviguais sur une mer rougie par les feux du couchant. C'était une continuelle fête des yeux.

A l'hôtel Giacomo, il ne restait plus que quelques familles, entre autres celle de mes exquises amies, les jeunes C. Je passe mes soirées avec ma charmante Brigitte à philosopher. Elle est accessible à toute espèce de conversation, plaisante agréablement et avec mesure, touche aux sujets sérieux avec une maturité d'esprit remarquable. Le timbre de sa voix, la langueur de son doux regard me pénètrent d'émotion. Si je n'étais pas un vieillard rabougri, si j'avais vingt-cinq ans de moins et que je fusse libre... Si les conventions sociales permettaient tout au moins qu'on associe son existence avec qui nous plaît sans pour cela lier l'avenir de cette délicieuse enfant qui est faite pour l'amour et non pas pour un veuvage précoce, je lui demanderais d'être ma dame de compagnie.

Je suis parti de Prinkipo avant-hier au soir avec mon grand bateau l'Iskenderoum. Mes quatre amies m'ont accompagné à bord ; elles étaient toutes vêtues de blanc, gaies et mignonnes. Je les ai promenées pendant une heure autour de l'île, puis elles sont descendues dans la petite barque à rames pour retourner à terre, et, pendant qu'elles s'éloignaient de moi, je revoyais dans mon souvenir la mélancolique composition de Gleyre, *les Illusions perdues*. Maintenant elles avaient l'air tristes elles-mêmes, et paraissaient emporter avec elles le très sincère regret de me quitter. Elles demeurent cependant en hiver à Constantinople, pas bien loin de moi. Mais quoi, nous appartenons à d'autres relations, à d'autres mondes. On pourra leur faire de temps à autre une visite de cérémonie, et puis

c'est tout. C'est presque comme si on habitait à mille lieues de distance. On se reverra l'année prochaine à Prinkipo si le bon Dieu nous prête vie.

De Constantinople, je suis presque aussitôt parti pour Brousse, où je suis arrivé hier au soir. Le Sultan dans sa haute sagesse a transféré ici, en qualité de gouverneur, l'ancien vali de Beyrouth ; il faut lier conversation avec lui et voir si on ne peut pas obtenir de lui ce que nous n'avons pas pu obtenir de son prédécesseur. Je lui ai fait hier ma première visite de cérémonie. Il a l'air intelligent, plein d'entrain pour faire des choses nouvelles. J'attends qu'il m'indique le prix de son concours. Lorsqu'il était à Beyrouth, nous ne lui donnions absolument rien, car notre administration était simple et nous n'avions guère besoin de lui. Ici la conduite de nos affaires est excessivement compliquée ; nous sommes au centre d'une culture énorme en grande partie écoulée en contrebande. Nous avons affaire à des bandits circassiens et géorgiens qui se chargent de transporter le tabac en bandes nombreuses, armées jusqu'aux dents, et dans ce moment même une véritable bataille est engagée entre une bande semblable et nos « coldjis » aux environs de Lefke.

Brousse est toujours pittoresque et originale. Les flancs de la montagne, au-dessus de la ville, se sont couverts de petites maisons construites en boue, habitées par des réfugiés musulmans (Moadjirs) venant de Crète, du Caucase ou qui ont quitté la Roumélie orientale depuis qu'elle appartient aux Bulgares. Ces gens sans feu ni lieu sont ordinairement le fléau des pays dans lesquels ils s'installent. Il n'en est pas de même à Brousse où ils exercent toutes sortes de métiers, travaillent honnêtement et se rendent utiles. Avant leur arrivée, Brousse, qui est entourée des terrains les plus fertiles de l'Empire, ne possédait pas de légumes. Depuis lors on en a en abondance. La population de la ville a augmenté considérablement. On l'évalue à 110 ou 120.000 âmes.

Dans la région des bains, au village de Tchékirgué, réuni à Brousse même par une fort belle chaussée à flanc de coteau, dominant la magnifique et plantureuse plaine qui s'étale aux pieds de l'Olympe, on vient de bâtir un assez bel hôtel qui n'attend plus que des hôtes et des baigneurs. Il est certain que, dans tout autre pays, une ville comme Brousse serait encombrée de visiteurs. Les eaux chaudes, sulfureuses, ferrugineuses, etc., coulent dans les rues. A Tchékirgué dans la partie haute du village, toutes les maisons de quelque importance, ont des bains et de l'eau chaude amenés par des canalisations. On établirait n'importe où les plus belles et les plus riches installations d'hydrothérapie qu'on puisse imaginer.

DU 11 OCTOBRE 1903.

Hier, sont arrivés à Brousse le baron Wangenheim de l'ambassade d'Allemagne, sa femme, la comtesse d'Orsay, le nouveau ministre de Suède et le correspondant de la *Gazette de Francfort*. Ils se proposent de faire l'ascension de l'Olympe et de rentrer par Ismidt. Mais le temps est devenu mauvais et il pleut à torrents. Ces Messieurs racontent qu'au moment de leur départ de Constantinople on avait reçu avis qu'un bataillon turc avait franchi la frontière bulgare et livré combat dans un village voisin du pays. Ils ne possèdent pas d'autres détails et ignorent si cet événement a été pris au tragique par le gouvernement du prince Ferdinand.

J'ai vu longuement et à diverses reprises le gouverneur qui m'a donné les meilleures espérances pour nos affaires dans son vilayet. Il faudra voir. Il affirme même qu'il va faire arrêter les brigands, repris de justice évadés, qui vivent paisiblement dans les parages de Biledjik, qui viennent chaque jour, en toute sécurité, boire leur « mastik » (sorte d'absinthe) ou leur café devant la caserne de gendarmerie de Biledjik. S'il arrive à leur mettre la main au collet il sera bien fort, car depuis plusieurs années toutes mes sollicitations ont échoué devant l'inertie déconcertante des autorités, et, quand j'ai voulu y mettre trop d'insistance, le substitut du procureur général de Biledjik a écrit au ministre de la Justice que, si on ne pouvait pas arrêter ces bandits, c'est parce que nous les cachions !

Nous avons mangé à Brousse des fruits admirables, des poires superbes, juteuses et savoureuses, qu'on paierait sûrement fort cher à Paris, qui nous feraient le plus grand plaisir à Constantinople, et qu'on vend ici une ou deux piastres le kilo, des figues noires et blanches, énormes et délicieuses, d'excellents raisins cueillis avec délicatesse, encore recouverts de la buée qu'ils ont en pleine vigne. La mère Brotte est toujours la mégère classique qui tient son hôtel en grommelant et en bousculant son personnel. Elle a un peu vieilli, mais elle est toujours vaillante ; son hôtel ressemble à une bonne auberge des anciens temps dans un village suisse. On y arrive par un « raidillon » que franchissent au galop les « coldjis » précédant ma voiture. Puis on entre dans un joli jardin bourgeois qui est encore rempli de fleurs en plein mois d'octobre. C'est une vraie chance de trouver un gîte aussi confortable que celui-là dans cette vieille capitale.

DU 15 OCTOBRE 1903.

Nous sommes rentrés avant-hier au soir avec une légère houle qui a quelque peu incommodé mon sous-directeur. Hier, mercredi, nous avons

eu comme d'habitude la séance hebdomadaire du Conseil d'administration au milieu de laquelle a fait irruption le mustechar du ministre des Finances nous demandant au nom du grand vizir une avance immédiate de 10.000 livres. Nous avons répondu que, si on voulait bien arranger définitivement le conflit du temettu, révoquer par télégramme les instructions ridicules données en province et régler explicitement certains comptes sur lesquels on nous fait de perpétuelles chicanes, nous pourrions peut-être venir au secours du fisc. Nous aurons là pour trois ou quatre jours de négociations. Le mustechar est allé rapporter notre réponse ; il est revenu aussitôt, en disant que le Conseil des ministres acceptait en principe nos conditions, réservant toutefois sa délibération sur la question de fond du temettu. Nous avons répondu que, de notre côté, nous garderions notre argent jusqu'à ce que cette délibération réservée ait eu lieu. Nous en sommes là.

Aujourd'hui même un des enfants du sultan est mort. C'était un joli et frêle petit garçon qu'on plaçait sur l'escalier de la mosquée les jours de Selamlik. Il faisait un salut militaire au passage de Sa Majesté qui le prenait dans ses bras et l'embrassait à la grande joie de la foule des spectateurs.

Je suis allé au Palais présenter mes compliments de condoléances chez le grand maître des cérémonies. A cette occasion j'ai fait une visite à Faïk bey, le chambellan qui s'est constitué notre protecteur. J'ai surpris là une de ces chinoiseries de palais auxquelles nous devrions être habitués, et qui, chaque fois, nous plongent cependant dans une stupéfaction profonde. Voici le cas : l'administration de la Dette publique et celle de la Régie des tabacs sont censées fonctionner sous un certain contrôle du ministère des Finances. Celui-ci désigne un inspecteur qui a le droit de venir examiner nos livres et nos papiers. Le titulaire de ce poste était jusqu'ici Son Excellence Yaver pacha, vieillard de quatre-vingts ans, très fatigué et vraiment incapable de remplir efficacement de pareilles fonctions. En raison de son âge, il a été remercié il y a une dizaine de jours. Il s'est agi alors de lui trouver un remplaçant. Le ministre des Finances et le grand vizir ont présenté en cette qualité un certain Zia bey, chef de la comptabilité au ministère des Finances. Puis nous avons appris l'autre jour qu'on avait nommé un tout autre personnage dont le passé est, dit-on, suspect.

Le chambellan Faïk m'explique ce phénomène avec une naïveté tout à fait remarquable. « Le candidat de la Sublime Porte, Zia bey, dit-il, est mon beau-frère, nous avons épousé les deux sœurs, et il s'est élevé entre nous deux de graves mésintelligences. Alors j'ai pris l'initiative

de proposer à Sa Majesté de refuser la candidature du chef de la comptabilité, mon beau-frère, pour nommer à sa place un homme qui a la confiance personnelle du sultan. Cet homme, autrefois chef de police pour les affaires particulièrement délicates et intimes, est depuis six ans attaché au service de Sa Majesté elle-même, un dévoué serviteur qui La renseigne fidèlement.» Et voilà ! Le chef comptable qui aurait pu comprendre quelque chose à notre comptabilité est évincé. Nous aurons comme inspecteur l'espion type qui forgera des histoires, cherchera les visées mystérieuses de chacun et en fera rapport.

On peut se faire une idée de la conversation bouffonne qui a dû avoir lieu entre le souverain et son chambellan pour arriver à cette décision burlesque. Ce serait digne de tenter l'imagination d'un Offenbach.

DU 17 OCTOBRE 1903.

Aujourd'hui dimanche, à midi et demi, au moment où je me mettais à table avec un ami invité par moi, est arrivé un officier, aide de camp du grand vizir, m'annoncer que son maître désirait me voir tout de suite. Nous avons commencé par déjeuner, après quoi, vers les deux heures, je me suis rendu à la Sublime Porte. Là, j'ai trouvé, chez le grand vizir, le ministre des Finances et son mustechar. Férid bey m'a demandé de nouveau si la Régie pouvait prêter au ministère des Finances 10 ou 12.000 livres qui lui sont nécessaires pour être expédiées à l'armée en Macédoine. Il m'a dit que le Conseil des ministres venait de décider d'accepter l'arrangement du temettu tel qu'il avait été proposé par nous, qu'on télégraphierait dans toutes les provinces pour faire suspendre toutes poursuites contre nos employés. Je lui ai exposé nos griefs contre le personnel gouvernemental et les raisons pour lesquelles nous étions disposés maintenant à consentir à des avances. Tout cela a donné lieu à une conversation violente dans laquelle je me suis bêtement échauffé. Mais, quand on se met à examiner les insanités administratives auxquelles nous assistons, je ne puis pas me contenir et je serais capable de frapper sur la table et de me répandre en paroles violentes, voire inconvenantes, même devant Son Altesse. Comme je lui disais, à voix très haute, que son ministre des Finances, qui faisait à côté de moi une mine piteuse, violait chaque jour la parole qu'il m'avait donnée, le pacha m'interrompit tout doucement : « Mon cher Monsieur Rambert, vous êtes bien nerveux aujourd'hui ; posez votre chapeau là sur ce fauteuil, cela vous calmera. »

J'ai baissé le ton d'un octave pour reprendre de plus belle en gradation violente, accumulant des aphorismes, des raisonnements indiscutables sur la bêtise des agissements de l'administration. Au fond, je suis sûr qu'il était d'accord avec moi et que je lui faisais plaisir, en écrasant ce ridicule ministre immobile et tremblant, ne trouvant pas un mot à dire. « Et cependant, me dit Son Altesse, votre administration de la Régie progresse. — C'est vrai, Altesse, lui répondis-je, mais c'est malgré vous et contre vous, à travers toutes les entraves que votre gouvernement nous suscite. »

En somme, il me fera connaître demain le résultat de la séance du Conseil des ministres, et nous verrons s'il nous convient de lui avancer quelque argent.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au moment même où on nous mendie ces misérables 10.000 livres, la Banque tient à la disposition du gouvernement près de 800.000 livres qu'on n'a qu'à toucher. Mais voilà, Sa Majesté a interdit à ses ministres toute convoitise sur cette somme qu'Elle destine à d'autres usages. Elle a, quelque part, une réserve de guerre, un trésor secret. Elle a dû y puiser pour payer les frais de l'occupation macédonienne. Le million prêté par la Banque, à la suite de l'unification, doit reconstituer la réserve.

DU 20 OCTOBRE 1903.

M^{me} Constans, l'ambassadrice de France, a eu maille à partir avec un bélier qui broutait, attaché à un arbre, dans le verger de l'ambassade à Thérapia. Cet affreux animal a trouvé moyen de rompre sa corde, il s'est précipité sur M^{me} Constans, l'a blessée gravement au genou, lui brisant la rotule, puis lui a labouré le flanc et le dos à coups de cornes.

La pauvre femme a été secourue par les jardiniers de l'ambassade anglaise accourus à ses cris ; elle est probablement malade pour longtemps. Depuis trois jours que ce malheur est arrivé, elle est couchée sur le dos sans mouvement et sans avoir prononcé une parole, en sorte qu'on ne peut pas encore se rendre compte de la gravité de ses blessures et de ses contusions.

DU 22 OCTOBRE 1903.

Hier, 21, nous avons eu notre assemblée générale d'actionnaires. Le baron de Neufelize, venu de Paris pour cela, la présidait. Il a lu fort bien le petit discours que je lui avais préparée en sorte que ma prose

paraissait réellement mieux que nature. D'ailleurs tout s'est passé comme d'habitude, en présence de quelques hauts employés de la Banque ou des administrations de chemins de fer auxquels nous confions les procurations des actionnaires de Paris, Londres, Berlin, etc. Il y a ici quelques gros porteurs turcs que je connais, mais ces Messieurs n'osent sans doute pas avouer leur qualité d'actionnaires, en sorte qu'ils ne se font pas représenter. Toutes les propositions du Conseil ont été votées à main levée et à l'unanimité, et la séance a été levée après avoir duré environ vingt-cinq minutes. Le résultat de l'exercice était supérieur à l'année précédente, puisque nos ventes étaient de 160.000 livres plus élevées, et notre bénéfice net de 60.000 livres plus fort. Espérons que nous allons continuer dans cette bonne voie.

DU 23 OCTOBRE 1903.

Ce matin je suis allé faire une longue visite au grand vizir. C'est vendredi ; il avait, me dit-il, fermé sa porte à tout le monde, bien décidé à se reposer. Il a aperçu ma voiture depuis une de ses fenêtres et il a ordonné qu'on me laisse entrer chez lui. Hier, la Sublime Porte a reçu des ambassades de Russie et d'Autriche une note collective fort embarrassante. Ces puissances posent des conditions de détail sur l'organisation du régime à appliquer à la Macédoine. Deux généraux ou hauts fonctionnaires, l'un russe, l'autre autrichien, seront établis à côté de Hilmi pacha comme ses conseillers. Un des généraux, européen en résidence à Constantinople, prendra le commandement et l'organisation de la gendarmerie. Les attachés militaires des ambassades parcourront le pays pour se rendre compte, etc., etc. C'est le commencement de la tutelle ; on est très agité au Palais sur cette question.

Nous avons parlé de Trébizonde où les affaires vont aussi mal que possible. Le gouverneur est un incapable, qui ne sait et ne peut rien faire, en sorte que le pays est replongé dans l'anarchie, sillonné de bandes de malfaiteurs. Les gens paisibles sont obligés de s'armer pour se défendre ; les autorités des vilayets voisins se plaignent amèrement. L'autre jour on a dévalisé la poste turque à quelques heures de Trébizonde ; une bande a tué trois hommes qui accompagnaient le courrier, les autres se sont enfuis. On a enlevé tous les paquets, y compris 5000 livres turques à l'adresse du gouvernement et de diverses administrations. Nous y sommes pour environ 400 livres.

Le grand vizir a fait envoyer des ordres très sévères au gouverneur. Celui-ci, de son côté, me bombarde de menaces. Il veut que je lui donne de l'argent et prétend que, aussi longtemps que la Régie ne lui aura pas payé 100 livres par mois, depuis son entrée en fonctions, il laissera aller les choses de mal en pis. Je continue à faire la sourde oreille. J'espère que l'excès du mal amènera la révocation de ce misérable et qu'on finira par dénicher un remplaçant digne de Kadry bey.

DU 5 NOVEMBRE 1903.

Tous ces jours derniers on a ruminé au palais la réponse à la note de l'Autriche et de la Russie. J'ai cherché deux jours de suite à voir le premier secrétaire Tazim pacha, impossible ; il s'était enfermé avec le ministre de Bulgarie, cherchant un terrain d'entente avec ce désagréable voisin pour pouvoir dire aux deux grands empires : « Nous n'avons plus besoin de vous, nous sommes d'accord. » Je ne sais pas encore quelle est la réponse du palais ; nous en entendrons parler demain.

M. Constans est rentré dans sa résidence d'hiver. M^{me} Constans, encore très souffrante de sa rencontre avec le mouton enragé, a été transportée, tant bien que mal, dans son lit.

Au club, les habitués reviennent peu à peu, les tables de whist se garnissent, voire même celles du poker. Je trouve bien difficilement un adversaire pour le billard. Nous avons eu cependant ce soir un officier belge en passage à Constantinople ; c'est un de ceux qui ont été engagés par le gouvernement ottoman pour aller réformer la gendarmerie en Macédoine. Je ne sais si c'est un organisateur de talent, mais, en tous cas, c'est un excellent joueur au carambolage.

Deux généraux allemands sont déjà partis pour Uskub, entre autres Euler pacha qui passe pour un officier fort distingué. Ce sont là de petites mesures pratiques que les Turcs prennent avec quelque ostentation pour pouvoir répondre à la note austro-russe que les réformes sont effectivement commencées. Les troupes rentrent aussi peu à peu dans leurs foyers. Le froid et les pluies de novembre calment les passions.

DU 9 NOVEMBRE 1903.

Ce matin un assez curieux spectacle nous attendait à Galata. Le grand pont de bois qui réunit Stamboul et Galata par-dessus la Corne

d'Or est rompu par le milieu, et toute l'énorme circulation qui l'encombre habituellement est supprimée, à la grande joie des bateliers dont les barques et les caïques sont fort demandés.

La nuit dernière un grand vapeur anglais a voulu entrer dans la Corne d'Or pour faire réparer quelques avaries. On a ouvert le pont pour lui livrer passage, mais un accident l'a poussé contre l'une des parties mobiles du pont qu'il a emmenée avec lui dans l'intérieur de la Corne d'Or, après avoir, par son choc, causé de graves dégâts au pont lui-même.

C'est un grand trouble pour quelques jours. Toutes les principales administrations ottomanes ont leur siège à Stamboul, tandis que la plupart des chefs et des fonctionnaires habitent Péra. Pour aller en voiture de la Grande rue de Péra à la Dette publique par exemple, il faut faire un immense contour par le vieux pont pour traverser ensuite Stamboul par des rues étroites et encombrées. Il en est de même pour tous les ministères, pour la Sublime Porte, le Cheik-Islamat, etc., etc.

DU 12 NOVEMBRE 1903.

Ce matin je suis allé passer quelques moments avec le grand vizir. Il souffrait des dents, n'avait pas dormi de toute la nuit, et avait le moral fortement affecté. Il m'a raconté toutes les intrigues qui l'entourent, toutes les infamies dont on l'abreuve. Il a, dans diverses provinces, des gouverneurs misérables qui ne savent rien faire que de voler l'Etat et les contribuables. Il propose leur destitution ou leur remplacement. Impossible d'obtenir la sanction de Sa Majesté. « Quelque méprisable « banabak », un valet de chambre, ou une femme du harem protège le gouverneur, insinue à Sa Majesté que j'agis d'après des mobiles étrangers aux intérêts de l'Etat ; Sa Majesté croit le banabak plutôt que moi. Elle croit même les histoires les plus ridicules, les plus matériellement impossibles, et je n'obtiens plus aucune réponse. Lors de la conclusion du décret d'unification de la dette, j'ai été poussé et bousculé par tout l'entourage du sultan pour précipiter la décision. Tous les chambellans, secrétaires, et personnages du Palais avaient de fortes sommes engagées en spéculation, et ne pouvaient pas attendre plus longtemps. Eh bien, lorsque j'eus réussi à conduire les choses jusqu'à leur conclusion, lorsque Sa Majesté ne pouvait plus revenir en arrière et que l'iradé n'était plus qu'une question d'heures, tous ces mêmes coquins ont envoyé à Sa Majesté des rapports négatifs, d'une part, pour dégager leur responsabilité, d'autre

part, et surtout, pour faire croire qu'ils n'avaient pas de backchich à recevoir.»

Je lui racontai alors ce qui nous est arrivé hier. Deux espions, se disant inspecteurs du ministre de l'Intérieur, ont pénétré dans notre imprimerie et ont examiné toutes les étiquettes qu'on fabrique pour nos boîtes. Ils ont trouvé un papier à cigarettes sur lequel nous faisons imprimer sous les armes impériales le mot *Scodra* (Scutari d'Albanie). Cette découverte les a plongés dans une grande perplexité, à la suite de laquelle ils ont mis sous séquestre tous nos papiers à cigarettes porteurs de cette marque subversive, ainsi que les pierres lithographiques qui servaient à les imprimer. On leur a expliqué que nous avons à Scutari d'Albanie un petit atelier de fabrication, où nous coupons du tabac du pays et où nous le mettons en cigarettes. Seulement, comme c'est un tabac spécial qui ne peut se vendre que dans les environs de la ville de Scutari, nous marquons les cigarettes d'un signe distinctif. Peine inutile. Le coup d'œil de travers de l'espion répond seul à cette explication saugrenue. On ne trompe pas si facilement les mouchards de Sa Majesté. Nous aurons notre rapport secret dans lequel notre infâme manœuvre apparaîtra sans doute comme l'une des causes essentielles de la révolution de Macédoine. « Et voilà », conclut le grand vizir, « Sa Majesté emploie son temps à ces enfantillages ridicules, comment voulez vous qu'elle trouve quelques instants à consacrer aux affaires importantes de l'Etat ? Moi-même parce que je n'attache aucune importance à ces bêtises et à leurs auteurs, je suis suspecté et empêché d'agir librement. »

DU 14 NOVEMBRE 1903.

Hier, j'ai eu une déception assez vive. Depuis que je réside ici, et surtout depuis que je dirige la Régie, je vis dans des relations de véritable amitié avec le ministre de la Guerre. Il affecte vis-à-vis de moi des airs d'honnêteté austère et intransigeante. Il tonne contre les misérables fonctionnaires qui reçoivent un argent corrupteur et contre les affreux capitalistes européens qui le donnent. Depuis quelque temps j'entendais émettre quelques doutes sur cette vertu farouche. On se disait à l'oreille que la Banque ottomane payait à prix d'or son vote au Conseil des ministres et son influence au Palais. Je croyais que tout cela n'était que calomnies. Sans doute, je me disais quelquefois que cet excellent pacha faisait en constructions des dépenses folles. Chaque année

il augmente ses salons, ses serres et ses jardins. Il y amoncelle des choses baroques, des camelottes coûteuses, des tapis de soie qui représentent la tour Eiffel ou l'exposition de Paris, des candélabres portés par de grands échassiers, oiseaux en métal émaillé, des verroteries, des poêles de faïence de dimension colossale, du plus mauvais goût, avec d'interminables tuyaux en laiton d'un jaune criard qui traversent des salons somptueux dont les plafonds et les parois sont couverts de peintures délicates, imitation de faïences orientales fort bien exécutées sous la direction de l'architecte Vallauray. Vendredi dernier une escouade d'ouvriers travaillaient dans le jardin à la construction d'un vaste bassin en marbre blanc avec des substructions curieuses. Et, comme je m'étonnais, le pacha m'a expliqué qu'il faisait là une fontaine lumineuse ! mais que les calculs avaient été mal faits et qu'il commençait à croire que, quand le travail serait terminé et l'énorme dépense payée, l'appareil ne fonctionnerait pas, parce que son installation électrique ne fournit pas assez de lumière.

Tout cela, sans doute, passe la mesure, fait supposer une richesse de mauvais aloi. Mais, enfin, on raconte que le Sultan le comble de cadeaux.

Quoi qu'il en soit, je suis maintenant désabusé. Je me suis plaint l'autre jour au pacha de ce que son ministère avait envoyé à Ismidt des ordres nuisibles à la Régie, et qu'ensuite de ces ordres on avait désarmé quelques « coldjis ». Il a eu l'air étonné que ces ordres fussent signés de lui et puis aujourd'hui il m'a fait dire par son fils qu'il avait d'autres mesures à prendre contre la Régie si je ne satisfaisais pas à ses exigences, c'est-à-dire si je ne donnais pas à ce dernier une participation financière sur nos augmentations de ventes dans le Nazareth de Smyrne. Je suis allé aussitôt chez le dit ministre, je lui ai expliqué qu'il m'était impossible de faire droit à la demande de son fils parce que j'avais plusieurs hauts fonctionnaires de l'Empire qui soulevaient des exigences pareilles et qu'il était impossible de faire droit aux unes et pas aux autres. Il m'a alors expliqué que tout cela était le résultat d'intrigues de la part de la famille M... qui avait escroqué 2.000 livres à son fils et qui cherchait à calmer ses réclamations en faisant payer la Régie. Il a bien voulu me promettre que cela n'aurait pas de suite et qu'il ne m'en voudrait pas si je ne payais pas. Mais enfin j'ai vu clairement qu'il était entré dans cette machination, et ce n'est que parce que je suis allé droit à lui, lui dire tout crânement son affaire, qu'il n'a pas osé me rompre en visière.

DU 20 NOVEMBRE 1903.

Autre sinistre balançoire. Depuis quelques semaines les actes d'excéntricité du Palais s'accroissent. Les espions sont à la recherche de tout indice qui pourrait faire soupçonner quelqu'un d'être en relation quelconque avec le prince Réchad, frère du sultan et héritier présomptif du trône. L'autre jour on a destitué et expédié en exil sans autre forme de procès deux malheureux secrétaires du Palais coupables d'être les clients du même tailleur que le prétendant. Un misérable espion, sans doute pour exercer un acte de vengeance, a révélé à Sa Majesté qu'on pouvait au moyen des employés du tailleur, lors du paiement des factures ou de l'essayage des habits, faire transmettre des messages à Son Altesse, qu'il fallait par conséquent se méfier des gens qui, exerçant des fonctions à Yildiz, à même par conséquent de savoir ce qui s'y passe, faisaient également faire leurs vêtements chez le tailleur du prétendant. Ce rapprochement a paru lumineux. Il n'en a pas fallu davantage. Au Yémen les deux malheureux secrétaires ; dans le désert d'où l'on ne revient plus. Ils ont probablement des femmes et des enfants ! Qu'importe ? Que ne choisissent-ils d'autres tailleurs.

L'inventeur de cette monstrueuse infamie est un homme encore jeune, fils du chef des garde-robres de Sa Majesté. Cet affreux coquin fait trembler tous les Turcs. Il s'est fait une spécialité, un monopole de la recherche des personnes suspectes d'avoir des rapports quelconques avec Son Altesse Réchad, et mes amis du Palais m'ont fait prévenir qu'il cherchait des suspects à la Régie. Mon commissaire Noury bey, mon chef traducteur Halid-Zia bey, mes chefs du Nazareth de Stamboul sont dans des transes mortelles.

Ce soir, à mon retour du Bosphore où je suis allé déjeuner, j'ai trouvé à mon domicile Noury bey et M. Costaraky l'inspecteur du Nazareth de Stamboul. Noury bey était dans un état violent. Sa Majesté venait de lui ordonner d'empêcher que la Régie mette en vente des cigarettes dites *Sélam*. C'est en effet un des noms dont nous avons baptisé une espèce populaire de cigarettes que nous vendons à Londres et dans quelques pays d'Europe. A l'occasion du Ramazan qui va commencer demain, nous avons cru faire plaisir aux consommateurs et à Sa Majesté en exposant en vente des cigarettes que nous exportons et qui ont un extérieur plus soigné. Or *Sélam*, qui signifie salut, sert de base à des mots composés qui veulent dire, liberté, libre, échappé à la servitude, etc. On ne nous explique d'ailleurs pas cette chinoiserie ; on se borne à nous défendre

de vendre des cigarettes Sélam ! Le pauvre Noury bey voyait dans cet ordre insensé la preuve que nous étions l'objet de l'attention malveillante du sultan. Et alors qu'allons-nous devenir ? Sur qui va se porter la colère du souverain ? Ne s'avisera-t-il pas de trouver que son commissaire auprès de la Régie n'a pas fait son devoir ? Le mot de Sélam n'est-il pas un mot de ralliement, etc., etc. Tous ces braves gens se sentent menacés d'une persécution terrible, contre laquelle aucune résistance n'est possible, aucune justification n'est écoutée, qui peut d'un instant à l'autre les arracher à leur milieu, à leurs femmes et à leurs enfants, jeter tout le monde de l'aisance dans la mendicité, et eux-mêmes, les envoyer périr dans quelque désert terrible.

J'ai calmé ce brave ami, en me donnant l'air beaucoup plus rassuré que je ne le suis réellement. C'est un moment de fièvre comme nous en avons vu quelquefois. Cela ne dure pas, et nous n'en avons jamais éprouvé des conséquences graves. Dans trois ou quatre jours on n'y pensera plus. Il n'en est pas moins vrai que tous ces malheureux sont réellement fort à plaindre. Et dire qu'un pareil état de choses se prolonge et s'accroît et que toute la population turque reste courbée, muette et résignée, sous ce sentiment de terreur de chaque jour, dans cette attitude habituelle aux hommes de ce pays et qui marque son absolue soumission, son état d'esclavage accepté ; le haut du corps incliné en avant, la tête baissée et les deux mains ouvertes croisées sur le bas de la poitrine d'où pas un murmure ne s'élève !

DU 22 NOVEMBRE 1903.

J'ai mentionné dans une de mes notes le brigand fameux, le Fra Diavolo qui dévalise les gens riches des environs de Smyrne et qui, avec leurs dépouilles, répand ses bienfaits sur les malheureux, dote les jeunes filles pauvres, fait l'aumône aux mendiants, améliore les chemins, construit même des ponts. Je crois avoir dit déjà qu'on a envoyé contre lui 150 gendarmes qui l'ont cerné. Il en a tué 27, les autres se sont enfuis. Or voici que le Palais qui s'y connaît en brigandage, s'est convaincu que Tschakirdji-Mehmet, c'est son nom, n'est pas un brigand dénué de sentiments, qu'il semble même très supérieur aux spécimens qui fleurissent à Yildiz Kiosk et à la Sublime Porte. Il a paru que c'était un homme avec qui on peut causer. On lui a donc envoyé un ambassadeur dans la personne d'un certain Méhémet-Ali qui s'est rendu dans son voisinage et lui a fait tenir le discours suivant : « Nous t'avons envoyé des gendarmes ; tu les a fort

mal reçus, tu en as même fait un grand carnage, ce qui a fait beaucoup de peine à notre Bien-Aimé Souverain. Celui-ci m'envoie à toi sans gendarmes et sans menaces pour que tu t'expliques avec moi en toute franchise. » Tchakirdji, touché par ces paroles, est arrivé auprès de l'émissaire du Chef des Croyants, et s'est livré en effet à des explications complètes. « J'ai réellement, a-t-il dit, rançonné quelques personnages, mais je ne leur ai pris que leur superflu, en tout quatre ou cinq mille livres. Mais, comme cela était convenu et en toute loyauté, j'en ai donné la moitié au fils d'un ancien grand vizir actuellement gouverneur de Smyrne. Avec l'autre j'ai soulagé des malheureux. »

Méhémet-Ali a verbalisé cette conversation suggestive et l'a rapportée à Sa Majesté, tandis que Tchakirdji-Mehmed regagnait la montagne et allait conter son aventure à ses cinq compagnons. Je pense qu'au Palais d'Yildiz, cet original qui pratique le vol par des méthodes anciennes, puis qui partage le produit de ses larcins et soulage les pauvres aura été jugé sévèrement. On l'aura trouvé d'un mauvais exemple. Je vous demande un peu ! Si les bandits qui entourent le trône se voyaient obligés de distribuer aux pauvres les backchichs que la Banque leur a payés l'autre jour à l'occasion de l'unification de la Dette ! Quel désastre ! Eh, bien voilà ! On poursuit Tchakirdji, les gendarmes le traquent, on met sa tête à prix. Et cependant il faut reconnaître qu'en comparaison de ses copains de Constantinople, Tchakirdji est tout simplement un « joli homme », comme nous disons dans le canton de Vaud.

A propos des backchichs de l'unification, il y a de grands mécontentements. Il semble qu'on n'a pas donné à chacun ce qu'il s'attendait à recevoir. Un de ces Messieurs me parlait de cela hier au soir au Palais. « Il paraît, me dit-il, qu'un employé bien connu a encore gardé pour lui la moitié du backchich qu'il était chargé de nous distribuer. » C'est probablement très exagéré !

DU 19 DÉCEMBRE 1903.

Londres.

Je suis venu m'installer pour quelques jours à Paris. J'y ai conféré avec mon président et mon vice-président, le baron de Neufelize et le commandant Berger. Je me préoccupe, et ces Messieurs aussi, de l'échéance de mon contrat dans deux ans. Je sens que je me fatigue beaucoup, et

je ne sais même si je conserverai mes fonctions jusque-là. Alors je me cherche une doublure et, le cas échéant, un remplaçant. On nous a signalé à Paris un M. Weyl, ingénieur diplômé de l'école polytechnique, qui a opté pour l'administration de la Régie française, et qui est en train, dit-on, d'y prendre une influence très marquée. Je l'ai vu plusieurs fois ces jours derniers et je le reverrai. C'est un garçon d'une quarantaine d'années, modeste d'apparence, fort intelligent, qui vient de faire de longs voyages en Amérique pour diriger les achats de la Régie. On dit qu'il a fort bien réussi et réalisé pour la Régie des économies considérables. Pour le moment nous lui donnons une mission temporaire : il va venir à Constantinople faire une étude de notre actif pendant un congé de trois mois qui lui est concédé par la Régie française. Nous nous tâterons le poulx pendant ce temps, et si nous nous convenons réciproquement nous l'engagerons.

J'ai été indisposé à Paris, pris par une grippe désagréable qui m'a retenu en chambre trois ou quatre jours. En arrivant j'avais été voir un spécialiste pour lui faire examiner ma poitrine et mon angine. Il l'a trouvée très améliorée et m'a prescrit un remède bizarre que j'ai avalé de confiance avant mes repas, selon ses instructions. Je l'ai prié dès lors de venir me voir au Grand Hôtel pour tâcher de me faire passer ma malheureuse grippe. « Mais, me dit-il, votre grippe est probablement produite par le remède que je vous ai donné l'autre jour et qui joue quelquefois de ces mauvais tours. Interrompez-le tout de suite et je vais vous donner autre chose pour en combattre l'effet. » J'ai trouvé cela admirable ! Ce docteur illustre qui vous administre un remède destiné à vous rendre malade de la grippe et qui vient vous en donner un autre pour détruire l'effet du premier, c'est du pur Molière ! Ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré les plus mauvaises conditions climatériques, malgré le froid, la pluie et les brouillards, ma grippe a disparu en quelques jours, dès que j'ai interrompu la première médication.

J'ai fait de Paris à Londres un voyage excellent. La mer était au calme plat, nous avons franchi le détroit sur un des nouveaux bateaux à turbine. Nous marchions à une vitesse superbe et sans aucune trépidation.

C'est la deuxième fois que je viens dans la grande métropole anglaise et je n'en ai rien vu. Le brouillard et le froid vous retiennent dans les salons de l'hôtel ; c'est à peine si on distingue, en passant en voiture, la Tamise et les ponts, le palais noirci de Westminster et les façades d'autres monuments.

Nous avons passé deux jours à Bristol, où se réunit le Conseil d'administration de l'Imperial Tobacco Co., vaste association de grandes fabriques anglaises organisée pour résister à l'envahissement du trust américain des tabacs. Ces deux sociétés monstres se sont dès lors entendues pour se tailler réciproquement leur zone d'action.

J'ai été fort bien reçu par ces princes de l'industrie anglaise. Ils m'ont beaucoup remercié des affaires que nous avons faites pour leur compte cette année et m'ont fait espérer l'extension de nos rapports. J'ai visité en détail la fabrique du président, M. Wils, qui est une merveille d'organisation méthodique du travail de l'homme, des soins donnés à l'ouvrier des deux sexes, du perfectionnement de l'outillage et des machines. Les machines pour la fabrication des cigarettes sont de systèmes spéciaux inventés et développés par la maison. Elles produisent des quantités dont nous n'avons pas d'idée dans nos pays. Dans une seule vaste salle, 52 machines travaillent à la fois, fournissant chacune 200.000 cigarettes par jour. D'autres machines empaquettent les cigarettes dans des boîtes en fort papier. On introduit dans la machine une bande de papier, la boîte se forme mécaniquement, se remplit de cigarettes, se referme et sort à l'autre extrémité de la machine, toute prête, propre et étiquetée, pour être livrée aux magasins de vente. Le travail mécanique absorbe et exécute tout ce qu'il est possible de lui demander, et cependant la fabrique Wils occupe encore quelques milliers d'ouvriers, parmi lesquels un grand nombre de femmes réunies dans de vastes salles éclairées par le toit où elles fabriquent des cigarettes. Tout est d'une propreté admirable : les murs, les planchers, les meubles et les ouvrières elles-mêmes. Elles sont bien mises, d'une toilette simple et uniforme, très soigneusement coiffées ; l'aspect d'ensemble est impressionnant, surtout quand je songe à nos souillons d'ouvrières israélites de Constantinople. Il y a un immense réfectoire dans lequel les ouvrières déjeunent. C'est une salle qui peut bien contenir 1.500 à 2.000 personnes à table. Le repas commence par un cantique dont les paroles sont affichées chaque jour sur des tableaux suspendus aux parois. Un détail m'a frappé plus que tout autre, c'est une caisse qui reçoit les aumônes volontaires du personnel ouvrier pour d'autres plus malheureux qu'eux. Elle recueille chaque année des sommes importantes qui sont distribuées par la Direction suivant des règles fixées d'avance.

Nous avons déjeuné avec ces Messieurs du Conseil dans une chambre haute, le vrai lunch anglais avec une quantité de plats froids à choix et

quelques viandes rôties, le tout arrosé de liquides variés, bière anglaise, champagne, whisky, cognac, etc., etc.

Vers 6 heures du soir tous ces Messieurs reprennent le train et vont passer la nuit à Bath, à une demi-heure de Bristol. Je n'ai fait que passer à Bath qui m'a paru une ville pittoresque et agréable. Les hôtels y sont fort élégants et très confortables, mais quels prix !

DU 24 JANVIER 1904.

Je suis rentré le 7 janvier. En politique extérieure, nous avons été ballottés entre la paix et la guerre russo-japonaise. Chaque jour a apporté des nouvelles contradictoires. Deux ou trois fois on a cru la guerre sur le point d'éclater; les fonds publics et surtout les fonds turcs ont subi de brusques dépressions pour se relever le lendemain sur des télégrammes rassurants. Le danger de conflit n'est pas encore complètement dissipé; les Russes, en poursuivant avec ténacité le développement de leur grand réseau transsibérien, menacent d'absorber la Mandchourie et même la Corée. Les Japonais ont de grands intérêts dans ces pays voisins de leurs îles. Ils sont inquiets de l'avenir, convaincus que la prise de possession par les Russes de ces deux pays constitue le plus redoutable des périls pour leur propre territoire, que la politique d'absorption des Russes les obligera tôt ou tard à se battre pour leur propre indépendance, et l'instinct populaire les porte à faire la guerre dès maintenant.

Cette situation embarrasse beaucoup les Français amis et alliés des Russes, et les Anglais amis et alliés du Japon. De part et d'autre, on fait les plus grands efforts pour étouffer ce commencement d'incendie. Réussira-t-on ? Il y a dix jours la guerre semblait imminente. Aujourd'hui on est rentré dans la phase des négociations diplomatiques et le maintien de la paix paraît probable. Qu'en sera-t-il demain ?

En Macédoine, les rigueurs de l'hiver ont calmé l'agitation. Les puissances, c'est-à-dire l'Autriche et la Russie, ont fini par obtenir du sultan quelques concessions. On constitue des cadres de gendarmerie avec des officiers de plusieurs nations sous le commandement du général italien de Giorgis. On envoie auprès du grand inspecteur Hilmi pacha des adjoints ou conseillers autrichiens et russes. On se dispute maintenant sur l'étendue des pouvoirs de ces messieurs. On a le sentiment que les deux mois de février et mars qui restent encore avant le printemps sont une période très importante, car, si les puissances ne réussissent

pas à faire un pas sérieux en avant dans le sens des réformes, il est à craindre que les troubles n'éclatent de nouveau dans tout le pays. Saravof et quelques chefs des insurgés parcourent les capitales d'Europe pour exciter l'attention publique sur les circonstances de ces malheureux pays.

D'autre part, le gouvernement bulgare fait de grands préparatifs militaires pour être prêt à toute éventualité, et les Turcs de leur côté se mettent en mesure, en cas de nécessité, de mettre sur pied plusieurs centaines de mille hommes.

L'année 1904 s'annonce donc sous des auspices belliqueux. Ce qui ne nous a pas empêchés d'avoir de forts beaux jours ensoleillés pendant les vingt premiers jours de janvier. C'est toujours autant de pris sur l'hiver et sur les menaces de l'avenir.

DU 27 JANVIER 1904.

Depuis hier, les Bourses d'Europe ont de nouveau subi une assez forte baisse sous l'influence de mauvaises nouvelles du Japon. Les Russes ont paru céder quelque peu de leurs prétentions; aussitôt les Japonais ont repris le verbe haut et déclaré qu'ils ne se contenteraient pas de notes diplomatiques conciliantes, qu'il leur fallait des assurances précises et formulées par écrit avec la signature des deux gouvernements. De là l'inquiétude. Il est d'ailleurs bien difficile d'avoir des renseignements précis et dignes de confiance. La Bourse est très impressionnable, et les spéculateurs du monde entier ont un bien grand intérêt à répandre des nouvelles conformes à leurs désirs.

Les impressions sont aussi commandées par un autre genre de facteur. Les Français, amis des Russes sont tout à la paix, tandis que les Anglais, amis des Japonais, considèrent la guerre comme inévitable; en sorte qu'au club, dans l'espace d'une demi-heure, vous entendez les affirmations les plus catégoriques et en sens diamétralement opposé suivant que c'est la cloche française ou la cloche anglaise qui tinte. Par bonheur le soleil continue à éclairer toutes ces contradictions, et au point de vue climatérique nous passons un mois de janvier délicieux.

Nous avons eu au théâtre le grand acteur italien Novelli. Je ne suis pas allé à ses représentations, mais avant-hier on lui a fait une cérémonie de réception à la société littéraire et scientifique créée par M. Mandelstam, attaché de l'ambassade de Russie. Je suis un membre indigne de cette société, car je ne vais jamais à ses séances qui ont lieu trop tard

dans la soirée. La convocation en l'honneur de M. et M^{me} Novelli était faite pour 5 heures de l'après-midi. Je m'y suis rendu au domicile du président. Echange de discours. M. Mandelstam a fait un fort joli speech; M^{me} la comtesse Ostrorog a dit quelques mots gracieux à M^{me} Novelli, puis le mari de celle-ci nous a débité un monologue fort amusant, après quoi M. et M^{me} ont joué une petite scène: « Une tempête dans un verre d'eau. »

Novelli est une curieuse figure, taillée à coups de hache, la partie inférieure, le nez, la bouche et le menton trop développés relativement à l'ensemble, le tout, osseux, massif, un peu brutal, éclairé heureusement par deux grands yeux mobiles et intelligents. Novelli parle avec une remarquable netteté, sa prononciation est parfaite, et lorsqu'on ne connaît l'italien qu'approximativement comme moi on comprend tout. Son jeu est juste et expressif, un peu exagéré cependant.

DU 28 JANVIER 1904.

Ce soir, on nous avait annoncé une conférence sur la poésie contemporaine de Catulle Mendès. J'avoue que je suis très peu documenté sur cet auteur. Les farces qu'il a publiées dans le *Gil Blas* ne m'ont jamais donné la moindre envie de lire ses œuvres. Il a fait annoncer son arrivée ici par des articles dithyrambiques, publiés dans le journal le *Stamboul*. J'ai appris à cette occasion qu'il a publié plusieurs volumes de vers fort appréciés de divers critiques. Quoi que il en soit, comme sa conférence était à 9 heures, et qu'on avait l'espoir de pouvoir tout de même se coucher à 10 heures et demie, je m'étais décidé à aller entendre ce littérateur excentrique. Mais, lorsque je me suis présenté au guichet du théâtre des Petits Champs, on m'a appris que l'illustre conférencier n'avait pas été autorisé par la censure à tenir son discours, en sorte que je suis rentré bredouille. Pour une fois que je m'accordais le plaisir de sortir après mon dîner, ce n'est pas de chance. Il paraît que Sa Majesté se méfie de ces bavards de Paris qui, sous prétexte de poésie, peuvent se laisser aller à toutes sortes de paroles inconsidérées, ou même subversives.

DU 29 JANVIER 1904.

J'ai passé aujourd'hui une grande partie de ma matinée chez le grand vizir. Il m'a raconté que de nouvelles intrigues s'organisent entre certains

hauts fonctionnaires et des capitalistes américains pour supplanter la Régie. Un industriel de St-Louis, qui se dit fort riche, est arrivé ici en décembre et a eu avec Son Altesse différentes conversations en vue d'obtenir la promesse de lui accorder une nouvelle concession de monopole sur les tabacs. Il va sans dire qu'une promesse semblable ne peut pas être donnée. Nous avons déjà entendu parler de ce Monsieur et nous avons demandé à nos amis de Berlin de nous dire ce qu'il valait. Nous avons reçu en réponse un télégramme nous disant de nous abstenir. C'est donc très probablement un flibustier fait pour s'entendre avec ceux d'ici comme larrons en foire. Si, comme c'est probable, ils ne réussissent pas dans leurs projets contre nous, ils chercheront à se dépouiller les uns les autres.

Dans les journaux d'hier un avis a rappelé aux habitants du vilayet de Brousse, je ne sais plus à quelle occasion, que les jeunes filles au-dessous de dix ans n'ont pas le droit de se marier, et que ceux qui épouseraient des enfants au-dessous de cet âge seraient passibles de la rigueur des lois.

Aujourd'hui tous les journaux reproduisent le texte d'un iradé solennel ainsi conçu :

(Officiel.)

Le costume des femmes.

« Il est de notoriété publique que le port du voile par les femmes musulmanes est une des prescriptions de l'islamisme. Les formes du *féredjé* et du *tcharchaff* qu'ont de tout temps portés les dames musulmanes ont été en dernier lieu tellement modifiées qu'elles jurent avec les usages du *hareem*. Les *tcharchaffs* ressemblent à des *ontari*, les *féredje*, confectionnés sans manches, sont taillés sur un modèle qui n'est pas conforme aux bonnes mœurs. Et les *yashmak* sont tellement fins qu'ils laissent voir toute la chevelure. D'autres vont jusqu'à porter des jaquettes et des manteaux à la militaire et des jeunes filles, en âge de porter le voile se promènent découvertes et dans un accoutrement en opposition avec les prescriptions de l'islamisme. Il va sans dire qu'un pareil état de choses ne saurait être toléré longtemps. Aussi un iradé impérial prescrit-il aux femmes de s'habiller conformément aux principes de la religion. Il est porté à la connaissance de tous les parents et maris de celles qui contreviendraient à la teneur de cet iradé qu'ils seront dûment poursuivis avec la dernière rigueur. »

Et voilà ! Pauvres femmes !

DU 3 FÉVRIER 1904.

Le ministère des Finances m'a envoyé son mustechar pour me dire que le trésor se trouvait complètement à sec et que le gouvernement nous demandait de lui avancer 50.000 livres turques dont il avait un besoin urgent et immédiat. Nous avons décliné cette proposition. Sans doute la pénurie est grande. Mais nous avons aussi employé de nos capitaux pour la prochaine période des achats de la récolte 1903. Nous savons d'ailleurs que l'Anatolie tient 200.000 livres à la disposition du fisc. Celui-ci s'abstient de les prendre parce que la Société met au prêt de cette somme une condition parfaitement juste et raisonnable, mais que le Palais ne veut pas accepter pour le moment.

Nous avons eu avant-hier et hier deux représentations de la « Boîte à Fursy ». Ces jeunes farceurs Montmartrois nous ont chanté leurs drôleries et ont joué quelques petites comédies ou opérettes, entre autres *Phèdre*, une parodie burlesque, amusante et bien rendue. Ces exhibitions attirent les Constantinopolitains sevrés de distractions de toutes espèces et altérés de spectacles. Mais ces chansonnettes ne sont pas faites pour le théâtre. On s'en fatigue vite. En revanche, quelques-uns de ces artistes voyageurs sont venus au club nous donner un choix de leurs productions. Dans un salon, c'est tout à fait amusant. Il nous ont chanté des petites satires sur les Lorando et les Tubini et sur l'expédition de Mételin, sur la reine Wilhelmine etc., etc., toutes choses que la censure aurait sûrement interdites si elles avaient figuré sur leur programme.

DU 9 FÉVRIER 1904.

Les nouvelles d'Extrême-Orient se corsent. Avant-hier on a appris que le Japon avait rappelé son ambassade et que la Russie en avait fait autant. Aujourd'hui une dépêche annonce que des torpilleurs japonais ont attaqué la flotte russe, que deux cuirassés et un croiseur de cette dernière ont été « endommagés », comme le dit un télégramme du général Alexeïeff. Il faudra voir de quel adjectif se serviront les dépêches japonaises.

La Bourse s'effondre, les fonds russes ont baissé tout à coup de huit points, les valeurs ottomanes sont très maltraitées, il est à craindre que cela ne s'accroisse encore.

DU 14 FÉVRIER 1904.

La guerre russo-japonaise alimente à elle seule la curiosité publique. Il paraît certain que la première attaque des navires japonais a été désastreuse pour la flotte russe. Deux autres navires de guerre ont été attaqués et coulés dans la baie de Tchemoulpo où les Japonais, maîtres de la mer, débarquent maintenant des troupes en grand nombre. Les télégrammes se succèdent et se contredisent. Il faudra sans doute attendre quelques semaines avant d'avoir des nouvelles précises. Les Russes ont à garder leur longue ligne de chemin de fer de 8.000 kilomètres, longeant sur d'immenses espaces le voisinage de la Chine, avant d'arriver en Mandchourie en plein territoire ennemi. Pour ce seul but de garantir leurs communications, il leur faut une énorme armée.

Nous avons eu à la Régie une alerte d'une autre nature. Mon sous-directeur Noblet, gravement malade d'albuminurie a été deux jours mourant. On lui a administré l'extrême onction, puis une forte saignée a mis fin à la crise, et après qu'il eut très crânement dit adieu à sa famille et à la vie son état s'est amélioré petit à petit. Il est aujourd'hui hors de danger. Le brave garçon doit avoir eu des maux de tête tels qu'on ne peut se les imaginer; on a éloigné de lui les armes à feu et on l'a surveillé pour qu'il ne se jette pas par la fenêtre. Je suis allé le voir deux jours avant la crise qui a failli l'emmener. Il avait un moment d'accalmie, reprenait espoir et parlait presque gaiement. Il m'a raconté en se moquant de lui-même qu'il s'était remis entre les mains de quelques empiriques turcs dont les dames de la maison avaient entendu parler comme possédant des remèdes aussi efficaces que mystérieux. L'un d'eux lui passait la main sur le crâne en prononçant en turc des objurgations à l'adresse de quelque esprit malin: « Je t'ordonne de sortir de cette tête », disait-il avec un juron, mais il ne sortait rien du tout, et le malheureux possédé continuait à souffrir.

Un autre, un jardinier d'Ortakeuy, gardien de secrets de famille hérités de génération en génération, est arrivé avec toute une collection de grenouilles vivantes. Il en appliqua une sur le front du patient. La pauvre bête gluante serrée au moyen d'un mouchoir faisait le tour de la tête, gigotait de ses quatre pattes sur les paupières et dans les cheveux du patient. L'étonnement et la répugnance produits par ce bizarre sortilège l'avaient un moment distrait de sa douleur, mais il s'était bien vite fatigué de cet emplâtre vivant.

« Que voulez-vous ! me disait-il, il faut bien tout essayer. »

Le lendemain de la grande crise, après la saignée, très affaibli mais débarrassé de ses maux de tête et se sentant mieux, il reprenait ses propos insouciantes. Il avait depuis longtemps une querelle amusante avec son ancien directeur général Farnetti. Il racontait une partie de chasse dans laquelle il prétendait avoir tué un faisan, se répandant en longues explications sur la manière dont il s'y était pris. Farnetti se gaussait de lui, soutenant que c'était le garde qui avait tué la bête et quant à lui, Noblet, il n'avait jamais su tenir un fusil. On était revenu souvent sur ce sujet.

Or, l'autre jour, Farnetti lui faisait visite près du lit où la veille on avait cru le voir mourir, l'autre, lui serrant la main lui dit : « Vous savez mon ami, arrivé à l'article de la mort, je vous avouerai que ce n'est pas moi qui ai tué le faisan... »

C'est toujours un spectacle saisissant et réconfortant à la fois que de voir un moribond parfaitement calme devant la fin qui s'approche.

DU 27 FÉVRIER 1904.

Deux faits divers alimentent les conversations de la capitale. D'abord T..., un des plus illustres coquins de l'Empire, est arrêté. Il est le propriétaire et le rédacteur de quelques journaux turcs et français, dont il se servait comme moyen de chantage, publiant avec cynisme les scènes d'intérieur de famille, les petits secrets intimes de ceux dont il voulait tirer la grosse somme, inventant les plus audacieux mensonges, faisant argent de tout. D'ailleurs assez habile dans son métier d'escroc, et par conséquent fort redouté. — Il paraît qu'un autre coquin, un jaloux sans doute, a découvert que le dit T... trafiquait des décorations, imitait les brevets, fabriquait même de faux iradés de Sa Majesté en matière politique. Le truc a paru dépasser la mesure, son auteur a été arrêté ainsi que quelques autres personnes, ses complices; son imprimerie a été fermée et ses journaux ont cessé de paraître. Nous faisons des vœux ardents pour que ce misérable disparaisse de la circulation, mais la probabilité, c'est qu'il sortira de cette épreuve chargé d'honneurs et comblé des faveurs de Sa Majesté.

Le deuxième fait divers est relatif à l'un des habitués du Palais, envoyé il y a quelques années à Paris comme attaché à l'ambassade ottomane, et que le gouvernement français refusa de reconnaître comme tel, en raison de certaines condamnations judiciaires. Il advint donc à ce personnage que la nuit dernière des voleurs pénétrèrent dans ses

salons et y firent une razzia des objets d'art, armes, bibelots, etc. qui s'y trouvaient. On se raconte cela au cercle en clignant de l'œil. A voleur, voleur et demi, ajoute l'un. C'est impossible, dit un autre, les filous ne se volent pas entre eux, il a dû se voler lui-même ! Ce qu'il y a de certain c'est que la douce victime a aussitôt évalué le dommage et crié par-dessus les toits, surtout ceux du Palais, qu'on lui a enlevé pour 7.000 livres turques (150.000 francs) d'objets. Ses lamentations seront sans doute entendues par le souverain qui daignera consoler son fidèle serviteur en lui faisant cadeau de quelques mille livres. Qui sait ? Ses objets d'art se retrouveront peut-être alors.

En dehors de ces deux événements, la fuite d'Achmed Djellaleddine pacha met le Palais sens dessus dessous. Le dit pacha, grand viveur, joueur enragé, mari d'une princesse égyptienne fort riche, jadis chef de la police secrète du Palais, a demandé plusieurs fois à Sa Majesté l'autorisation d'aller faire un voyage en Egypte. Elle lui a été refusée. Il est parti sans permission ! Grand émoi, enquête, télégrammes dans toutes les directions pour savoir où s'est dirigé le prisonnier évadé.

DU 2 MARS 1904.

Je suis allé ce matin de bonne heure, à 9 heures, chez Fériid pacha. Son Altesse, après m'avoir fait attendre un peu, est arrivée s'excusant : Sa Majesté lui a fait passer au Palais la plus grande partie de la nuit. « Figurez-vous ce qui m'arrive, me dit-il ; samedi dernier au Courbam Beyram, à la cérémonie du baise-main, le Sultan m'a fait publiquement toutes sortes d'amabilités, puis pendant quatre jours il ne m'a plus appelé. Je savais d'ailleurs que pendant ce temps il s'occupait de rétablir une bonne entente entre nous et le gouvernement bulgare. Au lieu de me charger, moi, son grand vizir, de lui faire rapport sur cette grave affaire, il avait confié ce soin à une petite commission sous la présidence du grand maître de l'artillerie. Je supposai bien que ces messieurs, de concert avec M. Natchevitch, le délégué spécial du prince Ferdinand, tramaient quelque mystérieuse intrigue.

« Hier après-midi, je fus enfin mandé au Palais, afin de présider au Conseil secret des ministres (quelques-uns de ceux-ci seulement avaient été convoqués) pour ratifier et sanctionner la décision de la commission agréée en principe par le Sultan.

« Et voilà qu'au lieu d'un arrangement réglant nos petites querelles résultant de la résolution de Macédoine, amnistiant les condamnés, libérant les prisonniers, rétablissant la liberté de circulation, etc., etc. je trouve que ces malheureux ont élaboré un traité d'alliance offensive et défensive, la Bulgarie promettant de secourir la Turquie en cas d'attaque par une nation étrangère et vice versa. Vous pouvez juger de ma stupéfaction. J'ai naturellement refusé de signer et j'ai dû passer presque toute la nuit à persuader Sa Majesté qu'on l'entraînait dans une fausse voie. Je vous demande un peu, nous sommes presque en état de guerre, nous subissons encore toutes les provocations et tous les mauvais procédés de la Bulgarie. Son gouvernement a ameuté l'Europe contre nous, ses officiers et ses soldats ont passé la frontière pour se joindre aux révoltés macédoniens. Et puis tout à coup, en présence des pressions exercées sur nous par l'Autriche et la Russie pour l'accomplissement des fameuses réformes réclamées par les populations bulgares, nous irions contracter un traité d'alliance avec la Bulgarie ? Contre qui et pourquoi ? Contre nos amis, sans doute, contre les Grecs ou bien contre les grandes puissances voisines, l'Autriche entre autres ! — On se moquerait de nous d'un bout à l'autre de l'Europe et on aurait joliment raison. — Et alors faire revenir ce Sultan obstiné d'une erreur où l'a entraîné sa fantaisie dévoyée ! Non ! personne ne peut s'imaginer la peine, les efforts, les tortures d'esprit auxquels je suis condamné. Il ne comprend rien, ne connaît rien sinon les stupidités qui lui ont été débitées par ses favoris. »

Ainsi parla le grand vizir, après quoi nous avons passé à d'autres sujets, aux intrigues des uns, aux rapines des autres, à la désorganisation de l'Empire par l'entourage du Sultan Abdul-Hamid.

Après Son Altesse, je suis allé voir le ministre de la Justice, autre Altesse, car il fut jadis grand vizir, le vieux Abdul Rahman pacha. Celui-ci m'a fait faire l'autre jour une communication étrange sur laquelle j'ai besoin d'explication. Mon administration vient de terminer un long procès contre un certain Arnaoutoglou, ancien entrepositaire de Trébizonde. Le sujet de la contestation n'a aucun intérêt ; il s'agit d'une de ces actions judiciaires qu'on nous intente sous le patronage et avec la protection d'un bailleur de fonds, qui est toujours un homme influent de l'entourage du Sultan. Le plaideur s'engage à partager avec son protecteur le résultat du procès, et le protecteur exerce alors sur les juges et les tribunaux toutes les pressions dont il est capable.

Le ministre n'a pas en principe à s'occuper des procès qui se plaident devant les tribunaux ; cependant, lorsque la Justice du pays se livre à des

excentricités par trop abracadabrantes, il lui arrive de rappeler à l'ordre les présidents de cours d'appel ou de cassation.

Dans le cas particulier, il s'était convaincu que nous avions entièrement raison, et que les condamnations des tribunaux de première instance et d'appel étaient scandaleuses, en sorte qu'il appela l'attention du président de la Cour de cassation sur le fait et que nous avons fini par gagner notre procès. Notre adversaire a recouru à tous les moyens. Battu par la Cour de cassation, il a demandé la révision de tout le procès; elle lui a été refusée, et nous dormions sur nos deux oreilles depuis six mois environ que cette affaire est terminée, toutes les instances possibles et impossibles ayant été épuisées.

Abdul Rhaman est un vieillard d'intelligence moyenne, d'une intégrité scrupuleuse, obstiné dans ses opinions. Il me témoigne en toutes circonstances une amitié marquée et, dans le susdit procès, il a été notre ferme soutien.

Il m'a reçu avec sa cordialité habituelle, m'a pris la main dans ses deux grosses pattes chaudes et m'a tenu le discours suivant: « Vous savez combien je vous aime; vous êtes notre véritable ami, mais je suis maintenant dans un grand embarras. Le procès Arnautoglou est terminé, les jugements rendus sont définitifs et irrévocables, depuis bien des mois; mais votre adversaire a obtenu de Sa Majesté un iradé, ordonnant que la Justice soit de nouveau nantie. — Cela est contraire à toutes les lois, et je me vois placé entre une profonde illégalité et une désobéissance à mon bien-aimé souverain. Alors, avant de prendre une résolution, je vous ai fait faire une communication pour vous demander de me tirer de cette impasse. »

« Altesse, lui ai-je répondu, vous savez que ma confiance dans votre jugement est sans borne, si vous connaissez un moyen de trancher cette difficulté dites-le-moi. Je ferai par considération pour vous ce que je ne ferais pour aucun autre. »

Et alors il m'exposa que l'on pourrait peut-être faire taire ce plaideur en lui donnant une très faible somme, etc., etc. J'ai dit que, quand je connaîtrais la somme, je me prononcerais, mais que je ne pouvais pas me mêler de cette négociation. « Je la conduirai moi-même, dit-il. » — « C'est bien, allez, nous verrons. » Si je dois payer quelque chose pour un procès gagné, il faudra que le ministre de la Justice me conserve pour d'autres cas toute sa bienveillance.

Mais tout cela constitue un trait de mœurs à soumettre aux réflexions des juristes d'Occident. Tous nos principes de droit public sur l'indé-

pendance des tribunaux, sur la séparation absolue du pouvoir judiciaire à l'écart de toute influence politique, sont en Turquie, comme dans tous les Etats d'Europe, la base même de l'organisation de la justice. C'est la théorie. Mais en pratique, quand on est arrivé à grand'peine à un jugement rendu en dernier ressort, voici le souverain lui-même qui, sur un comméragé quelconque de l'un de ses courtisans, intervient et ordonne à ses ministre de reprendre l'affaire *ab ovo*. Le pauvre vieux Abdul Rhaman ne sait que faire. Désobéir, c'est risquer la disgrâce. Remettre en question la chose jugée, c'est le renversement de toutes lois divines et humaines, c'est substituer la force au droit, c'est s'attirer peut-être quelque redoutable intervention d'ambassades étrangères.

Enfin je verrai, je ne dis pas non, j'attendrai de connaître le prix de ce... marchandage.

DU 15 MARS 1904.

L'événement du jour, c'est la condamnation à 15 ans de travaux forcés du journaliste T..., le maître chanteur, le bandit audacieux qui faisait trembler même les courtisans du Palais. Sa Majesté, à la grande stupéfaction de chacun, a ordonné que le jugement ait lieu en public et, pendant deux jours, dix mille personnes se sont bousculées devant le vieux palais de justice, pour entrer dans une salle qui peut bien en contenir deux cents. On s'attendait à des révélations, à des vengeances, à des mystères dévoilés, à de hautes personnalités compromises. Rien de pareil ne s'est produit. Le coquin a fait son entrée à l'audience en récitant des prières pour la prolongation des jours de Sa Majesté impériale, et le procès s'est terminé dans les pleurs; larmes de crocodile, qui seront peut-être appréciées à Yildiz, et qui nous ramèneront dans quelques mois cet affreux gredin gracié et couvert d'honneurs. Ses deux principaux complices ont été aussi condamnés à la même peine.

DU 27 MARS 1904.

Je suis allé avant-hier matin faire un bout de causette avec le grand vizir. Il est très préoccupé de la situation financière. Après avoir harcelé le ministre des Finances, il a fini par en obtenir une espèce de budget soldant par un déficit annuel de quatre ou cinq millions de livres turques, et pas un sou dans la caisse. De là grand désarroi au Conseil

des ministres, on propose de réduire tous les traitements de 50 %, de renvoyer à plus tard les dépenses d'armement de marine de guerre, etc., etc., un tas de choses qu'on projette toujours quand le trésor est à sec et qu'on n'exécute jamais.

Comme l'ambassadeur de Turquie à Paris s'est fait payer l'autre jour 7000 livres (160.000 francs) pour traitement personnel et cela par ordre direct du Palais et sans passer par l'intermédiaire de la Sublime Porte, Férid pacha s'est mis dans une grande colère, et il a parlé avec une réelle violence au Sultan, l'avisant que la pénurie d'argent était telle qu'elle arriverait bientôt à menacer son trône et sa personne. Le malheureux souverain n'en a pas dormi de la nuit, d'où grand émoi au palais. Le ministre des Finances va être invité à revoir son budget et les chambellans et courtisans de l'entourage ne tarderont pas à convaincre leur maître que le grand vizir a exagéré, qu'il n'y a aucun péril, que tout est pour le mieux sous les auspices du plus délicieux des sultans de la terre.

Cet après-midi, à 5 heures du soir, je suis allé assister à la cérémonie annuelle des Persans, l'anniversaire du massacre de leurs grands martyrs Hussein, Mousslim et ses deux enfants.

Dans le grand quadrilatère formé au milieu du Han des Persans près du quartier du bazar de Stamboul, une foule d'Européens se pressent pour assister au spectacle. Sur l'un des côtés, on a ménagé une place assez vaste pour l'ambassadeur de Perse, sa maison et ses invités. C'est là que nous nous installons. La cour immense est fermée des quatre côtés par de vieilles maisons gênoises d'un effet pittoresque, dans lesquelles sont concentrés les bureaux des plus importantes maisons de commerce persanes. Au centre une construction délabrée dont je ne connais pas la destination. Tout autour un large espace est réservé pour la procession qui va bientôt faire son apparition. En dehors de cet espace, le long des maisons stationnent les curieux, les étrangers et les invités des chefs de maisons.

Peu après notre arrivée une première procession fait son entrée et circule lentement dans l'espace réservé. Ce sont d'abord de grandes bannières triangulaires et flottantes, la hampe surmontée d'une main ouverte en cuivre jaune. Les étoffes des drapeaux sont sombres. Tout le monde marche à pas très lents au son d'une musique monotone. Quelques instruments de bois, flûtes et clarinettes, jouent sans interruption une phrase musicale unique, accompagnant le chant rauque et violent de la foule. Des cymbales stridentes en cuivre marquent la cadence. La première impression est sinistre. — Derrière les drapeaux trois

chevaux s'avancent l'un après l'autre, tenus chacun par deux hommes vêtus de blanc. L'un porte les lames entrecroisées des sabres des califes, dressées sur la selle, la pointe en l'air. Le deuxième porte les boucliers, et, sur la selle du troisième, deux pigeons captifs s'agitent et cherchent vainement à s'échapper.

Puis vient une cohue d'hommes à figure rébarbative, tous vêtus de longues robes noires ouvertes sur la nuque et sur les omoplates jusqu'à la ceinture, de manière à montrer à nu le cuir de leur dos. Ils portent à la main droite une sorte de verge composée d'un manche en bois de 30 ou 40 cm. de longueur auquel sont attachées un grand nombre de chaînettes en fer de 60 ou 70 cm. de longueur. Tous ces sauvages hurlent le même refrain, toujours le même, composé d'une seule phrase répétée sans relâche en cris gutturaux. Puis, sur un commandement, tout le monde s'arrête, et en cadence, avec un grand geste tournoyant pour donner de l'élan à leur instrument de fustigation, ils le jettent sur leur épaule droite, puis sur leur épaule gauche, tandis que les chaînes de fer s'abattent sur leur dos nu, en y traçant de longues lignes rouges qui deviennent bientôt sanguinolentes.

Après quelques minutes de cet exercice bizarre, le cortège se reforme et amène devant nous d'autres énergumènes aussi vêtus de longues robes noires, ouvertes cette fois non plus sur le dos mais sur le sein gauche. Ils hurlent la même phrase de leurs gosiers éreintés, puis en lançant aussi leur bras dans un grand geste circulaire, leur main droite tombe à plat avec la plus grande violence sur leur poitrine dénudée. Le son produit par ces centaines de coups frappés ensemble, au moment exact déterminé par la cadence, est extraordinaire, mais puissant, lugubre, quelque chose de jamais entendu. Quand ils arrivent devant nous, après avoir déjà manifesté pendant un assez long temps, leur sein gauche a absolument l'apparence d'un beef-steak cru prêt à être mis sur le gril.

La nuit est venue. La vaste cour s'est vidée. On allume derrière nous les illuminations préparées aux fenêtres et aux portes des maisons. Devant nous, sur le parcours de la procession, on a placé de distance en distance des récipients en treillis de fer, supportés par des poteaux plantés en terre. Ils sont remplis de bois, de chiffons imbibés de poix; on les arrose de naphte et on y met le feu; une grande flamme surmontée d'une épaisse fumée rouge s'en échappe et jette sur toute la grande scène des lueurs d'incendie. C'est impressionnant, et voici que là-bas, à l'entrée du han, s'élève de nouveau, beaucoup plus puissant, le chant rauque et sauvage de la procession. Nous voyons les pénitents dans le lointain, tous vêtus



ATTELAGE DU PAYS



CHARIOT DE VILLAGEOIS TRAINÉ PAR DES BUFFLES



INTÉRIEUR DU BAZAR DE STAMBOUL



UN CAÏQUE POUR LE TRANSPORT DES MARCHANDISES



CHATEAU DE ROUMÉLI-HISSAR,
sur le Bosphore, construit par Mehmed I, en 1452



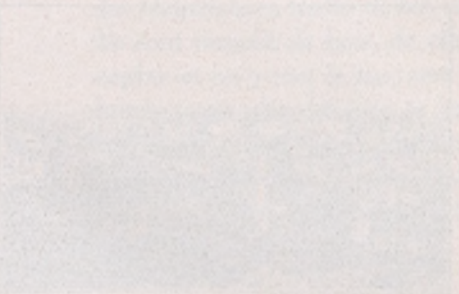
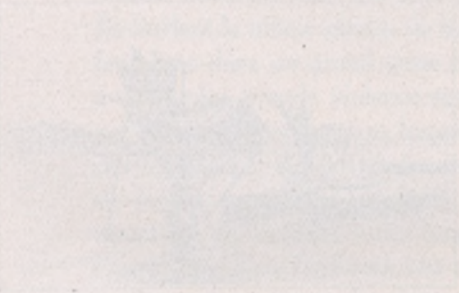
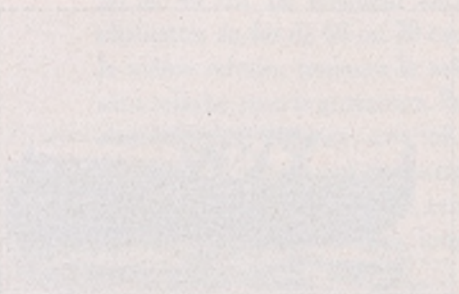
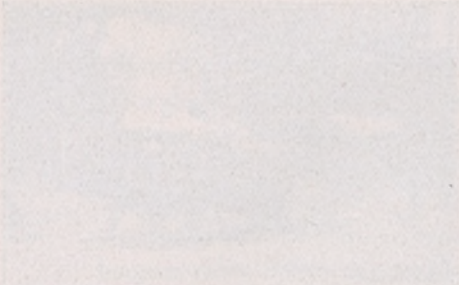
UNE PÊCHERIE SUR LE BOSPHORE



COUVENTS RUSSES AU MONT ATHOS



ANGORA



de longues robes blanches cette fois, se livrant à des gesticulations fantastiques. La tête du cortège arrive jusqu'à nous. Les drapeaux sombres sont plus nombreux. Une rangée d'hommes portant de grandes lanternes les précèdent. Puis viennent les chevaux; leur tête est maintenant couverte d'une étoffe de gaze rougeâtre et sur leur front est placé un miroir ovale de la dimension de ceux qu'on suspend à la fenêtre pour se faire la barbe. Les pauvres bêtes s'avancent craintives paraissant se demander ce que signifie l'accoutrement dont on les affuble; elles sont retenues au mors, à droite et à gauche, par deux hommes vigoureux. Le troisième cheval qui porte les colombes est recouvert d'un grand drap blanc taché de sang. Puis arrivent, dans un vacarme tumultueux, la multitude des figurants enveloppés d'étoffes flottantes blanches, la tête nue, rasée sur l'occiput. Chacun porte un sabre à large lame, le tranchant tourné contre la figure; ils l'élèvent et l'abaissent puis se frappent le crâne. Le sang jaillit, coule lamentablement sur leur figure ou sur leur cou et s'étale en larges taches rouges sur la blancheur de leurs vêtements. Et tout cela hurle l'éternel refrain sauvage. On dirait un peuple de fous furieux ou d'hallucinés. Les torches jettent leurs lueurs lugubres sur cet étrange spectacle. On se croirait aux enfers. Dans le public, quelques personnes ont peine à supporter la vue du sang qui coule partout. Elles détournent les regards, quelques-unes prennent mal.

A un signal donné, le vacarme s'interrompt. Un homme debout sur une table, probablement un prêtre, lit une longue litanie, sans doute le récit de la mort des martyrs. Après chaque phrase toute la foule répète les derniers mots, puis les contorsions et les hurlements recommencent de plus belle.

Dans les groupes persans, même parmi les spectateurs tranquilles, beaucoup de personnes pleurent à chaudes larmes. Je me suis souvenu à cette occasion d'une histoire que nous racontait il y a quelques années l'ingénieur de Catelin. Il avait fort envie d'acheter un assez beau cheval offert en vente par un Persan. Et, dans la journée, on avait fortement discuté le prix de la bête sur lequel on n'était pas d'accord. Tout à coup, nous dit de Catelin, pendant que mon vendeur vantait avec beaucoup de vivacité et pour la vingtième fois les qualités de son coursier, il s'arrêta net, poussa un long gémissement nasal, des larmes jaillirent de ses yeux, et il se mit à sangloter. Fort inquiet, le croyant malade, je le pressais de me dire de quoi il souffrait. « Je pense, dit-il, en paroles entrecoupées, à ces pauvres petits enfants d'Aly, massacrés dans un jour comme celui-ci. » J'eus beaucoup de peine à me tenir de rire, suspectant fortement

la sincérité de cette désolation, car de vraies et abondantes larmes ruisselaient sur ses joues de maquignon. C'était le jour de la cérémonie annuelle, et le désir de vendre son cheval à un bon prix ne lui faisait pas oublier ses devoirs de croyant chiïte.

J'ai cherché parmi les drogmans et le personnel de l'ambassade de Perse à me faire traduire les paroles qui se chantaient ou se criaient. Je n'ai pas réussi; ils avaient l'air de connaître fort mal la légende dont on célébrait le souvenir, ou ils ne voulaient pas s'en entretenir avec un étranger.

De retour chez moi, j'ai cherché dans la bibliothèque du club, assez bien fournie cependant dans ces matières, une explication. Je n'ai trouvé qu'un récit assez confus dans les notes d'un célèbre peintre voyageur russe M. Verachaguine, traduites il y a quelque 40 ans dans le « Tour du monde ». L'imam Hassan avait succédé aux quatre successeurs immédiats du prophète dans le gouvernement de Médine et le Califat d'Arabie. Il était révérend des mahométans, parce qu'il était le représentant et le descendant de Mahomet, et aimé d'eux parce qu'il était juste et généreux. Ayzid ou Yesid, roi de Syrie, conçut contre lui une grande inimitié et voulut s'emparer de ses Etats. Il le fit empoisonner dans son propre palais à Médine. Se sentant mourir, Hassan confia le gouvernement à son jeune frère Hussein. Ce dernier, voulant s'assurer de la fidélité des habitants de Kufa, envoya auprès d'eux son cousin Aly. Celui-ci fut également poursuivi par la haine de Yesid, et tué. On jeta en prison ses deux petits enfants de 6 et 7 ans qui après toutes espèces d'aventures, furent décapités par un nommé Harris dans l'espoir d'une bonne récompense. Enfin Hussein lui-même, s'étant approché de Kufa, fut attaqué par l'armée du roi de Syrie et tué. Sa tête fut promenée à travers les villes au bout d'une pique; mais partout elle opérait des miracles ». Sur ce canevas l'imagination fanatique des chiïtes a brodé toute une série de légendes naïves ou grotesques qui sont rappelées ou représentées par certains acteurs de la procession.

Cette cérémonie est célébrée avec diverses variantes en Perse et au Turkestan, et partout avec la même sauvagerie. C'est ainsi que les musulmans chiïtes témoignent leur douleur, et le courage dont ils sont prêts à faire preuve pour défendre leur foi et leurs grands imams. Mais, comme les grands imams ont tout de même passé dans l'éternité et qu'il n'y a plus moyen de se dévouer pour les soustraire au trépas, il faut au moins que l'univers sache comment on les aurait défendus, si on avait vécu de leur temps.

La grande représentation à laquelle je viens d'assister est comme les mauvaises comédies. Elle ne supporte pas deux auditions. Une autre année, si Dieu me prête vie, et à bien plus forte raison si je ne suis plus de ce monde, je n'y retournerai pas.

DU 26 AVRIL 1904.

Hier au soir j'ai dîné chez mon ami Ferid pacha, le grand vizir, avec M. Barthou, ancien ministre français de l'Intérieur et M. Deffès, directeur général de la Banque, autrefois préfet de Marseille et en cette qualité ami de M. Barthou qui est député de quelque département voisin des Pyrénées. M. Barthou est un homme jeune, il n'a pas l'air d'avoir plus de 42 ou 45 ans, et il y a cependant plusieurs années déjà qu'il faisait partie du ministère de la République. — Il est instruit, parle fort agréablement un peu de toutes choses, et sans accent méridional, à l'inverse de M. Deffès qui, avec son énorme mâchoire, broie des aphorismes sentencieux dans le plus pur Marseillais.

On a parlé d'hommes politiques de France, d'Angleterre, d'Autriche, d'Espagne, de grèves, de « trade unions » anglaises, de questions ouvrières et sociales, et j'ai été très frappé de voir le grand vizir prendre part à la conversation sur toutes questions avec une connaissance précise des choses, une justesse et une simplicité de jugement remarquables.

La grève des employés de chemins de fer de Hongrie, qui est la grande actualité, attirait nécessairement l'attention. Tous les services de chemins de fer ont été arrêtés dans ce grand pays à heure fixe, troublant non seulement les intérêts nationaux, mais interceptant la circulation des hommes et des choses entre l'Occident et l'Orient. M. Constans, ambassadeur de France, en route pour rentrer à son poste est bloqué à Pesth. Mes jeunes amis Morax, en route pour me faire une visite dont je me réjouis fort, sont aussi arrêtés à Pesth sans pouvoir aller ni en avant ni en arrière. Nous sommes depuis quelques jours sans lettres et la circulation de l'express d'Orient a été interrompue. Je pense que les services publics, chemins de fer, postes, télégraphes, alimentation d'eau, gaz, etc. sont un très mauvais terrain d'expérience pour les grévistes. Les intérêts lésés sont tellement considérables et généraux que les ennemis de la grève sont tout le monde, et quand on se met en guerre contre tout le monde, on est à peu près sûr d'avoir tort et de payer très cher une aussi grosse erreur de jugement. Il n'est pas admissible qu'une catégorie quelconque

d'employés se permettent de suspendre le cours même de la vie matérielle d'une ville ou d'une grande nation, en arrêtant le fonctionnement d'un de ses éléments essentiels. Il ne s'agit plus de la révolte des ouvriers d'une fabrique, d'une ou de plusieurs exploitations de mines contre un ou plusieurs patrons. La grève des chemins de fer est la révolte de fonctionnaires publics contre la société tout entière, et lorsqu'on attaque les intérêts de chacun, c'est un spectacle intéressant que de voir avec quelle rapidité toutes les déclamations théoriques ou socialistes disparaissent, comment tous les intérêts individuels se coalisent contre le danger commun. Il n'y a plus ni radicaux, ni conservateurs, ni cléricisme, ni socialisme, mais un seul et unique sentiment de résistance. Le patron menacé, c'est tout le monde, et ce patron-là ne plaisante pas. Je ne serais pas étonné que les grévistes hongrois n'en fissent la dure expérience. On prétend que plusieurs fonctionnaires supérieurs, inspecteurs et autres, font cause commune avec les petits employés ; tant pis pour eux.

Pendant que nous dînions entre hommes, M^{me} Barthou et sa mère partageaient le repas du harem ; elles nous ont rejoints après et nous sommes tous rentrés en ville de bonne heure.

Du 30 AVRIL 1904.

La grève des employés des chemins de fer hongrois s'est terminée par un combat à Peterwardein entre la troupe et les grévistes. Ces derniers ont eu plusieurs morts et beaucoup de blessés, après quoi tout est rentré dans l'ordre. La circulation des trains est rétablie. M. Constans, parti de Pesth en bateau par le Danube jusqu'à Belgrade est arrivé ce matin à Constantinople. Mes jeunes amis arrivent demain par le bateau de Costanza.

La guerre russo-japonaise continue à faire parler d'elle. Les Russes ont éprouvé de nouveaux désastres maritimes. Un de leurs plus grands cuirassés, le Pétropavlovsk, a heurté une mine, puis a sauté et coulé en deux ou trois minutes, corps et biens. L'amiral en chef, commandant des forces maritimes, avec tout son état-major, a péri dans cette affreuse catastrophe. Quelques officiers et quelques hommes ont seuls pu se sauver comme par miracle. On reste confondu à la pensée de cette destruction d'un navire aussi énorme, construit avec tant de peine, de science industrielle, mis à l'abri des plus puissants projectiles par une carapace d'acier formidable, œuvre savante de résistance à la destruction, à laquelle on consacra des

sommes fantastiques, 25 ou 30 millions de francs, plus que le coût de la plus belle œuvre d'art, plus qu'une grande cathédrale. Et voilà que surviennent quelques Japonais, tout petits, petits, des hommes de rien du tout, qui placent sur le passage un traîtreux obstacle, perfidement caché sous l'eau, et paf, tout saute en l'air, hommes et choses, puis retombe pour s'engouffrer au plus profond des mers, canons monstrueux dont les détonations rivalisent avec l'éclat du tonnerre, engins mécaniques perfectionnés, télégraphes aériens subtils, presque miraculeux, grands officiers de marine, leur chef l'amiral Makaroff, célèbre par son intelligence et par son courage, tout a disparu dans un grand bouillonnement. L'eau s'agite encore un instant, quelques bulles d'air apparaissent à la surface, puis plus rien, le niveau se rétablit avec le silence dans sa solennelle indifférence de la nature. Dans ce désastre a péri aussi le peintre Veraschaguine dont je rappelais il y a quelques jours les voyages au Turkestan, à propos de la fête des Persans.

Les souverains d'Europe envoient leurs condoléances au tsar de toutes les Russies. Le sultan lui-même refoule au dedans de lui l'immense satisfaction qu'il éprouve; il prend un air contrit, et verse quelques larmes sur ce grand sinistre. Puis on pensera à autre chose.

Voici l'Angleterre et la France qui s'unissent par un nouveau traité. La France ne troublera plus l'Angleterre dans sa paisible possession de l'Égypte. L'Angleterre laissera la France intervenir au Maroc comme elle le jugera à propos. D'autres sources de conflits coloniaux sont arrangés à l'amiable. Et, pendant que l'empereur d'Allemagne se promène sur la Méditerranée, fait une caresse à l'Espagne, rappelle à son cousin le roi d'Italie les anciens liens qui l'attachent à la vieille Triplice, M. Loubet part pour l'Italie en voyage de réconciliation triomphante.

DU 2 MAI 1904.

Guillaume II a quitté subitement Venise pour rentrer en Allemagne, départ brusque, inexpliqué, donnant au monde l'impression d'un mouvement de mauvaise humeur en présence des manifestations d'enthousiasme qui accueillent M. Loubet en Italie, et des fêtes somptueuses qui se donnent en l'honneur du président de la République et auxquelles lui-même, le grand empereur, n'est pas convié.

Il s'est arrêté à Carlsruhe et là, à la frontière française, il a sonné un petit coup de trompette dans son discours où il a rappelé les grandes

victoires. C'est une erreur de sa part, sans doute, car il ne produit d'autre effet que de marquer l'isolement singulier dans lequel reste l'Allemagne au milieu du courant pacifique et de bonne intelligence qui entraîne irrésistiblement tous les autres peuples d'Europe les uns vers les autres.

Du 5 MAI 1904.

A bord de l'Iskenderoum.

Je suis parti dimanche 1^{er} mai un peu précipitamment pour passer deux jours à Salonique. Le temps s'est mis au beau, et, en compagnie de de Germiny et de mes deux jeunes amis Morax, nous nous sommes embarqués sur l'Iskenderoum et, après un petit détour au pied de la magnifique pyramide du mont Athos, nous sommes arrivés à Salonique dans la nuit de lundi à mardi.

Le fameux programme des réformes de Macédoine semble prendre un certain corps. Hilmi pacha paraît un homme agissant. Les agents civils étrangers fonctionnent comme ses adjoints. Les officiers de gendarmerie se répartissent dans les diverses régions, les Russes à Salonique, les Autrichiens à Uskub, les Italiens à Monastir, les Français à Sérès et les Anglais à Drama.

Dans tous ces pays le commerce et la culture du tabac traversent une crise intense à cause de l'accroissement inconsidéré de la récolte 1903, et certains indices me font croire qu'on ne serait pas fâché de faire passer sur la Régie la responsabilité d'un état de choses qui provoque beaucoup de plaintes et de mécontentement. Lorsqu'on a commis de graves fautes et qu'on est parvenu au moment où on doit en subir les amères conséquences, il est très commode de décharger sa mauvaise humeur sur autrui. C'est pour cela que je vins à Salonique tâter le terrain, faire connaissance avec les nouveaux personnages dirigeants et prévenir les Européens de ne pas se prêter à la petite combinaison qui viendra à l'esprit des Turcs de rejeter la responsabilité d'une situation embarrassée sur une administration européenne.

J'ai vu d'abord Hilmi pacha qui, malgré ses occupations très absorbantes, a bien voulu me consacrer deux après-midi presque complets, mardi chez lui, et mercredi au nazareth de la Régie. C'est un homme de taille moyenne, très noir de barbe, la figure d'un ascète, maigre, l'œil grand et pénétrant, quoique un peu enfoncé dans son orbite, le regard droit et franc. Il parle bien le français. Sa conversation est celle d'un homme instruit, raisonneur et logique. Il supporte fort bien la

contradiction et se rend aisément aux bonnes raisons qu'on lui développe. Il a le bon esprit d'admettre que le sujet que nous traitons est d'une nature spéciale, que beaucoup de ses éléments lui échappent, et il entend avec intérêt ce qu'on lui dit. Hilmi pacha doit être un travailleur infatigable; il pénètre dans tous les détails de son administration. Aussi tout le monde s'adresse à lui. Toutes les plaintes s'accumulent dans son bureau, et, comme la misère est grande, leur nombre se multiplie. Il les connaît toutes, et je le vois écrire des lettres sur des détails infimes. Il finira par s'y perdre. Je me souviens toutefois que le grand vizir m'a dit: «Prenez garde!»

Les autorités locales, les valis eux-mêmes sont éclipsés par l'autorité supérieure de l'inspecteur général qui absorbe tout. Hassan Fehmy se sent en sous-ordre; il est humilié et ne tardera pas à manifester sa mauvaise humeur. Le maréchal commandant les troupes de la circonscription est en fort mauvais termes avec Hilmi et ne le cache pas. Les officiers et les soldats sont mal payés, ou pas du tout, tandis que les civils, à commencer par le vali, reçoivent des traitements formidables, 7 à 800 livres chacun par mois. Il exprimait hier devant moi, et avec violence, son indignation à ce sujet. — Les traitements de ces messieurs sont en effet ridiculement élevés; ils sont payés en partie par la caisse d'Etat, en partie par la cassette particulière du Sultan ou par la liste civile. Mais j'ai entendu dire que ces hauts fonctionnaires mettaient une coquetterie particulière à ne prélever leur traitement qu'après que les autres employés civils avaient reçu le leur. Où est la vérité au milieu de ces contradictions? Une chose est certaine, c'est que ni l'inspecteur général, ni le vali n'exigent de l'argent pour faire payer leurs services. Ils ne sont ni l'un ni l'autre gens à backchichs.

A côté de l'inspecteur général il y a des personnages nouveaux, les agents civils imposés par les puissances occidentales, pour surveiller les agissements des autorités en Macédoine, un embryon de tutelle très susceptible de se développer. L'agent civil autrichien est M. de Müller, avec lequel j'ai passé quelques heures mercredi. Il m'a paru un homme instruit, de grand jugement, appréciant les choses avec fermeté, modération et sagesse. Il a toute l'allure d'un véritable homme d'Etat. — Les Turcs n'ont pas à se plaindre. Si on leur envoie des hommes distingués, c'est tout gain. Entre Hilmi pacha et M. de Müller, mais il n'y a qu'à les laisser faire, à leur fournir les moyens financiers et la force militaire dont ils ont besoin. Pour tout le reste, ils feront mieux que les gouvernants actuels.

L'agent civil russe est malade, je n'ai pas pu le voir. On le dit d'ailleurs beaucoup moins intéressant que M. de Müller. J'ai vu en revanche le consul général, M. de Giers, qui est très bien.

La province est tranquille; on signale encore quelques bandes d'insurgés, mais tout fait espérer que les désordres, dans leur généralité sont finis. On a reconstruit le bâtiment de la Banque ottomane sur le même emplacement. Il est à peu près terminé. C'est une belle construction moderne qui fait un peu regretter l'apparence solennelle de l'ancienne façade au fond de sa cour, encadrée de beaux arbres ombrageant quelques statues. — On a établi au rez-de-chaussée de vastes guichets autour d'un grand hall destiné au public, imitant de loin les bureaux du Crédit lyonnais de Paris. Je pense qu'on regrettera cette énorme place perdue qui oblige à resserrer beaucoup trop l'espace réservé aux bureaux et à l'administration de la Banque. Le port est terminé. Il n'y manque que des bateaux. Sur la place, des tramways; devant le port, il y a un hôtel, convenable d'apparence et de tenue, qui remplace fort avantageusement l'ancien caravansérail de Colombo transformé aujourd'hui en entrepôt de marchandises.

Mes jeunes gens, de Germiny et les deux Morax, ont visité les églises et les fortifications de la ville que je n'ai jamais vues. Ils se déclarent enchantés et ont fait une ample provision de photographies pittoresques.

Hier au soir 4 mai, nous nous sommes embarqués sur l'Iskenderoum. Nous y avons parfaitement dormi, et nous sommes réveillés ce matin en face du mont Athos. Dans ce moment (5 heures et demie du soir), nous entrons dans le détroit des Dardanelles. Nous arriverons demain matin à Constantinople.

DU 15 MAI 1904.

Ma maison s'est remplie depuis quelques jours. A René et Jean Morax, sont venus s'ajouter mon fils Maurice, sa femme, sa petite fille et l'institutrice de cette dernière. Six personnes dans mon appartement de garçon. Ma cuisinière fait des prouesses, et nous passons notre existence fort gaiement.

Jeudi dernier 12 courant le grand vizir nous a conviés à dîner chez lui. Ma belle-fille et la petite Blanche sont allées dîner au harem avec les dames de la maison. Maurice et moi avons dîné avec Son Altesse et

un aimable officier, son gendre. Le dîner était assez bon, et le grand vizir tout à fait aimable.

Avant hier vendredi nous avons été tous ensemble au Selamlık, puis chez les derviches tourneurs qui sont toujours pour les Européens un objet de grande curiosité. Il y avait longtemps que je n'avais plus revu ces grandes toupies blanches. Elles m'ont paru un peu moins burlesques que la première fois.

Pendant tout ce temps, la guerre russo-japonaise suit son cours. Les Russes subissent des échecs répétés sur terre et sur mer. Port-Arthur est coupé de ses communications avec la terre; il ne tardera pas sans doute à tomber entre les mains des Japonais. C'est une grande déception pour les Russes et pour leurs amis, en même temps qu'une cruelle humiliation et une dure leçon. Les gens qui ont fait d'avance des prophéties ne se sont pas rendu compte de l'obstacle énorme de la distance. Il faut y regarder à deux fois avant d'aller batailler à 7 ou 8000 kilomètres de chez soi. Les Anglais en ont fait la cruelle expérience dans le sud de l'Afrique; mais ils étaient maîtres de la mer et leurs moyens de transport sont presque illimités. Les Russes, battus sur mer dès le premier jour, n'ont plus que la longue ligne de chemin de fer à une seule voie qui traverse l'Asie. Dans peu de temps, elle suffira à peine pour transporter les vivres et approvisionnements des troupes qui se trouvent déjà sur le théâtre de la guerre. L'envoi de nouveaux renforts sera presque impossible, en tout cas fort lent. La guerre risque de s'éterniser.

En Allemagne, l'empereur continue à donner des signes de mauvaise humeur. Il a l'air d'un homme profondément froissé. Après son discours de Carlsruhe, il a saisi l'occasion d'une inauguration de pont à Mayence pour lancer encore quelques allusions aux victoires de 1870, s'est réjoui des nouvelles routes donnant accès à la frontière française. — Je ne sais si la nation allemande est disposée à se laisser emballer dans cette voie dangereuse. Je crois que non; l'irritation de Guillaume II me fait l'effet d'être toute personnelle et de jurer avec le calme du peuple. Le vieux Bebel, l'incorrigible, a mis les pieds dans le plat au Reichstag et a interpellé violemment le chancelier de Bulow sur les paroles inconsidérées de l'empereur.

BROUSSE, le 19 MAI 1904.

Hier au soir 18, j'ai eu chez moi une vingtaine de personnes à dîner, Constans, l'ambassadeur de France, le ministre de Belgique et ses

gentilles filles, Lahovary, ministre de Roumanie, le comte Vitali, de Janko, etc.

Ce matin à 10 heures nous sommes partis sur l'Iskenderoum avec mes hôtes pour venir à Brousse où quelques affaires avec le gouvernement m'appellent.

Au sortir du Bosphore, nous avons été accueillis par d'assez grosses vagues amenées par le vent du midi. Quelques-uns des nôtres ont un peu souffert et n'ont pu participer à notre déjeuner à bord. La mer s'est d'ailleurs calmée à mesure que nous approchions de Moudania où nous sommes arrivés à 3 heures et où nous avons trouvé une chaleur torride. — Dans ce moment nous venons de nous installer commodément à l'hôtel de M^{me} Broth, après avoir fait une entrée fort ébouriffante en ville. Mon nazir a la rage, quand je viens ici, de me recevoir avec un peloton de cavaliers, et de faire une entrée en ville caracolante et épatante. Cela a bien amusé mes hôtes qui arrivent de Suisse où on ne les a pas habitués à ces démonstrations orientales. C'est assez drôle à voir une fois.

Brousse est remplie de roses, sur la route depuis Moudania, les talus de chemin de fer et les champs sont couverts de fleurs: des coquelicots rouge sombre, des fleurs bleues, violettes, des églantines en grands buissons fleuris. C'est une saison magnifique pour ce pays.

BROUSSE, LE 21 AU SOIR.

Je suis allé hier matin faire ma visite de cérémonie au gouverneur général. Il s'est installé dans une assez belle maison à 20 minutes de la ville, au bord de la route qui conduit aux bains. Le gouverneur est un assez bon type de grand seigneur oriental. En plus il est intelligent, assez énergique et il parle un peu le français. — Il a autour de lui toute une armée de fonctionnaires, d'aides de camp, etc., sans parler des espions qui le surveillent. En descendant de voiture je suis reçu par un officier, au pied de l'escalier de la maison; son directeur politique m'attend, et au haut de l'escalier Son Excellence elle-même m'accueille en me tendant les mains. Il me conduit dans son salon de réception entièrement garni de meubles incrustés de Damas, d'un travail très fin, et de beaux tapis. Toutes ces petites formalités sont réglées comme par un protocole minutieux. S'il recevait mon nazir, il se bornerait à se lever de son fauteuil pour lui souhaiter le bonjour de la main. Pour un personnage de moins d'importance, il resterait assis, et le visiteur se courberait en deux

devant lui. Il m'a d'ailleurs envoyé à l'hôtel deux gendarmes à cheval et comme mon nazir m'a aussi délégué deux « souvaris », je ne puis pas faire un mouvement sans ces quatre cavaliers qui trottent devant ma voiture, qui font fuir les petits enfants, les poules et les canards et qui amènent les gens sur le pas de porte de leur maison ou de leur magasin.

Le vali est aussi grand seigneur oriental en ce sens qu'il a un traitement de 200 livres par mois, et qu'il en dépense 500 au moins. Il n'a qu'une femme légitime, une Circassienne qui doit avoir été fort belle, me dit-on, mais elle est entourée d'une foule de jeunes esclaves ou servantes.

Naturellement, il faut prendre le revenu supplémentaire sur d'autres ressources, et alors on gratte sur les dépenses publiques, construction et entretien des routes; on met à contribution les administrations qui peuvent payer quelque chose; si elles résistent, on les menace et on abîme leurs affaires jusqu'à ce qu'elles cèdent. Mon administration est justement dans une de ces délicates situations. Le vali nous a fait clairement entendre qu'il entendait être satisfait.

Aujourd'hui à midi nous sommes allés déjeuner en plein air, au pied du mont Olympe, au milieu d'une forêt de châtaigniers, sur un petit replat ombragé où jaillit une magnifique source d'eau pure. Une grande table est servie au milieu de l'esplanade. En arrière, rangés en cercle au pied d'un énorme châtaignier, des musiciens et des chanteurs turcs poussent leurs notes monotones, chevrotantes et nasillardes. A l'une des extrémités, trois Albanais expérimentés font tourner sur le feu deux jeunes agneaux autour d'une branche d'arbre qui les embroche. Le plus âgé de ces cuisiniers, un grand sauvage à figure pittoresque, commande la manœuvre. Il est armé d'un long bâton à l'extrémité duquel est fixé un chiffon qu'il trempe dans une écuelle renfermant de la graisse fondue, dont il badigeonne continuellement la peau des bêtes qui devient rousse et croustillante. Le déjeuner a été fort gai. On a essayé de nous faire apprécier des mets du pays, des mélanges de riz et de viandes enveloppés dans des feuilles de vigne, et d'autres bizarreries. Les agneaux rôtis ont seuls trouvé grâce auprès de nos palais d'Européens blasés.

DU 22 MAI 1904, A PÉRA.

Nous sommes rentrés aujourd'hui de Brousse, après avoir fait en bateau le tour du golfe de Gemlek. Mes hôtes sont ravis de leur promenade.

DU 29 MAI 1904.

Tout le monde est parti, mon fils et sa famille par l'Orient express, les Morax par le bateau égyptien, « le prince Abbas » pour Athènes. Mon appartement est plus silencieux qu'il ne l'a jamais été, et je me sens terriblement isolé.

Voici cependant que mes affaires de la Régie se compliquent et deviennent presque menaçantes. Il y a longtemps que nous avons prévu la crise qui éclate. Les cultivateurs ont produit plus de tabac qu'on n'en peut consommer. La récolte ne se vend pas et des petites émeutes surviennent de différents côtés. A Xanthy les villageois sont venus tumultueusement en ville. Ils se sont installés sur la place publique et ont assiégé les bureaux de la Régie et le konak demandant de l'argent, des avances pour leur frais de culture, l'achat de leurs tabacs de la récolte précédente. Leur attitude est menaçante, et nous pouvons avoir d'un jour à l'autre des actes de violence. — Les mêmes manifestations se préparent à Cavalla. Sur la mer Noire, à Tokat et Erbaa, nous sommes en pleine dispute avec la population et avec les autorités. Nous ne savons où cela nous conduira. J'ai reçu tout à coup une lettre de mon nazir de Salonique qui me transmet des menaces violentes de Hilmi pacha. Est-ce que le grand vizir serait dans le vrai ?

J'ai envoyé un chef de service à Xanthy. Il y a trouvé la population des villages de la région remplissant la ville. Le mutessarif de Gumuldjina cherchait à parlementer avec les délégués des cultivateurs. Mais ceux-ci sont installés en ville depuis trois jours. Ils ne veulent pas s'en aller sans argent, et ils commencent à manquer de provisions et à avoir faim. Or ventre affamé n'a plus d'oreilles ; l'excitation s'accroît, et l'inquiétude des autorités s'augmente en proportion. Nous avons consenti à faire de très modestes avances d'argent, mais cela ne suffira pas longtemps. Tout cela ne serait rien si on avait un gouvernement, quelqu'un à qui parler, capable de prendre une décision réfléchie. Mais non ! Rien que des ennemis enchantés de nos embarras, rejetant sur nous toute la faute et toutes les conséquences avec une mauvaise foi, un égoïsme scandaleux. Nous avons au contraire tout prévu, avisé le gouvernement un an d'avance de la crise fatale qui devait forcément résulter de l'exagération insensée de la culture.

Ce matin Abram pacha et moi, nous nous sommes embarqués sur la mouche de M. Eugénidés pour aller déjeuner chez ce dernier à Yenikeuy. Nous avons trouvé là le prince de Samos, Mavroyeni, qui

vient de donner sa démission et d'être remplacé par un conseiller d'Etat.

Le brave Mavroyeni a fait là l'expérience de la méthode de gouverner appliquée par Sa Majesté. Et pour nous autres qui l'avons vu partir il y a deux ans allant prendre possession de son île, tout radieux, fier de sa nomination, plein d'excellentes intentions, il est instructif d'entendre ses objurgations, ses cris d'indignation. Le prince de Samos, malgré une apparente indépendance, ne peut rien faire d'important sans en référer à la Sublime Porte ou au Palais. Naturellement, il est paralysé par la force d'inertie, les intrigues, les chinoiseries, le gâchis du pouvoir central. Comme nous, il ne sait à qui parler, on suspecte tous ses actes, on refuse les autorisations les plus élémentaires. En dernier lieu il a fait exercer des poursuites contre deux fonctionnaires voleurs. Ceux-ci ont réussi à s'échapper, et ils sont venus tout naturellement à Constantinople, au Palais, où ils ont trouvé pour alliés tous les intrigants, les envieux, les voleurs comme eux. Mavroyeni a demandé avec insistance qu'on les lui livrât pour être jugés. Peine perdue. Il a promis qu'il suivrait lui-même cette affaire et ne permettrait aucune injustice, il a même promis que, s'ils étaient condamnés, il s'engageait d'avance à les gracier, mais au moins a-t-il exigé que justice soit faite et que les tribunaux soient régulièrement nantis. Tout a été inutile. Les voleurs ont été définitivement couverts et protégés par le Palais et la Sublime Porte. Et en présence de ce déni de justice, de cet acte scandaleux de méfiance, il a donné sa démission. — Il a voulu remettre l'ordre dans un village où quelques bandits fomentaient des troubles, il a envoyé des soldats. On l'a réprimandé de Constantinople; on lui a donné l'ordre de rappeler ses soldats, en sorte que les braves gens étaient impunément pillés, les brigands protégés et récompensés.

« Eh bien quoi! lui ai-je dit, nous assistons tous les jours, désolés et impuissants, au même spectacle. » — « Sans doute, me dit-il, je l'ai souvent entendu dire par vous autres. Je n'y ai pas cru. J'avais fait jadis du service actif dans la diplomatie en Amérique et ailleurs. J'ai souvent constaté et signalé des irrégularités, des erreurs de jugement. Mais jamais je n'aurais cru que le gouvernement du pays fût rendu matériellement impossible, que l'injustice, la lâcheté, l'anarchie, fussent les seuls principes de notre empire. Je l'ai vu de mes yeux et à mes dépens et je sais maintenant clairement que le pays est perdu, alors qu'il suffirait de peu de choses pour l'acheminer dans une bonne voie. »

Il a raison, le prince, mille fois raison.

Pendant que je passe ma soirée à écrire ces choses dans un des salons du club, le comte Deim, attaché à l'ambassade d'Autriche, s'approche de moi pour me remercier de lui avoir procuré des recommandations et un bon accueil auprès de mon nazir d'Adana. Il me raconte qu'il a fait des chasses admirables dans ce pays, chasses à la gazelle, à cheval avec des meutes de chiens, puis il est revenu à Smyrne et a remonté la vallée du Méandre. Dans la région d'Héliopolis et de Dinar il a chassé une sorte de bouquetin, bête énorme, presque de la taille d'un cerf avec des cornes d'un mètre de longueur. Il est très enthousiasmé des pays merveilleux qu'il a parcourus. Mais, me dit-il, nous avons rencontré aussi beaucoup de Circassiens contrebandiers parcourant ces contrées, armés en guerre et en grandes bandes. Ils ont offert du tabac à vendre à quelques hommes de mon escorte qu'ils ont réussi à rencontrer isolés. Sur leur refus de leur acheter du tabac, ils les ont menacés de leur fusil et ont réclamé leur bourse et leur montre. L'un de mes domestiques a été complètement dépouillé. D'autres s'en sont tirés parce que nous sommes arrivés sur place et que les brigands, nous voyant en nombre, se sont enfuis.

Nous savons bien que cela se passe ainsi sur tout le territoire de l'Empire. Mais les étrangers ne veulent pas le croire. Il ne serait pas mauvais que quelques-uns d'entre eux vissent les choses de leurs yeux comme le comte Deim.

SAMEDI 4 JUIN 1904.

Hier le général Mechechia, envoyé de l'empereur Ménélik d'Abysinie a fait grande sensation au Selamlik. C'est lui, dit-on, qui commandait en chef à la terrible bataille où l'armée italienne fut si cruellement maltraitée. Mechechia est un homme de haute taille, mulâtre. Il était coiffé d'une sorte de couronne en métal, se développant derrière la tête en masse chevelue formée d'une crinière de lion. Derrière lui, un jeune drogman tout noir qui lui sert de traducteur. Ce dernier porte à son bras gauche le bouclier de combat du général et dans sa main droite un chapeau mou gris. Trois prêtres complètent la suite de cet homme de guerre. Très noirs aussi avec des costumes qui ressemblent à ceux des prêtres grecs. — Mechechia a été reçu ensuite en audience particulière par le Sultan. Il lui a apporté, dit-on, comme présent de son maître, des dents d'éléphant de grande taille, des fleurs et des plantes rares et une collection d'oiseaux.

DIMANCHE 5 JUIN 1904.

Je suis allé aujourd'hui à Thérapia pour voir M. Bodmann, chargé d'affaires de l'ambassade d'Allemagne pendant l'absence du baron Marschall. J'ai trouvé là un jeune homme charmant, instruit, l'esprit et l'intelligence largement ouverts. Il parle le français comme un Parisien. Je l'ai entretenu de nos affaires de culture de tabac afin qu'il soit d'avance au courant, dans le cas où nous aurions besoin du secours des ambassades.

Après notre conférence, je suis allé déjeuner chez Testa à Yenikeuy, et j'ai revu à cette occasion l'antique et somptueuse baraque des Allah Verdi, où j'ai été bien souvent du temps de Nazareth Allah Verdi. L'apparence extérieure de la maison est toujours plus misérable, c'est une grande « cambuse » de mendiants, en vieux bois noirci par le temps; les contrevents ne tiennent plus que par un gond; les lignes horizontales de la maison se sont infléchies et inspirent des inquiétudes sur la solidité de l'ensemble. Et puis, quand on a franchi le seuil de cette mesure, on se trouve subitement transporté dans un immense hall en marbre blanc, exquis d'élégance, de belles dimensions et de fraîcheur. Les terrasses qui dominent la maison et tout le parc sont d'une beauté royale.

Nous avons fort bien déjeuné avec la toute charmante Madame Testa et ses six enfants.

LUNDI 6 MAI 1904.

Cet après-midi j'ai été convoqué au Conseil du ministère des Finances. J'ai dû expliquer longuement la situation des planteurs de tabac, les raisons de la mévente, les conséquences probables de la crise économique qui en résulte. Personne ne m'a contredit, personne n'a soutenu non plus que la Régie était obligée d'acheter tout le tabac de l'Empire, quelle qu'en soit la quantité, thèse favorite du gouvernement ottoman, fondée sur une interprétation de notre cahier des charges. L'impossibilité de mettre en pratique cette théorie, en raison de l'abondance excessive de la récolte, est si évidente qu'on n'ose plus guère la soutenir. Mais comment conjurer la crise qui pèse sur les cultivateurs ? Il n'y a aucun moyen d'éviter une énorme perte. Mais au moins faut-il profiter de l'expérience, réduire la culture pour les années prochaines, et liquider à tout prix la récolte de 1903. Le raisonnement est bel et bon, mais si nous avons quelques émeutes comme celle de Xanthi, nous serons bien à plaindre.

Naturellement le Conseil des Finances n'a pris aucune décision. Il en a référé au vali d'Andrinople, pour avoir son préavis.

Du 12 JUIN 1904.

L'événement du jour, c'est la visite du commandant de l'escadre française de la Méditerranée, le vice-amiral Gourdon, accompagné d'un grand état-major. L'escadre est à Smyrne, composée de 18 navires, grands et petits, cuirassés, croiseurs, torpilleurs, etc. L'ambassadeur, M. Constans est allé rejoindre l'escadre. Sa visite a été l'occasion de grandes fêtes, puis tous les grands personnages sont montés sur l'un des croiseurs, qui les a conduits à Constantinople, sous le prétexte de présenter au Sultan les hommages du président de la République française.

Avant-hier ces messieurs sont allés au Sélamlik, après quoi l'amiral Gourdon a eu une longue conversation avec le Sultan; celui-ci lui a demandé toute espèce de renseignements sur la marine de guerre, il lui a surtout demandé son avis sur les nouveaux cuirassés de la flotte ottomane arrivés récemment d'Italie et d'Amérique. L'amiral en a fait l'éloge, puis il a dit au Sultan que, s'il ne plaçait pas sur ces bateaux l'équipage nécessaire, c'est-à-dire plusieurs centaines d'hommes exercés sur chacun, dans deux ans, ils ne pourraient plus rendre les services qu'on attend d'eux.

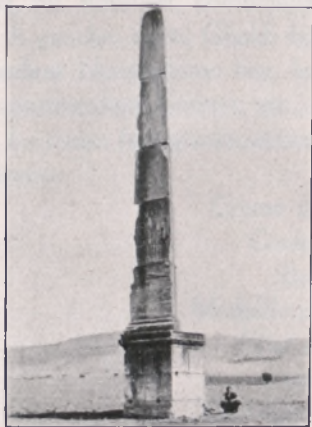
Le soir grand dîner de gala à l'ambassade de France. J'avais l'honneur d'y assister. L'amiral Gourdon est de courte taille, trapu, bonne tête, excellente figure d'homme d'expérience, qui ne s'emballe pas, qui réfléchit à ce qu'il veut faire et qui, après décision prise, s'y tient. — Tout autour de lui beaucoup d'épaulettes d'or, l'épaulette à gros bouillon qui remplissait, il y a un demi-siècle, mes yeux d'enfant d'une admiration sans borne. Je les vois encore sur les épaules des commandants de bataillon caracolant sur la place de Montbenon à Lausanne. — Dans les salons de l'ambassade de France, et autour de sa superbe table de festin, chargée de fleurs et de pâtisseries, dans des vases de Sèvres, ces brillants uniformes ne font pas mal du tout. A droite de l'ambassadeur il y a le ministre des affaires étrangères et, à sa gauche, Izzet pacha. L'amiral Gourdon est en face de l'ambassadeur. Il a à sa droite Ibrahim bey, grand maître des cérémonies du Palais et à sa gauche Ghalib bey, introducteur des ambassadeurs, puis de chaque côté de la table les uniformes alternent avec les habits noirs, chefs d'administrations, le directeur général de la Banque,



A SAMSOON



UNE RUE A SCUTARI



OBÉLISQUE A ISNIK (NICÉE)



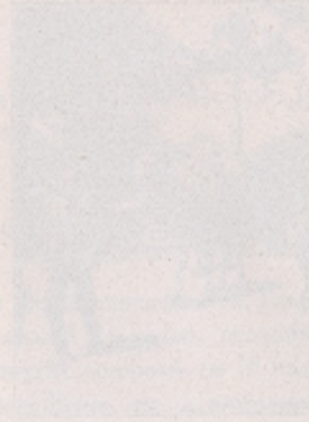
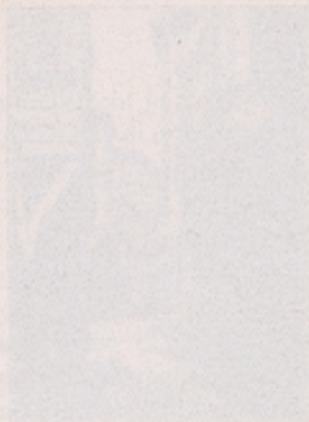
MOSQUÉE D'INDJEMINARE A KONIA



GROUPE DE FEMMES ARMÉNIENNES A ESKICHÉR

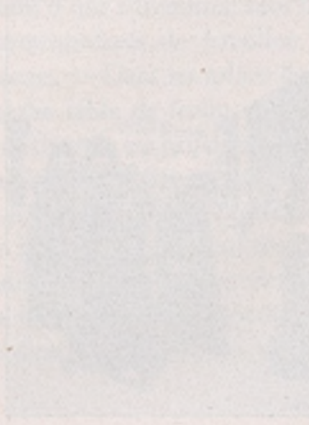
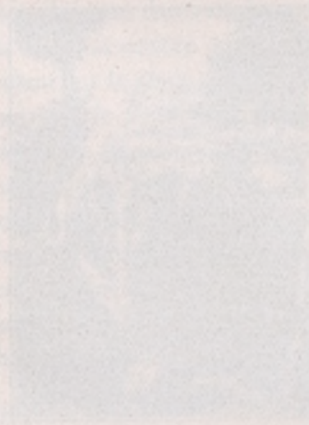
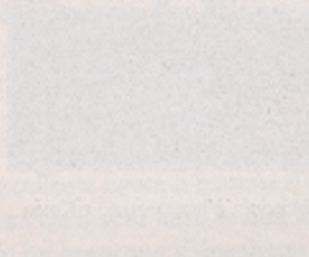


ANCIEN AUTEL DE SACRIFICES A L'ILE DE COS



Faint, illegible text block in the middle left section of the page.

Faint, illegible text block in the middle right section of the page.



le commandant Berger, le comte Vitali, etc., etc. L'archevêque Monseigneur Bonetti est à peu près en face de moi. Il me fait l'effet de s'être beaucoup affaibli. Après les quatre hauts fonctionnaires ottomans, l'ordre de la table est comme suit : à droite de l'ambassadeur et après le ministre Tewfik pacha, viennent l'amiral Antoine, le vice-amiral turc Husin pacha, le commandant Berger, M. Rouer, drogman de l'ambassade, le comte Vitalis, M. Caporal, M. Dubreuil.

A gauche, après Izzet, Monseigneur Bonetti, M. Deffès, directeur de la Banque ottomane, le commandant Rossel, le R. Père Laurent, aumônier de l'ambassade, Blanchenay, directeur du Crédit lyonnais, Rey, etc.

A droite de l'amiral Gourdon, après Ibrahim, le commandant Dupont, attaché militaire de l'ambassade, Mehemed Ali bey, le commandant du port, M. Rambert, commandant d'Auriac, commandant Barthès, etc.

A gauche, après Ghalib bey, le commandant Marin Darbel, le commandant Nourreddine bey, le capitaine de frégate Viaud (Pierre Loti), le commandant Grasset, etc., etc., en tout 38 personnes.

Le menu fort gracieusement imprimé sur des cartes à vignettes est le suivant :

Crème de volailles chevreuse
Consommé riche froid
Briotine Régence
Médaillons de homards parisiens
Filet de bœuf Massenet
Foie d'oie Lucullus
Timbales de bécasses au fumet
Mousse au cliquot
Poulardes du Mans rôties
Cailles en chaudfroid
Salade princesse
Asperges, sauce sabayon
Pêches flambées au marasquin
Bombe Hilda
Crème de camembert
Dessert

Le dîner s'est passé sans incident : aucun discours ; il paraît que ce n'est plus la mode. J'ai à ma droite et à ma gauche deux commandants de navires de guerre qui ont l'air d'hommes de 42 à 45 ans, fort aimables

l'un et l'autre. Quelques personnages attirent les regards et provoquent les réflexions, l'archevêque Bonetti d'abord, entièrement vêtu de violet clair tournant au rose. Il porte au bas de la poitrine une croix éblouissante de diamants et de pierres précieuses, suspendue à son cou par une fort belle chaîne, à son doigt une énorme améthyste. Quoique bien déprimé depuis quelque temps, il a encore grand air; sa figure imposante et sa grande barbe blanche commandent le respect. Il devait faire dans sa jeunesse un superbe officier de dragons; il en a gardé la voix retentissante, le roulement des *r* et le parler solennel. Il dit les choses les plus indifférentes d'un ton sentencieux qui n'admet pas de réplique. Excellent homme, beau à voir, pas fort en théologie, ni en aucune autre science. — Un peu plus bas, le père Laurent, l'aumônier de M. Constans. Il est difficile de faire ce rapprochement sans rire. Le père Laurent est grand, sec; sa longue robe de capucin qui tombe tout le long de son corps amaigri le fait paraître plus grand encore. Ses cheveux noirs et épais, taillés en circonférence autour de son occiput soigneusement rasé, font ressortir la pâleur et la maigreur de sa figure de cénobite. C'est bien le religieux ascète, absorbé dans ses dévotions, dont l'âme épuise le corps. Son expression est douce et ses yeux, pleins de bienveillance, appellent la confiance et la méditation.

Et puis là-bas, à l'autre partie de la table, le capitaine Viaud, Pierre Loti. Je l'ai déjà rencontré quelquefois chez des amis communs ou à l'ambassade. Il me fait l'effet d'un homme indéchiffrable, énigmatique. On s'attend à voir un extérieur d'artiste, à entendre une parole élégante et colorée, riche en rapprochements ingénieux, en images gracieuses. On voudrait faire cercle autour de lui, le suivre en pensée vers Téhéran ou dans le pays des mousmés. Mais non. Il ne sort de sa bouche que des paroles banales ou indifférentes. Son attitude est celle d'un homme préoccupé de l'effet qu'il produit. Sa poitrine est couverte de décorations; il la porte en avant et relève la tête comme s'il souffrait d'être de petite taille. Il promène autour de lui ses yeux grands ouverts, comme pour dire: «Mais oui! c'est bien moi!» Si l'on hasarde un compliment ou une question, il répond par un monosyllabe, sur un ton qui supprime toute tentative de conversation. Rien, dans son extérieur, sa tenue ou son expression ne révèle l'écrivain de talent. Il n'a ni l'abandon de l'homme dont la pensée ou l'imagination déborde, ni la modestie dont se pare souvent le vrai mérite, ni même l'attitude de l'observateur sagace. Son expression ne trahit ni esprit, ni bienveillance, ni finesse. Rien que l'homme quelconque, un peu vaniteux, froid, indifférent. Et moi qui ne

peux rien lire de lui sans admiration, surtout depuis qu'il se livre à la grande description des pays orientaux. Je dissèque sa phrase et ses images ; je m'extasie devant la richesse de sa langue et l'ingéniosité de ses expressions et je reste stupéfait devant ce contraste inattendu. Il y a sans doute quelque grosse lacune dans son éducation qui explique cette bizarrerie. On peut supposer aussi qu'il a le travail lent et difficile comme beaucoup d'autres excellents écrivains, qu'il rature et reconstitue dix fois la même phrase. Son esprit est peut-être ainsi fait que l'expression juste ne sort que lorsqu'elle est longuement cherchée, et que l'habitude de ce continuel labeur supprime en lui toute conversation improvisée. Mais tout cela n'explique pas d'autres manifestations auxquelles il paraît se complaire. L'autre jour, sur son stationnaire du Bosphore, *le Vautour*, à côté de nous, il a fait des funérailles cérémonieuses à son chat. Cet acte d'originalité aurait passé tout à fait inaperçu à Constantinople s'il ne nous avait été rapporté comme par hasard, et avec force détails, par tous les journaux de France et de Navarre.

On a beaucoup de peine à se défendre du soupçon que toutes ces attitudes et ces bizarreries ne soient calculées pour produire un certain effet sur le public gobeur.

Je me souviens de l'impression pénible que j'ai éprouvée jadis à la lecture d'« Aziadé » qui resterait une idylle orientale délicieuse si Loti n'y avait introduit cette correspondance absurde avec sa sœur et un ami supposé, dans laquelle il pose pour le blasé, pour le fanfaron du vice, sans raison, sans conclusion, sans intérêt pour le roman lui-même. Je me rappelle surtout les quelques lignes de préface où l'auteur ose parler de lui-même avec une fatuité vraiment choquante, se comparant au prince oriental Hassan de l'un des poèmes d'Alfred de Musset, à Rolla, et disant assez nettement au lecteur de ne pas chercher à se rendre compte de son individualité, qu'il n'y réussira pas, que d'autres ont essayé de le faire et qu'ils y ont perdu leur latin. Si, par hasard, M. Loti se donne pour tâche d'intriguer son public, il est inutile de s'y laisser prendre. Il est arrivé que le génie chez certains hommes exceptionnels était accompagné de bizarreries de caractère, d'excentricités singulières. Mais il y a, de par le monde, un nombre considérable d'êtres humains qui agissent comme des déséquilibrés et qui n'ont cependant aucun génie, en sorte que les extravagances ne constituent nullement par elles-mêmes la marque distinctive du génie. M. Loti me semble, sur ce point, se faire d'assez fortes illusions. C'est vraiment bien dommage que ce personnage si distingué ne sache pas se contenter d'être un écrivain de grand talent.

Du 28 JUIN 1904.

Nous avons depuis quelque temps une troupe italienne d'opéra qui joue chaque soir au théâtre d'été du jardin municipal des Petits Champs. Quand je dis théâtre, c'est hangar qu'il faudrait dire. Il y a une scène, devant laquelle sont rangés des bancs en gradins suivant la pente naturelle du terrain, le tout recouvert d'un grand toit, adossé à droite contre le mur du bâtiment voisin, soutenu des autres côtés par quelques poutres. Le vent du soir joue gaiement dans ce local digne tout au plus d'une foire de banlieue dans une ville de province. — Nous y allons souvent entendre le grand répertoire Lucie, Norma, le Trovatore, la Traviata, etc., etc. Les acteurs ne sont pas mauvais du tout. Plusieurs voix d'hommes superbes, des voix de femmes puissantes et chevrotantes. C'est le vieux jeu. L'orchestre, les violons et les cuivres s'en donnent à cœur joie, et les pauvres chanteurs poussent de la voix pour dominer l'éclat des trombones et terminent la phrase par une note soutenue jusqu'à bout de souffle.

Hier l'affiche portait *Il Geloso*, drama lyrico del Maestro Verdi.

Qu'est ce que cela pouvait bien être que ce *Geloso* dont personne n'a jamais entendu parler? Au club, entre gens qui ne connaissent l'italien que par l'analogie des consonances, les uns soutenaient que cela signifiaient *l'homme gelé*. D'autres affirmaient que cela voulait dire *le jaloux*. Renseignements pris, ces derniers avaient raison. *Il Geloso*, cela veut bien dire, paraît-il, *le jaloux, le vilain jaloux*. — Et le mot de cette charade extraordinaire est Othello. L'impresario de la troupe avait bien écrit sur son manuscrit d'affiche Othello. Mais voilà que la censure par un raisonnement bizarre a décidé qu'on ne pouvait pas afficher dans la rue le nom de cet homme qui est connu pour avoir épousé une fort belle femme de grande famille, et qui après cela l'a étranglée de ses propres mains, ce qui est un très mauvais exemple pour les maris en général et spécialement pour les gendres de Sa Majesté le Sultan. Justement on en a condamné un l'autre jour pour avoir tenté de tuer sa femme par le poison. Donc pas d'Othello sur les affiches, cherchez autre chose. Et alors on a trouvé *Il Geloso*, titre de comédie à la Berquin qui ne peut effaroucher personne.

Après avoir beaucoup ri de cette histoire, nous sommes allés assister à la représentation de l'Othello geloso, et à mon grand étonnement j'ai entendu là un opéra magnifique ou plutôt comme dit l'affiche un drame puissant parfaitement joué et une musique très supérieure à tout le répertoire de Verdi. Une orchestration variée, riche et expressive, sur laquelle

le chant des acteurs se détache avec netteté, une gradation savante de l'effet dramatique qui arrive à empoigner l'auditeur le plus récalcitrant. Le deuxième acte m'a paru un vrai chef-d'œuvre; les auteurs dramatiques et les poètes ont souvent à se plaindre des compositeurs qui estropient quelquefois de beaux vers et les adaptent à une musique détestable. Je ne crois pas que Shakespeare eût eu le droit de se plaindre de Verdi. — Si le Geloso revient sur l'affiche, je ne manquerai pas d'aller l'entendre une seconde fois.

Aujourd'hui, les fantaisies de la censure se sont renouvelées sous une autre forme. On a voulu jouer *La Favorite*, mais le titre n'a pas trouvé grâce devant les farceurs qui sont chargés de veiller sur les exhibitions par affiches publiques. Cette favorite, c'est la femme préférée d'un roi: on ne parle pas de ces choses-là devant tout le monde; inventez un autre titre pour votre opéra, et on a annoncé une représentation de «Eleonora», opéra de Donizetti. En outre on a prescrit quelques changements baroques dans le libretto.

On ne peut pas déceimment mettre en scène un souverain surpris dans sa vie privée, dans ses amours; par conséquent partout où il est question du roi, on parlera du duc. Là où le chœur fameux conspue la maîtresse du roi, on dira la maîtresse du duc. Et voilà, la morale sera satisfaite et notre auguste souverain aussi.

Du 3 JUILLET 1904.

Aujourd'hui dimanche, déjeuner à Thérapia, où je suis invité par l'ami Vallauray. Il vient de diriger la construction d'un nouvel hôtel, en face du débarcadère de bateaux à vapeur, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Petala. Il a fait là un grand caravansérail tout blanc, assez bien distribué comme arrangement intérieur.

Mon bateau ayant quelque dérangement à sa machine, j'ai dû aller en voiture, et j'ai revu ainsi cette route phénoménale qui réunit une grande capitale d'un million d'âmes avec sa dépendance, ou son faubourg, Thérapia, le séjour d'été favori de toute la haute société de Péra où se trouvent tous les palais d'été des ambassades des puissances et les villas des Grecs enrichis. Pour y aller par terre une grande route assez bien tracée, bordée d'arbres dans une grande partie de son parcours, a été construite; mais, comme depuis un grand nombre d'années aucuns travaux d'entretien n'ont été faits, il est impossible d'y circuler. Les voitures

filent à travers champs dans une poussière aveuglante pendant l'été, et, en temps de pluie, sur une surface gluante de terre glaise mouillée sur laquelle les chevaux peuvent à peine marcher. Mais c'est égal, tout vaut mieux que la grande route où l'on risque de briser sa voiture à chaque pas. Naturellement, cet état de choses s'aggrave chaque année. Depuis l'arête des coteaux que suit la route, plusieurs embranchements successifs partent à droite pour descendre dans les villages des bords du Bosphore, à Arnaoutkeuy, à Yenikeuy, à Thérapia. Les uns et les autres formaient des promenades ravissantes, dominant d'abord le Bosphore, dont les eaux bleues, à 150 mètres de profondeur, prenaient une intensité de couleur extraordinaire, qui rappelle le bleu de saphir de certains petits lacs des hautes Alpes, puis circulant en lacets sur les flancs des coteaux, faisant apparaître à chaque instant un décor nouveau. Nous les parcourions fréquemment en voiture avec Madame Rambert, il y a peu d'années. Dès lors le sol s'est affaissé dans certains endroits humides, puis des ravins, profonds se sont formés. Et comme, en raison de la déclivité du terrain, il n'y a pas moyen de faire dévier sa voiture à droite ou à gauche dans les champs, alors il n'y a plus de route du tout. La circulation est définitivement interrompue. Il en est ainsi depuis deux ou trois ans de la descente sur Arnaoutkeuy et de celle sur Yenikeuy. Restait au moins celle de Thérapia, la plus importante, construite avec plus de soin, ombragée déjà de beaux arbres. Elle commence à s'abîmer comme les autres. Si l'on n'y porte remède, elle sera impraticable l'année prochaine.

J'ai eu il y a quelques jours la curiosité de conduire des amis dans le voisinage de l'hospice des pauvres et du grand cimetière Juif au-dessus d'Haskeuy. Il y a là une sorte de promontoire élevé qui pénètre dans l'angle formé d'un côté par la Corne d'Or et de l'autre par la colline allongée Péra Chichly. On est entouré par l'immensité de la ville qui se développe en face et à droite, de la pointe du Serai à Eyoub, et à gauche sur la longue arête occupée par la ville chrétienne. Cette vue est incomparable et impressionnante. Il y a peu d'années, on a construit une bonne route, aussi bordée d'arbres, pour aller dans ces parages jusqu'au cimetière juif, et nous nous sommes tous réjouis de la création de cette nouvelle promenade. Je n'y étais pas allé depuis deux ans, et je promettais l'autre jour à mes visites une course délicieuse. J'ai trouvé la route effondrée par places, formant des boursofflures énormes, des vagues de terrain auxquelles succèdent aussitôt des renforcements de 1 mètre à 1,50 de profondeur. Nous avons fini par passer grâce à l'habileté de mon cocher et à l'adresse de mes chevaux; il est vrai que, dans

ce pays, ces braves bêtes sont habituées à tout. Elles connaissent l'administration de la voirie, et rien ne les étonne. Elles sont devenues fatalistes comme les hommes. La route est-elle coupée par un fossé, faut-il franchir un dos d'âne ou une bosse de chameau, ou prendre l'obstacle de biais pour éviter un accident, « c'est bien, se disent-elles, Redsan pacha l'a voulu ainsi ! Allons-y », et elles y vont avec courage et prudence, trahissant, sans s'en douter toutes les espérances des hommes dirigeants de ce pays dont le but suprême est de supprimer les communications entre les hommes. Que chacun reste chez soi, égrenant son *tesby* (chapelet) ou fumant son narghilé et faisant sans se lasser des vœux et des prières à Allah pour la prolongation des jours de notre bien aimé padischah, dont la gloire fait pâlir la lumière du soleil !! Il ne sort pas de chez Lui, le souverain magnanime et rayonnant. Pourquoi donc les autres se transporteraient-ils d'un endroit à un autre dans une agitation malsaine ? Alors on n'ose pas détruire les routes à main d'homme, car ce serait se mettre en contradiction avec ceux qui les ont établies. Mais il n'y a qu'à laisser faire le temps. Et effectivement le temps, cet éternel ennemi de l'homme, se charge de la besogne, et il l'accomplit proprement et plus vite qu'on ne pourrait le prévoir.

DU 6 JUILLET 1904.

L'ambassadeur M. Constans est parti aujourd'hui pour la France. Comme d'habitude toute la colonie se transporte à la gare pour lui souhaiter bon voyage.

L'ambassadeur circule au milieu des groupes, serre les mains qui lui sont tendues, dit un mot d'amitié à chacun, ou plutôt le marmotte sans ouvrir la bouche, suivant son habitude, puis le train s'ébranle.

DU 14 JUILLET 1904.

Thérapie. J'ai cédé à la contagion et je suis venu m'installer pour quelques jours à Thérapia au nouvel hôtel tenu par l'illustre Tokatlian. J'ai un appartement agréable et commode au premier étage. La table est convenable, mais je trouve de plus en plus détestable le climat du Bosphore. Un vent perpétuel, particulièrement violent depuis trois jours, circule d'un bout à l'autre de ce couloir. On passe son temps avec la main à son

chapeau. Et puis on respire, le soir surtout, un air saturé d'humidité. Les vêtements mêmes deviennent humides. Cela doit être fort malsain. Sans compter que, sous prétexte d'être à la campagne, il faut à chaque instant endosser son habit noir et mettre sa cravate blanche pour aller dîner chez les uns ou chez les autres. Hier au soir je dînais chez la comtesse d'Arnoux. Bonne table de douze personnes. Des dames charmantes en toilettes décolletées. En fait de Messieurs, en outre du maître de la maison, il y avait là le comte Sarcey, consul général de France à Beyrouth, un gros et jovial garçon que j'ai déjà rencontré souvent dans mes pérégrinations, l'attaché militaire italien et quelques jeunes gens de l'ambassade de France, entre autres M. de Serres.

En face de moi, j'ai M^{me} de Serres, charmante femme, gaie et spirituelle, qui m'apprend qu'elle a entendu parler de moi en Suisse, où elle a été souvent séjourner chez son oncle aux Crênées. J'en conclus qu'elle était une demoiselle de Pourtalès. Elle me le confirme et, tout à coup, je vois réapparaître dans mes anciens souvenirs les tragiques querelles entre ses grand-père et grand'mère, auxquelles je fus mêlé comme avocat il y a quelque trente ans. C'est si lointain dans ma mémoire, et les acteurs du drame ressortent dans des attitudes si caractéristiques sur le fond grisâtre du passé, plus grands que nature, suivant leurs destinées, que leur histoire devrait se conter dans la forme des légendes héroïques :

Il y avait une fois dans la Gaule transjurane, sur les bords du lac dont Jules César a dit : *Lemanus lacus pulcherrimus*, un noble seigneur comte, sire de Pourtalès, originaire de la principauté de Neuchâtel. Il était grand et fort de son corps, violent et généreux. Il avait épousé noble damoiselle de Saladin, de haute lignée patricienne de la ville de Genève, la protestante. Neuf enfants étaient nés de cette union : cinq filles, belles comme le jour, et quatre fils, les plus grands et les plus beaux parmi les jeunes hommes du voisinage. La noble dame de Pourtalès-Saladin, après avoir élevé ses enfants, en avoir fait des hommes accomplis et des demoiselles recherchées par les plus nobles seigneurs du pays, était arrivée elle-même à un âge avancé. Elle était renommée au loin pour sa grande bonté, vénérée comme une sainte par tous les malheureux, qu'elle comblait de bienfaits, admirée et respectée par tous ceux qui l'approchaient en raison de l'aménité de son caractère, de la distinction de son langage, de ses manières et de la haute dignité de sa vie.

Or voici que, tout à coup, le noble sire de Pourtalès fut frappé d'une sorte de folie, dominé par des idées noires. Dans ses rêves imaginaires,

il voyait de jeunes galants faisant la cour à sa noble épouse, et une rage de jalousie furieuse remplissait son âme.

Pour abriter sa nombreuse famille, il avait construit une demeure magnifique dans son domaine des Crénées, entouré de murs et de grilles, masqués par d'épais massifs de laurelles et de sapins taillés. Il possédait aussi de vastes terres là-bas, en Autriche ou en Bohême, dans les pays lointains que l'on traverse pour aller en Orient. — Mais tous les avantages de ses grandes richesses le laissaient indifférent. Il était rempli d'amertume. Quand venait la nuit, il s'armait de sa carabine et de son sabre et parcourait jusqu'au matin les avenues et les taillis des Crénées, ou se postait à l'affût des amoureux imaginaires qui chercheraient à pénétrer chez lui. Pendant le jour, dans les repas de famille, il éclatait en injures, exhalait sa colère en menaces furieuses et en propos violents. Les choses en vinrent au point que sa noble compagne dut quitter le domicile conjugal et chercher un refuge au château de Crans, chez sa sœur Le comte de Pourtalès lui envoya dédaigneusement la dot qu'il avait reçue d'elle à son mariage, près de deux millions de francs, puis, s'apercevant que ses enfants étaient unanimes à blâmer sa conduite et à tenir le parti de leur admirable mère, il les fit tous venir auprès de lui, leur compta à chacun une somme considérable à titre de dot, puis il les chassa de sa présence. Il vécut dès lors loin des siens, dans sa somptueuse demeure, dans une solitude farouche, ayant rompu toute relation avec ses parents et ses amis, ne fréquentant plus que quelques bateliers et pêcheurs, gens grossiers du voisinage, jusqu'à ce que la vieillesse, la maladie, les infirmités aient enfin apaisé cette âme aigrie, brisé sa volonté de fer. Alors, bien des années après, sa douce compagne revint à son chevet, lui prodigua ses soins, l'entoura de sa douceur calmante, affectueuse et mélancolique. Il mourut dans ses bras, apaisé et reconnaissant.

Du 21 JUILLET 1904.

Ce matin je suis allé voir Férid pacha le grand vizir que je n'ai pas vu depuis quelques semaines. Il me raconte que le sultan a réuni à Yildiz tout le Conseil des ministres, et là il s'est plaint de la Régie des tabacs, disant que celle-ci a occasionné beaucoup de pertes d'hommes, et demandant qu'on cherchât un moyen de lui substituer le régime de la banderole

ou tout autre. Il a fallu, me dit Son Altesse, lui expliquer les choses comme à un enfant, puis, quand il n'a plus rien à répondre, il fait une petite moue qui signifie qu'il n'est pas convaincu, et il passe à un autre sujet.

La nuit dernière, il y a eu grand émoi au Palais au sujet d'un incident maritime qui vient de surgir entre la Russie et l'Angleterre. Il y a quelque temps un bateau russe de la flotte libre sortait de la mer Noire, traversant le Bosphore et les Dardanelles, comme d'ailleurs il en a le droit en vertu des traités. Les vaisseaux de la flotte dite libre, ainsi nommés parce qu'ils ont été construits dans le temps avec des capitaux formés par des dons volontaires, sont d'une nature mixte. Il appartient à la flotte impériale, et en temps de paix servent à des usages commerciaux. Ils peuvent passer les Dardanelles en prévenant deux ou trois jours d'avance de leur passage. Donc le *Smolensk* se rendait ainsi, il y a quelques jours, de la mer Noire dans la Méditerranée, et se mettait aussitôt à arrêter au passage les navires à destination de l'Extrême-Orient, afin d'examiner s'ils ne transportaient pas de la contrebande de guerre. Il arrêta ainsi un paquebot allemand et saisissait la poste japonaise que celui-ci transportait. Puis, passant dans la mer Rouge, il arrêta le bateau anglais *Malacca* et, après avoir constaté qu'il transportait des armes et des munitions, il le faisait prisonnier. Le pavillon anglais était changé contre un pavillon russe, un officier russe et quelques hommes armés prenaient le commandement et la conduite du navire et le ramenaient dans la Méditerranée pour repasser les Dardanelles.

Grand émoi en Angleterre, le *Malacca* transporte en effet des armes et des munitions pour le compte du gouvernement anglais, mais à destination de la flotte anglaise des mers de Chine, ce que personne n'a le droit d'empêcher; telle est du moins la version anglaise. La flotte anglaise de la Méditerranée a été aussitôt mise en mouvement, et chargée de poursuivre le *Malacca* et le *Smolensk*.

Le gouvernement ottoman de son côté vient d'être prévenu que, s'il permettait à ces vaisseaux le passage des Dardanelles, la flotte anglaise passerait aussitôt après pour continuer sa poursuite. De là grande agitation à Yildiz Kiosk. Le ministre des Affaires étrangères est envoyé à deux heures du matin auprès des ambassadeurs russes et anglais sur le Bosphore pour les prier de s'entendre entre eux, la Turquie ne pouvant pas admettre qu'elle soit troublée par une querelle à laquelle elle est totalement étrangère. On reproche aux Russes d'avoir fait passer le *Smolensk* par les détroits, alors qu'il allait exercer des fonctions belliqueuses. On leur reproche aussi d'avoir accompli des actes d'hostilité

dans la mer Rouge, c'est-à-dire dans les eaux turques. Et en tous cas on a télégraphié aux Dardanelles pour interdire le passage à ces deux navires, s'ils venaient à le tenter.

Puis nous avons parlé des deux fils de Son Altesse que je vais voir prochainement en Suisse. — Je me propose en effet de partir après-demain par le bateau du Lloyd autrichien pour Trieste. De là je passerai le Gothard et j'irai passer le mois d'août à Lausanne et à ma propriété du Cubly sur Montreux. Je m'en réjouis beaucoup, car je sens un peu la fatigue du surmenage. Cinq jours de mer sur un bateau très confortable, c'est un repos parfait.

26 JUILLET 1904.

A bord de la Galicie.

Les bateaux du Lloyd autrichien sont des véhicules de voyageurs excellents. Ils vous transportent à toutes distances, en vous offrant des conditions de confort qu'on ne trouve en général que chez soi ou dans des maisons amies. Notre commandant est un type d'homme aimable; au bout de quelques heures, on est de vieilles connaissances. Aux repas, il préside toujours la table, et tout le monde est aussitôt parfaitement à l'aise. La conversation s'engage sans difficulté, chacun se trouve à la maison. Il y a en face de moi, à droite du commandant, deux dames italiennes, ni bien ni mal, qui habitent Constantinople et qui vont en vacance quelque part dans leur pays d'origine. A ma gauche j'ai une Viennoise extraordinaire qui s'exprime en allemand et en français avec une abondance déplorable. Ce n'est pas une femme, c'est un moulin à paroles. Elle est blonde, pâle, avec des yeux très bleus et des chairs blanches. Elle circule toute la journée sur le bateau en parlant sans interruption. A table elle n'est pas encore assise qu'elle a déjà commencé son discours qui ne finira qu'au café. Elle a des prétentions scientifiques et historiques, elle nous a cloués hier en nous parlant d'un récit mythologique d'après lequel une certaine Hellé se serait jadis précipitée dans les eaux des Dardanelles, d'où les anciens avaient donné au détroit le nom de Hellespont. Nous avons dû convenir que nous n'avions aucun souvenir de cette histoire. La mâtime a profité de son succès et nous a raconté d'autres histoires ou légendes mythologiques que nous avions oubliées ou dont nous n'avions qu'un très vague souvenir. Notre confusion a été telle qu'en passant hier à Athènes j'ai consulté un dictionnaire historique qui m'a confirmé en effet que Hellé, fille d'Athamos, roi de Thèbes, pour échapper à la haine

de sa belle-mère, s'enfuit avec son frère Phryxus, montée sur un bélier à toison d'or qui devait la conduire en Colchide. Mais en traversant le détroit qui sépare la Troade de la Chersonèse de Thrace, elle tomba dans les flots et son nom fut donné à ce bras de mer — Hellespont.

Nous sommes arrivés au Pirée avant-hier. Cette fois-ci, au lieu d'aller rejoindre mon navire à Patras, je fais avec lui le tour du Péloponèse. Pendant la nuit, il a doublé les différents caps formés par les longues chaînes de montagnes qui traversent la presqu'île du nord au sud et se prolongent au loin dans la Méditerranée pour tomber brusquement dans les flots. Nous ne nous sommes même pas aperçus du voisinage du cap Matapan qui s'est fait une mauvaise réputation de petit cap des tempêtes. Dans ce moment-ci, onze heures du matin, nous passons entre les côtes ouest du Péloponèse et l'île de Zante dont j'ai conservé un souvenir lumineux. Malheureusement nous sommes trop éloignés pour voir clairement la «reine du Levant». La mer est d'un bleu de saphir, on ne s'en fatigue jamais. Notre navire glisse doucement en coupant la surface d'azur, renvoyant à droite et à gauche de petites vagues dont l'écume s'étale ensuite en dessins capricieux.

Nous avons sur le bateau, en 2^{me} classe, une famille d'Albanais de Durazzo, parmi lesquels une jeune femme superbe. On cherche instinctivement des types antiques à Athènes. On n'y rencontre que des visages quelconques. Ils se sont peut-être réfugiés en Albanie. Le spécimen que nous avons à bord est vraiment remarquable, de grands yeux noirs, un port de reine, des traits d'une régularité exceptionnelle, un teint blanc mat, tout ce qu'il faut pour faire rêver. Les officiers du bord ouvrent leurs yeux tout grands, prennent des attitudes langoureuses, ébauchent des airs de sérénade le soir au clair de lune ; mais ils n'osent pas y regarder de trop près, car l'un des hommes de la bande a tout l'air d'être le mari de la belle, et ces gaillards moustachus ont la réputation de jouer du couteau avec une facilité déplorable.

4 h. du soir. — Nous sommes ancrés dans le port de Patras. La belle Albanaise est descendue ici avec ses Albanais rébarbatifs. Jusqu'ici elle circulait sur le navire tête nue, ses cheveux noirs très artistiquement tordus et retenus par un mince diadème. Sa marche, sa tenue, son regard à la fois ingénu et légèrement provocant, sont d'une femme qui se sait belle et admirée. Et voilà que pour aller à terre elle s'est affublée d'un chapeau à la mode du jour, chargé de fleurs artificielles. C'est fini, le charme est rompu, ce n'est plus qu'une jolie fille quelconque.

La ville même de Patras n'a aucun caractère particulier, si ce n'est qu'elle est dominée par une grande forteresse génoise. Une large jetée part directement du rivage pour s'avancer jusqu'à nous, se terminant par un phare entouré d'un vaste rond-point. Celui-ci se couvre maintenant de chaises et de petites tables. Les habitants de la ville viendront tout à l'heure s'y asseoir pour aspirer un souffle de brise de mer, après les ardeurs suffocantes du jour.

DU 27 JUILLET 1904.

Le navire s'est rempli hier au soir de voyageurs arrivés à Patras par le chemin de fer d'Athènes, et qui se font transporter à Brindisi. Nous avons quitté le port de Patras à 10 heures du soir, et sommes restés jusqu'à minuit sur la passerelle du commandant, jouissant de la fraîcheur et entourés de la vaste clarté de la lune. A côté de nous il y avait une cage renfermant quatre souris blanches et noires. Elles veillaient aussi et manifestaient une grande agitation. Puis, tout à coup, elles se sont mises à danser, pirouettant sur elles-mêmes, absolument comme les derviches de Péra, en se mettant deux à deux et en tournant l'une autour de l'autre. Assurément, elles accomplissaient d'une manière tout à fait raisonnée, une cérémonie mystérieuse. Qui sait, elles adorent peut-être la lune et la célèbrent ce soir dans sa plénitude. Et pourquoi pas ? Nous sommes toujours ébahis quand nous surprenons des animaux qui pensent évidemment sans que nous sachions quoi. Cela prouve simplement combien nous sommes bornés nous-mêmes.

Nous avons déjeuné à bord à Corfou où nous sommes arrivés ce matin à 9 heures. Trois Italiens, deux complètement aveugles et le troisième borgne, un œil unique pour trois personnes, nous jouent leur répertoire en chantant des chansons napolitaines accompagnées de violon, mandoline et guitare, avec les grimaces lamentables des aveugles qui chantent. Puis, peu à peu, tous ces insulaires regagnent le rivage, et nous partons pour nous arrêter encore bientôt après à Santi-Quaranta, port de débarquement pour Janina à sept ou huit heures à cheval dans l'intérieur.

Au pied d'une côte rocailleuse et pelée, sans l'ombre de végétation, une vieille maison délabrée et une ou deux baraques, juste de quoi abriter quelques douaniers, gabelous et pêcheurs, semblant oubliées là auprès d'une assez vaste enceinte fortifiée, et c'est tout. On se demande pourquoi un grand navire peut bien s'arrêter dans cette solitude désolée.

Un vieux Turc à barbe blanche arrive cependant dans une petite barque pour vendre aux passagers des cigarettes de la Régie. Il est couvert de haillons, l'œil vitreux de l'homme qui ne mange pas tous les jours. Plusieurs passagers veulent lui acheter des cigarettes, car c'est la dernière étape sur territoire ottoman. Mais alors s'élèvent des contestations à perte de vue sur le change de la monnaie. Les prix du marchand sont en piastres turques, les passagers viennent presque tous du Pirée, de Patras ou de Corfou, ils n'ont que de l'argent grec, et comme on n'arrive pas à s'entendre, de guerre lasse, on renonce à l'opération et le pauvre diable retourne avec sa marchandise à son rivage rocailleux, se mettre à l'affût d'une nouvelle proie. Il vivra d'espérance jusqu'au prochain navire qui dans huit ou quinze jours touchera à Santi-Quaranta.

DU 8 AOUT 1904.

A Trieste je n'ai fait que passer du bateau à la gare. J'ai regardé le paysage pendant le reste de la soirée et, la nuit venue, j'ai dormi pour ne me réveiller que dans le voisinage de Milan. En sortant de la gare, j'ai été flâner sur la place du Dôme. Je suis même entré quelques instants sous les grandes voûtes de ce temple en sucre sculpté pour échapper à la chaleur brûlante du soleil de midi. J'y ai retrouvé la fraîcheur, le silence et l'obscurité, atténuée par les rayons colorés de lumière tamisée passant au travers des vitraux peints. J'y ai éprouvé le sentiment de repos qui fit pousser à Henri Heine sa fameuse exclamation de spirituel mécréant : « Quelle splendide religion d'été ! »

Après avoir déjeuné dans un agréable restaurant, je me suis embarqué pour Lausanne par le train du Gothard. J'ai traversé en 20 minutes le maudit tunnel où pendant huit années nous avons gémi sous la continuité de l'effort et l'angoisse.¹

J'ai revu en pensée nos innombrables voyages d'alors par-dessus la montagne, au petit pas de nos chevaux, pour inspecter tour à tour les extrémités du tunnel, en toutes saisons, l'hiver en traîneaux en suivant l'étroit chemin tracé par-dessus les amoncellements de neige, le visage fouetté par le vent du nord qui vous jetait à la face des bouffées de petits glaçons acérés et microscopiques dont on ne savait comment se préserver. On ramenait sur les yeux et sur le nez le col de nos pelisses. Peine perdue, les petits dards pénétraient tout de même, vous causant une brûlure très

¹ Louis Rambert fit partie, en qualité d'avocat, de l'entreprise du tunnel du Gothard.

pénible sur la peau. On finissait par subir la douleur sans rien dire, comme une chose inévitable et fatale.

J'ai revu aussi dans mon souvenir les grands spectacles de la montagne brillante des clartés du soleil. J'ai encore nettement gravé sur ma rétine le souvenir d'un phénomène de coloration lumineuse extraordinaire. Nous débouchions du « trou d'Uri », sur le petit plateau d'Andermatt, un matin du mois de novembre sous un ciel sans nuage, au moment exact où le soleil apparaissait à l'horizon sur les hauteurs du col de l'Oberalp tandis qu'au couchant, sur la Furka, à l'autre extrémité du ciel, la pleine lune encore très lumineuse saluait d'une dernière œillade l'astre du jour naissant. A notre droite les flancs unis et escarpés des Alpes d'Uri étaient entièrement rouge vif, teintés par la couleur d'automne des feuilles de la petite myrtille dont le sol est couvert comme d'un immense tapis. Les hauts sommets à notre gauche étaient déjà éblouissants de neige fraîche. Et voilà que, sous l'action de toutes ces colorations combinées, le ciel tout entier devint absolument vert, non pas d'une couleur douteuse d'un bleu verdâtre, mais du vert cru et brillant des jeunes blés au printemps. Nous fûmes tellement stupéfaits que, malgré le froid matinal, nous arrêtâmes notre voiture, et pendant 10 ou 15 minutes nous contemplâmes ce phénomène, muets d'étonnement.

Je n'ai plus jamais revu quelque chose de semblable. J'ai souvent entendu parler du soi-disant rayon vert que projette le soleil au moment où son disque disparaît sous l'horizon en pleine mer, mais d'abord, ce n'est qu'un rayon, un éclair rapide ; et puis je n'ai jamais réussi à le voir et je me demande si ce n'est pas là une simple illusion d'optique, effet de l'éblouissement produit sur l'œil qui a fixé pendant un certain temps le soleil.

Et en dehors des phénomènes de la nature, que de figures amies et captivantes me rappelle cette sauvage vallée. Louis Favre, notre chef, le tâcheron de génie qui ne mesurait pas l'obstacle avant de l'attaquer, et Stockalper, cette rude nature de petit montagnard du Valais, dont le corps n'a jamais été dégrossi, mais dont l'intelligence, fort aiguisée et développée par de solides études, imposait à tous ses sages conseils et la justesse de ses observations pénétrantes. Et Bossi, ce descendant des comtes de Bossi, bannis de Milan aux temps tragiques de la Lombardie asservie et de Silvio Pellico, et que le hasard plaçait à la tête d'une entreprise colossale destinée à ouvrir à l'Europe au travers des entrailles de la terre un chemin nouveau vers la Lombardie affranchie, et vers cette même ville de Milan rattachée à l'Italie. Tous gens modestes et tenaces,

dont on se souvient à peine. Quelques hommes ont la rare fortune d'attirer l'attention de leurs semblables et de marquer leur passage ici-bas par un coup d'éclat, un grand acte de courage dans un moment périlleux, une lueur de génie, une idée heureuse donnant tout à coup la solution d'un problème inextricable, ou d'une situation difficile. Les noms de ces heureux mortels sont acclamés par l'humanité et souvent demeurent célèbres. Et cependant, combien plus méritoire est l'effort puissant et continu de ceux qui pendant huit années, et chaque jour de ces huit années, supportèrent sans faillir le poids écrasant d'une tâche comme le percement des Alpes, se heurtant à chaque instant à des déceptions nouvelles et imprévues qu'il fallait envisager froidement et surmonter sans bruit par la puissance de la réflexion, de l'esprit d'invention et du calcul rigoureux, toutes les facultés de l'homme toujours tendues par la nécessité de trouver les solutions en temps utile, et d'assurer, quoi qu'il arrive, la continuité ininterrompue du travail.

Et là, à la sortie du tunnel, je revois aussi Gambetta qui nous honora deux fois de sa visite, qui voulut, à toute force pénétrer dans le tunnel jusqu'à la galerie avancée, et qui, revenu à la lumière, saisi par les vapeurs de la dynamite, pris de suffocation, fut sur le point de tomber sans connaissance dans mes bras; et Cérésolle, l'ancien président de la Confédération suisse, cet excellent ami qui se survit encore, terrassé par la maladie, sa grande intelligence éteinte pour toujours. Et tant d'autres.

Mais le train nous emporte, nous descendons rapidement la vallée de la Reuss, les tunnels en spirale, puis Lucerne, Berne, Fribourg, Lausanne où je m'arrête à peine, pressé que je suis d'arriver à mon alpage où je viens de m'installer.

CUBLY, DU 25 AOUT 1904.

J'ai fait du Cubly mon quartier général, d'où j'ai rayonné à droite et à gauche. Au Cubly même nous avons passé nos soirées à des débauches de musique sérieuse. Des amis de mon fils sont au chalet en visite, A. R., professeur de violoncelle au Conservatoire de Genève, curieux type de bon vivant, exubérant de gaité et d'entrain, inventeur de calembours à tiroir ou à plusieurs inconnues, M^{lle} S. de Genève, excellente pianiste. Mon fils Maurice lui-même a repris son violon. Entre les trois ils nous ont déchiffré toute une bibliothèque de trios savants, de sonates, de menuets, de gavottes, des lieder, etc., etc.

A Lausanne je suis entré dans le nouveau bâtiment universitaire pour l'emplacement duquel nous avons si furieusement bataillé pendant les dernières années où j'ai siégé au Conseil communal de Lausanne et au Grand Conseil. L'édifice est un vrai monument d'architecture, une sorte de palais italien, où tout est subordonné à l'élégance de la construction : des escaliers grandioses, de vastes vestibules, un superbe luxe de place perdue. Et toutes ces belles choses sont enfouies dans une sorte d'impasse au pied de la colline de la Cité. Quel dommage ! !

L'occasion de ma visite est une exposition de peinture suisse. Il y a vraiment bien longtemps que je n'avais pas vu de collection de tableaux contemporains, et je me suis trouvé entièrement dépaysé au milieu de couleurs burlesques ou criardes et de procédés de peintures dont je n'avais aucune idée. Il y a sans doute d'honorables et assez nombreuses exceptions. Quelques peintres vieux jeu ne craignent pas de nous représenter des hommes et des femmes à peu près comme ils sont, tout en leur donnant le caractère ou la poésie qui conviennent au sujet choisi. Mais la grande masse des exposants est emportée par un vent de folie bien loin de la nature et de la vérité. C'est à qui s'en éloignera le plus pour chercher dans une imagination en délire un système nouveau de peinture et de dessin conventionnels, peinture en pointillé, en hachure, figures vertes, cheveux violets, sujets ébauchés à la façon des peintures murales des peuples primitifs. Tout cela m'a paru faux, factice, prétentieux et très peu spirituel. Je n'ose pas entrer dans les détails parce que c'est un domaine qui m'est étranger, et que je vois des hommes sérieux, dont j'apprécie le jugement, prendre la peine de discuter ce qui me semble indiscutable, et critiquer avec compétence ce que je trouve au-dessous de toute critique. Et alors je me demande si je ne m'abuse pas moi-même, si je vois mal.

D'ailleurs, ma bonne ville de Lausanne fait grand plaisir à voir. Elle a pris un air de prospérité superbe, avec ses grands palais de la Poste et de la Banque cantonale qui lui font une entrée monumentale en face de la vieille église de St-François si adroitement restaurée, sa place de Montbenon couverte de fleurs, ses tramways électriques circulant en tous sens avec une rapidité et une régularité toute mathématiques.

Au café et au cercle, on retrouve les conversations d'autrefois et quelques-uns des amis d'antan, vieilliss comme moi. Beaucoup sont morts. On continue à se plaindre des impôts, de l'imprévoyance des autorités qui endettent la ville au delà de ce qui est raisonnable. Où allons-nous, mon Dieu ! Ces désolations me laissent froid, je trouve qu'il importe

fort peu de savoir que les impôts sont lourds. Ceux qui les votent n'ont pas intérêt à exagérer les choses. Mais ce qui est capital, c'est que l'argent ainsi prélevé sur tous les contribuables soit bien employé, et toutes les apparences témoignent, à Lausanne, de l'intelligent progrès de la vie publique.

PÉRA, DU 7 OCTOBRE 1904.

Mon retour à Constantinople s'est effectué dans les meilleures conditions.

Au Palais et dans les sphères gouvernementales, on s'occupe beaucoup de nous, mais on ne veut pas en avoir l'air. Le gouvernement voudrait entamer des pourparlers pour obtenir de la Régie un prêt important, mais il veut nous forcer à faire les premiers pas. Nous faisons la sourde oreille, et alors il nous taquine de toutes façons. On fait semblant de prendre au sérieux les plaintes des paysans qui voudraient vendre leur tabac plus cher. On nous représente le Sultan comme fort irrité contre nous ; on télégraphie à Paris pour chercher à contracter des emprunts gagés sur les revenus du tabac transformés en banderole, ce qui ferait supposer l'anéantissement de la Régie sous sa forme actuelle, etc. etc. C'est un jeu naïf assez amusant à suivre.

Le monde des parasites et des espions qui flaire quelque bonne occasion de rapine est en mouvement. La bande à Fehim pacha¹ s'agite fortement. L'un des hommes de ce grand coquin s'est fait nommer inspecteur financier de la Régie, et il a envoyé à Sa Majesté un « journal » (c'est ainsi qu'on désigne les dénonciations secrètes des espions), dans lequel il affirme que les délégués ordinaires chargés par le ministère des Finances de l'examen de notre comptabilité ne font pas leur devoir, qu'ils se bornent à une inspection de pure forme et que d'ailleurs nous leur refusons toutes pièces justificatives. — Il va sans dire que tout cela est de pure invention. Il n'en est pas moins vrai que nos vérificateurs ont été aussitôt rappelés par le ministre. Puis l'illustre Fehim m'a fait dire par un intermédiaire qu'il voyait avec peine que la Régie ne se conduisait pas bien avec lui, qu'elle ne lui donne aucun bakchich, tandis qu'elle en donne à d'autres. Il constate qu'il vient de faire renvoyer les examinateurs de nos comptes, et il annonce qu'il va les faire vérifier par des moyens à lui. — Or nous n'avons jamais eu aucun rapport avec le dit Fehim, nous ne

¹ Lors de la Révolution de 1908, Fehim pacha, qui s'était réfugié à Brousse, y fut lynché par la foule.

le connaissons que par sa mauvaise réputation. Il ne m'a jamais adressé la parole. Nous affectons de n'avoir pas reçu ce message et nous attendons les événements.

Pendant ce temps le ministre des Finances est venu me supplier d'avancer à l'Etat 3.000 livres turques! Je lui ai répondu que nous avons tous les jours à nous plaindre des mauvais procédés du gouvernement, que nous attendions depuis six mois le règlement de nos comptes antérieurs par son ministère et que je ne comprenais pas qu'il osât nous demander de l'argent dans de pareilles circonstances. Il m'a tout promis et, s'il tient ses promesses, je lui avancerai ses 3.000 livres. Mais après nous être disputés presque violemment, nous avons baissé le ton et causé un moment tranquillement avec son mustéchar. Je lui ai demandé comment il se faisait qu'il dût mendier à droite et à gauche de pareilles bagatelles. Il est impossible que la caisse de l'Etat en soit réduite à ne pas pouvoir réaliser 3.000 livres en cas de besoin urgent. Alors il a parlé à voix basse à mon interprète et sur le ton de la plus grande confiance il m'a dit: « Non seulement il n'y a rien dans la caisse, mais le ministre lui-même ne peut pas ouvrir la caisse de son ministère sans un iradé de Sa Majesté. Dans le cas particulier un iradé ordonne de payer les traitements de la police de la ville, mais le Sultan a oublié de donner par le même iradé l'autorisation d'ouvrir la caisse pour y prendre les 3.000 livres nécessaires. Comme cette somme ne s'y trouve pas, on cherche à la réaliser ailleurs, par une avance de la Régie par exemple. Et c'est seulement quand on l'aura obtenue qu'on fera remarquer à Sa Majesté qu'Elle n'a pas encore promulgué l'iradé permettant d'ouvrir la caisse. Quand l'iradé paraîtra on sera censé avoir pris dans la caisse les 3.000 livres qu'en réalité on a emprunté à la Régie. Quelle administration! Grands dieux! Et quels farceurs! Oh, Offenbach!!!

PÉRA, DU 10 OCTOBRE 1904.

J'ai rédigé moi-même les lettres que je demande au « Malié » de nous écrire; le ministre a fini par les signer telles quelles, et je lui ai versé les 3.000 livres!

Hier dimanche j'ai assisté à la cérémonie religieuse du mariage de M^{lle} Hypathie E...; c'est la première fois que je vois un mariage grec. Quand le père E... marie une de ses filles il fait grandement les choses, il ne se cache pas, il étale son importance au grand jour afin que nul n'en

ignore. Toute la colonie grecque est là. Beaucoup de dames en toilettes élégantes, agitées et émues comme elles ont coutume de l'être quand une des leurs franchit la grande barrière et déchire le voile qui sépare le domaine des mystères, dans lequel on cantonne la jeune fille, de celui de la réalité, du mariage et de la famille.

La cérémonie s'accomplit dans les salons mêmes de la maison E... à Yenikeuy. Le grand hall d'entrée et l'escalier qui conduit à l'étage des fêtes sont remplis de fleurs. Au milieu du grand salon, une petite chaire improvisée est installée. A l'heure exacte (2 heures de l'après-midi), un prêtre s'y place, c'est Monseigneur Brienious, archevêque d'Ismidt; à sa droite et à sa gauche deux diacres en robe blanche, coiffés de toques toutes semblables à celles des avocats au palais de Justice à Paris. Ils tiennent dans la main chacun trois petits cierges dont la flamme forme les trois angles d'un petit triangle. Une épaisse chevelure noire sort de dessous leur toque et recouvre leur nuque. Monseigneur Brienious porte une robe noire et une toque, noire aussi, mais enveloppée d'un grand crêpe qui descend sur ses épaules, puis par-dessus cette coiffure de grand deuil, autour de sa nuque et retombant sur sa poitrine, s'étale une sorte d'écharpe en soie de couleur claire, épaisse et rigide sur laquelle sont brodées de petites choses quelconques, rouges, vertes, jaunes, feuillage ou arabesques, gaies et folâtres, ouvrage de quelque belle mondaine, pieuse à ses moments perdus.

La fiancée s'avance au bras de son père, et le fiancé la suit en uniforme d'officier de cavalerie. Il conduit sa mère; les amis de noce se rangent autour d'eux et tout de suite commence la lecture de la liturgie, moitié parlée, moitié chantée tour à tour par le prêtre et par quelques enfants de chœur. Tout le monde chante du nez d'une abominable façon. Les assistants écoutent avec recueillement. Moi, je voudrais donner des coups de poing dans le dos des officiants et leur crier: «Mais malheureux, ne chantez donc pas du nez: je suis sûr que le bon Dieu se bouche les oreilles pour ne pas entendre votre litanie pitoyable.» — On ne me comprendrait pas, en sorte que je laisse faire!

La cérémonie est divisée en deux actes, celui des fiançailles et celui du mariage. Dans ce moment nous en sommes aux fiançailles. Après de longs préambules Monseigneur s'approche du jeune couple, et le touchant au front dit trois fois les paroles sacramentelles: «Alexandre, fils de Dieu, tu deviens le fiancé de Hypatie, fille de Dieu, au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, et toi, Hypatie, fille de Dieu, tu deviens la fiancée d'Alexandre, fils de Dieu, au nom du Père, du Fils et du St-Esprit.»

Puis les amis de noce introduisent les anneaux des fiançailles aux doigts des époux, en alternant plusieurs fois.

Après quoi on passe aussitôt au mariage proprement dit. Mais cette fois, c'est le patriarche lui-même qui officie. Sa Béatitudo Joachim III, patriarche œcuménique, succède à l'archevêque. Dame ! On ne marie pas tous les jours des filles de millionnaires grecs.

C'est une bonne et majestueuse tête que celle de Joachim III. Figure d'un bel ovale encadrée d'une solennelle barbe grisonnante. Le regard est droit, franc, la tête haute sur un corps solidement charpenté. Son costume est le même que celui de l'archevêque. Son écharpe est de satin blanc brodée de couleurs éclatantes faisant un singulier contraste avec son grand crêpe de deuil.

Il débite d'une voix forte la liturgie du mariage, puis il place sur la tête du couple des couronnes de filigrane d'argent d'où tombent de longues mèches de minces lamelles métalliques. Il reprend plusieurs fois la couronne de l'un pour la placer sur la tête de l'autre. J'avoue que cette couronne sur la tête nue d'un officier en uniforme, avec ces herbages argentés qui pendent le long de ses tempes et se mêlent à sa chevelure, m'a paru extrêmement ridicule. Après toutes les formalités d'usage, quand les époux ont bu une gorgée dans le même verre, mangé le pain de la communion, le patriarche leur a adressé un petit discours de sa façon et leur a rendu la liberté avec sa bénédiction. Sur quoi tous les parents et les amies ont embrassé la jeune mariée, les salons se sont emplis du bruit du parlotage des dames, bruit désagréable parce que la généralité des dames grecques ont la voix aigre et un peu glapissante. On a enfin fait honneur au buffet, mangé quelques douceurs, bu un peu de champagne et à quatre heures tout le monde se dispersait par mer et par terre pour regagner chacun son logis.

L'illustre Pierre Loti a fait parler de lui. Etant en caïque aux eaux douces d'Asie, il a rencontré un autre bateau dans lequel se trouvaient Black-bey et deux ou trois personnes, entre autres Achille Lorando, l'un des fameux créanciers de l'empire ottoman, pour lesquels une flotte française est venue menacer l'île de Mételin.

Donc M. Loti ayant salué Black-bey qu'il connaît, celui-ci lui rendit son salut ; mais les compagnons de ce dernier ne saluèrent pas, sur quoi Loti leur fit dire le lendemain qu'ils étaient des malappris ou des grossiers personnages (je ne sais trop quelle est la version exacte). Il s'en suivit des provocations en duel, constitutions de témoins, etc. L'affaire s'arrangea facilement avec deux des personnes insultées. Mais Lorando qui, comme

dit le *Journal*, doit être bouillant puisqu'il s'appelle Achille, ne voulut pas en démordre et, comme on lui faisait observer que le duel n'était pas permis sur territoire ottoman, il invita son adversaire à aller se battre dans un autre pays. L'affaire elle-même ne pouvait pas avoir de suite. L'ambassade de France, soit le chargé d'affaires Bapst, s'en mêla et remit tout le monde à la raison; mais plusieurs journaux français s'emparèrent du cas et publièrent des articles fort drôles sur Loti et sur Lorando. L'homme au chat n'eut pas une bonne presse et le public français se gaudit de lui pendant quelques jours.

PÉRA, DU 12 OCTOBRE 1904.

Aujourd'hui mouvement ministériel. Le ministre des Finances a dû passer son portefeuille à Nazif pacha, actuellement directeur des douanes. Nazif a été déjà plusieurs fois ministre des Finances. C'est un brave homme; il a l'esprit un peu plus délié que son prédécesseur, et il vaut beaucoup mieux comme administrateur. Mais le pauvre homme va se trouver en présence d'un désordre épouvantable et d'une vraie désorganisation, avec une caisse vide, absolument. Le nouveau ministre est remplacé à la direction des douanes par Hassan Fehmy pacha, le très populaire gouverneur de Salonique qui, en cette qualité, a cessé de plaire à Sa Majesté. Toutes sortes de bruits circulent sur les causes du rappel de Hassan Fehmy. Les uns prétendent qu'il était en conflit avec l'inspecteur général de la Macédoine, Hilmi pacha, d'autres disent que c'est les pillages de magasins opérés dans la ville de Salonique par les soldats à rapatrier qui ont occasionné sa disgrâce, d'autres enfin qu'il a simplement donné sa démission, fatigué de ses fonctions. Il est remplacé au gouvernement de Salonique par Réouf pacha, membre du Conseil d'État, qui m'a envoyé son gendre pour m'expliquer qu'il n'avait pas l'argent nécessaire pour se rendre à Salonique. L'État lui doit deux mille et quelques cents livres d'arriérés de traitement. Sur la demande qu'il m'en a faite, et sur le désir du grand vizir, j'ai avancé pour le compte du gouvernement 820 livres turques pour que ce grand personnage puisse rejoindre la capitale de sa province !

DU 15 OCTOBRE 1904.

Je suis allé avec Charnaud faire ma visite officielle de félicitations au nouveau ministre des Finances, Nazif pacha, dans sa jolie maison sur la

rive asiatique du Bosphore. J'ai trouvé le pacha assis dans un angle de son salon sur un divan élevé, les jambes croisées sous le corps, enveloppé dans une robe de chambre d'une étoffe jaune clair, pailletée de fil de métal rigide. Il s'est excusé de sa toilette, se disant un peu souffrant. Il a conservé le teint pâle, un peu maladif que je lui ai toujours connu. Sa figure est allongée et amaigrie constamment éclairée d'un malin regard et d'un sourire bienveillant d'une extrême douceur. Il m'a accueilli de la manière la plus aimable.

PÉRA, LE 25 OCTOBRE 1904.

Hier je suis allé au Palais assister au départ de la caravane de la Mecque. Chaque année je me promettais d'aller voir cette particularité orientale et toujours j'en avais été empêché.

Lorsque le départ de la caravane approche, on fait poliment évacuer la terrasse et on ferme la porte de communication, qui lui donne accès, parce que Sa Majesté va venir assister au spectacle depuis l'une des fenêtres qui dominent la terrasse.

Mais voici les portes de la grande cour du Palais qui s'ouvrent, et le cortège en sort, s'esquivant aussitôt par l'avenue de gauche pour revenir par l'avenue inférieure qui arrive en ligne perpendiculaire contre la façade du bâtiment où se tient Sa Majesté, et où nous sommes nous-mêmes. Dans le même temps une longue file d'ulémas, prêtres musulmans en robes vert clair, vert foncé, bleues, à turbans blancs ou verts, sortent de la mosquée, pénètrent un instant dans le palais, puis reviennent devant nous enfourcher des chevaux. Ces étranges cavaliers doivent former la tête du cortège. Plusieurs de ces grands dignitaires ecclésiastiques sont des vieillards plus ou moins obèses, aux membres raidis par l'âge. Il faut deux ou trois hommes pour les hisser sur leur monture, avec des efforts et des péripéties peu compatibles avec leur dignité.

Mais voici le cortège qui débouche en face de nous. En tête un groupe nombreux d'hommes qui chantent des litanies lentes et tristes. Arrivés devant la façade du palais, les chants cessent, la colonne s'arrête et deux artistes s'avancent, le sabre au clair, et se livrent à un duel simulé qui n'a aucun rapport avec l'escrime savante de nos professeurs d'Occident, mais qui n'en est que plus pittoresque et plus émouvant. Ils bondissent comme des léopards, tournant sur eux-mêmes, s'attaquant et s'évitant avec une agilité surprenante pour s'engager dans un corps à corps assez effrayant

où les coups de sabre sont lancés à toute volée, parés par de petits boucliers que chaque combattant porte au poignet gauche.

Après cette représentation, le cortège se remet en marche à petits pas très lents. Derrière les chanteurs quelques chameaux richement caparaçonnés portent des fardeaux extraordinaires. Le premier a sur sa bosse une sorte de clocheton ou de tourelle de deux à trois mètres de haut d'étoffe rouge qui renferme sans doute quelque précieuse offrande, peut-être une jeune fille ! qui sait ? D'autres sont chargés de paquets de longues ficelles de palmiers qui s'agitent dans l'air. Puis viennent des chameaux blancs, de vrais chameaux à deux bosses et à longs poils qui n'ont pas l'air habitués à ces solennités et se conduisent fort mal, comme des bêtes turbulentes, difficilement contenues par leur conducteur. Enfin de nombreux chevaux chargés chacun de deux petites caisses. Deux d'entre eux portent sur un long brancard une voiture sans roues entièrement garnie de satin bleu clair, et fort joliment capitonnée à l'intérieur.

Le tout forme un curieux spectacle, original, tout à fait oriental, et qui ne ressemble à rien de ce que j'ai vu jusqu'ici.

Aujourd'hui c'est l'anniversaire de Sa Majesté. Nous avons été selon l'usage présenter nos félicitations. On nous a rangés dans le grand salon du Palais avec une quantité de grands personnages chamarrés sur toutes les coutures. Bientôt après, les ministres, conduits par Ibrahim pacha, ayant à leur tête le grand vizir, traversent le salon. Tout le monde se lève. Ils sortent sur le jardin et s'en vont dans le Kiosk voisin présenter leurs hommages et leurs félicitations au Sultan.

Puis le grand maître des cérémonies rentre auprès de nous et nous adresse un petit discours pour nous dire que Sa Majesté nous remercie tous, nous souhaite bonne santé, bonheur et le reste, et nous accompagne de sa bénédiction.

Les journaux sont pleins de formules dithyrambiques sur le grand souverain, le magnanime, le puissant, le glorieux Sultan Abdul-Hamid qui... etc... etc. Et ce soir au moment où j'écris toute la ville est illuminée. Allons tant mieux !!!

DU 27 OCTOBRE 1904.

La guerre russo-japonaise continue à attirer l'attention. Depuis le cataclysme maritime du début, je n'ai plus signalé dans mes notes les péripéties de cette lutte colossale, cela m'aurait entraîné en dehors des observations personnelles que je puis faire sur les choses et les événe-

ments à ma portée. Aujourd'hui Port-Arthur tient encore quoique étroitement bloqué par les Japonais, et des armées immenses sont aux prises en Mandchourie. Les Japonais ont remporté une série de succès éclatants et ont reculé le théâtre des opérations militaires jusque dans le voisinage de Moukden. On fait l'expérience des nouveaux moyens de destruction, armes à tir rapide, à longue portée, explosifs destructeurs, terribles dans leurs effets.

Au milieu de toutes ces horreurs, un intermède presque ridicule surgit soudain. La flotte russe de la Baltique qui depuis plusieurs mois est sur son départ, chaque jour renvoyé sous des prétextes divers faisant naître les plus fâcheuses suppositions, est enfin partie. En traversant la mer du Nord elle a rencontré de nuit une flottille de pêcheurs anglais qu'elle a pris pour des torpilleurs japonais. Elle leur a tiré dessus, a coulé quelques bateaux, tué et blessé quelques hommes, puis a continué son chemin.

Grave incident avec l'Angleterre qui menace de se fâcher. L'affaire est soumise au jugement du Tribunal international de La Haye.

PÉRA, LE 5 NOVEMBRE 1904.

Hier j'ai ajouté un spécimen précieux à ma collection de types d'indigènes à turban. J'ai fait la connaissance du très redouté Fehim pacha. Depuis quelques temps je recevais la visite d'un compagnon à mauvaise mine, israélite converti à l'islamisme, connu pour être son rabatteur. Il venait m'expliquer que son maître avait à se plaindre de la Régie qui ne lui donnait pas d'argent tandis qu'elle en donne à d'autres. J'ai dit à ce bandit que je n'avais jamais eu l'honneur d'adresser la parole à son maître, et que j'étais bien surpris de recevoir de lui une pareille communication, que s'il avait à nous rendre quelque service j'étais prêt à l'écouter, mais que je préférerais qu'il me l'expliquât sans intermédiaire.

Le lendemain je recevais une invitation à me rendre auprès du pacha après le sélamlik. Je m'y suis rendu à son domicile à Chichli à 3 heures après-midi. Le dit Fehim se fait construire un palais magnifique à Nichantache. Mais celui-ci n'est pas encore habitable, en sorte que je me présente à la porte de son ancienne et modeste demeure, près des écuries des tramways à Chichli. Il faut d'abord parlementer avec des Kavass, grands gaillards albanais vêtus luxueusement de vêtements rouges, brodés d'or sur toutes les coutures. Après beaucoup de peine, ils finissent par

comprendre que j'ai rendez-vous avec le pacha. Ils donnent alors de grands coups de poing contre la porte d'entrée de la maison pour avertir les femmes qui se trouvent dans le vestibule qu'elles aient à déguerpir pour laisser libre passage à un visiteur. Enfin on peut entrer.

Le pacha est un homme jeune qui paraît avoir 35 ans environ, de petite taille mais épais et joufflu, une boule qui circule sur deux jambes trop courtes. Figure fraîche, rose et toute ronde. Il revient du sélamlik comme moi du reste. Dans le cortège du Sultan se rendant à la mosquée, il marche à droite de la voiture impériale. Il est en grand costume de général, et m'introduit dans un petit salon meublé avec le mauvais goût habituel aux fonctionnaires enrichis.

Il parle assez bien le français. Je suis reçu fort poliment. Je commence par lui dire que son secrétaire s'est présenté chez moi de sa part, qu'il m'a demandé pour lui de l'argent, ce qui me paraît extraordinaire, car l'argent que j'administre ne m'appartient pas. D'ailleurs, lui-dis-je, je pense que, si le pacha a quelque chose à me dire, il est préférable qu'il le dise sans intermédiaire.

Le pacha ne bronche pas, il me remercie de ma visite, il esquisse un petit sourire sceptique comme pour désavouer son secrétaire sans toutefois le dire expressément. Puis nous parlons longuement de la Régie. Les choses que je lui explique paraissent l'intéresser, puis quand je juge que ma visite a assez duré, je lève la séance en lui tirant ma révérence. Il m'accompagne jusqu'à la porte extérieure du petit jardin devant sa maison, me salue très amicalement et rentre chez lui avec des pensées dont je ne puis me rendre aucun compte.

Ce matin même le secrétaire est venu chez mon président lui dire que son groupe allait commencer contre la Régie une campagne sérieuse dont on entendrait parler. Nous allons bien voir.

PÉRA LE 12 NOVEMBRE 1904.

Je ne sais pas trop ce que Fehim pacha et sa clique pourraient bien tramer contre nous. En tous cas je suis allé conter cette histoire au grand vizir. Il a été entendu avec ce dernier qu'à la première manifestation d'hostilité je me plaindrais officiellement à la fois à la Sublime Porte et au premier secrétaire de Sa Majesté.

Nous avons eu ces temps quelques divertissements dramatiques: le vieux Sylvain de la Comédie française avec sa longue femme à figure

tragique, et une troupe médiocre. Il nous a dit des pièces en vers intéressantes.

Puis quelques jours après et pour faire contraste, Polin, le tourlourou des cafés chantants de Paris avec une troupe de petites comédies bouffes assez amusantes. Cela ne supporte pas deux auditions. Les cocasseries de Polin ont fait plus d'argent que la diction soignée et un peu grasse de M. Sylvain.

PÉRA, LE 22 NOVEMBRE 1904.

Beaucoup d'allées et venues ces jours derniers entre le Palais et mon bureau. Izzet pacha m'a prié d'aller le voir vendredi dernier après le sélamlık au Palais. Il continue à être l'homme le plus influent de l'empire, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un bureau semblable à celui d'un secrétaire municipal d'une commune campagnarde de nos pays d'Occident. Son prestige auprès de Sa Majesté a beaucoup grandi depuis les succès du chemin de fer du Hedjaz. Contre toute attente les Turcs ont fini par se mettre sérieusement à l'œuvre, ils ont maintenant construit environ 450 kilomètres de lignes à partir de Damas dans la direction de la mer Rouge et de l'Arabie, et ils travaillent à relier cette ligne avec St-Jean d'Acre, créant ainsi une concurrence redoutable à la ligne Beyrouth-Damas. Leur voie s'en ira de Damas à la mer sans le secours d'aucune crémaillère. Ils ont pris pour cela deux ou trois bons ingénieurs européens, entre autres l'ami Meissner, qui les empêchent de faire quelque grosse erreur technique; et, comme main-d'œuvre, ils utilisent leurs soldats. Il n'en est pas moins vrai qu'il a fallu beaucoup d'argent pour arriver à ce premier résultat, et dans l'état de misère où se trouvent les finances turques il paraissait impossible de se procurer une somme de quelque importance. Le mérite d'Izzet est d'en avoir trouvé par des moyens quelconques, pressions violentes, contributions plus ou moins forcées, organisations d'impôts spéciaux bizarres, etc., etc. Sa Majesté lui sait gré d'avoir réussi dans cette tâche réellement difficile.

Mais si l'empire a su faire sortir de terre des centaines de mille livres pour se payer cette coûteuse fantaisie, cela ne veut pas dire qu'on ait de l'argent pour les besoins courants. Et Izzet m'explique en termes doux que Sa Majesté ainsi que la Haute Commission financière dont il fait partie comptent sur la Régie pour une avance prochaine de quatre-vingts à cent mille livres.

Sur cette proposition saugrenue une longue discussion s'engage. Je représente au pacha que le gouvernement nous traite en ennemi, que l'existence est devenue impossible avec le ministère des Finances, et qu'on ne peut pas espérer de mon Conseil une pareille faveur dans les conditions actuelles. Je consens toutefois à poser la question à la prochaine séance de mon Conseil d'administration. Au moment de terminer notre entretien, le pacha me dit qu'en tout état de cause il demandait que la Régie rendît un service urgent à Sa Majesté, une petite avance de 5 à 6 mille livres pour payer une dette criarde. J'y ai consenti, et dès le lendemain, le caissier principal du ministère des Finances était à mon bureau par ordre du Palais pour encaisser non pas 5 ou 6 mille livres mais 7.000, montant d'un compte de la Compagnie de transport du Lloyd autrichien. Comme on m'a trompé sur le chiffre, je renvoie ce haut fonctionnaire et le prie de repasser lundi, je verrai d'ici là si nous pouvons lui verser cette somme.

On m'explique alors que l'un des vaisseaux du Lloyd est allé avant-hier à Makri où se trouvent les poudrières et de grandes fabriques d'engins et munitions de guerre. Il a chargé là, pour le compte du gouvernement, de la poudre et des munitions d'artillerie qui doivent être transportées en toute hâte au sud de la mer Rouge, où il y a des troubles continuels.

Avec sa dangereuse cargaison, le commandant du navire est venu se placer dans le port de la ville, et comme sa compagnie a un vieux compte de transport dont elle n'a jamais pu arriver à se faire payer, il a déclaré au gouvernement qu'il partirait dès qu'il aurait encaissé son paiement. Or demain, mercredi 23 courant est le 15^{me} jour du Ramazan, le seul de l'année où Sa Majesté s'embarque sur le Bosphore pour traverser le port et se rendre au vieux Seraï faire ses prières devant le manteau du prophète et baiser ce vêtement sacré. La présence d'un vaisseau chargé d'explosifs sur le passage de Sa Majesté ! On n'en dormait pas au palais ! Le sultan ordonne qu'on paie immédiatement ce commandant récalcitrant. Mais voilà ! on n'a pas le sou ! Et bien ! qu'on trouve l'argent n'importe où et n'importe comment. Et que ce maudit navire parte sur l'heure. Et alors on a pensé à nous. J'ai tout de même fait attendre jusqu'à lundi ; deux jours d'angoisse générale à Yildiz. Puis lundi vers midi j'ai payé les 7.000 livres, et le vaisseau est enfin parti !

PÉRA, LE 27 NOVEMBRE 1904.

Mercredi dernier 23 courant a eu lieu en effet la cérémonie du Ramazan. A onze heures et demie du matin, le Sultan est arrivé en yacht

escorté d'une quinzaine de mouches à vapeur, à la pointe du vieux serai. Je suis monté sur le toit en terrasse de la Régie pour voir l'opération du débarquement. Tout s'est fort bien passé. Sa Majesté est rentrée à Yildiz par la même voie vers quatre heures et demie du soir.

Hier, samedi, j'ai eu la visite d'un espion du Palais, dont j'ai déjà parlé quelquefois. Comme il est effectivement devenu l'inspecteur financier du Ministère auprès de la Régie, j'ai fini, après beaucoup de difficultés par consentir à lui payer son traitement mensuel, sous la promesse formelle qu'il m'a faite de ne jamais venir dans nos bureaux, et de ne pas s'occuper de nous autrement que pour recevoir le montant de son salaire!

On fait dans la région de Monastir, et sous la direction de Hilmi pacha, une expérience intéressante, la transformation de la perception de la dîme.

Le projet de réglementation en a été élaboré par une commission présidée par Abduraman pacha, ministre de la Justice.

On établit la moyenne du rendement des dîmes de chaque village pendant les quatre ou cinq dernières années. Cette moyenne est répartie sur les terres cultivables du village, groupées par classes: 1^o vergers, jardins, terres voisines des cours d'eau, etc.; 2^o terres de culture de céréales; 3^o et 4^o terres de rapport inférieur, pâturages, etc. Cette répartition faite, et le cultivateur connaissant le montant de la dîme qu'il aura à payer, il devra s'en acquitter en trois termes mensuels à l'époque des récoltes. Moyennant quoi on le laissera tranquille; il fera de sa récolte ce qui lui conviendra sans être tracassé par les fermiers des dîmes. Sa dîme demeurera fixe pendant quatre ans; il pourra augmenter et perfectionner ses cultures, améliorer le produit de ses terres sans voir s'accroître proportionnellement sa redevance.

L'application de ces règles nouvelles se fait à titre d'essai dans une trentaine de villages des environs de Monastir.

Il va sans dire que les essais tentés en Macédoine seront fort incomplets. On prévoit la revision des dîmes dans quatre ans. C'est là la grosse erreur. Le paysan n'osera pas donner à sa culture tout l'essor dont elle est capable à cause de la crise dont on le menace pour dans quatre ans. Les terrains nouveaux qu'il aura gagnés à la culture seront alors dîmés; ceux qui auront passé d'une classe inférieure à une catégorie supérieure seront classifiés à nouveau, et sa dîme s'augmentera d'autant tout à coup et pour quatre nouvelles années. Pour obtenir un résultat sérieux et durable, le montant de la dîme basé sur la moyenne des années antérieures devrait être arrêté définitivement et pour toujours. On devrait organiser

à côté un impôt financier raisonnable qui frapperait tous les immeubles où se développerait de la culture. Quant à la dîme, elle se transformerait peu à peu en une rente grevant les propriétaires et qui plus tard deviendrait rachetable.

En tous cas, c'est la première fois depuis que je suis dans ce pays que je vois tenter une expérience réellement utile, en matière fiscale. Je souhaite à Hilmi pacha le meilleur succès.

DU 4 DÉCEMBRE 1904.

Je suis allé hier matin voir le grand vizir. Il paraissait souffrant et abîmé de fatigues. « Les hommes qui portent les fardeaux sur le quai de Galata, m'a-t-il dit, ont un sort enviable en comparaison du mien ! »

Il m'a raconté ses derniers entretiens avec le Sultan. Celui-ci avait reçu des plaintes contre son Altesse. Fehim pacha et la bande des espions arméniens l'avaient accusé de négocier en secret avec moi la prolongation de concession de la Régie, alors que d'autres groupes financiers, les Américains entre autres, faisaient des propositions bien plus avantageuses pour l'État. Les explications du grand vizir ont paru concluantes à Sa Majesté. A son tour il s'est plaint de ces espions qui s'en vont menacer tout le monde pour extorquer de l'argent et qui osent l'attaquer, lui, grand vizir, en formulant devant Sa Majesté des plaintes mensongères ou ridicules. Férid croit que son entretien a eu un excellent effet ! C'est possible. Mais pour combien de jours ou d'heures ?

DU 7 DÉCEMBRE 1904.

Aujourd'hui tout le monde s'aborde avec la même question : est-ce le Baïram demain ? Et personne ne peut répondre. Si l'on voit la lune ce soir, ce sera le Baïram demain, sinon la fête sera renvoyée à après-demain.

Voir la lune ? C'est une affaire importante ici. La lune nouvelle, celle qui ne produit qu'un léger filet demi-circulaire et argenté peu après le coucher du soleil. Et puis, elle ne doit pas être vue par tout le monde ou par n'importe qui. Il y a des gens quelque part, à Brousse ou ailleurs, qui sont chargés de signaler la première apparition de la lune. Sur leur déclaration, un cadî ordonne que les fêtes — premier jour du Ramazan,

Baïram, Curbam Baïram, — auront lieu le lendemain. L'ordre du cadî est soumis à la ratification du Sultan: s'il est d'accord le canon tonne et toute la population apprend alors que la fête va commencer. Jusqu'au moment où j'écris, 9 heures du soir, personne ne sait encore si la fête aura lieu demain, si par conséquent les bureaux seront fermés ou ouverts, si la cérémonie du baise-mains réunira les hauts fonctionnaires autour de Sa Majesté à Dolma Bagtche dans la salle du trône, à la pointe du jour.

Je quitte mon journal pour aller entendre Sarah Bernhardt jouant *Sapho* au théâtre municipal. A mon retour à minuit, nous serons peut-être renseignés sur l'apparition de la lune.

DU 9 DÉCEMBRE 1904.

En revenant du théâtre avant-hier vers minuit et demi, mon portier m'a avisé qu'on avait entendu le canon et que le Baïram se célébrerait demain. D'habitude, pendant les 30 jours de jeûne, les soirées étaient très bruyantes à Stamboul. On y installait dans toutes les rues des multitudes de petits théâtres, de cafés chantants, de guignols (karagueuz) et autres. Les orgues de Barbarie remplissaient les airs de leurs rugissements: la mère Angot, Norma, la Belle Hellène, O mon Fernand; tout cela hurlait à la fois et le populaire paraissait y trouver grand plaisir. Dans les cafés une espèce de flageolet grognard marquait le pas des danses kurdes ou albanaises.

Cette année le Sultan a interdit toutes ces réjouissances, et le Ramazan s'est passé silencieux et morne, à l'unisson de la mélancolie impériale.

Panem et circenses! clamait le peuple romain, et les empereurs leur distribuaient l'un et l'autre pour avoir la paix. Abdul-Hamid ne paie pas les traitements de ses fonctionnaires et supprime leurs réjouissances habituelles. Et le peuple musulman s'incline et s'humilie!

Nous avons fait nos visites de cérémonie comme à l'ordinaire, au Palais, chez les ministres, sans incident particulier.

Aujourd'hui vendredi, c'était la cérémonie du Sélamlik. On raconte que Sarah Bernhardt l'honorait de sa présence depuis la petite terrasse où se tient le public. Fatiguée d'attendre debout, elle a demandé une chaise qui lui a été refusée; sur quoi, elle est partie. Il me semble que M. Constans aurait pu prendre la peine de la faire accompagner par un

kavass et d'obtenir pour elle l'entrée dans le kiosk des ambassadeurs. Elle doit être légitimement offensée de ce procédé.

Je suis allé entendre deux fois Sarah Bernhardt au théâtre municipal lundi dernier dans la *Dame aux Camélias*, et hier, jeudi, dans *Sapho*. La pauvre promène son répertoire dans les grandes villes d'Europe. Mais ici on lui fait voir ce que c'est qu'une censure. Elle voulait absolument nous donner l'*Aiglon*. De Bucarest elle a télégraphié à l'ambassade française pour solliciter son intervention. Peine perdue; on peut en France ou ailleurs mettre sur la scène des membres des familles impériales d'Europe. Ici, cela ne va pas. Rien n'a pu vaincre la résistance des censeurs. Alors le choix se restreint. Il est de bon ton dans un certain monde de manifester contre cette grande actrice qui se survivrait, vieille, défaite, imprésentable, etc., etc. Je n'ai rien constaté de semblable et cependant j'ai dans mon souvenir des points de comparaison, puisque je l'ai vue pour la première fois à Paris en 1863, c'est-à-dire exactement il y a 41 ans. Elle devait bien avoir alors au moins 23 ou 24 ans, en sorte qu'elle a maintenant 64 ou 65 ans. Dans l'intervalle, je l'ai revue encore quelquefois. Eh bien, je dois reconnaître qu'elle n'est pas très dissemblable de ce qu'elle a toujours été. Elle était jadis svelte, mince, longue, ondoyante. On remarque sans doute aujourd'hui les quelques artifices dont elle est obligée de se servir pour rajeunir sa taille et son corps, mais sa tête, sa figure, son caractère d'ensemble sont les mêmes et son jeu est digne de toute admiration. Elle n'a pas pu nous donner des pièces parfaitement adaptées à son genre de talent. Plusieurs actrices jouent *La Dame aux Camélias* et *Sapho*. Dans cette dernière pièce surtout M^{me} Réjane lui est peut-être supérieure aux deuxième et troisième actes. Mais au premier acte elle est adorable, parfaite; on ne peut pas s'insinuer dans le ménage de ce brave garçon, dont je ne me rappelle pas le nom, avec plus d'art, de câlinerie à la fois savante et ingénue. Je ne parle pas de ses suffocations et de sa manière de mourir dans la *Dame aux Camélias*. Ce sont là des trucs de réalisme très impressionnants qui ont fait une partie de sa célébrité et qui sont justement admirés; mais toutes les scènes de séduction, sur le ton doux, insinuant et profond, sont dites d'une manière inimitable. Il n'y a à cet égard aucune défaillance chez elle; le soin, la perfection du détail se sont augmentés. Je ne puis pour ma part éprouver de jouissance artistique plus complète que celle de la diction parfaite de scènes émouvantes où non seulement les phrases, mais chaque syllabe, pour ainsi dire, a sa valeur complète, chaque intonation sa mesure exacte, composant un effet d'ensemble où aucun regret, aucune critique ne trou-

vent leur place. On éprouve cette satisfaction rare en entendant Sarah Bernhardt, et quelques autres seulement, qu'il faut aller chercher ailleurs qu'à Constantinople. J'ai donc eu un très grand plaisir à entendre la « vieille » Sarah. Je l'ai rencontrée dans la rue en voiture, à la lumière du jour et je dois dire que son visage ne portait aucune trace de décrépitude, elle était simplement agréable à voir. Et Constans l'ambassadeur, auquel je supposais bien qu'elle a dû rendre visite, m'a dit qu'elle n'avait aucune allure excentrique, qu'elle parlait comme tout le monde et qu'elle était fort bien à tous égards. Elle est allée rendre visite à Pierre Loti qui par hasard est malade à l'hôpital.

Du 15 DÉCEMBRE 1904.

Il court des bruits fâcheux sur la politique intérieure de l'empire. Nous avons de mauvaises nouvelles de Macédoine. Les comités bulgares assassinent, à droite et à gauche, des Grecs ou des Turcs, parce que ce sont leurs ennemis, ou des Bulgares même, parce qu'ils ont refusé de payer les contributions auxquelles on les a taxés. Les bandes grecques circulent de leur côté, vengeant les attentats des Bulgares, et en commettant à leur tour. Parmi les très nombreux rapports de détails que j'ai reçus hier de beaucoup de villages, à côté des femmes brûlées vives, des enfants tailladés à coups de hache, etc., etc., un incident m'a frappé, c'est celui d'un gendarme chrétien, auquel un kaïmakan des environs de Monastir a donné l'ordre d'arrêter un Turc coupable de quelque affreux méfait, mais en même temps il n'a pas autorisé le gendarme à prendre ses armes pour accomplir sa mission. Le résultat a été celui qu'on devait attendre. Le gendarme a été tué par celui qu'il devait arrêter.

En Arabie, on affirme que la ville de Sana à l'est d'Hodeïda est cernée par 30.000 Arabes. On embarque ici trois régiments à transporter dans ces régions périodiquement troublées.

On parle de quelques incidents tumultueux à Rizeh et à Trébizonde. Dans cette dernière localité on a déposé, le jour du Baïram, un grand nombre de pétitions et de plaintes sur la tombe de Kadri bey. Il est certain que, si les délices du paradis de Mahomet laissent à Kadri bey le loisir de s'occuper encore des choses de la terre, il doit pleurer des larmes de rage en voyant ce qu'on a fait du beau pays qu'il avait pacifié, dans lequel il avait fait régner l'ordre, le travail et la paix.

Au milieu de tous ces désordres menaçants que fait-on au Palais ? On redouble de mesures d'espionnage pour faire diversion dans l'esprit du Sultan. Toute personne qui entre chez moi est signalée par un rapport. On raconte à Sa Majesté les choses les plus insensées sur la Régie, sur les administrations européennes, sur des complots et intrigues imaginaires.

Le groupe des espions arméniens, cherche à se rapprocher du groupe des espions turcs. Il y a en perspective un vaste emprunt négocié par la Banque ottomane et les groupes français. Un espion plus intelligent que les autres a émis l'avis qu'il vaudrait mieux travailler tous ensemble au lieu de chercher à s'arracher les uns aux autres les morceaux de la bouche. Il y aura, espère-t-on des bakchichs pour tout le monde. Alors à quoi bon risquer de se nuire ? On va imiter les Américains, faire le trust de l'espionnage. Le temps viendra où on s'organisera en société anonyme dont les actions seront cotées à la Bourse !

DU 21 DÉCEMBRE 1904.

Aujourd'hui, le jour le plus court de l'année, j'ai photographié le soleil couchant pour marquer le point exact où il disparaîtrait sous l'horizon, vu depuis la fenêtre de mon bureau à la Régie. Le soleil a atteint la ligne de l'horizon à l'extrémité gauche du grand aqueduc byzantin de Stamboul. Il a même lancé ses derniers feux par-dessous la dernière arcade, puis il a disparu.

DU 12 JANVIER 1905.

Le jour de Noël j'avais réuni à ma table à déjeuner l'ambassadeur Constans, le marquis Camposagrado, le ministre de Roumanie, Weil de Germiny, le comte Vitali, et Chenut. Nous avons été fort gais autour d'un superbe pâté de foie gras de Strasbourg, de la dinde truffée traditionnelle et d'un « vacherin » des Charbonnières, le tout arrosé de vins généreux, sans oublier le Dézaley de Schmidhauser, qui a eu un grand succès. Je dois en faire venir pour l'ambassadeur de France ! Tout a été fort bien, mais le soir même j'avais un accès de fièvre et une influenza désagréables. « Vous avez trop bien déjeuné, m'a dit le docteur, c'est la pénitence. »

Les premiers jours de 1905 ont été marqués par la nouvelle émotionnante de la capitulation de Port-Arthur, et de la fin de ce siège mémo-

nable où les assiégés et les assiégeants ont fait preuve du plus grand héroïsme. Les Russes n'avaient plus que 4 à 5.000 hommes en état de combattre et 1.600 blessés ou malades.

Les grandes armées de Mandchourie sont bloquées par le froid dans les environs de Moukden. On s'attend à des batailles terribles. Mais j'ai vaguement l'espoir que nous nous acheminons du côté de la paix. Sans doute, c'est une dure humiliation pour la Russie, une grave atteinte portée à son prestige. Mais la guerre est impopulaire dans tout l'empire et les populations commencent à montrer leur mécontentement.

Ici nous avons eu ces jours derniers un incident caractéristique. Riza pacha, le superbe officier circassien, qui fait les honneurs au Sélamlik dans le pavillon des ambassadeurs, a été attaqué à neuf heures du soir, en pleine rue de Péra, devant le café Tokatlian, par quatre individus qui l'ont roué de coups. Personne n'est venu à son secours; l'opération s'est effectuée comme s'il s'agissait d'une exécution d'office par ordre supérieur. Et cependant, le grand poste de police de Galata-Serai est à 100 mètres de là. Le pauvre garçon est au lit, assez meurtri. Tout le monde accuse Fehim pacha d'être l'auteur de cette abomination. D'autres vous chuchotent à l'oreille que c'est même une correction ordonnée par le souverain lui-même. Je n'en crois absolument rien. Ces choses-là s'expliquent par les horribles jalousies, les méfiances, les vengeances qui doivent diviser le monde des courtisans. Dans la course effrénée aux faveurs, celui qui dépasse les autres doit être l'objet d'une haine corse qu'on lui fait payer tôt ou tard.

Du 14 JANVIER 1905.

La Gazette m'apporte la nouvelle de la mort de mon ami Cérésolé. Sa grande intelligence était morte depuis quelques années déjà. Son corps s'est endormi paisiblement, sans souffrance. C'est le plus admirable bienfait que nous puissions souhaiter sur cette terre. Son souvenir est lié avec tous les événements auxquels j'ai été mêlé moi-même en Suisse. Nous avons été ensemble avocats, députés, hommes de chemins de fer et surtout amis fidèles. Il me semble que sa mort m'entraîne un peu avec lui. On lui fait de belles funérailles et l'on a raison. C'était non seulement un homme de grand talent, mais encore un homme d'honneur, de devoir, et un vrai patriote.

Du 19 JANVIER 1905.

La série des fêtes du commencement d'année se termine aujourd'hui, jeudi, par l'Épiphanie grecque, fête chrétienne que nous ne connaissons plus en pays protestant. On la célèbre en commémoration du baptême du Christ par saint Jean-Baptiste. Près des murs extérieurs de la ville, à Yédicoulé, une cérémonie spéciale attire beaucoup de monde. On jette dans la mer un crucifix en métal et une douzaine de nageurs émérites se jettent à l'eau pour aller le repêcher. Celui qui le rapporte reçoit une récompense. Mon secrétaire de Germiny est allé voir cette bizarrerie traditionnelle. Le thermomètre marquait environ zéro degré; et les spectateurs eux-mêmes étaient agités d'un léger frisson à la vue de ces hommes nus, couverts seulement d'une peau de mouton qu'ils quittent pour se jeter à l'eau.

La bénédiction de la mer par le prêtre orthodoxe termine le spectacle.

Je suis allé hier chez le premier secrétaire (bachekiatib) Tahsim pacha et lui ai fait des plaintes amères sur l'hostilité que je rencontre partout. Je lui ai rappelé les agissements de la bande des espions arméniens, qui, pour faire réussir leurs escroqueries, écrivent au trust américain que, grâce à leur influence, ils ont obtenu un iradé de Sa Majesté Impériale supprimant la Régie des tabacs. Il a fait semblant d'ignorer tout cela, alors que je sais pertinemment qu'il est parfaitement renseigné. Je lui ai démontré que Sa Majesté est assaillie de mensonges abominables sur notre compte, débités par des gens qui viennent nous extorquer de l'argent et qui se vengent quand nous le refusons; que tous ces individus trouvent à se faire entendre, tandis que jamais on ne nous demande le moindre renseignement, alors que nous sommes seuls à même d'en fournir d'exacts. Bref, j'ai déversé ma bile en priant le pacha de répéter à Sa Majesté l'objet principal de ma plainte. Tahsim a d'ailleurs été comme toujours fort aimable et m'a dit des paroles doucereuses que le vent a emportées.

Du 26 JANVIER 1905.

Les grèves et les désordres politiques de Russie alimentent toutes les conversations. Les journées des 22, 23 et 24 janvier à St-Petersbourg paraissent avoir été marquées par de sanglantes rencontres entre les grévistes et la troupe. On a tué et blessé beaucoup de monde. Naturellement il faut se méfier des exagérations dans un sens ou dans l'autre. Cependant,

ce qui semble certain, c'est que la foule des grévistes s'est avancée sans armes, dimanche 22, avec l'intention de demander au tsar d'entendre leurs plaintes et leurs réclamations. On les a reçus à coups de fusil et, pour la première fois peut-être, il s'est creusé un fossé entre le tsar et le peuple. On ne peut en prévoir les conséquences. Il y a quelques années les nihilistes ont assez longtemps fait trembler les empereurs de Russie sur leur trône. La suite a démontré qu'ils n'étaient qu'une poignée. Que sortira-t-il de la haine et du désir de vengeance de centaines de mille hommes avec lesquels beaucoup de gens cultivés, des prêtres, des avocats, des journalistes, etc. font cause commune ?

DU 3 FÉVRIER 1905.

Les armées russes ont voulu faire diversion aux troubles intérieurs. Le général Kouropatkine a sans doute reçu de St-Petersbourg l'ordre de servir une victoire immédiate à l'impatience publique. Par des tempêtes de vent et de neige, il a fait sortir une partie de son armée de ses cantonnements souterrains pour attaquer une aile de l'armée japonaise. Il n'a réussi qu'à faire tuer 10.000 de ses hommes et 7.000 Japonais, puis chacun est rentré dans son terrier, et l'attente du tsar et des grands-ducs a été cruellement déçue. La guerre n'en sera que plus impopulaire en Russie.

En Occident et même en France le tsar a une mauvaise presse. Les journaux modérés blâment énergiquement son attitude vis-à-vis des manifestations inoffensives d'une multitude sans armes.

Je ne mentionne ces événements lointains qu'en raison de l'émotion universelle qu'ils occasionnent, et je ne les suis pas dans leur détail, m'attachant surtout à ce que je vois autour de moi.

On continue à poursuivre la réalisation de vastes projets financiers. Sous le patronage de l'ambassadeur de France, la Banque ottomane cherche à prêter à l'Etat les sommes nécessaires pour ses armements, c'est-à-dire cinq à dix millions de livres, à condition que, par la même occasion, on règle toute une série de grosses questions. Les affaires des chemins de fer de Syrie pour lesquelles le comte Vitali est ici presque en permanence, les réclamations de la Société des quais de Constantinople qui ont ramené au milieu de nous M. Granet. Il faut aussi qu'une partie des commandes de matériel militaire soit faite en France, car autour de cet énorme appât, on voit s'agiter les représentants des grandes fabriques de toutes les nations, des Anglais (Armstrong), des Français (Creusot),

des Allemands (Krupp), et autres seigneurs de moindre importance. Les Allemands sont de dangereux compétiteurs, car leur ambassade et leurs grands établissements financiers pèsent de tout leur poids sur les délibérations du gouvernement ottoman et sur celles du Sultan. Tous les intéressés observent une grande discrétion; les conciliabules se multiplient. Un jour les Français semblent en progrès marqué; le lendemain, ils font un pas en arrière et ainsi de suite pendant des semaines et des mois.

Tous les vautours et éperviers du Palais — les grands chefs de l'espionnage, des chambellans, des secrétaires, des pachas, quelques ministres ! — suivent anxieux ce duel, le cou tendu, en arrêt devant cette proie, attendant que la décision souveraine proclame le vainqueur et désigne par là même l'heureuse victime qui leur distribuera les backchichs promis en cas de succès. Il faudra les voir alors à la curée! Ce sera un spectacle digne de l'empire d'Abdul-Hamid.

Par bonheur, pour nous maintenir dans une douce insouciance, nous avons depuis quelques jours une troupe d'opérettes viennoises qui nous joue de la musiquette de Strauss et d'autres. Nous allons au théâtre le soir, nous y rions de bon cœur parce que les acteurs sont amusants, et jusqu'au lendemain nous ne pensons plus à rien.

Du 5 FÉVRIER 1905.

J'ai dans mon entourage un certain Hadji Evlia, homme adroit et entreprenant. Nous lui avons donné plus ou moins à forfait l'exploitation des provinces riveraines de la mer Rouge, le Yémen et le Hedjaz, par conséquent la Mecque, Médine, Hodeida, Sana et les pays infestés par les nomades bédouins et brigands de toute nature qui hantent ces parages. Il habite lui-même à Constantinople, mais il y a un frère qui dirige sur place son personnel et ses affaires. Il s'occupe aussi du transport lucratif des pèlerins de la Mecque qu'on entasse dans des bateaux d'occasion. Et il sert enfin d'intermédiaire entre l'Etat et ces lointaines régions pour toute espèce de relations, petites opérations de change, achats et transport de diverses matières et marchandises, transport de troupes, etc. Naturellement il n'a pas tardé à se trouver en avance vis-à-vis du ministère des Finances. Celui-ci lui devait, il y a un an, 24.000 livres turques (plus de 500.000 francs) et depuis lors le pauvre homme soupire et gémit sans pouvoir obtenir un sou. Son compte a été reconnu par le Ministère après mille difficultés. Son paiement a été ordonné par le Conseil des

ministres comme une chose nécessaire en vue de nouveaux services qu'on avait à lui demander. Peine inutile : impossible d'obtenir l'iradé, et depuis des mois il vient chez nous se lamenter comme un homme dont la ruine est imminente. Mais voici qu'hier, il est venu à la Régie, le visage épanoui, rajeuni de dix ans, chantant les louanges du padischah, et bénissant Allah.

« Eh bien, Hadji Evlia, que vous est-il donc arrivé ? »

« Ah vous ne savez pas, Excellence. Mon frère a eu une heureuse idée. Il m'a envoyé du Yémen quatre petites vaches extraordinaires avec une bosse chacune sur le dos. Je les ai offertes en cadeau à Sa Majesté, et vingt-quatre heures après mon iradé est sorti, et le padischah m'a demandé de lui faire venir encore des oiseaux d'Arabie. Alors je vais toucher mes 24.000 livres et je suis un homme sauvé. »

Et voilà. Nous subissons depuis des années la mauvaise humeur du souverain. C'est que nous n'avions pas trouvé le truc des quatre vaches avec une bosse sur le dos. Il faudra en chercher un autre.

DU 7 FÉVRIER 1905.

Patatras ! Toute la vaste « *combinazione francese* » s'est écroulée. Les délégués du Creusot, leurs alliés Armstrong, Granet et la société des Quais, Vitali et les chemins de Syrie, gisent là pêle-mêle, non pas morts, mais fourbus, éreintés par la violence du choc. Le Sultan a fait savoir aux ambassadeurs allemand et français que la fourniture des canons nouveaux modèles est attribuée à la maison Krupp. Les autres questions, emprunts, quai, chemins de fer Damas-Megrib, on en parlera plus tard. Tout le monde se chuchote cette grande nouvelle au club. Vitali annonce qu'il part demain. L'ambassadeur Constans déclare qu'il partira vendredi. Menaces et fausses sorties ! Demain le Sultan leur fera quelque caresse et ils ne partiront pas. Ils lâcheront le lourd bagage des fabricants de canons qui embarrassent leurs mouvements, et on entamera à nouveau la discussion sur l'emprunt et les autres exigences françaises.

J'ai reçu hier une longue lettre de 16 pages de mon mudir de Monastir, italien d'origine, en service chez nous depuis environ seize ans et qui tout à coup s'est mis à mener une vie désordonnée. Il m'explique longuement divers abus qu'il a commis, en m'avisant que, quand je recevrai sa lettre, il aura cessé de vivre. En effet, un télégramme m'annonçait en même temps qu'il s'était suicidé. Il y a quelques jours, sa

femme lui avait envoyé, paraît-il, trois pilules de poison dans une lettre. Il a choisi un autre genre de mort, il s'est tiré un coup de revolver au cœur. La vie n'a pas une grande valeur en Macédoine, ni la sienne propre, ni celle des autres.

DU 8 FÉVRIER 1905.

Je viens de chez le grand vizir. Je l'ai trouvé très agité; il revenait du Conseil des ministres. Il s'est exprimé avec une extrême violence sur Constans, « un ambassadeur qui se fait chef de bande noire, qui passe sa vie avec des bandits, complotant la manière dont il nous extorquera de l'argent, se mettant à la remorque des agents du Creusot, des spéculateurs et des panamistes ! » « Je me suis mis en lutte ouverte, dit-il, avec cette bande. Mais que faire quand on a pour souverain un fou, un criminel, etc., etc. » Je ne l'ai jamais vu si violent. J'en conclus aussitôt qu'il doit s'être passé quelque chose de contraire à ses vœux, et par conséquent de favorable à Constans. Tout à l'heure en rentrant au club, j'en ai la confirmation. Vitali n'est pas parti aujourd'hui et Constans ne partira pas après-demain. On a repris diverses négociations adoucissantes, je ne sais sur quelle base. Cela durera ainsi un jour ou deux, puis on se reboudera, pour se réconcilier et de nouveau se faire des mamours jusqu'à ce qu'on trouve une solution ou que ça craque définitivement.

DU 10 FÉVRIER 1905.

Hier au soir, le commissaire impérial Noury bey est arrivé directement du Palais chez moi. Le premier secrétaire lui a dit que Sa Majesté demandait à la Régie une avance de 40.000 livres. Il m'a vivement sollicité d'y consentir et d'amener à cette concession mes administrateurs, me faisant entrevoir les graves conséquences qu'aurait un refus. Je pense qu'un refus n'aurait aucune conséquence quelconque. Mais, enfin, je suis assez disposé à accéder au désir de Sa Majesté à certaines conditions que nous allons étudier.

Après mon entretien avec Noury bey, je suis allé au théâtre entendre la troupe d'opérette viennoise, et après le deuxième acte j'ai fait une apparition au bal italien au Pera Palace. C'est l'un des innombrables bals de bienfaisance pour lesquels on nous met à contribution chaque hiver. Autrefois je faisais acte de présence à plusieurs d'entre eux. Maintenant,

comme l'ours de Juste Olivier, je rentre dans ma caverne. Il a fallu toute sorte de sollicitations pour me faire faire une exception. Beaucoup de danseurs et de danseuses, grande animation, jolies toilettes. J'y suis resté trois quarts d'heure, le temps de faire la connaissance d'une jeune dame délicieuse que j'admire depuis longtemps, une Milanaise, échouée je ne sais comment, à Constantinople, avec un mari qui remplit un emploi quelconque au Palais. Je la trouve fort belle, mais dans son costume de bal, habillée comme toutes les petites bécasses qui pirouettent et jacassent autour de nous, elle est inférieure à elle-même. Elle a une tête de médaille, un corps souple et élancé, les longues paupières qui donnent au regard la douceur de la rêverie. Je tâcherai de cultiver sa connaissance et de savoir si le charme qui se dégage de toute sa personne est un simple accident de la nature, ou s'il révèle la présence d'une âme. Je voudrais la voir drapée de vêtements antiques sous des portiques de marbres blancs comme l'Omphale de Gleyre à laquelle elle ressemble.

DU 15 FÉVRIER 1905.

Aujourd'hui nous sommes au premier jour du Courbam Baïram. Les bureaux sont fermés et j'ai passé ma journée en visites officielles, félicitations, souhaits de bonne fête, compliments et salamalecs. Le grand vizir paraissait calme et content. Tahsin pacha, le premier secrétaire, m'a fait des déclarations d'amitié toutes particulières. Il a été tout à fait touché de l'avance de 30.000 livres turques que nous venons de faire sur sa demande, alors que, il y a quelques semaines, nous avons refusé 10.000 livres au ministre des Finances et au grand vizir. Il a pu faire valoir auprès de Sa Majesté sa supériorité de négociateur, puisqu'il a réussi là où les autres ont échoué.

Après avoir parcouru Nichantache et Yildiz, je me suis rendu à la gare, au départ de l'express d'Orient pour saluer l'ambassadeur Constans. Comme je le prévoyais, la reprise des négociations n'était pas sérieuse. Tout a été de nouveau rompu trois jours après, et Constans se livre à la démonstration classique qui consiste à quitter Constantinople en faisant claquer les portes. Il a fait savoir *urbi et orbi* que dans les conditions actuelles son gouvernement refuserait la cote à la Bourse de Paris pour tout nouvel emprunt ottoman. D'ailleurs ce n'est qu'une fausse sortie, une manière de se procurer l'occasion de parler haut, à la cantonade. Il reviendra et plus tôt qu'on ne pense.

De la gare nous avons fait la traversée interminable de Stamboul pour arriver au domicile de Nazir pacha, le ministre des Finances, puis nous sommes revenus en zig-zaguant chez notre commissaire impérial et chez quelques ministres.

Ces visites sont une occasion de pillage abominable. Naturellement c'est nous qui sommes les pillés. Il est d'usage au Baïram et au Courbam Baïram qu'on donne des cadeaux aux domestiques, et en sortant de chez chaque haut dignitaire, les « banabacs », la valetaille, les noirs et les blancs se ruent sur vous pour participer à la distribution. Autrefois chacune de ces journées nous coûtait près de 3.000 francs. J'ai ramené ces prodigalités à une soixantaine de livres, environ 1.300 francs

C'est le jour des grands sacrifices ou des massacres de moutons. Chaque famille quelque peu aisée égorge un mouton pour chacun de ses membres. Mon commissaire m'a raconté qu'il en avait égorgé huit. Mon drogman Halid Zia en a immolé deux. Dans la règle ce devrait être le maître de la maison qui, de ses propres mains, saignerait les pauvres bêtes. Mais avec la dégénérescence des mœurs antiques on admet que le chef de la famille délègue son droit à d'autres. Au Palais on présente à Sa Majesté, en grande cérémonie, le couteau du sacrifice. Il le prend et le passe avec ses pouvoirs à un opérateur désigné d'avance qui n'est probablement qu'un vulgaire boucher.

C'est par centaines de mille qu'on immole des moutons dans la seule ville de Constantinople. La peau se donne pour l'œuvre du chemin de fer du Hedjaz, la chair se distribue aux pauvres. Et alors les mendiants parcourent les rues dans les accoutrements les plus pittoresques, heurtant à toutes les portes, assiégeant en groupes serrés les entrées des maisons opulentes.

DU 16 FÉVRIER 1905.

Ce matin on nous a annoncé la mort du marquis Guiccioli, décédé à Naples où il était de passage avec sa gentille femme. C'était un homme parfait et aimable que nous regrettons tous. Il était ici le délégué italien au Conseil d'administration de la Dette publique, et nous avions avec lui des rapports de société et d'amitié précieux.

Ce soir un autre émoi a animé le club. Un de nos collègues M. Townley chargé d'affaires d'Angleterre, pendant l'absence de l'ambassadeur, a eu sa maison entièrement brûlée. Sa femme était chez elle; elle s'est aperçue de l'incendie en entendant des crépitements insolites. Mais la maison

était en bois, elle a été rapidement envahie par les flammes. Madame a sauvé ses bijoux et quelques robes et effets, entre autres une robe de bal. Tout le reste est perdu y compris d'intéressants bibelots chinois, souvenir de leur séjour en Extrême-Orient. Au moment même où j'écris, les époux Townley, avec quelques amis, dînent de fort bon appétit dans la salle des étrangers du club. Madame est en grande toilette; elle ira tout à l'heure au bal de la société de bienfaisance Dorcas. Elle y aura sûrement du succès. J'espère que sa robe ne sentira pas trop le roussi !

Cet après-midi j'ai achevé ma tournée de visites en allant à Couroutchesmé, voir le ministre de l'Intérieur. Il est à peine guéri de l'influenza. Son médecin lui a enseigné que le mot d'influenza est une dégénérescence du véritable nom de cette maladie. Il existe, dit-il, en Arabie ou en Afrique une espèce de chèvre qui a constamment les glandes nasales engorgées et les muqueuses enflammées. On appelle cette particularité dans la langue du pays « l'infinza ». Par analogie on a donné le même nom à la maladie des hommes dont le rhume de cerveau est un élément habituel. Mais l'infinza par une corruption de mot irraisonnée est devenue l'influenza.

Je ne garantis pas cette étymologie que j'entends pour la première fois. C'est une histoire à raconter aux malades. Quand on est à plat de lit, terrassé par la fièvre, le mal de tête, le lombago etc., etc., ce doit être une grande consolation que de connaître l'origine du nom de la maladie dont on est atteint !

DU 23 FÉVRIER 1905.

J'ai fait visite avant-hier à Sa Sainteté le patriarche œcuménique Joachim III que j'avais déjà rencontré quelquefois chez Eugénidis. Quel homme majestueux ! C'est vraiment une chance extraordinaire d'avoir une pareille prestance, quand, par devoir et par situation, on doit être bon, affable et charitable. Sa tête superbe, portée par un torse puissant, est faite pour dominer les foules. Les paroles gracieuses qui tombent de sa bouche, son accueil cordial et la bonté de son sourire descendent sur vous de plus haut, et vous impressionnent comme une solennelle bénédiction. Il a sa résidence au Phanar. On traverse le vieux pont, et l'on va assez loin par la rue qui longe, en la remontant, la Corne d'Or dans la direction d'Eyoub; avant d'arriver aux murs extérieurs il faut tourner à gauche et entrer dans la grande cour de l'église patriarcale, à côté de laquelle se trouve une maison de vieux style avec de larges escaliers. On les gravit

au milieu des valets et des banabacs, plus nombreux encore que dans les palais des grands seigneurs turcs.

Dans une vaste salle à plafond sculpté, aux parois recouvertes de portraits d'anciens patriarches, Joachim III m'attend. Il vient au-devant de moi, prend ma main droite dans ses deux mains et me fait asseoir à côté de lui sur un long divan; et la conversation s'engage. Je viens me plaindre auprès de lui d'un prêtre grec, des environs de Samsoun, qui se conduit fort mal, ameuté les paysans contre le gouvernement et contre nous, et se livre, pour quelque argent, à toute espèce d'abus. Le patriarche me promet de faire aussitôt une enquête sévère et, si les faits sont établis, d'expulser cette brebis galeuse. Après avoir prolongé un peu ma visite, j'ai fait mes adieux à Sa Sainteté, et l'ai remercié de son gracieux accueil. Puis j'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur de l'église qui ne présente rien d'intéressant et suis rentré chez moi.

Le lendemain, c'est-à-dire hier, je suis allé faire une autre visite ecclésiastique, j'ai été revoir Son Altesse le Cheik-ul-Islam. Il m'a paru un peu vieilli. Nous avons parlé abondamment de la situation financière de l'Etat, des moyens d'augmenter les ressources du fisc. Cela nous a conduits à quelques échanges d'idées sur le monopole du tabac. C'est chaque fois un vrai plaisir que de s'entretenir un moment avec ce grand personnage, qui est un type de finesse, d'élégance et de distinction. Son raisonnement est toujours marqué au coin du bon sens, de la juste mesure. C'est un sage égaré dans une caverne de brigands !

Aujourd'hui je suis allé au Palais rappeler au premier secrétaire la promesse qu'il m'a faite de remettre lui-même à Sa Majesté un très court mémoire sur les moyens de développer la Régie et d'en faire une véritable source de revenus pour l'Etat. J'ai préparé ce document avec tout le soin que j'ai pu y mettre, condensant le raisonnement, cherchant à le rendre mathématique, irréfutable. Qu'en adviendra-t-il ? Rien du tout sans doute.

DU 5 MARS 1905.

Le carnaval bat son plein. Après quelques semaines d'un premier printemps, nous entrons dans les « rebuses » de mars. Nous sommes aujourd'hui dans ce qu'on appelle en Suisse la bise noire. Temps couvert de gros nuages, vent du nord désagréable et froid.

Des masques sordides courent les rues et chaque soir il y a des bals. Bals masqués dans les salles de théâtres, bals du grand monde au Péra

Palace ou à l'Union française. La nuit grand vacarme dans les rues; orgues de Barbarie, disputes de cochers, roulements de voitures, cris de jeunes fêtards, et cela dure ainsi jusqu'à sept heures du matin.

Depuis le bal italien, j'ai fait encore une apparition au bal grec. Le bal autrichien, le bal persan, celui des dames de Galata, de Tativla, l'anglais, etc., etc., se sont succédé sans m'offrir la moindre tentation. Ce soir même au théâtre des Petits Champs a lieu le bal de la Sympria; j'ai vu avec stupéfaction sur les programmes que je fais partie du Comité. Tant pis. On dansera bien sans moi. Au milieu de toutes ces sauteriers nous est arrivée une troupe de théâtre avec, comme étoile, Madame Wiehé dont, à vrai dire, je n'avais jamais entendu parler. Les Parisiens nous racontent cependant que depuis quelques années elle fait fureur à Paris.

Je suis allé à ses cinq représentations et j'y ai eu un plaisir très grand. C'est une gracieuse petite blonde, toujours en mouvement, qui joue à ravir, avec finesse et infiniment d'esprit et de variété dans l'expression. Au repos elle n'est guère jolie. Sur la scène sa figure se transforme et s'illumine; elle devient tout à fait charmante. Elle nous a joué des petites comédies agréables et des pantomimes. C'était parfait, sans exagération ni défaillance. Elle a eu l'occasion de danser, de chanter. Tout ce qu'elle fait est très bien. Nous avons eu, il y a peu de temps Sarah Bernhardt et des imitatrices de son genre qui nous ont aussi donné chacune cinq représentations de grandes comédies dans lesquelles ces dames meurent chaque soir d'amour rentré, de jalousie féroce, du désespoir causé par des situations sans issue. Nous en avons eu des cauchemars. Quel charme et quel contraste d'avoir une gentille actrice, toute mignone, pleine de vie et qui nous donne cinq représentations de petites comédies qui, toutes, finissent par des embrassades générales. J'ai eu d'ailleurs la bonne aubaine de déjeuner à côté d'elle chez le ministre de Suède, son protecteur naturel, car elle est de ce pays du nord. Elle m'a raconté qu'en 1900 elle est venue à Paris ne sachant pas un mot de français. Alors elle jouait la pantomime et comme elle a eu du succès, et qu'on l'a beaucoup encouragée, elle a rapidement appris assez de français pour pouvoir jouer des petites comédies.

Elle est repartie hier et nous allons être sevrés de tout théâtre pendant longtemps sans doute.

DU 14 MARS 1905.

Chaque jour nous apporte des nouvelles plus effroyables du théâtre de la guerre. Les Russes ont évidemment subi un grand désastre. Les tués

et les blessés, des deux côtés, se chiffrent par centaines de mille. C'est horrible !

Pendant que se déroulent là-bas ces grandes tragédies, nous continuons à assister ici, à Constantinople, aux grotesques et habituelles comédies. Avant-hier trois grands personnages se sont évadés de Yildiz, et paraissent avoir méchamment quitté le pays. C'est d'abord Arif bey l'un des chambellans de Sa Majesté, le plus estimé de tous, un homme jeune encore, mais d'un esprit mûr, expérimenté, connaissant toutes les affaires du Palais, possédant la confiance la plus entière du grand Patron.

Puis Achmed Chefket pacha et son frère Riza pacha, tous de superbes officiers circassiens. La sœur de ce dernier fut longtemps l'intendante du harem, exilée dès lors pour avoir occasionné un commencement d'incendie au Palais. Riza pacha, aide de camp de Sa Majesté, faisait les honneurs du Kiosk des ambassadeurs les jours du Sélamlık. C'est lui qui fut rossé en pleine rue de Péra il y a quelques semaines au sortir du café Tokatlian. Arif bey, qui est son beau-frère, se jeta aux pieds de Sa Majesté, la suppliant de punir le coupable, Fehim pacha, et de ne pas permettre que toute la famille restât sous cette tache déshonorante. Le Sultan ne voulut rien entendre, et peu de jours après il donnait au contraire à Fehim pacha une des plus hautes décorations de l'empire. Ces trois grands seigneurs n'ont pas pu supporter l'injure publique qui leur était faite; ils se sont enfuis.

Grand émoi au Palais. On cherche partout les fugitifs; on télégraphie, dans tous les pays voisins pour les faire arrêter, absolument comme s'il s'agissait de forçats évadés d'une maison pénitentiaire. Auprès des gouvernements étrangers on les accuse de crimes imaginaires pour justifier d'une façon quelconque la demande de leur extradition. La dépêche adressée au gouvernement roumain accuse le chambellan Arif de vol et de malversation ! Lors de la fuite de Mahmoud, beau-frère du Sultan, qui partit il y a quelques années avec ses deux fils, on demanda aux gouvernements d'Europe son arrestation en l'accusant d'avoir assassiné une de ses esclaves, d'avoir volé les bijoux de sa femme et d'avoir enlevé des mineurs, or l'un de ses fils avait 25 ans et l'autre 30.

Aujourd'hui on a expédié à l'étranger le beau-frère d'Arif, maire de l'un des cercles de Constantinople, avec mission de ramener ces fuyards par tous les moyens.

Hier après-midi vers trois heures j'ai aperçu de la fenêtre de mon bureau un gros incendie de l'autre côté de la Corne d'Or, vers l'un des angles de notre grande fabrique de Djubali. Je m'y suis aussitôt rendu.

Deux ou trois maisons en bois flambaient comme des allumettes. Par bonheur pour nous le vent chassait les flammes, la fumée et les étincelles dans la direction opposée à la fabrique, et du troisième étage du bâtiment nous avons assisté au développement du sinistre. De proche en proche les maisons, grandes et petites, étaient atteintes par les flammes. Une légère fumée se dégageait de dessous les toits, puis une petite lueur rouge s'apercevait entre les fentes de la charpente, et en quelques minutes le feu gagnait tout le bâtiment, lançant des flammes énormes à une grande hauteur. Les pompiers très nombreux, aidés par la troupe, travaillaient à abattre toutes les maisons atteintes par le feu, ou accrochaient les poutres et les parois, puis l'on tirait tous ensemble sur la corde au son du clairon qui marquait les mouvements de façon que l'effort de tous se produisît en même temps et, à un moment donné, tout s'effondrait à grand fracas dans le brasier. Quelques grandes maisons à plusieurs étages ont été atteintes, brûlant à la fois de la base au sommet et formant un vrai spectacle. De trois heures et demie à six heures, cinquante-quatre maisons ont été ainsi embrasées et détruites. Nous en avons été quittes pour la peur. Un brave officier de pompier a été tué par un pan de mur qui lui est tombé dessus et quelques pompiers ont été blessés.

DU 16 MARS 1905.

Aujourd'hui j'ai déjeuné chez le ministre Lahovary de Bucarest, en compagnie du baron et de la baronne de Marshall. L'ambassadeur allemand avait l'air soucieux et mangeait en pensant à autre chose. J'étais assis à la droite de l'ambassadrice, contre laquelle j'ai instinctivement quelque prévention. Elle se donne de grands airs qui jurent avec son physique de petite bourgeoise allemande; sa figure trop petite est toute chiffonnée sur un corps assez élancé. Je dois dire cependant qu'elle a été fort aimable, causant agréablement, avec suffisamment de simplicité.

Le déjeuner était parfait et notre ami Lahovary a fait les honneurs de sa charmante demeure avec beaucoup de bonne grâce.

Je suis allé dimanche dernier à Bostandjik, chez l'ami Huguenin, directeur de l'Anatolie. Il m'a fait chercher par la mouche de sa Compagnie et, avec de Germiny, nous avons repris un peu d'air par une belle journée de printemps. Huguenin était tout fier de nous montrer sa nouvelle installation. Il a agrandi sa campagne et sa maison. Il est très fouilleur de vieilleries et a trouvé moyen d'en avoir d'intéressantes qui garnissent agréablement sa maison et son jardin.

A la tombée du jour nous sommes rentrés en ville par le même moyen de locomotion.

DU 19 MARS 1905.

L'ambassadeur de France est rentré. Il a été suivi à quelques jours d'intervalle par le comte Vitali et par un certain M. Pissard qui vient s'installer ici dans un but un peu mystérieux. Il a en France le grade d'inspecteur des finances, il est un ami particulier de M. Constans ; on prétend que ce dernier cherche à l'imposer à Vitali en échange de son concours dans ses affaires de chemins de fer. D'autres disent qu'on prévoit pour une époque plus ou moins rapprochée, la retraite du commandant Berger et qu'on veut former et habituer aux affaires d'Orient un successeur capable de diriger la politique financière de la Banque ottomane et de la France en Turquie. M. Granet, le président des quais, est arrivé aussi, en sorte que tout indique qu'on va reprendre plus activement les négociations pour le fameux emprunt dit des armements ; il s'agit de persuader le Sultan qu'il a encore absolument besoin d'une centaine de millions de francs pour mettre son artillerie et son outillage militaire à la hauteur des progrès modernes, et de lui offrir ces millions à condition qu'on règle en même temps les questions relatives aux chemins de Syrie, celles des quais de Constantinople, qu'on attribue à celui-ci ou à celui-là les commandes de matériel militaire. On prétend que toutes ces affaires sont en bonne voie. « Il faudra voir ! » comme l'on dit dans le canton de Vaud.

Un autre changement de personne assez important va avoir lieu dans la direction de la Compagnie du chemin de fer d'Anatolie, c'est celui de M. Zander, son directeur général, qui va rentrer à Berlin à la direction de la Deutsche Bank. On parle de M. Stemmerich, consul général d'Allemagne pour le remplacer.

Dans la diplomatie, M. Bapst a été nommé ministre et va partir pour Paris ; il sera remplacé par M. Bopp. C'est un déplacement sérieux. M. Bapst a été très souvent appelé à diriger l'ambassade de France comme chargé d'affaires pendant l'absence de l'ambassadeur. Il a eu à exercer une action très remarquée dans diverses circonstances. Les Turcs le détestent pour certaines notes désagréables pour eux qu'il a adressées à son gouvernement, et qui ont ensuite été rendues publiques par leur inscription dans le livre jaune. C'est d'ailleurs un homme taciturne, renfermé, ayant la rancune facile et durable. Il y a, je ne sais pour quelle

cause, une brouille absolue entre Berger et lui. Comme camarade de club et homme de société il ne laissera pas un souvenir bien vif.

DU 22 MARS 1905.

Les esclandres intérieurs se succèdent au Palais. Samedi dernier une grande commission militaire était réunie pour s'occuper des événements de Sana et de la situation troublée du Yémen et du Hedjaz. Les tribus arabes en grand nombre se sont révoltées et assiégeaient la ville de Sana à l'est de Djedah. On prétendait même ces derniers jours que la ville avait capitulé. Quoi qu'il en soit, la discussion dans le sein de la Haute Commission était probablement animée, lorsque le deuxième secrétaire, le fameux Izzet pacha, y est entré et s'est permis d'émettre une opinion. Le ministre de la Guerre s'est alors levé, l'a interpellé violemment, comme un plumitif quelconque qui se mêle de ce qui ne le concerne pas, et, joignant le geste à la parole, il a pris sa chaise dans sa main et l'a cassée sur la tête du petit Syrien. Grand émoi; on a fait venir le docteur Zambacco pacha. Le grand vizir lui-même aurait donné son mouchoir pour étancher le sang!

Tout le monde au club se raconte cette histoire, et chacun regrette que le mobilier du Palais soit si délabré. Sans cela le ministre aurait peut-être cassé la tête du pacha au lieu de briser seulement la chaise. Quel bienfait, quel service incalculable il aurait ainsi rendu à son pays!

C'est égal, le geste devait être superbe à voir. Ce colosse de Riza pacha levant, de toute sa hauteur, sa chaise pour écraser cette vipère malfaisante. Quel impressionnant cliché de photographie on aurait fait!

DU 24 MARS 1905.

J'ai passé deux heures cet après-midi avec le grand vizir. Malheureusement il y avait du monde et nous n'avons pas pu nous entretenir à notre aise des événements. J'aurais voulu lui demander des détails sur la fuite d'Arif et des deux pachas, la grande scène du ministre de la Guerre et d'Izzet. On ne cause de ces choses-là qu'en tout petit comité. Ce sera pour une autre fois.

J'ai déjà parlé précédemment de ce géant circassien à barbe jauneroix, prolongée très haut dans les cheveux, jadis coldji de la Régie, et qui fut tout à coup appelé au Palais, bombardé colonel, revêtu d'un uniforme

brillant, et tout cela parce qu'il était le père d'une fort belle fille agréée par Sa Majesté dans son harem.

Le dit Circassien vient d'être chassé du Palais, exilé, dit-on, à Antioche pour des causes mystérieuses qu'un initié me raconte comme suit :

— Après avoir expérimenté dans la personne de sa propre fille la valeur des belles Circassiennes il s'était fait le pourvoyeur de cette marchandise de haut goût et, au dernier Baïram, il avait amené à Sa Majesté une créature parfaite, merveille de beauté. Le Sultan la trouva délicieuse, et lui fit préparer son appartement. Mais voilà que, quelques jours après, arriva une pétition d'un soldat des environs de Bolou demandant justice contre d'infâmes ravisseurs qui lui avaient volé sa fiancée pour l'emmener à la capitale et la vendre au Palais. Le Sultan ordonna à son premier secrétaire d'adresser une admonestation au colonel. Celui-ci la reçut fort mal, éleva la voix et se conduisit comme une brute, qu'il est d'ailleurs. Le pacha se plaignit à Sa Majesté, et le bey fut aussitôt arrêté et conduit sans autre forme de procès sur l'un des yachts du Sultan qui l'emmena à Ismidt d'où il partira pour Antioche.

Quant à la belle Circassienne, elle fut rendue à son fiancé. Celui-ci fut en même temps libéré du service militaire, autorisé à l'épouser, et doté par la cassette particulière !

Nous avons eu ces jours derniers un tournoi de souverains, des allées et venues d'empereurs, de rois, de président de République qui, sous prétexte de venir jouir du printemps dans la Méditerranée, se sont ingéniés à se jouer des tours, à se porter des coups droits, et aussi des crocs-en-jambe.

L'année dernière déjà l'empereur d'Allemagne faisait à pareille époque une croisière dans la Méditerranée au moment même où l'Angleterre et la France s'unissaient par un traité réglant la question d'Égypte, abandonnant la protection du Maroc à la France, en même temps qu'un rapprochement s'établissait entre la grande République et l'Italie, une des feuilles de trèfle de la Triplice. M. Loubet faisait à Rome une visite retentissante à laquelle Wilhelm n'était pas invité, bien qu'il flanât dans ces parages.

Cette année, le Kaiser se venge. Il s'en va débarquer au Maroc, à Tanger. Le sultan marocain lui envoie en députation son oncle et de grands personnages. On échange des cadeaux et des paroles désagréables pour la France. L'Allemagne entend conserver toutes ses relations commerciales avec le Maroc. Elle ne traitera à cet égard qu'avec le sultan, souverain libre du pays, et elle ne permettra pas qu'un privilège quelconque s'établisse au profit de n'importe qui ! Et elle fait dire ces choses mal-

sonnantes par son empereur lui-même qui, après avoir semé ce petit germe de querelle, tout en passant, continue sa promenade dans la direction de Corfou.

On organise des contre-manifestations anglo-françaises. Le roi Edouard VII va serrer la main au président de la République. On annonce des revues des flottes anglaises et françaises. Les journaux commentent l'incident de part et d'autre, en s'abstenant toutefois d'attaques violentes ou de mots blessants. On sent que la personne de l'empereur étant en jeu, une imprudence de plume pourrait être grosse de conséquences. D'ailleurs, tout en soutenant des opinions différentes, Allemands et Français se rendent bien compte que le Maroc ne vaut pas une guerre européenne. Il y a tout de même un peu trop d'électricité dans l'atmosphère, de la mauvaise humeur et de la nervosité dans les esprits. Depuis un an, Guillaume a modifié son attitude vis-à-vis de la France. Il espérait conquérir l'amitié de la République à force de bons procédés. Il agit maintenant comme un homme sérieusement blessé dans son amour-propre. Cela ne suffit pas sans doute pour nous conduire à la guerre. Mais enfin c'est un méchant symptôme.

Du 1^{er} AVRIL 1905.

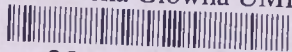
Me voici dans ma quarantième année d'activité, quelquefois heureuse toujours intense. Il me vient dans mes vieux jours une envie irrésistible de changer de peau ! Je voudrais être un grand peintre ou un poète et connaître l'art de communiquer aux yeux ou à l'intelligence des autres la puissance de mes impressions. Au lieu de cela je n'ai exercé ma plume qu'à formuler la rigueur d'un raisonnement de droit ou d'affaires !

J'ai eu la semaine dernière une séance du Conseil de la Régie dans laquelle on a discuté le renouvellement de mon contrat d'engagement. Je ne désire pas me lier pour de longues années, mais, d'autre part, je ne veux pas laisser l'administration dans l'embarras. Nous avons donc renouvelé sans limite de temps, avec la seule condition de se prévenir six mois d'avance quand nous voudrions nous séparer. Aussitôt qu'on aura trouvé un remplaçant convenable, je lui laisserai la place libre. Nous voterons ainsi pendant quelque temps encore.

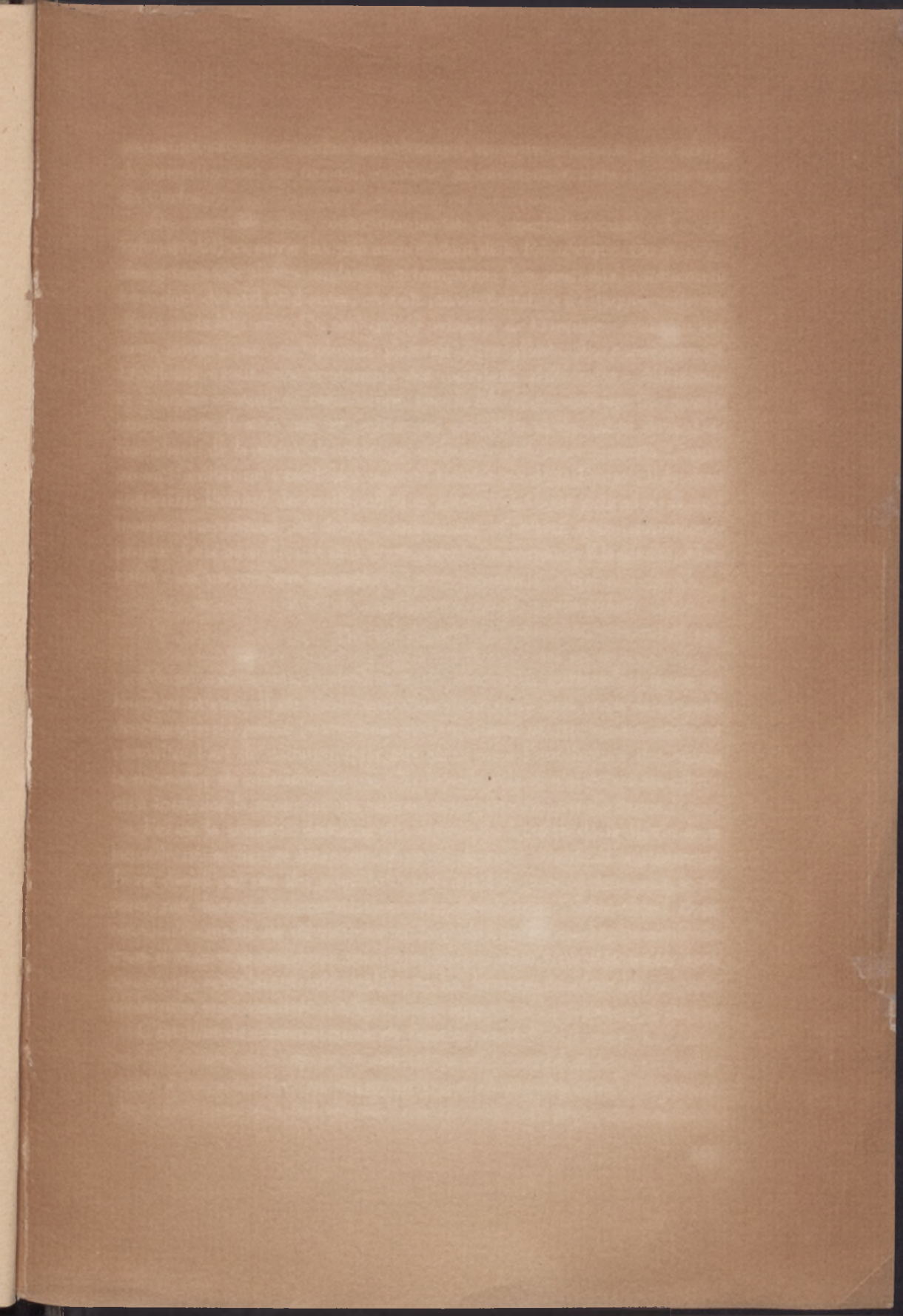
C'est tout de même absurde de devenir vieux !

300, /

Biblioteka Główna UMK



300046279002



Biblioteka
Główna
UMK Toruń

1113132

Biblioteka Główna UMK



300046279002



IMPRIMÉ EN SUISSE